La fabrique médiatique de l'événement au XIXe siècle : Jules Vallès, écrire et faire l'histoire (1857-1870)

Celine Leger

▶ **To cite this version:**

Celine Leger. La fabrique médiatique de l'événement au XIXe siècle : Jules Vallès, écrire et faire l'histoire (1857-1870). Linguistique. Université de Lyon, 2017. Français. NNT : 2017LYSES034 . tel-01870298

HAL Id: tel-01870298
https://theses.hal.science/tel-01870298

Submitted on 7 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

N°d'ordre NNT : 2017LYS034

THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

opérée au sein de

l'université Jean Monnet Saint-Étienne

Écoles doctorales 3LA 484 et 58

Littérature française du XIX^e^ siècle

Soutenue publiquement le 12 octobre 2017, par :

Céline Léger

La fabrique médiatique de l'événement au XIX^e^ siècle : Jules Vallès, écrire et faire l'histoire (1857-1870)

Devant le jury composé de :

Marie-Françoise MELMOUX-MONTAUBIN	Professeure de Littérature française, Université de Picardie Jules Verne (rapporteure)
Denis PERNOT	Professeur de Littérature française, Université Paris 13 (rapporteur)
Jean-Marie ROULIN	Professeur de Littérature française, Université Jean Monnet Saint-Étienne (co-directeur de la thèse)
Corinne SAMINADAYAR-PERRIN	Professeure de Littérature française, Université Paul-Valéry Montpellier 3 (co-directrice de la thèse)
Marie-Ève THÉRENTY	Professeure de Littérature française, Université Paul-Valéry Montpellier 3

À mon père.

À Florian.

Je remercie mes ami-e-s et ma famille de m'avoir soutenue pendant trois ans, tout particulièrement Clément, qui n'a jamais cessé de croire en moi et sans qui cette thèse n'aurait pas lieu d'être. Je souhaite témoigner toute ma gratitude à ma sœur jumelle, à ma mère, à mes grands-parents, ainsi qu'à Amélie, Jeanne-Lise, Alexandra, Charlène et Benoist qui m'ont si bien aidée, voire réconfortée, sans oublier Milène, Adrien et Thomas, pour leur amitié revigorante et leurs sourires lumineux. Je pense aussi à la présence stimulante de ma « seconde » famille cherbourgeoise et de mes ami-e-s lyonnais-es ou colocataires drômois-es. Enfin, je suis extrêmement reconnaissante à Corinne Saminadayar-Perrin et à Jean-Marie Roulin pour leurs précieux conseils et les nombreuses pistes de réflexion qu'ils m'ont ouvertes.

Résumé

L'œuvre de Jules Vallès s'inscrit de manière exemplaire au confluent de l'histoire, de la presse et de la littérature. Elle entretient une proximité étroite avec les bouleversements de son temps. Elle apparaît donc comme un point d'optique idéal pour analyser l'écriture de *l'événement*. Or, en dehors de la Commune, *l'événement* en tant que tel reste un impensé dans la critique vallésienne. Entre 1857 et 1870, c'est-à-dire sous le Second Empire, qu'est-ce qu'un *événement* au sens fort du terme pour Vallès ? Bien au-delà des grandes dates communément admises, en quoi sa vision de ce qui *fait* ou *ne fait pas événement* le conduit à reconfigurer l'histoire de son époque ?

Dans une optique assumée de démystification, le « grand événement » et le « fait notable » sont d'abord envisagés comme des artefacts culturels, repoussés mais aussi en partie reproduits par l'écriture vallésienne. Pourtant, loin de n'être qu'une construction artificielle – un leurre historique, littéraire et/ou médiatique – *l'événement* peut être un bouleversement effectif et concret. Il se définit alors par un impact destructeur, sa force créatrice au cœur du quotidien ou encore une virulence féconde qui serait l'apanage du langage. Ainsi, Vallès interroge l'ambiguïté qui caractérise la violence de son temps, selon que ses contemporains la subissent, y réagissent ou la réinvestissent par des moyens verbaux et artistiques. Mais les événements s'avèrent plus encore un outil métonymique au service d'une méthode heuristique qui explore avec efficacité l'histoire du XIX^{e} siècle. (Re)vécus personnellement, ils structurent un autoportrait de l'écrivain-journaliste en clair-obscur. Ils permettent au reporter de témoigner sur le présent auprès du lecteur, résolument engagé dans les expériences restituées. Enfin, ils révèlent par induction une société difficile et injuste : se construit une histoire militante, qui déplace et subvertit les hiérarchies courantes, explique et remet en question les structures admises.

Résumé en anglais

The media construction of the event during the 19th century: Jules Vallès, writing and making history (1857-1870)

The work of Jules Vallès falls within the confluence of history, literature and the media in an exemplary way. It sustains a narrow proximity to the upheavals of its time. It thus appears to present an ideal outlook from which to analyse the way of writing *the event*. Yet, apart from the Paris Commune, *the event* as such has been overlooked by Vallesian critics. Between 1857 and 1870, that is to say during the Second French Empire, what exactly constitutes an *event* in the fullest sense of the word for Vallès? Far beyond the historical dates generally deemed important, how does his vision of what *makes* or *does not make an event* lead him to reshape the history of his time?

Assuming a deliberate perspective of demystification, the "major event" and the "notable fact" are firstly considered cultural artefacts, both repudiated but also partly reproduced by Vallesian writing. And yet, far from being only an artificial construction – a historical, literary and/or media illusion – *the event* can be a real and concrete upheaval. Therefore, it can be defined by a destructive impact, its creative strength at the heart of everyday life, or by a fruitful virulence which would be the prerogative of language. Vallès, thus questions the ambiguity that characterizes the violence of his time, depending on whether his contemporaries react against it or reinvest it through verbal or artistic means. But the events turn out to be even more a metonymic tool serving a heuristic method that explores the history of the 19th century. Personally (re)lived, they structure a self-portrait of the writer-journalist in chiaroscuro. They thereby enable the reporter to testify on present events to the reader, resolutely committed to the experiences related. Finally, by induction they reveal a difficult and unfair society: thereby a militant history takes shape, shifting and subverting the common hierarchies, and explaining and reassessing the accepted structures.

Sommaire

Introduction **19**

Partie I

« Grand événement » et « fait notable », ou la critique des artefacts culturels **43**

Chapitre 1 – Le fardeau du haut fait 47

Chapitre 2 – Mystifications et élucidations 85

Chapitre 3 – Choix et impératifs médiatiques 139

Partie II

La violence en question : subir, agir, (faire) réagir ? **191**

Chapitre 4 – Figuration et herméneutique de la violence destructrice 195

Chapitre 5 – Consentir à la force créatrice de l'événement ? 251

Chapitre 6 – Offensives et bouleversements langagiers 297

Partie III

Événements métonymiques, méthode heuristique : pour une histoire vallésienne **343**

Chapitre 7 – Événements (re)vécus : autoportrait mnésique en clair-obscur 347

Chapitre 8 – L'événement-reportage : témoigner du présent 399

Chapitre 9 – Synecdoques pour une histoire militante 453

Conclusion **507**

Épilogue 522

Bibliographie **525**

Corpus 529

Études critiques 541

Table des matières **565**

Guide pratique de lecture

Dans les notes de bas de page, nous indiquons systématiquement les sources journalistiques des articles de Vallès cités ou évoqués dans l'argumentation. Lorsque l'article a été repris en volume, nous précisons les pages du volume en question, par commodité pour notre lecteur. La référence journalistique prime ; cette pagination est considérée comme facultative, d'où sa mise entre parenthèses. Nous avons donc opté pour l'abréviation « *id.* » (et non pour « *ibid.* ») lorsqu'est repris plusieurs fois de suite un même article, sans tenir compte des changements de pagination entre parenthèses. Un « *id.* » sans plus d'indications démontre que la pagination est elle aussi identique. Enfin, lorsqu'elles sont nombreuses, les citations consécutives puisées dans une même source sont précisées par une seule note de bas de page (d'où l'absence d'appels de notes pour certaines citations).

Nous envisageons comme des articles les fictions vallésiennes parues en feuilleton, d'où l'emploi de l'abréviation « art. cité » pour leurs mentions répétées dans les notes de bas de page (même si le titre est en italiques).

Nous respectons la mise en page du texte vallésien que nous citons. Lorsque la citation n'est pas isolée, nous indiquons les passages à la ligne par le signe « / ».

Il arrive régulièrement que Vallès n'emploie pas la majuscule en début de phrase, après une ponctuation forte ; il arrive plus rarement qu'il utilise la majuscule après les deux-points : nous n'avons pas modifié ces choix « stylistiques ».

La notion d'événement, qui est fondamentale, ne semble pas avoir été reprise et repensée comme il conviendrait, et c'est ce qui explique que des relations de première importance n'ont jamais été signalées ou n'ont pas été mises en valeur…

Paul Valéry, « Avant-propos », *Regards sur le monde actuel et autres essais*, 1945.

Vallès, un homme de talent ; il a l'épithète de l'écrivain, il a fait deux ou trois chefs-d'œuvre d'articles. Et puis rien, il en reste toujours au boniment *de ce qu'il menace de faire. Un tonnerre qui accouche d'un pet !*

Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, 10 septembre 1868.

Vallès ! souvenez-vous de ce nom. Vous le verrez grandir et vous l'entendrez répéter….. un de ces jours.

Jules Lermina, « De droite à gauche. Jules Vallès », *Le Soleil*, 12 juillet 1866.

Introduction

Histoire et « littérature médiatique[1] » du XIX[e] siècle, ou la centralité de l'événement

Cadrage

Au XIX[e] siècle, l'histoire s'impose comme un modèle épistémologique dominant, que ce soit dans le domaine des sciences naturelles ou dans le champ des sciences humaines qui s'inventent alors. Selon Michel Foucault, elle fait partie des nouvelles « empiricités » qui donnent une figure particulière à ce siècle, et lui confèrent son *épistémè* spécifique[2].

Ce rôle majeur désormais accordé à la perspective historique s'explique par le contrecoup de l'événement par excellence, qui a fait entrer la modernité dans un nouveau « régime d'historicité[3] » : la Révolution française. Victor Hugo envisage le XIX[e] siècle tel un « augmentateur logique[4] » de ce bouleversement fondateur. Dès lors, l'histoire apparaît comme un moyen suprême de « comprendre le sens de l'événement […] pour déchiffrer et pouvoir infléchir le cours des choses[5] ». La première moitié du siècle se caractérise par une foi largement partagée dans le potentiel épistémologique et herméneutique de l'histoire, dont l'homme se fait « l'agent[6] » créateur, prométhéen. Le devenir se comprend comme progrès et travail des civilisations sur elles-mêmes. Mais le sang de Juin 1848 et le coup d'État de 1851 ébranlent ce modèle d'une intelligibilité historique, d'une confiance dans le progrès, d'un universalisme humaniste. Surgissent alors des tensions et des apories dont, à la vérité, la période précédente esquissait déjà les linéaments[7].

---

[1] Parler de « littérature médiatique » suppose de ne pas envisager la presse et la littérature comme deux objets culturels distincts. Cf. Alain Vaillant, « De la littérature médiatique », *Interférences littéraires*, mai 2011, n° 6, p. 21-33.

[2] Cf. Michel Foucault, *Les Mots et les Choses* [1966], Paris, Gallimard, 1990.

[3] Cf. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* [2003], Paris, Éditions du Seuil, 2012.

[4] Victor Hugo, *Actes et paroles. 1870-1871-1872*, Paris, Michel Lévy frères, 1872, p. 174.

[5] Sophie-Anne Leterrier, *Le XIX[e] siècle historien : anthologie raisonnée*, Paris, Belin, 1997, p. 11.

[6] *Les Formes du temps. Rythme, histoire, temporalité*, textes réunis par Paule Petitier et Gisèle Séginger, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, p. 10.

[7] La question du progrès a été discutée dès la période révolutionnaire, à travers les débats sur la perfectibilité. La Terreur a posé un défi à la compréhension de la marche historique. Il ne faut donc pas surévaluer la confiance en une intelligibilité de l'Histoire dans la première moitié du siècle, ni la rupture épistémologique de Juin 1848.

En résultent trois grands constats. D'abord, il s'agit de « mutations épistémologiques[8] » dont la littérature est loin d'être dissociée : « les transformations de l'historiographie croisent et recoupent les révolutions et les inventions littéraires[9] ». Ensuite, la notion d'événement est au cœur de la réflexion dix-neuviémiste sur l'histoire : or, la question de la représentation – qui construit l'événement autant qu'elle le répercute – engage conjointement l'historiographie et l'écriture littéraire de l'histoire. Enfin, cette problématique aussi résistante que centrale – comment écrire l'événement ? – se trouve exacerbée au XIX^e^ siècle par les croisements incessants entre création littéraire et réflexion historiographique, ainsi que par l'entrée de la France dans « la civilisation du journal[10] », même si la presse a joué un rôle capital dès la Révolution. Ces dynamiques concomitantes entraînent des modifications décisives dans le rapport au temps, au devenir et à l'actualité.

État de la question

S'interroger sur l'écriture médiatique de l'événement au XIX^e^ siècle exige d'analyser l'interaction et l'articulation entre la littérature, la presse et l'historiographie, tout au long de la période. Cette perspective a récemment engendré des réflexions porteuses ; elle est un élément essentiel dans la refondation de l'histoire littéraire qu'Alain Vaillant appelait de ses vœux en 2003[11]. Les avancées de l'histoire culturelle ont fait de la presse un objet d'étude pleinement légitime et littéraire, non seulement comme propédeutique ou annexe à l'œuvre « livresque » des auteurs reconnus du XIX^e^ siècle, mais comme domaine d'investigation en soi. Si le journal a rapidement constitué un axe de recherche privilégié en histoire et en littérature[12], il est désormais devenu un objet textuel à part entière, analysable d'un point de vue historique et poétique. La fécondité heuristique d'une telle approche a été démontrée par la publication d'ouvrages fondamentaux comme *1836, l'an I de l'ère médiatique*, ou *Presse et Plumes.*

[8] G. Séginger, « Introduction », *Écriture(s) de l'histoire*, textes réunis par G. Séginger, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2005, p. 2.

[9] *Idem.*

[10] Cf. Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et A. Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e^ siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011.

[11] Cf. A. Vaillant, « Pour une histoire de la communication littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003/3, vol. 103, p. 559.

[12] Cf. Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral *et al.* (dir.), *Histoire générale de la presse française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969-72-75-76, 5 tomes. Cf. aussi *Dictionnaire des journalistes : 1600-1789*, sous la direction de Jean Sgard, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976.

Littérature et journalisme au XIX^e siècle[13]. Par ailleurs, des études – notamment celles de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin[14] et de Silvia Disegni[15] pour le roman et le récit intime – ont vérifié les hypothèses d'une naissance de genres littéraires dans la presse, d'une influence des poétiques journalistiques sur l'écriture fictionnelle. Ces recherches font émerger l'idée d'une lente révolution qui – ayant le journal pour source et vecteur – occasionne non seulement un bouleversement du monde des lettres mais une transformation profonde des réseaux traditionnels de fabrication et de transmission du savoir, des idées et des imaginaires. Ainsi la presse est-elle l'objet privilégié d'une histoire littéraire renouvelée, au cœur de la redéfinition des contours de la « littérature ». Elle constitue un champ d'investigation primordial pour plusieurs équipes de recherche dix-neuviémistes, et elle est au cœur d'un nombre croissant de travaux interdisciplinaires. S'en détache *La Civilisation du journal*, paru en 2011, qui accorde un intérêt marqué aux rapports entre la presse et l'histoire au XIX^e siècle. Ses contributions abordent notamment la prise de conscience historique induite par la culture médiatique moderne[16] ou encore l'entrelacement de l'événement, de « l'opinion » et du politique[17].

Depuis quelques décennies, la notion d'événement connaît un regain d'intérêt, qui dépasse de loin les études strictement historiques[18] ou la seule considération des rapports entre presse et histoire. Après les articles fameux de Pierre Nora[19] et de Paul Ricœur[20] sur le « retour de l'événement », des chercheurs en ont scruté plus récemment la définition et la poétique, avec le mérite de montrer qu'une telle conception est à la fois imbriquée dans la pratique littéraire et indissociable des problématiques engagées par d'autres champs disciplinaires. En témoignent les analyses réunies en 2004 dans *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*[21], ou *Le Sens de l'événement dans la littérature*

---

[13] Cf. A. Vaillant et M.-È. Thérenty (dir.), *1836, l'an I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de* La Presse *de Girardin*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001. Cf. aussi M.-È. Thérenty et A. Vaillant (dir.), *Presse et Plumes. Littérature et journalisme au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2004.

[14] Cf. Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, 2003.

[15] Cf. Silvia Disegni, *Jules Vallès : du journalisme au roman autobiographique*, Paris, L'Harmattan, 1996.

[16] A. Vaillant, « L'histoire au quotidien », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1319-1328.

[17] Thomas Bouchet, « Presse et événement », dans *La Civilisation du journal, op. cit.*, p. 1341-1354.

[18] Dans les années 1930, l'École des Annales (Lucien Febvre, Marc Bloch, Fernand Braudel) a rompu avec l'histoire-récit, « historisante », événementielle ou encore l'histoire-bataille, au nom d'une approche structurale. Mais les années 1980 ont vu le grand retour de l'événement et du récit.

[19] Cf. Pierre Nora, « L'événement monstre », *Communications*, *L'Événement*, 1972, n° 18, p. 162-172 ; repris et remanié sous le titre « Le retour de l'événement », dans P. Nora et Jacques Le Goff (dir.), *Faire de l'histoire. 1. Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, p. 210-227.

[20] Cf. Paul Ricœur, « Le retour de l'événement », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 1992, vol. 104, n° 1, p. 29-35.

[21] Didier Alexandre, Madeleine Frédéric, Sabrina Parent *et alii* (dir.), *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.

française des XIX^e^ et XX^e^ siècles[22], publié en 2005, et *Que m'arrive-t-il ? Littérature et événement*[23], paru l'année suivante. Dans une optique plus strictement médiatique, il a en outre été question d'éclaircir, en 2008, ce « point aveugle de la réflexion contemporaine[24] » que constituent les événements littéraires du XIX^e^ siècle. Enfin, l'historien et épistémologue François Dosse a minutieusement interrogé, en 2010, la *Renaissance de l'événement*[25] qui affecterait l'ensemble des sciences humaines. Un vaste champ de recherche s'est donc ouvert à cette question pluridisciplinaire.

Mais qu'est-ce au fond qu'un événement ? Comme l'a constaté Michel Foucault, dans l'une de ses *Leçons sur la volonté de savoir*, « c'est toujours une dispersion, une multiplicité […] il est polycéphale[26] ». Cette diversité et cette plasticité ont été une source de difficultés, dans tous les domaines de la pensée, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Dans le seul champ historique, les définitions de l'événement se sont multipliées au point de le faire apparaître comme un objet foncièrement polysémique et ambigu, qui peut sembler impossible à cerner. En 1972, Pierre Nora n'hésitait pas à relever « l'événement-problème[27] », c'est-à-dire « l'événement tout ou rien[28] ». Son propos était toutefois une invitation à dépasser cette « aporie épistémologique[29] ». Plus récemment, Arlette Farge est revenue à une définition minimale, sans éluder la complexité irréductible de la notion : « [L]'événement fut toujours ce qui semblait saisir le temps en une contraction intense donnant une tonalité nouvelle au cours de l'histoire, mais rien ne semble définitivement définir ce que l'on recouvre par "ce qui saisit le temps[30]" ». Pour tâcher d'en atteindre la quintessence – au-delà des clivages disciplinaires –, il convient de surpasser la bipolarité fondatrice entre « tout ce qui advient dans le temps, c'est-à-dire tout ce qui a naissance et fin[31] » et « ce qui est improbable, singulier, accidentel[32] ». Mais il faut en même temps veiller à ne pas s'enliser dans « l'immense champ […] obscur[33] » qui sépare ces deux pôles conceptuels, si l'on en croit Edgar Morin. À rebours d'une approche immanente et substantialiste de

---

[22] Pierre Glaudes et Helmut Meter (éd.), *Le Sens de l'événement dans la littérature française des XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Bern, Peter Lang, 2008.

[23] Emmanuel Boisset et Philippe Corno (dir.), *Que m'arrive-t-il ? Littérature et événement*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

[24] Corinne Saminadayar-Perrin, « Introduction », dans C. Saminadayar-Perrin (dir.), *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e^ siècle ?* Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2008, p. 8.

[25] Cf. François Dosse, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre Sphinx et Phénix*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

[26] M. Foucault, *Leçons sur la volonté de savoir* [1970-1971], Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, 2011, p. 187.

[27] P. Nora, « Avant-propos. L'événement », *Communications*, *L'Événement*, *op. cit*., p. 3.

[28] *Idem.*

[29] *Id.*

[30] Arlette Farge, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain* [En ligne], mars 2002, n° 38, URL : http://terrain.revues.org/1929, consultée le 2 juin 2015.

[31] Edgar Morin, « L'événement-sphinx », *Communications*, *L'Événement*, *op. cit.*, p. 177.

[32] *Id.*

[33] *Id.*

l'événement, comme « réalité en soi » ou donnée de l'expérience, nous privilégierons donc un angle à la fois subjectiviste et constructiviste. D'une part, il serait excessif de proclamer que « tout fait événement » – avec Jean Follain[34] ou Gil Jouanard[35], chez qui la formule trouve en l'occurrence une légitimation littéraire, voire poétique. Cela dit, l'événement n'est-il pas comparable à la vérité d'après Pascal[36], c'est-à-dire que sa signification varie radicalement selon qu'on se place en deçà ou au-delà des Pyrénées, sur une rive du Rhin ou l'autre ? Les événements sont certes « subjectivisés[37] » par le travail de la représentation, mais ils sont plus généralement consubstantiels à la « narrativisation[38] » et à la « subjectivité[39] » des mots qui les restituent. D'autre part, en dehors même d'une phénoménologie et d'une axiologie du fait interrogé – que le locuteur n'a pas toujours vécu et ressenti personnellement, ni inscrit dans un système de valeurs –, tout événement n'est-il pas indissociable de sa « fabrique[40] » ou « fabrication[41] », à partir d'une trame textuelle ? Si Paul Ricœur[42] distingue *le fait* et *l'événement* comme « la chose dite » et « la chose dont on parle », nous emploierons indifféremment ces deux termes pour désigner la factualité et/ou sa construction discursive, qui seront précisées selon le contexte des occurrences. Ce raisonnement constructiviste transcende aisément la question – historique, journalistique, littéraire – d'une herméneutique du récit, qui saisit l'événementialité par ses traces, constitutives d'un sens ouvert. Il excède en outre l'examen des discours qui réinterprètent le passé à l'aune d'une intentionnalité auctoriale[43], qui le réorientent à partir d'horizons présents et futurs. Dans le cadre d'une modernité médiatique – issue de 1836[44] puis sensiblement renouvelée au cœur du Second Empire[45] –, la presse entame une « relation internalisée avec l'événement qui se produit[46] ». Bien avant l'« hyperbolisation du présent[47] » – qu'exacerberont à

---

[34] « Tout fait événement / pour qui sait frémir […]. » Cf. Jean Follain, « Événement », *D'après tout*, Paris, Gallimard, 1967, p. 52.

[35] Cf. Gil Jouanard, *« Tout fait événement »*, Saint-Clément-la-Rivière, Fata Morgana, 1998.

[36] Cf. Jean-Marie Paul, « Les événements existent-ils ? », dans Françoise Daviet-Taylor (dir.), *L'Événement : formes et figures*, Angers, Université d'Angers, 2006, p. 47.

[37] Pour reprendre l'intertitre « Événements subjectivisés » : cf. Geneviève Jolly, « L'Intime et l'Histoire : Le Nouveau Monde de Villiers de L'Isle-Adam », dans *Écriture(s) de l'histoire*, *op. cit.*, p. 243.

[38] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 194.

[39] *Id.*

[40] Cf. Frédéric Rousseau et Jean-François Thomas (dir.), *La Fabrique de l'événement*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2009.

[41] Cf. F. Dosse, « V. Une herméneutique du récit de l'événement ou une problématique des *Lieux de mémoire* », *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 167-183.

[42] Cf. P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 228.

[43] Cf. P. Ricœur, *Temps et Récit 3. Le Temps raconté* [1985], Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 390.

[44] Cf. A. Vaillant et M.-È. Thérenty (dir.), *1836, l'an I de l'ère médiatique*, *op. cit.*

[45] Cf. D. Kalifa, Ph. Régnier, M.-È. Thérenty et A. Vaillant, « Les scansions internes à l'histoire de la presse », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 249-268.

[46] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 280.

[47] *Ibidem*, p. 279.

la fin du XX^e^ siècle les médias de masse et leurs flux continus d'informations[48] –, l'événement journalistique du XIX^e^ siècle tend à se constituer en temps réel, d'où un « télescopage des temporalités[49] » propre à « la saisie de ce qu'est un événement historique[50] ». Somme toute, n'est-ce pas dans la mesure où il s'emploie à « [f]aire l'événement[51] » que l'« écrivain-journaliste[52] » s'avère le meilleur truchement pour définir ce grand « enjeu des sociétés contemporaines[53] » ? La production de Jules Vallès – son « rapport historique[54] » au monde, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle – nous permettra de vérifier cette hypothèse liminaire, qu'elle enrichira de ses caractéristiques propres.

[48] Nous pensons notamment aux *breaking news*, initiées par CNN.

[49] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 278.

[50] *Id.*

[51] Cf. Pascale Goetschel et Christophe Granger (dir.), *Sociétés et Représentations*, *Faire l'événement*, 2011/2, n° 32.

[52] Cf. M.-F. Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e^ siècle : un mutant des Lettres*, *op. cit.*

[53] Cf. *Sociétés et Représentations*, *Faire l'événement*, *op. cit.*

[54] Roger Bellet, « Introduction », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, texte établi, présenté et annoté par R. Bellet, Paris, Gallimard, 1975, p. 9.

La fabrique journalistique de Vallès sous le Second Empire

Période

Éclairée par le prisme du regard vallésien, la Commune de 1871 illustre exemplairement une définition double de l'événement comme « construction subjective », à la croisée de l'histoire, de la presse et de la littérature. Depuis lors jusqu'à nos jours, elle porte très lourdement « l'ambiguïté et l'énigme du mot *événement*[1] ». D'un côté, elle a été non seulement critiquée, méprisée, diabolisée[2], mais aussi diluée, voire niée, dans sa force d'événement historique :

> Tout se passe comme si sa nature d'événement, sa durée, si courte, sa destruction s'étaient retournées et se retournaient encore contre elle, pour la détruire en pensée : elle est censée n'avoir pas vraiment existé comme événement et comme révolution, avoir peut-être seulement existé comme catastrophe intemporelle, et avoir eu la destruction comme but et comme mot d'ordre. Elle est historiquement, existentiellement, moralement condamnée à mort[3].

Bien qu'ayant suscité de nombreuses études d'ordre historique, politique, militaire, juridique, institutionnel, économique ou social – auxquelles il faut ajouter des biographies et une « importante littérature de circonstances ou de témoignage[4] » – elle semble même avoir été en partie occultée, chez les artistes favorables à sa cause comme chez ses ennemis[5]. D'un autre côté, cette brève mais intense insurrection constitue une date majeure – éminemment féconde –, en particulier dans le parcours et l'œuvre de Vallès, lui-même exilé et condamné à mort par contumace, à cause de son engagement très concret dans le mouvement du printemps 1871. Rédacteur militant de *L'Affiche rouge* et du *Cri du peuple*, ce dernier l'a impulsée, soutenue et portée pendant comme après les faits[6]. Dès 1872, il lui a consacré, avec son drame

---

[1] R. Bellet et Ph. Régnier, « Introduction : la Commune, ses mythes et ses récits », dans *Écrire la Commune. Témoignages, récits et romans (1871-1931)*, études critiques recueillies et présentées par Roger Bellet et Philippe Régnier, Tusson, Du Lérot, 1994, p. 7.

[2] Cf. Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune*, Paris, François Maspero, 1970.

[3] *Id.*

[4] R. Bellet et Ph. Régnier, « Introduction : La Commune, ses mythes et ses récits », article cité, p. 16.

[5] Cf. Bertrand Tillier, *La Commune de Paris, révolution sans images ? : politique et représentations dans la France républicaine : 1871-1914*, Seyssel, Champ Vallon, 2004.

[6] Pendant : voir les articles publiés dans *Le Cri du peuple* entre février et avril 1871. Après : voir certains articles du *Cri du peuple* d'avril 1884 à janvier 1885.

historique *La Commune de Paris*, une « œuvre apologétique[7] » qui s'ouvre sur les journées de Juin et se termine par la répression à Satory. Enfin, sa trilogie autofictionnelle montre comment sa révolte individuelle s'est résolue dans une « révolution » collective, dont *L'Insurgé* propose une saisie originale et stimulante, car profondément impliquée, affective, sensible, mais aussi partielle et discontinue, aux antipodes d'une vision surplombante de l'événement. Somme toute, la Commune s'avère déterminante dans la trajectoire vallésienne. Selon Roger Bellet, elle est aussi bien le « rachat d'un passé douloureux[8] » qu'une « sorte d'éternel futur antérieur, qui impliquera l'avenir[9] ». Ainsi vérifie-t-elle une définition bivalente de l'événement, que reprend François Dosse : résultat et commencement, dénouement et ouverture de possibles[10]. Jacques Migozzi la décrit comme « l'expérience historique nourricière[11] » d'une écriture novatrice ; Roger Bellet en fait « l'événement-avènement[12] ». Vallès lui-même la considère peu ou prou comme le « couronnement de sa vie[13] », qui marque « à la fois un aboutissement et une rupture[14] ».

Toutefois, le risque n'est-il pas précisément de surestimer la Commune au détriment des autres événements qui ont en amont irrigué l'écriture vallésienne, dont la diversité ne saurait être subsumée, voire absorbée, par ce « supra-événement » personnel ? Les recherches vallésiennes ont connu ces trente dernières années un important renouvellement. Mais, en dehors de l'épisode communard, la question de l'écriture historiographique, journalistique et littéraire de l'événement chez Vallès n'a pas été frontalement et directement posée. Pour pallier cette lacune, notre travail sera centré sur les articles de l'écrivain-journaliste qui s'échelonnent entre 1857 et 1870[15]. Il s'agit soit de textes connus mais jusque-là négligés du point de vue de leur rapport à l'événement, soit d'articles ponctuels de journaux ou d'œuvres de fiction

[7] Marie-Claire Bancquart et Lucien Scheler, « Préface », dans J. Vallès, *La Commune de Paris* [1969], Paris, Les Éditeurs français réunis, 1970, p. 8.

[8] R. Bellet, « Jules Vallès et Paris : le provincial naturalisé parisien », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1990, vol. 42, n° 1, p. 53.

[9] *Id.*

[10] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 6.

[11] Jacques Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque :* L'Enfant*,* Le Bachelier*,* L'Insurgé *de Jules Vallès*, Thèse de doctorat : littérature française, Paris 8, 1990, p. 4.

[12] R. Bellet, « Préface », dans C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique. Parcours vallésiens*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 13.

[13] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, Paris, Gallimard, 2013, p. 21.

[14] *Id.*

[15] C'est en 1857 que Vallès fait irruption dans la littérature de l'époque. Notre borne finale sera plus précisément avril 1870, moment où *La Rue*, deuxième du nom, doit cesser de paraître. Suivent notamment le plébiscite du 8 mai puis le déclenchement de la guerre en juillet. Nous reprenons le découpage effectué par Roger Bellet pour son édition dans la Pléiade, dont le premier tome s'arrête à la guerre de 1870.

parues en feuilletons, partiellement édités et très peu étudiés[16]. Une telle production ne peut être envisagée indépendamment des secousses politiques qui bornent le Second Empire : la « brisure[17] » de 1848 et la « cassure[18] » du 2 décembre, d'une part ; « l'irréversible[19] » de la guerre de 1870, de la chute de l'Empire puis de l'insurrection communarde, d'autre part. Pour autant, il faut se garder de la réduire à une perspective historiciste ou même téléologique. Dans le cadre d'un corpus essentiellement journalistique[20], l'événement sera défini au sens large, dans son triple rapport à l'histoire, à l'actualité et à la fiction. Loin de se limiter à une dimension politique, sociale, autobiographique, il peut aussi être – séparément ou conjointement – artistique, médiatique, linguistique. Enfin, il doit être contextualisé à la lumière des spécificités journalistiques de la période : expansion décisive des médias de grande diffusion, qui fait la part belle au divertissement[21] ; presse « bâillonnée[22] » par une censure sévère, dont l'étau tend pourtant à se desserrer dans les années 1860. C'est une époque où règne la petite presse dite littéraire, souvent un miroir complaisant « de la fête impériale et de la mondanité parisienne[23] ». En 1863, le lancement du *Petit journal* – vendu au numéro et au prix symbolique d'un sou – inaugure une presse véritablement populaire. Il s'agit d'une « petite révolution[24] » que Vallès approuve et soutient, mais dont il souhaite en même temps dépasser les insuffisances. Ainsi se réjouit-il, en janvier 1866, que *L'Événement* de Villemessant soit « un miroir non pas seulement de la vie artistique ou littéraire, mais encore de la vie sociale[25] », qui « touche à tout[26] » et « intéresse toutes les classes, les lettrés, les bourgeois, le peuple[27] ».

---

[16] Roger Bellet a certes proposé une analyse magistrale des liens entre journalisme et révolution, chez Vallès, de 1857 à 1885 : cf. R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, Tusson, Éditions du Lérot, 1987 et *Jules Vallès, journalisme et révolution : la presse du Second Empire, de la Commune et de la III^e^ République (1852-1885). 2. Documents*, Tusson, Éditions du Lérot, 1989. Mais il n'existe aucune étude d'envergure sur les caractéristiques propres du journalisme vallésien qui précède la guerre de 1870 et la Commune.

[17] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit.*, p. 7.

[18] *Id.*

[19] R. Bellet, « Introduction », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. XVII.

[20] À l'exception du premier livre *L'Argent* et d'un article non publié, écrit pour le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^* siècle, de Pierre Larousse.

[21] Cf. notament Quentin Deluermoz, « L'entrée en régime médiatique. L'étape des années 1860 », *Histoire de la France contemporaine. 3. Le Crépuscule des révolutions. 1848-1871*, Paris, Éditions du Seuil, 2012, p. 210-213.

[22] Cf. Christophe Charle, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 91-110.

[23] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 27-28.

[24] Q. Deluermoz, *Le Crépuscule des révolutions*, *op. cit.*, p. 211.

[25] Jules Vallès, « Timothée Trimm et Thérésa », *Le Figaro*, 21 janvier 1866 (Gallica) (p. 609).

[26] *Id.*

[27] *Id.*

Corpus

Au total, la production vallésienne qui précède la Commune s'inscrit dans une grande diversité de journaux et de rubriques, dont peuvent cependant se dégager quelques lignes de force, au travers d'une synthèse diachronique.

Après le succès de scandale du livre *L'Argent* – provocante démystification d'un romantisme de la pauvreté –, Vallès fait ses « premières percées[28] » dans la chronique. Il est rigoureusement contraint par la censure et s'adapte aux conditions des revues ou journaux auxquels il contribue. À plusieurs reprises, il déborde toutefois l'allusionnisme du *Présent*, les anecdotes boulevardières de *La Chronique parisienne* et même l'irrévérence moqueuse du *Figaro*, pour revendiquer son individualité et ses convictions[29].

Il adopte une position plus claire et des accents plus virulents à partir de l'année 1863, marquée par une avancée sensible de l'opposition républicaine et par une démocratisation de la presse, plus accessible et tournée vers l'actualité quotidienne du peuple[30]. Le critique littéraire au *Progrès de Lyon* et au *Courrier du dimanche* prône un art réellement démocratique – dont il propose un usage dialogique, égalitaire – ; il défend une liberté illimitée de la presse[31]. Le journaliste réfractaire[32] explore les marges sociales, en France comme en Angleterre, à l'épreuve de l'enfer parisien ou londonien. S'il traite nombre de sujets très convenus[33], il engage aussi une modernisation résolument populaire et militante de la chronique, « qui joue la Rue contre le Boulevard, l'enquête de terrain contre la causerie, le journalisme de témoignage contre la chronique mondaine[34] ». En témoigne sa collaboration au *Figaro*, à *L'Époque* ou à *L'Événement*, vers 1865-1866. Ce faisant, il oscille entre deux directions respectivement subversive et novatrice, appelées à se prolonger dans les dernières années du Second Empire : la

[28] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 174.

[29] Voir, dès 1857, son article sur Cavaignac, dont le contre-éloge funèbre entraîne la fin de sa collaboration au *Présent*. Voir aussi « Le dimanche d'un jeune homme pauvre ou le septième jour d'un condamné », « Les réfractaires », « Les morts », dans *Le Figaro* de 1860-1861, ou encore sa « Lettre de Junius », dans *Le Figaro* du 7 novembre 1861.

[30] « Le médium journalistique se désacralise, se désembourgeoise, se détourne des assemblées pour s'intéresser à la rue. » Cf. D. Kalifa, Ph. Régnier, M.-È. Thérenty et A. Vaillant, « Les scansions internes à l'histoire de la presse », art. cité, p. 259.

[31] Voir son article retentissant sur *Les Droits de la pensée* de Girardin : cf. J. Vallès, « La liberté de la presse », *La Presse*, 18 janvier 1865 (Gallica).

[32] Plusieurs articles seront réunis, dès novembre 1865, dans un livre intitulé *Les Réfractaires*.

[33] Le jour de l'An, le Carnaval, Pâques, ou encore les réunions de la Société des gens de lettres, mais aussi la mort de telle ou telle personnalité.

[34] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 233.

polémique pamphlétaire du « franc-parleur[35] », d'une part ; et un journalisme d'investigation, fondé sur la « chose vue[36] », à l'avant-garde du reportage[37], d'autre part.

En 1867, les luttes ouvrières convergent avec un républicanisme radical, le régime impérial commence à se libéraliser et la presse semble désormais en mesure de s'opposer au pouvoir, de subvertir l'ordre établi. Ce tournant politique et culturel offre à Vallès une latitude inédite, qu'il exploite par un vigoureux « journalisme de combat[38] ». Il fonde son propre journal, *La Rue*, où il renforce sa formule de l'enquête sociale au service des pauvres et des vaincus, objets mais aussi acteurs d'une écriture radicalement démocratique. En contrepoint, ses articles pour *La Situation* précisent plutôt son approche désacralisatrice des hiérarchies conventionnelles, ou encore son ethos biographique, à travers des escapades aériennes et rurales ; ils sont eux-mêmes traversés par un « dualisme complexe[39] », entre épanchement personnel et attaques explicites contre les mœurs, la culture, les institutions.

En 1868, sa rubrique « Courrier de Paris », pour *Le Globe*, constitue un réquisitoire virulent contre les violences policières et les iniquités judiciaires ; ses « Lettres d'un irrégulier », dans *Le Figaro*, puis sa contribution à *L'Art* relient étroitement révolution culturelle et bouleversements socio-politiques. Après plusieurs mois d'éclipse journalistique, Vallès consacre un « chapitre » aussi personnel que séditieux à l'histoire du 2 décembre, dans *Le Courrier de l'intérieur* du 8 septembre 1868. Cette évocation désespérée d'une génération vaincue véhicule une forte critique de l'Empire, qui le conduit à la prison de Sainte-Pélagie, d'où il s'affirme pour la première fois « socialiste[40] », au seuil de l'année 1869.

---

[35] En témoigne bien le texte où il attaque violemment le général Yusuf pour ses crimes en Algérie, et qui l'oblige à démissionner de *La Liberté* : cf. J. Vallès, « Courrier de la semaine », *La Liberté*, 26 mars 1866 (Bibliothèque nationale de France, qui sera ensuite reprise sous l'abréviation « BNF ») (p. 632-637). Voir aussi le double article où il fait le portrait de ceux qu'il appelle des « francs-parleurs », qui fit du bruit, même s'il n'apparaît qu'aux pages 5 et 6 des numéros en question : J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 et 26 août 1866 (BNF) (p. 898-906).

[36] Cf. Myriam Boucharenc, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *Cahiers de narratologie* [En ligne], 2006, n° 13, URL : http://narratologie.revues.org/320, consultée le 18 mai 2017.

[37] Cf. J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine. (Première heure) (Deuxième heure) », *Le Figaro,* 16 et 17 novembre 1866 (Gallica), « Le châtiment », *Le Nain jaune*, 7 mars 1867 (BNF) et « Une nuit blanche », *Le Nain jaune*, 14 mars 1867 (BNF) (p. 924-936). Cf. aussi *Autour de Vallès*, *L'Invention du reportage*, coordonné par Guillaume Pinson et M.-È. Thérenty, 2010, n° 40. Bien que le terme de « reporter » soit un « anachronisme » en 1865 (cf. C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 231) et qu'il s'agisse plus précisément de « proto-reportage », nous tenterons de démontrer ce que nous entendons par « reportage » vallésien.

[38] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 255.

[39] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 162.

[40] Cf. J. Vallès, « Journal de Sainte-Pélagie », *Paris*, 26 décembre 1868 (Gallica) (p. 1079-1083).

Ses écrits traversent les deux dernières années de l'Empire selon un mouvement contradictoire, qui recoupe une dialectique personnelle de l'espoir et du désespoir quant à la possibilité d'enclencher un réel progrès vers l'égalité de tous et de toutes. D'un côté, ses engagements se font de plus en plus nettement politiques, voire révolutionnaires. En témoignent à des degrés variés ses éphémères journaux *Le Peuple*, *Le Réfractaire*, *Le Corsaire*, un long article censuré sur Waterloo[41], puis, en 1870, sa contribution à *La Marseillaise* de Rochefort – organe de la démocratie radicale. Mais il se limite parfois au pittoresque social, en particulier dans sa seconde version de *La Rue*, quotidien privé de cautionnement et donc souvent à distance des grands débats de l'époque. Toutefois, la critique en a exagéré le populisme aseptisé et mièvre, sans mesurer toujours la portée politique de ses faits divers, fortement structurés par la violence de la misère. Ainsi convient-il d'examiner à nouveaux frais ces articles inexplorés[42] qui, à l'aube d'un cataclysme politique, posent comme prééminente la question du progrès social.

Enfin, nous n'exclurons pas l'ensemble des fictions vallésiennes parues en feuilletons avant l'été 1870 : *Jean Delbenne*, dans *L'Époque* en octobre 1865 ; *Un Gentilhomme*, *Le Testament d'un blagueur* et *Pierre Moras*, publiés respectivement dans *Le National*, *La Parodie*, *Paris* puis *Paris-Journal*, en 1869-1870. Ces récits n'ont pas été repris en livres par leur auteur puis ont été généralement écartés des choix éditoriaux, ce qui a pu accroître leur discrédit. Or, leurs intrigues sont ponctuées d'événements divers, dont la plupart posent ou réitèrent la question – centrale chez Vallès – de ce qui peut être subi comme violent, voire traumatisant, à une échelle individuelle et familiale, voire collective. Par souci de cohérence générique et de pertinence argumentative, l'essentiel de ces textes à dominante fictionnelle fera l'objet de traitements spécifiques et resserrés. De manière plus transversale, les feuilletons pourront aussi illustrer les problématiques vallésiennes de l'événement comme artifice, de l'inaction stérile, d'une écriture performative ou encore autofictionnelle.

Méthode

Mis à part les exemples feuilletonnesques et les articles relevant clairement du reportage, les différents genres journalistiques pratiqués par Vallès seront convoqués dans toutes les étapes de la réflexion : premier-Paris ; chronique ; fait divers ; ou encore critique littéraire et artistique. L'événement sera traité comme une question transversale, d'où le choix de ne pas fixer l'ossature de notre argumentation à partir de distinctions génériques. Nous veillerons cependant à scruter les

[41] Cf. J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1083-1095 [article écrit en 1869 pour le *Grand Dictionnaire universel*, mais censuré, donc publié à titre posthume dans la *Revue universelle*, le 22 juin 1901].

[42] La bibliothèque de la Pléiade reprend seulement quatre articles parus dans *La Rue* de 1870 : « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise » ; « Il neige au Creusot » ; « Notre plébiscite » ; « La fosse commune ».

contraintes, les spécificités et les variantes liées aux différents contextes, journaux, genres et rubriques approchés. Dans une perspective comparatiste, en synchronie et en diachronie, nous porterons donc une grande attention aux supports originels des textes vallésiens. Ainsi avons-nous effectué des recherches systématiques dans les journaux d'où sont issus nos articles, en explorant le catalogue numérique de la Bibliothèque nationale de France, puis en nous rendant directement sur place, pour accéder aux textes qui n'étaient pas disponibles sur Gallica. Nous avons également acquis auprès de l'Institut de France une version numérique du feuilleton *Jean Delbenne*, paru dans *L'Époque* de 1865, mais introuvable à la Bibliothèque nationale de France. Avec l'aide des relevés minutieux de Gaston Gille[43] et de Roger Bellet[44], il a été possible de recenser les textes vallésiens qui n'ont pas été repris dans la Pléiade ou dans les *Œuvres complètes*, ni même, plus ponctuellement, dans d'autres recueils[45]. Nous en avons examiné la plus grande partie, soit sur Gallica, soit à la Bibliothèque nationale de France, sur un support papier ou microfilm. Certains se trouvent retranscrits dans notre volume d'annexes[46]. Nous avons également tenu à consulter sous leur forme initiale les articles publiés en recueil[47], pour les ressaisir en co-texte.

Dans tous les cas, il paraît utile de confronter un certain nombre d'articles vallésiens à la « marqueterie[48] » formée par les rubriques des journaux concernés, mais aussi de prendre en compte leur place dans l'économie de la page ou du numéro[49]. De plus, les dates de parution, les titres des journaux ou encore les intitulés des articles en question constituent des indices déterminants sur les intentions et les contraintes qui ont modelé l'écriture vallésienne. Pour ne prendre qu'un exemple – non pas le plus flagrant –, ils permettent d'emblée de mesurer

---

[43] Cf. Gaston Gille, *Sources, bibliographie et iconographie vallésiennes*, Genève-Paris, Slatkine, 1981.

[44] Dans sa notice de la Pléiade.

[45] Cf. J. Vallès, *Les Francs-parleurs*, introduction, choix de textes et notes par R. Bellet, [Paris], J.-J. Pauvert, 1965. Cf. aussi J. Vallès, *Littérature et Révolution*. *Recueil de textes littéraires*, préface et notes de Roger Bellet, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1969.

[46] Nous aimerions publier ces textes ainsi que d'autres articles de Vallès non repris en volume sur le site « Médias 19 ».

[47] Pour les rares textes repris en volume dont nous n'avons pas retrouvé la version originale, nous nous contenterons de renvoyer à l'édition concernée (Pléiade ou autres). Quoi qu'il en soit, la pagination sans plus d'indications (entre parenthèses pour les références consultées sur leur support journalistique) sera celle de la Pléiade : cf. J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit*.

[48] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e^ siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 83.

[49] « Vallès se sent parfois un relégué de colonne ». Cf. R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit.*, p. 94. Mais, dans l'ensemble, la place de ses articles varie beaucoup, selon les rubriques et les journaux. Par exemple, sa chronique littéraire se situe traditionnellement à la fin du *Progrès de Lyon* ; ses articles-feuilletons prennent place au rez-de-chaussée de *L'Époque* ; ses chroniques ou reportages se trouvent aux pages 3, 4, 5 du *Nain jaune* ou du *Courrier français*. En revanche, il a très souvent droit aux premières pages de *L'Événement*, de *La Rue* et, dans une moindre mesure, du *Figaro*. Nous signalons d'emblée ces données pour ne pas y revenir systématiquement.

l'écart esthétique, culturel et idéologique qui tend à séparer les « Chroniques » pour *Le Présent* – « revue sage[50] » de 1857 – et les articles intitulés « La Rue » dans le quotidien libéral *L'Événement*, dirigé par Villemessant en 1865-1866. C'est l'une des raisons pour lesquelles il importe de mentionner les informations principales des sources journalistiques, en particulier les titres d'articles primordiaux, qui ont pu être modifiés ensuite par Vallès pour la constitution de ses livres *Les Réfractaires* et surtout *La Rue*. En vue de cerner les résonances, les contrepoints, voire les contrastes, entre les articles vallésiens et leur contexte réel de parution, nous en restituons d'ailleurs les passages d'origine, tels qu'ils se présentaient avant leurs éventuelles révisions auctoriales[51].

Il sera indispensable de contextualiser plus largement la production de Vallès en confrontant ses modalités d'écriture à celles de ses contemporains[52], en redessinant l'espace de débat qui permet de comprendre sa construction propre de l'événement. L'écriture journalistique étant constitutivement polyphonique et dialogique, il faut comparer les choix de Vallès avec ceux que d'autres ont inscrits et développés dans leur contexte plus ou moins élargi. Nous en étudierons donc les échos avec une actualité immédiate – comprise entre un et quelques jour(s) – ou « tiède[53] » – qui s'étend à plusieurs semaines ou mois. Mais nous tâcherons aussi de les situer dans les constantes et les infléchissements – perceptibles sur les divers supports du journal, de la revue et du livre – propres à la période du Second Empire, voire au-delà, à l'échelle du XIX^{e} siècle. En revanche, pour mieux parer au double écueil d'une analyse téléologique et déterministe, qui érigerait à l'excès la Commune en vocation et palingénésie personnelles, nous n'exploiterons que très rarement les textes que Vallès écrivit après cet événement.

[50] R. Bellet, « Table », *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit.*

[51] Dans sa notice de la Pléiade, Bellet mentionne toutes les variantes qui distinguent le journal et le livre, pour *Les Réfractaires* et *La Rue*.

[52] Notre corpus secondaire comprend donc entre autres les historiens, écrivains et/ou journalistes suivants : Dumas père, Hugo, Michelet, Zola, Erckmann-Chatrian, mais aussi Gautier, Barbey d'Aurevilly, Scholl, ou encore Rochefort.

[53] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », *Autour de Vallès*, *Vallès et le « sens du réel »*, coordonné par C. Saminadayar-Perrin, 2008, n° 38, p. 24.

Une trajectoire singulière, historique ? Événements vallésiens

Orientations transversales

Il faut s'intéresser à l'écriture de l'événement telle que la presse la redéfinit et la pratique, donc commencer par ressaisir la tension féconde liée au statut amphibie d'« écrivain-journaliste[1] ». Il arrive souvent que « le journaliste vise à restituer l'événement en le situant dans l'actualité[2] », tandis que « l'écrivain cherche à en extraire la réalité profonde, le sens[3] ». Cette tension due à une « position inconfortable de l'entre-deux[4] » se trouve au cœur du journalisme vallésien, imbriqué à « l'histoire au jour le jour » que tend à constituer la presse du XIX^e^ siècle. Dans la foulée de cette « formidable accélération de l'histoire[5] » qu'a été la Révolution française, l'après 1830 voit « une sorte d'actualisation effrénée de l'Histoire[6] » dont résulte, selon certains, « un présent étêté […] où tout est "actualité" […] où tout, à égalité, est susceptible de *faire événement*, du fait de la *journalisation* du quotidien[7] ». Le phénomène est inséparable du développement de la presse, facteur déterminant des Journées de Juillet. Or, le « *diktat* de l'actualité[8] » peut rendre problématique la délimitation même de l'événement sous un angle historico-médiatique : « les événements ne font plus autant saillie, car ils se succèdent à plus vive allure, se surimposent, se poursuivent, puis s'effacent à brève échéance[9] ». L'époque du Second Empire hérite de ces évolutions, jusqu'à ce que la fin des années 1860 enregistre « une accélération de la course à l'actualité dans

---

[1] Cf. M.-F. Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e^ siècle : un mutant des Lettres*, *op. cit.*

[2] M. Boucharenc, « Beau comme la rencontre de la littérature et du reportage sur la scène de l'événement », dans *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, *op. cit.*, p. 116.

[3] *Id.*

[4] M.-È. Thérenty, « Chronique et fiction », *Autour de Vallès*, *Vallès-Mirbeau. Journalisme et littérature*, sous la direction de M.-F. Melmoux-Montaubin, 2001, n° 31, p. 7.

[5] P. Petitier, « Introduction », dans *Les Formes du temps. Rythme, histoire, temporalité*, *op. cit.*, 2007, p. 12.

[6] José-Luis Diaz, « Révolutions de la littérature (après 1830) », dans *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e^ siècle ? op. cit.*, p. 66.

[7] *Id.* Le mot *actualité* est alors un néologisme.

[8] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 90.

[9] J.-L. Diaz, « Révolutions de la littérature (après 1830) », art. cité, p. 66.

l'ensemble de la presse[10] ». Comme d'autres, Vallès perçoit dans l'asservissement à une actualité frénétique l'un des principaux écueils qui guettent l'écrivain-journaliste. Il ne veut en aucun cas être un simple « fileur d'actualités[11] », quand bien même il se retrouve à faire « le métier d'*articlier* quotidien[12] ». Il est cependant convaincu que la saisie journalistique du réel est – plus que le volume – apte à dire quelque chose de l'événement, à rendre compte des faits dans l'immédiat de leur surgissement. C'est pourquoi il entend non pas condamner ou nier l'actualité, mais se l'approprier et la dépasser. Nous ne sommes pas loin de la distinction d'Audiberti[13] – avant Barthes – entre « l'écrivant », qui collectionne les événements, et « l'écrivain », qui les considère par rapport au général. Il faut donc « peindre l'actualité[14] » en disant son « opinion[15] » et savoir quitter quelquefois « le terrain mouvant de l'actualité pour rôder […] dans le pays où l'impression est reine[16] ». Contre « le vent du jour[17] », qui emporte avec lui la première page et tend à effacer le nom des chroniqueurs « sur le sable[18] », s'impose la profondeur et la pérennité de « l'actualisme[19] ». Ce néologisme vallésien désigne un mode de représentation, notamment journalistique, qui répond au défi d'une « exigence croissante d'informations[20] » sur le présent, tout en proposant une « alternative[21] » à l'actualité.

À rebours d'une actualité quotidienne, la chronique vallésienne se caractérise aussi par « la place considérable qu'elle accorde au "rite[22]" », ce retour du même, année après année : l'abattage du cochon, les vendanges, les chasses d'automne, la Toussaint, le jour de l'An, le paiement du terme, Pâques, ou encore l'Ascension, etc. Mais, loin de se situer en dehors du temps ou dans un espace anhistorique, le rituel fait le plus souvent l'objet d'une « historicisation[23] ». Aux antipodes de la « chronique-commère[24] » asservie à une actualité factice, l'écriture du temps ritualisé consiste entre autres à repousser l'immobilisme socio-politique et peut

---

[10] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 19.

[11] J. Vallès, *L'Insurgé*, *Œuvres, II, 1871-1885*, édition établie, présentée et annotée par R. Bellet, Paris, Gallimard, 1990, p. 910.

[12] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 4 mars 1866 (BNF).

[13] Cf. Jacques Audiberti, *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Paris, Gallimard, 1965, p. 7-20.

[14] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 13 mars 1866 (BNF).

[15] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 12 mars 1866 (BNF).

[16] J. Vallès, « Au hasard. À une provinciale », *L'Événement*, 16 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[17] *Id.*

[18] J. Vallès, « Hier – Demain », *Le Nain jaune*, 14 février 1867 (BNF) (p. 917).

[19] Cf. notamment J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 890-894).

[20] M.-F. Melmoux-Montaubin, « De l'actualité à l'actualisme : poétique de la chronique vallésienne », *Autour de Vallès*, *Vallès et le « sens du réel »*, *op. cit.*, p. 31.

[21] *Id.*

[22] *Ibid*., p. 33.

[23] *Ibid*., p. 37.

[24] Cf. C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité.

engager le peuple « à prendre sa part dans l'histoire[25] ». Les articles de Vallès – « écrivain de frontière[26] », situé à la croisée des champs littéraire, journalistique et politique – vérifient un double caractère de « littérarité[27] » et de « politisation[28] », qui se traduit plus généralement par la prégnance d'une « posture polémique[29] ». À « l'écriture du désenchantement[30] » d'un Musset après la Révolution de Juillet, aux écrivains désabusés d'après 1848, aux allusionnistes et aux « rigolos[31] » du Second Empire, s'oppose l'engagement vigoureux de Vallès dans son époque, d'où une approche spécifique de l'événement dans sa dynamique propre de rupture. Refusant « l'insouciance badine[32] », son écriture se veut presque toujours oppositionnelle : c'est un discours individuel opposé au discours officiel mais aussi une forme que Bakhtine appelle dialogique ou polyphonique, luttant contre le discours monologique des autorités constituées, de l'opinion dominante. Ses articles polémiques, antithétiques, voire pamphlétaires, sont « comme des armes brandies contre l'injustice sociale ou les abus du pouvoir[33] ». C'est notamment en cela que Littérature et Révolution peuvent être synonymes ; c'est aussi pourquoi l'écriture vallésienne est hautement surveillée sous le Second Empire, ce qui l'empêche d'aborder directement nombre d'événements récents, à commencer par le 2 décembre. Toutefois, la censure détermine une stratégie d'écriture originale qui – avant de s'épanouir dans la fiction[34] – peut enrichir la littérarité de l'événement. De surcroît, l'ironie tend à être une « soupape par où la liberté s'échappe[35] ».

Enfin, la problématique de l'engagement et de la censure engendre d'autres questions, plus spécifiquement vallésiennes, et en même temps symptomatiques des « mutations de l'énonciation journalistique[36] » qui s'amorcent dans la période. Qu'en est-il du rapport de l'intime à l'histoire collective, d'une conscience très subjective comme « mode d'appréhension du monde[37] », dans un « rapport historique au temps et à l'espace[38] » ? Il est possible de reprendre les propos de François Hartog au sujet de Michelet, figure tutélaire pour Vallès en dépit de ses ambiguïtés : « [l]oin de "s'effacer" en écrivant, il ne peut faire autrement que de

---

[25] *Id.*

[26] S. Disegni, « Vallès, écrivain de frontière », *Lieux littéraires/La Revue*, *Sociologie de la littérature. La Question de l'illégitime* [En ligne], juin 2002, n° 5, URL : http://books.openedition.org/pulm/1059?lang=fr, consultée le 25 mai 2017.

[27] Marc Angenot, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 538.

[28] *Id.*

[29] S. Disegni, « Vallès, écrivain de frontière », art. cité.

[30] M.-È. Thérenty, « Chronique et fiction », art. cité, p. 10.

[31] Cf. J. Vallès, « Hier – Demain », art. cité (p. 919).

[32] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 13 mars 1866 (BNF).

[33] M.-F. Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e^ siècle : un mutant des Lettres*, *op. cit.*, p. 139.

[34] Cf. notamment J. Migozzi, « L'écriture de l'histoire dans *Le Bachelier* », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1985, n° 2, p. 73-82.

[35] J. Vallès, « Gulliver. Swift et Schneider », *La Rue*, 14 décembre 1867 (Gallica) (p. 1026).

[36] M.-È. Thérenty, « Chronique et fiction », art. cité, p. 20.

[37] *Ibid*., p. 19.

[38] *Id.*

“biographier” l’histoire[39] ». Dans le cadre d’une réflexion sur l’événement, la problématique est d’autant plus stimulante qu’elle se double d’un questionnement sur les allers-retours entre révolte et révolution. Elle impose un examen des ambiguïtés respectives, et peut-être inversement parallèles, de ces deux pôles qui façonnent le vécu et l’écriture de Vallès. Tandis que la révolution suppose une délibération initiale, qui est fortement susceptible d’échapper ensuite à la maîtrise des individus, la révolte peut-elle transformer des événements « subis » en événements « choisis » ?

Cheminement

Tout d’abord, Vallès nous aidera à définir l’événement par la négative, dans la perspective d’une critique démythificatrice et démystifiante. Le « grand événement » et le « fait notable[40] » seront envisagés comme des artefacts culturels, fermement dénoncés, mais aussi en partie reproduits par l’écrivain-journaliste.

Au-delà du culte des grands hommes, les articles vallésiens érodent une certaine conception de l’événement historique : le « haut fait » est un fardeau dont il convient de se délester. Ils attaquent en particulier les impostures de la gloire guerrière et l’illusion de l’héroïsme révolutionnaire. Ils critiquent le poids écrasant des représentations dominantes en dehors des temps forts de l’histoire, à l’échelle collective et individuelle du quotidien ; d’où l’intérêt porté aux duels, querelles, combats, crimes, ainsi qu’à l’allégorie de la majesté monumentale des édifices.

Mais Vallès ne se contente pas d’accuser le leurre de l’exploit. Précis et pragmatique, il identifie les substrats scolaires, livresques, artistiques, voire iconiques, d’une telle mythologie pour mieux la combattre par des moyens à la fois journalistiques et littéraires. Ainsi oppose-t-il aux excès épiques et romantiques, aux effets rhétoriques et stylistiques, son « actualisme[41] » novateur. Il s’évertue en outre à déconstruire très concrètement la catégorie littéraire du « haut fait », tout en faisant preuve d’une virulence vigilante envers la « geste » napoléonienne, qu’il s’agisse de l’oncle ou du neveu.

Enfin, il scrute les formes spécifiquement médiatiques de l’historicité et de l’événementialité, dont il dénonce avec sévérité les dates et les retentissements

[39] Jules Michelet, [27 octobre 1834], *Journal. Tome I. 1828-1848*, Paris, Gallimard, 1959, p. 161, cité et commenté par F. Hartog, *Évidence de l’histoire* : c*e que voient les historiens* [2005], Paris, Gallimard, 2007, p. 196.

[40] Cf. Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard* [1881], Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 308-309 : « Mais qu’est-ce qu’un événement ? Est-ce un fait quelconque ? Non pas ! me dites-vous, c’est un fait notable. Or, comment un historien juge-t-il qu’un fait est notable ou non ? Il en juge arbitrairement, selon son goût et son caprice, à son idée, en artiste enfin ! car les faits ne se divisent pas, de leur propre nature, en faits historiques et en faits non historiques. »

[41] Pour reprendre le néologisme vallésien.

imposés, qui manifestent à bien des égards l'« hégémonie culturelle[42] » d'une élite intellectuelle et bourgeoise. Certes, l'écriture vallésienne doit se plier à des contraintes journalistiques, surtout dans les premiers temps de la période, rigoureusement régis par la censure. Il arrive même que les impératifs médiatiques obligent le chroniqueur à accumuler les faits anodins, au point d'en diluer les contours et d'en aplatir la signification, comme l'illustrent certaines chroniques-éphémérides ou nouvelles à la main. Cependant, Vallès remet lucidement en question la construction journalistique de ce qui fait événement pour le lecteur, d'où l'acuité de ses analyses – en partie réflexives – sur la tyrannie de l'actualité et les futilités mondaines.

Dans un deuxième temps, il faudra s'éloigner d'une conception strictement dépréciative et constructiviste de l'événement. Ce dernier n'est pas seulement un mirage, une mystification, un mythe trompeur, censé se distinguer par une forme de prestige, d'éclat, de rareté. Il constitue aussi sous la plume vallésienne l'expression et le symptôme très tangibles d'une réalité violente, qui engendre chez les êtres de puissants impacts. Dans la définition de ce qui fait événement, au sens fort du terme, la violence est un critère déterminant, dont l'écrivain-journaliste saisit bien la complexité et les ambiguïtés.

Elle est d'abord cernée dans son caractère destructeur. La plupart des feuilletons vallésiens présentent certes une « fébrilité de la diégèse[43] », avec un foisonnement d'événements assez conforme à la paralittérature. Il peut même s'agir de pur « concentré feuilletonnesque[44] ». Mais bien au-delà de la production d'un « intérêt romanesque[45] », leurs ruptures paroxystiques disent la violence des rapports humains, et approchent parfois une sombre « actualité sociale[46] », généralement bannie du feuilleton sous le Second Empire. De la même façon, les « faits divers[47] » vallésiens ne sont pas des « événements sans événement[48] » ; ils soulignent les aspérités du réel à travers une poétique du choc. Souvent fondée sur une « causalité

---

[42] Cf. Antonio Gramsci, *Cahiers de prison. [1]. Cahiers 1, 2, 3, 4, 5* [1978], Paris, Gallimard, 1986.

[43] Daniel Couégnas, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 141.

[44] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 272.

[45] Cf. Charles Grivel, *Production de l'intérêt romanesque. Un état du texte (1870-1880), un essai de constitution de sa théorie*, Paris, Mouton, 1973.

[46] C. Saminadayar-Perrin, « Espaces-temps des Mystères urbains : logiques panoramiques et histoire sociale », *Autour de Vallès*, *Les Mystères urbains au XIX^e siècle : le roman de l'histoire sociale*, 2013, n° 43, p. 122.

[47] Le terme même est attesté en 1863 dans *Le Petit Journal*, avant le fameux retentissement de l'affaire Troppmann, qui entraînera en 1869-1870 « le basculement du genre et son absorption par la presse ». Cf. Michelle Perrot, « Note critique. Fait divers et histoire au XIX^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* [En ligne], 1983, vol. 38, n° 4, URL : http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1983_num_38_4_410967, consultée le 24 mai 2017. Nous nommons ici « faits divers » non pas les événements réels, envisagés dans leur pure factualité, ni les rubriques journalistiques qui les englobent, mais leur traitement spécifique par l'écriture vallésienne.

[48] M. Perrot citée par Annik Dubied, *Les Dits et les Scènes du fait divers*, Genève, Droz, 2004, p. 17.

troublée[49] », leur portée anthropologique s'enrichit de significations sociales. Enfin, sous un angle herméneutique, les faits divers peuvent être rapprochés des cataclysmes historico-politiques, dont Vallès accuse les ravages, à une échelle individuelle et collective. Cette saisie de la violence par ses traces contribue en particulier à la définition de l'acte répressif comme événement à part entière.

Si le retour à l'ordre est souvent vécu tel un traumatisme, l'ordre lui-même peut manifester l'absence stérile de l'imprévu, de la surprise, de la liberté. Après la Révolution française, le temps est « sorti de ses gonds[50] » et l'homme tend à y inscrire son « action transformatrice[51] », portée vers l'avenir. Entre tous, Vallès explore la nécessité de bousculer l'ennui morbide et, plus encore, les ordres dominants, qui œuvrent au maintien des abus politiques, des injustices sociales : il consent à la force créatrice de « l'agir » humain. C'est ainsi qu'il tend à caresser des espoirs insurrectionnels, sans évacuer pour autant l'aporie de la violence concrète[52], à laquelle se heurte la question légitime d'un renversement des rapports de force. Dans ces conditions, les exploits physiques peuvent au moins être un moyen de résistance, voire d'émancipation, un expédient privé aux initiatives politiques. Mais là où l'événement sportif semble être un exutoire trompeur pour la société, l'aventure – étymologiquement ouverte au futur – constitue une mise à l'épreuve salutaire de l'individu, dans une acception littérale et symbolique.

Or, puisque les actions destinées à subvertir les pouvoirs en place s'avèrent dangereuses et risquées, ne faut-il pas transposer la violence à une parole audacieuse, engagée ? En dépit ou en raison même de la répression – notamment censoriale –, le militantisme de Vallès prône et utilise un langage-action, éminemment performatif. Son écriture file la métaphore de la lutte armée, privilégie ses fonctions conative et expressive, bien au-delà du pathos. Dans une optique de progrès socio-politique, elle vise des émotions polémiques, en particulier un rire amer et corrosif, qui n'est en aucun cas une échappatoire légère à la réalité impériale. Pour accentuer les travers dénoncés, les articles vallésiens sont aussi traversés de secousses stylistiques. Ils louent – quand ils ne pratiquent pas directement – l'art du tapage médiatique au service de grandes causes ; en témoigne, à plus long terme, la révolution médiatico-culturelle des « Francs-parleurs ».

Il serait toutefois exagéré d'affirmer que Vallès révolutionne lui-même l'écriture journalistique et littéraire du Second Empire. Pour finir, nous verrons que son originalité réside surtout dans la manière dont il s'approprie, (re)construit, donc redéfinit de manière percutante, l'histoire réelle et écrite de son temps. L'événement vallésien est un outil métonymique à vocation heuristique.

Les événements vécus sont le moteur autobiographique d'une écriture mémorielle qui explore et réactive l'histoire personnelle de Vallès. Ils opèrent une jonction entre l'histoire et la mémoire, le passé et le présent, l'individuel et le

---

[49] Roland Barthes, « Structure du fait divers », *Essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, p. 192.

[50] P. Petitier, « L'expérience du temps », dans Aude Déruelle et J.-M. Roulin (dir.), *Les Romans de la révolution : 1790 - 1912*, Paris, A. Colin, 2014, p. 382.

[51] *Ibid*., p. 384.

[52] Qui se greffe pour ainsi dire au « terrorisme » idéologique et intellectuel que véhiculent les « hauts faits » historiques, à commencer par certaines applications de la Révolution française.

collectif. Dans un contexte de censure, le choix du privé est en partie stratégique, mais l'intime réfléchit ce faisant le devenir historique. D'une part, le « vaincu » se penche sur les traumatismes collectifs et les échecs politiques de sa génération, à partir de 1848 comme « point de fuite », et avec les événements de 1851 en « point de mire ». D'autre part, l'écrivain ardent montre comment la fête et le voyage lui ont ponctuellement ou périodiquement servi d'exutoires personnels ; il érige ses souffrances passées en catalyseurs intellectuels et artistiques.

L'expérience vallésienne « à hauteur d'événement[53] » se construit aussi au présent, dans le cadre d'un reportage qui mêle des ingrédients littéraires, voire fictionnels, à un journalisme inspiré du modèle anglo-saxon, où « facts are sacred[54] ». L'écrivain-reporter enquête sur des faits qui révèlent par là leur envergure sociale ; en donnant un visage et une voix aux « sans-part[55] », il engage même une action politique, au sens où l'entend Rancière. De surcroît, l'événement-artefact dont le reporter est parfois le protagoniste devient le gage d'une vérité socio-historique qui se fabrique avec des moyens proprement médiatiques et polémiques. Cette vérité est d'autant plus tangible qu'elle fait l'objet d'un partage très concret entre l'auteur et le lecteur, radicalement impliqués dans l'événement restitué, par un geste scriptural qui dépasse la simple coopération, typique du reportage.

Enfin, loin des généralités abstraites, les événements (re)définis et (re)qualifiés par Vallès sont un outil d'intelligibilité historique au service des pauvres et des souffrants. Ce sont des métonymies qui éclairent concrètement les travers socio-politiques de la période en même temps que les modalités pratiques pour y remédier, dans une triple démarche de re-hiérarchisation, de subversion et d'explication du réel. Le journaliste réévalue à la hausse des souffrances et des morts négligées. Il propose une contre-histoire – paradoxale[56] et contestataire – d'événements indûment justifiés, ou communément perçus comme illégitimes. Il se sert de cas particuliers et saillants pour dénoncer des problèmes structurels, voire systémiques, travaillant à l'avènement d'une société plus libre et plus égalitaire.

---

[53] Thierry Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, Paris, l'Harmattan, 2007, p. 133. En l'occurrence, la formule sert à évoquer une écriture assimilée au reportage, qui rend l'événement dans sa violence et dans son opacité.

[54] Le rédacteur en chef du *Manchester Guardian*, cité par G. Pinson et M.-È. Thérenty, « L'invention du reportage », *Autour de Vallès*, *L'Invention du reportage*, *op. cit.*, p. 11.

[55] Cf. Jacques Rancière, *La Mésentente*, Paris, Galilée, 1995, p. 53 : « Je propose maintenant de réserver le nom de politique à une activité bien déterminée […] : celle qui rompt la configuration sensible où se définissent les parties et les parts ou leur absence par une présupposition qui n'y a par définition pas de place : celle d'une part des sans-part. […] L'activité politique est celle qui déplace un corps du lieu qui lui était assigné ou change la destination d'un lieu ; elle fait voir ce qui n'avait pas lieu d'être vu, fait entendre un discours là où seul le bruit avait son lieu, fait entendre comme discours ce qui n'était entendu que comme bruit. »

[56] La technique vallésienne du contre-pied subversif diffère de l'art du paradoxe, voire de la pointe mondaine, que pratiquent couramment ses confrères, comme Prévost-Paradol, d'ailleurs surnommé « Prévost-Paradoxe ». Cf. notamment A. Legendre, « Échos de Paris », *Le Figaro*, 13 août 1857 (Gallica).

Partie I
« Grand événement » et « fait notable », ou la critique des artefacts culturels

Pour circonscrire et problématiser d'emblée notre sujet, il faut évacuer une conception extensive de l'événement comme simple occurrence, issue de l'*occurrit* latin[1] : tout ce qui arrive, dans une acception neutre du terme, pourrait alors être considéré comme événement. Nous n'examinerons donc résolument pas la notion à l'aune de sa factualité.

Afin d'éviter un tel écueil, nous commencerons par nous centrer sur le « grand événement » et sur le « fait notable ». Ces catégories fonctionnelles, schématiques et généralisantes – plus nébuleuses qu'idéal-typiques[2] – engagent une réflexion sur les critères distinctifs par lesquels une société donnée juge un fait particulièrement digne d'intérêt, de discours et/ou de récits, de mémoire, à court ou à long terme. Nous les définirons comme des artefacts, non pas sous l'angle polybien d'une élaboration historique porteuse de vérité[3], mais en scrutant la critique d'une culture mensongère, que Vallès conduit à trois niveaux.

D'une part, il souligne le mythe[4] historique du « haut fait », qui se polarise autour de valeurs-clefs trompeuses et envahissantes : la gloire, l'héroïsme, l'exploit. D'autre part, il débusque mais aussi défait les mystifications intellectuelles et langagières, qu'induit un rapport généralement dévoyé au savoir, aux mots. Ainsi, les représentations dominantes liées au « grand événement » semblent être le produit frelaté et périmé d'un système scolaire et littéraire, appelé à un profond renouvellement. Enfin, au-delà du « grand événement », le « fait notable » s'avère souvent une exagération voire une illusion, dont Vallès subit et saisit tout à la fois les enjeux médiatiques, imbriqués dans des supports et un contexte d'énonciation spécifiquement journalistiques.

Somme toute, bridé mais aussi aiguillonné par les contraintes du Second Empire, l'écrivain-journaliste s'emploie à démanteler l'événement comme artifice verbal[5], narratif, argumentatif, évaluatif, axiologique, ou encore « injonctif[6] », au

---

[1] Opposé à l'*evenit* (lorsqu'il arrive quelque chose d'heureux) et à l'*accidit* (quand il s'agit d'un événement malheureux).

[2] Les concepts « sont et ne sauraient être que des moyens intellectuels en vue d'aider l'esprit à se rendre maître du donné empirique » : cf. Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, traduction et introduction de Julien Freund, Paris, Plon, 1965, p. 205. Il n'empêche que l'idéal-type est « tout autre chose qu'une image approximative », qu'il doit posséder « une valeur heuristique » : cf. Catherine Colliot-Thélène, *La Sociologie de Max Weber*, Paris, Éditions La Découverte, 2006, p. 43.

[3] Cf. F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 177 : « En tant que tel, le fait est donc artefact, ce qui ne peut être assimilé à une pratique du mensonge, car il souscrit à certaines règles qui conditionnent son régime de véracité. »

[4] Dans une acception ancienne et péjorative du terme. Le mythe (*muthos*) s'oppose précisément à l'histoire vraie (*historia*) (voir les conceptions négatives du mythe chez Hérodote puis Thucydide) ou au discours clairvoyant du philosophe (le *logos* chez Platon). Voir aussi « cet amas de chimères, de rêverie et d'absurdités » dont parle Fontenelle au XVII^{e} siècle : cf. Bernard de Fontenelle, *De l'origine des fables* [1684], *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1989, t. 3, p. 187.

[5] Plus rarement iconique.

profit de forces conservatrices et de privilèges illégitimes. Pour ce réfractaire à toutes les formes de hiérarchies et d'autorités unilatéralement imposées, la fabrique historico-médiatique des événements serait-elle d'abord une « expression de pouvoirs[7] », œuvrant à la servitude des esprits, en faveur des plus puissants ?

[6] « [Le discours historique] se présente comme constatatif ou narratif, mais pour être injonctif. » Cf. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, cité par Guy Bourdé et Hervé Martin, *Les Écoles historiques* [1983], Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 356.

[7] F. Rousseau, « Avant-propos. Fragments pour une ingénierie de l'événement », dans F. Rousseau et J.-F. Thomas (dir.), *La Fabrique de l'événement*, *op. cit.*, p. 11.

Chapitre 1 – Le fardeau du haut fait

Le culte des grands hommes n'a cessé d'imprégner la société et la culture occidentales, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours[1]. Si les représentations en la matière sont anciennes et répandues, leur remise en question et leur critique aussi. Durant l'Antiquité, les comédies d'Aristophane ridiculisent déjà « les Cléon, Périclès, Cléophon, Alcibiade, Lamachos et autres politiciens qui, sous couvert de démocratie, ne songent qu'à leur carrière[2] ». Le cynique Diogène Laërce – qui rabaisse en particulier Alexandre le Grand – ou Lucien de Samosate sont également des « briseurs d'idoles[3] ». Dès le XII^e^ siècle, l'image du héros chevaleresque commence à se détériorer ; du XIII^e^ siècle jusqu'au XIV^e^ siècle[4], elle est de plus en plus parodiée, moquée, contestée, si bien qu'à l'aube du XV^e^ siècle, le preux chevalier « est devenu une chimère[5] ». Le dernier siècle du Moyen Âge voit naître un autre type de héros, qui s'inscrit beaucoup plus concrètement dans la réalité que le héros chevaleresque et « renoue avec la figure du grand homme de l'Antiquité, mais dans un cadre laïcisé, débarrassé du surnaturel[6] » : il est marchand, homme de guerre, politicien ou même artiste. Ainsi, à l'âge antique des héros, et à l'époque médiévale du saint et du preux, succède « l'âge du grand homme[7] » proprement dit. Là encore, les critiques abondent. Rabelais, Érasme ou Montaigne, à la Renaissance, puis les moralistes, les prédicateurs, les pamphlétaires et les historiens – pourtant issus du « grand siècle » –, abîment considérablement l'idée même de grandeur héroïque. Au siècle des Lumières, « les grands esprits, les héros de la culture, les phares de l'humanité[8] » montrent l'exemple ; les grands hommes du passé peuvent être « une machine de guerre efficace contre l'absolutisme et les abus du présent[9] ». Mais si Voltaire et Rousseau cèdent peu ou prou à l'attrait de cette grandeur, Diderot et Kant se méfient des génies. La tourmente de la Révolution française apparaît alors comme un complexe « laboratoire des grands hommes[10] », aussi favorable qu'hostile aux héros historiques. Enfin, au XIX^e^ siècle, les historiens, de Guizot à Taine, sont

---

[1] Cf. Georges Minois, *Le Culte des grands hommes : des héros homériques au* star system, Paris, Éditions Louis Audibert, 2005.

[2] *Ibid*., p. 32.

[3] *Ibid*., p. 49.

[4] Voir entre autres *Aucassin et Nicolette*, *Le Lai d'Aristote*, *Le Roman de Renart*, *Le Roman de la rose*.

[5] G. Minois, *Le Culte des grands hommes*, *op. cit.*, p. 126.

[6] *Ibid*., p. 127.

[7] *Ibid.*, p. 163.

[8] *Ibid*., p. 238.

[9] *Ibid.*, p. 240.

[10] *Ibid*., p. 267.

marqués par la Révolution française et privilégient plutôt les mouvements collectifs ; la plupart critiquent le culte des « grands hommes », non sans ambivalences. Michelet admet le rôle positif de certaines personnalités tout en contestant le « grand homme » au nom du peuple.

Lorsque Vallès rabaisse, en 1857, les « Alexandre, les César, les Charlemagne, les Napoléon[11] », il hérite d'une longue tradition, notamment littéraire et historique. Ce défenseur d'un « art populaire[12] » et futur propagateur du *Cri du peuple* s'inscrit plus précisément dans la filiation de Michelet[13] selon qui le peuple est le véritable agent, la force motrice de l'histoire, et les « grands hommes » sont avant tout ses porte-parole. Toutefois, il ne se contente pas de vouloir déterrer « les grands hommes[14] » pour « mesurer leurs squelettes et peser les cendres [des] Annibals[15] » ou – plus symboliquement encore – il ne lui suffit pas qu'on asperge « d'une goutte d'encre le cadavre d'un demi-grand homme[16] ». Il déplace, affine et s'approprie la question, en la resserrant sur celle du « grand événement » : selon lui, il vaut mieux s'en prendre aux représentations qu'aux individus. À cet égard, ce qu'il déclare au sujet du pamphlet en 1857 fait figure de principe inaugural :

> [L]e public rit, quand il voit saigner sous la plume les orgueilleux ou les puissants !
>
> Ces attaques aux personnes, ces portraits satiriques des individus, ces croquis malins, tout cela ne mène hélas ! pas à grand-chose. Mais quand un homme arrive, qui cingle de sa plume comme d'une lanière les préjugés, les conventions, les hypocrisies d'alcôve ou de ministères, celui-là m'enivre de joie[17] […].

Certes, la remise en cause du culte des « grands hommes » est déjà une manière de fustiger les « préjugés » et les « conventions » ; toutefois, elle réside pour une grande part – surtout lorsque le piquant littéraire prend le pas sur la réflexion historique – dans ces « attaques aux personnes » dont Vallès déplore la stérilité. Guidé par cette conviction amère mais aussi bridé par la censure impériale – à l'époque, le culte du « grand homme » est en particulier napoléonien donc, dans ce cas, intouchable directement –, le démystificateur érode, bien au-delà de telle ou telle personnalité, une certaine conception de l'événement historique. Le « grand

[11] J. Vallès, *L'Argent*, dans *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 13.

[12] Cf. notamment J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 879-884).

[13] Il a lu les premiers livres de son *Histoire de la Révolution française* dès 1848 et il a suivi un certain nombre de ses conférences au Collège de France en 1851.

[14] J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », *Le Figaro*, 7 novembre 1861 (Gallica) (p. 134).

[15] *Id.*

[16] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 21 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[17] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 101). La « Lettre de Junius » du 7 novembre 1861 reprend la même idée en d'autres termes : « Je devais vous montrer comment on tue un homme avec la plume, comment on écrit un pamphlet ; je vais vous raconter comment on devient un pamphlétaire ! / Je ne sors pas du cadre. Je vous ai promis d'écorcher quelques préjugés, de bouleverser les clichés […] ». Cf. J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », art. cité.

événement » envisagé en tant que « haut fait » n'est-il pas un « faix écrasant », dont il convient de se délester ?

Guerre et gloire

Une « fausse[18] » gloire ?

La guerre occupe une place de choix, presque unanime, dans la catégorie de l'événement historique : à l'origine même, écrire l'histoire, c'est « prendre pour point de départ le conflit et raconter une grande guerre[19] ». Elle est certes une manifestation extrême de la violence. Mais elle est aussi couramment envisagée comme une action éclatante : c'est ce qui rend le fait notable, ce qui lui confère sa qualité propre d'événement, et c'est précisément ce que regrette Vallès. Au-delà de tel ou tel fait de guerre en particulier, il s'agit donc d'interroger la valeur « gloire », qui sous-tend et cautionne la violence constitutive de l'événement guerrier. « [É]clat du mérite ou des actions[20] », selon le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, la gloire ne désigne pas la réalité de l'événement – qui correspondrait aux seules « actions ». Conformément à son étymologie latine[21], le mot exprime une renommée, une réputation, autrement dit le discours et le regard qui peuvent transformer en véritable événement un simple fait. C'est que l'événement n'est pas « un déjà-là inerte, statique, en attente d'un travail extérieur d'élucidation, mais au contraire un processus immanent de donation de sens selon un processus fluctuant d'identification[22] ». En l'occurrence, la critique de la gloire permet à Vallès d'accuser le profond hiatus qui sépare la réalité négative de l'événement guerrier – le Larousse oppose peut-être plus qu'il ne juxtapose ou coordonne les « actions » au « mérite » – et ses représentations positives, hiatus déjà contenu en germe par le mot « éclat », qui connote l'excès de brillance.

À cet égard, l'article du 15 juillet 1866 – consacré aux événements guerriers de Custozza et de Sadowa – est aussi bref qu'éloquent : comme l'annonce sans ambages le titre, il examine moins « la guerre » que la « gloire[23] ». D'emblée, Vallès substitue à la restitution redondante de l'actualité factuelle le commentaire critique des discours qui en escamotent la violence, ce que confirme le cœur de l'article : « Que parlez-vous d'héroïsme et de gloire ! L'héroïsme, il consiste à exposer

[18] Pour reprendre les mots mêmes de Vallès, qui seront cités au cours de ce chapitre.

[19] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 38.

[20] « Gloire », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* [1867-1890], par Pierre Larousse, Nîmes, C. Lacour, 1990, t. 12, p. 1306.

[21] Le latin classique *gloria* signifie « renommée », puis, par spécialisation, « bonne renommée, réputation ».

[22] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 249.

[23] J. Vallès, « La gloire », *Le Courrier français*, 15 juillet 1866 (BNF) (p. 896).

généreusement sa vie – non à semer sur ses pas la mort[24] ! » Puis la gloire guerrière est indirectement qualifiée de « criminel honneur[25] » : la dénonciation mobilise un procédé de synonymie, au sein duquel s'immisce un décalage significatif entre le mot « gloire » – négatif en lui-même – et l'honneur, dont la valeur péjorative est seulement contextuelle, exprimée par l'adjectif « criminel ». S'il est plus sensible à l'*Histoire des Girondins* qu'aux *Méditations poétiques*, Vallès semble réactualiser cette réflexion poétique – à la fois lyrique et satirique – de Lamartine : « La gloire efface tout… ; tout, excepté le crime[26]. » Issue de différences étymologiques et sémantiques, la distinction entre la gloire et l'honneur est un *topos* très perceptible dans le discours républicain et progressiste de l'époque, dont le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, publié à partir de 1867, offre un aperçu :

> La gloire est plus éclatante que l'honneur, elle suppose des actions extraordinaires, elle se répand au loin et commande l'admiration ; il y a une gloire qui est fausse. L'honneur a un caractère plus moral, le sentiment qu'il fait naître est l'estime […] [La gloire] n'exclut même pas la haine et on peut dire qu'elle l'engendre nécessairement quand elle est obtenue par les armes[27].

La gloire porterait vers la violence alors que l'honneur induirait une éthique, précisément incompatible avec la cruauté. Vallès s'appuie sur ce *topos* tout en le détournant : il ne distingue ni n'oppose vraiment ces valeurs, mais les nivelle en les rapprochant et en les ramenant toutes les deux à une acception péjorative. Surtout, la gloire est le contraire de l'héroïsme qu'elle devrait supposer, et la seule action extraordinaire qu'elle induit est le crime. L'écrivain-journaliste ne se contente pas de décliner le sens du mot en séparant une vraie et une « fausse » gloire. En contexte militaire, il le vide complètement de sa charge positive donc souligne sa teneur discordante et contradictoire, bien résumée par l'oxymore « poésie sauvage[28] », associé à sa haine de la guerre. Il martèle qu'il « méprise[29] » voire « hai[t][30] » les crimes guerriers, y compris lorsqu'il y a « des rayons de gloire pour dorer la fumée[31] ». Il se méfie des mots rutilants qui recouvrent – mais n'effacent pas – les sombres et sinistres réalités. Plus encore, il ne faut pas être dupe de « certains préjugés qui ont pris rang d'opinions, des […] tyrannies admises glorifiées comme des conquêtes, toutes hérissées d'épines sous leurs lauriers […] dont les maximes hypocrites vous entrent dans le dos comme un coup de poignard[32] ». Le zeugme sémantique reconnecte la violence concrète de la réalité guerrière avec les termes et artifices littéraires qui la subliment, donc la camouflent, au point que les hommes

---

[24] *Id.* (p. 897).

[25] *Id.*

[26] Alphonse de Lamartine, « III. Bonaparte », *Méditations poétiques. Nouvelles méditations poétiques* [1820-1823], Paris, Gallimard, 1981, p. 134-140.

[27] « Gloire », art. cité, p. 1306.

[28] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », *L'Époque*, 27 juillet 1865 (BNF) (p. 777).

[29] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 26 septembre 1864 (BNF).

[30] *Id.*

[31] *Id.*

[32] J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », art. cité (p. 134).

risquent de s'en abstraire. Vallès construit des images parlantes, là où Girardin propose un discours éloquent :

> C'est le meurtre, c'est le vol, soustraits à l'échafaud par l'arc de triomphe.
>
> C'est le meurtre, c'est le vol, moins le châtiment et la honte, plus l'impunité et la gloire.
>
> C'est l'inconséquence légale, car c'est la société ordonnant ce qu'elle défend, et défendant ce qu'elle ordonne ; récompensant ce qu'elle punit, et punissant ce qu'elle récompense ; glorifiant ce qu'elle flétrit, et flétrissant ce qu'elle glorifie : le fait étant le même, le nom seul étant différent[33].

Enfin, la critique vallésienne se montre subtile et diffuse, comme lorsqu'elle établit pour *Le Progrès de Lyon* ce parallèle éclairant entre la littérature et la politique : « C'est aux époques non brillantes, dans les jours les plus malheureux, que le génie d'un peuple en se reposant se fortifie ; on n'est jamais si près de la liberté ou de la gloire que lorsqu'on souffre de la défaite et de la honte[34]. » Elle ne s'attaque pas frontalement et littéralement à un fait guerrier qui serait identifié. Elle vise avant tout la servitude endémique du Second Empire. Ce faisant, au moyen du paradoxe – arme redoutable pour déstabiliser le discours établi et en pointer le caractère doxique, par le seul fait de le renverser – elle vide de sa substance la notion même de gloire, soi-disant consubstantielle du « grand événement ». En résulte un effet de retournement qui reconsidère radicalement la conception historique du « haut fait » : la gloire est associée au repos, autrement dit à l'absence d'événements – dont l'équivalent littéraire est l'« absence d'œuvres puissantes[35] » – ainsi qu'à la défaite honteuse, négation de la victoire guerrière. Vallès s'autorise alors à « exécrer la victoire[36] », cette déesse ailée qui survole avec indifférence les cadavres des soldats morts au combat. Associée à l'absence d'événements éclatants, la gloire est privée de sa signification conventionnelle, théoriquement attendue. Elle devient synonyme d'une « liberté[37] » dont elle est par ailleurs l'antithèse frontale – en particulier lorsque le journaliste regrette de ne pas « pouvoir faire le procès de la gloire ni l'éloge de la liberté[38] » – mais aussi du « génie[39] ». Le discours se renverse donc d'un article à l'autre et joue de ses ambivalences : est-ce à dire qu'il convient de falsifier le sens du mot « gloire » pour convaincre le lecteur qu'il désigne une valeur factice ?

---

[33] Émile de Girardin, *Le Désarmement européen*, Paris, Michel Lévy frères, 1859 (Gallica).

[34] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 399).

[35] *Id.*

[36] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », *La Rue*, 19 octobre 1867 (introuvable à la BNF mais original vérifié par Bellet dans la collection de Lucien Scheler), p. 991.

[37] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 399).

[38] J. Vallès, « La gloire », art. cité (p. 897).

[39] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 399).

L'actualité brûlante de la guerre

Le propos de Vallès s'éclaire plus sensiblement au contact de son contexte politique et journalistique immédiat. Dans les années 1860-1866, la presse française est marquée par de vives polémiques sur la guerre et la paix[40]. La question n'avait pas vraiment préoccupé les journalistes jusqu'aux années 1850-1860 ; elle est « posée à partir des affaires romaines ("le casse-tête italien", dit *Le Nain Jaune*), de la montée de la Prusse et de la guerre du Mexique[41] ». La guerre de Crimée (1853-1856), la guerre d'Italie de 1859, la guerre austro-prussienne, ainsi que la menace et l'approche de la guerre franco-prussienne favorisent l'émergence d'un grand nombre de mots relatifs aux armes dans le vocabulaire courant et en particulier journalistique[42]. Or, Vallès n'est pas seulement imprégné d'un lexique des armes, « référent attendu[43] » à l'époque ; il se positionne contre une actualité brûlante. Il n'est certes pas le seul journaliste à critiquer les événements guerriers de la période. Dès 1859, Prévost-Paradol[44] rappelle – dans le *Journal des Débats*, quotidien politique et libéral – que la guerre engendre non pas la paix, mais bel et bien la guerre, contrairement à ce que déclare la brochure du journaliste-diplomate M. de la Forge[45]. Il accuse notamment la politique impériale d'attiser les nationalismes, en Italie et en Allemagne. Le 9 juillet 1866, dans l'hebdomadaire littéraire – également libéral – *Le Soleil*, Rochefort couvre de sarcasmes le « fusil à aiguille, panacée de la défense nationale[46] ». En 1867, la création de *La Situation*, quotidien du soir libéral dirigé par Antoine Grenier, vise même le regroupement de républicains que la montée de Bismarck inquiète. Bien que plurielles, ces critiques véhémentes de la guerre font saillie dans le discours ambiant. Elles ne sont pas dépourvues de mérite dans les années 1860 à 1870, « où un chauvinisme élémentaire suppl[ée] à toute pensée véritable, où une bonne partie de la presse chant[e] avec un lyrisme naïf les vertus du fusil à aiguille, du chassepot, et d'autres inventions techniques[47] ». Enfin, là où d'autres journalistes mettent l'accent sur les implications concrètes et particulières de tel ou tel événement guerrier, le discours vallésien reste en prise directe avec l'actualité mais se signale par l'intérêt problématique qu'il accorde à la gloire, considérée comme une caution illégitime de la guerre. Dans *Le Courrier du Dimanche* du 10 juin 1866[48], Prévost-Paradol s'inquiète de la durée de la guerre austro-prussienne et des conséquences concrètes d'un tel désastre. Pour *Le Soleil*[49],

---

[40] Cf. R. Bellet, « Polémiques sur la guerre et la paix 1860-1866 », *Presse et Journalisme sous le Second Empire*, Paris, A. Colin, 1967, p. 266-271.

[41] *Ibid.*, p. 267.

[42] Pierre Pillu, « L'arme et l'imagination de l'arme chez Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, *Rhétorique, politique, imaginaire*, juin 1993, n° 16, p. 262.

[43] *Id.*

[44] Que Vallès a connu en pension.

[45] R. Bellet, *Presse et Journalisme sous le Second Empire*, *op. cit.*, p. 267.

[46] *Id.*

[47] *Id.*

[48] Cf. *ibid*., p. 268-269.

[49] Cf. *ibid*., p. 271.

Rochefort dénonce essentiellement l'inégalité du rapport de forces qui a présidé au drame de Sadowa. Quant à Vallès, dans *Le Courrier français* du 15 juillet 1866, il réagit directement aux massacres guerriers qui ont eu lieu quelques jours auparavant, dans le cadre de la guerre austro-prussienne : les Autrichiens ont battu les Italiens à Custozza le 24 juin 1866, puis les Prussiens ont écrasé les Autrichiens à Sadowa le 3 juillet 1866. Au début de l'article, il fait explicitement référence à l'actualité étrangère en citant « Custozza » et « Sadowa » puis il restitue de manière très concrète la réalité de ces événements récents, clairement identifiés. Il décompte les effectifs de morts : « quatre-vingt mille », est-il en effet précisé à deux reprises. De plus, il n'hésite pas à insister sur les détails triviaux et sordides des champs de bataille – le sang qui caille au soleil, l'odeur pestilentielle et les lèvres bleues des cadavres en décomposition, les mères cherchant leurs enfants morts sur les lieux du combat – ou de la bataille elle-même : coups de crosse, mitraille, balles, lames tranchantes des baïonnettes et des sabres. Mais tout l'article aboutit au « procès de la gloire[50] », comme l'indique une prétérition pathétique dans l'avant-dernier paragraphe. Si l'écrivain-journaliste devient juge, c'est pour condamner, au-delà des faits contemporains, la valeur cardinale et générique – cette fausse idole – qui en sous-tend et légitime la violence tangible. Preuve en est la double métaphore qui affilie, dans la dernière phrase de l'article, la mort sanglante à l'héroïsme. Il s'agit d'un « procès » de la guerre, dont les « intentions » sont évaluées à partir d'actes concrets, puisés dans l'actualité factuelle. Par-delà tel ou tel fait marquant de la politique extérieure, ce sont les représentations fautives de l'événement guerrier qui intéressent Vallès. La violence guerrière est, à tort, jugée plus acceptable en tant qu'elle servirait une quelconque gloire. Toujours est-il que le discours antibonapartiste sur le danger du « haut fait » transcende de loin les simples considérations liées à l'actualité politique, sans pour autant cesser de « toucher le concret[51] », l'un des grands enjeux qui font le propre du journalisme vallésien selon Géraldine Muhlmann.

L'intertextualité explicite que mobilise l'écrivain-journaliste est à cet égard éloquente. Lorsqu'il se fait critique pour *Le Progrès de Lyon* en 1864, il se saisit de l'actualité littéraire pour approuver ouvertement la dénonciation de la guerre qui traverse l'œuvre républicaine d'Erckmann-Chatrian. Dans ce cas, l'événement guerrier ne date pas du Second Empire, mais il remonte à la Révolution française et au Premier Empire[52]. L'éloignement temporel des événements historiques importe peu pour Vallès, qui assigne en l'occurrence au discours littéraire une portée générale :

> [N]ous nous rencontrerons au moins sur un terrain, la haine, la haine terrible de la guerre ; c'est bien là, je crois, l'idée qui domine ces derniers livres. Ah ! que chaque faiseur de vers ou de harangues, politique, littérateur, lui jette au visage,

[50] J. Vallès, « La gloire », art. cité, p. 897 (passage cité ci-dessus).

[51] Géraldine Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme : XIX^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Points, 2007, p. 113.

[52] Vallès évoque ici *Le Conscrit de 1813*, *Madame Thérèse* et *L'Ami Fritz*.

> à la déesse idiote et folle, toutes les larmes de ceux qu'elle a fait pleurer, le sang de tous ceux qu'elle a fait mourir[53] !

Outre la violence des faits, l'idéologie guerrière est remise en cause par « l'idée » républicaine. La divinisation de l'événement – « déesse idiote et folle » – est un moyen littéraire pour le journaliste de déconsidérer les représentations qui déterminent et justifient la réalité guerrière, qui en expliquent donc la pérennité. La dénonciation littéraire de la guerre est née bien avant le XIX[e] siècle ; mais les motifs de critique varient, et la remise en cause de l'idole guerrière – c'est-à-dire de l'événement guerrier en tant qu'il est l'objet d'une admiration excessive – date surtout du siècle des Lumières, qui engage une lutte inédite contre les préjugés trompeurs et dangereux. Il convient notamment de démentir le présupposé de la « guerre juste », comme le démontre la formule de l'encyclopédiste Louis de Jaucourt : « Toute guerre est injuste dans ses causes[54]. » Pamphlétaire qui pratique l'argumentation directe, Vallès n'est pas sans rappeler Voltaire, dont il valorise explicitement le « scepticisme[55] » dans un autre article du *Progrès de Lyon*, paru en 1864. Il n'est pas anodin que la référence à Voltaire inclue une mention de *Candide*[56], où la critique de la guerre est centrale. Toutefois, par sa date de parution, son inscription générique et son contenu, le jugement sur Eckmann-Chatrian résonne[57] davantage avec l'article « Guerre » du *Dictionnaire philosophique portatif*, publié en 1764, exactement un siècle avant la collaboration de Vallès au *Progrès de Lyon*. En guise d'apothéose critique[58], Voltaire y regrette que la guerre soit « un fléau inévitable[59] » et que tous les hommes aient « adoré le dieu Mars[60] », qu'il qualifie pour sa part de « furieux, insensé, infernal[61] ». Comme Voltaire, Vallès file la métaphore de l'idole guerrière, qui se retrouve nettement formulée lorsqu'il déplore que beaucoup adorent encore, à son époque, « cette horrible idole[62] ». La gradation ascendante de Voltaire, « furieux, insensé, infernal », trouve un écho retentissant dans les adjectifs vallésiens « folle et idiote », plus encore dans la juxtaposition « insensés, horribles[63] ». Dans les deux cas, le procédé de divinisation conduit à profaner la sacro-sainte guerre. Comme son illustre prédécesseur, Vallès

---

[53] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mai 1864 (BNF) (p. 357).

[54] « Guerre », dans Fernand Angué, André Lagarde, Laurent Michard (dir.), *Encyclopédie*. *Extraits* [1967], Paris, Bordas, 1985, p. 109.

[55] Cf. J. Vallès, « Les livres nouveaux. II », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 381).

[56] Cf. aussi J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 mars 1864 (BNF) (p. 336) : « Nous sommes des "fils de Voltaire" », nous avons lu *Candide* […]. »

[57] Que Vallès ait lu ou non cet article ne modifie pas cette résonance objective.

[58] « Ce qu'il y a de pis », commence-t-il par affirmer, dans le dernier paragraphe de son article. Cf. Voltaire, « Guerre », dans *Dictionnaire philosophique* [1764], Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 220.

[59] *Id.*

[60] *Id.*

[61] *Id.*

[62] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 869).

[63] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 893).

affiche un profond scepticisme[64], qui fait vaciller – pour mieux l'ébranler – le dogme guerrier.

Toutefois, il n'envisage pas du tout l'événement dans une optique philosophique[65] et, malgré leurs similitudes, les cheminements discursifs des deux écrivains finissent par diverger. Le propos de Voltaire illustre la guerre par un certain nombre de détails concrets[66], avant de s'élever dans un épilogue universaliste, tissé de références mythologiques. Vallès adopte une trajectoire inverse, qui aboutit à des considérations beaucoup plus triviales sur l'événement. À « l'idée », abstraite par définition, et à l'idole – qui figure concrètement la notion d'admiration excessive, de culte irraisonné – succèdent deux substantifs, qui désignent l'événement guerrier dans ses méfaits tangibles, soit psychologiques – « les larmes » –, soit physiques – « le sang ». Au fond, la critique est peu ou prou la même. Mais Vallès, qui fait « bon marché de la philosophie et des philosophants[67] », évite plus nettement les théories et les « dissertations » philosophiques au service de son objectif : démolir l'édifice des représentations qui abrite, protège et donc pérennise l'événement guerrier, lui-même porteur de souffrances humaines, régulièrement renouvelées. Enfin, c'est peut-être pour mieux atteindre cet objectif qu'il occulte les nombreuses références romaines contribuant par ailleurs à la mythologie jacobine du roman d'Erckmann-Chatrian[68].

Événements patriotiques

Associée à l'événement guerrier, la gloire revêt aisément une composante patriotique, comme l'atteste la troisième expression que reprend le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* pour en illustrer la définition : « Avoir la gloire de sauver sa patrie[69]. » Déjà, dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire,

---

[64] Il fait du « scepticisme » français une grande qualité littéraire : cf. J. Vallès, « Charles Baudelaire », *La Rue*, 7 septembre 1867 (Gallica) (p. 974).

[65] Même s'il avait reproché à l'*Encyclopédie*, en 1755, un excès de « dissertations » et souhaitait un dictionnaire se limitant à des définitions éclairées par des exemples, et bien que son article sur la guerre s'appuie sur un grand nombre d'exemples concrets, le propos de Voltaire est indéniablement d'ordre « philosophique », pour reprendre le titre de l'ouvrage.

[66] Le passage qui précède immédiatement la conclusion de Voltaire est très parlant : « Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, et que je meurs à vingt ans dans des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants, tandis que mes yeux, qui s'ouvrent pour la dernière fois, voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes et des enfants expirant sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ? » Cf. Voltaire, « Guerre », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 220.

[67] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », *L'Époque*, 8 et 16 juin 1865 (BNF) (p. 822).

[68] Cf. C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 435.

[69] « Gloire », art. cité, p. 1306.

la critique de la guerre entre directement[70] en résonance avec des considérations sur la victoire patriotique : « Il est triste que souvent, pour être bon patriote, on soit l'ennemi du reste des hommes. […] Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, et qu'il ne peut vaincre sans faire de malheureux[71]. » La problématique du patriotisme guerrier s'est considérablement complexifiée à la suite de la Révolution française. Historiquement, le jacobinisme révolutionnaire est en effet à l'origine des armées nationales et populaires, et de la conscription militaire : la loi du 19 fructidor an IV précise que « [t]out Français est soldat et se doit à la défense de la patrie[72] ». Toutefois, quand bien même les « flots de sang[73] » versés dus à un « excès […] de patriotisme[74] » rendent leur distinction ténue, il ne faut surtout pas confondre le « patriotisme[75] » révolutionnaire destiné à défendre la République en péril à partir de 1792 – celui de Jean-Baptiste Cavaignac par exemple – et la gloire césarienne de Napoléon, associée aux guerres de l'Empire[76] : « La Révolution française vint dire : "Tout citoyen se doit à la défense de la patrie." On institua le tirage au sort. […] Les guerres de l'Empire, en rassasiant la France de gloire, lui prirent le meilleur de son sang[77]. » Le « sang » – traduction concrète du sacrifice patriotique – ramène brutalement l'événement à ses conséquences les plus dramatiques sur le plan humain, à savoir les blessures et les morts.

Par ricochet, l'enfant Vallès a été concerné par la conscription, héritée de l'Empire : avant sa naissance, son père, conscrit de 1827, s'était acheté un remplaçant pour la très lourde somme de 2000 francs et il est né précisément l'année où se réglait la dette[78]. En ayant fait indirectement les frais et préoccupé par le sort du peuple, l'auteur de *La Rue* souligne les implications financières de la

---

[70] Dans un tel ouvrage, « à entrées multiples », le sens des mots est nécessairement polyphonique puisqu'il se déduit au moins en partie de la confrontation des diverses définitions proposées par Voltaire. Ainsi s'impose par exemple l'entrecroisement sémantique des mots « Guerre » et « Patrie ».

[71] Voltaire, « Patrie », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 308.

[72] Cf. Philippe Catros, « "Tout français est soldat et se doit à la défense de la patrie" (retour sur la naissance de la conscription militaire) », *Annales historiques de la Révolution française*, *Guerre(s), Société(s), Mémoire*, 2007, n° 348, p. 7-23.

[73] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 104).

[74] *Id.*

[75] « Il était avocat […] quand la Révolution française vint donner une nouvelle direction à sa carrière […]. Un des premiers, il se hâta de proclamer la sainteté des exigences nouvelles du peuple, et après avoir fait preuve, au milieu de ses concitoyens, de cette exaltation révolutionnaire et de ce zèle jaloux pour les intérêts de son pays, qu'on appelait alors du patriotisme, il ne craignit pas de se présenter comme candidat à la Convention nationale […]. » Cf. *id.* (p. 103).

[76] À ce sujet, cf. notamment Natalie Petiteau, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire littéraire du XIX^e siècle* [En ligne], 2005, n° 30, URL : https://rh19.revues.org/1013#quotation, consultée le 12 mai 2017.

[77] J. Vallès, « Paris. Le tirage au sort », *L'Événement*, 1^er mars 1866 (BNF) (p. 692).

[78] Cf. R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit.*, p. 20.

conscription[79] : « Un homme coûtait vingt mille francs. Il fallait se racheter deux fois, trois fois, et se rendre au camp à la quatrième, si la bourse était vide et que le canon grondait toujours[80]. » La réalité de la conscription témoigne de l'inégalité des hommes face à l'événement guerrier : le fardeau du « haut fait » écrase davantage les plus pauvres, qui ne sont pas en mesure de s'acheter un « homme » pour les remplacer sur le champ de bataille ou, à l'inverse, d'éviter leur participation rémunérée à la violence des combats. Ainsi Vallès se réjouit-il rétrospectivement, en 1865, que le sculpteur Vigneron ait obtenu assez de « médailles[81] » artistiques « pour qu'au jour de la conscription, Napoléon ne fit pas de lui un soldat[82] » : on intercéda en sa faveur donc il resta libre. En 1867, le titre de son article « Cochons vendus[83] » reprend avec une ironie critique la formule consacrée qui désignait – dans les campagnes, à l'époque – les remplaçants de la conscription. Dans ces conditions, la résignation exprimée *a posteriori* – « Ah ! […] il fallait vaincre » – est nécessairement douloureuse et ne revient pas à approuver la violence de l'événement guerrier. Le sémantisme du verbe « rassasier » est dénué d'ambivalences. Preuve en est la dénonciation enflammée de la guerre qui ouvre l'article « Rome », écrit en 1867. Vallès y file la métaphore de la voracité, qu'il resserre autour de la gloire patriotique[84], littéralement comparée à un charognard :

> Je hais la guerre, la guerre qui attache les nations par le nœud d'un drapeau, victorieuses ou vaincues, à la queue d'un cheval qu'éperonne un général d'occasion ou un capitaine de génie. J'ai horreur de cette gloire sinistre et sanglante qui, au-dessus des champs de bataille, vit, comme un vautour, de la chair des morts et boit à la régalade le sang des hommes[85].

La France ne peut ni ne doit plus subir les pertes de la guerre au motif d'une gloire patriotique qui a fait son temps. De manière significative, c'est l'une des grandes questions par lesquelles Vallès inaugure son entrée en littérature, comme pour exorciser d'emblée le démon du patriotisme qui hante malgré tout son époque : « L'homme de notre temps est indifférent à la gloire de la patrie[86] », écrit-il dès 1857. Sous l'apparence d'un constat sans appel, le locuteur provocant et retors de *L'Argent* appelle de ses vœux la disparition d'un certain attachement à la gloire patriotique, clef de voûte de l'événement guerrier conçu comme un monument qu'on

---

[79] La loi de conscription a en effet engendré un phénomène très courant sous l'Empire : lorsqu'ils en avaient les moyens, les hommes « s'achetaient » un remplaçant qui partait faire la guerre à leur place. Entre 1810 et 1814, « il fallait parfois renouveler le rachat d'un "homme" […] et toujours à un prix plus élevé ». Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1512.

[80] J. Vallès, « Paris. Le tirage au sort », art. cité (p. 692-693).

[81] J. Vallès, « Le convoi du pauvre », *L'Événement*, 24 décembre 1865 (BNF) (p. 651).

[82] *Id.*

[83] Cf. J. Vallès, « Cochons vendus », *La Rue*, 30 novembre 1867 (Gallica) (p. 1014).

[84] Depuis que Rome avait été évacuée par les troupes italiennes, à la fin de l'année 1866, Garibaldi en préparait l'assaut. Le gouvernement italien le fit arrêter. Mais, en octobre 1867, Garibaldi s'échappa et lança ses volontaires contre Rome.

[85] J. Vallès, « Rome », *La Rue*, 26 octobre 1867 (Gallica) (p. 991).

[86] J. Vallès, « Conclusion », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 36.

ne saurait attaquer. Une douzaine d'années plus tard, la guerre et ses implications patriotiques restent une question brûlante : l'article qu'il consacre à Waterloo en 1869 épelle le mot « patrrrie avec trois *r*[87] », et promène son lecteur parmi « les tronçons saignants qui se tordent au cri de : "Vive la France[88] !" » Ironie de l'histoire : l'année 1869 voit aussi la victoire de la Prusse à Sadowa, à partir de laquelle l'opposition franco-allemande se précise jusqu'à la déclaration de guerre à la Prusse du 19 juillet 1870 et – pour reprendre le mot de Rimbaud – l'emportement « patrouillotique[89] » qui désole Vallès. C'est pourquoi il est possible de qualifier d'« internationaliste[90] » sa conscience politique, fondée sur une dénonciation virulente de « ceux qui, au nom de la gloire patriotique, jettent les peuples les uns contre les autres par-dessus les frontières "définies à coups de sabre[91]" ». Une corrélation étroite relie la gloire patriotique ainsi que ses germes nationalistes, affiliés au pouvoir étatique, d'une part, et la brutalité de l'événement guerrier, dont le peuple est la première victime, d'autre part. Les humbles citoyens sont sacrifiés au profit des intérêts gouvernementaux, « au besoin de gloire […] [et] aux raisons d'État[92] », de même que « l'on immole au génie de l'école le génie de l'individu[93] ». Les êtres humains semblent alors instrumentalisés pour servir des causes qui les dépassent ; ils ne sont pas véritablement acteurs des événements auxquels ils se dévouent.

[87] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1085.

[88] *Ibid*., p. 1089.

[89] Arthur Rimbaud, [Lettre à Georges Izambard du 25 août 1870], cité par Roselyne de Ayala et Nathalie Des Vallières, *Les Plus Beaux Manuscrits d'Arthur Rimbaud*, Paris, Éditions de la Martinière, 2004, p. 44.

[90] Bernard Lasnier-Lachaise, « La patrie, l'armée, la guerre », *Les Amis de Jules Vallès*, juillet 1997, n° 24, p. 50.

[91] *Id*.

[92] J. Vallès, « Les livres nouveaux. II », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 385).

[93] J. Vallès, « Rome », art. cité (p. 992).

Héroïsme et révolution

Génie et héroïsme

Au premier rang des trois strates qui lui servent à décomposer le travail historique sur l'événement, la philosophe Marlène Zarader mentionne « la prise en compte de l'attitude naturelle qui est celle des acteurs de l'histoire[1] ». Bien plus, l'événement historique ne se définit-il pas à l'aune des agissements humains qui impulsent et soutiennent sa réalité effective ? Associée au critère de vérité, la composante humaine de l'événement contribue à définir l'histoire au sens strict selon Paul Veyne : « les historiens racontent des événements vrais qui ont l'homme pour acteur[2] ». Or, cette « dimension humaine[3] » s'avère tout aussi prégnante dans la définition du « grand événement ».

La remise en cause de l'héroïsme s'est développée plus ou moins conjointement à la critique, très ancienne, du culte des « grands hommes », en particulier dans le domaine littéraire. Le plus souvent, nous l'avons vu, ces deux critiques sont inextricablement mêlées[4]. Toutefois, la contestation de l'héroïsme ne revient pas exactement à rabaisser les héros. De plus, les « grands hommes » n'équivalent pas forcément aux héros, et inversement. Les penseurs des Lumières emploient parfois le mot de « héros » pour se moquer des militaires, qu'ils opposent aux « grands hommes ». Dans *Candide*, la guerre est même qualifiée de « boucherie héroïque[5] » à travers une antithèse prototypique. Très présente chez les encyclopédistes, la dégradation de l'héroïsme peut aussi s'accompagner d'une revalorisation paradoxale du « grand homme » :

> La raison doit désormais juger des mérites et refuse de se voir désigner les héros. On oppose à l'héroïsme guerrier et à celui du roi la valeur du grand homme, fils de ses œuvres et souvent méconnu. L'article « Héros » de l'*Encyclopédie* reprend la même idée : le grand homme est utile aux autres. Les grands écrivains se retrouvent ainsi au centre du panthéon qu'ils ont commencé à bâtir[6].

---

[1] Marlène Zarader, *L'Être et le Neutre : à partir de Maurice Blanchot*, Lagrasse, Verdier, 2000, citée par F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 98.

[2] Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire* [1971], Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 10.

[3] Jean-Guy Sarkis, *La Notion de grand événement. Approche épistémologiqu*e, Paris, Les Éditions du Cerf, 1999, p. 40.

[4] Voir l'introduction de ce chapitre 1.

[5] Voltaire, *Candide* [1759], Nice, Gastaud Frères Éditeurs, 1945, p. 9-10.

[6] Elisabeth Rallo Ditche, Jacques Fontanille, Patrizia Lombardo, *Dictionnaire des passions littéraires*, Paris, Belin, 2005, p. 113.

Le XIX^e^ siècle a en partie ruiné le culte des « grands hommes » tout en érigeant un nouvel héroïsme, celui du peuple. L'historien Michelet lui prête un rôle inédit dans les événements historiques. Des écrivains comme les frères Goncourt se demandent en 1864 « si ce qu'on appelle "les basses classes" n'[ont] pas droit au Roman[7] ». Toutefois, le peuple de Michelet ne saurait se confondre avec le peuple des Goncourt, ni même avec celui de Zola. Dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, le roman réaliste et naturaliste illustre vigoureusement la redéfinition de l'héroïsme entamée au XVIII^e^ siècle : le héros peut désormais se contenter d'être le personnage principal d'un récit. Ancrés dans un quotidien médiocre, voire miséreux, les nouveaux héros romanesques sont souvent loin d'être, d'une part, de « grands hommes », engagés dans de grands événements – quand bien même le mouvement de l'histoire influence leurs trajectoires personnelles – et, d'autre part, des héros au sens premier du terme. Or cette inflexion majeure est concomitante à un effacement romanesque des événements extraordinaires :

> Fatalement, le romancier tue les héros, s'il n'accepte que le train ordinaire de l'existence commune. Par héros, j'entends les personnages grandis outre mesure, les pantins changés en colosses […] ces grandes créations, ces types hors nature, debout, et dont les noms restent. Au contraire, les bonshommes se rapetissent et se mettent à leur rang, lorsqu'on éprouve la seule préoccupation d'écrire une œuvre vraie, pondérée, qui soit le procès-verbal fidèle d'une aventure quelconque[8].

Vallès est donc loin d'être le premier à écarter, à négliger les comportements dits « héroïques » que supposent les grands événements. Mais son discours journalistique consiste plus précisément à les disqualifier, tout en leur préférant l'idée de génie, qui désigne à maintes reprises un « talent[9] » littéraire, spirituel, artistique[10]. Comme le souligne exemplairement le paradoxe provocant qui associe une nouvelle forme de gloire à l'absence d'événements brillants[11], le génie ne saurait résulter de « hauts faits », encore moins d'exploits guerriers. Le « génie [du] bataillon[12] » n'équivaut même explicitement qu'à la mort. Pour autant, le génie ne peut pas être dissocié de l'héroïsme : à plusieurs reprises, les deux termes sont, si ce

---

[7] Edmond et Jules de Goncourt, « Préface de la première édition », *Germinie Lacerteux* [1865], Paris, Union Générale d'Éditions, 1979, p. 23-24. Un tel projet n'est certes pas dépourvu de faux-semblants : le roman lui-même n'est pas un plaidoyer pour la « démocratie » que les Goncourt appellent de leurs vœux.

[8] Colette Becker, *Zola : le saut dans les étoiles* [2001], Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2002, p. 265.

[9] Voir l'utilisation similaire de ce mot par Vallès, à propos de Taine. Cf. J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 435).

[10] Le mot « génie » revient souvent chez Vallès. L'immense majorité des occurrences est à entendre dans une acception littéraire, spirituelle, artistique. Cf. J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 415, 567, 817, 890, 949, 992-993, etc. Cf. aussi J. Vallès, « Pas de récompenses », *L'Art*, 11 juin 1868 (BNF) (cf. Annexes).

[11] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 399).

[12] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 868).

n'est synonymes, au moins symétriques[13]. Mais, en tant qu'il est rapproché de l'héroïsme, le génie devient souvent problématique. De manière symptomatique, le « génie ardent ou sombre[14] » de Tite-Live ou de Lucain, qualifié dans *La Rue* d'« héroïque[15] », est présenté comme le facteur d'une « foi politique […] aveugle et sourde[16] », que déplore amèrement Vallès. Est remis en cause non pas le génie lui-même mais l'héroïsme qu'il glorifie. Au-delà de la gloire, valeur qui requalifie à tort les carnages guerriers en les (re)construisant comme de « hauts faits », il faut donc dénoncer le soi-disant héroïsme des attitudes humaines concrètement engagées dans les supposés « grands événements ». En dépit des apparences, le génie artistique d'un Hugo et d'un Lamartine ne serait sous-tendu par aucune forme de grandeur révolutionnaire. L'engagement historique de ces « poètes de liberté[17] » aux heures les plus décisives se trouve au contraire associé à de graves errements :

> Mais tous deux sont descendus dans l'arène en 48, et voilà pourquoi vous les glorifiez. Que ne sont-ils restés chez eux ! Ils donnèrent à la République, l'un des pieds de cygne, l'autre une tête d'aigle, et la menèrent ainsi endormie et saignante à l'abattoir. […] Ne savez-vous pas que Lamartine avachit le peuple le lendemain de Février, et que Victor Hugo vota pour un Bonaparte Président le 10 décembre ?
>
> Mieux vaut avoir été « inutile » comme Musset que glorieux comme eux[18].

Leur génie littéraire mérite certes une « gloire légitime[19] », mais leurs combats politiques tendent donc à les parer d'un héroïsme illégitime, dont les métaphores vallésiennes repoussent toute sublimation poétique.

Héroïsme révolutionnaire ou imitation destructrice ?

Dans la lignée de Proudhon, Vallès resserre la problématique de l'héroïsme sur celle de l'événement révolutionnaire, leitmotiv de sa production écrite, y compris avant la Commune de Paris. À en croire le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, l'héroïsme serait moins un caractère qu'une action, et plutôt un acte passager, instantané, en plus d'une preuve de désintéressement et de sacrifice[20]. Aux antipodes de cette définition méliorative, le discours vallésien démontre combien les actions humaines – surtout dans le contexte précis de l'événement révolutionnaire –

---

[13] Cf. J. Vallès, « Les fils du régiment », *L'Événement*, 27 janvier 1866 (BNF) (p. 861) : « Dussent les enfants que nous élèverons à nos frais n'être ni des héros ni des génies […]. » Cf. J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 17 novembre 1867 (BNF) (p. 1009) : « Un de ces isolés protestera contre le réglementarisme du monde par son héroïsme ou son génie. »

[14] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité.

[15] *Id.* (p. 817).

[16] *Id.*

[17] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », *Le Figaro*, 7 juin 1868 (Gallica) (p. 1063).

[18] *Id.*

[19] *Id.*

[20] « Héroïsme », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 12, p. 239.

s'avèrent sous le « joug[21] » de ce qu'il nomme ailleurs le « fardeau de l'héroïsme[22] ». Le sujet est périlleux : il n'est pas question d'ôter complètement aux révolutionnaires leur héroïsme. Le cas échéant, le journaliste risquerait d'entacher la dignité même de ses convictions en faveur d'une société plus libre et plus juste. Il s'agit davantage de disqualifier une certaine forme d'héroïsme comme réalisation faussée et dangereuse de la Révolution. Ainsi, l'héroïsme révolutionnaire décrit par Vallès entre en contradiction flagrante avec d'autres définitions positives de l'héroïsme, encore majoritaires à l'époque[23]. Sur le papier, l'héroïsme est engageant ; dans la réalité, il serait aberrant. Le long chapitre de *La Rue* consacré à Proudhon contient, à ce sujet, un passage éloquent. Loin d'un acte de bravoure qui supposerait des initiatives courageuses, l'événement révolutionnaire y est considéré comme une imitation servile des événements antiques :

> Nous avons tous passé par là, applaudissant à ceux qui acculaient le char contre la borne, et voulant dans le tombeau du passé asseoir le berceau de la Révolution. Notre seule excuse fut d'avoir un peu d'héroïsme dans notre erreur. Aux heures orageuses, on joua bravement sa vie et l'on se plaisait à menacer la mort avec le regard de Decius[24].

C'est d'abord l'événement révolutionnaire dans son essence qui est visé : la « Révolution » avec une majuscule. Vallès pointe également les « heures orageuses », ces soubresauts qui déclinent la Révolution en une série d'événements concrets et violents. Or, s'il est une « excuse » partielle à l'« erreur » de l'imitation, le « peu d'héroïsme » qui caractérise ses protagonistes s'avère bel et bien une illusion, qui donne à leur action les allures d'une tragi-comédie tournée vers les temps antiques. En 1848, la Révolution tend vers une stricte soumission à certaines doctrines et pratiques de l'Antiquité, comme c'était déjà le cas en 1789 :

> La Révolution se regarde dans l'Antiquité, seule référence passée convoquée, seule époque supportant l'aune des événements qu'ils sont en train de vivre. L'histoire de la Révolution se construit comme la nouvelle genèse d'un nouveau contrat social, dont les lointaines références grecques et romaines assurent les valeurs républicaines et démocratiques des nouveaux héros de la fin du XVIII[e] siècle[25].

Ainsi, l'héroïsme révolutionnaire n'est plus une attitude de courage exemplaire face au danger. Il constitue une puissante menace, pour les hommes engagés dans les événements révolutionnaires, pour la Révolution, pour la société tout entière : « Mais cet héroïsme même est un danger, le vrai danger, tout le danger,

---

[21] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 868).

[22] *Id.*

[23] Voir notamment les définitions du *Larousse*, ci-dessus.

[24] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816). Comme le précise une note de Roger Bellet, « Decius Marius, consul du IV[e] siècle avant Jésus-Christ se dévoua aux dieux infernaux pour arracher la victoire romaine ». Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1586.

[25] Pierre Serna, « Révolution française », dans Christian Delacroix, F. Dosse, Patrick Garcia *et al.* (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*. *Partie II. Notions, concepts*, Paris, Gallimard, 2010, p. 1187.

et je ne sais si nous nous relèverons d'ici à bien longtemps des malheurs qu'a entraînés l'opinion contraire, marchant sous le pavillon de l'Antiquité[26]. » Enfin, à l'extrême opposé du « dévouement[27] » et du « généreux sacrifice[28] », il est la cause d'une violence sanguinaire, du crime, donc de la souffrance et de la mort d'autrui, ce qui apparente en définitive l'événement révolutionnaire à la guerre :

> Sanctifier l'héroïsme, c'est déifier la guerre et donner à la force un sceptre. Qu'importe ce qu'est ce sceptre ! sabre de dictateur, faulx des paysans, fusil des déclassés, poignard des régicides ! C'est une tyrannie toujours, une religion despotique et sombre qui a pour grand prêtre Ximénès ou Santerre, avec des boulets pour envoyer la mort ou des tambours pour étouffer le cri de l'agonie[29] !

Les différentes armes sont autant de figures métonymiques qui définissent l'événement comme une offensive soudaine et meurtrière. C'est un rapport religieux, fanatique, donc aveugle, aux faits qui est en cause. En témoigne par ailleurs l'image de l'écritoire où de nombreuses plumes ont « fait mousser et battu ensemble le vin des sacristies et le sang des révolutions[30] ». Au parallèle implicite entre religion et révolution se greffe une énumération qui place explicitement sur le même plan les dictateurs et les déclassés. Quant aux silhouettes effrayantes de Ximénès[31] et de Santerre[32], elles font planer sur les événements révolutionnaires l'ombre de deux traumatismes fondateurs, sur les plans religieux et politique : l'Inquisition ; l'exécution de Louis XVI, accompagnée du fameux roulement de tambour[33]. L'héroïsme engendre et appuie l'événement dans sa violence fulgurante, d'une part, ritualisée, d'autre part. Les héros-bourreaux du passé sont encore rabaissés par les événements plus récents : « nous fûmes, au nom de la liberté, de petits Santerres, le lendemain de Février[34] ». La Révolution de 1848 a recyclé les heures les plus sombres de la Révolution française, qui répétaient déjà un rigorisme obscur issu de l'Antiquité. L'événement est une copie du passé, parfois même le énième calque d'événements primordiaux :

> Des imitateurs aussi […] ces révolutionnaires de 93, tout grands qu'ils furent ! Rousseau, le philosophe chagrin et froid ramena l'humanité sous les murs de Sparte, et Robespierre, son élève, avait invoqué l'ombre de Lycurgue pour protéger la République[35].

---

[26] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816).

[27] « Héroïsme », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 12, p. 239.

[28] *Id.*

[29] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816).

[30] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. *À Monsieur le Rédacteur en chef du* Figaro », *Le Figaro*, 8 mai 1868 (Gallica) (p. 1047).

[31] Grand Inquisiteur de Tolède (1436-1517). Cf. Caroline Julliot, *Le Grand Inquisiteur, naissance d'une figure mythique au XIX^e^ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2010.

[32] Commandant de la Garde nationale de Paris (1752-1809).

[33] Santerre escorta Louis XVI jusqu'à l'échafaud et on raconte qu'il couvrit la voix du condamné sur la guillotine d'un roulement de tambour.

[34] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816-817).

[35] *Id.* (p. 817).

Or, ce sont au premier chef des noms propres, matérialisations onomastiques d'un supposé héroïsme, qui assurent la transmission docile d'une époque et d'un événement à l'autre. D'une façon similaire, la convocation verbale des dates-symboles – même les plus sombres – entoure d'une aura indue des hommes qui se contentent de simples mots : « Tout est dit s'il suffit, pour être un caractère, de parler de 93[36] […]. » Finalement, il y a loin des mots aux choses, de la définition de l'héroïsme comme valeur positive à sa traduction concrète dans les événements révolutionnaires. Pour que le mot soit plus proche de la réalité, il faut en infléchir sensiblement la définition. Vallès pourrait donc dire de chacun des prétendus héros de la Révolution – qu'il s'agisse des « grands hommes » de 1793 ou de 1848 – ce qu'il écrit sur le journaliste Frédéric Morin dans une polémique du 18 janvier 1865 : « je ne reconnais en lui qu'un révolutionnaire qui, prêchant l'héroïsme, donne l'exemple de la faiblesse, et qui, tenant en main le drapeau de la liberté, nous casserait les doigts avec le manche[37] ».

L'événement révolutionnaire : répétition et retour en arrière

La vision de l'histoire et, en particulier, des événements historiques comme imitation du passé est loin d'être propre à Vallès ; elle ne date pas de son époque. Dans *Le Mythe de l'éternel retour*, Mircea Eliade évoque une conception archaïque de l'histoire comme éternelle répétition des événements primordiaux. Les événements anciens semblent alors moins des fardeaux que des archétypes fondateurs :

> [U]n objet ou un acte ne devient réel que dans la mesure où il *imite* ou *répète* un archétype. Ainsi, la *réalité* s'acquiert exclusivement par *répétition* ou *participation* ; tout ce qui n'a pas un modèle exemplaire est « dénué de sens », c'est-à-dire manque de réalité. Les hommes auraient donc tendance à devenir archétypaux et paradigmatiques[38].

Selon Paul Veyne, le temps des Anciens était « inertie et non évolution créatrice[39] ». Or, la conception du temps et de l'histoire a considérablement évolué au fil des siècles ; de cyclique, elle est devenue linéaire, faisant une place nouvelle aux événements en tant que ruptures porteuses de renouvellement. La différence fondamentale entre l'homme des civilisations archaïques et l'homme moderne, dit « historique », résiderait même dans la « valeur croissante que ce dernier accorde aux événements historiques, c'est-à-dire à ces "nouveautés" qui, pour l'homme traditionnel, constituaient ou bien des rencontres sans signification, ou bien des infractions aux normes […] et qui, à ce titre, exigeaient d'être "expulsées" (abolies)

[36] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 12 février 1866 (BNF) (p. 613).

[37] J. Vallès, « La liberté de la presse », *La Presse*, 18 janvier 1865 (Gallica) (p. 495).

[38] Mircea Eliade, « Les mythes et l'histoire », *Le Mythe de l'éternel retour* [1949], Paris, Gallimard, 1969, p. 48.

[39] P. Veyne, *Le Pain et le Cirque* [1974], Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 643.

périodiquement[40] ». Les XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ont largement développé une conception linéaire, progressive et irréversible de l'histoire jusqu'à ce que la Révolution française « couronne l'élaboration de cette chronosophie du progrès par l'irruption dans le domaine politique lui-même de bouleversements ineffaçables[41] ». Toutefois, la problématique de la répétition a persisté sous d'autres formes, tout au long du XIX^e^ siècle :

> [À] peine constituée sur ces bases, l'histoire renoue avec un questionnement sur les répétitions, du fait de ses exigences épistémologiques (celle en particulier d'une histoire nomothétique), mais sans doute aussi parce que le cours de l'histoire au XIX^e^ siècle, en France du moins et sur le plan politique, fut loin d'illustrer la linéarité[42].

Vallès a lu Michelet, Louis Blanc ou encore Blanqui. Mais ses réflexions sur la répétition des événements ne sont pas sans rappeler celles, en partie hégéliennes, de Marx dans son *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, datant de 1852 :

> Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. Caussidière pour Danton, Louis Blanc pour Robespierre, la Montagne de 1848 à 1851 pour la Montagne de 1793 à 1795, le neveu pour l'oncle[43].

Le motif de la répétition est si prégnant qu'il a pu conduire le XIX^e^ siècle à réexaminer et à reconstruire exagérément les événements passés à la lumière de leurs avatars plus récents. Dans *Le Dix-huit Brumaire*, en 2008, Patrice Gueniffey « démythologise[44] » le coup d'État des 9 et 10 novembre 1799, montre qu'il relève plutôt du non-événement et l'envisage comme le « rejeu d'un événement ultérieur qui est le 2 décembre 1851[45] ». Ainsi s'inversent les analyses de Marx – « [l]'histoire du neveu commence dans le sang, celle de l'oncle par une comédie[46] » –, mais, si ce n'est l'histoire elle-même, sa représentation apparaît toujours structurée par une forme de répétition – soulignée ici par le parallélisme de construction –, qui la conduit à comparer les événements passés et présents. La littérature de l'époque est donc traversée par la répétition – essentiellement farcesque et tragique, comme chez Vallès – des événements antérieurs. Dans *Napoléon le Petit*, Hugo présente l'action de Napoléon III comme une version réduite et dégradée des événements impulsés par son oncle : la répétition se mue en psittacisme nocif et obéit à une dégradation.

---

[40] M. Eliade, « Liberté et histoire », *Le Mythe de l'éternel retour*, *op. cit.*, p. 173.

[41] P. Petitier, « Introduction », dans *Les Formes du temps. Rythme, histoire, temporalité*, *op. cit.*, p. 10.

[42] *Id.*

[43] Karl Marx, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* [1852], traduction revue par Gérard Cornillet, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984, p. 69. Cette idée de répétition est même devenue un lieu commun (voir *L'Éducation sentimentale*).

[44] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 198.

[45] *Ibid*., p. 199.

[46] Patrice Gueniffey, *Le Dix-huit Brumaire*, cité par F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 199.

Dans le roman réaliste et naturaliste, l'histoire « ânonne[47] » : chez Flaubert et Zola, les événements se singent les uns les autres.

En son temps, Vallès n'est pas non plus le seul à dénoncer le culte jacobin, tant s'en faut. Nombre de ses contemporains le rejoignent dans cette critique, y compris les écrivains les plus éloignés de ses partis-pris artistiques et de ses opinions politiques, comme Théophile Gautier, dans la fameuse Préface de *Mademoiselle de Maupin* :

> Mais c'est la mode maintenant d'être vertueux et chrétien, c'est une tournure qu'on se donne. […] Quelques-uns font infuser dans leur religion un peu de républicanisme ; ce ne sont pas les moins curieux. Ils accouplent Robespierre et Jésus-Christ de la façon la plus joviale, et amalgament avec un sérieux digne d'éloges les Actes des Apôtres et les décrets de la *sainte* convention, c'est l'épithète sacramentelle[48].

Chez Gautier cependant, la critique du culte jacobin ne se met pas au service d'une réflexion sur les événements révolutionnaires de la période, dont il préfèrera ensuite se tenir à distance en s'isolant dans la tour d'ivoire d'un art exotique, ou en déportant son attention vers des époques disparues[49]. Rattachant sans doute Gautier à la « gent écrivaillante, sculpturante et cabotinante[50] », Vallès est bien plus proche du penseur Proudhon, auquel il reprend explicitement la critique de la gloire jacobine et de l'héroïsme martyr[51], appliquée à la problématique de la Révolution. L'un comme l'autre focalisent leur antijacobinisme sur la Révolution de 1848, et ils s'accordent pour stigmatiser les catéchistes républicains, enfermés dans l'imitation des Pères de la Révolution, les fervents de la tradition de 1793. La question du culte jacobin est importante dans les réflexions de l'époque sur l'événement révolutionnaire, jusqu'à la Commune de Paris. La principale dissension entre les communards[52] opposera, d'une part, ceux qui refusent d'imiter les Pères de 1793 et, d'autre part, les « fils ardent[s] de 93[53] », qui croient trouver dans le modèle de la Terreur un moyen politique qui leur permettra de sauver la Révolution.

Vallès n'est pas seulement imprégné de ce discours ambiant. En se focalisant sur la duplication, par l'héroïsme, des révolutions passées, et en insistant avec force sur la fascination écrasante de son époque pour la très lointaine Antiquité[54], il

---

[47] Éléonore Reverzy, « Zola et l'écriture de l'histoire. Autour de *La Fortune des Rougon* », dans *Écriture(s) de l'histoire*, *op. cit.*, p. 230.

[48] T. Gautier, « Préface », *Mademoiselle de Maupin* [1835], Paris, Charpentier et cie, 1871, p. 3.

[49] Cf. Sarah Mombert, « Théophile Gautier : une éthique de la distance », dans *Éthique et littérature. XIX^e^-XX^e^ siècles*, textes réunis par É. Reverzy et G. Séginger, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, p. 193-200 et « "Sans prendre garde à l'ouragan". Théophile Gautier et les événements de son temps », dans *Écriture(s) de l'histoire*, *op. cit.*, p. 311-321.

[50] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 13 octobre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[51] Cf. J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 808-823). Vallès lui reprend notamment mot pour mot la formule suivante : « Après les persécuteurs, je ne hais rien tant que les martyrs. »

[52] Cf. Jacques Rougerie, *Paris libre, 1871*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.

[53] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 415).

[54] Cf. C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*

s'approprie de manière percutante la question de l'événement révolutionnaire. La contrefaçon de l'héroïsme antique se place aux antipodes mêmes des caractéristiques essentielles censées définir l'événement révolutionnaire. Ce n'est pas une rupture novatrice dans le présent mais une continuité mimétique avec le passé dans ce qu'il a de plus autoritaire. Conformément à son étymologie[55], mais en opposition avec le sens que revêt le mot depuis le XVIII[e] siècle[56], la Révolution manifeste alors un mouvement de retour au point de départ, une « involution[57] ». De ce fait, la liberté – ou du moins l'élan émancipateur – que devrait porter la Révolution est supplantée par sa négation la plus criante, à savoir la « tyrannie[58] », qui peut aussi être qualifiée de « religion despotique[59] ». Significativement, « les révolutionnaires d'aujourd'hui [qui] copient les grands révolutionnaires d'hier[60] », associés aux « grands événements » passés, rendent leur société « esclave […] de la tradition[61] ». Ainsi en est-il de Blanqui, dont l'éloquence rappelle la hache de Phocion ou « le tonnerre de Mirabeau[62] », et dont la raideur fait surgir des « souvenirs de Rousseau, de Plutarque[63] ». L'événement se trouve alors en porte-à-faux vis-à-vis de « l'esprit nouveau[64] », du « génie[65] » révolutionnaire qu'il devrait matérialiser et accomplir[66]. Le problème resurgira avec une force renouvelée lors de la Commune de Paris. Gustave Courbet, dans un collège de quarante-cinq sièges – avec une minorité de vingt-trois élus dont Jules Vallès – rédigera par exemple une *Proposition* contestant le modèle jacobin, en termes vallésiens :

> Ce que nous représentons, c'est le temps qui est passé de 93 à 71, avec le génie qui doit nous caractériser et qui doit relever de notre propre tempérament.

---

[55] Le mot provient du bas latin *revolutio, -onis* (saint Augustin) « retour » et « déroulement », « cycle, retour (des âmes par la métempsychose) » et, au Moyen Âge, « retour périodique d'un astre à son point de départ » (1086). Cf. Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française* [1993], Paris, Le Robert, 2010, p. 1942.

[56] « Le passage dans l'usage courant est venu des emplois en chronologie liés à *révolu*, à propos du bouleversement que peut constituer un événement fixé d'avance (1559), effaçant la notion de retour. » Cf. *id.*

[57] Claudie Bernard, « Contre l'Histoire, contre les Lettres, lecture de *L'Insurgé* », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1991, n° 13, p. 46.

[58] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816).

[59] *Id.*

[60] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de* Lyon, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 384).

[61] *Id.* (p. 385).

[62] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 811).

[63] *Id.*

[64] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 869).

[65] Pour reprendre un mot que Vallès affectionne. Voir, ci-dessus, notre point « Génie et héroïsme ».

[66] C'est l'une des pierres angulaires de la pensée vallésienne, très explicitement énoncée dans la partie de *La Rue* consacrée à la mort : par une question rhétorique, l'auteur demande aux « disciples héroïques d'héroïques plagiaires » si « l'idée nouvelle » doit encore grandir dans la violence. Cf. J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 868).

> Cela me paraît d'autant plus évident que nous ressemblons à des plagiaires, et nous rétablissons à notre détriment une terreur qui n'est pas de notre temps. Employons les termes que nous suggère notre révolution[67].

S'il ne suit pas son « propre tempérament », le fait révolutionnaire atteint le comble du paradoxe et ne peut être considéré comme un événement à part entière. Il n'est qu'un faux-semblant, spectre d'événement à l'image de « ces pseudo-révolutionnaires[68] » qui trempent leurs « tartines[69] » dans leurs « pots de tradition confite[70] ».

[67] Gustave Courbet, *Journal officiel de la Commune* (4 mai 1871), 1997, vol. 3, p. 461, cité par B. Tillier, *La Commune de Paris, révolution sans images ? op. cit.*, p. 123.

[68] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 773).

[69] *Id.*

[70] *Id.*

Le poids des représentations

Le duel, « criminel honneur[1] » ?

Vallès ne se contente pas de dénoncer les valeurs fallacieuses qui président aux événements, voire aux « pseudo-événements » historiques ; il montre que ces représentations pèsent jusque dans les moindres occasions de la vie ordinaire. Autrement dit, pour reprendre dans un ordre inversé l'une de ses interrogations, « s'il en est ainsi dans la vie [publique], qu'est-ce donc dans la vie [privée][2] ? » L'écrivain-journaliste s'adresse directement aux « disciples héroïques d'héroïques plagiaires[3] » ; il s'oppose au culte blanquiste de l'insurrection violente mais aussi, indirectement et plus largement, à tous les esprits abusés par le leurre du « haut fait ». En témoigne très bien sa réflexion sur le duel, plus particulièrement un ensemble de deux articles consacrés à la question, parus dans *L'Époque* du 19 mai 1865 et dans *La Rue* du 22 juin 1867. Si l'enfant de la trilogie ne connaît « la délivrance » qu'à la suite d'un duel sanglant[4], et si l'écrivain-journaliste s'est lui-même livré plusieurs fois à la pratique du combat singulier[5], il n'en est pas moins très critique envers ces faits divers qui défrayent trop souvent la chronique.

Là encore, il n'est pas le seul au XIX^e^ siècle à étudier cet héritage ancien, ce « monument du folklore aristocratique[6] », ce rituel de l'Ancien Régime devenu une « passion française[7] » qui s'est perpétuée sans fléchir depuis 1789 jusqu'à la Première Guerre mondiale. « Jamais le cliquetis des armes n'a retenti avec plus d'intensité[8] » qu'au siècle du fer et de la vapeur. En dépit des législations, le duel est demeuré un « mode de règlement banal des conflits individuels[9] » chez les élites, moins nobles et plus bourgeoises depuis la Révolution française. Il s'agit en particulier de « combats de plume et d'épée[10] » : l'immense majorité des

---

[1] Pour reprendre les mots mêmes de Vallès, cités au cours de ce chapitre.

[2] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 868).

[3] *Id.*

[4] Cf. J. Vallès, « XXV. La Délivrance », *L'Enfant*, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 380-388.

[5] Un duel avec Louis Davyl, probablement en 1856 ; un autre duel pour un article intitulé « Figaro à la Bourse », en 1858, lors duquel il fut blessé.

[6] François Billacois, *Le Duel dans la société française des XVI^e^-XVII^e^ siècles. Essai de psychosociologie historique*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1986, p. 317-318.

[7] Cf. Jean-Noël Jeanneney, *Le Duel : une passion française (1789-1914)*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

[8] Cf. François Guillet, *La Mort en face : histoire du duel de la Révolution à nos jours*, Paris, Flammarion, 2008, p. 9.

[9] *Id.*

[10] *Ibid*., p. 288.

personnalités du XIX[e] siècle – au Parlement, dans la presse ou dans les lettres – connaît une ou plusieurs fois dans sa vie ces rencontres « sur le pré », selon la formule consacrée. Pour la période de la monarchie constitutionnelle et de la Seconde République, il est possible de citer entre autres : Lamartine, Louis Blanc, Adolphe Thiers, Ledru-Rollin, Raspail, Cavaignac, Proudhon, Hugo, Alexandre Dumas. Durant le Second Empire et les premières décennies de la Troisième République, Jules Vallès, le général de Galliffet, Léon Gambetta, Boulanger, Charles Floquet, Jules Ferry, Henri Rochefort ou encore Aristide Briand se sont notamment prêtés à l'exercice[11]. Vallès fait allusion à ce phénomène extrêmement courant lorsqu'il dit avoir « péché comme les autres en cette matière[12] ». Or, comme les guerres soi-disant glorieuses et les révolutions dites héroïques, le duel est d'abord une question de valeurs. Forme privilégiée de la « belle mort », il repose sur un code de l'honneur qui est au fondement de sa violence : « la lessive de l'honneur se lave dans le sang[13] », écrit Théophile Gautier. Il peut même être considéré comme l'une des manifestations privilégiées de l'honneur masculin[14]. Bien des penseurs de l'époque relèvent précisément ce « piège du code de l'honneur[15] », à commencer par Sainte-Beuve qui – une trentaine d'années avant Vallès – s'exprime en ces termes : « À la veille d'une conspiration comme d'un duel, on a beau s'étourdir, on sent au fond de son âme qu'on n'est pas dans le vrai ni dans le juste, et pourtant l'honneur humain nous tient et l'on continue[16]. » Ce jugement souligne une autre ambivalence des duels, rendez-vous anticipés, préparés, voire rigoureusement organisés, par les duellistes, qui veillent à se choisir des témoins pour la « rencontre ». C'est un jour attendu, solennel et décisif, très éloigné de « l'événement pur […] non fondé, mais fondateur[17] ». De surcroît, qu'il s'agisse d'acquiescer à cette « forme de civilité[18] », de céder à la fascination qu'exerce sur les esprits cette « cérémonie[19] » ou, à l'inverse, de dénoncer avec virulence une « coutume[20] », une « législation barbare[21] », un constat s'impose : par ses règles, son ancienneté et sa récurrence, le duel revêt les caractères d'un « rituel[22] », voire d'une « institution[23] ». Ainsi semble-

[11] Cf. J.-N. Jeanneney, *Le Duel : une passion française (1789-1914)*, *op. cit.*, p. 9.

[12] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 865).

[13] T. Gautier cité par Julian Pitt-Rivers, « La maladie de l'honneur », dans Marie Gautheron (dir.), *L'Honneur. Image de soi ou don de soi, un idéal équivoque*, Paris, Autrement, 1991, p. 23.

[14] Cf. F. Guillet, *La Mort en face*, *op. cit.*, p. 11.

[15] *Ibid*., p. 239.

[16] Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Volupté*, Paris, E. Renduel, 1834, t. 2, p. 2.

[17] Mireille Prestini, « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », *Pensée plurielle. Parole, pratiques et réflexions du social*, *La Notion d'événement : une nouvelle perspective en sciences humaines et sociales ?* 2006/3, n° 3, p. 25.

[18] F. Guillet, *La Mort en face*, *op. cit.*, p. 7.

[19] *Id.*

[20] « Duel », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX[e] siècle*, *op. cit.*, t. 9, p. 1346.

[21] *Ibid*., p. 1342.

[22] F. Guillet, *La Mort en face*, *op. cit.*, p. 7, 8, 10, etc.

[23] *Ibid.*, p. 10.

t-il dépourvu de la « singularité immémoriale[24] » qui serait l'une des marques propres de l'événement, selon le philosophe Claude Romano. En dépit de ces ambiguïtés, le duel constitue souvent un événement médiatique. Il peut lui-même être un moyen au service du média journalistique, comme l'illustre un combat déloyal de 1845 entre le rédacteur du *Globe*, Rosemond de Beauvallon, et le gérant de *La Presse*, Dujarrier[25]. Le plus souvent, sans atteindre ces situations extrêmes, il fait partie intégrante de l'actualité journalistique :

> Avec l'élargissement de son lectorat, la presse joue un rôle d'amplificateur dans les affaires qui mettent en cause la réputation des personnes et rend plus sensibles les atteintes à l'honneur. Par un effet de retour, la mise en récit du combat vient nourrir le contenu du journal et concurrencer, outre les nouvelles, grandes ou petites, les romans-feuilletons qui sont publiés dans son rez-de-chaussée. Prenant le pas sur la réalité, c'est le récit qui occupe désormais le centre d'un rituel devenu moins dangereux et finit par lui donner sa vérité. C'est par la presse que le duel retrouve dans les affaires politiques, auxquelles il donne une grande visibilité, sa dimension ordalique[26].

C'est ce qui conduit Vallès à remarquer, le 19 mai 1865, qu'il « a été beaucoup question de duels la semaine dernière[27] ». Pourtant, aux antipodes des récits journalistiques qui transforment les duels de l'époque en événements spectaculaires – tels les comptes rendus qui nourrissent la petite presse à scandale, ou les rubriques mondaines des grands quotidiens –, le discours vallésien présente le combat d'honneur comme un « haut fait » dépourvu de réelle valeur. D'une part, il reprend à son compte le motif de l'honneur – « poésie du devoir[28] » selon Vigny – pour mieux le renverser. Le « fardeau de l'héroïsme[29] » écrase autant les élans collectifs des révolutions que les individus engagés dans les duels, comme le signale l'analogie entre « l'habileté sur le terrain[30] » et « l'héroïsme dans la rue[31] », réunis par une même idée de brutalité. L'énumération qui rapproche et juxtapose dans une seule phrase les « dictatures, [les] insurrections, [le] combat en masse, [le] duel singulier[32] », pour les dénoncer comme de faux triomphes, suggère d'ailleurs un parallèle plus large entre les faits publics – majoritairement collectifs – et les événements privés, à dominante individuelle ou interpersonnelle. Puisque c'est une

---

[24] Claude Romano, *L'Événement et le Temps*, Paris, PUF, 1999, repris par Jean-Pierre Boutinet, « L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ? », *Pensée plurielle*, *op. cit.*, p. 43.

[25] F. Guillet, *La Mort en face*, *op. cit.*, p. 234.

[26] *Ibid*., p. 71.

[27] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF). Dans *La Rue*, il transformera sa phrase initiale pour accentuer un tel constat : « On parle duel partout depuis quelque temps. » Cf. *id*. (p. 865).

[28] Alfred de Vigny, *Journal d'un poète*, recueilli et publié sur des notes intimes d'A. de Vigny, par Louis Ratisbonne, Paris, Michel Lévy frères, 1867, p. 24.

[29] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 868).

[30] *Id.* (p. 869).

[31] *Id.*

[32] *Id*. (p. 868).

affaire d'honneur ou d'héroïsme, Vallès vise prioritairement les valeurs, c'est-à-dire les « préjugés[33] » qui expliquent la récurrence de ces événements violents, voire meurtriers. Les hommes, y compris les écrivains perspicaces, sont avant tout victimes de « préjugés[34] » : « Nous crions : Mort au préjugé ! et c'est lui qui nous passe la main et nous crie : Tuez-vous[35] ! » Or, la destruction des idées reçues passe d'abord par la réutilisation et la mise à distance des mots qui figent la pensée, double opération qu'engage l'écriture vallésienne. Ainsi procède l'auteur de *La Rue* lorsqu'il ridiculise son expérience passée du duel : « J'avais demandé une rencontre. / Demander une *rencontre*, cela sonnait alors à mon oreille comme un cri de héros, et, avec ce qui me restait de prunelle, je regardais, le soir, dans la glace, quelle attitude je prendrais à *l'heure suprême*[36] ! » La reprise polyptotique de l'expression « demander une rencontre » met l'accent sur les mots – ici une formule figée – qui érigent le duel en rendez-vous solennel et majestueux. Les effets de résonance et d'anticipation héroïque, que produit chez le « je » vallésien cette « mise en mots » de l'événement, attestent les pouvoirs de la représentation ou plutôt de l'autoprojection flatteuse. Cela dit, à travers les poses narcissiques de l'individu, se dessine surtout la boursouflure de l'action projetée. De manière révélatrice, l'emploi de l'italique se concentre sur deux mots qui désignent les faits dans leur ponctualité, le point de cristallisation qui tend à transformer le duel en événement précis[37]. En même temps, l'événement est doublement requalifié : d'une part, le mot « *rencontre* » euphémise donc édulcore la violence de l'affrontement armé ; d'autre part, le syntagme nominal « *l'heure suprême* » anticipe une consécration. Les mots construisent une duperie. En somme, c'est bien l'acte qui est rabaissé, d'autant plus que la réalité vient complètement dégonfler les effets d'annonce : l'ancien duelliste finit par expliquer que son provocateur refusa de se battre et que le duel tant imaginé n'eut jamais lieu.

Du reste, quand bien même il se produit, le duel n'est pas inéluctablement une preuve de courage ou de lâcheté. La fin de l'article va jusqu'à effacer la frontière sémantique qui sépare conventionnellement l'honneur et la gloire. L'auteur place en effet sur le même plan le duel et l'événement guerrier : il signale qu'« [a]battre une vie ou repousser un régiment n'est pas écraser une tyrannie[38] », et invoque au même moment « le rayon de gloire[39] » qui aveugle les hommes plus qu'il ne les éclaire. Finalement, le duel engage plutôt un « criminel honneur[40] », pour reprendre une qualification vallésienne de la gloire guerrière. Comble du paradoxe, c'est un honneur contraire à l'honneur puisque la mort d'un duelliste

[33] *Id*. (p. 866).

[34] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (passage modifié pour le livre *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 870).

[35] *Id*. (p. 870).

[36] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (passage modifié pour le livre *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 866).

[37] Dans les dictionnaires de synonymes, le mot *rencontre* est souvent donné comme un équivalent, au moins secondaire, du terme *événement*.

[38] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 870).

[39] *Id.*

[40] J. Vallès, « La gloire », art. cité (p. 897).

anéantit du même coup « l'existence d'un homme […] [qui] protège souvent le repos d'une famille, l'avenir d'un enfant, l'honneur d'une femme[41] ! » Vallès renverse l'honneur qui justifie cette institution, et pourrait affirmer, à l'instar de Rousseau : « Le duel n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare[42]. »

Soi-disant « haut fait » transposé dans la vie civile, privée et individuelle, il s'agit en réalité d'un piètre fait divers, qui n'est transcendé par aucune signification, mais se limite à une violence brute, bornée. Il n'est qu'une « application particulière de la brutalité[43] » – à l'instar des massacres de Custozza et de Sadowa –, ou plus encore le « triomphe du fait[44] », qui vient de ce qu'on remplace « l'idée par le fait, la discussion par le combat[45] ». Comme le souligne l'auteur des « Duellistes », dans un rabaissement trivial de la noblesse qui retient du « haut fait » son archaïsme plutôt qu'un supposé héroïsme, « l'aristocratie de l'escrime[46] » n'est qu'une « épouvantable boucherie[47] ». La périphrase rappelle l'oxymore voltairien – « boucherie héroïque » –, mais l'ironie des Lumières est supplantée par un réalisme pathétique. En somme, le combat d'honneur est un concept aussi fallacieux que la gloire guerrière ; il déguise dangereusement la réalité insensée des faits en événements sur-signifiants. Vallès ne peut donc croire en une possible loyauté des duels, tout comme il lui est indifférent qu'une guerre puisse être loyale, contrairement à Rochefort qui – dans la même page du *Courrier français* daté du 15 juillet 1866, consacrée à la guerre austro-prussienne – compare sur ce point l'événement guerrier et le duel : « La guerre a été presque toujours absurde et souvent odieuse. À cette heure, elle est déloyale. La première précaution que prennent les témoins d'un duel est de mesurer les épées afin de constater qu'elles sont de même longueur[48]. » L'auteur de *La Rue* n'y voit pour sa part que le « spectre d'une autorité brutale comme celle de l'habileté sur le terrain ou de l'héroïsme dans la rue[49] » ; il rejette comme illégitime « la juridiction de la poudre ou du fer[50] », qui est diamétralement opposée à sa conception de la liberté.

Leurres de l'exploit au quotidien

Au-delà des affrontements concrets et sanglants, l'attrait pour le « haut fait » est encore plus insidieusement à l'œuvre sous la forme d'injonctions

[41] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 872).

[42] « Duel », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 9, p. 1342.

[43] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 866).

[44] *Id*. (sans la page de la Pléiade) (passage modifié pour le livre *La Rue*).

[45] *Id*. (p. 871).

[46] J. Vallès, « Les duellistes », *La Rue*, 22 juin 1867 (Gallica).

[47] *Id.*

[48] Rochefort cité par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1634-35.

[49] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 869).

[50] *Id.*

institutionnelles aux exploits scolaires ou académiques. Au lycée notamment, les concours et leurs séries de compositions constituent des échéances lourdes d'enjeux, pour les élèves et leurs familles : « J'ai vu une mère fiévreuse qui déchirait la jupe de sa robe de laine noire dans ses doigts crispés, en suivant d'un regard plein de larmes son fils. Elle n'eût pas été plus agitée et son émotion eût fait moins de peine s'il s'était agi d'un duel ou d'une bataille[51] ! » En l'occurrence, les tensions propres à l'examen scolaire évoquent explicitement l'angoisse dramatique que génèrent bien des duels, variante privée d'une obstination guerrière mêlée aux craintes de la mort. Une telle crispation tient d'abord aux retombées très concrètes des résultats scolaires sur la progression et la carrière de chacun. Ces mises à l'épreuve cristallisent en profondeur le poids écrasant du prestige et de la consécration sur les représentations sociales. L'impératif de la réussite – qui suscite au moins une peur de la médiocrité et de l'échec – semble parfaitement intégré et intériorisé par les personnes concernées, à une échelle individuelle ou familiale. Ainsi détermine-t-il les comportements humains, bien au-delà du cadre des obligations scolaires. Or, dans une société façonnée par des rapports concurrentiels, les exploits consistent le plus souvent à combattre et à vaincre autrui. Devenus des adultes, voire des professionnels aguerris, les élèves appliqués oublient parfois leurs craintes de jadis. Il arrive alors qu'ils goûtent au contraire l'impression plaisante d'accomplir des exploits là où ils se conforment surtout à des attendus académiques, à des conventions institutionnelles. C'est ce qu'illustrent, sous la plume ironique de Vallès, certaines réunions de la Société des gens de lettres :

> Dans ces réunions, on crie, hurle, dehors il fait si triste, et c'est un si lourd silence ! […] Mais les votes n'entraînent pas le malheur du pays, ne décident pas les levées des armées ; les orateurs bavent l'encre, et non le sang.
>
> La séance d'hier a été solennelle, à ce que m'assurent mes voisins.
>
> […]
>
> J'ai vu des gens qui croyaient faire acte de révolution en levant à ce moment-là la main […] : ils me rappelaient ces moutards qui jouent au soldat dans la rue, qui font la petite guerre avec des sabres de bois et portent le drapeau par-derrière ! Les mères les relèvent pour donner la fessée[52].

Ces membres de la Société se jugent en l'occurrence « gravement compromis[53] » parce qu'on a aliéné le fonds social ; ils prétendent en plus être des révolutionnaires alors qu'ils ne font que voter pour une librairie, une caisse de secours, une caisse de retraite, ou un tribunal de famille. Vallès met donc à distance leurs combats et n'hésite pas à rabaisser brutalement leurs soi-disant « grandes actions » dans une chute burlesque. En lieu et place du « grand homme », s'avance la figure du « moutard », non pas un bon élève, dûment récompensé, mais un garnement ridiculement puni par l'autorité maternelle.

Ce goût de la rivalité belliqueuse se transpose d'une manière tout aussi ridicule, qui confine cependant à un grotesque pathétique, dans le domaine privé, et

---

[51] J. Vallès, « Causerie. Jeunes élèves », *L'Époque*, 19 juillet 1865 (BNF) (p. 849).

[52] J. Vallès, « Courrier de Paris », *Le Globe*, 4 février 1868 (BNF) (cf. Annexes).

[53] *Id.*

plus spécifiquement sentimental. « L'habit vert » met en scène l'amour d'un étudiant pauvre, Rodolphe Ardoin, pour une jeune fille de la petite bourgeoisie, Caroline Mouton. Croyant percevoir chez Caroline une préférence pour un dénommé Guesdon, Rodolphe commence à détester cet homme et le défie dans des duels verbaux :

> Tout de suite, par un instinct d'orgueil doublé peut-être d'habileté native, il songea à lui faire la guerre, et sans hésiter, entama le combat.
>
> Ce fut à propos de tout et de rien, à propos des mouches qui volaient pour retomber, hélas ! dans les verres et se noyer dans les huiliers ; à propos de Robespierre et de Pomponette ; des crimes et de la vertu des jésuites et des gendarmes… Rodolphe saisissait toute occasion de contrecarrer celui qu'il avait senti être son ennemi ! […]
>
> On l'écoutait ; pour arriver à toucher son homme, il frappait sur tous, et égratignait à droite, à gauche. […] et il ne fallait pas plus songer à l'arrêter qu'on n'essaye d'empêcher un clown de tourner quand il exécute un saut périlleux[54].

Au lexique guerrier se mêle celui du combat singulier ; et c'est bien l'exploit spectaculaire que vise Rodolphe, comme l'atteste ironiquement la comparaison avec la voltige clownesque. Si Vallès admire l'art de nombreux saltimbanques, il n'éprouve pas la même sympathie qu'un Gautier ou un Banville[55] pour la figure du clown. Son image de l'acrobatie clownesque tend à rabaisser les prétentions héroïques de ce Rodolphe murgérien[56]. Du reste, l'allusion à Robespierre n'est pas anodine. Elle montre combien la Révolution française et, plus précisément, la Terreur hantent toujours les esprits et les conversations, cristallisent les débats et les polémiques, dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Cette référence à la « grande histoire » est toutefois dégradée, voire ridiculisée, dans une énumération d'éléments triviaux, lubriques et burlesques.

Dans un registre nettement plus dramatique, bien des réfractaires se révèlent « [t]ristes d'avoir épuisé leur jeunesse dans une lutte sans témoins, contre les dangers sans grandeur, sous un ciel gris[57] ». Le cas échéant, ils peuvent alors devenir des « coureurs de batailles[58] », qui partent s'aventurer dans des contrées lointaines, par exemple sous un ciel californien ou mexicain. Mais, chez les travailleurs réguliers, certains désespérés vont jusqu'à commettre des actes insensés, dans un périmètre très restreint, pour assouvir ce besoin d'héroïsme : « n'importe, pourvu

---

[54] J. Vallès, « L'habit vert », *Le Boulevard*, 26 janvier 1862 (BNF) (p. 313-314).

[55] Cf. François Laforge, « Esthétique et politique : Vallès et les saltimbanques », *Les Amis de Jules Vallès*, juillet 1997, n° 24, p. 111-119.

[56] Le prénom de Rodolphe peut rappeler *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue mais plus encore le Rodolphe des *Scènes de la vie de bohème* de Murger. Toutefois, la proximité est trompeuse : Vallès réprouve l'idéalisation murgérienne de la bohème, qui va de pair avec une forme d'héroïsation. Voir notamment la partie des « Victimes du livre » consacrée à « Murger ».

[57] J. Vallès, « Les réfractaires », *Le Figaro*, 14 juillet 1861 (Gallica) (p. 153).

[58] *Id.*

qu'il y ait à jouer avec la mort[59] », semble aussi suggérer Vallès à leur sujet. *La Situation* du 18 décembre 1867 établit en effet une corrélation directe entre le besoin pathologique de reproduire soi-même des exploits, d'agir en héros dans un moment donné pour difficile, et la criminalité pyromane :

> Il y a des incendiaires, par ambition.
>
> Un employé de chemin de fer, pendant les heures de loisir que lui laissait le passage des trains, s'amusait à mettre le feu dans les environs pour avoir l'occasion de l'éteindre. Il avait soif d'une médaille et, pour l'avoir, il jouait ma foi très bravement sa vie ; quand le capitaine de pompiers tremblait, il venait, intrépide et robuste, escaladait les murs, défonçait les toits. Comment on découvrit qu'il se faisait criminel pour avoir l'honneur d'être courageux, je ne m'en souviens pas ; mais la *Gazette des tribunaux* est là, et l'histoire y est racontée tout au long[60].

L'attrait pour le grand événement, propice aux actes de bravoure, s'exerce alors sur les esprits aux dépens de toute rationalité morale. Le fait divers criminel se présente comme une version éminemment dégradée du « haut fait » historique. Ces deux types d'événements reposent à peu près sur les mêmes ressorts psychologiques : la recherche d'un héroïsme qui serait couronné de gloire, ici métonymiquement désigné par la « médaille ». Le chroniqueur Vallès ne s'intéresse pourtant pas beaucoup à la psychologie individuelle[61]. De plus, s'il a lui-même été fasciné dès son enfance par un certain nombre de meurtres célèbres, marqué par une mythologie populaire, provinciale, voire montagnarde, de la criminalité[62], il ne confère souvent à ce thème qu'une faible richesse romanesque[63]. L'évocation du cheminot pyromane en témoigne : le fait n'est pas du tout dramatisé comme les autres incendies du même article. Non seulement Vallès élude le récit même du « crime », mais il noie son caractère inédit et exceptionnel dans des imparfaits d'habitude, qui restituent la répétitivité de l'acte. Il ne précise pas non plus si les incendies en question ont fait des blessés ou des morts. Enfin, les séquelles matérielles sont liées à la scène héroïque jouée par l'apprenti comédien plutôt qu'à l'incendie. Le journaliste s'intéresse avant tout aux représentations qui conditionnent le passage à l'acte, au lien étroit entre « crime et culture[64] », selon la formule de Dominique Kalifa : il montre que « le crime ne se définit qu'en fonction des règles, des valeurs et des sentiments collectifs que se donne une société[65] », qu'il est un produit socio-culturel. Au lieu d'une enquête policière, scientifique ou judiciaire, et parce qu'il vise les causes profondes du crime – dont découlent d'éventuels fantasmes pathologiques – plutôt que ses traces ou ses mobiles, Vallès mène une forme d'« enquête

---

[59] *Id.*

[60] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 18 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[61] Cf. notamment Irina N. Artemieva, « Les chroniques de Vallès des années 1860. Le genre de la chronique et ses traditions », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1984, n° 1, p. 16-23.

[62] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 353.

[63] Surnagent seulement quelques « exceptions » comme *Un Gentilhomme.*

[64] D. Kalifa, *Crime et culture au XIX^e^ siècle,* Paris, Perrin, 2005, p. 9.

[65] *Ibid*., p. 10.

sociologique ». Ainsi parvient-il à expliquer l'inexplicable, ou du moins à rendre l'opacité de l'événement représentable :

> Tout se passe en effet comme si la compréhension du crime ne pouvait s'obtenir que par ses diverses représentations […] : c'est le rôle de l'enquête médiatique, qui révèle l'événement à la conscience publique, lui donne sa visibilité et le construit comme un événement social voire politique[66].

En même temps, il réduit l'événement à une cause précise, en impose une seule lecture, donc l'interprète. L'enquête, qu'elle soit médiatique ou autre, constitue elle-même « un processus éminemment culturel, qui construit le crime autant qu'elle le révèle[67] ». Le chroniqueur met l'événement au service des idées qui lui sont chères : « ce n'est pas la même chose de se soumettre à l'actualité ou de se soumettre l'actualité[68] », dirait Albert Thibaudet. En l'occurrence, les crimes du pyromane qui rêvait de médailles n'appartiennent pas à l'actualité immédiate[69] ; la chronique se contente même d'un passé indéfini, caractéristique du conte. D'ailleurs, si la chronique journalistique ne peut assurément être qualifiée de « conte » à l'instar de « L'habit vert », elle partage avec ce genre au moins un autre point commun : comme dans bien des contes, la leçon des événements est plus retorse et complexe qu'elle pourrait le sembler au premier abord. Le chroniqueur débute son article en déplorant avec une emphase pathétique un certain nombre d'incendies ravageurs, puis il resserre le propos sur les incendies criminels. Néanmoins, il ne condamne pas explicitement les incendiaires, qui sont d'abord présentés comme les victimes de représentations criminelles. Le cheminot pyromane n'est qu'un exemple parmi d'autres[70], dans la catégorie des « incendiaires par ambition », dont le modèle archétypal pourrait être un dénommé Érostrate, qui incendia le grand temple d'Éphèse pour acquérir la notoriété. En dernier ressort, le fardeau des « hauts faits » paraît plus dangereux pour la société que le fait même des incendies répétés. Encore n'est-il pas question d'incendies ravageant les monuments détestés.

L'événement contre le monument ou contre l'événement-monument ?

Un siècle avant Vallès, Voltaire dénonce la dimension mensongère des monuments, temporellement éloignés des événements qu'ils sont censés rappeler et célébrer : « Les monuments ne prouvent les faits que quand ces faits vraisemblables

---

[66] *Ibid*., p. 12.

[67] *Id.*

[68] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 11.

[69] Ne serait-ce qu'antérieure au 1er décembre 1867, car la *Gazette des tribunaux* à laquelle se réfère Vallès n'évoque pas ce pyromane entre les 1er et 18 décembre 1867 : cf. *Gazette des tribunaux* (Gallica).

[70] Cf. notamment Jean-Jacques Yvorel, « Incendiaire ou pyromane ? Médecins et juges face à l'incendie volontaire », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 1996, n° 12, p. 7-16.

nous sont transmis par des contemporains éclairés. […] La plupart des monuments, quand ils sont érigés longtemps après l'action, ne prouvent que des erreurs consacrées[71] […]. » Vallès est tout aussi critique envers les grands édifices, mais d'une manière autrement plus radicale. À ses yeux, le mensonge des monuments ne consiste pas qu'à déformer les faits passés, il réside plus fondamentalement dans une prosternation infondée et dangereuse à l'égard d'un autoritarisme dépassé. De manière symptomatique, il s'attaque au Palais de Justice, qui s'apparente à un temple de l'Antiquité grecque : « Ne trouvez-vous pas triste la présence de ce temple où les prêtres officient en robes rouges et où l'on condamne à mort[72] ? » Il remet plus précisément en cause sa fonction, c'est-à-dire l'exercice d'une justice autoritaire et romaine, « le Code Justinien à peine revu par Napoléon[73] ». De surcroît, tandis que Voltaire opposait la vérité philosophique à la fable historique, il s'intéresse surtout à la dimension idéologique du monument. Cette différence d'approche s'explique entre autres par les bouleversements et les évolutions historiques qui séparent les deux hommes. En France, l'élan révolutionnaire impulsé en 1789 et, plus encore, sa radicalisation en 1793 manifestent un rejet des traditions héritées du passé[74]. La période interroge donc avec une acuité inédite la place des monuments dans la société française :

> Faut-il anéantir les symboles détestés du despotisme ou protéger les chefs-d'œuvre de l'art au nom de la gloire de la République et pour l'éducation d'hommes libres ? Table rase ou mémoire, vandalisme ou patrimoine ? Toute la tension de l'époque révolutionnaire tient dans cette alternative implacable[75].

La chute de Robespierre met fin à la Terreur et à son hostilité extrême envers les « monuments-symboles[76] ». Cela dit, les effets de la Révolution sur le patrimoine monumental sont considérables et se font sentir, sous des formes variées, tout au long du XIX^e^ siècle. La violence qui a pu s'exercer contre les œuvres d'art et les monuments pendant la Révolution entraîne, par ricochet, la naissance d'un « "ordre patrimonial" républicain[77] », c'est-à-dire d'un héritage culturel appartenant à tous les citoyens, et protégé par l'État. Après la tourmente – et à la suite de la parution du *Génie du Christianisme* en 1802 –, nombre de monuments architecturaux sont même vénérés par la génération romantique. La politique des monuments initiée par la Monarchie de Juillet institutionnalise les attentes de la génération romantique, bien qu'elle n'aille pas jusqu'à faire voter une loi pour les protéger, comme le souhaite

---

[71] Voltaire, *Œuvres complètes. Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, et sur les principaux faits de l'histoire, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII. (suite.)*, Paris, Librairie de L. Hachette et Compagnie, 1859, t. 8, p. 373-374.

[72] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 2 août 1865(BNF) (p. 780).

[73] C. Saminadayar-Perrin, « Quand le passé se fait monstre de pierre : l'imaginaire monumental chez Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1995, n° 21, p. 20.

[74] Même si Alexandre Lenoir, par exemple, s'est battu contre le vandalisme révolutionnaire envers les objets d'art.

[75] Jean-Yves Andrieux et Fabienne Chevallier, *Le Patrimoine monumental. Sources, objets et représentations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 109.

[76] *Ibid*., p. 129.

[77] *Id.*

Victor Hugo. Durant le Second Empire, ce sont moins le sauvetage et l'étude des monuments qui sont en jeu qu'une politique de restauration des édifices considérés comme emblématiques. Toujours est-il qu'un imposant « patrimoine monumental[78] » – qui n'existait pas en tant que tel à l'époque de Voltaire, mort en 1778 – est l'objet d'un débat permanent tout au long du siècle suivant.

La réalité concrète du vandalisme révolutionnaire reste difficile à évaluer, surtout dans la cadre des polémiques qui opposent au XIX^e^ siècle partisans et adversaires de la Révolution[79]. Elle a pu être minimisée par l'historiographie républicaine, mais elle a très souvent été amplifiée par les fantasmes contre-révolutionnaires. Quoi qu'il en soit, si Vallès reprend à son compte une forme de « fureur[80] » de l'époque révolutionnaire contre les monuments, c'est avant tout sur un plan symbolique. De manière symptomatique, il est très rare qu'il identifie précisément et nommément les édifices visés. Le 16 septembre 1857, il déplore l'incendie qui a ravagé à peine une semaine auparavant la bibliothèque du *Moniteur*, mais il en profite pour donner une consistance verbale au fantasme révolutionnaire de la « table rase » dans le paysage urbain :

> J'ai désiré, parfois, que le même malheur atteignît à tous les monuments de Paris, pour que le lendemain, sur les cendres encore fumantes de l'édifice écroulé, une nouvelle génération vînt jeter les bases d'un art nouveau et faire le poème de pierre du XIX^e^ siècle. La rédaction m'a défendu de mettre le feu[81].

La verdeur du propos suggère qu'il s'agit avant tout d'une provocation sur le mode de la plaisanterie. Pour autant, l'humour est le vecteur d'un iconoclasme fondé sur le rejet des monuments urbains, en tant qu'ils alourdissent concrètement les traditions aliénantes, héritées du passé. La question peut donc s'avérer plus sérieuse, par ailleurs : « Le passé : voilà l'ennemi. C'est ce qui me fait m'écrier dans toute la sincérité de mon âme : on mettrait le feu aux bibliothèques et aux musées, qu'il y aurait, pour l'humanité, non pas perte, mais profit et gloire[82]. » Toutefois, les appels « incendiaires » de Vallès, qui lui ont souvent été reprochés par ses détracteurs, ne sauraient se confondre avec un vandalisme concret. Outre l'usage de l'humour, qui exclut par définition une lecture littérale, le discours vallésien est littéraire avant d'être politique. D'abord, ses propos ne peuvent être compris en dehors de leur contexte d'énonciation, qui détermine en partie leur horizon d'attente. En l'occurrence, l'hebdomadaire *Le Présent* et le bi-hebdomadaire *Le Nain Jaune* sont des journaux de tendance libérale mais avant tout littéraires ; *Le Nain Jaune* ne deviendra politique qu'en juin 1867[83]. À cela s'ajoute le positionnement spécifique de Vallès qui, jusqu'aux dernières années du Second Empire, disqualifie

---

[78] Pour reprendre le titre de J.-Y. Andrieux et F. Chevallier.

[79] Cf. notamment *Révolution française et « vandalisme révolutionnaire » : actes du colloque international de Clermont-Ferrand, 15-17 décembre 1988*, recueillis et présentés par Simone Bernard-Griffiths, Marie-Claude Chemin et Jean Ehrard, Paris, Universitas, 1992.

[80] J.-Y. Andrieux et F. Chevallier, *Le Patrimoine monumental*, *op. cit.*, p. 10.

[81] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 septembre 1857 (BNF) (p. 78).

[82] J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », *Le Nain jaune*, 24 février 1867 (BNF) (p. 922).

[83] Cf. R. Bellet, « Journaux littéraires et politiques », *Presse et Journalisme sous le Second Empire*, *op. cit.*, p. 300-309.

régulièrement l'action politique au profit de l'engagement littéraire. Ainsi remarque-t-il – dans une référence explicite à Robespierre et à Saint-Just – que les « ardents de la politique sont presque toujours des arriérés en littérature[84] ». Autrement dit, il préfère être un écrivain « passionné[85] » qu'un politique arriéré ; il « aime mieux, après tout, la littérature qui refait les mœurs que la politique qui fait les lois[86] ». La littérature ne doit pas soutenir un appel concret aux incendies dévastateurs, à la destruction possiblement sanglante des monuments, mais s'y substituer, car « cette vieille politique cimentée de salive et de sang a fait son temps et qu'il faut, non une torche, mais une idée pour éclairer la Révolution[87] ». Partant, comme Vallès ne souhaite pas faire partie des « écrivains routiniers et fades[88] » que sont ces « agitateurs[89] », la provocation incendiaire ajoute surtout du piquant et de la surprise au discours ; elle est un moyen rhétorique au service du *movere*, une hyperbole destinée à toucher le lecteur, pour mieux le captiver. Les monuments sont avant tout les figurations littéraires d'un système rejeté, une allégorie convaincante du passé, identifié comme le véritable « ennemi ». Le discours s'élève à la critique d'un « Passé divinisé et pétrifié[90] ».

Au-delà des « monuments-symboles » visés par la politique révolutionnaire du siècle précédent, l'œuvre vallésienne construit en filigrane *le* monument – au singulier parce qu'au sens large – comme le symbole par excellence d'un culte voué à l'histoire et aux événements passés. Elle dépasse de loin la critique des monuments qui soutiennent le despotisme de l'Ancien Régime mais dénonce la « stupidité […] autoritaire[91] » qui consiste à idéaliser les événements, quels qu'ils soient. Ainsi, lorsqu'il explique de manière provocante que l'incendie des bibliothèques et des musées apporterait « profit et gloire[92] » à l'humanité, il reconsidère une fois de plus le mot « gloire » pour mieux le vider de sa signification conventionnelle. Implicitement, il remet aussi en cause la définition traditionnelle du monument. En effet, la gloire d'un événement – surtout lorsque ce dernier ressort à un passé relativement lointain – n'est pas seulement assurée par sa couverture journalistique. Elle « se répand au loin[93] », ce qui laisse supposer un rayonnement géographique, mais aussi temporel, c'est-à-dire une renommée durable, qui traverse l'espace – au moins national –, les époques et les générations. Pour rappeler la gloire passée,

---

[84] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 22 mars 1866 (BNF).

[85] C'est le mot qu'il utilise pour se qualifier lui-même à la fin d'un article paru dix jours auparavant dans *Le Nain jaune*. Cf. J. Vallès, « Hier – Demain », *Le Nain jaune*, 14 février 1867 (BNF) (p. 920).

[86] J. Vallès, « "Les Droits de la pensée" par M. Émile de Girardin », *Le Progrès de Lyon*, 14 novembre 1864 (BNF) (p. 435).

[87] J. Vallès, « Journal de Sainte-Pélagie », *Paris*, 26 décembre 1868 (Gallica) (p. 1080).

[88] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 22 mars 1866 (BNF).

[89] *Id.*

[90] C. Saminadayar-Perrin, « Quand le passé se fait monstre de pierre : l'imaginaire monumental chez Vallès », art. cité, p. 21.

[91] J. Vallès, « La fosse commune », *La Rue*, 16 avril 1870 (introuvable à la BNF mais original vérifié par Bellet dans la collection de Lucien Scheler), p. 1153.

[92] J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », art. cité (p. 922).

[93] « Gloire », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 12, p. 1306.

s'impose donc le monument, « ouvrage considérable d'architecture ou de sculpture destiné à perpétuer le souvenir de quelque fait important ou de quelque homme remarquable[94] ». En définitive, peu importe que les événements du passé se soient conclus par un échec ou une victoire : l'attrait de l'héroïsme martyr repose sur le postulat que « la défaite même est un triomphe[95] ». La réalité factuelle importe moins que la manière dont elle est approchée, représentée et considérée par le genre humain : en l'occurrence, les monuments instituent, voire imposent, la vénération du passé dans l'espace social. Preuve en est le fait que « l'inauguration d'un monument[96] » soit un « événement[97] » à part entière de l'actualité parisienne ou nationale, comme le proclame Paul Meurice, l'un des quatre rédacteurs-fondateurs de *L'Événement* en 1848. L'inauguration peut alors être destinée à réitérer dans le présent – sous une forme déplacée parce que concertée – les « hauts faits » auxquels se rapporte le monument en question, pour mieux entériner dans l'actualité concrète leur valeur historique. *L'Événement* de Villemessant – quotidien littéraire de tendance libérale auquel collabore Vallès entre 1865 et 1866 – est très éloigné du quotidien homonyme de 1848, fondé par Victor Hugo et ses fils pour appuyer la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte[98]. Le discours vallésien se situe même aux antipodes du propos de Meurice : les monuments assignent une importance voire une valeur disproportionnée aux événements passés ; leur existence est donc problématique ; par conséquent, il est encore plus gênant d'événementialiser leur édification.

Loin de les intégrer pleinement à l'actualité, Vallès rejette les monuments dans un passé lointain et mortifère. D'abord, il mentionne rarement tel ou tel édifice, en lui attribuant des caractéristiques notables, ou en l'identifiant par un nom propre, ce qui risquerait de le conduire à en souligner malgré lui l'importance ou la renommée. Il préfère évoquer les monuments parisiens en général et favorise par là une lecture générale, symbolique, voire métaphorique, de son propos. Les monuments semblent alors être aux « grands événements » ce que les « statues[99] » sont aux « grands hommes » : leur incarnation tangible, autrement dit leur allégorie critique. Ainsi, l'hostilité revendiquée envers les monuments entre en résonance avec la critique du fardeau des « hauts faits » : à l'instar des grands événements qui pèsent symboliquement dans l'imaginaire présent, les monuments emplissent concrètement le paysage urbain et mental des Français. Les uns comme les autres ne sont pas majestueux, mais envahissants et mortifères. Ils sont en effet une « ruine qui étale insolemment ses guenilles de pierre dont la solennité étonne le voyageur,

---

[94] « Monument », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, *op. cit.*, t. 16, p. 531.

[95] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 868).

[96] Paul Meurice, « La réapparition de *L'Événement* », *L'Événement*, « Numéro spécimen », 1848 (BNF).

[97] *Id.*

[98] D'ailleurs, comme le précise Roger Bellet au sujet d'une allusion critique au journal *L'Événement*, dans *Le Figaro* du 2 novembre 1865, Vallès fait « bon marché du combat mené par Hugo, bien avant le coup d'État, comme après, contre "Napoléon le Petit" et "Augustule" ». Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1440.

[99] Cf. notamment J. Vallès, « Les statues », *Le Courrier français*, 1^er juillet 1866 (BNF) (p. 894-896).

écrase l'habitant sous sa tristesse[100] », ils ont seulement « la grandeur du passé, et la majesté triste de la mort[101] ». Ils contrastent par là avec les monuments parisiens de *L'Éducation sentimentale*, qui s'animent sous le regard mobile de Frédéric et dont certains sont érigés par des images poétiques en symboles historiques. Sous la plume de Flaubert – et avant le temps de la désillusion –, le dôme des Tuileries est une « masse bleue[102] » qui délimite l'horizon ; le génie de la colonne de Juillet, qui commémore la Révolution de 1830, brille comme « une large étoile d'or[103] » et semble annoncer la Révolution de 1848. À l'image du « haut fait », le monument vallésien au sens large est d'autant plus mortifère et détestable qu'il évoque les usages antiques, surtout le dimanche. C'est le cas à Londres, où les « voies tumulaires antiques bordées de tombeaux modernes[104] » se vident et les « avenues larges et longues rappellent cette voie Appienne où, de chaque côté dormaient les morts de Rome[105] ». C'est aussi vrai à Paris, où les magasins « sont vides, rangés comme des cercueils le long de la voie Appienne[106] ». En somme, à l'image de ces événements indûment « monumentaux » que sont les « hauts faits » historiques, les bâtiments qui sont censés faire saillie dans l'espace-temps montrent surtout que le présent « traîne le passé collé à ses flancs comme un cadavre dont le poids l'entraîne[107] ». Enfin, les accusations vallésiennes se cristallisent sur le Panthéon, qui a précisément été consacré par la Révolution[108].

La critique des monuments rejoint celle du culte des « grands hommes », en particulier lorsqu'il s'agit de passer ostensiblement son chemin devant « la porte rouillée du Panthéon[109] ». Après 1871, cette indifférence revendiquée évoluera en hostilité véhémente à l'encontre de ce monument d'allure antique, « Capitole[110] » auquel des républicains tels Michelet ou Hugo confèrent pourtant une signification capitale. Pour autant, la principale cible de Vallès n'est pas humaine. Peu importe son envergure, l'homme transcende nécessairement les faits tant qu'il est capable de prendre de la hauteur. En témoigne cette remarque du reporter lors d'un voyage en ballon qui lui permet de s'élever au-dessus du sol terrestre et, par là, de relativiser

---

[100] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 29 septembre 1867 (BNF) (p. 983).

[101] *Id.*

[102] Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1965, p. 86.

[103] *Id.*

[104] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF).

[105] *Id.*

[106] J. Vallès, « Le dimanche d'un jeune homme pauvre ou le septième jour d'un condamné », *Le Figaro,* 1er novembre 1860 (Gallica) (p. 260).

[107] J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 882).

[108] Cf. Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon : essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998. Il faut cependant se souvenir que Vallès s'opposera à la destruction concrète du Panthéon, durant la Commune.

[109] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 417).

[110] Jules Vallès parlera alors à plusieurs reprises du « Capitole », autre nom du Panthéon dans l'imaginaire républicain classique. Cf. J. Vallès, *Le Bachelier*, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 495 et « La poésie populaire (sur Eugène Pottier) », *Le Citoyen de Paris*, 1er mars 1881, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 426.

temporairement des proportions gigantales : « Les *palais* et les *temples* paraissent petits de là-haut ; mais l'homme paraît plus grand, et il y avait entre ces pierres et nous toute la distance entre l'immobilité et le mouvement, l'insensibilité et l'audace, le fait et l'idée, la mort et la vie[111]. » L'excursion aérienne donne corps au fantasme vallésien d'une société où l'homme ne serait pas écrasé par l'immensité imposante des monuments antiques. Au-delà de l'observation concrète du panorama[112], se profile une réflexion synoptique et métaphorique sur la grandeur infondée des « hauts faits » historiques, que la fixité pierreuse des monuments contribue à transformer en « passé mort[113] ». De manière symptomatique, « le fait » est synonyme d'« immobilité », d'« insensibilité », et de « mort » tandis que « l'idée » est associée au « mouvement », à « l'audace » et à la « vie ». En filigrane, Vallès souhaite substituer à la célébration imposée des événements passés la pensée humaine, comme facteur de renouvellement du présent[114]. Le rapport au passé ne doit pas se figer dans des édifices silencieux mais se régénérer dans une parole vivante, d'où l'intérêt d'un nouveau journalisme, inauguré dans le premier numéro de *La Rue*, le 8 juin 1867 : « Ces monuments accroupis au bord des quais ou sur les places, qui ne disent rien, nous les ferons parler, nous essayerons aussi de leur donner une âme[115]. » En réalité, il n'est guère étonnant que les textes de Vallès laissent si peu de place aux monuments parisiens, à l'instar des dessins de Gustave Doré : tous deux privilégient le détail pittoresque et l'anecdote par rapport au décor monumental[116]. Mais l'escamotage vallésien du paysage urbain relaie en plus un discours critique sur le patrimoine historique, « mémorial de pierre ou de marbre[117] » : il s'agit de préférer au passé le présent, d'effacer le « grand événement » fossilisé en « monument culturel[118] » au profit des trépidations de la vie quotidienne. Une telle démarche repousse l'« histoire monumentale » et l'« histoire antiquaire » que Nietzsche[119] conceptualisera en 1874. Elle se rapproche de « l'histoire critique » du ternaire nietzschéen, mais avec l'avantage de mettre au jour les mystifications du passé sans pour autant masquer les illusions du présent.

---

[111] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », *La Situation*, 20 et 24 août 1867 (BNF) (p. 957).

[112] La progression de la phrase du plus concret au plus abstrait est révélatrice.

[113] C. Saminadayar-Perrin, « Quand le passé se fait monstre de pierre : l'imaginaire monumental chez Vallès », art. cité, p. 18.

[114] Cf. aussi J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF) : « [J]e n'ai jamais, il est vrai, bien joui ni beaucoup souffert de la vue des pierres. J'aime ce qui est vivant, au point que je ne sais pas comprendre ce qui semble mort. »

[115] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1867 (Gallica) (p. 938).

[116] Cf. François Marotin, « Jules Vallès et Gustave Doré », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1985, n° 2, p. 223-230.

[117] C. Saminadayar-Perrin, « Quand le passé se fait monstre de pierre : l'imaginaire monumental chez Vallès », art. cité, p. 22.

[118] *Id.*

[119] Friedrich Nietzsche, « Deuxième partie : De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles. I et II* [1907-1922], Paris, Gallimard, 1990, p. 91-169.

Chapitre 2 – Mystifications et élucidations

Si l'on en croit François Hartog, dans la lignée de Koselleck, la Révolution française aurait entraîné l'apparition d'un « régime moderne d'historicité[1] ». Dès lors, l'histoire ne serait plus envisagée comme un répertoire d'exemples – sur le modèle d'une *historia magistra vitae* –, le passé n'éclairerait plus l'avenir, dont le point de vue dominerait :

> L'historien n'élabore plus de l'exemplaire, mais il est en quête de l'unique. Dans l'*historia magistra*, l'exemplaire reliait le passé au futur, à travers la figure du modèle à imiter. Derrière moi, l'homme illustre était aussi devant moi ou en avant de moi.
>
> Avec le régime moderne, l'exemplaire, comme tel, disparaît pour faire place à ce qui ne se répète pas. Le passé est, par principe ou, ce qui revient au même, par position, dépassé[2].

Pourtant, tout au long du XIX^e^ siècle, les hommes envisagent et vivent bien des événements présents à travers le prisme des grands événements du passé, et c'est précisément un problème selon Vallès. L'événement passé n'est pas un *exemplum*, au sens où l'entend par exemple Todorov[3], c'est-à-dire un modèle pour comprendre la réalité présente ; il est une référence digne d'adoration et d'imitation, il écrase tout potentiel de réflexion et d'innovation. Ce n'est pas l'événement lui-même, mais son usage – ou plutôt son mésusage – exemplaire, qui affaiblit les hommes et les ampute d'une part de leur autonomie créatrice. En ce sens, le poids des « hauts faits » passés dans le présent contribue grandement au « fardeau[4] » de la « tradition[5] » ou à ce que Vallès appelle, dans un autre contexte, « le fardeau […] de la reconnaissance[6] ».

De surcroît, qu'ils soient passés ou présents, anciens ou récents, les prétendus exploits – qui seraient par définition des événements exemplaires mais difficiles à imiter – sont en partie des fabrications fictives et, en particulier, des mystifications littéraires. Vallès est très clair à ce sujet quand il se fait critique pour *Le Courrier du dimanche*, en septembre 1865 : « Notre littérature sent toujours *l'héroïsme* par quelque coin. Nous avons peine à nous guérir de cette maladie orgueilleuse qui nous pousse à peindre les choses et les hommes plus grandes que sont les choses, plus

---

[1] F. Hartog, *Régimes d'historicité*, *op. cit.*, p. 144.

[2] *Ibid*., p. 145-146.

[3] Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême* [1991], Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 273.

[4] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 894).

[5] *Id.*

[6] J. Vallès, « Les confessions d'un saltimbanque », *Le Figaro*, 24, 28, 31 juillet et 7 août 1864 (Gallica) (p. 281).

grands que sont les hommes[7]. » En dénonçant le fléau de l'héroïsme, il vise bien sûr le culte des grands hommes et, plus largement, la disposition de la littérature à héroïser ses protagonistes. Mais il invoque en premier lieu la survalorisation des « choses », mot qui peut aisément désigner des « événements », surtout au pluriel[8]. Il ne se contente donc pas de dénoncer le leurre de l'exploit, mais il identifie les voies par lesquelles se construit et se propage le mythe envahissant du « haut fait », pour mieux les combattre artistiquement. Partant, il s'évertue lui-même à démystifier la catégorie littéraire du « grand événement » et attaque en particulier la geste napoléonienne.

Mésusages de l'événement : causes et esquisses de solutions

Enseignement de l'exploit antique

La gloire guerrière, l'héroïsme révolutionnaire ainsi que certains exploits au cœur même du quotidien sont dévoyés parce qu'à la source d'une violence stérile. De plus, ces événements consistent souvent à reproduire le passé. Le paradoxe vient de ce que les faits, bien au-delà de leur acception révolutionnaire, trouvent une application diamétralement opposée à ce que suppose le sens du mot *événement*. Certes, « la nouveauté que révèle l'événement ne peut se comprendre et s'affirmer que dans la chaîne d'histoire où cet événement se situe[9] ». Toutefois, à en croire Reinhart Koselleck, chaque événement « donne naissance à la fois à plus et moins que ce qui est contenu dans ses données préalables : de là, sa nouveauté qui chaque fois nous surprend[10] ». D'une autre manière, c'est le sens de la distinction établie par le socio-psychologue et philosophe américain Georg Herbert Mead entre la détermination et le conditionnement des événements : « Tout ce qui se passe se passe sous des conditions nécessaires. [Cependant,] ces conditions, qui sont nécessaires, ne déterminent pas complètement ce qui émerge[11]. » Le conditionnement comporte toujours une part d'indétermination qui rend l'événement porteur de nouveauté. Or, s'il n'occulte pas le nécessaire conditionnement des événements par leur contexte d'émergence, celui d'un passé plutôt proche, voire presque contemporain, Vallès dénonce avant tout leur détermination par un passé

[7] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 548).

[8] Au pluriel, le mot *choses* englobe notamment tout ce qui a eu lieu, se fait (alors voisin de *circonstance** ou d'*action**). Cf. *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 450.

[9] M. Prestini, « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », art. cité, p. 25.

[10] Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* [1979], Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 138.

[11] Georg Herbert Mead, *The Philosophy of the Present*, cité et traduit par Louis Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, 2006/5, n° 139, p. 190.

très lointain, l'Antiquité[12]. Il s'agit en l'occurrence d'une reproduction des références antérieures, dans un esprit de soumission. Ainsi préfère-t-il au terme de « répétition » – qui pourrait encore contenir l'idée deleuzienne d'une différence[13] – les notions d'imitation[14] ou même de « traduction[15] ». L'obsession de Vallès pour l'empreinte paralysante des modèles antiques sur la société moderne se manifeste par la critique, cardinale, d'une « révolution minée par l'Antiquité[16] ». Elle éreinte aussi le concept de gloire, qui occupe une place essentielle dans la mentalité romaine[17] et qui est même consubstantiel à l'histoire guerrière de la Rome antique[18].

Or, Vallès place l'Antiquité « au cœur d'un système d'enseignement[19] ». Il paraît pleinement conscient du fait que « l'événement est aussi configuré en fonction de l'horizon d'attente dans lequel il survient […] [qu'il] ne sort pas du vide mais de pré-connaissances, d'un ensemble de régularités, d'un système de références, d'une doxa[20] ». Il sait que dénoncer le fardeau des « hauts faits » ne revient pas exactement à s'en délester. L'importance et la récurrence de la critique vallésienne en la matière pourraient même présenter *a contrario* l'exploit tel un motif aussi central et inévitable – donc d'une certaine façon aussi envahissant – chez ses adeptes que chez ses détracteurs. L'écrivain-journaliste ne se contente donc pas de dénoncer le « grand événement » en surface – c'est-à-dire les valeurs éclatantes qu'il véhicule explicitement – et en profondeur, à savoir les implications et les conséquences en réalité détestables de ces valeurs. Pour espérer effacer ou du moins estomper les conceptions historiques dominantes du « haut fait », il tâche de remonter aux sources mêmes des représentations, et d'en retracer les principaux vecteurs, de cerner le système qui les engendre et les explique, d'où l'intérêt prééminent qu'il accorde à l'enseignement. Le réfractaire insurgé n'éprouve pas seulement la « phobie de tout ce qui fait doctrine, système ou large abstraction[21] » ; il cherche à expliquer comment le système produit des abstractions aussi larges et nocives que le « haut fait ».

C'est d'abord à l'école que les esprits français sont familiarisés avec les « hauts faits » teintés d'héroïsme guerrier. Vallès impute explicitement une grande

---

[12] Voir notamment l'article où Benjamin Constant montre qu'un des problèmes de la Révolution repose sur la référence à la liberté des Anciens, qui n'a rien à voir avec celle des Modernes. Cf. B. Constant, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes* [discours prononcé en 1819], Paris, Berg international, 2014.

[13] Cf. Gilles Deleuze, *Différence et répétition* [1968], Paris, Presses universitaires de France, 1993.

[14] Cf. J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », *L'Époque*, 8 et 16 juin 1865 (BNF) (p. 817).

[15] *Id.*

[16] C. Saminadayar-Perrin, « La Révolution minée par l'Antiquité », *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 225-249.

[17] Cf. J.-F. Thomas, *Gloria et laus : étude sémantique* [1999], Paris, Peeters, 2002.

[18] Cf. « Guerre », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 12, p. 1593.

[19] C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 417.

[20] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 249.

[21] Jacques Dubois, « Franc-parler et réalité du factice », *Autour de Vallès*, *Vallès et le « sens du réel »*, *op. cit.*, p. 113.

partie des événements violents qui ont ponctué l'histoire de son pays – entre la Révolution française et son époque – à l'enseignement classique dispensé dans les classes. En témoigne exemplairement ce passage du long article qu'il consacre à Proudhon :

> La moitié de nos maux, les plus pesants de nos désastres viennent de ce que des phénix de rhétorique ont gardé le pli que leur imprima l'éducation classique ! Nous avons jusqu'à vingt ans, quelques-uns jusqu'à trente, nous avons rêvé bataille et mort, roche Tarpéienne et Capitole sur la foi des souvenirs de classe : nous inspirant de Plutarque et de Tacite, prenant pour la liberté ce que Sparte féroce et Rome orgueilleuse appelaient de ce nom, c'est-à-dire songeant à opprimer le monde au nom d'une unité terrible, et aiguisant contre la hache de Brutus le coutelas de Guillotin[22].

Loin de développer les imaginaires, l'enseignement des humanités impose aux esprits contraints une « morale héroïque[23] », issue de l'Antiquité, qui les conduit à exalter les exploits sanglants, voire tyranniques. À l'origine de croisades politiques qui tendent à « opprimer le monde au nom d'une unité terrible », cette morale héroïque s'apparente à une morale religieuse déguisée, autrement plus dangereuse et critiquable que la morale universelle d'un Bouteville, dont Vallès commente l'ouvrage *La Morale dans l'Église et la Morale naturelle*, lors de sa parution en 1866 : « Je souhaite toutefois que M. Bouteville ne trouve pas d'apôtres pour sa Société de morale universelle ! Encore l'enrégimentation des croyances, des pions pour la morale et des professeurs de vertu[24] ! » C'est que la morale héroïque a déjà ses apôtres, surtout dans le système scolaire. La référence au médecin Guillotin est éclairante sur ce point : la machine qu'il avait inventée lors de la Révolution française se voulait philanthropique et indolore[25], mais elle causa des ravages, dans le cours même des événements. Guillotin est mis sur le même plan que Brutus, consul et père de l'Antiquité romaine, qui fit exécuter ses deux fils. Le *diktat* héroïque du « haut fait » est un dieu aussi puissant que celui des monothéismes. En matière d'enseignement, Vallès se préoccupe donc davantage du culte de l'Antiquité romaine, de la vertu et de l'héroïsme, ou encore de la « mystique du passé[26] », que du problème de l'instruction religieuse en tant que tel, pourtant central dans les débats de l'époque[27].

---

[22] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816).

[23] C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 207.

[24] J. Vallès, « Les livres », *La Liberté*, 17 mars 1866 (BNF).

[25] Cf. Alexandre Dumas, *Le Chevalier de Maison Rouge*, repris par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1586.

[26] Cf. R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*.

[27] « Quand il est fait mention de l'enseignement primaire, aussitôt nous nous rangeons en deux camps : la discussion s'engage sur l'instruction religieuse, comme si la leçon de religion renfermait tout l'enseignement de l'école, et comme si tout était sauvé ou perdu, selon la manière dont sera résolue cette unique question. » Cf. Michel Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France : l'école*, Paris, Librairie Hachette et cie, 1879, p. 144.

Or, il ne se contente pas d'accuser la religion du « haut fait » ; il met au jour un véritable « catéchisme[28] », que dénoncera autrement François Furet, au siècle suivant, à propos de la Révolution française. La « [s]ervitude[29] » scolaire envers l'événement – idole héroïque et violente – s'impose essentiellement par le choix des auteurs étudiés – « Plutarque » et « Tacite » parmi bien d'autres écrivains antiques –, le registre épique qui leur est associé – la « bataille » et la « mort » en sont les motifs et les ressorts privilégiés – et, enfin, une « rhétorique » systématiquement reconduite[30]. La faute incombe avant tout à l'enseignement, des « bancs du collège[31] » à l'université : « Le collège, toujours le collège ! L'éducation ridicule et fatale de l'Université[32] ! » Le lycée façonne lui aussi les événements présents sur le strict modèle des événements anciens : « Quelle influence désastreuse, sanglante et triste le monde romain, enseigné par les professeurs de lycée, a exercée sur le monde nouveau[33] ! » Vallès remet en cause, dans son ensemble, « [l]'uniformité déplorable des études[34] » qui s'incarne, de manière exemplaire, dans le choix parfaitement homogène des contenus d'enseignement : « En route, à tout concours, à tout examen, ce sera au passé héroïque et légendaire que les jurys devront emprunter leurs sujets[35]. »

Lorsqu'il mentionne Plutarque, Tacite, Tite-Live, Lucain, Juvénal, Cicéron, « "le vieil Homère" ou "le mélodieux Virgile[36]" », il s'en prend d'abord à la prééminence écrasante des auteurs classiques au sein de l'enseignement. Le problème n'est pas propre au XIX^e^ siècle. Il s'agit d'une constante transhistorique qui aurait également causé des ravages durant « le XVIII^e^ siècle républicain[37] », où ces auteurs classiques faisaient déjà autorité :

> Orateurs et proconsuls de cette époque tourmentée et sombre s'inspiraient de Plutarque et citaient Tacite sans savoir que ce qui était pour Tacite et Plutarque la liberté n'était vraiment que l'égoïsme féroce de la patrie, et que l'amour de l'humanité s'arrêtait pour eux où finissait la tyrannie grecque ou romaine.

Les noms des auteurs classiques agissent comme des arguments d'autorité qui empêchent une lecture contextualisée, donc pertinente, des textes anciens. À l'instar des Montagnards et des Girondins, Madame Roland a été écrasée sous ce « pesant malentendu » qui consiste à déconnecter les valeurs antiques d'une société fondée sur l'esclavage. « [L]e poids des souvenirs classiques » est donc très dangereux :

---

[28] François Furet, « Le catéchisme révolutionnaire », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1971, n° 2, p. 255-289.

[29] C'est le titre de la section de *La Rue* où s'insère le texte consacré à Proudhon.

[30] Ces trois « constantes » de l'enseignement sont explicitement invoquées dans le texte de Vallès consacré à Proudhon. Cf. ci-dessus.

[31] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 384).

[32] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 817).

[33] *Id*. (p. 816).

[34] J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 882).

[35] *Id.*

[36] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 17 février 1866 (BNF) (p. 830).

[37] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 380). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

« Plutarque est pour une si grande et terrible part dans l'histoire de nos révolutions et de nos malheurs ». Si ses reproches imputent à tel ou tel auteur antique une responsabilité qui peut sembler démesurée, Vallès s'appuie sur un constat irréfutable, commun aux XVIII[e] et XIX[e] siècles : « Comme dans les collèges d'Ancien Régime, l'enseignement secondaire ne connaît, jusqu'en 1889, qu'une seule "discipline" », au sens fort du terme, la pratique et l'imitation des auteurs classiques, latins surtout[38]. » Bien que traversé par des courants modernistes, cet enseignement classique se modifie très peu jusqu'en 1880, date à laquelle prend fin le monopole du latin.

Vallès ne s'intéresse pas à ces auteurs pour eux-mêmes ni à leurs particularités historiques, poétiques ou encore philosophiques – rarement citées ou évoquées précisément. Traitant le fardeau du « haut fait », il vise l'épique qui transcende l'irréductible diversité de leurs œuvres : « dans Tacite, Lucain, Juvénal, Cicéron, on ne lisait qu'appel aux courageux, éloges des héros, poésie de la guerre et de la mort[39] », écrit-il au début de l'année 1868, dans un journal qui doit son existence à l'actualité brûlante de la guerre[40]. Au-delà des classes, des sujets et des genres littéraires, c'est le registre épique, comme forme littéraire de représentation et de perception du « grand événement », qui est en cause. Quelques années après la débâcle traumatisante de 1870-1871 – qui engendre indirectement une refonte de l'enseignement classique en haine du « verbiage » jugé responsable de l'humiliation française –, Michel Bréal formule le même genre de regrets dans son procès de l'enseignement classique :

> Qui nous débarrassera des amplifications littéraires ? Celui qui en prend l'habitude perd le sentiment de ce qui existe. Il n'aperçoit le monde qu'à travers des réminiscences de collège. Les faits les plus saillants s'émoussent ou se déforment dans son esprit. […] La plupart du temps, nous avons affaire à des témoins dont la mémoire, au lieu de retenir l'image exacte de ce qu'ils ont vu, modifie les événements d'après un certain idéal qu'ils portent dans leur tête[41].

En somme, les dangers de « cette école de rhinoplastie[42] » dénoncée par Vallès ne résident pas seulement dans les portraits idéalisants qui ont façonné, de siècle en siècle, l'image des « grands hommes » ; l'épaisseur des masques empêche de percevoir « la réalité des hommes et des faits[43] ».

Enfin, le « néant de cette éducation[44] » est largement imputable aux pratiques d'enseignement et aux exercices scolaires qui – outre l'amplification et l'idéalisation – inculquent l'imitation et la traduction des événements. La périphrase narquoise

---

[38] André Chervel, *Les Auteurs français, latins et grecs au programme de l'enseignement secondaire de 1800 à nos jours*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 1986, p. 3-4.

[39] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 26 janvier 1868 (BNF) (p. 1032).

[40] Pour un rappel des conditions dans lesquelles a émergé le journal *La Situation*, voir notre chapitre 1.

[41] M. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, *op. cit.*, p. 111.

[42] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 818).

[43] Cf. C. Saminadayar-Perrin, « Les "Comprachicos" de l'Antiquité : des dangers de la rhinoplastie littéraire », *Les Amis de Jules Vallès*, juillet 1996, n° 22, p. 32.

[44] J. Vallès, « Causerie », *Le Philosophe*, 7 décembre 1867 (Gallica) (p. 1024).

« phénix de la rhétorique[45] » vise explicitement la pédagogie morale de la rhétorique, « couronnement des études secondaires[46] » au XIX[e] siècle. Écrire un discours consiste alors à placer des paroles très nobles dans la bouche de grands personnages. Or, ces propos se formulent sur des « sommets héroïques[47] », ils sont projetés dans le cadre fictionnel d'événements très éloignés de la « vie quotidienne[48] ». Pour autant, les élèves qui s'emparent de ces situations extraordinaires par les mots ne sont pas conduits à innover, loin de là :

> Les élèves n'ont pas à dire ce qu'ils pensent comme ils le pensent, mais ce qu'il est convenable de dire en appliquant les règles rhétoriques. On ne leur demande ni d'inventer ni de disposer des idées, tout juste de les amplifier. Le discours est le « développement » d'une « matière » longue et détaillée, que dicte le maître et à laquelle il ne faut rien changer : il suffit de la mettre en phrases harmonieuses[49].

Plus généralement, et en dehors même de l'espace scolaire, Vallès met en cause l'enseignement de l'histoire. En témoigne l'ennui stérile de Mademoiselle de Laubanil lors de ses devoirs de vacances, dans le feuilleton *Un Gentilhomme* :

> [Son père] la campait sur un fauteuil dans son cabinet, lui mettait un livre en main, l'*Histoire* de Rollin, et, pendant que l'enfant, pelotonnée sur son siège, bâillait en regardant les plâtres qui ornaient l'appartement, il compulsait ses dossiers. Il l'accablait de dictées arides, de résumés historiques, ou lui faisait réciter les Évangiles[50].

Le fait que la figure paternelle se substitue au professeur ne change rien à une méthode pédagogique, inspirée de l'histoire romaine, qui suppose ou exige la soumission passive de la jeune élève.

L'écrivain-journaliste vilipende la « pratique imitative, considérée comme valeur pédagogique suprême[51] ». De ce fait, l'événement ne se situe pas seulement dans une « chaîne d'histoire[52] » mais s'inscrit plus encore dans une « chaîne d'imitation[53] », qui rappelle les analyses de Taine, dont Vallès loue par ailleurs la pertinence[54] :

> Par degrés, la connaissance et l'étude du modèle vivant sont interdites. On a cessé de le voir ; on n'a plus sous les yeux les œuvres des anciens maîtres, et on

---

[45] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816).

[46] Antoine Prost, *Histoire de l'enseignement en France, 1800-1967*, Paris, A. Colin, 1968, p. 52.

[47] *Ibid*., p. 53.

[48] *Ibid*., p. 52.

[49] *Ibid*., p. 53.

[50] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, *Le National*, 23 septembre-10 octobre 1869 (BNF) [Nous renverrons également à la pagination de l'édition suivante : J. Vallès, *Un Gentilhomme*, Toulouse, Éditions Ombres, 1996, p. 92-93.]

[51] C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 68.

[52] M. Prestini, « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », art. cité, p. 25.

[53] S. Disegni, *Jules Vallès : du journalisme au roman autobiographique*, *op. cit.*, p. 137.

[54] Cf. J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 et 29 novembre 1864 (BNF) (p. 445-447).

> les copie. Bientôt, on ne copie que des copies de copies et ainsi de suite ; et à chaque génération, on s'éloigne d'un degré de l'original. L'artiste cesse d'avoir sa pensée et son sentiment personnel ; c'est une machine à calquer[55].

Mais, alors que Taine dénonce une régression artistique, qui conduit finalement les hommes à s'éloigner des modèles primordiaux, au travers de mauvais calques, Vallès concentre sa critique de l'enseignement sur la problématique de l'événement révolutionnaire, lequel est assimilé à un pur exercice de rabâchage scolaire :

> C'étaient des forts en thème qui commandaient les hautes barricades dans la terrible journée de la Saint-Jean […].
>
> […] Saint-Just et tous les hardis de la Montagne qui fauchaient avec lui ne firent que mettre en action leurs versions de classe, et c'est au nom des morts qu'on tua les vivants, dans ce temps-là[56].

Une parole et des actes codés supplantent l'action libératrice que devrait supposer l'événement révolutionnaire. L'expression « fort en thème » impute plus particulièrement cette transposition dévoyée de la pratique scolaire, en juin 1848, à la bourgeoisie intellectuelle, « classe savante[57] » par opposition à la « classe ouvrière[58] ». Au demeurant, de la Révolution française à celle de 1848, l'action relève d'un même exercice de traduction qui consiste à copier des *res gestae*, avec des implications autoritaires, voire criminelles[59]. Si Vallès inverse l'ordre chronologique des événements, évoque Juin 1848 avant d'en venir à la Révolution française, c'est pour mieux remonter de l'événement jusqu'à ses déterminations antérieures. Or, les structures mentales construites par le système scolaire lient très étroitement les faits entre eux, d'une époque à l'autre. En témoigne l'immersion continue des syntagmes qui expriment la violence concrète et ponctuelle des événements – « au fort de la bataille[60] » ; « la terrible journée » ; « mettre en action » – dans une écriture à résonance scolaire, qu'il s'agisse d'alexandrins en tant que tels ou des expressions techniques « thème » et « versions de classe ».

À l'instar de Hugo, de Balzac ou encore d'Anatole France, Vallès raille la « cuistrerie des "régents de collège[61]" », mais ses moqueries plaisantes le conduisent à dénoncer – de manière beaucoup plus sérieuse – les impostures de l'événement révolutionnaire. En 1885, *Le Livre de mon ami* tourne en dérision le décalage entre

---

[55] Hippolyte Taine, *Philosophie de l'art* [1865], Paris, Germer Baillière, 1872, p. 32.

[56] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 817).

[57] Antoine Destutt de Tracy cité par Antoine Prost, *Histoire de l'enseignement en France*, *op. cit.*, p. 13.

[58] *Id.*

[59] Même si, bien sûr, l'héroïsme martyr de 1848 n'est pas tout à fait superposable à la gloire meurtrière de la Terreur.

[60] Cf. J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 817) : « *Et j'irai crânement au fort de la bataille / Découper mon linceul dans le coin d'un drapeau !* (Mars 1848) »

[61] Françoise Mayeur, « Permanence des structures », *Histoire de l'enseignement et de l'éducation en France. III. De la Révolution à l'École républicaine, 1789-1930* [1981], Paris, Perrin, 2004, p. 551.

le récit des exploits antiques que le professeur M. Chotard essaye de transmettre à ses élèves et la réalité contemporaine de la classe :

> Près de se dévouer aux dieux Mânes et pressant déjà de l'éperon les flancs de son coursier impétueux, Décius Mus se retourna une dernière fois vers ses compagnons d'armes et leur dit :
>
> – Si vous n'observez pas mieux le silence, je vous infligerai une retenue générale. J'entre pour la patrie, dans l'immortalité. Le gouffre m'attend. Je vais mourir pour le salut commun. […] Il est juste et nécessaire qu'un citoyen se dévoue pour le salut commun. Enviez-moi et ne pleurez pas. Il est inepte de rire sans motif. Monsieur Nozière, vous serez consigné jeudi. Mon exemple vivra parmi vous[62].

Au moyen de juxtapositions abruptes et comiques entre les contenus enseignés et l'enseignement effectif du professeur, l'écriture montre surtout que les esprits des élèves résistent aux « cadres mentaux[63] » qu'on essaye de leur imposer. Ces derniers ne semblent pas très attentifs aux sacrifices consentis en faveur des victoires romaines et, comme pour mieux parer à l'ennui, ils préfèrent déclencher des événements joyeux dans la classe. En même temps, Pierre Nozière entretient un rapport ambigu à cette Antiquité. Quand il n'est pas en proie au fou rire, le narrateur insiste sur l'enthousiasme admiratif que lui procurent ces récits glorieux[64]. Quelques années auparavant, Vallès explique que la littérature scolaire imprègne les mentalités, et il s'appuie lui aussi sur l'exemple de Décius Mus[65]. Toutefois, il est autrement plus incisif et montre que les modèles scolaires façonnent des comportements dangereux, aux heures les plus décisives. Plus radical que Michel Bréal, Vallès place les structures scolaires au fondement même de l'action humaine qui donne sa consistance tangible aux révolutions. Dans ces conditions, l'événement révolutionnaire, outre qu'il est paradoxalement contraire à l'esprit de nouveauté et d'émancipation qu'il devrait concrétiser et déployer[66], devient un simulacre d'événement. Il se laisse complètement « assimiler à la structure[67] » là où il devrait se donner comme « fondateur d'une nouvelle structure[68] ». Chez Vallès,

---

[62] A. France, *Le Livre de mon ami* [1885], Paris, Calmann-Lévy, 1903, p. 150-151.

[63] Pour utiliser avec une signification renouvelée l'expression de Jean-Claude Yon : cf. « Chapitre 4. De nouveaux cadres mentaux », *Histoire culturelle de la France au XIX^e^ siècle*, Paris, A. Colin, 2010, p. 97.

[64] « [D]e sa voix grasse de vieux sermonnaire il prononçait lentement cette phrase : "Les débris de l'armée romaine gagnèrent Canusium à la faveur de la nuit" […]. [C]ette vision, à demi voilée, qui s'effaçait lentement, était si grave, si morne et si fière, que mon cœur bondissait de douleur et d'admiration dans ma poitrine ». Cf. A. France, *Le Livre de mon ami*, *op. cit.*, p. 153.

[65] Cf. J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816) : « Aux heures orageuses, on joua bravement sa vie et l'on se plaisait à menacer la mort avec le regard de Décius. »

[66] Cf. 1.2. Héroïsme et révolution.

[67] J.-P. Boutinet, « L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ? », art. cité, p. 39.

[68] *Id.*

l'événement semble pour ainsi dire noyé dans la « permanence des structures[69] » scolaires.

Les structures scolaires inspirées des modèles antiques sont d'autant plus pernicieuses et nocives qu'elles produisent intrinsèquement des semblants de « hauts faits » glorieux. Vallès est en effet très virulent envers les cérémonies de remises de prix qui ponctuent très régulièrement l'actualité de son temps. « Faux événements » par excellence, elles tiennent plutôt du rituel, systématiquement reconduit dans le calendrier, ou encore du « cérémonial comme duperie[70] ». Ce sont des « conduites répétitives et conventionnelles[71] » qui sous-tendent et cautionnent en plus, par leur propre existence, l'attrait pour l'exploit individuel. D'une part, l'agenda scolaire est scandé par des « concours de pacotille[72] », qui ont souvent pour sujets des événements aussi violents que les combats antiques du gladiateur Spartacus. Quant aux distributions de prix, elles semblent à la fois inutiles et dangereuses : « tout un troupeau de ces prix d'honneur s'est perdu dans les terrains vagues, et, au souvenir des distributions solennelles, a mené la jeune France au ridicule et à l'abattoir[73] ». En 1879, Michel Bréal dénonce le poids des distinctions dans l'institution scolaire :

> Faut-il considérer comme un effet ou comme l'une des causes de ce travers l'usage des distinctions régnant dès l'école, laquelle, comme on sait, a déjà ses distributions de croix d'honneur et de médailles ? On dit que le pur sentiment du devoir n'existe pas chez les enfants, et que c'est là une notion trop haute pour des natures encore si légères. Je crois, au contraire, qu'il est plus facile d'habituer des enfants à travailler pour se contenter eux-mêmes […] que de ramener au désintéressement l'homme qui a grandi dans le désir des récompenses, et qui n'a jamais séparé dans sa pensée un acte de bonne conduite ou un effort de travail du signe extérieur qui doit le constater aux yeux du monde[74].

Bien plus, chez Vallès, la sanctification de l'héroïsme revient explicitement à « déifier la guerre[75] ». Par conséquent, les « distributions de croix d'honneur et de médailles » ne peuvent-elles pas inspirer aux élèves un « sentiment du devoir » non pas « pur » mais patriotique, porté vers la gloire guerrière ?

D'autre part, la solennité scolaire des distributions de prix s'exporte en dehors du système d'enseignement, si bien qu'elle imprègne la sphère littéraire et artistique. Dans ce cas, s'instaure moins une corrélation directe qu'un parallèle entre le besoin de médailles et l'inclination pour la gloire guerrière ou l'héroïsme révolutionnaire. Vallès n'en détruit pas moins virulemment la mystification du « haut fait ». Il fustige les « récompenses[76] », les « couronnes[77] » et la distribution de

---

[69] Françoise Mayeur, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation en France*, *op. cit.*, p. 499.

[70] Cf. Giuliana Colajanni, « Le cérémonial comme duperie et la parole quotidienne », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1985, n° 2, p. 123-133.

[71] *Ibid*., p. 127.

[72] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 817).

[73] *Id*. (p. 816).

[74] M. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, *op. cit.*, p. 119.

[75] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 816).

[76] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 24 mars 1866 (BNF) (p. 828).

médailles, qui lui paraît « injurieuse pour le public et humiliante pour l'artiste[78] ». Or, ses déclarations en la matière rappellent formellement sa critique du « haut fait » guerrier ou révolutionnaire. Les jurys académiques se couronnent eux-mêmes en distribuant des médailles, d'où la servilité des artistes, appelés à fouler aux pieds « toute idée de révolte contre la tyrannie du ministère ou de l'école[79] », et assimilés à un « tas de singes[80] ». Ces semblants de « hauts faits » ne font qu'entériner le pouvoir des structures existantes : là encore, l'événement est entièrement façonné par les « cadres mentaux[81] » où il se produit, pour reprendre avec un sens élargi la formule de Jean-Claude Yon à propos de l'enseignement au XIX^e^ siècle. À l'inverse, lorsqu'ils ont lieu en dehors des événements institués et des structures tangibles, les grands succès artistiques engendrent eux-mêmes des « cadres mentaux », qui enferment ensuite les artistes consacrés dans un horizon d'attente hostile à toute nouveauté[82] :

> Si le boulet de la défaite est lourd, celui de la victoire l'est aussi. Il y a des gens qu'écrase leur premier triomphe. La critique fait à leur œuvre l'accueil que l'on fait aux heureux, et leur taille une statuette ou un buste, avec les attributs de leur talent. C'est fini : les voilà rivés au genre qu'a créé leur réputation, et ils étouffent en grandissant dans leur berceau. […] Le public paresseux et bête s'en tient aux premières données et ne sait ni ne veut changer son impression[83].

Ainsi, de même qu'il appelle de ses vœux l'indifférence de ses contemporains à « la gloire de la patrie[84] », il souhaite organiser « contre ces solennités et ces triomphes la conspiration de l'indifférence[85] ».

Victimes de l'événement livresque

Les contemporains de Vallès sont d'autant plus fondés à se méfier des triomphes en tous genres qu'ils ne sont pas seulement « esclav[es] du collège[86] », des institutions scolaires et académiques ou, plus largement, des habitudes de consécration, ces héritages antiques revitalisés par le système culturel et médiatique du XIX^e^ siècle : le « fardeau de la convention […] écras[e][87] » l'essence même de la

---

[77] *Id.*

[78] J. Vallès, « Pas de récompenses », *L'Art*, 11 juin 1868 (BNF) (cf. Annexes).

[79] *Id.*

[80] *Id.*

[81] Pour reprendre une fois encore l'expression de Jean-Claude Yon : cf. *Histoire culturelle de la France au XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 97.

[82] À ce sujet, voir notamment les réflexions conduites par la sociologue de l'art Nathalie Heinich.

[83] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 juillet 1865 (BNF) (p. 799).

[84] J. Vallès, « Conclusion », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 36.

[85] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 24 mars 1866 (BNF).

[86] *Id.* (p. 829).

[87] J. Vallès, « Causerie. Jeunes élèves », *L'Époque*, 19 juillet 1865 (BNF) (p. 852).

littérature moderne[88]. Pour le critique littéraire, il convient donc de s'intéresser à l'élaboration proprement textuelle du « haut fait ». Beaucoup d'artistes – dont certains « se vantent de servir à l'éducation du peuple[89] » – ont gardé « le pli de l'éducation classique[90] ». Cet héritage forcé peut expliquer leur goût prononcé pour l'épopée, qui est devenue à l'époque alexandrine un genre littéraire, « le récit poétique de quelque grande action[91] », puis a revêtu un sens dérivé à partir du XIX^e^ siècle : « ce qui ressemble à l'épopée dans la réalité ou la littérature[92] ». Outre Virgile et Homère, tel ou tel poème épique comme *La Jérusalem délivrée*, datant de la Renaissance, Vallès rejette tout un genre, qui n'a assurément pas ses faveurs de lecteur : « Je n'aime pas le livre du Tasse, mon jugement sera donc bien impartial ; de tous les poèmes épiques que j'ai lus, ou essayé de lire, c'est peut-être celui que j'ai le moins goûté[93]. » Puisqu'il veut surtout s'intéresser au présent, sa critique vise également la persistance du genre épique au XIX^e^ siècle. Il ne se contente pas d'exprimer la lassitude de ses contemporains vis-à-vis de l'épopée[94], mais il fustige les écrivains qui pratiquent ce genre définitivement dépassé, « l'épopée, qui serait un non-sens, un anachronisme entre les mains mêmes d'un homme de génie, et dont les commençants font leur maquette et leur idole[95] ». Il est donc presque systématiquement virulent à l'encontre de Victor Hugo, « cet épopiste, ce bibliste[96] ». Dès 1827, Hugo avait déclaré, dans sa préface de *Cromwell* – prônant la modernité du drame romantique –, que l'épopée appartenait à la période révolue de l'Antiquité classique et l'avait rattachée avant Vallès à un régime littéraire dépassé. Cependant, « il y a bien incontestablement une pratique d'écriture épique chez Hugo[97] ». C'est même l'un des principaux motifs de l'hostilité vallésienne envers ce dernier, car l'épique est à ses yeux « la forme principale de la sacralisation littéraire : toute idéalisation est épique ; toute grandeur, religieusement fabriquée et exprimée[98] ». Vallès déplore en outre que Lamartine soit « le Belmontet des séraphins[99] », dans une référence sarcastique à cet homme politique – aussi poète – du XIX^e^ siècle qui « n'a cessé de chanter, sur le mode épique, Castelsarrasin et

[88] Associée à la période que les historiens nomment les Temps modernes et qui s'étend de la fin du Moyen Âge à l'époque contemporaine (le sens de cette « Modernité » est attesté chez Balzac dès 1823).

[89] J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 880).

[90] *Id.*

[91] Abbé Batteux, *Principes de la littérature*, Lyon, Amable Leroy, 1802, t. 2, p. 146, cité par Daniel Madelénat, *L'Épopée*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 17.

[92] D. Madelénat, *L'Épopée*, *op. cit.*, p. 17.

[93] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mars 1864 (BNF) (p. 337).

[94] « Nous sommes las de l'épopée ». Cf. J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 399).

[95] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 16 janvier 1865 (BNF) (p. 484-485).

[96] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », *Le Figaro*, 7 juin 1868 (Gallica) (p. 1063).

[97] Pierre Laforgue, « Épopée et histoire chez Hugo (1852-1862) », *Hugo : romantisme et révolution*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2001, p. 163.

[98] Hedia Balafrej, « Hugo lu par Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1985, n° 2, p. 274.

[99] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », art. cité (p. 1063).

l'Empire[100] ». Le genre de l'épopée et, au-delà, le registre épique constituent donc à ses yeux une religion littéraire extrêmement nuisible.

Nonobstant un certain nombre de précautions[101], le XIX^e^ siècle peut être considéré comme un « crépuscule de l'épopée[102] », qui voit le roman s'imposer au détriment de la poésie épique[103]. Ce faisant, si l'épopée s'avère désormais « dispersible[104] » et « volatile[105] », l'événement épique renaît et se perpétue par des avatars romanesques. C'est précisément ce que déplore Vallès lorsqu'il accuse Balzac et Georges Sand d'avoir « tous les deux sacrifié souvent le fait à l'effet et jeté le manteau des demi-dieux sur les épaules de simples mortels[106] ». En 1864, l'événement épique vient même entacher son actualité littéraire immédiate quand paraît le roman de Barbey d'Aurevilly *Le Chevalier des Touches*, auquel il se montre par ailleurs favorable : « ses batailles et ses supplices sont parfois épiques, c'est un reproche à faire au livre ; l'épopée n'est pas le roman[107] ». À l'inverse, il se réjouit la même année que Joseph Boulmier, ce « fils ardent de 93[108] », se soit départi de la brutalité épique qui caractérisait auparavant sa poésie républicaine et révolutionnaire : « la révolution étouffait le poète, et quand il pouvait se tailler un drapeau, il aspirait seulement à marcher à l'ombre du drapeau des autres[109] ». Comme le préciseront, en 1884, les *Souvenirs d'un étudiant pauvre*, c'est d'abord le poète de 1848 qui a séduit le jeune Vallès : « Je m'attachai à sa poésie révolutionnaire qui avait la mine brutale, l'accent violent, et qui répondait aux aspirations martiales de mon cœur, à mes envies de combat, à mon besoin de sauter à pieds joints dans la lutte[110]. » Mais le critique de 1864 préfère les vers qui « jaillissent du cœur et ne sont point les fils échevelés, bruyants, de la circonstance ou de l'accident[111] », car elles n'ont « ces rimes-là qu'a fait éclore la politique

---

[100] Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1704.

[101] Voir notamment le prestige de Virgile ou de Dante auprès d'écrivains ou d'historiens comme Michelet. Le XIX^e^ siècle redécouvre *La Chanson de Roland*. Une nouvelle vision de l'épopée se met en place sous une forme symbolique voire fragmentaire – par exemple, chez Balzac ou Hugo – dans des récits nationaux, etc.

[102] D. Madelénat, *L'Épopée*, *op. cit.*, p. 231.

[103] Sur l'épopée au XIX^e^ siècle, voir notamment Léon Cellier, *L'Épopée humanitaire et les grands mythes romantiques*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1971 et Herbert James Hunt, *The Epic in nineteenth-century France : a study in heroic and humanitarian poetry from* Les Martyrs *to* Les Siècles morts, Oxford, B. Blackwell, 1941.

[104] A. Foglia, « Préambule », *Romantisme*, *L'Épique*, 2016/2, n° 172, p. 5.

[105] *Id.*

[106] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 549).

[107] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon,* 19 avril 1864 (BNF) (p. 349).

[108] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 415).

[109] *Id.* (p. 416).

[110] J. Vallès, *Souvenirs d'un étudiant pauvre* [1930], dans *Œuvres complètes*, Paris, Livre Club Diderot, 1969, t. 2, p. 921.

[111] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 418).

ardente, qu'une gloire d'un jour et qui s'éteint avec le brasier des émeutes[112] ». Autrement dit, qu'il s'agisse d'événements quotidiens, de batailles ou de révolutions, Vallès souhaiterait que le champ littéraire soit généralement moins « accueillant à l'épique[113] ».

Les références à Hugo et à Lamartine suggèrent aussi que le « haut fait » est indissociable, au XIX^e^ siècle, de la modernité romantique, qui le colore en particulier d'une dimension révolutionnaire. Vallès s'en prend moins à la Révolution elle-même qu'à ses formes littéraires, en l'occurrence romantiques, comme l'atteste sa critique des *Vagabonds* du républicain Mario Proth :

> Avec les intentions les plus révolutionnaires du monde, M. Mario Proth, dans *Les Vagabonds*, donnait prise à la raillerie des conservateurs et des sceptiques ; individualiste par la pensée, il était, par la forme, un *classique du romantisme* […]. Telle page semblait un cantique ! Laissons les cantiques aux églises et ne portons jamais comme un cierge le flambeau de la révolution[114] !

Le romantisme relève alors paradoxalement d'une rhétorique classique qui dévoie la Révolution parce qu'elle l'érige en religion. C'est un problème hérité de la Révolution française, et plus précisément issu du préromantisme de Rousseau, qui aurait façonné la parole sociale sur le modèle de l'éloquence classique. Vallès établit une continuité rhétorique entre l'héroïsme épique de Plutarque et « l'enthousiasme[115] » rousseauiste, qui a considérablement influencé Robespierre au sein même des événements :

> À l'influence de Plutarque se joignit celle de Rousseau ! Elle relève du Grec comme héros, du Genevois comme écrivain. […] Les héros de Plutarque sont bien en marbre, ceux de Rousseau en pierre et même en plâtre […]. C'est pour lui faire honneur que Robespierre, serré dans son habit bleu, porte à la main le bouquet de fleurs des champs, qu'il s'en va […] déposer sur l'autel de l'Être suprême.
>
> Drôle de Dieu que ce Dieu du XVIII^e^ siècle ! Pourquoi donc avoir tué l'ancien, s'ils le remplacent par un autre[116] ?

Influencé par Rousseau, Robespierre n'aurait été qu'un bibliste de la Révolution. Vallès reprend – pour le déplorer – ce constat que l'emprise rousseauiste « a puissamment contribué à l'éclosion du romantisme d'une part, et à l'idéologie révolutionnaire de l'autre[117] ». En même temps, c'est du déisme de Rousseau que procède le culte précis de l'Être suprême.

---

[112] *Id.*

[113] D. Madelénat, *L'Épopée*, *op. cit.*, p. 248.

[114] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 16 janvier 1865 (BNF) (p. 485).

[115] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 381).

[116] *Id.*

[117] Gita May, *De Jean-Jacques Rousseau à Madame Roland. Essai sur la sensibilité préromantique et révolutionnaire* [1964], Genève, Librairie Droz, 1974, p. 13. Cf. aussi Jean Roussel, *Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution : 1795-1830, lectures et légende*, Paris, A. Colin, 1972.

Il est significatif que Vallès prenne également ses distances avec *L'Histoire de la Révolution* de Louis Blanc, historien qu'il qualifie par ailleurs d'autoritaire, et qu'il englobe avec Robespierre dans une périphrase méprisante, héritée de Proudhon : « ces saints modernes de la Révolution[118] ». Si ses jugements sur Louis Blanc sont fluctuants[119], il opte quand même clairement pour l'un des deux partis qui divisaient les révolutionnaires et les historiens tout au long du XIX[e] siècle : « Soit on se sentait plutôt proche de Robespierre – on lisait alors l'histoire de Louis Blanc et on penchait pour Rousseau – soit on se rangeait avec Michelet du côté de Danton et on préférait Voltaire[120]. » Or, à ses yeux, et toujours dans une optique proudhonienne, le « sanglotement étudié[121] » de Rousseau et, en définitive, la « sensibilité[122] » romantique ont fait germer un héroïsme martyr et/ou meurtrier, qui a considérablement abîmé les Révolutions, depuis 1789 jusqu'à 1848. Vallès ne réprouve « pas le "sensible", mais la sacralisation affective, la consécration par la sensibilité[123] » : l'événement révolutionnaire devient alors une idole qui mérite aisément le sacrifice humain. Au début du texte qu'il consacre à Proudhon, l'écrivain-journaliste ridiculise ouvertement sa propre contribution à la Révolution de février, celle d'un lycéen nantais prêt à « offrir [s]on bras à la République[124] », qui mit « [s]a religion à rester tête nue tout le temps[125] » au moment de planter les arbres de la Liberté, et de gratter le mot *Royale* sur la plaque de la place devenue ensuite *Nationale*. Il précise qu'il avait alors les larmes aux yeux et faisait preuve d'un enthousiasme débordant. Il se présente comme un « Christ des barricades[126] », pour reprendre la formule de Frank Paul Bowman, mais avec le recul de la moquerie, car il ne peut « songer sans rire à ce temps-là[127] ». Toutefois, le rire est amer et fait place à la déploration dès lors qu'il relève d'un constat plus général : « la vérité n'est pas près de triompher, hélas ! le jour où l'erreur prend le nom de martyre[128] », et il est grand temps que les hommes cessent « d'être des dupes en même temps que des martyrs[129] ». S'il est « habituel de reprocher à la révolution de 1848 d'avoir été une révolution politique faite avec les moyens de la littérature[130] », il ne l'est pas tant d'insister aussi explicitement et virulemment sur le romantisme destructeur de l'événement révolutionnaire dans son ensemble, comme le font Proudhon et Vallès.

---

[118] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 820).

[119] Cf. notamment J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 14 avril 1865 (BNF) (p. 807).

[120] Delphine Depras, *Jules Vallès : de l'imaginaire de la révolution à son expression littéraire*, Thèse de doctorat : littérature française, sous la direction d'Antoine Court, Saint-Étienne, Université Jean Monnet, 1996, p. 52.

[121] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 381).

[122] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 819).

[123] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1589.

[124] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 808).

[125] *Id.* (p. 810).

[126] Cf. Frank Paul Bowman, *Le Christ des barricades. 1789-1848*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1987.

[127] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 809).

[128] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 870).

[129] *Id.* (p. 871).

[130] A. Vaillant, *La Crise de la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble, ELLUG, 2005, p. 27.

De la même façon, Vallès ne se contente pas de réduire « l'éclair de Juillet[131] » à une réaction bourgeoise, journalistique et littéraire, aux antipodes d'une réalisation populaire de la révolution. À ce sujet, ses silences sont éloquents mais ses critiques aussi. S'il n'évoque presque pas les « Trois glorieuses » pour elles-mêmes, il est en revanche féroce envers le romantisme de 1830, qui essaime tout au long du siècle, sous des formes variées. Dès 1857, il prend pour cible les littérateurs de 1830 – ces « martyrs de la pensée[132] », ces « faux grands hommes[133] » ou encore ces « Christs de contrebande[134] » – en la personne de Victor Escousse, auteur dramatique français qui a participé à la Révolution de 1830 puis s'est suicidé en 1832, avec son ami et collaborateur Auguste Lebas, après plusieurs échecs théâtraux. « En tuant Victor Escousse, le romantisme s'est blessé mortellement[135] », pourrait déclarer Vallès à l'instar de Régnier-Destourbet, l'ironie railleuse en plus. Il est notable que la figure révolutionnaire s'estompe au profit d'une bohème artistique, triste, voire suicidaire. Le suicide serait alors comme un avatar romantique, éminemment dévalué, de l'exploit révolutionnaire : c'est pour ainsi dire un rejet similaire de la société, transmué en sacrifice personnel, mais déplacé de l'espace public vers la sphère privée. Or, si le suicide peut être l'écume de l'action romantique, le meurtre ne doit-il pas être considéré à certains égards comme un résidu des exploits épiques ? Le parallèle est d'autant plus aisé que l'écrivain-journaliste dénigre dans l'ensemble de sa production l'exploit épique, qu'il assimile à une action mimétique et violente. Dans ces conditions, s'il critique les romanciers de son temps qui « brodent sur un canevas banal quelques petiotes aventures à travers lesquelles ne court pas […] la poignante passion[136] », Vallès ne tient pas pour autant « à ce qu'on se suicide ou qu'on tue[137] » et en « veu[t] presque au romancier qui dénoue le drame par la mort[138] ». L'intrigue romanesque se doit d'être moins lisse et plus poignante, sans pour autant donner trop d'importance à ces reliquats romantiques et épiques que peuvent être les motifs du suicide et du meurtre. De la même façon, lorsqu'il s'en prend à la « fantaisie chevaleresque[139] » des duels, il en récuse la dimension épico-romantique, bien soulignée par d'autres :

> Expression, aux yeux de Musset, de la « maladie du siècle », le jeu avec la mort que constitue le duel est pour l'écrivain le pâle et dérisoire substitut des combats que « la génération perdue » n'a pas livrés. Partie prenante des rites de la bohème littéraire, le duel est une des formes de la théâtralisation de soi qui

---

[131] J. Michelet, « Préface de l'*Histoire de France* (1869) », *Œuvres complètes. IV. Histoire de France* [1893-1898], Paris, Flammarion, 1974, p. 11.

[132] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 3.

[133] *Id.*

[134] *Id.*

[135] Régnier-Destourbet cité par Claude Schopp, « Victor Escousse. Naissance d'une légende », *L'Ull critic*, *Douleurs, souffrances et peines : figures du héros populaires et médiatique*s, 2003, n° 8, p. 83.

[136] J. Vallès, « Les livres », *La Liberté*, 28 mars 1866 (BNF).

[137] *Id.*

[138] *Id.*

[139] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (p. 868).

> caractérise ce groupe et sa culture. Il semble porter l'empreinte du romantisme, un mouvement qui exalte la mort prématurée[140].

Dans une étude consacrée au duel entre 1789 et 1914, Jean-Noël Jeanneney n'hésite pas à situer sa « première clé d'interprétation […] du côté du romantisme, fruit de l'époque[141] ».

Le duel, phénomène social érigé en fléau par Vallès[142], révèle combien le problème des résurgences épiques et romantiques dépasse les strictes frontières de la culture littéraire. La périphrase des « victimes du livre[143] » qui sert de titre à l'un des chapitres du livre *Les Réfractaires* peut d'ailleurs être comprise au sens propre : le livre emplit l'imaginaire de ses lecteurs, détermine très concrètement certains de leurs comportements et donc exerce un ascendant potentiellement négatif sur la réalité. Ainsi, les pseudo-exploits qui inondent la littérature sont dangereux dans la mesure où ils influencent directement les événements réels, comme le souligne d'emblée l'introduction à ce chapitre : « Combien de fois, sans le vouloir au juste ni le savoir tout à fait, tel qui croit être *lui*, ne s'est-il pas tenu en face d'une émotion ou d'un événement dans l'attitude de la gravure, avec le geste d'Edgar[144] [?] » L'antonomase finale contient une référence au héros tumultueux du livre de Walter Scott, *La Fiancée de Lammermoor*, roman historique pétri de romantisme tragique qui compte parmi les lectures d'Emma Bovary. L'allusion est symptomatique du propos d'ensemble des « Victimes du livre », qui décline l'impact néfaste des événements écrits dans ses dominantes épique et romantique.

L'autorité tyrannique de l'imprimé s'exerce non seulement auprès de tous les profils de lecteurs, mais dans différents genres et sous-genres littéraires. Il faut toutefois distinguer les aventures exotiques ou hardies des livres d'enfance, celles de Robinson ou des livres bleus, et les événements relatés dans les livres historiques. Vallès établit une première hiérarchie entre « le livre de récréation[145] » et le « livre d'histoire[146] ». L'histoire de Jean Bart crée certes des aspirations maritimes et militaires propices à la désillusion :

> À peine il a achevé sa lecture, il parle de quitter les classes de latin pour entrer en *élémentaires*, et se préparer à la marine. […]
>
> Un jour […] il *filera*. Il marchera sur Toulon pour s'embarquer. Vous le ferez arrêter par les gendarmes, mettre au séquestre, ou au cachot ; vous le corrigerez par vos mains. Ce gamin de douze ans se redressera fier sous le châtiment ; il se croit déjà devant l'ennemi.
>
> […]

---

[140] F. Guillet, *La Mort en face*, *op. cit.*, p. 229.

[141] J.-N. Jeanneney, *Le Duel : une passion française (1789-1914)*, *op. cit.*, p. 41.

[142] Voir notre chapitre 1.

[143] J. Vallès, « Les victimes du livre », *Le Figaro*, 9 octobre 1862 (Gallica) (p. 230).

[144] *Id.* (p. 231).

[145] *Id.* (p. 235).

[146] *Id.*

> Au lieu de faire naufrage *« sur la côte lointaine »*, il ira, l'amiral manqué, se briser contre les écueils à fleur de boue de la vie banale […].
>
> Peut-être encore, sur les bords de la Seine, cadavre verdi par l'eau […] échoué contre le Pont-Neuf[147].

Les romans de Fenimore Cooper et de Walter Scott sont, d'une autre manière, un appel à l'aventure glorieuse, qui entraîne au mieux une mélancolie rêveuse[148], une résignation triste, au pire, des voyages éreintants, stériles, voire ruineux :

> Il existe des familles entières qui ont fait leurs malles et pris le chemin de l'Écosse, sur les talons du romancier.
>
> Ils ont, les braves gens, traversé au galop de leurs chaises de poste d'interminables lieues de brouillard […] et sont repartis tout écorchés par les notes d'hôtellerie et les banquettes de wagon, très dégoûtés du montagnard écossais[149]…

Cependant, toutes ces lectures évoquent des mondes si lointains qu'elles sont en définitive assez « [p]eu dangereuses[150] », et qu'elles font plutôt des « victimes pour rire[151] ». Ce n'est pas le cas de tous les livres : ceux qui, en conservant une dimension historique et/ou romantique, se veulent plus proches de la vie réelle des lecteurs sont autrement plus nocifs. Ainsi, les lectures romantico-tragiques tendraient à sublimer ou du moins à cautionner le fait de (se) donner la mort, et encourageraient pour ainsi dire le suicide, voire le crime passionnel :

> *Elles* ont un livre pour exécuter toutes leurs trahisons, poétiser leurs crimes !
>
> La courtisane a *Manon Lescaut*, Léonie Chéreau copie *La Dame aux camélias*, Angélina Lemoine lit *Marion Delorme*. Mme Lafarge avait lu aussi !
>
> Toutes les femmes qui ont un peu empoisonné leur mari, jeté au feu leur enfant : des victimes du livre !
>
> Tout assassin en redingote, tout suicidé en blouse, victime du livre[152] !

Récit d'une « passion coupable[153] » entre son protagoniste et Madame Mourier, *Jean Delbenne* insiste aussi sur l'influence inquiétante des événements littéraires et, en particulier, romantiques. Il évoque à plusieurs reprises *Antony* d'Alexandre Dumas, l'un des premiers drames modernes du siècle, qui fut aussi considéré par Maxime

---

[147] *Id*. (p. 235-236).

[148] *Id*. (p. 238).

[149] *Id*. (p. 238-239).

[150] *Id*. (p. 239).

[151] *Id.*

[152] *Id*. (p. 246). Le crime de « l'empoisonneuse » Mme Lafargue est pour ainsi dire « l'archétype » des faits divers de l'époque : cf. J.-N. Jeanneney, *Une histoire des médias : des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 96.

[153] J. Vallès, *Jean Delbenne*, *L'Époque*, 5-8 octobre 1865 (Institut de France) [Nous renverrons également à la pagination de l'édition suivante : J. Vallès, *Œuvres complètes*, édition revue, annotée et préfacée par L. Scheler et M.-C. Bancquart, Paris, Livre Club Diderot, 1970, t. 4, *op. cit.*, p. 312.]

Du Camp et d'autres, comme « le plus grand événement littéraire de ce temps[154] ». D'emblée, le premier chapitre reprend le fameux cri formant l'issue tragique de la pièce, poussé par le héros Antony qui a assassiné sa maîtresse Adèle pour sauver son honneur : « Elle me résistait, je l'ai assassinée[155] ! » Dans un effet d'écho concerté, le septième chapitre souligne l'impact émotionnel de cette phrase sur les protagonistes : « Nous avons vu qu'un jour on avait feuilleté *Antony*, et que la dernière phrase les avait glacés[156]... » Ils risquent aussi de devenir des « victimes du livre ». Or, ils sont loin d'être les seuls à subir l'attrait plus ou moins refoulé de ce motif littéraire qu'est le meurtre d'amour, comme l'indique le chapitre « *Antony* », où Vallès retranscrit et commente une fois de plus la phrase finale du drame : « Cri admirable, du reste, qu'on voudrait pousser rouge du sang d'Adèle, devant le mari, les gendarmes et le reste… / Dire cela et mourir[157] !... » Là encore, le meurtre et le suicide se rejoignent dans une même actualisation de l'événement romantique.

Plus encore, Vallès relève le danger dont sont porteurs les livres d'histoire, qui peuvent encourager et dévoyer les comportements de révoltés sur la scène réelle des événements historiques :

> [C]ombien qui s'étaient jetés dans la mêlée, grisés par l'odeur chaude de certains livres, histoires de la Montagne ou de la Vendée, des *Girondins* ou de *Dix ans* ! Esquiros ou Crétineau-Joly, Lamartine ou Louis Blanc !
>
> […]
>
> […] chez quelques-uns de ces héros, l'amour des batailles l'emportait peut-être sur l'amour du bien […].
>
> […] ces chercheurs de dangers, ces traîneurs de drapeaux, apôtres, tribuns, soldats, vainqueurs, vaincus, ces martyrs de l'histoire, ces bourreaux de la liberté : des VICTIMES DU LIVRE[158].

C'est dans un livre tel l'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc qu'il a lui-même lu l'histoire des révoltes ouvrières de Paris et de Lyon avant 1848 : celles de 1832 et de 1834 notamment. Il s'en prend surtout à l'historiographie romantique et semble attaquer en filigrane « ses collusions avec la littérature[159] ». Il loue et repousse à la fois sa dimension littéraire – surtout épique et lyrique –, qui lui confère une grande puissance évocatoire, mais qui détournerait nombre de révolutionnaires, « victimes du livre », de leurs objectifs fondamentaux. En lieu et place de la justice sociale, l'épopée lyrique devient pour ainsi dire un but à part entière. D'une façon similaire, en 1847, à quinze ans, Vallès a été très sensible au premier livre de l'*Histoire de la*

---

[154] M. Du Camp, « Souvenirs littéraires », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1882, cité par Fernande Bassan et Sylvie Chevalley (dir.), *Alexandre Dumas père et la Comédie-Française*, Paris, Lettres modernes, 1972, p. 220.

[155] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 295).

[156] *Id*. (p. 314).

[157] J. Vallès, « Les victimes du livre », art. cité (p. 241). La formule « JE L'AI ASSASSINÉE ! » est significativement inscrite en capitales.

[158] *Id*. (p. 246).

[159] Hervé Mazurel, « Romantisme », dans C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia *et al*. (dir.), *Historiographies. Concepts et débats. Partie I*, Paris, Gallimard, 2010, p. 596.

Révolution française de Michelet, qui avait le pouvoir de le transporter au cœur des événements évoqués : « Ça vivait et ça luisait, c'était clair et c'était chaud. Je partais quelquefois dans ma chambre avec du Michelet comme on va se chauffer près d'un feu de sarment[160]. » En même temps, il regrette que l'historien-orateur de 1851 ait fréquemment visé le grand effet, solution de facilité quand il s'agit d'amplifier les événements historiques : « bien souvent, il *tisonnait* trop et voulait faire trop d'étincelles : cela soulevait un nuage de cendres[161] ».

La critique vallésienne du romantisme littéraire ou historiographique n'est certes pas dépourvue d'ambiguïtés. En témoignent les rapports ambivalents de Vallès aux historiens romantiques mais aussi l'emphase qui caractérise souvent sa propre écriture, y compris lorsqu'il s'agit de rejeter l'attrait romantique de l'événement violent[162]. Est-ce à dire que Vallès aurait tout gardé du romantisme, « style, génie, fierté, conscience d'écrire l'histoire, – sauf les illusions[163] » ? Quoi qu'il en soit, il évoque les quasi-suicides comme les meurtres collectifs, les « martyrs de l'histoire » comme les « bourreaux de la liberté » qui sont – déplore-t-il par ailleurs dans ses « Lettres d'un irrégulier » – « prêts à tirer sur quiconque […] au nom même de la Révolution[164] ». Au-delà de la puissance effective de la littérature, cette dernière formule souligne la portée pragmatique des mots. Pourtant, l'efficience du verbe ne peut-elle pas constituer à l'inverse une « arme contre les représentations mentales mythifiantes[165] », d'où la nécessité revendiquée d'écrire et de lire autrement les événements ? Au lieu de se trouver « drapé[s] dans des guenilles de convention[166] » épico-romantiques, ces derniers devraient être entièrement « dénudés ». Pour satisfaire à la « passion de la réalité[167] », le roman s'est certes peu à peu imposé au détriment de l'épopée. Mais il faut encore, selon Vallès, que l'art se renouvelle dans au moins deux directions majeures : telle est la « besogne des actualistes[168] ».

Plan d'action : « la besogne des actualistes »

Ce renouveau artistique consiste d'abord dans le choix des sujets qui doivent être puisés non plus dans la grande histoire mais dans des existences quotidiennes. Déjà, en 1840-1842, dans son introduction aux *Français peints par eux-mêmes*,

---

[160] J. Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 487.

[161] *Id.*

[162] Voir notamment l'extrait cité ci-dessus : cf. J. Vallès, « Les victimes du livre », art. cité (p. 246).

[163] Jean-Pierre Richard, « Un témoin de 48 : Jules Vallès. À propos de *L'Insurgé* », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1947, n° 4, p. 431.

[164] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. *À Monsieur le Rédacteur en chef du* Figaro », *Le Figaro*, 8 mai 1868 (Gallica) (p. 1044).

[165] B. Lasnier-Lachaize, « Les combats littéraires de Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, mai 1990, n° 10, p. 34.

[166] J. Vallès, « Timothée Trimm et Théresa », *Le Figaro*, 21 janvier 1866 (Gallica) (p. 605).

[167] J. Vallès, « L'année », *Le Progrès de Lyon,* 28 décembre 1864 (BNF) (p. 473).

[168] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », art. cité (p. 894).

Jules Janin dressait un « réquisitoire contre l'histoire "traités-et-batailles[169]" » et, dans « le contre-coup de la conversion produite par l'historiographie libérale puis romantique[170] », appelait à écrire l'histoire des masses plutôt que celle des grands événements :

> Les historiens, oubliant l'espèce humaine, se sont amusés à raconter des sièges, des batailles, des villes prises et renversées, des traités de paix ou de guerre, toutes sortes de choses menteuses, sanglantes et futiles ; ils ont dit comment se battaient les hommes et non pas comment ils vivaient ; ils ont décrit avec le plus grand soin les armures, sans s'inquiéter de leur manteau de chaque jour ; ils se sont occupés des lois, non pas des mœurs[171] […].

Dans le domaine artistique, l'actualisme vallésien tend à combler cette lacune historique par une triple mise à distance des événements passés, publics et politiques. Premièrement, les hommes doivent étudier le présent plutôt que le passé. Ils ont prise sur le premier mais pas sur le second :

> Quoi ! toujours nous discuterons le passé et nous regarderons derrière, en haut, au lieu d'aller notre chemin, droit devant nous ; nous rêverons au lieu d'agir, et pour parler de la vie antérieure ou de la vie future, nous oublierons la vie présente[172] !

Le passé est d'autant plus insaisissable que l'éloignement temporel tend à l'enfermer dans une adoration religieuse, propice à l'idéalisation et à la déformation de la réalité :

> Il se trouvera des gens pour soutenir qu'on devait […] garder le silence, mentir même par respect du passé. Le passé ! mais faut-il que nous en soyons les forçats toujours […] ? J'admets qu'on ne traîne pas les gloires dans la boue ; mais, quand on les trouve dans la poussière, on les y ramasse[173].

Deuxièmement, les « romanciers nouveaux[174] » ont vocation à restituer les événements personnels, privés et intimes, délaissés par les historiens :

> On a beau crier, beau faire, signer la paix, la guerre, suivre des drapeaux ou pousser des chars ; à côté de la vie publique, il y a la vie du cœur, l'homme derrière le citoyen, la personne au sein de la foule. Qui donc peindra cette existence du soir, si je puis dire, ces hasards et ces mystères ? C'est au roman qu'il appartient de poursuivre cette étude de la vie intérieure, des dessous du

---

[169] C. Saminadayar-Perrin, « Micro-histoire(s) du contemporain : détails et choses vues (1830-1870) », *Études françaises*, 2008, vol. 44, n° 3, p. 87.

[170] *Id.*

[171] Jules Janin, « Introduction », dans Léon Curmer et Pierre Bouttier (éd.), *Les Français peints par eux-mêmes : encyclopédie morale du dix-neuvième siècle* [1840-1842], Paris, Omnibus, 2003, t. 1, p. 10.

[172] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon,* 13 mars 1864 (BNF) (p. 340).

[173] J. Vallès, « Les chansons des rues et des bois », *Le Figaro,* 2 novembre 1865 (Gallica) (p. 572).

[174] Voir « Les romans nouveaux », titre d'un ensemble d'articles de critique littéraire écrits par Vallès pour *Le Progrès de Lyon* durant l'année 1864.

> monde et des secrets de l'âme. […] seul ou presque seul, le roman ouvre à l'individu un théâtre et un champ de bataille[175].

Enfin, au-delà, Vallès affirme que les grands événements politiques n'ont pas leur place dans la littérature, y compris au théâtre où il n'aime pas « tout ce qui est (drame ou cantate) une apothéose de l'histoire[176] ». Il voudrait donc qu'on laisse « les tribuns, les rois, dans le silence des livres[177]. » C'est pourquoi il n'apprécie vraiment l'entreprise mémorialiste de Madame Roland que lorsqu'« elle oublie l'histoire et qu'elle redevient elle-même[178] ».

À première vue, le projet actualiste pourrait rappeler l'entreprise de Balzac. Dès 1842, dans « L'Avant-propos » de *La Comédie humaine*, le roman était défini de manière inédite comme « l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs[179] ». En réalité, Vallès tend à rejeter le modèle historique plutôt qu'à le transposer dans le genre romanesque. C'est même précisément à ce modèle qu'il impute l'un des principaux travers du réalisme balzacien, à savoir l'amplification épique :

> Il a essayé de construire un édifice, et, sous l'influence de son orgueil, il sculpte dans le métal des géants et nous donne à tâter du bronze au lieu de pétrir la chair. Il a voulu faire de l'histoire en faisant du roman, et son roman, à y regarder de près, se ressent et a souffert de son ambition […]. On a appelé Balzac un réaliste : il l'est ; mais j'ajoute, dût-on en sourire, qu'il est surtout et avant tout un poète épique qui a autant la manie de la grandeur que l'amour de la vérité[180].

Vallès est bien plus proche des Goncourt, dont il rejette aussi l'engouement historiciste, mais pour mieux approuver leur œuvre romanesque, au moment de la publication de *Manette Salomon* :

> Les deux frères Goncourt étaient partis déjà pour se jeter à corps perdu dans l'histoire : *Histoire de la Révolution et du Directoire*, *Marie-Antoinette*, les *Maîtresses de Louis XV*… Je n'aime point – il s'en faut ! – l'esprit dans lequel ces livres sont conçus ; mais il faut rendre honneur à la patience, au courage et au talent qui se montre.
>
> Ce talent s'affirme du jour où lâchant l'histoire ils entrent dans la voie littéraire qu'ils ont suivie depuis. Ils font paraître successivement *Les Hommes de Lettres*, *Sœur Philomène*, *Renée Mauperin*, *Germinie Lacerteux*, et *Manette Salomon* est depuis hier en vente[181].

---

[175] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 324-325).

[176] J. Vallès, « La mort sans phrases », *Le Figaro*, 14 décembre 1865 (Gallica) (p. 591).

[177] *Id.* (p. 592).

[178] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 382).

[179] Honoré de Balzac, « Avant-propos » [1842], *La Comédie humaine. I. Études de mœurs : scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, 1951, p. 7.

[180] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 550).

[181] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 10 novembre 1867 (BNF).

Tout en invoquant l'histoire, Balzac s'est beaucoup inspiré du roman historique – notamment de Walter Scott[182] – et son « discours » historique l'aurait conduit en définitive à grandir démesurément les hommes et les événements. Vallès met l'accent sur ce constat et préfère la méthode des Goncourt. Ces derniers s'appuient plus précisément sur des « documents » humains, comme le souligne leur *Journal* du 24 octobre 1864, au moment où ils rédigent la préface de *Germinie Lacerteux* : « Le roman actuel se fait avec des *documents*, racontés ou relevés d'après nature, comme l'histoire se fait avec des documents écrits. Les historiens sont des raconteurs du passé ; les romanciers, des raconteurs du présent[183]. » Il approuve donc en partie le naturalisme des Goncourt, basé sur des événements vécus. À titre d'exemple, le parcours fictif de Germinie Lacerteux est directement emprunté aux événements obscurs et dramatiques qui ont ponctué l'existence réelle de Rose Malingre, l'ancienne domestique des deux frères.

Toutefois, la démarche vallésienne est autrement plus radicale. Elle présente certes la vie privée comme plus authentique et plus féconde que la vie publique. Mais elle insiste sur la supériorité des œuvres à composante autobiographique qui font une place prééminente à l'existence intime de l'auteur :

> Ce n'est pas dans le tourbillon de la vie publique, mais dans les mystères de la vie privée, que l'esprit s'épure et que le cœur se brise. Car il faut qu'il se brise et non qu'il se bronze. C'est avec ses débris qu'on fait des chefs-d'œuvre. Le Forum vous bronze et toutes les émotions en dehors sentent l'artifice et le plagiat[184].

Au-delà de la littérature, l'actualisme vallésien assied toute démarche artistique sur un rapport de transparence directe aux événements restitués. Il entérine et exacerbe le mouvement plus large d'intériorisation et de subjectivation du rapport de chacun à l'histoire qui caractérise l'époque[185] :

> Il faut donc fatalement que l'écrivain, le sculpteur, le peintre aient senti ce qu'ils veulent nous faire sentir et voir. Les vrais artistes doivent être de leur temps, ne peindre que des choses de leur temps, il faut qu'ils aient été acteurs dans le débat ! Ceux qui pensent ainsi et construisent leur monument avec des débris de leur âme, je les appelle des ACTUALISTES. J'adopte le mot : il s'applique à tous[186].

À cet égard, la métaphore filée du « débris » intime est éloquente : elle dit combien l'actualiste fonde l'intérêt de sa production artistique sur des événements traumatiques sans pour autant regarder le monde avec des « verres grossissants[187] ».

---

[182] H. de Balzac, « Avant-propos », *La Comédie humaine*, *op. cit.,* p. 6.

[183] E. et J. de Goncourt, « [24 octobre 1864] », *Journal : mémoires de la vie littéraire. 1. 1851-1865* [1851], Paris, Éditions Robert Laffont, 2004, p. 1112.

[184] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 22 mars 1866 (BNF).

[185] Sur la question des mémoires, voir notamment Damien Zanone, *Écrire son temps : les mémoires en France de 1815 à 1848* [1997], Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2006.

[186] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », art. cité (p. 891).

[187] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 549).

Aux yeux de Vallès, et dans la filiation du réalisme stendhalien, l'art doit bel et bien être un « miroir[188] », fidèle à la réalité. Cette visée irréductiblement « réaliste[189] » de l'actualisme donne en l'occurrence la priorité au présent, si ce n'est à l'existence de l'artiste : « [l]a vie est l'œuvre[190] », d'où la quasi-nécessité de « vivre le livre à écrire[191] », de l'expérience directe. Or, elle va de pair avec une nécessaire démocratisation de la production artistique :

> Par ce temps de démocratie, la vérité ne tiendra pas toute dans les mains d'un seul. Non, au lieu d'être le privilège et souvent le malheur d'exceptions sublimes, l'intelligence se répandra. Ce que nous semblerons perdre en élévation, nous le rattraperons en étendue, et, au lieu de quelques cèdres debout tout seuls sur les sommets, nous aurons dans la plaine immense la végétation plus heureuse et plus riche[192].

Nombreux sont ceux qui peuvent bâtir une œuvre véridique et puissante à partir des « débris » de leur expérience, de ce qu'ils/elles ont « senti et vu[193] ». Ainsi démocratisé, l'art est censé faire une moindre place aux grands événements historico-politiques, tout en évitant l'écueil qui consiste à faire des artistes brillants de « grands hommes », à ériger leurs chefs-d'œuvre en « hauts faits », validés sur un plan à la fois artistique et médiatique. Le rabaissement des prétentions artistiques est alors présenté comme un moyen paradoxal d'agrandir la vérité, objectif ultime de l'art selon Vallès. Mais de quelle(s) vérité(s) s'agit-il ?

Centrale, la question de la vérité démontre que le renouveau artistique prôné par Vallès ne réside pas seulement dans le choix des sujets, dans l'évacuation – jugée salutaire – de « hauts faits » passés, publics et politiques au profit d'événements présents, privés et personnels. Les actualistes entendent infléchir le traitement artistique qui tend fréquemment à déformer les faits réels. Qu'il s'agisse de littérature ou encore de peinture, « l'art nouveau[194] » doit en effet aider « au triomphe de la vérité[195] » ; l'homme, et à plus forte raison l'artiste, doit faire des efforts « pour étouffer son égoïsme ou découvrir la vérité[196]. » Or, la vérité n'est pas un fait « en soi ». Comme le souligne le sémantisme du verbe « découvrir », elle s'acquiert dans un processus de découverte, c'est-à-dire de dévoilement ou encore de révélation, qui a pour but premier de « lever le voile », au sens étymologique du terme. À certains égards, Vallès est « inconsciemment, et prématurément, à la

---

[188] Cf. *id.* (p. 549) et J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (p. 823).

[189] Vallès se qualifie lui-même de « réaliste ». Cf. J. Vallès, « Hernani », *La Rue*, 29 juin 1867 (Gallica) (p. 949).

[190] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 16.

[191] Luciana Alocco, « Vallès ou comment décliner l'art populaire », *Autour de Vallès*, *Vallès et la littérature populaire*, textes réunis et présentés par M.-F. Melmoux-Montaubin et Guillemette Tison, 2007, n° 37, p. 60.

[192] J. Vallès, « L'année », art. cité (p. 472-473).

[193] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (p. 827).

[194] *Id*. (p. 823).

[195] *Id.* Cf. aussi J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », art. cité (p. 893) et « Au hasard. À une provinciale », *L'Événement*, 16 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[196] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 818).

recherche de la formule brechtienne qui oppose “comment sont les choses vraies” et “comment sont vraiment les choses[197]” ». Dans le cadre de ce « réalisme critique[198] », la révélation de la réalité ne concurrence pas la recherche de la justice ; elle lui est consubstantielle. L'équité réside alors dans un déséquilibre au détriment du mensonge, comme voile encombrant, et en faveur de la vérité, comme dévoilement impératif : « La vérité, toute la vérité, rien que la vérité[199] ! » Les actualistes ne sont « ni le ministère public, ni la défense », mais ils font bel et bien œuvre de justice en tant que « témoins ». Appliquée à cet événement historique par excellence qu'est la guerre, la « franchise » des artistes contemporains consiste à faire émerger la simple brutalité des faits derrière leurs apparences illustres et prestigieuses :

> On n'a représenté jusqu'ici la guerre qu'avec les couleurs glorieuses qu'étalaient dans leurs épopées les artistes primitifs, gens des temps héroïques, bardes, statuaires, peintres ! Il s'agit de la peindre telle qu'elle est maintenant sous le soleil qui éclaire la Vénétie ou le Mexique ! […] [Que les actualistes] ne s'inspirent pas de la légende et de l'école, et ne jettent pas à travers l'horreur les mensonges de la poésie et les rayons faux de la gloire ! Actualistes impitoyables, qu'ils nous montrent les combats tels qu'ils sont : insensés, horribles !

Comme le suggèrent, d'une part, l'image concrète du soleil vénétien ou mexicain, et, d'autre part, la métaphore des « rayons faux de la gloire », pour désigner le mensonge, la mise au jour de l'événement est à double entente : elle s'envisage à la fois au sens propre et au sens figuré. En d'autres termes, il s'agit de « parler clair et franc, en plein soleil[200] ! » Toutefois, c'est bien par la vérité – œuvre de démystification – que le « franc-parler » vallésien peut atteindre la réalité des événements, et non l'inverse :

> Mais qu'est-ce que le franc-parler en fin de compte ? Dans l'esprit de Vallès, il consiste à dire tout ensemble le vrai ET le réel, deux catégories certes contiguës et qui parfois se recoupent, mais qui n'en sont pas moins distinctes. Il apparaît même [qu'il] […] faut satisfaire aux exigences de la première, c'est-à-dire du vrai, pour atteindre à la seconde, à savoir le réel. Donc la question première est de savoir comment s'y prendre pour atteindre à la vérité. […] Dire le vrai, pour les francs-parleurs, c'est avant tout dénoncer le faux et ses innombrables artifices[201].

Le critique littéraire au *Progrès de Lyon* se réjouit donc que le sentiment de justice commence à triompher dans la littérature de son temps, qu'on « y aime davantage la simplicité et [que] l'on n'étouffe pas la vérité dans le manteau du romanesque[202] ». Il fait en l'occurrence allusion à *Fanny* de Feydeau ou à *Madame Bovary* de

---

[197] B. Lasnier-Lachaize, « Les combats littéraires de Jules Vallès », art. cité, p. 35.

[198] J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*, p. 108.

[199] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », art. cité (p. 893). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[200] J. Vallès, « À propos de M. Sainte-Beuve », *La Rue*, 13 juillet 1867 (Gallica) (p. 956).

[201] J. Dubois, « Franc-parler et réalité du factice », art. cité, p. 111.

[202] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 400).

Flaubert, donc à des romanciers. Le rejet des costumes romanesques n'équivaut surtout pas au refus du roman. Vallès reprend au contraire le grand credo réaliste du siècle, qui met paradoxalement la fiction romanesque, cet « auguste mensonge[203] », au service de « l'âpre vérité[204] » ou du « vrai[205] ». La vérité d'un événement dépend moins du genre littéraire ou artistique dans lequel ce dernier s'inscrit que des « fooorme[s][206] » et des figures qui le restituent. Les genres poétique et théâtral, délaissés par Vallès, s'avèrent certes moins aptes que le roman ou la littérature d'idées à dire le vrai, mais c'est parce qu'ils semblent plus propices aux formes et aux figures mensongères, qui pèsent néanmoins sur l'ensemble de la production artistique et intellectuelle de l'époque. Quand bien même le « mensonge de la forme[207] » du discours historique serait reconnu par son auteur, Vallès dénigre en particulier la figure de l'allégorie, image concrète d'un ordre de réalité plus abstrait. Elle appartient sans conteste à l'« arsenal suranné des vieilles rhétoriques[208] », mais elle est en même temps une « chair de l'idée[209] » pour bien des écrivains modernes. Ainsi Vallès oppose-t-il l'impression spontanée et l'émotion transparente aux arguments déguisés mais pesants :

> Vous prenez un livre pour y chercher une émotion […] avide d'impressions fraîches et vraies, et voilà qu'au lieu d'un ami vous contant une histoire, vous avez en face de vous un pédant qui fait sa thèse ou un illuminé qui s'égare. Il n'est plus question d'attendrir ou d'égayer, on veut vous étonner ou vous convaincre, et paraître savant au lieu d'être tout bêtement ému[210].

C'est pourquoi il préfère au « romanesque de l'histoire interprétée[211] » les émotions « franches et vraies de la réalité[212] » et aime tant les textes de Dickens, où jamais « l'action ne languit au profit de l'écrivain[213]. » Faits tangibles qui incarnent des idées par « une manie moralisatrice et prédicante[214] », les péripéties littéraires tendent au contraire vers l'allégorie. C'est regrettable, surtout dans le genre

---

[203] H. de Balzac, « Avant-propos », *La Comédie humaine*, *op. cit.*, p. 11.

[204] Danton cité par Stendhal, [Épigraphe], *Le Rouge et le Noir : chronique de 1830* [1830], Paris, Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, 1958, p. 9.

[205] H. de Balzac, « Avant-propos », *La Comédie humaine*, *op. cit.*, p. 11.

[206] Vallès utilise lui-même le mot avec moquerie, dans une allusion au *Mariage de Figaro*. Cf. J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 881).

[207] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 102.

[208] C. Saminadayar-Perrin, « Muses vertes et drapeaux lourds », *Les Amis de Jules Vallès*, juillet 1997, n° 24, p. 23.

[209] Cf. É. Reverzy, *La Chair de l'idée : poétique de l'allégorie dans « Les Rougon-Macquart »*, Genève, Droz, 2007.

[210] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mars 1864 (BNF) (p. 335).

[211] J. Vallès, « Assez !... », *La Rue*, 31 août 1867 (Gallica) (repris dans J. Vallès, *Littérature et Révolution*, *op. cit*., p. 316-321).

[212] *Id.*

[213] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 553).

[214] *Id.*

romanesque, dont la dimension narrative devrait précisément permettre aux événements de se déployer librement, en dehors de tout carcan discursif :

> Pourquoi ce récit d'autrefois […] ? […] C'est une allégorie, dira-t-on. Que l'allégorie, sous le ciseau, le pinceau, la plume, serve un caprice ou une vengeance, j'y consens, à regret toutefois. Mais qu'on adosse contre cela tout un livre, je ne comprends plus ; que ce livre soit un roman, je m'irrite[215].

De surcroît, Vallès considère l'allégorie comme une figure privilégiée de l'épopée, genre dépassé : en témoigne par exemple l'article « Les livres nouveaux », paru dans *Le Progrès de Lyon* du 16 janvier 1865.

Au-delà des textes à dominante narrative, les sous-genres argumentatifs doivent eux aussi se moderniser. Dans le domaine des études philosophiques et littéraires, Taine est donc loué comme « le moins classique et le plus vivant[216] ». Délestée de la rhétorique ancienne et des figures allégoriques, son écriture répond en partie aux visées de l'actualisme :

> M. Taine ne vise donc pas aux grands effets et n'aligne pas en front de bataille les phrases ambitieuses et lourdes. Il n'a pas l'envie mesquine de briller, mais l'ardeur de savoir, un besoin terrible de connaître et le désir naturel et noble de toucher du doigt la vérité.
>
> […] Jamais de figures d'école, pas de mythologisme, point d'allégories. […] il est, en un mot, moderne et, je dirai mieux, contemporain[217].

N'est-ce pas ce modèle de modernité que vise implicitement Vallès pour écrire l'événement ? Le refus des « grands effets […] en front de bataille » rejoint en tout cas – même sur un plan semi-métaphorique – celui des « grands événements » érigés en « hauts faits ». À ce sujet, il n'est pas anodin que Taine soit continûment présenté comme l'antithèse du « grand homme » : sa démarche intellectuelle est aussi modeste que simple ; elle « ne transforme point son fauteuil de bibliothèque en piédestal ou en trépied[218] ». Enfin, par le néologisme dépréciatif « mythologisme », l'éloge de Taine mobilise l'un des leitmotivs de la critique vallésienne, à savoir le mépris des « mythologistes[219] », qu'il soient écrivains ou encore peintres et sculpteurs. L'écrivain-journaliste reprend une conception négative du mythe, héritée de l'Antiquité, bien que remise en cause au XIX^e^ siècle. À l'instar d'Hérodote et de Thucydide, il envisage essentiellement le mythe comme une contre-vérité historique. Mais, à l'inverse de Platon, il n'oppose pas le discours mensonger du *muthos* au *logos*, le discours clairvoyant du philosophe : pour cet esprit profondément réfractaire au philosophisme, le *logos* contribue puissamment au *muthos*. Enfin, il n'hésite pas à faire du mythe un instrument d'aliénation idéologique[220], souvent

---

[215] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mars 1864 (BNF) (p. 336).

[216] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon,* 29 novembre 1864 (BNF) (p. 444).

[217] *Id*. (p. 445).

[218] *Id.*

[219] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (p. 827).

[220] C'est un sujet de réflexion central au XIX^e^ siècle : voir notamment Claude Millet, *Le Légendaire au XIX^e^ siècle : poésie, mythe et vérité*, Paris, Presses universitaires de France, 1997. Cf. aussi R. Barthes, *Mythologies* [1957], Paris, Éditions Points, 2012.

délibéré, d'où le rapprochement des « [m]ystagogues[221] » et des « mythologistes[222] » qui « nient un dogme […] pour en prêcher un autre[223] ». Appliquée à la Révolution, la question des « mythes politico-héroïques[224] », tels que 1789, est centrale. Les hommes ne sont que de « soi-disant révolutionnaires[225] », qui font précisément œuvre de « mythologistes et [de] mystagogues[226] ».

S'il concentre son attention sur l'événement révolutionnaire, Vallès enjoint plus largement à son lecteur de se défier des « apothéoses[227] » en tous genres. Il rejette la production artistique lorsqu'elle constitue une « mythologie moderne[228] », calquée sur la « mythologie antique[229] », comme une fabrique inépuisable d'événements-mythes. Or, dans la mesure où l'art – à commencer par la littérature – influence très concrètement les comportements de son public, le propos du critique ne peut se réduire à une opposition entre l'affabulation mythique et la vérité du réel. Il vise plutôt à mesurer la « profondeur mythique du réel historique[230] », pour mieux la maîtriser. Les événements réels interprètent et réinvestissent les mythes que produit et alimente la littérature donc, d'une certaine manière, « tout événement ne serait-il pas mythique[231] ? » Dans ces conditions, seule la valeur artistique de la vérité elle-même serait autorisée à devenir mythique : « La vérité, voilà la muse[232] ! » Mais l'événement-mythe ne saurait être porteur d'une quelconque vérité, comme c'est le cas par exemple chez Barbey d'Aurevilly :

> L'histoire, pour Barbey, n'existe guère à l'état pur. Retranscrite, elle est le fruit de transpositions permanentes qui visent à la grandir. Dans cette optique, magnifier l'action n'est point trahir, mais conférer à l'événement une valeur absolue et un impact éternel. Ainsi, l'histoire se mue en épopée […] Au demeurant, la vérité réside non pas dans la conformité au réel, mais dans l'idéalité, domaine d'élection de ceux qui intègrent dans l'art l'héroïsme et le mythe[233].

Vallès cible sans nul doute ce référent mythique lorsqu'il reproche au *Chevalier des Touches* sa dimension épique : le schéma héroïque du roman se présente en effet comme un avatar éloquent de la geste d'Hercule. L'événement mythique ou légendaire n'en serait pas moins vrai chez Barbey, qui préfère explicitement « la

---

[221] J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 881).

[222] *Id.*

[223] *Id.*

[224] Philippe Sellier, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *Littérature*, 1984, n° 55, p. 117.

[225] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 novembre 1864 (BNF) (p. 445).

[226] J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 880).

[227] J. Vallès, « La caricature », *Le Figaro*, 23 novembre 1865 (Gallica) (p. 585).

[228] *Id.*

[229] *Id.*

[230] Pierre Sauzeau, « Tout événement ne serait-il pas mythique ? », dans F. Rousseau et J.-F. Thomas (dir.), *La Fabrique de l'événement*, *op. cit.*, p. 29.

[231] *Ibid*., p. 27.

[232] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mai 1864 (BNF) (p. 358).

[233] Pascale Jonchière, « Jules Vallès, Barbey d'Aurevilly : légende, histoire, tradition », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1995, n° 21, p. 101.

grande vérité humaine d'imagination[234] » à « l'exactitude du fait brut[235] ». Là où la vérité actualiste vise la réalité concrète et tangible de l'événement, Barbey cherche plutôt à atteindre une « réalité supérieure », comme le souligne très clairement sa correspondance :

> Il y a mieux que la réalité, c'est l'idéalité qui n'est, au bout du compte, que la réalité supérieure ; la moelle des faits, plus que les faits eux-mêmes, le mouvement de la vie plus que les lignes de la vie, la physionomie plutôt que les traits[236].

C'est aussi en quoi Vallès rejette l'épique hugolien et sa « vérité légendaire[237] », définie dans *Quatrevingt-treize* comme « l'invention ayant pour résultat la réalité[238] ».

[234] J. Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, t. 2, p. 137.
[235] *Id.*
[236] *Ibid*., p. 185-186.
[237] V. Hugo, *Quatrevingt-treize*. *Premier récit. La guerre civile*, Paris, Michel Lévy frères, 1874, t. 2, p. 81.
[238] *Id.*

Démystifications langagières

Araser le « haut fait »

À défaut d'élaborer des définitions sophistiquées – Vallès n'est pas un théoricien et ne veut pas en être un –, l'actualisme se construit sur une série de rejets qui a valeur de manifeste. C'est un programme ambitieux qui semble difficile à réaliser intégralement, en particulier quand il s'agit d'écrire l'événement. La production vallésienne est très ambivalente en la matière. Il lui est d'abord impossible de bannir les événements passés, publics et politiques, d'autant qu'elle est sous-tendue par une réelle conscience politico-historique :

> Vallès aurait pu écrire ce que Vaclav Havel écrit en préface du roman de Dominik Tatarka, *Le Démon du consentement*, à savoir que l'écrivain peut écrire sur l'amour, la jalousie, la nature, créer des allégories ou s'en tenir aux faits, etc., mais « il y a une chose qu'un véritable écrivain ne peut jamais éviter : c'est l'Histoire[1] ».

De surcroît, la forme et les figures que Vallès rejette avec virulence, comme pour mieux exorciser ses propres démons, imprègnent irréductiblement son écriture. Cette dernière est « éclaboussée de latin[2] », « habitée[3] » par l'Antiquité gréco-latine. Ses phrases se calquent souvent sur la rhétorique ancienne et respectent régulièrement une cadence oratoire, qui permet une « structuration émotionnelle du discours[4] », en accentuant le commencement et la fin des séquences. L'écrivain-journaliste soigne tout particulièrement ses clausules, qui peuvent alors servir à amplifier les événements évoqués. À titre d'exemple, dans une « Chronique » du 15 novembre 1857, il précise que « pas un n'est mort au milieu du combat, sur l'échafaud ou bien devant une barricade[5] » parmi Jean Cavaignac, Godefroy et Eugène. Mais la fin de la phrase suivante associe paradoxalement la mort de ces trois hommes à une action courageuse : « l'homme s'affaisse, le glaive tombe, et le héros s'évanouit[6]… » Elle utilise un vocabulaire militaire, emprunté à l'Antiquité romaine, ainsi qu'un rythme ternaire, qui culmine sur la mort d'un homme érigé en héros. En l'occurrence, le mot « glaive » n'est pas seulement une forme d'anachronisme lexical, il désigne aussi un objet-symbole, qui sert l'évocation allégorique d'une attitude combative. Il convient en effet de reconnaître que Vallès, « grand contempteur de l'allégorie[7] », a « plus

---

[1] B. Lasnier-Lachaize, « Les combats littéraires de Jules Vallès », art. cité, p. 33.

[2] Cf. C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 299-324.

[3] Cf. *ibid*., p. 325-345.

[4] *Ibid*., p. 334.

[5] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 107).

[6] *Id.*

[7] J. Dubois, « Franc-parler et réalité du factice », art. cité, p. 115.

d'une fois mené sa lutte à coups d'allégories[8] ». Enfin, à ces reprises inévitables et même fréquentes des formes et des figures anciennes, pourtant détestées, s'ajoute « une singulière fascination pour l'impact émotionnel de certains mythes[9] », bien avant la Commune.

En pratique, l'actualisme vallésien d'avant 1871 consiste donc aussi à réactualiser péjorativement un certain nombre de supposés « grands événements ». Il n'évacue pas tout à fait les événements historiques, mais il les déplace et les rabaisse en les transposant dans la sphère privée d'existences ordinaires ou médiocres, puisées dans la réalité contemporaine. En témoigne exemplairement l'histoire de « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare*[10] ». Le récit s'inspire d'un témoignage véridique[11] sur le plan factuel, mais il ménage des effets imbriqués de distanciation ironique, entre le protagoniste et les événements historiques, d'une part, entre l'auteur et son personnage, d'autre part. Il relate une trajectoire individuelle d'où les « grands événements » sont ostensiblement tenus à distance. Ces derniers sont des abstractions lointaines qui ne parviennent pas à prendre corps dans la réalité concrète. La présentation initiale de M. Chaque est à cet égard éloquente : « Il a payé sa première inscription de droit en 1831, une autre en 1848 ; il en prend une le lendemain de tous les grands événements. Il a professé en France et à l'étranger[12]. » D'emblée, elle insiste en filigrane sur l'ambivalence des liens qui unissent les deux révolutions du siècle – 1830 et 1848 – à la trajectoire personnelle de M. Chaque. Les deux inscriptions en droit semblent être les conséquences immédiates de ces deux événements historiques. Mais ce constat signale au fond un rapport d'extériorité entre le jeune homme et les « grands événements », dont l'importance se trouve alors relativisée. Les deux révolutions sont envisagées non pas dans leur retentissement sur la société entière mais simplement en tant qu'elles ont influencé le parcours universitaire d'un individu. En outre, le lecteur ne sait pas si M. Chaque a participé ou non à ces événements[13]. Il semble qu'il ait (ré)agi « le lendemain » et non pas au moment même de ces rendez-vous avec l'histoire : de manière symptomatique, il « a su organiser la résistance[14] » mais seulement « contre la vie[15] ». Quant à l'inscription, elle est un engagement écrit, non une activité concrète. Il y a donc loin du « grand événement » historique, action supposée collective et effective, aux petites décisions individuelles. Dans ce contexte, la démarche

[8] *Id.*

[9] C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 331.

[10] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », « Les irréguliers de Paris », *Le Figaro*, 13 avril 1865 (Gallica) (p. 186).

[11] Cf. F.-R. Schack, *Campagne d'un jeune Français en Grèce, envoyé par M. le duc de Choiseul*, Paris, F. Didot père et fils, 1827 (Gallica).

[12] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 186).

[13] Le texte nous apprend seulement, quelques pages plus loin, qu'en 1848, « on le vit longtemps flâner en costume d'élève de l'École polytechnique, sans l'épée et en pantoufles ». Cf. J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité, p. 194.

[14] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 186).

[15] *Id.*

professionnelle de l'« *Orientaliste, ancien Pallicare*[16] » peut même apparaître comme une version lointaine et dégradée de l'engagement républicain et patriote des volontaires de 1792. Vallès n'explicite pas ce rapprochement ; cela dit, ses mots parlent pour lui : M. Chaque a non pas combattu mais seulement « professé en France et à l'étranger[17] ». 1831 et 1848 semblent donc moins des événements-clefs que des dates-jalons, tout comme « 1845[18] » et « 1852[19] » sont d'abord les bornes temporelles du travail alimentaire de M. Chaque dans les lycées. Un court passage au discours direct radicalise cette disjonction entre le jeune homme et l'événement révolutionnaire : « Je revins au bruit d'une révolution passant les mers[20]. » L'explication de son retour en France, après un séjour en Asie, est en effet aussitôt annulée au discours indirect : « Et, en même temps, il se reproche ce retour si précipité[21]. » Dans ce cas, le revirement langagier révèle une attitude ambivalente, voire contradictoire, vis-à-vis des « grands événements », qui s'avèrent par là encore plus ambigus et insaisissables.

Mais il arrive que les mots s'inscrivent eux-mêmes en décalage avec les événements vécus qu'ils sont censés restituer. Il est vrai que M. Chaque a voyagé en Grèce pour se joindre aux soldats de l'indépendance[22]. Toutefois, Vallès jette la suspicion sur le récit de ses « hauts faits » guerriers, comme le signale une incise ironique entre parenthèses : « À la bataille des Deux-Moulins, près d'Argos (c'est lui qui le dit), il commande une compagnie et est porté en triomphe le soir de la bataille. Le ministre de la Guerre, Adam Duncas, lui serre la main et lui paie la goutte[23]. » Surtout, l'ouvrage dans lequel il a publié ses actions guerrières est tourné en dérision : de ponctuelle, l'ironie auctoriale devient systématique et donc dévastatrice ; elle repose sur un « rire critique[24] » ou encore un « rire contre[25] ». Pour introduire le titre du livre, Vallès infléchit la mise en page et utilise les capitales :

> Son ouvrage est intitulé :
>
> MES CAMPAGNES EN GRÈCE

---

[16] *Id.* Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1279 : « Les Pallicares ou Pallikares formaient, en Grèce, une milice de montagnards patriotes, hostiles à la domination des Turcs. […] Le siège et la chute du port de Missolonghi (1826), la défaite des volontaires du colonel français Fabvier en juin 1827, provoquèrent une intervention européenne, surtout française et russe, contre les Turcs (1828). »

[17] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 186).

[18] *Id.* (p. 193).

[19] *Id.*

[20] *Id*. (p. 192). À ce sujet, voir aussi Chateaubriand en Amérique.

[21] *Id.*

[22] Référence historique à la guerre d'indépendance grecque (1821-1829).

[23] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 186).

[24] Denis Labouret, « Rire et révolution : aspects de l'humour dans la Trilogie », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1985, n° 2, p. 185.

[25] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 188).

Ainsi est exagéré l'effet d'annonce, qui outre la solennité de l'ouvrage, pour mieux la dégonfler et signaler son emphase pompeuse. Quelques lignes auparavant, l'imprimé est annoncé par une formule contradictoire qui tend à le discréditer : sa langue est en effet qualifiée de « familière et solennelle[27] ». Ensuite, il apparaît que le livre fait événement, mais pas au sens attendu pour une publication. Aux lecteurs de tous horizons qui achèteraient et liraient volontairement l'ouvrage se substituent des « philhellènes[28] » – le mot suggère déjà la portée restrictive d'un récit d'abord adressé à des spécialistes de la Grèce – contraints d'ingurgiter la parole orale et écrite de l'ancien Pallicare :

> Pendant dix ans, tant qu'il resta un exemplaire de l'édition, nul de ceux qui avaient eu des paroles d'encouragement pour la cause grecque ne fut sûr de se lever tranquille. Les joies calmes de son foyer, la paix de ses promenades étaient troublées par l'apparition du Pallicare. Au nom de la nation martyre, et parlant de montrer ses blessures, il offrait son livre, et c'était un petit écu, dix francs, un louis, qui tombaient de la bourse des philhellènes[29].

Dans ces conditions, les prétentions épiques de l'ouvrage semblent très exagérées et dénotent la boursouflure des mots plutôt que la grandeur réelle des événements guerriers. Le Pallicare voudrait remuer les cendres de l'épisode grec à l'aide de prestigieuses références littéraires, mais il brasse surtout de l'air : « Dans l'intérieur, aux bougies, sous la lampe, il parlait d'Homère et se comparait à Camoëns. Et on le voyait, en effet, à travers tous les orages, agiter ses *Campagnes*, comme le poète portugais, tenant au-dessus des flots les *Lusiades*[30]. » Significativement, c'est bien de l'encombrant « auteur des *Campagnes en Grèce*[31] », de « ce Camoëns sans préjugés[32] » qu'on veut se débarrasser en l'envoyant loin de France : les périphrases le réduisent ridiculement à son « épopée seconde[33] », pour réutiliser une expression de Roger Bellet au sujet des réfractaires. À dessein, Vallès retient et souligne par la syntaxe du présentatif une date qui marque son quotidien – c'est en « 1859[34] » qu'il l'a vu se promener en costume de collégien aux Tuileries – mais escamote la date, semble-t-il oubliée, de ses combats en Grèce : « 182…[35] ! »

Dans « L'habit vert », le père Mouton – patron d'une « méchante maison garnie[36] » à Paris – ne peut pas être considéré comme un réfractaire[37], ce qui ne

[26] *Id.* (p. 189).
[27] *Id.*
[28] *Id.*
[29] *Id.* (p. 190).
[30] *Id.* (p. 191).
[31] *Id.*
[32] *Id.*
[33] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, p. 54.
[34] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 194).
[35] *Id.*
[36] J. Vallès, « L'habit vert », art. cité (p. 311).

l'empêche pas d'être lui aussi le protagoniste d'une « épopée seconde[38] ». Le récit oral de sa participation aux guerres de l'Empire est un rituel perpétuellement relancé, qui amplifie et dramatise à outrance les événements vécus :

> On le redoutait dans sa maison : il avait été soldat à la fin de l'Empire et était tombé mutilé sous les coups de feu des Cosaques. S'il était à plaindre pour ses blessures, ceux qui vivaient avec lui l'étaient plus encore, car le récit de son aventure militaire était le complément, l'exorde, et souvent tout le milieu de sa conversation. L'amputation n'avait eu lieu qu'une fois, le récit recommençait toujours[39].

Le seul fait notable qui émerge est celui – singulier, individuel et trivialement médical – de son amputation. Or, il perd précisément son entité singulière, l'unicité qui tend à constituer un fait en événement, au travers d'un récit routinier : « *deux* événements ne sont jamais identiques, aucun événement n'est identique à un *autre*[40] ». Peu importe finalement la réalité historique. Qu'il s'agisse des guerres de l'Empire ou de l'indépendance grecque, entremêlées et nivelées par le bas, l'auteur s'intéresse prioritairement à la parole, en tant qu'elle échoue à transformer les événements vécus en « hauts faits ». Loin de produire des récits véritablement héroïques et captivants, le discours s'apparente à la corvée alimentaire et fastidieuse d'un exercice rhétorique ou d'une récitation scolaire. C'est en quoi M. Chaque est presque aussi pathétique que le Père Mouton : « On le connaît dans les casernes. Il y va donner des leçons de grammaire ou de géographie, raconte l'histoire de l'Empire, sans oublier ses campagnes en Grèce[41]. » Le texte vallésien restitue cette parole historique à vocation épique, pour mieux la ridiculiser : il est par là une « contre-parole » à valeur satirique.

À la différence de ses réfractaires, l'écrivain Vallès échoue non pas malgré lui mais délibérément à ériger les faits qu'il relate en événements historiques. Ainsi use-t-il à plusieurs reprises du registre héroï-comique pour dénoncer la fausse grandeur des événements vécus par les individus auxquels il s'intéresse. Au début de son récit donné pour autobiographique[42], l'un des « Irréguliers de Paris », nommé Fontan-Crusoé, fait de son arrivée à Paris un événement important, appelé par la gloire. Mais conformément au principe de la polyphonie ironique développé par

---

[37] Roger Bellet relie notamment le sens du mot « réfractaire » à la question de la conscription napoléonienne : « les réfractaires sont des individualistes qui refusent la loi commune, militaire ou sociale, née de la Révolution française : ils se sentent des marginaux de la société "démocratique" nouvelle, dont ils récusent, par leur vie, les codes, les règles, les rangs, les régimes et les régiments ». Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1265.

[38] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 54.

[39] J. Vallès, « L'habit vert », art. cité (p. 311).

[40] Donald Davidson, « L'Individuation des événements », *Actions et événements*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 219.

[41] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 193).

[42] Le sous-titre précise qu'il s'agit des « *[a]ventures d'un déclassé, racontées par lui-même* ». Cf. J. Vallès, « Fontan-Crusoé », « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 156).

Oswald Ducrot[43], s'instaure un jeu de décalages et de distanciation entre la voix du locuteur Vallès et celle de l'énonciateur Fontan-Crusoé. La gloire ne s'est pas concrétisée dans les faits relatés puisque le narrateur l'attend encore longtemps après, au moment où il établit son récit ; de plus, l'arrivée à Paris se dissout presque aussitôt dans le sommeil, non-événement par excellence :

> Quelle voix mystérieuse m'appelait à Paris ? La voix de la gloire, une soif de renom qui ne m'a pas passé, et si je n'atteins pas la gloire ici-bas, ce sera pour l'avoir plus éclatante dans une autre planète. On ne changera pas mes idées là-dessus. […] C'était la nuit : j'étais fatigué, et je m'endormis d'un lourd sommeil[44].

Dans le feuilleton agreste *Un Gentilhomme*, il n'est pas besoin d'émigrer dans une grande ville pour accomplir des actions glorieuses. Ainsi, Babassou connaît des « heures de gloire[45] » en se rendant simplement utile au service du curé de l'église, dans son village ; sa rencontre devient une aventure exceptionnelle, un événement médiatique qui se diffuse jusque dans la capitale : « Un journaliste catholique qui passa par Ferrières écrivit, en rentrant à Paris, qu'il avait vu un saint[46] […]. » Cette fois, la gloire se concrétise, mais elle n'en est que plus violemment discréditée et anéantie *a posteriori*, lorsque le saint retrouve sa nature de « brute[47] » et que Babassou viole la jeune Louise. Par des effets de dissonance, Vallès se plaît à montrer combien les mots – qui couvrent de gloire les événements passés ou présents, les hissent par là au rang de « hauts faits » – peuvent être trompeurs. En témoigne, toujours dans *Un Gentilhomme*, la manière dont il traite l'enterrement de la marquise de Vérac. Cette femme a été présentée comme un personnage détestable auparavant, mais elle bénéficie une fois morte d'un éloge funèbre appuyé, qui répond moins à la supposée grandeur de ses actions passées qu'au « respect banal d'un nom[48] ». Son enterrement tend à transformer une existence mesquine en « humble monument[49] ». Au demeurant, il n'y a qu'à lire les dernières lignes consacrées à l'histoire de M. Chaque, finalement devenu « *pleureuse*[50] » à Montparnasse, pour mesurer combien le genre noble de l'oraison funèbre peut consister à grossir démesurément les mérites d'existences en réalité médiocres. Par ce subterfuge, les faits ordinaires deviennent extraordinaires.

Enfin, pour mieux déjouer le piège d'une parole qui transmuerait le moindre fait – surtout quand il est brutal et brusque – en événement héroïque, Vallès use d'un

---

[43] Cf. Oswald Ducrot, *Le Dire et le Dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

[44] J. Vallès, « Fontan-Crusoé », art. cité (p. 157).

[45] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 74). [Nous utilisons l'italique puisque le récit a été publié sous ce titre, mais il s'agit bien à l'origine d'un feuilleton, donc d'une succession d'articles, que nous avons consultée sur son support journalistique. Il en est de même pour *Jean Delbenne*, *Le Testament d'un blagueur* et *Pierre Moras.*]

[46] *Id.*

[47] *Id*. (p. 69).

[48] *Id*. (p. 75). Un peu plus loin, il est précisé que le repas plantureux est exigé par le « nom de la défunte ». Cf. *id*. (p. 77).

[49] *Id*. (p. 75).

[50] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 196).

prosaïsme qui confine souvent au « mode burlesque[51] ». Le procédé consiste alors à trivialiser des faits qui pourraient aisément devenir des exploits dans la bouche et aux yeux d'autrui. La section de *La Rue* centrée sur « Les Saltimbanques » en offre deux exemples probants. Le texte « Pitres, puces, éléphants, tirangeurs de brèmes » – tiré d'une « Causerie » parue dans *L'Époque* du 4 octobre 1865 – réévalue subtilement à la baisse les prouesses régulièrement prêtées aux éléphants de cirque :

> Il n'y a rien à dire de l'éléphant : on sait l'intelligence de ces pachydermes, et nous sommes rassasiés du récit de leurs gentillesses et de leurs exploits. Quelques-uns pourtant ont fait des leurs. L'un d'eux, un jour, se pencha négligemment sur son cornac Huguet de Massilia, et lui cassa le bras en s'appuyant ; un autre enfonça deux coups de défense dans les côtes de Flutiau, le célèbre danseur de corde ; un dernier se fit tuer dans un arsenal, à coups de canon[52].

Aux antipodes de l'acte valeureux, il s'agit d'une violence animale, aveugle, involontaire, voire absurde – surtout quand elle engendre des dommages collatéraux –, qui peut même conduire à la mort de la bête sans bénéficier d'aucune gloire posthume. Si Vallès mobilise l'imaginaire de l'événement guerrier, c'est pour mieux se complaire ensuite dans l'accumulation de micro-détails sordides : « [L]'éléphant tomba comme une maison un soir de guerre civile ! Son propriétaire perdit dix mille francs de ce coup de canon, et il ne resta de l'ennemi que des monts de viande qu'on attaqua avec la fourchette[53]. » Plus radicalement, il dément les légendes urbaines qui projettent une « fausse[54] » gloire sur de vulgaires faits divers. Il procède à une triple démystification de l'événement, en relatant les morts très communes de trois célèbres dompteurs de lions. Ces derniers n'ont pas agonisé à l'issue d'un combat héroïque contre leur animal, ce qui serait certes plus conforme aux fantasmes collectifs en la matière. Vallès préfère opposer « l'histoire[55] » à la « légende[56] ». Le premier dompteur « a expiré […] au coin du feu, dans son fauteuil, du côté de la rue Montmartre[57] ». Le deuxième est « mort dans son lit après avoir agacé la bête féroce pendant vingt ans[58] ». Quant au troisième, les circonstances de sa mort sont trop insignifiantes pour être précisées. À en croire l'auteur, ce dompteur n'a couru presque aucun risque auprès d'un lion « farceur[59] », qui s'est échappé à plusieurs reprises de sa cage, mais dont les fuites et la violence étaient apparemment assez faciles à juguler[60]. Après Edmond Texier, Vallès déclare donc que les accidents sont

---

[51] C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 424.

[52] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 4 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 759.

[53] *Id.*

[54] Pour reprendre les termes du *Larousse* : « il y a une gloire qui est fausse ».

[55] J. Vallès, « Causerie. Les dompteurs », *L'Époque*, 26 mai 1865 (BNF) (p. 765).

[56] *Id.*

[57] *Id.* (p. 769).

[58] *Id.*

[59] *Id.*

[60] Cf. J. Vallès, « Causerie. Les dompteurs », art. cité (p. 770).

très rares, voire « presque impossibles[61] », et il détrompe les « amateurs désireux de voir le cornac un peu dévoré par sa bête[62] ». Enfin, il va plus loin en détaillant les circonstances qui contredisent factuellement les légendes urbaines.

Dans ces « épopées secondes[63] », bien des « hommes […] sont, tout comme les événements, objets de dérision[64] ». Mais il ne faudrait pas se méprendre : la plupart sont avant tout des « réfractaires », c'est-à-dire des victimes courageuses, dignes d'une empathie qui empêche la distance propice à une véritable satire comique. Les précisions auctoriales qui encadrent le chapitre des « Irréguliers de Paris » sont à cet égard significatives : dans son introduction, Vallès qualifie ses réfractaires d'« honnêtes gens[65] » ; puis, dans la dernière page consacrée à M. Chaque, une note souligne qu'il a « voulu simplement peindre un excentrique et non pas médire d'un brave homme[66] ». De surcroît, l'auteur « croit à ceux d'en bas[67] » : qu'ils puissent ou non être considérés comme des « réfractaires », tous ces individus médiocres[68] semblent toujours moins critiquables que les grands hommes. Il n'est pas besoin de les faire tomber d'un piédestal comme « [l]es Alexandre, les César, les Charlemagne, les Napoléon[69] » qui, « dans toute leur gloire[70] », peuvent être assimilés à des « pygmées[71] ». Doublée d'un pluriel péjoratif, l'énumération antonomasique tend d'ailleurs à niveler et donc à indifférencier ces grandes figures historiques, qui ont ponctué l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^{e} siècle. Autrement dit, les « événements […] naissent[72] » tandis que les « hommes […] passent[73] ».

Waterloo évincé ?

Le 18 juin 1815, Napoléon I^{er} et ses hommes sont passés, voire ont trépassé[74], à Waterloo, mais un événement majeur est né, et il est demeuré depuis comme « une date qui, selon l'expression consacrée, allait *faire époque* et tracer une

[61] Edmond Texier, « Chapitre LXIX. Les spectacles et les concerts », *Tableau de Paris*, Paris, Paulin et Le Chevalier, 1852-1853, t. 2, p. 299 (Gallica).

[62] *Id.*

[63] Pour réutiliser la formule de Roger Bellet, citée un peu plus haut.

[64] P. Jonchière, « Jules Vallès, Barbey d'Aurevilly : légende, histoire, tradition », art. cité, p. 94.

[65] J. Vallès, « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 156).

[66] J. Vallès, « M. Chaque. *Orientaliste, ancien Pallicare* », art. cité (p. 196).

[67] Léon Séché, *Jules Vallès, sa vie et son œuvre, documents nouveaux et inédits*, Paris, Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou, 1886, p. 5.

[68] Au premier sens du terme.

[69] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 13.

[70] *Id.*

[71] *Id.*

[72] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 47).

[73] *Id.*

[74] Au sens propre, en ce qui concerne les nombreux soldats morts au combat, et au sens figuré, si l'on pense à Napoléon I^{er}, dont l'empire s'effondra à l'issue de cette défaite.

ligne de partage entre un avant et un après[75] ». Commencement[76] ou fin[77], il est communément considéré comme une rupture de premier ordre, dans l'épopée napoléonienne et, plus largement, pour l'histoire européenne. Il est l'événement par excellence : « Ce jour-là, la perspective du genre humain a changé. Waterloo, c'est le gond du XIX^e^ siècle[78] », affirme l'auteur des *Misérables*. Le titre du chapitre où s'insère cette déclaration hugolienne – « La catastrophe » – souligne par ailleurs que l'événement est une défaite cuisante pour la France. Revers inéluctable dû à une situation « impossible[79] » ou « évitable défaite[80] », c'est incontestablement une bataille « perdue[81] ». Toutefois, paradoxalement, ne s'agit-il pas d'une « défaite glorieuse[82] », pour reprendre la formule oxymorique d'une récente mise en perspective des différents discours[83] qui ont constitué Waterloo en événement « de 1815 à nos jours[84] » ? Certes, la date marque l'effondrement de l'ère impériale, du point de vue de la réalité historique, mais elle symbolise en même temps la naissance de l'épopée napoléonienne dans les imaginaires :

> C'est […] à ce moment que Napoléon, déchu, captif, bientôt mort, dépossédé de l'*imperium* qu'il avait exercé, commença un second règne – posthume – qui devait durer beaucoup plus longtemps que le premier et étendre sa domination bien au-delà des frontières qui avaient été celles de l'Empire : son règne sur les imaginations[85].

Même dans la débâcle, l'événement s'est teinté d'une dimension grandiose. L'épopée hugolienne contribue largement à la légende napoléonienne lorsqu'elle souligne que le « génie[86] » militaire de l'empereur fut pour une fois vaincu par le « calcul[87] » à cause d'une fatalité divine, et qu'elle insiste sur l'ardeur héroïque et la violence tragique des combats. En outre, sa vision de la déroute française comme une « victoire contre-révolutionnaire[88] » ennoblit *a contrario* les motifs de

---

[75] P. Gueniffey, « Préface », dans *Waterloo : acteurs, historiens, écrivains*, textes choisis et annotés par Loris Chavanette, Paris, Gallimard, 2015, p. 22.

[76] Certains ne datent-ils pas, en effet, de 1815 le vrai début du XIX^e^ siècle ?

[77] À titre d'exemple, une synthèse historique récemment éditée par Larousse a intitulé son chapitre consacré à Waterloo « Fin d'une épopée ». Cf. Jacques Marseille et Nadeije Laneyrie-Dagen (dir.), *Le Petit Larousse des grands événements de l'histoire de France*, Paris, Larousse, 2012.

[78] V. Hugo, « XIII. La catastrophe », *Œuvres complètes. II. Deuxième et troisième parties. Roman* Les Misérables [1862], Paris, P. Ollendorff et A. Michel, 1909, vol. 4, p. 42-43.

[79] P. Gueniffey, « Préface », dans *Waterloo : acteurs, historiens, écrivains*, *op. cit.*, p. 11.

[80] Cf. Jacques Logie, *L'Évitable Défaite*, Paris-Gembloux, Duculot, 1984.

[81] « Waterloo », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 24, p. 1282.

[82] Cf. Jean-Marc Largeaud, *Napoléon et Waterloo. La Défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2006.

[83] Politiques, historiques, artistiques.

[84] Cf. J.-M. Largeaud, *Napoléon et Waterloo*, *op. cit.*

[85] P. Gueniffey, « Préface », dans *Waterloo : acteurs, historiens, écrivains*, *op. cit.*, p. 8.

[86] Le mot revient à dix reprises dans le premier livre des *Misérables* consacré à Waterloo.

[87] V. Hugo, *Œuvres complètes. II. Deuxième et troisième parties. Roman* Les Misérables, *op. cit.*, p. 48.

[88] *Ibid*., p. 52.

l'initiative napoléonienne, située dans un processus d'émancipation[89]. Abondamment nourrie par la littérature, cette vision épique et romantique de l'événement a persisté au siècle suivant, y compris dans des approches politiques et historiques beaucoup moins favorables à Napoléon. « Sa chute fut gigantesque, en proportion de sa gloire[90] », déclare par exemple le général De Gaulle dans son essai *La France et son armée*. Il n'est donc pas nécessaire d'admirer ou d'approuver le « Vol de l'Aigle[91] », ni l'offensive impériale de l'époque, pour participer à l'édification d'un tel monument historique.

À des degrés divers, plusieurs penseurs du XIX^e^ siècle tels Thiers, Charras ou encore Quinet ont imputé l'issue tragique de cette « bataille décisive[92] » à la responsabilité fautive de Napoléon, sans pour autant diminuer l'importance de l'événement. Dans son *Histoire de l'Empire*, faisant suite à l'*Histoire du Consulat*, Thiers fait le procès de Ney et de Grouchy après celui de Napoléon, et il invoque les causes morales de la défaite : « À cette hauteur, Napoléon reparaît comme le vrai coupable […] le génie le plus puissant devait échouer devant des impossibilités morales insurmontables[93]. » Comme l'a souligné Karl Marx[94], l'*Histoire de la Campagne de 1815 – Waterloo* du colonel Charras porte, en 1857, un coup autrement plus dommageable au culte de Napoléon. Toutefois, l'ouvrage rabaisse l'action d'un seul homme et non pas l'événement tout entier, qui se trouve même rehaussé dans sa grandeur historique :

> Après la lecture de ce livre, un homme paraîtra peut-être bien diminué ; mais, en revanche, l'armée française paraîtra plus grande, la France moins abaissée. Ce résultat va mieux à ma raison, à mon cœur, à mon patriotisme que les fictions adoptées depuis si longtemps[95].

À l'instar de Charras, et au grand dam de Pontécoulant, Quinet prend à tâche de « rabaisser la gloire de Napoléon[96] ». Mais, comme Hugo, il insiste considérablement sur l'horreur et les séquelles des combats[97]. Il s'étonne entre autres que les circonstances climatiques du 18 juin 1815 aient pu déterminer « l'empire du

---

[89] Cf. Myriam Roman, « Waterloo ou la conscience éclatée du XIX^e^ siècle », *Victor Hugo et le roman philosophique. Du « drame dans les faits » au « drame dans les idées »*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 387-394.

[90] Charles de Gaulle, *La France et son armée* [1938], Paris, Perrin, 2011, p. 181.

[91] Cf. notamment Christian Sadoux, *La Route* Napoléon : *le vol de l'Aigle*, Veurey, Éditions Le Dauphiné, 2009.

[92] Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Éditions de Minuit, 1955, p. 267-284.

[93] Marie-Adolphe Thiers, *Histoire de l'Empire, faisant suite à l'Histoire du Consulat* [1845], Paris, Lheureux, 1867, t. 4, p. 579.

[94] Dans la préface à la deuxième édition de son ouvrage *Le 18 Brumaire* de *Louis Bonaparte* (1869).

[95] Jean-Baptiste-Adolphe Charras, « Avant-propos », *Histoire de la Campagne de 1815 – Waterloo* [1858], Paris, A. Le Chevalier, 1869, t. 1, p. 3.

[96] Gustave de Pontécoulant, *Napoléon à Waterloo ou Précis rectifié de la campagne de 1815… : souvenirs militaires*, Paris, J. Dumaine, 1866, p. 464.

[97] Edgar Quinet, « III. Le champ de bataille de Waterloo », *Allemagne et Italie : philosophie et poésie. I-II*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1839, p. 277-305.

monde[98] ». En raison et au-delà de cette diversité d'approches, peu de batailles ont donc retenu à ce point l'attention des historiens et inspiré les écrivains. Plus qu'une énigme[99], ce que Victor Hugo appelait « la chose de Waterloo[100] » est devenu une source incessante d'intérêt et d'interrogation au fil du temps, un événement aussi bien historique que littéraire, un mythe en somme[101].

L'événement n'a pas attendu ses grands anniversaires, tel le bicentenaire, ni ses occasions de commémoration[102], pour révéler son immense fortune, à la fois historique et artistique. Ce fut le cas dès le début et tout au long du XIX^e^ siècle. En témoigne parfaitement Vallès lorsqu'il explique, en 1869, que « l'histoire […] a donné l'immortalité[103] » au village de Waterloo : l'événement est déjà envisagé comme un mythe transhistorique. Mais, loin de contribuer lui aussi à la pérennité d'une mythologie constituée, le texte vallésien fait d'emblée disparaître, à la source même de ses représentations, les traces tangibles de l'événement historique :

> C'est à Waterloo que Wellington rentra le soir et écrivit sur un bout de table deux lignes pour annoncer à Londres et faire savoir au monde qu'il venait de battre Napoléon. Mais il ne fut pas brûlé une cartouche, de ce côté-là, dans la journée du 18 juin 1815. Il n'y eut de saignée à Waterloo qu'une volaille grasse pour le souper. L'aigle reçut sa blessure et eut les serres cassées au-dessus du plateau de Mont-Saint-Jean[104].

Ces quelques lignes ouvrent un article consacré au « champ de bataille de Waterloo » et consistent donc en une déclaration de guerre liminaire contre la légende de l'événement[105]. La célèbre bataille n'a pas eu lieu à Waterloo, elle a seulement été entérinée en tant que victoire des Coalisés dans ce village : Vallès fait allusion à la fameuse dépêche de Wellington du 18 juin 1815. Le grand événement fait en l'occurrence l'objet d'un rabaissement burlesque puisque l'annonce solennelle est associée à la plumaison d'une volaille. Le titre de l'article – « Le champ de bataille de Waterloo » – s'avère être un mirage. Ce motif ne suffit pas à expliquer le refus que Vallès essuya auprès du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^*

---

[98] *Id.*, p. 283.

[99] V. Hugo, *Œuvres complètes. II. Deuxième et troisième parties. Roman* Les Misérables, *op. cit.*, p. 47.

[100] *Ibid*., p. 12.

[101] C'est ce qu'illustrent bien les perspectives d'un colloque qui s'est tenu à Bruxelles en juin 2015 : « La chose de Waterloo : fortune et sens d'une bataille en littérature ».

[102] Par exemple, le colloque « La chose de Waterloo : fortune et sens d'une bataille en littérature » et l'anthologie *Waterloo : acteurs, historiens, écrivains*, évoqués ci-dessus, ont émergé en 2015, soit exactement deux cents ans après l'événement.

[103] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1083.

[104] *Id.*

[105] Cf. C. Saminadayar-Perrin, « "Le champ de bataille de Waterloo" : usages polémiques du reportage », *Autour de Vallès*, *L'Invention du reportage*, *op. cit.*, p. 57-72.

siècle, auquel son texte était pourtant destiné[106]. Un tel déplacement géographique de l'événement historique n'est pas inédit et n'a rien de proprement scandaleux à l'époque. Bien des Français avaient immédiatement évoqué non pas la « Bataille de Waterloo » mais la « Bataille de Mont-Saint-Jean ». C'est ce que confirme le rapport officiel des combats du 21 juin 1815[107], à Paris, et ce que soulignent par exemple nombre d'écrivains romantiques, à commencer par Hugo :

> Waterloo n'a rien fait, et est resté à une demi-lieue de l'action. Mont-Saint-Jean a été canonné, Hougoumont a été brûlé, Plancenoit a été brûlé, la Haie-Sainte a été prise d'assaut, la Belle-Alliance a vu l'embrasement des deux vainqueurs ; on sait à peine ces noms, et Waterloo qui n'a point travaillé dans la bataille en a tout l'honneur[108].

Le reste de l'article ne se contente pas de déplacer l'événement ; il travaille à l'effacer littéralement. Comme le précise le deuxième supplément du *Dictionnaire Larousse*, peu après la mort de Vallès, ce dernier « voulait écrire une page qui effacerait Thiers, Charras, Quinet, et après laquelle on ne parlerait même plus du fameux chapitre des *Misérables*[109] ». Dans son texte, il s'amuse en effet à citer pêle-mêle la plupart de ces hommes qui se signalent moins par la pertinence de leur œuvre que par la célébrité de leurs noms[110]. Déjà, en son temps, l'écrivain-journaliste est conscient du fait que « Waterloo est une date […] plus importante par les symboles et les idées qu'elle évoque que par ses conséquences historiques[111] », qu'elle est d'abord une construction discursive. Pour effacer cet événement encombrant, il faut donc gommer ses représentations dominantes. Plus encore, les innombrables discours sur Waterloo, en dépit même de leur hostilité à l'épopée impériale, n'ont fait qu'amplifier chaque fois l'importance de l'événement. Craignant d'ajouter malgré lui sa pièce à l'édifice historique, Vallès adopte une démarche radicale, qui consiste à éluder le sujet annoncé dans le titre. Il ne se

---

[106] L'article a été considéré à l'époque comme un « modèle d'insanité », une « blague à outrance » ou encore une « fantaisie outrancière », qui ne pouvait convenir à une « étude historique et documentaire ». Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1727.

[107] Cf. notamment Yves Vander Cruysen, « Waterloo, Mont-Saint-Jean ou Bellet-Alliance ? », *Waterloo démythifié : cent légendes autour de la plus célèbre des batailles*, Waterloo, Jourdan, 2014.

[108] V. Hugo, *Œuvres complètes. II. Deuxième et troisième parties. Roman* Les Misérables, *op. cit.*, p. 57.

[109] « Vallès (Jules) », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, Supplément 4, p. 247.

[110] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1090.

[111] P. Gueniffey, « Préface », dans *Waterloo : acteurs, historiens, écrivains*, *op. cit.*, p. 22.

contente pas de s'opposer à une vision épique de l'événement[112] ni d'éreinter la légende napoléonienne[113] ; il esquive l'événement lui-même et s'amuse à renouveler explicitement cette dérobade historique. L'attendu du pèlerinage romantique et solitaire sur les lieux de mémoire[114] laisse place à un voyage collectif[115], trivialement touristique, auprès d'un père Joseph très « rigolo[116] ». Ce dernier constate amèrement que les voyageurs se font de plus en plus rares ; Vallès ricane discrètement, lui qui avoue un peu plus loin n'avoir « jamais tant ri qu'à Mont-Saint-Jean[117] ». S'il évoque ensuite les « terribles combats[118] » passés – il ne s'agit pas non plus de cautionner la guerre par le silence – il préfère néanmoins décrire les habitants du lieu présent, occasion de mépriser les « [h]istoriens et les flâneurs[119] », autrement dit de rejeter l'événement en tant que catégorie historique et romantique. Puis, là où Hugo et Quinet conduisent une exploration géographique des lieux, le narrateur et ses compagnons rejoignent directement – « au bout du village[120] » – l'hôtel des Colonnes, où ils préfèrent souper qu'entendre le récit de la bataille, et ils s'intéressent plutôt aux misères de leur époque qu'aux souffrances des guerres passées[121].

Le lendemain, la visite guidée semble moins intéressante que le guide lui-même, un dénommé Martin Pirson, contrepoint incarné de la légende impériale, devenue si abstraite. De manière symptomatique, Pirson commence par raconter « son histoire avant de […] raconter celle de Napoléon[122] », et Vallès refuse que Pirson lui raconte l'issue de la bataille[123]. S'ensuit un simulacre de parcours géographique qui consiste en un « évidement polémique[124] » de Waterloo en tant

---

[112] En témoignent exemplairement les nombreuses allusions à Victor Hugo, ironiques ou explicitement critiques : « (j'ai dormi dans le lit où [Hugo] a ronflé) » – « Hugo a fait une peinture saisissante d'Hougoumont mais tout le monde ne saura pas voir ce qu'il y a vu. » – Attention, Vallès préfère néanmoins explicitement Hugo à Thiers, sa vraisemblance littéraire à ce qu'il qualifie d'invention historique. Cf. J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1088, 1094 et 1090.

[113] Vallès substitue à l'empereur « immense » et « géant » un Napoléon « petit et cruel », « nouveau, chétif et entêté, homme de guerre passable, tyran banal ». Cf. J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1085.

[114] Cf. C. Saminadayar-Perrin, « "Le champ de bataille de Waterloo" : usages polémiques du reportage », art. cité.

[115] Le reporter Vallès aurait alors été accompagné d'Humbert et de Callet, même si le trio peut sembler « insolite ». Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1731.

[116] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1085.

[117] *Ibid*., p. 1087.

[118] *Ibid*., p. 1086.

[119] *Ibid*., p. 1087.

[120] *Id.*

[121] *Ibid*., p. 1088.

[122] *Ibid*., p. 1089.

[123] *Ibid*., p. 1091.

[124] C. Saminadayar-Perrin, « "Le champ de bataille de Waterloo" : usages polémiques du reportage », art. cité, p. 67.

qu'événement-monument. L'arbre célèbre n'existe plus, la fameuse « butte du lion[125] » – comparée à « un singe sur le dos d'un chameau[126] » ainsi qu'à « un plat d'épinards surmonté d'un croûton de pain[127] » – perd son allure de monument commémoratif. Puis Vallès contemple d'en haut le champ de bataille, non pas tant pour revivre le combat – rien ne le rappelle – que pour rétrécir le grand événement, « à trois cents pieds au-dessous de [lui][128] », et imaginer sans émotion Napoléon « s'empêtrant dans la boue[129] ». Dans ces conditions, le « livre d'or » perd sa fonction commémorative. Les trois reporters s'en servent pour dénoncer les morts bêtes au nom de la patrie – glorifiées par l'histoire –, et le musée de Waterloo ne semble être qu'un « montreur de saletés glorieuses[130] ».

En dernier ressort – et sans renoncer du tout à la critique de la guerre[131] –, Vallès dénonce un événement-bibelot[132], qui est « monté en gerbe[133] », à l'instar des détails que Martin Pirson a glanés sur le champ de bataille au lendemain du 18 juin. Il n'est pas question de « remplacer une statue par une autre mais de renoncer à la statuaire ; sinon, c'est toujours la même image, le même discours, que l'on perpétue[134] ». De manière emblématique, l'auteur-reporter et ses compagnons ne pensent pas à écrire leurs noms ou à lire ceux qui sont incrustés dans le piédestal de pierre soutenant le fameux lion. Vallès semble même regretter en filigrane que l'on n'ait pas réussi à « faire sauter la statue[135] » lors du passage des troupes françaises du maréchal Gérard, en 1832[136]. Si son article intitulé « Les statues », dans *Le Courrier français* du 1er juillet 1866, dénonçait essentiellement la statuaire comme vecteur d'idéalisation des grands hommes, ici, le monument évoqué rend hommage à la victoire des armées coalisées sur la France[137] : c'est donc le « grand événement » plutôt que le « grand homme », associé à tel ou tel camp, que vise Vallès. Le texte ne se limite pas à la désacralisation du champ de bataille par une accumulation de détails familiers et prosaïques ; il travaille à « démonumentaliser

---

[125] Appelée aussi le « monument de Waterloo », la « butte du lion » fut édifiée en 1826 à l'initiative de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, pour marquer l'endroit supposé où son fils, le prince Frédéric d'Orange-Nassau, avait été blessé à la fin de la bataille.

[126] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1091.

[127] *Id.*

[128] *Ibid*., p. 1092.

[129] *Id.*

[130] *Ibid*., p. 1094.

[131] « Je hais la guerre ! » crie-t-il à la toute fin de son article : cf. J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1095.

[132] Vallès emploie lui-même le mot « bibelots » : cf. *id.*

[133] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1089.

[134] Pierre Masson, « Vallès et le fantôme de la révolution », *Les Amis de Jules Vallès*, janvier 1989, n° 7, p. 43.

[135] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1092.

[136] Cf. Jules Tarlier et Alphonse Wauters, *La Belgique ancienne et moderne. Géographie et histoire des communes belges*, Bruxelles, A. N. Lebègue, 1873-1882, 2 vol.

[137] « Le lion est le symbole de la victoire ; s'appuyant sur le globe, il annonce le repos que l'Europe a conquis dans les plaines de Waterloo. » Cf. Vander Straeten cité par J. Logie, *Waterloo : la campagne de 1815*, Bruxelles, Éditions Racine, 2003, p. 200.

l'Histoire[138] », pour reprendre une formule de Claudie Bernard au sujet de *L'Insurgé*. Là réside l'une des raisons pour lesquelles la démarche vallésienne fut jugée incompatible avec le « monument » Larousse[139].

Poupelin, ou l'envers de la grande Histoire[140]

Trente ans avant Vallès, au début de son roman *La Chartreuse de Parme*, Stendhal démythifie déjà l'épisode de Waterloo. Pour décrire la bataille, subsistent bien des notations concrètes, mais elles se trouvent déréalisées par les choix de construction narrative. L'événement est saisi à travers le point de vue de Fabrice del Dongo[141] si bien qu'il consiste surtout en une superposition désordonnée de perceptions confuses. Loin du modèle traditionnel de l'affrontement homérique et, plus largement, du modèle épique, il s'évapore et donne à voir ce qu'un soldat « peut voir d'une bataille, c'est-à-dire rien[142] », comme l'a constaté Stendhal lui-même à Bautzen. Une dizaine d'années plus tard, le narrateur des *Mémoires d'outre-tombe* raconte qu'il a seulement entendu la bataille. Mais son émotion n'en est que plus vive, et sa puissance imaginative rehausse précisément le symbolisme épique de l'événement historique :

> Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée […]. Napoléon était-il là en personne ? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage[143] ?

En 1869, Vallès dissout le « haut fait » épique d'une manière autrement plus radicale dans la mesure où le guide Martin Pirson est encore moins héroïque que le soldat Fabrice del Dongo, pourtant déjà « fort peu héros[144] ». D'abord, du roman à l'article encyclopédique, du personnage fictif – indissociable de la période narrée – à la personne réelle et contemporaine de l'auteur, l'horizon d'attente diffère sensiblement. Surtout, l'événement vallésien est une abstraction plus flagrante que l'événement stendhalien. Alors que l'honneur de Fabrice lui avait au moins valu

---

[138] C. Bernard, « Contre l'Histoire, contre les Lettres, lecture de *L'Insurgé* », art. cité, p. 43.

[139] On pourra lire, en comparaison, l'article qui fut finalement publié dans le *Larousse*.

[140] Une grande partie de l'analyse qui suit recoupe notre article paru dans le numéro 46 de la revue *Autour de Vallès*, toutefois centré sur la reprise d'une ironie proudhonienne. : cf. Céline Léger, « Vallès et Poupelin, ou l'ironie anarchiste de Proudhon ? », *Autour de Vallès*, *Vallès et les anarchistes*, sous la direction de Sarah Al-Matary, 2016, n° 46, p. 39-52.

[141] Voir notamment les « restrictions de champ » analysées par Georges Blin, dans *Stendhal et les problèmes du roman* [1954], Paris, Librairie J. Corti, 1973.

[142] Stendhal, « 21 mai 1813 », *Journal* [1888], *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, 1981, t. 1, p. 869.

[143] François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* [1849], Paris, Librairie Générale Française, 1973, t. 2, p. 363.

[144] Stendhal, « Livre premier », « Chapitre III », *La Chartreuse de Parme* [1839], Paris, Librairie Générale Française, 2000, p. 76.

d'être blessé au combat, Vallès précise d'emblée qu'« il n'y eut personne d'atteint par un boulet égaré ou une balle morte[145] » dans le village de Martin Pirson. En outre, si la bataille est saisie par le point de vue du guide, ce n'est pas « de l'intérieur », mais longtemps après, dans la mesure où son témoignage est un commerce lucratif dont il a fait son métier :

> [Il] sait maintenant son champ de bataille sur le bout du doigt et, depuis quarante-quatre-ans, il attend les touristes et les historiens à l'entrée du village pour les guider à travers la plaine […]. Les paysans l'envient, quelques-uns le méprisent : ils ne trouvent pas honnête cet homme qui n'emploie pas ses bras et gagne sa vie sans faire pousser ni blé ni herbe, ils le regardent comme un parasite et un fainéant[146].

Cela dit, l'avatar vallésien de Fabrice del Dongo n'est-il pas Poupelin, plus encore que Pirson ? Ce dernier est l'un des « Irréguliers de Paris », ces personnages réels que Vallès considère significativement comme des « romans vivants[147] » et dont il retrace les « aventures[148] » dans *Le Figaro* du 13 avril 1865, repris dans *Les Réfractaires*. Premier déplacement, qui vaut dégradation : l'histoire de Poupelin n'est pas liée à l'oncle, Napoléon I^er^, mais au neveu, Napoléon III. De surcroît, la démythification stendhalienne de Waterloo provenait surtout d'un renouveau imbriqué à la forme romanesque, délaissant pour ainsi dire l'action extérieure au profit de l'exploration intérieure du personnage, comme l'a souligné Lukács :

> Pour le roman du XIX^e^ siècle, un type de relation nécessairement inadéquate entre l'âme du héros et la réalité a pris le plus d'importance, inadaptation qui tient à ce que l'âme est plus large et plus vaste que tous les destins que la vie peut lui offrir […]. Assurément, c'est ici que réside la problématique qui caractérise le roman : la perte de toute symbolisation épique, la dissolution de la forme en une succession nébuleuse d'états d'âme, le remplacement de l'affabulation concrète par l'analyse psychologique[149].

Vallès, pour sa part, ne s'intéresse presque pas à la psychologie. Le rabaissement des « hauts faits » impériaux – non plus Waterloo mais l'action gouvernementale du Second Empire – réside précisément dans l'enchaînement des (non-)événements qui façonnent l'existence concrète de Poupelin. C'est donc l'épopée ridicule – ou les « restes d'épopée[150] » – d'un « petit homme » qui démystifie en retour les « grands événements » associés au « grand homme ».

Le récit « Poupelin dit "Mes papiers" » se présente comme la biographie d'un homme dont le nom n'est peut-être pas exact[151] mais dont l'action politique,

---

[145] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1089.

[146] *Id.*

[147] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 75.

[148] J. Vallès, « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 156).

[149] György Lukács, *La Théorie du roman*, traduit de l'allemand par Jean Clairevoye, [Suivi de : *Introduction aux premiers écrits de Lukács* par Lucien Goldmann], Paris, Éditions Gonthier, 1963, p. 109.

[150] A. Foglia, « Préambule », art. cité, p. 5.

[151] Possiblement inventé par Vallès, comme le précise Roger Bellet dans la notice de la Pléiade.

bien réelle, aurait favorisé l'avènement de Napoléon III sans jamais avoir été reconnue officiellement par le pouvoir[152]. Vallès dit qu'il a rencontré cet homme trois ou quatre ans avant l'écriture de son article et crée un mystère qu'il se donne pour tâche de résoudre : « Qui était-ce ? […] Il s'appelle POUPELIN et prétend que C'EST LUI QUI A FAIT L'EMPIRE[153]. » Or, d'emblée, le sémantisme du verbe de parole « prétendre que » et l'utilisation de lettres capitales pour rapporter les propos de Poupelin rendent la vérité historique problématique. La contribution de cet individu au Second Empire est loin d'être admise comme une évidence. Ayant pour objectif d'interroger cette dissonance initiale, le biographe feint de viser une forme d'exhaustivité chronologique : « Je vais prendre Poupelin à son début et le mener jusqu'à nos jours[154]. » Aussi le texte est-il scandé par une succession d'événements, souvent brefs, mais éloquents quant au rapport de Poupelin à la politique de Napoléon III. Surtout, le récit suit une structure décroissante qui place les événements sous le signe de la dévaluation. Il se compose de sept épisodes distincts, où les faits s'éloignent chaque fois un peu plus d'une possible adéquation avec l'événement politico-historique.

Le premier épisode est marqué par deux types de coïncidences entre Poupelin et les événements. D'abord, c'est le retour de la république, daté de « 1848[155] » qui engendre l'entrée conquérante du « petit propriétaire campagnard[156] » en politique : « La république arriva […] Poupelin se fit le patron de la candidature Louis-Napoléon Bonaparte[157]. » Ensuite, son action politique est à deux reprises couronnée de succès :

> [C]'est le département de la Charente-Inférieure qui envoya, le premier, le prince comme représentant à la Chambre. Poupelin conduisit au vote trois villages. À l'époque de l'élection présidentielle, il soutint en faveur du candidat illustre des luttes pleines de gloire et de périls. […] Enfin, couvert de bosses, noir de coups, il vit de ses yeux pochés le nom de son protégé sortir de l'urne[158].

Toutefois, comme l'annoncent les séquelles physiques du combat, l'élection à la Chambre puis à la Présidence de Louis-Napoléon Bonaparte n'équivaut pas au triomphe personnel de Poupelin. C'est même exactement l'inverse qui se produit ; en témoigne le parallélisme de construction qui clôt ironiquement le premier épisode : « Le prince Louis-Napoléon Bonaparte était président – […] Poupelin était ruiné[159]. » Ce hiatus entre le succès politique de l'un et la faillite personnelle de l'autre ouvre une brèche qui continuera de s'agrandir tout au long du texte.

---

[152] Voir F. Maillard, *La Cité des intellectuels, Scènes cruelles et plaisantes de la vie littéraire des gens de lettres au XIX^e^ siècle*, chap. VII, p. 241-244, cité par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1278.

[153] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 176).

[154] *Id.*

[155] *Id.*

[156] *Id.*

[157] *Id*. (p. 176-177).

[158] *Id.* (p. 177).

[159] *Id.*

La deuxième séquence confirme la déroute financière de Poupelin : ce dernier s'est ruiné en participant à une propagande coûteuse en faveur de Napoléon. Pire encore, les événements politiques auxquels il croit prendre part sont désormais des leurres. D'abord, il est « pour son malheur, un des délégués de la Charente-Inférieure chargés de féliciter le Prince[160] ». Dans le récit de Poupelin, ce moment acquiert une dimension événementielle, pour deux raisons majeures. D'une part, c'est un instant intrinsèquement glorieux, qu'il se plaît à raconter, « toujours à la première personne[161] ». D'autre part, c'est une date-tournant, qui le décide à poursuivre son œuvre politique à Paris : « Il écrivit qu'on ne devait pas compter sur son retour. Le soin de la chose publique le retenait ici, près de l'Élysée[162]. » En réalité, l'événement est doublement dévalué. Premièrement, l'action héroïque laisse place à un semblant de discours[163]. Deuxièmement, l'événement n'entraîne pas du tout les conséquences escomptées. Se succède alors une multitude de faits humiliants, qui maintient à distance les récompenses espérées. Lorsque la musique d'un régiment s'arrête sous sa fenêtre[164], il s'imagine à tort que c'est un concert en son honneur ; espérant travailler avec le Président, il se rend à l'Élysée, mais ne rencontre qu'un huissier[165] ; puis, les faits se précipitent dans une impression d'échec confus : « [C]ombien de fois il a frappé aux portes des ministères, que de gens il a poursuivis, harangués, lassés ! […] Il descendit d'illusions en illusions[166] […]. » Émerge aussi le motif de l'expectative, en l'absence d'événements féconds : « trois quarts d'heure d'attente[167] » se sont écoulés avant que Poupelin manque sa rencontre avec le président ; enfin, Vallès précise qu'« il esp[ère] encore[168] » plusieurs années après les faits relatés.

Au début du troisième épisode, les événements politiques s'emballent et continuent à ignorer Poupelin : « Napoléon III gouverna, fit la guerre, sans s'aider de ses services ou seulement de ses conseils. Il y eut des changements d'ambassadeurs, des remaniements de cabinet, on appela des hommes nouveaux : Poupelin ne fut d'aucune combinaison[169]. » Ressurgit alors, avec une vigueur renouvelée, le motif de l'attente : finalement résolu à quitter la politique, Poupelin demande au pouvoir ministériel de favoriser son accession à la « croix de la Légion d'honneur[170] ». À partir de ce jour, il lit tous les matins le quotidien officiel du

---

[160] *Id.*

[161] *Id.*

[162] *Id*. (p. 178).

[163] « Général ? / – Bon Charentais. / – Laissez un Cognaçais vous dire… / – Jeune homme, exprimez-vous ! / Le général fut aimable comme toujours, et félicita vivement l'orateur, l'assura de la reconnaissance du Président, manifesta l'espérance qu'on se reverrait, etc., etc. On se quitta. » Cf. *id*. (p. 177-178).

[164] À cause d'un « embarras de voitures », précise Vallès. Cf. *id.* (p. 178).

[165] Qu'il confond d'ailleurs avec Napoléon.

[166] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 179).

[167] *Id*. (p. 178).

[168] *Id*. (p. 179).

[169] *Id.*

[170] *Id.*

Second Empire[171] et cherche son nom dans la liste des décorés. Le texte précise qu'il « commençait à perdre patience, quand un jour, sur la liste, il voit un nom qui ressemblait au sien[172] ». Mais l'orthographe n'est pas exacte ; il écrit au ministre ; le journal reste « muet ». Poupelin finit par se présenter au ministre, qui lui explique que ce n'est pas son nom. L'hommage tant espéré n'a pas lieu : ce non-événement est encore un événement dans la mesure où la foi politique de Poupelin en est « ébranlée ». L'auteur appelle significativement ce traumatisme un « coup de grâce ». Par conséquent, Poupelin s'éloigne des « puissants » et décide de recueillir partout des certificats en son honneur, afin de prouver qu'il est apprécié dans la foule, d'où le surnom : « Poupelin dit "Mes papiers" ».

Ce dernier incident atteste un transfert de l'événement depuis le champ politico-historique vers la sphère privée. Or, ce déplacement est résolument confirmé par le quatrième épisode. Ne pouvant être « pasteur des peuples[173] », Poupelin « se fait éducateur d'enfants[174] », c'est-à-dire instituteur. Les événements politiques de l'Empire sont évacués au profit de deux micro-événements personnels, qui font l'objet d'une dramatisation héroï-comique ou burlesque, confinant à l'invraisemblance. Soit Poupelin transforme lui-même une émotion banale en qualité chevaleresque :

> Un jour, il regarde marcher un prisonnier entre deux gendarmes, et ses yeux se mouillent. Vite il tire une écritoire de sa poche, et se fait délivrer par les assistants cette attestation : « Nous déclarons qu'un monsieur que nous ne connaissons pas […] en voyant passer un prisonnier, a paru vivement ému et qu'il a versé des larmes[175]. »

Soit Vallès le met en scène dans un accident qui s'avère ridiculement dramatique, où l'épopée fait retour « sur un mode diminué[176] » et « se miniaturise[177] » sous la forme d'un mini-conte faussement haletant, avec une fin heureuse :

> Par un beau soir d'été, au n° 11 de l'ancienne rue d'Enfer, il laisse tomber son portefeuille [qui contient tous ses certificats] dans la fosse commune. Nous entendons des cris affreux : Poupelin, d'une main, retenait ses vêtements, de l'autre s'arrachait les cheveux. Il courut au poste des pompiers, et revint avec un sapeur qui plongea, et, dans l'abîme, alla repêcher la serviette[178].

La cinquième séquence du texte se focalise elle aussi sur un micro-événement, auquel Poupelin donne une importance disproportionnée. Là encore, l'auteur dramatise à outrance les faits, qui démontrent la valeur du « portefeuille » de Poupelin :

---

[171] *Le Moniteur universel*.

[172] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 180). Les six citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[173] *Id.* (p. 181). Rappelons qu'Homère qualifie les rois de « pasteurs des peuples ».

[174] *Id.*

[175] *Id.*

[176] A. Foglia, « Préambule », art. cité, p. 6.

[177] *Ibid*., p. 5.

[178] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 181).

> Je me rappelle le jour solennel où je les vis.
>
> C'était un dimanche de juin. […]
>
> Par trois fois, nous entrâmes dans les cafés et nous en sortîmes, Poupelin en tête.
>
> Enfin, à l'entresol d'un estaminet sombre, Poupelin se déboutonna, déboucla la vieille bretelle qui retenait le portefeuille, l'ouvrit toute grande, et, le levant dans sa main gauche, de la main droite, il frappa au milieu et dit :
>
> « Ce n'est pas pour vous humilier, loin de là ! mais vous n'en avez pas des comme ça[179] ! »

Cette démesure est au fond à la mesure de l'attachement que le pauvre homme porte à son portefeuille, contenant des « certificats » qui tendent à prouver ses actions et, par là, sa valeur de « grand homme ».

La séquence suivante accentue l'humiliante période d'expectative qui s'est entamée à la fin du deuxième épisode. Poupelin espère rencontrer l'Empereur pour lui montrer ses « papiers », et influer à nouveau sur les événements politiques du pays. Il attend ce bouleversement heureux, en vain : « Et, vivant de cette espérance, Poupelin rôde dans les petites pensions de la banlieue, cherchant […] les coins où peut de préférence […] s'arrêter un empereur[180]. » Pire encore, il lui semble manquer de peu cette occasion le jour où il se trouve en face de l'Impératrice[181] et s'aperçoit qu'il a « oublié ses papiers[182] ». Lorsque Napoléon I^{er} est passé devant lui à Waterloo, Fabrice del Dongo n'a entrevu que des généraux, dont il n'a pu distinguer les visages. Quant à Poupelin, il n'a même pas réussi à approcher Napoléon III. Il mène depuis des années une « vie postiche et vagabonde[183] », écrit Vallès, comme pour souligner que les événements de son existence sont inconsistants et désordonnés, aux antipodes de ses aspirations politiques.

Il finit donc par abdiquer toute volonté propre et par s'en remettre aux forces extérieures du destin. Dans le septième et dernier épisode, il va « à la dérive[184] », « n'attend plus rien que du hasard et s'en rapporte à la volonté de la Providence[185] ». Loin des combats politiques menés pour l'élection de Napoléon, son quotidien se caractérise par une inaction léthargique, teintée de trivialité : « Il a dormi longtemps chez moi dans un vieux fauteuil[186] », précise l'auteur. De manière symptomatique, le leitmotiv de l'attente revient explicitement dans un épilogue grotesque : « En attendant, Poupelin a pris une spécialité peu connue et qu'il fonde : il est professeur d'enfants hydrocéphales[187]. » Non seulement Poupelin ne s'intègre à aucune

---

[179] *Id.* (p. 182).
[180] *Id*. (p. 183).
[181] *Id.*
[182] *Id.*
[183] *Id*. (p. 184).
[184] *Id.*
[185] *Id.*
[186] *Id*. (p. 184-185).
[187] *Id*. (p. 185-186).

performance officielle au sommet du pouvoir, mais, tenu à l'écart de la politique impériale, il semble condamné à espérer qu'il arrive quelque chose, en vain. Comme l'a remarqué Paul Ricœur, c'est « peut-être dans la politique que l'on est au plus près de l'apparaître et du disparaître, du commencer et du finir qui définissent l'événement brut[188] ». Or, dans l'attente de Poupelin, rien ne commence ni ne finit vraiment.

La trajectoire de cet individu n'en reste pas moins étroitement liée à l'histoire politique de son pays. Le texte de Vallès peut en cela se rapprocher de l'épopée définie par Hegel :

> L'*épos*, lorsqu'il raconte ce qui est, a pour sujet une action qui, par toutes les circonstances qui l'accompagnent et les conditions dans lesquelles elle s'accomplit, présente d'innombrables ramifications par lesquelles elle se trouve en contact avec le monde total d'une nation ou d'une époque[189].

Mais c'est précisément dans la mesure où les événements qui ponctuent sa carrière obéissent à une structure régressive que Poupelin semble ne pas pouvoir devenir un héros épique. Peu à peu écarté de l'action politique, il devient le protagoniste d'une « épopée manquée », que l'auteur appelle avec ironie « l'histoire épique de sa serviette et son surnom de *Mes Papiers*[190] ». Son portefeuille, défini comme le « registre exact et inexorable de ses actions[191] », devient même la mise en abyme d'une épopée qui s'avère en partie ridicule, depuis ses débuts en politique :

> Les premiers feuillets de son portefeuille racontent comment il résistait à l'émeute dans les campagnes ; on constate tous les triomphes qu'il obtint avec les raclées qu'il reçut. Tel soir, à L'*Auberge du Cheval blanc*, il terrassa sous ses arguments victorieux un charcutier révolutionnaire ; tel autre jour, on le relève, moulu, l'œil jaune et le nez enflé : un jacobin s'est assis dessus[192].

Bien sûr, les événements vont en s'aggravant, c'est-à-dire aussi en s'estompant, à partir de l'élection présidentielle. Poupelin finit par s'éloigner physiquement de la vie politique : il part pour la banlieue mener ce que Vallès appelle une « vie extra-muros[193] », puis il souhaite aller vivre tranquillement dans une île française « au milieu de l'Océan[194] ». De manière allégorique, la distance géographique montre que Poupelin sort progressivement de l'Histoire avec un grand « H ». Est-ce à dire qu'il serait trop petit pour se faire une place et un nom dans la grande Histoire ?

Certes, l'auteur file tout au long du texte la métaphore de la petitesse et de la disproportion pour qualifier ce « personnage vivant[195] ». Il le décrit d'emblée

---

[188] P. Ricœur, « Le retour de l'événement », art. cité, p. 32.

[189] Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Esthétique* [1840-1852], traduction française par Samuel Jankélévitch, Paris, Aubier, 1944, vol. 3 (2e partie), p. 95.

[190] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 180).

[191] *Id.*

[192] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (passage modifié pour *Les Réfractaires*, qu'on retrouve en partie à la page 181).

[193] *Id*. (p. 184).

[194] *Id*. (p. 185).

[195] J. Vallès, « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 156).

comme « un petit homme étrange[196] », avec « une tête trop grosse et des bras trop courts, pour lesquels on l'avait refusé à la conscription[197] », si bien qu'il semble avoir toujours été tenu à l'écart de l'Histoire. La précision des « bras trop courts », en particulier, détourne ironiquement la métaphore figée « avoir le bras long », pour suggérer une influence chimérique sur les événements politiques. Il l'affuble du surnom péjoratif de « nabot[198] ». Plus généralement, la vie de Poupelin est placée sous le signe de la petitesse : il est d'abord « petit propriétaire campagnard[199] » ; c'est « son petit avoir[200] » qui est hypothéqué pour la propagande ; finalement désespéré, il se contenterait que Dieu lui trouve « sur cette terre une petite place[201] ». Sa célébrité semble même se réduire à cette caractéristique, comme l'indique une allitération comique, qui redouble le titre : « ils disent : "C'est le petit qui a des papiers[202]." » Les détails symboliques de la petite taille et du physique incongru tournent en ridicule ses poses de tragédien lorsqu'il s'agit de « rejouer » les événements de sa carrière : « Il parle, se déplaçant, faisant les gestes, changeant la voix. On dirait qu'il lit une tragédie[203]. » Il semble donc que le costume de héros ne soit pas à sa taille.

Toutefois, si le biographe construit un « héros impossible », qui ne parvient pas à s'inscrire dans l'histoire officielle de son temps, en recourant notamment aux ingrédients de l'héroï-comique, du burlesque et du grotesque, il n'est pas question d'accabler Poupelin. Il ne faut pas oublier que ce dernier est avant tout un « réfractaire », c'est-à-dire une victime courageuse, et plus précisément l'un des « Irréguliers de Paris », qui sont des « honnêtes gens[204] ». Dans son introduction à l'article, l'auteur fournit une clef de lecture capitale pour cerner la complexité de cet individu type, à la fois digne de moquerie et de considération respectueuse : « Poupelin, qui prête à rire, est le plus estimable des hommes[205]. » Par ailleurs, la fin de l'introduction souligne que l'humour est compatible avec une empathie teintée d'admiration : « J'ai mis la farce près du drame et le bouffon près des martyrs[206] », précise Vallès dans un métadiscours explicatif. Le prologue du texte consacré à Poupelin confirme cette complexité : après avoir expliqué que « les bouffons [l]'attirent », le biographe ajoute que son sujet d'étude lui a confié « avoir tout sacrifié pour ses vêtements, et souffrir même de la faim[207] ».

---

[196] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 176). Plus loin, il est qualifié de « petit homme comique ». Cf. *id*. (p. 179).

[197] *Id*. (p. 176).

[198] *Id.*

[199] *Id.*

[200] *Id.* (p. 177).

[201] *Id.* (p. 185).

[202] *Id.* (p. 184).

[203] *Id.* (p. 177).

[204] J. Vallès, « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 156).

[205] *Id.*

[206] *Id.*

[207] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 176).

Dans ces conditions, l'écrivain conteste moins l'héroïsme de Poupelin en particulier – il s'agit bien d'ailleurs de relater « [s]es exploits et [s]es malheurs[208] » – que la possibilité même de l'événement historique entendu comme exploit héroïque imputable à un « grand homme ». Certes, en dépit de ses revendications, Poupelin n'est assurément pas le seul homme qui ait « fait l'Empire ». Cela dit, il est bien à sa manière – notamment par sa contribution financière à la propagande – un « faiseur d'Empire[209] », comme le signifie une périphrase à double entente, ironique mais révélatrice. Or, comment Napoléon pourrait-il prétendre au statut de « grand homme » si le titre de « faiseur d'Empire » lui est ôté au profit d'un « petit homme » ? En outre, comment ne pas déceler dans le leitmotiv de la petitesse une allusion, ironiquement martelée, à « Napoléon le Petit » ? Poupelin ressemble par là au « forçat du grand homme – le Roustan des petits Napoléons[210] », évoqué plus tard dans un « Courrier de Paris » du 14 avril 1865. L'antonomase contient une allusion historique à un esclave du Caire qu'un mameluk légua à Bonaparte lors de la campagne d'Égypte. S'ébauche plus généralement le portrait pathétique des « galériens[211] », s'activant dans l'ombre auprès de « grands hommes » ingrats, bien que redevables à leur égard :

> Il recopie les manuscrits, fait les recherches, les commissions, les courses, corrige les épreuves, allume le feu, nettoie l'encrier, et ne demande pour cela qu'un sourire et un tutoiement, le droit de dire : « Quand Chose a fini cette scène, j'étais près de lui comme tu es là. – Je viens de quitter Chose. – J'ai à aller pour Chose. – Chose, encore Chose, toujours Chose ! »
>
> Quel métier ! J'ai connu un Chose qui battait son galérien[212].

La figure de la « célébrité[213] » est rendue littéralement anonyme dans une chosification péjorative, où tendent à se confondre l'oncle et le neveu de l'épopée impériale, si l'on pense plus particulièrement aux « forçats » de « la grande histoire[214] » et de ses coulisses politiques. Dans « Poupelin », l'élection présidentielle de 1848 n'est pas le fruit d'un exploit individuel de Napoléon mais celui d'une politique corrompue fondée sur le système collectif des pots-de-vin : « La propagande veut des frais, ou plutôt la gloire coûte cher. […] Poupelin parlait au peuple du haut de ses propres barriques, qu'on remplissait avant et qu'on vidait après[215]. » La syntaxe est à cet égard éloquente puisqu'elle refuse à Napoléon le rôle de sujet grammatical[216]. Lorsque Napoléon devient sujet, la phrase exprime non plus une action au passé simple mais un résultat à l'imparfait, comme pour en souligner

---

[208] *Id.*

[209] *Id*. (p. 182).

[210] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 14 avril 1865 (BNF) (p. 805).

[211] *Id.* (p. 806).

[212] *Id.* (p. 805-806).

[213] *Id.* (p. 805).

[214] *Id.* (p. 807).

[215] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 177).

[216] Cf. *id.* : « c'est le département de la Charente-Inférieure qui envoya […] le prince comme représentant à la Chambre » (p. 177) ; « [Poupelin] vit de ses yeux pochés le nom de son protégé sortir de l'urne » (p. 177) ; « l'Empire se fit » (p. 179).

la passivité : « Le prince […] était président[217] ». De plus, quand il évoque les « mortes-saisons[218] » du métier de « faiseur d'Empire[219] » « dans l'intervalle des coups d'État[220] », Vallès tend à réduire l'ensemble de la geste napoléonienne – celle du neveu ici – à ses coups de théâtre liberticides : l'événement politique s'illustre alors dans sa dimension la plus nocive et la moins noble. Enfin, par l'usage du burlesque qui enserre le récit, il s'agit moins de rabaisser Poupelin que le pouvoir politique, dans son incapacité à engendrer des bouleversements constructifs pour le pays. À l'orée du texte, un zeugme sémantique rattache l'avènement de Napoléon III à un processus de domestication animale chaperonné[221] par Poupelin. Ce n'est plus le majestueux vol de l'Aigle, inscrit dans la symbolique mythique du Premier Empire ; c'est Poupelin qui, au lieu « d'engraisser les poules, […] se mêla d'élever des aigles[222] ». À la fin de la septième séquence, revient la trivialité du motif animal lorsque l'auteur explique que Poupelin se contenterait d'un poste vaguement politique sur une île française au milieu de l'Océan : « Je […] soumets [l'idée] au gouvernement, qui trouverait ainsi à faire garder ses poules et réparerait douze ans d'ingratitude[223]. » Vallès saisit l'occasion d'égratigner la dignité même de l'action gouvernementale et, par là, celle des événements politiques qui lui sont associés.

Le gouvernement de Napoléon III apparaît alors comme une pâle et très mauvaise réplique de la geste impériale qui, au début du siècle, prolongea – tout en la pervertissant – une action révolutionnaire déjà grandement dévoyée. C'est en ce sens que Poupelin prend place parmi les irréguliers et, plus largement, parmi les réfractaires, ces « pitoyables résumés et rescapés de l'histoire de France, […] petits neveux vivotant au fil du Second Empire, parodique du premier, qui lui-même était couronnement funéraire de la Révolution française[224] ». À cet égard, la périphrase des aigles est éloquente : elle inscrit le Second Empire dans la filiation du Premier. Mais le pluriel à valeur antonomasique teinte cette filiation d'une dimension régressive. Qu'il s'agisse de l'oncle ou du neveu, Vallès refuse par son « scepticisme[225] » le grand événement imputé à un homme providentiel, ce « Dieu[226] » terrestre auquel il ne croit pas, contrairement à Poupelin qui s'y fie désespérément, comme une partie du peuple. Plus qu'une « épopée seconde[227] », les semblants d'événements qui jalonnent la trajectoire semi-fictive de Poupelin

---

[217] *Id.* (p. 177).

[218] *Id*. (p. 182).

[219] *Id.*

[220] *Id.*

[221] Puisque Napoléon est assimilé à un « aigle », rappelons que le verbe « chaperonner » est synonyme de « patronner, épauler » mais signifie aussi, plus précisément, « coiffer l'oiseau de proie d'un chaperon de manière à ne lui laisser libre que le bec ».

[222] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 176-177).

[223] *Id*. (p. 185).

[224] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1247.

[225] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 185).

[226] *Id.*

[227] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 54.

forment une épopée parodique[228], voire une « anti-épopée[229] », qui éreinte entre autres le césarisme des Bonaparte. Symboliquement, l'auteur « terrass[e][230] » les arguments de Poupelin en faveur d'un Dieu qui serait sur terre « équitable et bon[231] ». La naïveté du petit homme est d'ailleurs formulée par des termes qui rappellent étrangement – effet concerté d'ironie ? – les principaux leviers du césarisme, fausse conciliation de l'autoritarisme et de la démocratie :

> Dès son entrée dans la vie politique, Poupelin s'était dit qu'on ne puise une autorité sérieuse que dans les sympathies de ses contemporains et que la véritable garantie, par ce temps de démocratie, est le témoignage des hommes[232].

Ce faisant, à l'échelle de l'article, la démystification du « haut fait » historico-politique procède autant du fond que de la forme du récit. Ayant « compris que la portée idéologique d'un texte ne se résume pas au contenu du discours[233] », Vallès détourne ironiquement les codes épiques pour mieux éreinter l'épopée impériale, qui est en dernier ressort l'arrière-fond plutôt que le simple arrière-plan du récit. Cette « écriture indirectement politique[234] » se signale par ses subtilités et ses richesses interprétatives, mais elle résulte aussi des contraintes liées à la censure de l'époque. Sur un plan symbolique, la « mauvaise humeur[235] » que manifeste le narrateur lorsque Poupelin lui demande s'il croit en Dieu et tente de le convertir – « pour se rassurer[236] » – peut alors fonctionner comme le rejet allégorique du pouvoir étatique qui régit le Second Empire. Ce dernier ne se charge pas d'aider les malheureux et il opprime en outre, par son autoritarisme liberticide, des écrivains comme Vallès, d'où les marques de crispation auctoriale.

---

[228] La « parodie » est ici à entendre dans une acception élargie : cf. notamment Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978. L'article de Vallès peut cependant entrer en écho avec des textes comme le *Chapelain décoiffé* de Boileau, parodie du *Cid* où le petit événement traité de manière héroïque remet en cause l'héroïsme. Il rappelle aussi un traitement burlesque de la grande histoire dans *La Pucelle* de Voltaire, et il s'inscrit à sa manière dans la lignée du « travesti » : voir *Le Virgile travesti* de Scarron ou *L'Homère travesti* de Marivaux.

[229] Pour utiliser autrement la formule de Thierry Bret au sujet de *L'Insurgé* : cf. T. Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, *op. cit.*, p. 137.

[230] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 185).

[231] *Id.*

[232] *Id.* (p. 180).

[233] C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 397.

[234] J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.,* p. 8.

[235] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 185).

[236] *Id.*

Chapitre 3 – Choix et impératifs médiatiques

L'écriture journalistique ne peut se comprendre indépendamment de son contexte d'émergence, surtout lorsqu'elle est contrainte par une législation sévère. La production précommunarde de Vallès, comprise entre 1857 et 1870, ne saurait donc être dissociée de la censure qui sévit sous le Second Empire. La période de 1852 à 1860 est celle où « la presse a été, depuis le Premier Empire, le plus asservie au pouvoir[1] ». Le gouvernement redouble de rigueur après l'attentat commis par Felice Orsini le 14 janvier 1858. À la différence de ce qui s'est produit sous le Premier Empire, la presse subsiste et conserve de nombreux organes. Il s'agit néanmoins d'une « lumière sous le boisseau[2] » pour reprendre, avec davantage de pessimisme, la formule de Pierre Guiral. Les années 1860 à 1868 sont certes marquées par le réveil des journaux politiques et le développement d'une presse de grande information ; toutefois, le régime administratif évolue peu et le système d'avertissements, de suspensions et de suppressions reste une menace très active. La presse française se libéralise seulement à partir de l'année 1868. Les textes vallésiens écrits avant 1871 relèvent donc, pour la plupart, d'une « écriture contrainte[3] ».

Bien au-delà des simples rapports entre la production vallésienne et la censure impériale, cette « écriture contrainte » n'est-elle pas le fait du « cothurne étroit du journalisme[4] », de la « contrainte médiatique[5] » dans son ensemble ? Moyennant quelques adaptations, les quatre grands principes qui composent la « matrice médiatique[6] » des quotidiens français, entre 1830 et 1914, sont très opératoires pour étudier la presse du Second Empire, quel que soit son rythme de parution. Aux ciseaux de « dame Anastasie » s'ajoutent en effet les exigences journalistiques de la périodicité, de la collectivité, de la « rubricité » et, enfin, de l'actualité. À l'instar de la censure, ces « règles[7] » peuvent constituer une « discipline[8] » féconde ou un « moteur de l'écriture[9] », mais elles obligent parfois l'écrivain-journaliste à se mettre en « porte-à-faux » vis-à-vis de ses objectifs, de ses

---

[1] P. Guiral, « Cinquième partie. La presse de 1848 à 1871 », dans *Histoire générale de la presse française*, *op. cit.*, t. 2, p. 249.

[2] *Id.*

[3] J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*, p. 38.

[4] Cf. *Bulletin de la société Théophile Gautier*, *« Le Cothurne étroit du journalisme » : Théophile Gautier et la contrainte médiatique*, 2008, n° 30.

[5] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 11.

[6] Cf. *ibid*., p. 47-120.

[7] *Ibid*., p. 46.

[8] J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*, p. 44.

[9] *Ibid*., p. 520.

convictions ou encore de ses lecteurs. Le journalisme vallésien du Second Empire illustre et problématise tout à la fois ces choix et ces impératifs médiatiques, qui se cristallisent sur la question suivante : qu'est-ce qui fait ou ne fait pas événement, dans un contexte donné, du point de vue du journaliste et de son lecteur immédiat ? La question est d'autant plus aigüe que la presse peut reprendre ou négliger mais aussi impulser, construire, voire déconstruire, les événements de son temps. L'écriture journalistique définit amplement l'historicité et l'événementialité des faits consignés en fonction de la place et du traitement qu'elle leur accorde. Vallès conduit donc à penser et à interroger les catégories mêmes du « grand événement » et du « fait notable » comme fabrications médiatiques.

Regards critiques : événements ou non-événements ?

Édifices et trompe-l'œil historiques

Déclenchée par les ordonnances de Saint-Cloud dont l'une suspend la liberté de la presse, la Révolution de Juillet est le prototype même de l'événement journalistique[10]. Directement visés, les journalistes réagissent les premiers. L'émeute du 27 juillet est la conséquence d'une intervention policière destinée à empêcher la sortie de trois journaux : *Le National*, *Le Globe* et *Le Temps*. À la suite de ce soulèvement, la monarchie de Juillet profite à la presse :

> Au total, la révolution de 1830 représente une bonne opération pour la presse, notamment libérale : elle augmente le nombre des lecteurs et facilite, par la nouvelle législation, la publication des journaux. […] Les journalistes condamnés précédemment sont amnistiés, la Charte révisée promet la liberté de publier et rejette la censure. Une simple déclaration remplace l'autorisation pour les crieurs, afficheurs et colporteurs d'imprimés et d'écrits. Le cautionnement est sensiblement abaissé (2400 francs au lieu de 6000), ainsi que le droit de timbre et la taxe postale[11].

Cette libéralisation de la presse est néanmoins éphémère. Le rétablissement du cautionnement fin 1830 et le « retournement autoritaire du régime après 1833-1835[12] » favorisent en particulier la disparition des feuilles avancées. Les « Trois Glorieuses » sont certes un événement journalistique puisqu'elles ont pris leur impulsion dans la presse mais, à en juger par leur portée effective, elles n'équivalent pas à une révolution journalistique. Dans leur prolongement, n'est-ce pas plutôt en

[10] Cf. notamment D. Kalifa, M.-È. Thérenty, A. Vaillant, « Le Quotidien », dans *La Civilisation du Journal*, *op. cit.*, p. 275-276 (cf. « Les Trois Glorieuses, ou le sacre du quotidien »).

[11] Ch. Charle, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, *op. cit.*, p. 40.

[12] *Ibid*., p. 42.

1836 qu'une « grande révolution[13] » s'introduit dans le journalisme, même s'il s'agit d'une « Révolution *par en haut*[14] », dénoncée par Proudhon ? Avec *La Presse*, proposé à un prix deux fois moins élevé que ses concurrents, Girardin crée en effet le quotidien bon marché et inaugure pour ainsi dire « l'an I de l'ère médiatique[15] ». L'ambivalence révolutionnaire des « Trois Glorieuses » ne se limite évidemment pas à des causes et à des conséquences d'ordre journalistique. Dans le camp gouvernemental, le major-général de la Garde Royale Marmont s'est rapidement inquiété de l'ampleur politique des événements : « Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution[16] » a-t-il déclaré le 28 juillet, dans une lettre à Charles X restée fameuse, avant que la défaite et l'exil ne le contraignent au silence.

Parmi les prédécesseurs de Vallès, Chateaubriand et Dumas ont été de cette « révolution », dont ils ont soutenu et souligné la grandeur. Leurs écrits postérieurs en font cependant un portrait nuancé, traversé d'ombres et de lumières. Pour l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, les conséquences de « ces trois derniers soleils qui viennent de briller sur la France[17] » seront « mémorables[18] » ; cette « révolution a prononcé un arrêt contre tous les trônes[19] » ; « un pas énorme a été fait[20] » ; et l'usurpation du pouvoir prendra fin. La révolution portera ses fruits et conduira à la démocratie. Elle ne doit pas être confondue avec « le roi improvisé[21] » qui en est issu par hasard : « Juillet, libre dans son origine, n'a produit qu'une monarchie enchaînée ; mais viendra le temps où, débarrassé de sa couronne, il subira ces transformations qui sont la loi des êtres[22] […]. » En somme, il s'agit d'une révolution temporairement entravée mais d'une révolution quand même : c'est un processus seulement inaccompli.

En 1830, Dumas est d'emblée partie prenante du déroulement des événements[23]. Le 25 juillet, lorsqu'il apprend la signature des ordonnances, il renonce à un voyage qu'il projetait pour Alger. Le 27 juillet, il emprunte les boulevards où l'insurrection débute ; il court vers la Bourse d'où partent les premiers coups de feu, assiste à l'incendie du corps de garde de la Bourse et voit

---

[13] Louis Blanc, *Révolution française. Histoire de dix ans. 1830-1840* [1840-1844], Paris, F. H. Jeanmaire, 1882, p. 839 (Gallica).

[14] Émile de Girardin repris par Pierre-Joseph Proudhon, dans *Œuvres complètes, Mélanges : articles de journaux, 1848-1852. Premier volume. Articles du représentant du peuple. – Articles du peuple*, Paris, Librairie internationale, 1868, p. 83.

[15] Cf. A. Vaillant et M.-È. Thérenty (dir.), *1836, l'an I de l'ère médiatique*, *op. cit*.

[16] Georges Girard, *Les Trois Glorieuses*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1929, p. 72. Ces propos reprennent un échange célèbre, attribué à Louis XVI et à La Rochefoucauld, lors de la prise de la Bastille.

[17] F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, t. 3, p. 250.

[18] *Ibid.*, p. 251.

[19] *Id.*

[20] *Ibid.*, p. 252.

[21] *Ibid.*, p. 253.

[22] *Id.*

[23] Cf. C. Schopp, « Révolution de 1830 », *Dictionnaire Alexandre Dumas*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 491-492.

s'ériger les premières barricades. Le lendemain, il aide à la construction d'une barricade puis, à la tête d'un groupe d'une cinquantaine d'hommes, tente de rejoindre la place de Grève. L'attaque est repoussée ; il se réfugie chez le peintre Lethière avant de se rendre au *National*, où est proclamé un gouvernement provisoire. Le 29 juillet, il participe à l'assaut du musée de l'Artillerie, s'intègre à un corps armé qui se prépare à forcer le pont des Arts. La troupe est mise en déroute ; il rentre finalement chez lui se changer. Entre-temps, les Tuileries ont été prises : Dumas les parcourt aux côtés du peuple insurgé. Enfin, il suit le cortège de La Fayette qui va installer le gouvernement provisoire à l'Hôtel de Ville. Dans ses *Mémoires*, il apparaît alors comme un acteur de premier plan des Journées de Juillet, érigées en événement personnel, ne serait-ce que par leur impact émotionnel, en plus inédit : « C'était la première fois que j'entendais le sifflement de la mitraille et j'avoue que je ne croirai pas celui qui me dira qu'il a, pour la première fois, entendu ce bruit sans émotion[24]. » Il insiste aussi, avec emphase, sur le rôle prépondérant du peuple, d'où l'idée explicite que la révolution a été confisquée par des élites lorsque, pour reprendre les termes de Jean-Louis Bory, le « mélo populaire [a] fait place à la comédie bourgeoise[25] » :

> Ceux qui ont fait la révolution de 1830 c'est cette jeunesse ardente du prolétariat héroïque qui allume l'incendie, il est vrai, mais qui l'éteint avec son sang ; ce sont ces hommes du peuple qu'on écarte quand l'œuvre est achevée, et qui, mourant de faim, après avoir monté la garde à la porte du Trésor, se haussent sur leurs pieds nus pour voir, de la rue, les convives parasites du pouvoir, admis à leur détriment, à la curée des charges, au festin des places, au partage des honneurs[26].

Il évoque alors le sang de Juillet sans occulter les origines sociales des « braves de Juillet[27] », alors que le régime de Louis-Philippe fabrique autour de ces événements un deuil national réconciliateur, en excluant les ouvriers de la représentation politique et de sa « galerie de portraits de martyres[28] ». De surcroît, la fête nationale des 27, 28, 29 juillet est rapidement devenue une « fête de clôture[29] », et le sens de la commémoration a pu s'inverser : « à mesure que sont célébrées dans la cohorte des martyrs les victimes des insurrections de juin 1832 et avril 1834, et de l'attentat de Fieschi, les braves de Juillet sont honorés, non sans paradoxe, comme défenseurs de la loi et de l'ordre[30] ». Chez Dumas, le culte des morts suggère plutôt – même timidement – « l'inachèvement de la souveraineté populaire et l'attente d'une révolution toujours en devenir[31] ».

---

[24] A. Dumas, *Mes Mémoires. 1830-1833*, variantes et notes établies par Pierre Josserand, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989, t. 2, p. 60.

[25] Jean-Louis Bory, *La Révolution de Juillet : 29 juillet 1830*, Paris, Gallimard, 1972, p. 522.

[26] A. Dumas, *Mes Mémoires. 1830-1833*, *op. cit.*, p. 87.

[27] Emmanuel Fureix, *La France des larmes : deuils politiques à l'âge romantique, 1814-1840*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 294.

[28] *Ibid*., p. 295.

[29] *Ibid*., p. 299.

[30] *Ibid*., p. 300.

[31] *Ibid*., p. 305.

Le problème de la censure gouvernementale a encore accentué l'ambiguïté de ladite révolution et de ses conséquences. À cet égard, Dumas retranscrit dans ses *Mémoires* la préface et le discours où Victor Hugo dénonce la censure dont sa pièce *Le Roi s'amuse* a fait les frais en 1832[32]. « Est-ce qu'il y a eu en effet quelque chose qu'on a appelé la révolution de Juillet[33] ? » s'interroge ce dernier, inquiet de la censure journalistique, littéraire, et en particulier théâtrale, qui sévit sous le nouveau régime. En 1832 déjà, les assauts sournois d'Anastasie minent cet « édifice, beau, quoique incomplet, qu'avait improvisé la révolution de Juillet[34] », et ils peuvent préfigurer les lois de septembre 1835, qui mettront clairement fin à la législation libérale de 1830. Le gouvernement abuse de « cette disposition au repos et de cette crainte des révolutions nouvelles[35] » qui caractérisent l'époque. Toutefois, plutôt qu'une indifférence généralisée pour les idées de liberté, Hugo invoque un besoin temporaire d'immobilité après les efforts révolutionnaires des « Trois Glorieuses » :

> La France a marché vite en juillet 1830 ; elle a fait trois bonnes journées ; elle a fait trois grandes étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant, beaucoup sont harassés, beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte[36].

Au-delà de leurs divergences politiques, Chateaubriand, Dumas et Hugo ont en commun de souligner l'inachèvement de l'événement, qui conserve néanmoins une fécondité et un prestige considérables : « l'éclair de juillet[37] » l'emporte sur ses zones d'ombre. De manière symptomatique, leurs propos personnifient dans un même élan métaphorique la Révolution et la France, qui semblent avoir accompli en un temps très bref une succession d'exploits héroïques[38]. L'écriture littéraire du souvenir mobilise un langage symbolique et laudatif, qui emprunte à l'allégorie mythique. Elle peut en outre contribuer au mythe de Paris, né du choc des « Trois Glorieuses », comme l'ont montré Pierre Citron[39] ou Patrice Higonnet :

> Juillet 1830 fut une renaissance. En s'insurgeant comme un seul homme contre les velléités politiques de Charles X – Charles le Simple, comme le disait le poète (parisien) Béranger – la ville devint à ce moment même, et du jour au lendemain, mais durablement cette fois-ci, la capitale mythique et mondiale de la révolution, « notre mère[40] ».

---

[32] A. Dumas, *Mes Mémoires. 1830-1833*, *op. cit.*, p. 967-973.

[33] V. Hugo, [Préface du *Roi s'amuse*], cité par A. Dumas, *Mes Mémoires. 1830-1833*, *op. cit.*, p. 968.

[34] V. Hugo, [Discours prononcé devant le tribunal de commerce], cité par *ibid.*, p. 979.

[35] V. Hugo, [Préface du *Roi s'amuse*], cité par *ibid*., p. 972.

[36] *Id.*

[37] J. Michelet, « Préface de l'*Histoire de France* (1869) », *Œuvres complètes, IV*, *op. cit*., p. 11.

[38] Voir notamment les citations précédentes : la « révolution a prononcé un arrêt contre tous les trônes », « un pas énorme a été fait » ; la France « a marché vite en juillet 1830 ; elle a fait trois bonnes journées ; elle a fait trois grandes étapes ».

[39] Cf. Pierre Citron, *La Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.

[40] Patrice Higonnet, *Paris, capitale du monde : des lumières au surréalisme*, Paris, Tallandier, 2005, p. 63.

Bien des auteurs du siècle – surtout avant Juin 1848 – pérennisent à leur manière le « brusque élan du mythe de Paris[41] » déclenché par la Révolution de Juillet : Victor Hugo et Pétrus Borel, parmi d'autres. Dans son ode « À la Colonne », le premier salue « ce puissant Paris qui fermente et bouillonne[42] ». Chez le second, la nuit du 28 au 30 juillet fait de la capitale un « cratère[43] » où « un clair de lune nouveau[44] » révèle les atrocités du cléricalisme.

Le mythe vallésien de Paris, en grande partie hérité de la mythologie hugolienne, se développe essentiellement à partir de la Commune de 1871. De manière inédite, la capitale acquiert alors une dimension lyrique et symbolique. Une fois encore, la « force du mythe vient de l'Histoire même[45] ». Mais Vallès n'est pas un grand adepte des images romantiques et des métaphores grandiloquentes, surtout avant 1871, en particulier lorsqu'il s'agit des « Trois Glorieuses ». Il ne déroge pas seulement au « mythe de 1830 » ; il va jusqu'à éluder l'événement lui-même, qui se signale avant tout par son absence, voire par son insignifiance. Né en 1832, le futur insurgé n'a pas vécu personnellement ces journées historiques et ne peut pas les relater « de l'intérieur », comme l'a fait Dumas, sauf à utiliser les artifices de la fiction. Il les évoque donc plutôt à travers les trajectoires d'autrui. Dans un article du *Figaro* daté de juillet 1865, la journée du 27 juillet 1830 devient un épisode biographique qui immerge le lecteur dans l'enfance du saltimbanque Bâtis :

> Bâtis, le 27 juillet 1830, se trouvait avec sa mère sur la place du Châtelet, faisant des tours de physique amusante, avec trois gobelets, cinq muscades, rien dans les doigts, rien dans les poches, un sac à la malice sur le ventre. À côté était une caisse sur laquelle il battait pendant les entractes pour attirer le monde.
>
> Il venait, à ce moment, d'exécuter sur la peau d'âne des *rra* et des *flla* à étonner un tambour-maître, quand passa tout un bataillon d'insurgés.
>
> Ils avisent le petit tambour, et le chef du groupe va droit à lui.
>
> « Sangle ta caisse, dit-il, marche devant nous, et bats la charge ! »
>
> Il fallait passer le pont d'Arcole sous le feu des royaux. Les insurgés passèrent avec le petit saltimbanque à leur tête. Coiffé d'un chapeau gris que terminait la queue de lapin traditionnelle, vêtu d'un bourgeron à carreaux rouges, il battait la charge. Derrière lui, les insurgés chantaient *La Marseillaise*[46].

---

[41] *Ibid*., p. 66.

[42] V. Hugo, « À la colonne. II », *Les Chants du crépuscule* [1836], *Œuvres complètes. Poésie I*, Paris, Robert Laffont, 2002, p. 698.

[43] Pétrus Borel cité par P. Higonnet, *Paris, capitale du monde : des lumières au surréalisme*, *op. cit.*, p. 63.

[44] *Id.*

[45] R. Bellet, « Rue de Paris et tableau de Paris, vieux Paris et Paris révolutionnaire chez Vallès », dans *Paris au XIX^e^ siècle. Aspects d'un mythe littéraire*, préface de R. Bellet, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1984, p. 139.

[46] J. Vallès, « Bâtis », « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 535-536).

Ce micro-récit, proche de la saynète musicale, transpose pour ainsi dire l'événement historique sur un « mode mineur ». Il ne reprend pas la Révolution de Juillet dans son ensemble, mais se focalise sur l'un de ses épisodes insurrectionnels : le franchissement du pont d'Arcole, qui permit au peuple de prendre l'Hôtel de Ville. À l'époque, le combat revêt presque aussitôt une dimension légendaire : « Arcole » serait le nom de guerre d'un jeune polytechnicien ayant courageusement planté un drapeau tricolore sur le pont et péri sous les balles des troupes royales. Il confine au mythe et fait très rapidement l'objet de nombreuses représentations artistiques, comme les peintures d'Eugène Delacroix et d'Amédée Bourgeois, ou le poème de Casimir Delavigne intitulé « Une semaine de Paris[47] ». Vallès déplace en outre l'événement du côté de l'anecdote comique. En lieu et place du héros « Arcole », le jeune Bâtis s'avance pour battre la charge à la tête des insurgés, mais il est « poussé » par le hasard des circonstances. L'événement historique est-il un prétexte pour enrichir la galerie des saltimbanques d'un portrait avantageux, à l'appui d'un récit qui frise le conte héroï-comique ? À l'inverse, l'historiette sert-elle un regard décentré, voire burlesque, sur la grande Histoire ? Dans ce cas, il pourrait s'agir – en creux – de rabaisser dans un registre parodique l'événement auquel faisait déjà écho l'épisode, à savoir la fameuse « bataille d'Arcole », conduite par Napoléon Bonaparte du 15 au 17 novembre 1796[48]. L'hésitation demeure ; le texte vallésien peut être sous-tendu par ces différentes intentions, qui ne sont pas nécessairement contradictoires. Toujours est-il que l'événement n'est revêtu d'aucune ampleur historique et qu'il peine à exister en tant que tel. De surcroît, la date est erronée : les faits réels datent du 28 et non du 27 juillet. Volontaire ou non, l'erreur est le symptôme d'un récit historique qui manque de sérieux. C'est pourtant l'un des passages vallésiens qui s'étendent le plus au sujet des « Trois Glorieuses ». Dans le même article, le récit suivant – consacré au saltimbanque Julien Gillaud – se limite à une simple mention de l'année « 1830[49] » et du gouvernement de Juillet. Il n'est plus question de révolution ou d'insurrection ; ces références servent avant tout à inscrire les débuts du saltimbanque dans un contexte historique qui participe à la vraisemblance biographique. À la rigueur est-il possible d'entrevoir une allusion ironique au « règne[50] » de Louis-Philippe, qui a lui aussi commencé en 1830. Marquant l'inauguration et non la fin d'une souveraineté monarchique, la date apparaît alors bien peu révolutionnaire. S'il faut parler de « révolution », la dénomination est aussi galvaudée que lorsque Vallès dénonce la continuité carcérale de l'enseignement malgré les événements historiques : « et l'on nous a enfermés dans des endroits qui s'appellent collèges sous la monarchie, et lycées après les révolutions[51] ».

Dans toute la production vallésienne comprise entre 1857 et 1870, la révolution de 1830 est présentée comme la cause explicite d'un seul changement

[47] Publiée dans *La Revue de Paris*.

[48] Le jeune polytechnicien se serait souvenu du drapeau porté par Bonaparte au pont d'Arcole, en Vénétie.

[49] J. Vallès, « Julien Gillaud », « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 536).

[50] *Id*.

[51] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 17 février 1866 (BNF) (p. 830).

tangible, qui semble en définitive assez dérisoire : « C'est en 1830 que Louis-Philippe […] rendit publique[52] » la bibliothèque Sainte-Geneviève. Là encore, l'événement lui-même n'est pas nommé, mais il se trouve subsumé sous la mention plus large de l'année. Il est d'autant moins saillant qu'il se fond dans une succession uniforme de dates :

> En 1812, elle alla occuper un coin de la vieille prison de Montaigu, qui faisait face à l'un des côtés du Panthéon.
>
> En 1844, le 13 août, on posa la première pierre de la bibliothèque Sainte-Geneviève actuelle[53].

Si Vallès évoque la libération de la presse après 1830, c'est seulement de manière indirecte et implicite, lorsqu'il commente *L'Histoire de la caricature* de Champfleury, qui « s'attache principalement à faire valoir la série des caricatures politiques publiées après 1830[54] ». L'émancipation journalistique d'après la Révolution de Juillet semble toute relative : « les rigueurs qui […] menaçaient le folliculaire de 1830 à 1848[55] » étaient certes moins vicieuses que la censure de 1865, mais elles n'en étaient pas moins prononcées par un « jury souvent cruel […] jouant parfois au libéralisme[56] ». Les journées de Juillet sont une « révolution introuvable[57] » dans le discours vallésien, pour des raisons qui recoupent en partie la désaffection de la mémoire européenne vis-à-vis du « moment 1830[58] » :

> La modestie des changements observés, le sentiment dominant d'échec face à des révolutions réprimées ou trahies et leur effacement mémoriel par l'expérience de 1848, tout cela a contribué à négliger ce moment singulier de l'histoire des révolutions[59].

Plus encore, Vallès est porté à occulter une révolution dévoyée dans ses propres fondements. Impulsé par une mobilisation journalistique, par la réaction de classes intellectuelles et bourgeoises, le mouvement de 1830 n'équivaut pas à la « levée en masse spontanée du peuple qui fonde […] la légitimité révolutionnaire[60] ». Il ne s'agit donc pas d'une révolution « sociale[61] » : cet adjectif convient davantage aux

---

[52] J. Vallès, « Paris », *L'Événement,* 2 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[53] *Id*.

[54] J. Vallès, « La caricature », *Le Figaro*, 23 novembre 1865 (Gallica) (p. 584).

[55] J. Vallès, « Causerie. Monsieur Prudhomme, M^e^ Pet-de-Loup », *L'Époque*, 29 juin 1865 (BNF) (p. 835).

[56] *Id.*

[57] E. Fureix, « Introduction », dans *La Liberté guidant les peuples. Les Révolutions de 1830 en Europe*, Seyssel, Champ Vallon, 2013, p. 12.

[58] *Ibid*., p. 15.

[59] *Ibid*., p. 14.

[60] D. Depras, *Jules Vallès : de l'imaginaire de la révolution à son expression littéraire*, *op. cit.*, p. 30. Selon l'historien Tudesq, le peuple se retrouva même dans la rue parce que certains patrons avaient promis à leurs ouvriers de payer leur journée de travail s'ils allaient manifester. Cf. *ibid.,* p. 28.

[61] Chateaubriand évoque à l'inverse une « révolution sociale » : cf. F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, t. 3, p. 252.

événements de l'insurrection républicaine des 5 et 6 juin 1832 et de la première révolte des canuts lyonnais, qui ont exercé une influence bien plus déterminante sur sa pensée politique[62]. Cela dit, il rabaisse « [l']événement[63] » qu'a été, en 1862, la publication des *Misérables*. Le succès de ce roman centré sur les émeutes de 1832 lui paraît en partie immérité. Dans ce cas, Vallès cherche-t-il à « démonumentaliser » l'œuvre hugolienne plutôt que l'événement historique ?

Du moins éreinte-t-il clairement l'« événement littéraire par excellence[64] » – et éminemment hugolien – que fut la « bataille d'*Hernani* », datée du 25 février 1830. Contrairement au *Mousquetaire* de Dumas (1853-1857), où Hugo s'impose comme un « guide spirituel[65] », le journalisme vallésien ne cherche pas du tout à ressusciter « l'idéale phalange des jeunes combattants romantiques de 1830[66] ». *La Rue* du 29 juin 1867 s'attarde sur ce que Gautier appelle, quatre jours auparavant, dans un article du *Moniteur*, « La Reprise d'*Hernani* ». La pièce de Victor Hugo était interdite depuis le coup d'État, mais, en 1867, elle est de nouveau autorisée, « sous quelques poussées de libéralisme et en l'honneur de l'Exposition universelle[67] ». La représentation est un triomphe et s'apparente même à une « contre-bataille[68] » d'*Hernani.* Elle fait résonner l'événement originel – la « bataille d'*Hernani* » –, qui offre sans doute « le type le plus accompli d'événement littéraire[69] », et qui pourrait aisément contribuer à sa légende épico-romantique. L'événement littéraire revêt une dimension politique : c'est un hommage à son auteur, exilé volontaire du Second Empire, en même temps qu'une victoire de l'opposition républicaine, un acte de propagande politique censé signaler la fin de l'Empire autoritaire. Or, aux antipodes du « clan Hugo », de Dumas ou de Gautier qui en ont écrit les récits fondateurs, Vallès profite de l'actualité pour déconstruire en première page l'événement « mythifié en victoire révolutionnaire[70] ». La représentation de 1867, qui compte surtout dans ses spectateurs des « perroquets[71] » et des « fils rachitiques[72] » du romantisme, est d'abord une version dégradée et parodique de la querelle qui a eu lieu trente-sept ans plus tôt. Le rabaissement polémique affecte l'événement second mais aussi l'événement-source, qui apparaît

---

[62] Cf. C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 38.

[63] J. Vallès, « Les chansons des rues et des bois », *Le Figaro*, 2 novembre 1865 (Gallica) (p. 567).

[64] M. Roman, « La "bataille" d'Hernani racontée au XIX^e^ siècle : pour une version romantique de la "querelle" », dans *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e^ siècle ? op. cit.*, p. 125.

[65] C. Saminadayar-Perrin, « Chapitre premier : La politique du *Mousquetaire* », dans Pascal Durand et S. Mombert (éd.), *Entre presse et littérature :* Le Mousquetaire*, journal de M. Alexandre Dumas (1853-1857)*, Genève, Droz, 2009, p. 35.

[66] *Ibid*., p. 32.

[67] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1658.

[68] Anne Ubersfeld, *Le Roman d'« Hernani »*, Paris, Mercure de France et Comédie-Française, 1985, p. 115.

[69] A. Vaillant, « L'invention de l'événement littéraire », dans *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e^ siècle ? op. cit.*, p. 32.

[70] M. Roman, « La "bataille" d'Hernani racontée au XIX^e^ siècle : pour une version romantique de la "querelle" », art. cité, p. 132.

[71] J. Vallès, « Hernani », *La Rue*, 29 juin 1867 (Gallica) (p. 948) [article en pages 1 et 2.]

[72] *Id*. (p. 949).

plus généralement comme une antithèse de la révolution. En 1867, l'hommage au génie hugolien est pour Vallès « une cérémonie aliénante qui bloque en partie la manifestation sociale d'un besoin de liberté[73] ». Ainsi, l'événement réactive les simulacres de libération à l'œuvre en février 1830. Outre « l'uniforme des hugolâtres à la première de *Hernani*[74] », l'auteur dénonce la pièce elle-même, « rien qui ressemble de près ou de loin à une œuvre de liberté et de combat[75] », et il s'indigne de sa portée soi-disant révolutionnaire : « Quoi ! c'est de ce mélodrame qu'on a dit qu'il fut le point de départ d'une révolution[76] ! » Il réévalue à la baisse les innovations formelles et thématiques prêtées au texte ; il refuse explicitement d'applaudir à ce « méli-mélo de pape et d'empereur comme à la résurrection d'une liberté[77] », ou même de confondre les « flambeaux de palais et [les] lampes d'autel[78] » avec les « lanternes d'une révolution[79] ». L'événement littéraire prend alors l'allure d'une « fausse révolution » qui galvaude le sens des « vraies » révolutions ayant marqué la réalité historique :

> Ô misère ! profaner ce grand mot ! quand, sous cette enseigne déchirée par les balles, nos pères, nos amis et nos frères ont versé leur sang qui a coulé comme l'eau des fontaines, […] vous venez nous jeter à la face votre poison en fiole, votre rouge en pot, vos poignards en zinc, vos couronnes en carton, vos tiares de papier, et nous dire : il y a là une révolution[80] !

Au-delà du texte lui-même, Vallès dénonce implicitement la querelle, le prétendu « événement-avènement esthétique qui, par catachrèse, cherche dans la révolution politique sanglante ses patrons[81] ».

Dans les dernières lignes de l'article « Hernani », la critique de la grandeur hugolienne – surtout synonyme de grandiloquence épique – aboutit donc à une double déconstruction de l'événement historico-littéraire : « [N]'écrivons pas que *Hernani* est un chef-d'œuvre – ce qui serait une sottise – ni que M. Victor Hugo est un révolutionnaire ! – ce qui serait un mensonge et un danger[82] ! » Avant Zola qui, en 1877, réduit le romantisme à une « émeute[83] » et refuse de considérer la célèbre bataille comme une date-clef de l'histoire littéraire, Vallès signale un non-événement, voire une révolution fantomatique, d'où sont issus les « revenants de 1830[84] ». Cette déconstruction a bien sûr une signification esthétique et littéraire : l'écrivain-journaliste règle ses comptes avec « le romantisme de 1830, au nom du

---

[73] G. Colajanni, « Le cérémonial comme duperie et la parole quotidienne », art. cité, p. 129.

[74] J. Vallès, « Hernani », art. cité (p. 948).

[75] *Id*. (p. 949).

[76] *Id.*

[77] *Id*. (p. 950).

[78] *Id.*

[79] *Id.*

[80] *Id*. (p. 950-951).

[81] J.-L. Diaz, « Révolutions de la littérature (après 1830) », art. cité, p. 74.

[82] J. Vallès, « Hernani », art. cité (p. 951).

[83] Émile Zola, « Victor Hugo » [1881], *Œuvres complètes*, Henri Mitterand (dir.), Paris, Nouveau Monde, 2004, t. 10, p. 256.

[84] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 septembre 1864 (BNF) (p. 387).

“réalisme” dont il se réclame[85] ». Mais au-delà du propos esthétique, la critique d’*Hernani* ne doit pas être séparée des événements politiques de l’année 1830, et en particulier de la Révolution de Juillet. Certes, les liens entre révolution et romantisme sont loin d’être évidents puisque le camp libéral en 1830 est plutôt conservateur en matière d’art, ce dont s’étonne explicitement Vallès :

> Chose curieuse ! Les ardents de la politique sont presque toujours des arriérés en littérature.
>
> En 1830, c’étaient les légitimistes catholiques qui lançaient sur le chemin des folies et de la gloire le romantisme aux cheveux longs. C’étaient les libres penseurs qui portaient perruque et montaient la garde autour de la tradition classique[86].

D’ailleurs, bien que *Cromwell* ait marqué sa désaffection pour la monarchie légitimiste, Hugo ne s’est pas rallié au camp libéral et, de surcroît, n’a pas participé aux « Trois Glorieuses ». En définitive, la portée nettement politique de la « bataille d’*Hernani* » consiste avant tout dans un combat pour la liberté d’expression[87]. Ces ambiguïtés n’empêchent pas – tant s’en faut – un effet d’écho entre l’événement littéraire et les événements politiques, formulé par le choix des noms propres : « [Hugo] fut le Memnon de beaucoup de gens et de bien des choses : de Napoléon I^er^, de Charles X, de Louis-Philippe, le sous-Memnon du Président, et le voilà redevenu le Memnon en chef de la liberté[88]. » Vallès se plaît à rappeler que l’auteur d’*Hernani* était, à l’époque, plutôt conservateur dans le domaine politique. Ce faisant, l’énumération place sur le même plan les rois « Charles X » et « Louis-Philippe » ; elle nivelle les gouvernants d’avant et d’après les « Trois Glorieuses » et souligne non pas la rupture mais la continuité politique, en dépit des événements de Juillet. Loin de rester à la surface du temps présent, le commentaire de l’actualité liée à *Hernani* peut donc être saisi comme un discours à triple entente. Tout en dénonçant la « comédie sociale » de 1867, Vallès dégonfle l’événement littéraire de février 1830, spectacle primordial qui n’en finit pas de durer tout au long du XIX^e^ siècle et, à ses yeux, fonctionne à plein sur les jeux d’illusion. Enfin, certains effets de décrochement permettent un discours en creux qui justifie – au moins partiellement – le quasi-silence vallésien quant aux « Trois Glorieuses » : n’auraient-elles de révolutionnaire que le nom ? En même temps, l’écriture journalistique procède à un tissage habile des événements passés et présents, qui problématise l’événementialité des célébrations à valeur commémorative. En effet, dès lors qu’il est commémoré, « n’est-ce pas qu’il n’y a plus de scandale, et que l’événement est devenu consensuel[89] » ?

---

[85] M. Roman, « La “bataille” d’Hernani racontée au XIX^e^ siècle : pour une version romantique de la “querelle” », art. cité, p. 146.

[86] J. Vallès, « Paris », *L’Événement*, 22 mars 1866 (BNF).

[87] Cf. A. Ubersfeld, *Le Roman d’« Hernani »*, *op. cit.*

[88] J. Vallès, « Hernani », art. cité (p. 951).

[89] M. Roman, « La “bataille” d’Hernani racontée au XIX^e^ siècle : pour une version romantique de la “querelle” », art. cité, p. 147.

Échéances impérieuses du calendrier

Avec la représentation d'*Hernani* en 1867, la commémoration consiste en une réitération falote et ridicule de l'événement initial. L'actualité répète un épisode considéré par beaucoup comme historique, qui a eu lieu trente-sept ans auparavant. Mais, en tant que périodique, le journal intègre aussi nombre d'événements itératifs, qui se rejouent en l'espace d'un temps beaucoup plus bref :

> Le journal introduit du rythme, de la période dans la vie quotidienne de beaucoup de Français : des « marronniers » quasiment incontournables font du journal le livre des saisons, le nouvel almanach de l'année. Les chroniques sur les saints, sur les fêtes religieuses, puis sur les événements et les traditions qui accompagnent ces dates (les cartes de visite, les étrennes, les départs en vacances, la première neige), dessinent un répertoire calendaire du quotidien[90].

Vallès ne déroge pas à cette temporalité calendaire, qui se manifeste en particulier dans les différents quotidiens auxquels il collabore. Toutefois, pour cet écrivain-journaliste si constamment attaché à la « liberté sans rivages[91] », le respect de la périodicité comme contrainte d'écriture ne revient pas nécessairement à soumettre son esprit aux impératifs du calendrier. L'obéissance peut être formelle plutôt qu'idéologique. En témoignent exemplairement ses réflexions sur la célébration annuelle du jour de l'An[92]. La tradition des étrennes fait partie de ces « lieux communs[93] », de cette « partie cyclique et prévisible de la presse que tout quotidien doit immanquablement traiter[94] ». Dans *Le Gil Blas* du 4 janvier 1882 – journal où écrit Vallès à la même période –, Jean Richepin déplore un tel « marronnier » par une lamentation emphatique, qui constitue elle aussi un « *topos* de la chronique[95] » :

> Loin de moi l'outrecuidante prétention de chercher aujourd'hui un sujet de chronique qui ait seulement l'air neuf et original ! Du diable si l'on a la tête à imaginer quoi que ce soit, en ce benoît et maudit jour de l'An, où toutes les rengaines s'imposent, où la vie est suspendue dans une trêve de vulgarités impérieuses comme un mot d'ordre, ce jour de l'An à propos duquel on a fait toutes les réflexions à faire et contre lequel les paradoxes eux-mêmes sont de la plus écœurante banalité[96] !

Une quinzaine d'années avant Richepin, vers la fin du Second Empire, le jour de l'An est déjà, depuis longtemps, une composante essentielle des « actualités

---

[90] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 50-51.

[91] L'expression revient à plusieurs reprises sous sa plume. Cf. J. Vallès, « Courrier de la semaine », *La Liberté*, 26 mars 1866 (BNF) (p. 636), « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », *Le Nain jaune*, 24 février 1867 (BNF) (p. 920), « Les duellistes », *La Rue*, 22 juin 1867 (Gallica).

[92] Cf. essentiellement J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », *Le Figaro*, 7 janvier 1866 (Gallica) (p. 695-702) et « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[93] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 98.

[94] *Id.*

[95] *Id.*

[96] Jean Richepin cité par *id*.

itératives[97] ». Cependant, Vallès vise moins l'événement journalistique – sa construction discursive – que la réalité de ces « solennités patriarcales[98] ». L'inauguration concrète de la nouvelle année est à ses yeux un non-événement par excellence. Le chapitre « Le jour de l'An », du livre *La Rue*, provient d'un article publié dans *Le Figaro* le 7 janvier 1866 et intitulé « Le plus beau jour de l'année ! » Comme en témoigne la date de parution, le principe de périodicité s'articule à la contrainte de l'actualité. À l'instar de la date, le titre de l'article est révélateur. En l'occurrence, le titre originel est bien plus orienté que l'intitulé du chapitre final. L'expression « Le plus beau jour de l'année » repose sur une généralité d'un optimisme excessif et suspect qui, à la lecture du texte, s'avère effectivement propice aux effets d'ironie. Le superlatif place le jour de l'An au-dessus de toutes les autres journées. Ce dernier acquiert *a priori* l'unicité supérieure qui peut hisser une date au niveau de l'événement, du moins à l'échelle du calendrier annuel. Or, les premières lignes de l'article restituent les sempiternelles paroles que l'oncle adressait à l'enfant Vallès, pour mieux les railler, par une dissonance radicale entre discours et récit :

> « Te voilà un grand garçon maintenant, j'espère que tu vas être très sage cette année. »
>
> […] nous nous montrions nos étrennes en nous moquant de nos promesses. Il ne restait de l'admonestation avunculaire qu'un dégoût précoce de la vertu et un amour plus vif des sucreries et des sous neufs[99].

Ce début annonce le dispositif énonciatif de l'article, qui consiste à démentir vigoureusement le lieu commun énoncé dans le titre. L'auteur-narrateur se révolte contre cette idée reçue au moyen d'un argumentaire solide et subtil, non pas sèchement asséné, mais illustré par une succession d'exemples précis et concrets. Il utilise trois arguments majeurs qui tendent à faire du jour de l'An un non-événement.

Premièrement, cette journée est placée sous le signe de la répétitivité, du systématisme et de la lassitude, donc elle ne laisse aucune place à l'inédit et à la surprise. Les paroles liminaires de l'oncle emblématisent la répétition perpétuelle d'un ensemble de coutumes année après année. Il s'agit d'un rituel dont Vallès souligne la récurrence par ses choix linguistiques. Le récit est construit sur une succession d'imparfaits et de présents d'habitude qui généralisent le propos. Les verbes sont parfois alignés dans des énumérations qui augmentent l'effet de routine et de monotonie : « Je tortillais […], je me mouchais […], j'allais[100], […]. » De surcroît, le choix du pronom personnel indéfini et les formules temporelles englobent toute une société dans le respect continuel et presque uniforme de l'usage,

---

[97] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 98.

[98] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 696).

[99] *Id.* (p. 695-696).

[100] *Id.* (p. 695).

qui transcende les frontières générationnelles et sociales[101]. Vallès introduit même un simulacre d'événement dans la longue suite des jours de l'An qui structure la vie humaine. Le passage à l'âge adulte change certes le contenu des étrennes, mais il ne les rend pas plus réjouissantes ni moins univoquement mensongères : « Il arrive un moment où l'étrenne est en argent : on reçoit la première pièce de cent sous. / À partir de ce moment, le jour de l'An est, pour plus d'un, la journée des dupes[102]. » Loin de faire saillie dans le quotidien, le jour de l'An est subsumé sous une période tristement uniforme d'une année sur l'autre, ce qu'atteste l'usage du singulier comme du pluriel : « Il faut voir un bureau, le matin du 31 décembre[103]. » – « Voilà, pour le commun des mortels, l'histoire de tous les jours de l'An[104]. » Il semble alors parfaitement incompatible avec l'imprévisibilité, l'un des principaux critères de Michel Winock pour caractériser l'événement : « Le prévisible ne fait pas événement par définition[105]. »

Deuxièmement, le rituel induit des obligations prolongées et partagées qui contrarient fortement l'attrait vallésien pour la liberté collective et individuelle. En l'occurrence, la dernière semaine de décembre est consacrée à l'apprentissage douloureux et anxiogène des récitations prévues pour le grand jour : « On m'avait rendu la vie malheureuse pendant huit jours pour me faire entrer dans la tête ces vers auxquels je ne comprenais goutte[106] […]. » La corvée scolaire s'accompagne des contraintes à la fois psychologiques et physiques de la proximité forcée avec les cousins, tassés en « rang d'oignons[107] », et de la « terrible[108] » toilette. L'ensemble du protocole imposé aux enfants n'est pas sans rappeler les trois étapes du « rite de passage[109] » défini par l'ethnologue Arnold Van Gennep. L'apprentissage solitaire[110] de la fable, la « haine[111] » inspirée au maître d'école ou encore le supplice de la toilette engendrent la séparation de l'individu vis-à-vis du groupe (rite préliminaire). La récitation de la fable, « à tour de rôle[112] », dans la chambre des grands-parents constitue une épreuve de marginalisation donc aussi de gestation (rite liminaire). Enfin, s'ensuit normalement la réintégration de l'individu dans le groupe, synonyme d'une renaissance symbolique (rite postliminaire). Mais Vallès se garde bien

---

[101] Cf. *id.* : « toute mon enfance » ; « [c']est toujours ainsi » (p. 696) – « jamais » (p. 697) – « généralement » ; « quelquefois » (p. 698) – « on a vingt ans, on est étudiant ou surnuméraire, apprenti, banquier, aspirant poète : on trotte dans Paris en bottes vernies ou en souliers troués […] [i]l arrive des étrennes encore » (p. 697-698).

[102] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 697).

[103] *Id.* (p. 699).

[104] *Id.*

[105] Michel Winock, « Qu'est-ce qu'un événement ? », *L'Histoire*, septembre 2002, n° 268, p. 34.

[106] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 696).

[107] *Id.*

[108] *Id.*

[109] Cf. Arnold Van Gennep, *Les Rites de passage*, Paris, S.R. Publishers Ltd, 1969.

[110] La solitude de l'enfant vient ici de ce qu'on fait entrer dans sa tête des vers auxquels il ne comprend rien.

[111] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 696).

[112] *Id.*

d'expliciter cette dernière phase, c'est-à-dire l'aboutissement bénéfique du rite, censé ériger ce dernier en événement créateur. Quant aux étrennes, friandises ou jouets, il s'agit de cadeaux empoisonnés, parce qu'assortis d'un lot de privations, de frustrations, voire de persécutions, qui s'étend bien au-delà du jour dit :

> [O]n exerçait sur mes dragées à liqueur ou mes papillotes à pétard une surveillance qui m'a, toute mon enfance, humilié, irrité, navré. Il m'était défendu d'en manger à ma guise, on faisait durer la boîte jusqu'au janvier suivant, et l'on m'accusait d'avoir l'esprit de contradiction et de révolte si, à la fin du second trimestre, il m'arrivait de faire la grimace en face des fruits qui tombaient en cendres. J'ai léché – par ordre – des bonbons qui semblaient venir de Pompéi[113].

La rigueur de la construction syntaxique – articulée autour de conjonctions de coordination qui expriment d'abord l'opposition entre l'objet offert et ses modalités d'utilisation puis l'accumulation des interdictions – est à l'image du règlement imparable qui étouffe toute velléité de débordement joyeux : « On m'achetait des diligences en zinc, mais je ne devais pas les faire rouler ; des trompettes en cuivre, mais il fallait en sonner dans la cave, et je n'avais le droit, pour les tambours, d'écorcher leur nombril qu'en pleine campagne[114] ! » Vallès développe ce problème dans *La Situation* du 22 décembre 1867 lorsqu'il évoque l'aristocratisation des étrennes : les « joujoux[115] » d'antan sont devenus des « bibelots de prix ou des meubles de luxe[116] », qui se laissent davantage admirer que manipuler. Les étrennes de l'enfant devenu grand, voire adulte, ne dérogent pas à l'indispensable principe de frustration : l'argent n'est pas utilisé immédiatement ; il contribue aux économies, dont le bénéfice est ajourné. Loin de diminuer à mesure que s'acquiert la maturité, les « obligations[117] » du jour de l'An tendent même à s'accroître avec le temps. Chez les employés, elles prennent – durant tout le mois de décembre – la forme de simagrées et de contorsions tourmentées, dans l'espérance d'une augmentation ou d'une promotion. Mais ce « caractère de servilité grotesque[118] » ne se limite pas à la sphère du travail, tant s'en faut. Il est plus généralement humiliant de céder aux formules et accolades convenues de la « *bonne et heureuse*[119] » année, surtout lorsqu'il s'agit de côtoyer des personnes détestées. Somme toute, plutôt qu'une occasion exceptionnelle d'émancipation, Vallès décrit une étiquette construite sur les conventions et les hypocrisies, un « cérémonial comme duperie[120] » qui remplace « l'initiative de l'individu[121] » par « la tyrannie de la tradition[122] ». En résulte un

---

[113] *Id.*

[114] *Id.*

[115] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[116] *Id.*

[117] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 698).

[118] *Id.* (p. 700).

[119] *Id.*

[120] Pour reprendre la formule de Giuliana Colajanni à propos des cérémonies dédiées aux récompenses scolaires : cf. G. Colajanni, « Le cérémonial comme duperie et la parole quotidienne », art. cité.

[121] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 702).

moment ennuyeux, voire « fort triste[123] », aux antipodes de « [l']esprit de fête[124] » optimiste avec lequel on devrait aborder ces « anniversaires[125] » : « Il n'y a guère que les enfants pour qui c'est une fête[126] […]. »

Le troisième argument de l'écrivain-journaliste concerne ceux dont « la bourse est vide[127] » en fin d'année, et il se place plus explicitement sur un plan socio-politique[128] : « [C']est en faveur de ces pauvres que je demande l'abolition des coutumes fatigantes et coûteuses du jour de l'An[129] ! » La corvée des formalités et des conventions peut devenir un fardeau, voire une dette[130], pour les plus miséreux ; et encore ne rompt-elle pas toujours le quotidien de « ceux qui ne reçoivent d'autres visites, hélas ! que celles du médecin ou de l'huissier, qui souffrent de la faim ou qu'on va chasser de leur taudis[131] ». Dans ce cas, le rite ne correspond en rien à cette rupture salutaire dans la continuité de l'écoulement temporel que décrit le romancier Saint-Exupéry : « Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince. – C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures[132]. » Si rupture il y a, pour les plus pauvres, elle se matérialise avant tout par l'échéance du terme, payable en janvier, et d'autant plus difficile à honorer que c'est la période des étrennes.

Le plaidoyer socio-politique s'enrichit, pour finir, d'une signification philosophique, qui rejoint les deux premiers arguments, et transcende en dernier ressort la seule question du jour de l'An. Au-delà des protocoles qui structurent et étranglent le déroulement interne des festivités, Vallès dénonce la contrainte externe d'une temporalité nationale à laquelle il préfère d'autres formes d'événementialité individuelle ou collective :

> En un mot et pour finir en philosophe, je suis […] pour les bonheurs discrets contre les joies publiques et je ne voudrais pas que l'almanach religieux ou profane me fixât mes jours de prodigalité et de bonne humeur. Tout ce tapage de Noël ou du jour de l'An, de Pâques ou de mardi gras, ne vaut pas un dîner mijoté dans l'ombre, un pique-nique improvisé, un souper d'amour[133] !

Mais, en dépit des apparences, et bien que ces fêtes aient en commun une origine chrétienne[134], Vallès n'amalgame pas tout à fait Noël, le jour de l'An, Pâques et

---

[122] *Id.*

[123] *Id.* (p. 698).

[124] Philippe Rouillard, *Les Fêtes chrétiennes en Occident*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, p. 152.

[125] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 700).

[126] *Id.* (p. 699).

[127] *Id.* (p. 698).

[128] Là où les deux premiers arguments sont d'abord existentiels.

[129] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 701).

[130] Aux sens propre et figuré.

[131] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 701).

[132] Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince* [1946], Paris, Gallimard, 1988, p. 70.

[133] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 702).

[134] Cf. notamment Jean Chélini, *Le Calendrier chrétien. Cadre de notre identité culturelle* [1999], Paris, Éditions A. et J. Picard, 2007.

Mardi gras. Le « tapage[135] » du Carnaval, en particulier, est beaucoup plus positif et « mobile[136] » que celui des autres fêtes, institutionnelles et familiales, « faits immuables et immobiles avec leur rituel propre[137] ». Alors qu'il demande la suppression pour le plus grand nombre d'un jour de l'An qui s'éternise et exige qu'on organise « contre cette tradition assommante la conspiration de l'indifférence[138] », le journaliste déplore au contraire la disparition du Carnaval dans *L'Événement* du 14 février 1866 : « [L]e carnaval est mort, bien mort[139] ! » La réflexion est inversée ; toutefois, elle revient encore à faire d'une date instituée par le calendrier un non-événement dans les faits. L'actualité du mois de février manifeste de façon dégradée et lacunaire le retour périodique des célébrations. Certes, le journaliste devenu parisien s'est éloigné du folklore provincial dont il ne peut offrir, de fait, une vision actualisée : « Je n'ai point vu un mardi-gras de province depuis vingt ans ; je ne sais si les choses ont changé, mais c'était alors un jour plein d'entrain, de gaieté[140]. » Cependant, quelle que soit l'évolution des coutumes régionales, la joie festive semble avoir déserté la capitale :

> Quels cris ! l'horrible tapage !
>
> On se croirait avec les agités à Bicêtre, ou avec Cambronne à Waterloo !
>
> Le cortège est fait de marchands de chaînes ou de contremarques, de vendeurs de chiens ! que sais-je ?
>
> Jadis c'était le Derby de la gaieté française. On y mettait cette *furia* qui enlève les canons ; les rires, les mots partaient comme des fusées qui retombaient en étoiles dans le ruisseau !
>
> Plus rien[141] !

Aux antipodes de la gaieté, les célébrations se font surtout commémoratives et revêtent une dimension mortuaire. En termes vallésiens, le mercredi recouvre symboliquement de ses cendres le Mardi gras :

> À Paris, on ne brûle rien : on a brûlé. Pour avoir les cendres nécessaires à la cérémonie expiatoire, on a livré à la flamme les linges qui ont servi jadis au sacrifice divin. C'est avec la poussière de ce bûcher qu'on purifie le front des pécheurs et des pécheresses[142].

C'est donc plutôt l'envers de la fête qu'une « fête à l'envers[143] », pour reprendre la formule de l'ethnologue et anthropologue Daniel Fabre. Plus encore qu'une

---

[135] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 702).

[136] Pour reprendre un mot utilisé *a contrario* par Roger Bellet au sujet du temps cyclique dans la presse vallésienne : cf. R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit.*, p. 307.

[137] *Id.*

[138] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[139] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 14 février 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[140] *Id.*

[141] *Id.*

[142] *Id.*

[143] Daniel Fabre, *Carnaval ou la fête à l'envers*, Paris, Gallimard, 1992.

cérémonie funèbre, le carnaval est devenu une date « morte », qu'il faudrait ressusciter. En attendant, le discours journalistique en fait un spectre d'événement. Le carnaval français, et notamment parisien, n'est que l'ombre des festivités passées ou étrangères, comme à Rome. Il n'est en rien une fête libératrice du renouveau, ou une subversion dionysiaque de l'ordre établi, qui édifierait temporairement un « monde à l'envers[144] ». L'histoire ébauchée du carnaval au fil des époques n'est pas non plus un récit qui recrée par les mots l'événementialité potentielle du rite. Elle est très loin de l'herméneutique régénératrice et créatrice qu'ont analysée, chacun à leur manière, Paul Ricœur et Michel de Certeau :

> La mise en intrigue peut se mettre au service de la mémoire-répétition sous les formes ritualisées des commémorations. L'enjeu de celles-ci tient à la dialectique de l'absence rendue présente par une scénographie, une théâtralisation et une esthétisation du récit. Le rite permet d'entretenir la mémoire en réactivant la part créative de l'événement fondateur d'identité collective. […] Le rite est un marqueur d'identité par sa capacité de structuration de la mémoire, dont il représente la cristallisation par couches successives, sédimentées. La mémoire collective ne se situe pourtant pas exclusivement sur l'axe de la remémoration, car la médiation même du récit la porte du côté de la créativité et contribue à forger une nécessaire reconstruction […] du discours[145].

Insister sur la part créatrice du récit fait certes émerger les opérations langagières de « configuration épistémique[146] » et de « reconfiguration herméneutique[147] » qui participent à la reconstruction intelligible des événements sociaux. Mais ne faut-il pas aussi craindre le pouvoir excessif des mots, qui risque de dévier vers la constitution d'événements artificiels et mensongers ? De surcroît, un récit littéraire est souvent modelé par les stratégies communicationnelles du discours journalistique où il s'inscrit. Vallès s'inquiète d'un possible leurre, qui dépasse de loin la seule écriture du rite et engage, plus largement, la problématique de l'événement comme exagération ou illusion médiatique.

Artifices et (dés)illusions médiatiques

La critique du jour de l'An fait entrevoir *a contrario* une caractérisation positive de l'événement comme vecteur de nouveauté et de surprise, de libération individuelle et d'émancipation sociale. Ces trois critères définitoires précisent en termes vallésiens ce qui fait ou ne fait pas événement, en deçà du cadre des

---

[144] Cf. M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* [1970], Paris, Gallimard, 1982, p. 19.

[145] F. Dosse, « Paul Ricœur, Michel de Certeau et l'Histoire : entre le dire et le faire » [En ligne], URL : http://elec.enc.sorbonne.fr/conferences/dosse#ftn114, consultée le 6 janvier 2016.

[146] Jean-Luc Petit, « La Construction de l'événement social », dans J.-L. Petit (dir.), *L'Événement en perspective*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1991, p. 15.

[147] *Id.*

échéances fixées par le calendrier chrétien et national. Les événements qui s'imposent à Vallès sont aussi le fait d'une temporalité proprement parisienne, en particulier boulevardière et mondaine, qui est à son tour partie prenante d'une « identité culturelle[148] ». Se vérifient ici deux composantes majeures de l'actualité médiatique dès le XIX^e^ siècle : à la fois « spectre temporel[149] » et « champ des intérêts partagés par le public à un moment donné[150] ». Il arrive pourtant que ces deux dimensions de l'actualité, temporelle et culturelle, entrent « en conflit[151] », par exemple lorsqu'un « événement journalistique abondamment traité par la presse ennuie le lectorat[152] ». L'écriture conflictuelle[153] de Vallès témoigne à plusieurs reprises d'une discordance, voire d'un hiatus, entre l'événement au sens temporel et celui d'ordre culturel. Dans *Le Présent* du 15 octobre 1857, le chroniqueur évoque un voyageur et écrivain décédé quelques jours auparavant : « Faut-il parler maintenant de M. de Custine, mort aux premiers jours de ce mois, à Saint-Gratien près de Paris[154] ? » Par l'interrogation, il semble hésiter à faire entrer cette actualité « temporelle » dans le cadre de sa chronique. En outre, le décès ne s'inscrit pas dans l'actualité immédiate, et il est daté très approximativement[155], ce qui accentue la prise de distance de l'écrivain-journaliste vis-à-vis de son sujet. Puis, s'il se résout à évoquer la production écrite du défunt, cette dernière est aplanie, voire dévalorisée, par des commentaires simplement énumératifs, où émergent parfois des réserves discrètes :

> Dans *Romuald*, publié après la révolution de 1848, il se montre, comme la plupart des gentilshommes de cette époque, libéral et catholique. Il laisse, dit-on, une *Histoire de la dernière République romaine*, écrite sans doute dans le même sentiment, et un *Traité du surnaturel*[156].

Vallès ne crédite les œuvres du marquis de Custine d'aucune portée subversive ou novatrice ; il pointe leur entremêlement typiquement aristocratique de libéralisme et de catholicisme, c'est pourquoi il n'érige pas la mort de l'écrivain en événement culturel. Il élude explicitement l'un de ses livres les plus fameux : « L'ouvrage que l'on connaît surtout et qui a fait sa réputation dans le public est *La Russie en 1839*. On a écrit et murmuré tant de choses à ce sujet que je crois inutile d'en parler davantage[157]. » Ce journal de voyage sur la Russie a connu un franc succès de librairie, lors de sa parution en 1843. Il a fait date en proposant la vision

---

[148] Cf. J. Chélini, *Le Calendrier chrétien. Cadre de notre identité culturelle*, *op. cit.*

[149] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 99.

[150] *Id.*

[151] *Ibid*., p. 100.

[152] *Id.*

[153] « Il s'oppose et il oppose ; il ne concilie pas idéalement. Il oppose en posant : Vallès a eu le sens des juxtapositions explosives […]. Il y a du conflictuel dans l'écriture de Vallès journaliste. » Cf. R. Bellet, « Conclusion », *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit.*, p. 332.

[154] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 78).

[155] Début octobre alors qu'il est survenu le 25 septembre 1857. Cf. Robert de Luppé, *Astolphe de Custine*, Monaco, Éditions du Rocher, 1957, p. 297.

[156] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 79).

[157] *Id.*

extrêmement négative d'un peuple d'esclaves, soumis à un tyran, mais « ivres d'esclavage[158] ». Tout en puisant dans un mythe existant, l'ouvrage a considérablement influencé les perceptions françaises de ce pays au XIX^{e} siècle. C'est ce qu'ont montré beaucoup de chercheurs, dont Michel Cadot avec son étude sur *L'Image de la Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856*[159]*).* Il a abondamment nourri l'imaginaire artistique et le discours journalistique de l'époque. En 1854, sa réédition populaire a même connu un grand succès chez les auteurs qui cherchaient à polémiquer contre l'ennemi, au moment de la guerre de Crimée[160]. Dans une sous-rubrique nécrologique de 1857, la *Revue des Beaux-Arts* résume pour ainsi dire la vie de l'auteur à cette œuvre phare, significativement placée sur le même plan qu'un épisode historique datant de la Révolution française : « M. le marquis de Custine, connu par un ouvrage sur la Russie, qui fit une sensation assez vive, vient de mourir à son château de Saint-Gratien, près d'Enghien. Il était fils du général marquis de Custine qui fut condamné à mort sous la Convention[161]. » Vallès évite soigneusement d'ajouter sa pierre à l'édifice ; il se contente d'en souligner la surexposition médiatique et pare au risque d'ennui du lecteur, qu'il a anticipé en conséquence. C'est peut-être la raison pour laquelle il hésite à évoquer la mort de l'auteur. Toutefois, le métacommentaire n'équivaut pas à une franche remise en cause des mérites de l'ouvrage. Il s'agit non pas de détruire un monument livresque, seulement de ne pas s'y attarder.

Il arrive que Vallès se montre beaucoup moins réservé et dénonce l'inconsistance des événements artistico-médiatiques de son temps. En témoigne un article paru dans *Le Présent* du 15 septembre 1857, soit un mois auparavant. Dans la première partie de son propos, le chroniqueur se contente de rapporter platement une nouvelle culturelle :

> L'Académie des beaux-arts de l'Institut a jugé, dans sa séance du 12 septembre, le concours des grands prix de paysage. Les prix obtenus sont : I^{er} grand prix, M. Jules Didier, de Paris, âgé de vingt-six ans, élève de M. Coignet ; 2^{e} grand prix, M. Charles Olivier de Penne, de Paris, âgé de vingt-six ans, élève de M. Coignet[162].

À quelques détails près[163], il procède de la même manière que M. Pauchet, secrétaire de la rédaction pour *La Presse*, lorsqu'il intègre cette information culturelle à la longue rubrique énumérative des « faits divers » du 13 septembre 1857 :

---

[158] Custine cité par Charlotte Krauss, *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX^{e} siècle (1812-1917)*, Amsterdam - New-York, Rodopi, 2007, p. 126.

[159] Cf. Michel Cadot, *L'Image de la Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Paris, Fayard, 1967.

[160] Corbet cité par C. Krauss, *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX^{e} siècle (1812-1917)*, *op. cit.*, p. 124.

[161] Pierre Marchandon de la Faye, « Mosaïque », *Revue des beaux-arts*, 1857, p. 389 (Gallica).

[162] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 septembre 1857 (BNF) (p. 76).

[163] Le journaliste de *La Presse* propose une orthographe erronée pour le nom du maître peintre : « Cogniet » au lieu de « Coignet ».

> – L'Académie des Beaux-Arts a prononcé hier son jugement sur le concours de peinture pour le paysage historique, dont l'exposition a eu lieu mercredi, jeudi et vendredi derniers.
>
> Six concurrents étaient en présence.
>
> Le premier grand prix a été décerné à M. Didier, élève de M. Cogniet, et auteur du tableau portant le n° 5.
>
> Le second grand prix à M. de Penne, également élève de M. Cogniet, et auteur du tableau portant le n° 4[164].

Mais il ne se limite pas à ce compte rendu apparemment neutre. Il s'empare de l'actualité pour évoquer, immédiatement après, un concours similaire et annoncer l'exposition qui lui sera associée :

> L'exposition publique du concours des grands prix d'architecture aura lieu à l'École des beaux-arts les mercredi 16, jeudi 17 et vendredi 18 septembre, de dix heures du matin à quatre heures du soir. Je ne sais quelle sera la valeur des œuvres nouvelles ; ce que je sais bien, comme tout le monde, c'est que les expositions sont toutes d'une déplorable faiblesse, et ce n'est vraiment pas la peine d'en parler[165].

Les œuvres en question sont « nouvelles » – à l'opposé du livre *La Russie en 1839* –, mais elles ne semblent pas novatrices et intéressantes pour autant. Plus que perplexe, Vallès remet en cause la qualité de la manifestation culturelle et dégonfle par avance l'événement annoncé, en refusant explicitement de s'étendre à cet égard. L'actualité est l'occasion d'énoncer un jugement à la fois péremptoire et général, comme l'attestent le pluriel et l'expression de la totalité. Outre l'événement ponctuel de l'exposition, le chroniqueur accuse la structure qui le sous-tend : un académisme conventionnel et élitiste.

L'inédit n'est pas toujours novateur : c'est ce dont témoigne exemplairement une note de Vallès parue dans *La Presse* du 26 janvier 1865. Le journaliste y dénigre une conférence de Francisque Sarcey sur le théâtre, qui s'est tenue la veille au Cercle des Sociétés savantes. L'événement relève cette fois de l'actualité immédiate – il a eu lieu « Hier à cinq heures[166] » – et s'intègre assurément aux « nouvelles du jour », comme l'indique le titre de la rubrique. Lorsque Vallès écrit dans ce timide journal d'opposition, qui mêle essentiellement des questions littéraires et économiques[167], la rubrique des « Nouvelles du jour » fait une large place aux manifestations culturelles[168]. Par exemple, les nouvelles datées du 26 janvier 1865 qui entourent immédiatement la note vallésienne évoquent une conférence sur Madagascar, ayant eu lieu à Paris, rue de la Paix, puis l'ouverture du Théâtre des Folies-Populaires de Tivoli, à Bordeaux. Néanmoins, les impératifs de l'actualité et de la rubricité qui régissent l'écriture du quotidien ne conduisent pas Vallès à faire

---

[164] E. Pauchet, « Faits divers », *La Presse*, 13 septembre 1857 (Gallica).

[165] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 septembre 1857 (BNF) (p. 76).

[166] J. Vallès, « Nouvelles du jour », *La Presse*, 26 janvier 1865 (Gallica).

[167] Cf. R. Bellet, *Presse et Journalisme sous le Second Empire*, *op. cit.*

[168] Qui précèdent conventionnellement les faits divers.

de cette nouvelle un événement culturel, loin de là. Tandis que Georges Bell qualifie la conférence sur Madagascar de « très intéressante[169] » et explique qu'elle a recueilli un vrai succès, il insiste pour sa part sur l'inutilité de l'exposé réalisé par Francisque Sarcey. Il regrette en particulier que le conférencier n'ait pas traité de « choses actuelles, vivantes[170] », et qu'il n'ait rien « dit de bien nouveau[171] » en centrant son propos sur la pièce *Polyeucte* : sa parole aurait donc suscité beaucoup d'ennui. À l'époque, en 1865 notamment, certaines conférences de Sarcey sont érigées en événements culturels par *Le Petit Journal* qui les annonce[172] ou les commente en termes élogieux. Son compte rendu de la conférence sur *Polyeucte*, daté du 28 janvier 1865, diffère sensiblement du commentaire vallésien : « M. Sarcey a transporté, par la pensée, son auditoire au XVII^{e} siècle, au milieu des préjugés ou des préoccupations du temps où vivait Corneille[173]. » Dans le journal apolitique de Millaud, l'immersion dans le passé fait événement là où Vallès dénonce une leçon traditionnelle, voire traditionaliste, contraire au surgissement de la nouveauté. Plus impertinent et frondeur, *Le Figaro* critique la même année les prises de position ou les erreurs de Francisque Sarcey[174]. Vallès s'en prend moins au critique qu'à l'une de ses conférences, envisagée comme un non-événement.

Outre ces faux-semblants, le discours vallésien vise des événements trompeurs dès leurs origines, c'est-à-dire foncièrement bâtis sur des mensonges dont ils tirent leur substance propre. Il « combat[175] » donc en premier lieu les légendes urbaines, qui fabriquent de toutes pièces des événements et prospèrent dans les journaux de l'époque. Elles abondent au sujet du monde étrange et fascinant des saltimbanques. Le journaliste s'emploie à contester des légendes qui travestissent les événements-butoirs de leurs trajectoires individuelles : il revient plus précisément sur les morts suspectes d'un lutteur et de plusieurs dompteurs. Il est d'abord question du lutteur Blas, mort à Toulon dans des circonstances pour le moins renversantes. À la suite d'une querelle idiote contre une dizaine de matelots, le saltimbanque aviné aurait sauté par la fenêtre pour défier ses opposants et serait mort en tombant. Vallès jette d'emblée la suspicion sur l'événement rapporté : « On m'a dit que Blas était mort, mais les détails de cette mort sont assez romanesques pour me faire espérer que l'ancien lutteur vit encore[176]. » La formule initiale met l'accent sur la possibilité d'un ragot infondé alors que les derniers mots mettent à

---

[169] Georges Bell, « Nouvelles du jour », *La Presse*, 26 janvier 1865 (Gallica). « [T]rès intéressante » : c'est en ces termes que Vallès qualifie par ailleurs la leçon donnée par M. Asseline dans *La Presse* du 6 février 1865 (Gallica).

[170] J. Vallès, « Nouvelles du jour », *La Presse*, 26 janvier 1865, *op. cit.*

[171] *Id.*

[172] Voir notamment *Le Petit Journal* du 21 février 1865 (Gallica) : « Mardi 21 février, à huit heures un quart du soir, M. Sarcey traitera du rôle de Camille dans les *Horaces*. Les personnes qui ont entendu M. Sarcey parler de *Pauline* se feront une vraie fête de venir applaudir de nouveau ce critique si distingué. »

[173] K., « Paris », *Le Petit Journal*, 28 janvier 1865 (Gallica).

[174] Cf. *Le Figaro*, 28 mai, 31 août et 7 septembre 1865 (Gallica).

[175] Cf. notamment B. Lasnier-Lachaize, « Les combats littéraires de Jules Vallès », art. cité.

[176] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 744).

distance l'anecdote[177] au moyen d'un verbe de parole rapporté à un autre énonciateur : « le narrateur dit qu'il en mourut[178] ». Cependant, l'attitude vallésienne ne laisse pas d'être ambigüe. D'une part, le journaliste ne passe pas sous silence l'épisode ; il le relate en usant de procédés littéraires qui le rendent rocambolesque et captivant. D'emblée centrées sur l'élément perturbateur, les premières lignes de l'anecdote conjuguent par exemple dramatisation et suspense :

> Voici l'histoire.
>
> C'était à Toulon, dans une auberge du port. Huit ou dix hommes se trouvaient réunis, échauffés par le vin, les yeux ardents, avançant la main sur les couteaux. Une querelle était survenue à propos d'une bouteille cassée, peut-être d'un verre dérangé, que sais-je ? L'un des convives était Blas l'Espagnol, dit *Sans-Pitié*[179].

D'autre part, le sous-texte du récit mis à distance est paradoxalement tiré d'un autre article de Vallès, paru sous le pseudonyme « Max », dans *La Chronique parisienne* de 1858. Cette version précédente de l'événement est plus détaillée, mais aussi plus romanesque, puisque le journaliste-conteur met l'accent sur sa « grandeur[180] » et oppose le courageux Blas, « lion blessé[181] », à des hommes lâches. Significativement, il est question d'un « acte d'héroïsme[182] », d'une « fanfaronnade chevaleresque[183] ». Le journaliste de 1865 abîme une légende à laquelle il a lui-même amplement contribué sept ans auparavant. Ces dissonances, en synchronie et en diachronie, tiennent en partie à la fascination ambigüe de Vallès pour les saltimbanques[184]. Cette dernière fragilise le parti-pris de réalisme et le « refus corrélatif d'idéalisation[185] » qui séparent indéniablement la chronique vallésienne des visions d'un Gautier ou d'un Banville. Il ne faut certes pas accréditer complètement le passage où Vallès espère, par une rhétorique malicieuse, que l'ancien lutteur n'est pas mort. Cela dit, même sans aller jusqu'à remettre en cause le décès, il fait vaciller les circonstances d'un événement plutôt « lu » que « vu », conformément à l'étymologie du mot « légende[186] ». Le discours vallésien emblématise d'ailleurs l'ambivalence plus générale des journaux de l'époque vis-à-vis de cet événement. Dans *Le Petit Journal* du 1er juin 1866, Timothée Trimm explique que « Blas, le hardi combattant a été *tombé* à Toulon… par le choléra en

---

[177] À ce sujet, voir notamment Alain Montandon (dir.), *L'Anecdote*, Clermont-Ferrand, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, 1990.

[178] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 745).

[179] *Id*.

[180] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 14 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes). Les cinq articles de Vallès pour *La Chronique parisienne* de Rochefort n'ont pas été repris en volume. Mais ils sont consultables sur Gallica depuis le 1er juin 2015.

[181] *Id.*

[182] *Id.*

[183] *Id.*

[184] Vallès se projette comme bien d'autres artistes dans la figure du saltimbanque. Cf. notamment Jean Starobinski, *Portrait de l'artiste en saltimbanque* [1970], Paris, Gallimard, 2004.

[185] F. Laforge, « Esthétique et politique : Vallès et les saltimbanques », art. cité, p. 111.

[186] *Legenda* signifie à l'origine « ce qui doit être lu ».

1856[187] ». La légende se rapproche alors du mythe défini par Lévi-Strauss : non pas un récit isolé, mais la somme de ses variantes[188]. Toutefois, un fait divers journalistique peut revêtir à lui seul une dimension légendaire :

> L'opposition n'est que superficielle entre un récit qui serait vrai (le fait divers) et un récit qui serait faux (la légende). Certes, un fait divers prend sa source dans des événements réels, mais il fait l'objet d'un traitement journalistique. […] Fait divers et légende urbaine convergent l'un vers l'autre en partant de points opposés : le fait divers est une « légendarisation » du réel et la légende est un fait divers imaginaire[189].

Le début du chapitre que l'auteur de *La Rue* consacre aux « Dompteurs » est plus explicitement et plus radicalement critique à l'encontre des fausses rumeurs journalistiques :

> J'ai lu dans un journal d'hier qu'un dompteur venait d'être dévoré par un tigre dans une ville de Hollande.
>
> Tous les six mois environ, on parle de quelque aventure semblable et le lecteur verse une larme sur la tombe du Morock mangé dans la cage.
>
> […]
>
> Plus d'un a eu à soutenir des luttes dangereuses, parfois terribles, mais aucun n'a rendu l'âme sous la griffe d'un animal féroce[190].

Les morts atroces de dompteurs attaqués par leur animal ressortent moins à une réalité sordide qu'à des « légendes sinistres[191] ». L'allusion antonomasique au Morock, le dompteur du *Juif errant* d'Eugène Sue, suggère bien qu'il s'agit surtout de littérature. Ainsi, le dompteur Martin n'aurait pas été tué par son tigre mais vivrait encore à l'époque de l'article, dans une maison située « sur la route d'Amsterdam à La Haye[192] ». « Voilà la légende ; voici l'histoire[193] », selon la formule de Vallès. S'ensuit une succession de légendes similaires qui viennent appuyer le démenti liminaire de la mort : les dompteurs sont certes blessés, parfois très gravement, mais il n'est question d'aucun décès. Vallès réécrit donc le fait divers pour qu'il soit plus proche des événements réels : le média journalistique peut mystifier mais aussi démystifier le lecteur.

Outre les journaux, la Bourse est une puissante instance de mystification, en tant que lieu par excellence de la spéculation. En l'espace de cinq numéros qui s'échelonnent entre avril et mai 1858, Vallès reprend une chronique boursière intitulée « Figaro à la Bourse » dans le journal de Villemessant. Sous ce titre, Jules

---

[187] Timothée Trimm, « Les véritables hommes forts », *Le Petit Journal*, 1er juin 1866 (Gallica).

[188] Cf. Claude Lévi-Strauss, « *The Structural Study of Myth* », dans « *MYTH, a Symposium* », *Journal of American Folklore*, oct.-déc. 1955, vol. 78, n° 270, p. 428-444.

[189] Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et Légendes urbaines*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 59.

[190] J. Vallès, « Causerie. Les dompteurs », *L'Époque*, 26 mai 1865 (BNF).

[191] *Id.* (p. 764).

[192] *Id*. (p. 765).

[193] *Id.*

Richard enregistrait assez froidement des événements littéraires et/ou boursiers. Or, Vallès propose non pas une rubrique sérieuse mais une parodie qui « se joue du jeu de la Bourse[194] ». L'article du 13 mai[195] traite en particulier certains événements boursiers pour mieux les dégonfler : il évoque des « escroqueries à majuscules qui ont ravagé les imaginations de 1855 à 1858[196] ». Pour ce faire, il se glisse dans la peau de « Jérôme Paturot fils[197] », descendant fictif d'un célèbre personnage littéraire, naïf et idéaliste « à la recherche d'une position sociale[198] », créé par Louis Reybaud en 1844. Les commentaires qui encadrent le texte inséré dans l'article indiquent que le locuteur premier cautionne le contenu de l'énonciation seconde :

> [J]e reprends où je l'avais laissée la lettre dans laquelle Paturot fils faisait l'histoire des petites valeurs qui ont coulé comme des pièces fausses dans les mains des aspirants-millionnaires […]. Cette lettre entérinée, je me livre pour mon propre compte à toutes les réflexions que j'ai le droit de faire sur les petits événements[199].

Vallès renvoie de nouveau[200] aux inventions illusoires du « Gouvernail-Fouque » et de la « Baleine Française » qui ont ruiné Jérôme Paturot fils, d'après son article du 25 avril. Puis il introduit un passage révélant combien la spéculation boursière peut construire de véritables événements industrialo-financiers, qui s'avèrent ensuite parfaitement inconsistants. L'exemple de « l'automètre-noailles », « instrument pour prendre sur soi-même la mesure de ses propres vêtements[201] », daté de 1855[202], est à cet égard éloquent. L'auteur s'amuse d'abord à ériger cette invention en événement majeur, au moyen d'un vocabulaire historique, de formules intensives et du superlatif :

> L'année 1811 a été désignée dans l'histoire sous le nom d'année de la comète, en raison des bienfaits que cette malheureuse versa sur la terre en tortillant sa queue dans le ciel, et en dénouant dans l'air sa chevelure d'albinos. […] On pourrait aussi, pour désigner cette époque des commandites à tout propos, pour fixer une date et donner un nom à cette année fameuse, on pourrait l'appeler *l'année de l'autonomètre.*

---

[194] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 39.

[195] Les articles des 11 et 18 mai ainsi que celui du 13 mai sont signalés mais n'ont pas été repris dans la Pléiade, contrairement à ceux des 4 et 25 avril. Tous ces articles sont en revanche accessibles sur Gallica.

[196] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 39.

[197] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 13 mai 1858 (Gallica).

[198] Cf. Louis Reybaud, *Jérôme Paturot. À la recherche d'une position sociale* [1844], Paris, Éditions Belin, 1997.

[199] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 13 mai 1858 (Gallica).

[200] Ces deux « illusions perdues » sont reprises dans l'article du 25 avril. Cf. J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 25 avril 1858 (Gallica) (p. 124-125).

[201] « Autonomètre » dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 1, p. 1001.

[202] Cf. *Gazette de l'industrie et du commerce*, 18 novembre 1855 (Gallica).

> L'autonomètre Noailles me paraît avoir été le *nec plus ultra* de l'audace industrielle, comme 93 était, pour M. Achille Roche, le point culminant de l'histoire[203].

Or, comme l'annonce la référence narquoise à « 93 », il s'agit plutôt d'un accès de fureur. L'événement en question est gonflé par une spéculation folle, qui se matérialise par l'achat immédiat et inconsidéré d'actions financières :

> Peu de gens, du reste, visitèrent l'autonomètre. On avait la fièvre ; on voulait acheter à tout prix, qu'importait la forme, le nom, la chose ? Ceux que l'on *cageolait* prenaient les actions en paquet, et les ciseaux des courtiers taillaient en plein drap dans la chair des gogos vieux et jeunes.
>
> Un beau jour, cependant, le grand nom des Noailles ne retentit plus sous la voûte ; l'autonomètre fut oublié ! S'il ne donnait pas bien la mesure des reins, il a donné au moins la juste mesure de ce que peut, en France, la sottise humaine[204].

Si événement il y a, ce dernier réside donc moins dans l'innovation industrielle et dans une révolution des mœurs que dans un effet d'illusion collective qui – telle la « comète » de 1811 – s'est évanoui aussi rapidement qu'il est apparu. Les actionnaires ne sont pas toujours nombreux, mais le leurre industriel n'en demeure pas moins un événement, surtout s'il est nourri par une couverture journalistique. En témoigne l'évocation ironique de la société « Les Tanguières » :

> C'était tout simplement, dans le principe, l'exploitation d'un chemin de fer, une ligne de quelques pouces. L'affaire prend soudain des proportions formidables, et la dernière page des grands journaux est inondée d'affiches immenses promettant aux Français la régénération physique et par suite morale de leur patrie[205].

Parmi « tant d'autres qui ont fait du bruit, elles aussi, et qui ont échoué tristement sur le rocher de la pratique[206] », l'entreprise n'est qu'un événement boursier et médiatique, sans valeurs ni fondements.

Pires encore sont les événements qui ne « sont rien qu'un bruit, un bruit faux peut-être[207] », telle la cabale qui sévit contre *Henriette Maréchal* en 1865. Cette pièce des Goncourt a été lue chez la princesse Mathilde, avant d'être jouée au Théâtre-Français. Dès le soir de la première, le 5 décembre 1865, un concert de sifflets couvre l'intégralité de la représentation. Le drame tient l'affiche pendant dix jours seulement et ne sera repris qu'en 1885, à l'Odéon. Dans le camp de ses adversaires, le figarotier Rochefort approuve cette « exécution sommaire[208] », en invoquant les « hautes protections[209] » d'une pièce que la censure impériale aurait

---

[203] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 18 avril 1858 (Gallica).

[204] *Id.*

[205] *Id.*

[206] *Id.*

[207] J. Vallès, « La mort sans phrases », *Le Figaro*, 14 décembre 1865 (Gallica) (p. 588).

[208] H. Rochefort, « Courrier de Paris », *Le Figaro*, 10 décembre 1865 (Gallica).

[209] *Id.*

interdite en d'autres cas ; des étudiants montent une cabale politico-littéraire. C'est « l'événement de la semaine[210] » et, au-delà, un « épisode remarquable dans l'histoire du théâtre en France[211] ». Vallès est présent le soir de la première, dans une stalle d'orchestre, invité par les Goncourt[212]. Dans *Le Figaro* du 14 décembre 1865, il témoigne amèrement des faits et les place sous le signe du paradoxe. Il insiste sur la force du tapage. D'un côté, il en souligne la violence immédiate et concrète par la métaphore filée de la « foudre[213] » et de « l'orage[214] ». De l'autre, il met en évidence les séquelles symboliques, profondes et durables des attaques, au moyen de plusieurs zeugmes : ce genre de cabale « tue[215] » une œuvre et consiste à « étrangler la liberté[216] ». Pour autant, il ne confère à l'événement littéraire aucune dignité historique. Le bruit du tapage confine au « cancan[217] » et à la « rumeur[218] ». Il sert avant tout une vengeance infondée : non seulement « la moitié de ceux qui hurlaient l'autre soir ne savent pas au juste s'il y avait eu ou s'il n'y avait pas eu protection[219] », mais il s'agit – comme pour *Gaëtana*, en janvier 1862 – d'une « strangulation décrétée d'avance[220] », avant même que la pièce ait pu être jouée et jugée. Il utilise le comparant de la Révolution française pour mieux éreinter la fausse portée émancipatrice de l'émeute, qui semble donc un simulacre d'événement historique, éminemment dégradé. Les acteurs de ce genre de cabale croient « jouer la partie de la Révolution, alors qu'ils [font] simplement les affaires d'un misérable[221] » ; ce n'est qu'une « façon de guillotiner[222] », une « exécution sommaire et sans jugement[223] ». Ils rejouent plutôt la violence excessive, voire arbitraire, de 1793 que l'affranchissement de 1789. La plume vallésienne vérifie ici le statut d'objet historique exceptionnel de la Révolution française, « en réécriture constante[224] » et « actualisable presque à l'infini[225] », dès le XIX^{e} siècle. Le titre même de l'article emprunte à l'histoire de la Révolution, sur un mode anecdotique : « la mort sans phrases » est une formule abusivement prêtée à l'abbé Sieyès votant

---

[210] [Note liminaire], *Le Figaro*, 10 décembre 1865 (Gallica).

[211] Michele Sollecito, « Le rapport de la censure sur *Henriette Maréchal* des frères Goncourt », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 2011, n° 1, URL : http://rief.revues.org/981, consultée le 17 février 2016.

[212] Cf. Ulysse Rouchon, *La Vie bruyante de Jules Vallès*, Saint-Étienne, Éditions de la région illustrée, 1935.

[213] J. Vallès, « La mort sans phrases », *Le Figaro*, 14 décembre 1865 (Gallica) (p. 589).

[214] *Id.*

[215] *Id*. (p. 591).

[216] *Id*. (p. 594).

[217] *Id*. (p. 590).

[218] *Id.*

[219] *Id.*

[220] *Id*. (p. 589).

[221] *Id*. (p. 590).

[222] *Id*. (p. 591).

[223] *Id*. (p. 592).

[224] P. Garcia, « Révolution française », dans *Historiographies. Concepts et débats*. *Partie II*, *op. cit.*, p. 1199.

[225] *Ibid*., p. 1203.

la mort de Louis XVI[226]. Mais le référent de la sauvagerie guerrière recouvre, en dernier ressort, celui de la Terreur révolutionnaire : « Ah ! les soldats qui […] éventrent les femmes à coups de baïonnette, sont moins dangereux et moins féroces que ces puritains de la cabale[227] […]. » Vallès fait preuve d'une rare violence à l'encontre du camp opposé à l'autorité impériale, et il en dévalorise radicalement la pseudo-bataille. Qualifiant les cabaleurs de « puritains[228] », il esquisse même paradoxalement des figures de censeurs. C'est dire combien il défend l'indépendance du jugement, l'autonomie des textes, contre quelque censure que ce soit.

[226] Cf. Édouard Fournier, *L'Esprit dans l'histoire, recherches et curiosités sur les mots historiques* [1857], Paris, Dentu, 1867, p. 393-397.

[227] J. Vallès, « La mort sans phrases », art. cité (p. 592).

[228] *Id.*

Contraintes et simulacres vallésiens

Chroniques-éphémérides

L'écrivain-journaliste est d'autant plus prompt à rejeter indirectement la censure qu'il en fait lui-même les frais sous le Second Empire, et qu'il est souvent captif d'une forme d'autocensure. S'ajoutent des contraintes plus spécifiquement journalistiques, liées aux grands impératifs de la « matrice médiatique[1] » que sont la périodicité, la collectivité, la rubricité et l'actualité. Le journaliste y est nettement soumis à l'orée de sa carrière, en 1857-1858. Malgré le succès de *L'Argent*, il n'a pas conquis une notoriété et une légitimité suffisantes pour assumer d'emblée des positionnements originaux et subversifs. Il doit parfois écrire pour se nourrir. Le narrateur du *Bachelier* ramène d'ailleurs l'expérience du *Présent* à un contrat alimentaire. Est-ce qu'il préfère ne pas risquer une mise à l'écart du monde journalistique avant même d'avoir pu y entrer ? Toujours est-il que le « courtisan[2] » se conforme en partie aux normes journalistiques qui dérangent le moins le système impérial. La plupart des textes vallésiens de 1857-1858 signés « Max » s'inscrivent formellement dans cette rubrique phare du Second Empire qu'est la chronique. Il s'agit en effet de « Chronique[s] » pour *Le Présent* tandis que le journal de Rochefort auquel collabore Vallès l'année suivante s'intitule *La Chronique parisienne*. Ces titres construisent un horizon d'attente que vérifie ensuite le contenu des articles. D'après le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, la chronique journalistique est un article de journal « où se trouvent les faits, les nouvelles du jour, les bruits de la ville[3] » ; elle peut être politique, parisienne, théâtrale, artistique ou encore financière ; enfin, elle est « pour ainsi dire le reflet heure par heure de la vie courante[4] » et se range parmi les « productions hâtives, oubliées aussitôt que nées[5] ». Les termes du *Larousse*, écrit entre 1866 et 1877, sont éloquents : ils visent en priorité la chronique du Second Empire, caractérisée par le bavardage et la causerie, et ils indiquent plus largement la dimension problématique de ce qui fait événement dans la chronique. Ces « faits », ces « nouvelles du jour », ces « bruits de la ville » de la chronique peuvent-ils constituer des événements au sens fort du terme ? En quoi se distinguent-ils de « la vie courante » dont ils sont le « reflet » ? Sont-ils aptes à bouleverser le quotidien, même s'ils scandent d'une manière régulière, voire prévisible, l'actualité journalière et hebdomadaire ? Font-ils sens pour le lecteur, l'interpellent-ils ? De surcroît, font-ils date ou résultent-ils avant tout de « productions hâtives, oubliées aussitôt que nées » ? Conformément à cette

---

[1] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*

[2] Cf. Henri Guillemin, *Du courtisan à l'insurgé : Vallès et l'argent*, Paris, Arléa, 1990.

[3] « Chronique » dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 5, p. 244.

[4] *Ibid*., p. 245-246.

[5] *Id.*

définition en demi-teinte, les articles vallésiens de 1857-1858 peuvent donner lieu à une suite diversifiée, mais assez uniforme, de nouvelles culturelles – plus particulièrement parisiennes – où se diluent les contours et le sens des faits restitués. Loin de faire événement, ils se complaisent alors dans l'énumération plate ou l'accumulation décousue d'actualités culturelles et boulevardières. Les informations s'y présentent sous la forme de nouvelles littéraires et artistiques, parfois dépourvues de relief et de profondeur, presque falotes.

L'article paru dans *Le Présent* du 8 septembre 1857 est très révélateur à cet égard. L'auteur y annonce le récit de « quelques nouvelles[6] », qu'il égrène ensuite en une succession de cinq paragraphes. Il s'agit de nouvelles artistiques, en majorité théâtrales, dont aucune ne constitue un événement au sens fort du terme, y compris à la seule échelle de la capitale, voire de ses cercles intellectuels et mondains. D'une part, la division en paragraphes ne fait pas ressortir la singularité des « événements courants[7] » qui sont relatés ; elle segmente plutôt les différents lieux concernés par l'actualité : le Salon de 1857 ; l'École des beaux-arts ; l'Odéon ; L'Ambigu ; le Théâtre-Français. D'autre part, Vallès n'insiste presque pas sur le caractère remarquable, stimulant, novateur ou scandaleux des initiatives et des œuvres évoquées[8]. Il commence certes par souligner le succès du peintre Adolphe Yvon, exposé au Salon de 1857 ; toutefois, le commentaire personnel ne s'attarde pas sur les raisons d'un tel succès et se dissout presque aussitôt dans une information qui rattache l'œuvre picturale à des commandes gouvernementales : « Le gouvernement, content de son peintre, heureux de sa victoire, a commandé deux autres tableaux, l'*Attaque de la Courtine* et la *Défense de la gorge de Malakoff*[9]. » Vallès est encore plus elliptique sur l'exposition des prix de sculpture à l'École des beaux-arts, dont le sujet n'est pas puisé dans l'actualité de la guerre de Crimée, comme celle précédemment évoquée, mais dans la mythologie antique : « Je n'ai point vu les ouvrages des exposants, et ce n'est point à moi d'ailleurs de les juger. J'aime mieux vous parler un peu des théâtres et des pièces nouvelles[10]. » Il en vient donc immédiatement aux nouveautés théâtrales ; or, la nouveauté n'est pas nécessairement synonyme d'une grande modernité. Quand il ne s'agit pas de reprises, comme c'est le cas pour *Macbeth*, les pièces inédites sont très succinctement évoquées, si bien que le propos est plus informatif qu'analytique ou appréciatif. Au mieux, il est question d'un « titre assez piquant[11] » et d'une pièce

[6] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 septembre 1857 (BNF) (p. 67).

[7] I. N. Artemieva, « Les chroniques de Vallès des années 1860. Le genre de la chronique et ses traditions », art. cité, p. 17.

[8] De la même façon, « [l]'événement artistique de la semaine », relaté par *La Chronique parisienne* du 21 mars 1858, ne consiste qu'en « la vente de la collection de tableaux de M. Péron », où la toile de Decamps, *Joseph vendu par ses frères*, a été vendue beaucoup plus cher qu'elle n'avait été achetée quelques années auparavant. C'est donc, à la rigueur, un événement d'ordre commercial et mondain, mais pas réellement artistique. Cf. J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 21 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[9] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 septembre 1857 (BNF) (p. 67) (cf. Annexes).

[10] *Id.*

[11] *Id.*

tirée d'un roman « original[12] », dont le succès est très probable. Dans le paragraphe suivant, centré sur l'actualité du Théâtre-Français, le chroniqueur espère que le public n'aura pas encore affaire à un de ces « mélodrames qui [l]'épouvantent et [l]'ennuient[13] ». Quels qu'en soient la qualité et l'intérêt réels, la production théâtrale évoquée par Vallès semble souvent peu singulière, voire insipide, parce qu'elle est diluée dans une énumération qui tient en partie de la « chronique-liste[14] », de la « chronique-éphéméride ancienne manière[15] ». La chronique vallésienne s'éloigne alors du genre défini plus tard par Maupassant. En février 1878, lorsque le directeur du *Gaulois*, Edmond Tarbé, lui propose des chroniques où il s'agirait de prendre un fait quelconque pour en tirer des conclusions philosophiques et autres, ce dernier consent seulement à « prendre de temps à autre un événement intéressant et à le développer avec des réflexions et des dissertations à côté[16] ».

À peine deux mois plus tard, le 1er novembre 1857, Vallès restitue à nouveau l'actualité théâtrale de l'Odéon et de l'Ambigu-Comique. Il développe davantage ses commentaires, mais il est question des comédiens plutôt que des œuvres. Le chroniqueur explique que Mme Lacressonnière « a signé un engagement avec M. de La Rounat[17] » pour jouer l'un des rôles principaux de la pièce *La Jeunesse*, d'Émile Augier. Il ne s'agit pas d'un *scoop* : Vallès cite un autre journal, *L'Indépendance belge*. Il se demande en outre quel acteur osera endosser le rôle de Michel-Ange dans une pièce de M. Hugelmann. Puis ces informations sur les comédiens se dissolvent dans des bruits de couloirs :

> Et dans les coulisses ? Avez-vous entendu parler de la querelle de Mlle Delaporte, la *petite* Delaporte, comme on dit souvent ? On lui enjoint d'avoir à l'avenir des costumes plus riches et des hanches plus fortes. Mlle Delaporte prétend que ce n'est pas de sa faute si elle est vertueuse […]. Je l'en aime dix fois plus, cette charmante jeune fille, et je l'applaudirai à crever mes gants le jour où je la reverrai[18] […].

En l'occurrence, l'événement n'est qu'une « querelle » de coulisses survenue au Théâtre du Gymnase, relatée sur le mode conversationnel de la confidence. La chronique est une causerie et le chroniqueur s'inscrit – en même temps qu'il intègre son lecteur – dans la sociabilité mondaine à laquelle il renvoie[19], par un procédé d'intercitation[20]. L'échange est une circulation en vase clos puisque les mêmes théâtres sont évoqués à deux mois d'intervalle : l'Odéon, l'Ambigu-Comique, ainsi

---

[12] *Id.*

[13] *Id.* (p. 68).

[14] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 954.

[15] M.-È. Thérenty, « Chronique et fiction », art. cité, p. 12.

[16] Guy de Maupassant cité par H. Mitterand, « Introduction générale », G. de Maupassant, *Chroniques* [1938], textes choisis, présentés et annotés par H. Mitterand, Paris, Librairie Générale Française, 2008, p. 10.

[17] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 96).

[18] *Id.* (p. 97).

[19] En dépit même du fait que *L'Indépendance belge* soit un journal antibonapartiste.

[20] Le procédé est déjà très répandu. Sur « l'intercitation », voir notamment M. Angenot, *1889 : un état du discours social*, *op. cit.*, p. 537.

que le Théâtre-Français. Vallès revient d'ailleurs sur certaines informations transmises dans son article de septembre :

> En vain le Théâtre-Français a-t-il tout fait pour effacer l'impression mauvaise que M. Augier avait gardée de la séance dans laquelle il lut son manuscrit ; en vain M. Camille Doucet, le poète bourgeois, a-t-il été gentilhomme […] en offrant de céder son tour à l'académicien et en retirant une pièce qu'il avait à l'étude – […] c'est bien à l'Odéon que sera jouée la comédie. – Un beau titre, ma foi ! Nous verrons ce que veut dire pour M. Augier ce mot superbe de *jeunesse*[21].

Ces effets de reprises qui constituent certains lieux parisiens en véritables *topoï* de l'actualité culturelle dépassent de loin le cadre des articles vallésiens. Ils résonnent plus largement dans la polyphonie du paysage médiatique contemporain, et ils créent des redondances avec la presse légère et mondaine, dont la « vedette » est à l'époque *Le Figaro* de Villemessant. Ainsi, le 11 octobre 1857, le « Petit courrier des théâtres » proposé par cet hebdomadaire, qui ne deviendra un quotidien politique qu'en 1866-1867, rend compte de l'actualité théâtrale en ces termes :

> Ce n'est plus au Théâtre-Français, ce ne peut être de nouveau au Gymnase, c'est donc à l'Odéon que *La Jeunesse* de M. Émile Augier va se présenter. – Décidément, voilà une jeunesse particulièrement coureuse. – Le Théâtre-Français n'a pas trouvé la pièce assez *littéraire*, – c'est le pendant de Legrain, pas assez voluptueuse[22].

Le commentaire vallésien au *Présent* est certes moins incolore que ce court billet d'Adolphe Dupeuty, paru dans *Le Figaro*. Néanmoins, les deux chroniqueurs traitent de manière superficielle une actualité commune, liée aux mêmes théâtres, qui participent peu ou prou de la politique culturelle impériale. Le Théâtre-Français et l'Odéon – d'abord appelé « Théâtre de l'Impératrice » – comptent en l'occurrence parmi les quatre « grands théâtres[23] » parisiens placés sous la protection de l'Empereur, et qui reçoivent une subvention de l'État. En définitive, même si *Le Présent* revendique son indépendance, le jeune journaliste Vallès s'adapte aux conditions qui régissent la vie d'une revue littéraire sous le Second Empire : il évite souvent de soulever des sujets politiques et sociaux ; il entre même en connivence avec un public bourgeois. À l'instar des titres phares de la presse mondaine – *Le Figaro* et *Le Gaulois* –, une partie des chroniques vallésiennes au *Présent* constitue pour ainsi dire un « instrument cohésif[24] » au service d'une identité bourgeoise et mondaine. Les actualités relatées sont des faits rassurants, qui tendent à conforter la plupart des lecteurs dans leurs attentes « de classe[25] ». Elles ne constituent donc pas des faits saillants et se dissolvent dans de longues énumérations, essentiellement

[21] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 96).

[22] Adolphe Dupeuty, « Petit courrier des théâtres », *Le Figaro*, 11 octobre 1857 (Gallica).

[23] Nicole Wild, *Dictionnaire des théâtres parisiens. 1807-1914*, Lyon, Symétrie, 2012, p. 7.

[24] D. Kalifa et Ph. Régnier, « "Séparatismes" médiatiques 1 : identités de classe », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1430.

[25] Cf. *ibid*., p. 1429-1442.

informatives, dont la liste vallésienne des chevaux gagnants aux courses depuis le 8 octobre 1857 est un exemple édifiant[26].

Nouvelles à la main

Ces articles vallésiens relèvent au moins en partie de la chronique « mondaine, légère[27] », « causotière et racontarde[28] », imprégnée de « *parisianisme*[29] », qui envahit les journaux du Second Empire et explique le réinvestissement du genre ancien qu'est la nouvelle à la main[30]. À côté de la chronique et du fait divers, la nouvelle à la main est sous le Second Empire un « genre roi[31] », favorisé par le pouvoir dans la mesure où il permet de « remplir les colonnes du journal en évitant les sujets dangereux et pénalisants[32] ». Dans les petits journaux, la nouvelle à la main peut être une « rubrique pour rire[33] » à part entière, qui consiste généralement dans le récit d'un événement parisien et mondain : une rencontre sur le boulevard ou dans des cafés, « une petite scène de sociabilité parsemée de noms propres et de personnalités, rythmée par un petit dialogue et close par un bon mot[34] ». Il peut également s'agir d'une « sous-rubrique » de la chronique, comme l'illustrent les articles vallésiens de 1857-1858, dans la revue *Le Présent* et, plus encore, dans le petit journal de quatre pages *La Chronique parisienne*. Ainsi, dans *Le Présent* du 16 août 1857, le chroniqueur ne se contente pas de lister des parutions littéraires, des représentations théâtrales, des expositions, ou encore des distributions de prix. Au-delà des informations culturelles, il annonce ce qu'il qualifie de « bonne nouvelle[35] », à savoir la réconciliation d'Alexandre Dumas père et de Jules Janin. L'anecdote prend la forme d'une scène en grande partie dialoguée. Lorsque le récit prend le relais du discours, il s'agit encore de conversations, placées sous le signe d'une sociabilité intellectuelle et mondaine. On « est en train de causer[36] » quand M. Dumas arrive au dîner : il salue avec une grande amabilité Mme Janin, « quelques poignées de main[37] » suffisent à réconcilier les deux hommes, et M. Dumas fils « cont[e][38] » des choses aux dames qui sont présentes.

---

[26] Il s'agit d'une partie de l'article du 1er novembre 1857. Roger Bellet n'a pas retranscrit ce passage dans la Pléiade (cf. Annexes).

[27] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 962.

[28] *Id.*

[29] *Id.*

[30] Les nouvelles à la main, gazettes dont l'apparition remonte au XVIe siècle, précèdent et annoncent l'invention du journalisme.

[31] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 244.

[32] *Id.*

[33] M.-È. Thérenty, « Rubriques pour rire », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1087.

[34] *Ibid*., p. 1090.

[35] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 48).

[36] *Id*. (p. 49).

[37] *Id.*

[38] *Id.*

Puis, après le récit de ce qui constitue à l'inverse un différend entre Gavarni et Janin, la nouvelle à la main se clôt sur une petite raillerie, matérialisée par un chiasme spirituel : « Du reste, tout cela s'est fait comme il convient entre gens d'esprits, de la façon la plus aimable et la plus polie. On a beau dire, les gens de lettres savent vivre comme hommes ; comme volumes, ils meurent un peu plus vite[39] ! » Vallès illustre « l'esprit du boulevard[40] », pour reprendre le titre sous lequel Aurélien Scholl publiera une série de mots d'esprits et de nouvelles à la main, en 1887. La nouvelle à la main qu'il consacre à Dumas en 1857 se rapproche à bien des égards de celles que proposera Aurélien Scholl sur des sujets similaires. Par exemple, dans *Le Figaro* du 11 avril 1858, auquel collabore aussi Vallès, Scholl entame sa rubrique des « Nouvelles à la main » par une histoire « mystérieuse[41] », qui « vient de circuler » au sujet d'Alexandre Dumas père. L'événement initialement évoqué, un voyage à Rome – déjà annoncé avec ironie par la « grande nouvelle » du retour de « Dumas I^{er} » à Paris – laisse presque immédiatement place à une anecdote restituée sous la forme d'un dialogue amusant. Comme dans la nouvelle vallésienne, il s'agit d'un dîner entre gens de lettres, mais le différend oppose cette fois Dumas et son domestique. Là encore, le récit aboutit à une fantaisie moqueuse : l'écrivain prolifique « aurait quitté Paris, parce qu'il avait peur… d'un de ses domestiques ». Chez les deux journalistes, ces micro-événements circonscrits à une élite intellectuelle sont d'abord les prétextes d'une historiette amusante. Scholl et Vallès cherchent surtout à divertir le lecteur, éventuellement, à démystifier par certains aspects des « figures publiques[42] », sans pour autant leur infliger tout à fait le « châtiment[43] » de la célébrité. À la rigueur, seule l'accumulation de ces anecdotes plus ou moins corrosives peut tirer à conséquence lorsqu'elle tend à miner et à défaire des réputations. C'est du moins ce que suggère Dumas en affirmant : « Les nouvelles à la main nous déchiquettent comme chair à pâté[44]. » En l'occurrence, son propos se vérifie mieux chez Scholl que chez Vallès.

Durant sa brève collaboration au journal de Rochefort *La Chronique parisienne,* Vallès multiplie et élargit ce genre d'anecdotes, dont le seul relief provient d'un piquant assez superficiel. À plusieurs reprises, il monte en épingle des micro-événements circonscrits aux cercles intellectuels et artistiques, à un milieu bourgeois, voire aristocratique. Comme l'indique le sommaire, le premier article de ce journal autographié relate la « Vengeance d'un incurable[45] » contre le « docteur G… » – qui n'aurait pas réussi à le guérir de sa surdité – et raconte, pour finir, comment Alexandre Dumas père s'est engagé à fournir des drames inédits à plusieurs théâtres provinciaux. Le deuxième article relate les déconvenues d'un

[39] *Id*. (p. 49-50).

[40] Cf. Aurélien Scholl, *L'Esprit du boulevard. Les Coulisses*, Paris, Victor Havard, 1887.

[41] A. Scholl, « Nouvelles à la main », *Le Figaro*, 11 avril 1858 (Gallica). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article.

[42] Cf. Antoine Lilti, *Figures publiques : l'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.

[43] Cf. *ibid*., p. 148 (« Le "châtiment du mérite" »).

[44] A. Dumas cité par le *Grand Dictionnaire universel du XIX^{e} siècle*, *op. cit.*, t. 17, p. 1130. (cf. article « Nouvelle »).

[45] J. Vallès signé « Max », [Article 1], *La Chronique parisienne*, 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

jeune Américain ayant voulu séduire une « éminente cantatrice[46] » dont il s'était épris. Le texte du 5 mars 1858 offre une anecdote sur la vie privée d'André Dupin : ce grand magistrat a puni avec habileté un paysan qui avait fauché l'un de ses prés. Le dernier article, daté du 21 mars, évoque une comtesse trompée par son mari et par son pédicure : le comte met à l'épreuve la probité de sa femme en demandant au pédicure de se montrer entreprenant auprès de sa patiente. Ce ne sont pas toujours à proprement parler des scènes de sociabilité qui ont lieu sur le boulevard ou dans un café, et la vengeance de l'incurable est teintée d'une amertume qui contredit une forme de légèreté boulevardière ; mais il s'agit bien d'« historiettes[47] » qui illustrent certaines caractéristiques majeures de la nouvelle à la main. D'abord, elles empruntent toutes au discours direct pour restituer une scène en partie dialoguée. Elles aboutissent en outre à un bon mot ou à une chute relativement plaisante. Le patient incurable fait preuve d'ironie lorsqu'il précise qu'il est devenu, « grâce aux soins de G[48]. », « *sourd des deux côtés*[49] » et « *muet* par-dessus le marché[50] ». Alexandre Dumas père joue admirablement la modestie quand il explique qu'il « faut bien se faire connaître en province[51] ». La cantatrice adresse un air ironique à son admirateur avant de le rudoyer verbalement en faisant valoir la supériorité de la galanterie française sur les comportements américains. M. Dupin prend le contre-pied des indemnités consenties par le paysan en les offrant à la femme de ce dernier. Le pédicure surprend la comtesse lorsqu'il lui révèle *in extremis* la « mystification anodine[52] » initiée par son mari le comte. Ces ruses, voire ces renversements finaux, soulignent l'esprit d'à-propos de leurs auteurs et participent largement au « rire du boulevard[53] » propre au Second Empire, un rire moins satirique que divertissant, « souvent gratuit[54] », qui tend à réconcilier « la nation[55] ». D'ailleurs, le récit repose très souvent sur un échange complice du locuteur avec le lecteur. Soit ce dernier est interpellé directement, à la deuxième personne du pluriel, salué par une poignée de main fictive en guise d'adieu, et explicitement appelé « lecteur ». Soit il est indirectement sollicité, au moyen d'interrogations successives, censées l'impliquer dans l'histoire et le tenir en haleine. Enfin, le chroniqueur souligne d'emblée que « la nouvelle a déjà voyagé, le texte porte en lui la marque de sa circulation[56] ». Pour ce faire, il ne se contente pas d'utiliser un lexique métadiscursif, qui insiste sur la dimension accessoire et plaisante de son micro-récit : chacun des quatre articles annonce une « anecdote », voire une « anecdote caractéristique[57] ». Il emprunte son

---

[46] J. Vallès signé « Max », [Article 2], *La Chronique parisienne*, 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[47] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.,* p. 35.

[48] J. Vallès signé « Max », [Article 1], art. cité.

[49] *Id*.

[50] *Id*.

[51] *Id*.

[52] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 21 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[53] M.-È. Thérenty, « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIX^e^ siècle », *Tangence*, 2006, n° 80, p. 42.

[54] M.-È. Thérenty, « Rubriques pour rire », art. cité, p. 1089.

[55] *Ibid*., p. 1091.

[56] *Id.*

[57] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

premier récit « à la quatrième page des journaux[58] » : le témoignage apparaît d'autant plus secondaire qu'il s'appuie sur un hypotexte journalistique. Le contenu de la deuxième nouvelle lui a été transmis à l'oral, comme l'atteste l'incise « dit-on[59] ». L'aventure avortée de la cantatrice et de son admirateur n'est pas non plus une histoire de première main : elle a été « racont[ée][60] » par une famille américaine. Les mésaventures de M. Dupin ne sont pas un « bruit[61] » infondé, comme celui qu'avait fait courir la presse belge au sujet de son mariage, mais une « anecdote[62] » fiable, racontée par une « honorable pharmacie[63] ». Dans son article du 21 mars, Vallès garantit là encore « l'authenticité de l'anecdote[64] » tout en la présentant comme une « chambre d'écho du boulevard[65] » : il a en effet eu « la bonne fortune de la recueillir de la bouche même de l'héroïne qui riait beaucoup et rougissait un peu en la racontant[66] ». Ces anecdotes vallésiennes, qui empruntent leur structure au genre de la nouvelle à la main, relèvent donc explicitement d'une information de seconde main. Une parole seconde relaie des propos qui transmettent l'événement premier.

Dans *Le Présent* comme dans *La Chronique parisienne*, il arrive même que l'événement premier soit recouvert par un événement second, voire un « événement au second degré[67] », qui se matérialise avant tout dans le langage. À l'origine certes, Jules Janin et Alexandre Dumas père se réconcilient ; un traitement médical échoue ; un traité est passé entre le directeur du Grand-Théâtre de Bordeaux et M. Alexandre Dumas ; un Américain loue un train pour séduire une cantatrice ; un paysan fauche l'un des prés du procureur-général M. Dupin ; enfin, un homme organise un stratagème pour tester la fidélité de sa femme. Mais « l'événement » auquel aboutit le récit journalistique, celui que le lecteur est amené à retenir, voire à méditer, est tout autre : il réside dans le revers ou la surprise qu'inflige, par les mots, un locuteur à son interlocuteur principal[68]. Ainsi, la nouvelle relève plutôt de la scénarisation auctoriale que du témoignage objectif, et le « rire Scholl[69] » – celui de la « chose entendue » – est préféré au sérieux de la « chose vue ». Ces micro-événements langagiers sont d'autant moins sérieux et fiables qu'ils ne sont pas aisément vérifiables. Les personnages secondaires, voire les protagonistes, du récit sont

[58] J. Vallès signé « Max », [Article 1], art. cité.

[59] *Id.*

[60] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[61] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 5 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[62] *Id.*

[63] *Id.*

[64] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 14 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[65] M.-È. Thérenty, « Rubriques pour rire », art. cité, p. 1091.

[66] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 14 mars 1858, art. cité.

[67] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 14.

[68] Dans *Le Présent* du 16 août 1857, l'événement second est le différend entre Gavarni et Janin, qui succède à la réconciliation entre Janin et Dumas.

[69] M.-È. Thérenty, « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIX^e^ siècle », art. cité, p. 42.

reconnaissables à défaut d'être toujours clairement identifiés : « M.***[70] », « le docteur G…[71] », une « Madame*[72] » ou encore « Mme la comtesse de La……..[73] ». Enfin, contrairement à la plupart des informations qui ponctuent les chroniques-éphémérides, aucune de ces nouvelles n'est ancrée dans un temps précis. Il s'agit parfois d'une actualité récente mais néanmoins imprécise. On sait seulement que le dîner où se trouvent Janin, Dumas et Gavarni a été retardé de huit jours, car il n'est pas daté, ou encore que le docteur « vient d'éprouver[74] » un petit désagrément. Les autres anecdotes sont plus lointaines. L'aventure de M. Dupin est rapportée à « l'année dernière[75] ». Quant aux mésaventures de la cantatrice et de la comtesse, elles empruntent à un passé indéterminé, aux contours indéfinis, qui les rapproche du conte. De manière symptomatique, c'est un « beau jour[76] » qu'un Américain loue tout un train pour séduire la cantatrice, même si le conte de fées se dissout dans une déconvenue humiliante. L'événement relaté est alors très éloigné, voire déconnecté, de l'actualité, qui occupe pourtant une place croissante et devient prépondérante dans les journaux de la période.

[70] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 48).

[71] J. Vallès signé « Max », [Article 1], art. cité.

[72] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[73] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 21 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[74] J. Vallès signé « Max », [Article 1], art. cité.

[75] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 5 mars 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[76] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

(Re)mises en question de l'événement journalistique

Le diktat de l'actualité

Le rythme de l'écriture journalistique, *a fortiori* dans les parutions quotidiennes, est fortement déterminé par le « *diktat* de l'actualité […] qui connaît une évolution historique nette au cours du siècle, mais dont l'autorité se fait sentir dès les années 1830[1] ». En 1877, Zola note qu'au début du siècle, le journalisme marchait encore « à pas de tortue[2] », vivant « tranquillement et posément » en raison des « difficultés de communication », qui entretenaient une « somnolence générale ». Il précise que le lecteur n'était pas pressé « d'apprendre les nouvelles une heure plus tôt » et qu'il fallait en général une semaine « pour la confirmation d'un événement important ». Les hommes de cette époque n'en étaient pas pour autant indifférents à l'actualité, dont la définition était certes différente. Dès 1833, le narrateur d'*Eugénie Grandet* remarque qu'il est « dans le caractère français de se passionner pour le météore du moment, pour les bâtons flottants de l'actualité[3] ». Le vicomte de Launay étudie lui aussi les goûts du lecteur, tout en se plaçant du côté de la fabrication journalistique, dans un objectif évident d'autopromotion : « Il nous est arrivé de faire notre *Courrier* le dimanche et d'être obligé de le jeter au feu le mercredi, parce que ses niaiseries étaient déjà vieilles : le bavardage ne plaît que par sa fraîcheur[4]. » Il existait déjà plusieurs niveaux d'actualités, en fonction des rubriques et des rythmes de parution : par exemple, l'actualité théâtrale était plutôt hebdomadaire et, jusqu'au milieu du siècle, les faits divers étaient très rarement datés ; mais les premiers-Paris s'inscrivaient dans l'actualité très rapide du quotidien[5]. Cela dit, c'est sous le Second Empire – avant que ne se développe à proprement parler la « presse d'information[6] », à partir des années 1870 – que la règle d'actualité devient prépondérante :

> Dans un monde où toutes les actualités ne sont pas autorisées du fait de la surveillance exercée par la presse, la concurrence se joue sur la rapidité de l'information. C'est la course à la retranscription la plus rapide des faits divers,

---

[1] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.,* p. 90.

[2] É. Zola, « La presse française », « Lettres de Paris », *Le Messager de l'Europe*, 1877, dans *Zola journaliste. Articles et chroniques*, choix de textes, présentation, notes, chronologie, bibliographie et index par Adeline Wrona, Paris, Éditions Flammarion, 2011, p. 225. Les cinq citations qui suivent sont puisées dans le même article.

[3] Balzac cité par le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 1, p. 85. (cf. article « Actualité »).

[4] Vicomte de Launey, *La Presse*, 15 décembre 1836, cité par M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 91.

[5] Cf. M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 91.

[6] É. Zola, « La presse française », art. cité, p. 226.

> c'est également le début de la rivalité dans l'information. La chronique devient tributaire de l'actualité[7].

Or, dans bien des rubriques, cette promotion de l'actualité immédiate engage une redéfinition de l'événement journalistique qui devient plus strictement soumis à la contrainte de « co-temporalité[8] » : l'événement transmis par le journaliste doit être temporellement très proche de l'événement réel. C'est ce que souligne Timothée Trimm, le 8 juin 1866, lorsqu'il dit raconter « l'événement récent, l'actualité encore toute chaude, la dernière anecdote, le compte rendu de la pièce du lendemain, la critique polie et convaincue du livre de la veille[9] ». Le chroniqueur populaire du *Petit Journal* souscrit à l'accélération de la course à l'actualité qui marque la fin des années 1860.

Barbey d'Aurevilly, à la même époque, et Octave Mirbeau, quelques années plus tard, déplorent au contraire l'asservissement de la chronique à l'actualité. Dans les années 1866-1867, le premier envisage les chroniqueurs comme des « chasseurs de la nouvelle, du petit fait, du détail sur toute chose, sans lesquels il n'y a pas de chronique[10] » ; il insiste à plusieurs reprises sur les difficultés et les limites d'un métier qui s'apparente à une « course[11] » perpétuelle et haletante après « la nouvelle[12] » ou « le petit fait[13] ». À l'instar de ses confrères « francs-parleurs[14] » Vallès attaque une pratique journalistique cantonnée au « terrain mouvant de l'actualité[15] ». Mais il est autrement plus explicite et impliqué : il traite le problème « de l'intérieur » et interroge – directement ou indirectement – son propre rapport à l'actualité. En première page de *L'Événement* des 13 novembre 1865 et 6 février 1866, il repousse « l'actualité brûlante[16] » et refuse ouvertement d'être « un jardinier de la primeur, un galérien du renseignement[17] ». L'article « Hier-Demain », paru dans *Le Nain jaune* du 14 février 1867, est encore plus éloquent à ce sujet :

> L'actualité, l'actualité !

---

[7] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 91-92.

[8] Patrick Charaudeau, *Les Médias et l'information. L'Impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck, 2011, p. 88.

[9] T. Trimm, *Le Petit Journal*, 8 juin 1866, cité par M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 92.

[10] Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du temps*, Paris, Éditions Rouveyre et G. Blond, 1883, p. 82 (Gallica).

[11] « [I]l faut qu'ils trottent […] il faut qu'ils fassent leurs articles debout […] il faut qu'ils improvisent à la course. » Cf. J. Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du temps*, *op. cit.*, p. 81.

[12] Cf. *ibid*., p. 82.

[13] « Lorsqu'on a couru le petit fait pendant quelque temps, on n'est plus capable que de courir le petit fait. » Cf. *id.*

[14] Vallès range explicitement Jules Barbey d'Aurevilly parmi ceux qu'il nomme les « francs-parleurs ». Cf. J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 898). Cf. aussi Jean-François Nivet, « Francs-parleurs : Octave Mirbeau et Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1987, n° 5, p. 45-53.

[15] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 574).

[16] *Id.*

[17] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

> Il faut courir après elle, où elle se trouve ! On est son galérien, moins que cela, son domestique.
>
> On doit être à l'affût, à toute heure, le jour, la nuit ; on ferait bien d'avoir une sonnette à sa porte comme les apothicaires ou les garde-malades.
>
> Il s'agit, dans ce steeple-chase à la nouvelle, d'arriver premier[18] !

L'actualité est explicitement assimilée à un fléau pour le chroniqueur, qui doit s'y soumettre en toutes circonstances. Elle est d'autant plus tyrannique qu'elle implique une chasse au *scoop*, la recherche d'informations importantes, voire sensationnelles, qu'il s'agit d'annoncer en exclusivité, avant tous les autres journaux. Pierre Moras, double anamorphosé du feuilletoniste, est à bien des égards un « galérien » de l'actualité. Dans le chapitre 4 du roman, le rédacteur Vuillaumais[19] se moque du talent des journalistes. L'actualité est tout ce qui l'intéresse : « Que monsieur m'apporte des articles d'actualité[20] ! » s'exclame-t-il lorsque Barjou lui présente Pierre Moras. Quand ce dernier s'interroge sur ce qu'il pourrait traiter « en fait d'actualité », Vuillaumais lui confirme avec éclat que son premier critère pour juger un article est l'actualité, bien au-delà des choix de sujets et des thématiques. Puis Barjou « traîn[e] Moras dans tous les journaux politiques et littéraires », auxquels il « offr[e] » toutes sortes de rubriques : « des comptes-rendus de théâtre, des feuilletons, des variétés, des salons ».

Si ces rubriques proposées sans conviction peuvent rappeler certains articles vallésiens des années 1857-1858, l'auteur est autrement plus indépendant et revendicatif que son personnage, surtout dans les années 1865-1870, où ses déclarations se veulent de plus en plus polémiques. Plutôt qu'une « actualité brûlante[21] », sa chronique propose une « actualité tiède qui permet à l'écriture de maîtriser l'événement au lieu de s'y soumettre aveuglément[22] ». Ainsi se démarque-t-il de ses confrères de *L'Événement* quand il explique que sa chronique paraîtra « au jour où les autres n'auront pas d'aliments ou se reposeront[23] ». En 1867, il persiste à vouloir « rester en arrière[24] » et à rejeter la « notoriété que gagne à la course et à l'heure, comme un cheval de fiacre, le chasseur d'actualités[25] ». Il n'est pas non plus un cueilleur d'actualités : s'il adore les « pommes vertes[26] », il préfère « les savourer

---

[18] J. Vallès, « Hier – Demain », *Le Nain jaune*, 14 février 1867 (BNF) (p. 917-918).

[19] Allusion évidente à Villemessant, rédacteur du *Figaro*, le seul à avoir laissé son franc-parler à Vallès en 1864.

[20] J. Vallès, *Pierre Moras*, *Paris* et *Paris-Journal*, du 18 novembre 1869 au 4 janvier 1870 (BNF) [Nous renverrons également à la pagination de l'édition suivante : *Œuvres complètes*, édition revue, annotée et préfacée par L. Scheler et M.-C. Bancquart, Paris, Livre Club Diderot, 1969, t. 2] (p. 722). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[21] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 574).

[22] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 24.

[23] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 574).

[24] J. Vallès, « Hier – Demain », art. cité (p. 918).

[25] *Id.*

[26] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

cueillies que les voler aux branches[27] ». Il faut entendre le choix vallésien de l'actualisme à la lumière positive de cette métaphore champêtre : le chroniqueur souhaite prendre le temps d'analyser les événements plutôt que les saisir toujours dans leur surgissement immédiat. L'actualisme est une alternative à l'actualité ; il est une force d'opposition à « l'exaspération du présent[28] » qu'évoquera Mallarmé à la fin du siècle. Ces partis-pris radicaux conduisent même Vallès à redéfinir excessivement ses propres rubriques journalistiques. Dans *L'Événement* du 6 février 1866, il refuse de donner à ses articles le titre de « *Chronique*[29] », et il va jusqu'à affirmer qu'il n'a « jamais fait le métier de nouvelliste ici ou ailleurs ».

Toutefois, il est vrai qu'à plusieurs reprises – y compris dans ses articles les moins personnels et incisifs – il prouve concrètement au lecteur qu'il ne « cour[t] […] point la nouvelle ». Il préfère en « prendre une au bon moment dans le panier », pour la découper et l'exprimer comme il lui plaît, à « [son] caprice ou [sa] philosophie ». Il ne se contente donc pas de dénoncer la dictature de l'actualité, qui condamne à la caducité et à la péremption des informations moins récentes, et qui conduit paradoxalement les événements à s'évanouir dans leur propre durée, dans leurs retentissements tangibles. Par un effet de corrélation inversée, il refuse d'ériger toute actualité en événement, selon le principe de la nouvelle journalistique qui ne mesure l'événementialité d'un fait qu'à l'aune de sa fraîcheur et de sa primeur. Le journaliste des années 1857 à 1865 prend déjà des revanches – certes ponctuelles – sur ses propres servitudes de « domestique[30] » et dompte à sa façon cette « bête féroce qui s'appelle "la nouvelle[31]" ». Il signale trouver « peu de nouvelles[32] » en provenance du monde théâtral, dans *Le Présent* du 8 août 1857. Deux jours plus tôt, *Le Figaro* précise certes que le « bilan dramatique de la semaine se borne à un début de l'Opéra, une première représentation aux Variétés et un trio de pièces nouvelles au Gymnase[33] ». Mais, là où Vallès évacue ce « peu de nouvelles » en trois paragraphes, la rubrique de Dupeuty consacrée au « Petit courrier des théâtres » remplit presque trois colonnes, preuve que les journaux peuvent « fai[re] des mots[34] » à partir d'une actualité restreinte. Dans *Le Présent* du 15 octobre 1857, Vallès radicalise ce genre de constat et adopte un ton provocant : « Je ne suis, hélas ! pas député. Je n'ai pas de motion à faire, mais des nouvelles à donner, et je m'en vais de-ci de-là sans rien apprendre à mes lecteurs des derniers faits de la quinzaine. Qu'y a-t-il ? Rien ou bien peu de choses[35]. » La provocation naît d'une contradiction

---

[27] *Id.*

[28] Stéphane Mallarmé cité par C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 24.

[29] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article.

[30] J. Vallès, « Hier – Demain », art. cité (p. 916).

[31] G. B., « Hier – Aujourd'hui – Demain », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

[32] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 août 1857 (BNF) (p. 45).

[33] A. Dupeuty, « Petit courrier des théâtres », *Le Figaro*, 6 août 1857 (Gallica).

[34] Expression utilisée, avec une autre signification, par Vallès pour décrire l'activité journalistique : « Les journalistes abondaient […] ils faisaient des mots. » Cf. J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 785).

[35] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 84).

exhibée : il s'amuse en effet à respecter une forme de contrainte journalistique, tout en dérogeant ostensiblement à la règle de l'actualité. Il décide donc de « quitter la terre ferme[36] » et évoque le naufrage du *Central America* qui s'est abîmé en mer, puis il se résigne à évoquer certaines actualités françaises : « Il y a pourtant bien quelques nouvelles de France[37]. » Mais l'obéissance apparente à l'impératif de l'actualité nationale est l'occasion d'un double « déplacement », synonyme d'une insoumission vallésienne vis-à-vis de la réalité immédiate. D'une part, l'« espace-temps du surgissement de l'événement[38] » n'est pas très rapproché de l'espace-temps dans lequel s'inscrit l'énonciation vallésienne. Vallès choisit un événement survenu en dehors et même loin du territoire parisien : « On a élevé, l'autre jour, à Grignan (Drôme), la statue de Mme de Sévigné[39] ». En outre, il ne date pas précisément cette actualité toute relative, qui est en l'occurrence partiellement liée à la périodicité de sa chronique pour *Le Présent*. « [L]'inauguration solennelle[40] » de la statue a eu lieu le 4 octobre 1857, soit une dizaine de jours auparavant. Enfin, là où la *Revue des beaux-arts* de l'époque annonce un « ouvrage remarquable[41] », il déconstruit habilement l'événement en proclamant son indifférence à l'égard du monument « Sévigné », dont il juge le prestige immérité. Or, l'exemple qu'il donne pour justifier ce rabaissement est significatif puisqu'il se déclare insensible à la célèbre formule de « la nouvelle étonnante, surprenante, étourdissante, etc., etc., etc.[42] ». L'hypotexte épistolaire emprunté à Mme de Sévigné a une valeur métadiscursive ; il dit en creux combien Vallès repousse toute forme de *scoop* qui tend au sensationnel. Les deux écrivains s'inscrivent dans le genre de la « chronique », mais leurs visées divergent : Vallès met à distance les intentions mondaines et littéraires qui animent Mme de Sévigné. Il suggère que sa priorité de chroniqueur n'est pas de briller par la plume.

Un mois plus tard, toujours dans *Le Présent*, il insiste sur l'indigence quantitative et qualitative de l'actualité liée à la première quinzaine de novembre : « Les voilà toutes en vingt lignes, les nouvelles ! je ne veux pas parler de cette querelle misérable suscitée à un homme de lettres par un bottier manqué. […] tout cela est trop petit, trop mesquin, et trop vil, pour qu'on doive en parler encore[43]. » Par une prétérition, il affirme qu'il ne veut pas évoquer un micro-événement insignifiant et méprisable, mais il le fait quand même. Il prend ses distances vis-à-vis de l'actualité sans déroger complètement à sa tâche, presque mondaine, de chroniqueur : comme il le concède volontiers, il faut bien « noircir ses douze

---

[36] *Id.*

[37] *Id*. (p. 85).

[38] P. Charaudeau, *Les Médias et l'Information. L'Impossible transparence du discours*, *op. cit.*, p. 88.

[39] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 85).

[40] « Mélanges », *Revue des beaux-arts*, 1857, p. 380 (Gallica).

[41] *Id.*

[42] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 85). Il s'agit de la fameuse phrase d'une lettre de Mme de Sévigné, datée du 15 décembre 1670, concernant le prochain mariage de la Grande Mademoiselle et du duc de Lauzun : « Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse […]. »

[43] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 117).

pages[44] ». Les événements financiers lui semblent plus dignes d'intérêt mais, privilégiant le recul de l'actualisme par rapport à la « myopie de l'immédiateté[45] », il « préfère attendre[46] » : « [D]ans quinze jours la situation se sera dessinée. Nous saurons ce que devient la crise américaine, les agents de la Banque auront tenu conseil, la Bourse aura parlé : crise fatale, question grave[47] ! » Même l'actualité boursière peut être dépourvue d'événements, comme il le signale plusieurs fois au début de son « Figaro à la Bourse ». Le 11 avril 1858, il file la métaphore marine du « calme plat » : « la mer est triste, le vent est tombé, attendons ; bientôt une brise joyeuse enflera de nouveau les voiles[48] ». Une semaine plus tard, le 18 avril 1858, il réitère ce constat : « Rien. Pas l'ombre d'une nouvelle à la Bourse. Toujours le même calme plat[49]. » Or, son propos ne vise pas seulement l'absence d'une agitation – donc d'une actualité – boursière. Il s'enrichit comme souvent d'un discours autoscopique, qui lui permet en l'occurrence de tourner en dérision sa pratique journalistique : « Jusque[-]là rien à se mettre sous la dent. Me voilà donc condamné, faute de mieux, à croquer un ou deux boursiers… de profil[50]. » L'écriture du portrait est alors présentée, avec légèreté, comme un expédient ou un « pis-aller » journalistique, en l'absence d'événements boursiers dignes de récits et de commentaires.

Enfin, dans le domaine fort différent de l'art, il arrive que l'actualité ne « fournisse » aucun événement parce qu'aucune œuvre ne fait saillie et ne présente les qualités nécessaires pour se démarquer nettement des autres productions de l'époque. Dans *Le Progrès de Lyon* du 3 octobre 1864, le critique note l'absence d'événements littéraires, dans une actualité pourtant élargie : « Il faut convenir que le trimestre n'est pas fertile en chefs-d'œuvre ; les vrais écrivains se reposent, l'esprit prend ses vacances. Nous sommes dans la morte-saison du talent[51]. » Dans ce cas, l'événement littéraire ne réside pas dans les résonances médiatiques d'une publication ni dans ses répercussions à long terme, que Vallès évoque seulement par une réflexion générale :

> Dieu merci, quand une œuvre curieuse ou puissante est sortie d'un cerveau bien fait, elle ne crève pas en chemin. […] Ce qui est vigoureusement étudié et bien bâti ne meurt pas d'un peu d'ombre, et tôt ou tard s'étale hardiment au soleil[52].

Le traitement de l'actualité – même quand elle n'est pas immédiate – contredit tout recul temporel. Le critique littéraire s'intéresse donc aux œuvres récentes dont la publication a fait événement parce que « le talent y brille ou, pour le moins, y

---

[44] *Id.*

[45] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 23.

[46] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 118).

[47] *Id.*

[48] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 11 avril 1858 (Gallica).

[49] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 18 avril 1858 (Gallica).

[50] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 11 avril 1858 (Gallica).

[51] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

[52] *Id.*

perce[53] ». « [L]'événement du jour[54] » peut en effet être un « beau livre[55] », pour reprendre les propos novateurs de Paul Meurice dans le premier numéro du journal *L'Événement*, daté du 30-31 juillet 1848. Mais il ne saurait y avoir d'événement littéraire à proprement parler en l'absence d'un discours historico-littéraire :

> *[L]'événement littéraire* est le syntagme utilisé pour désigner et qualifier le fait, quel qu'il soit, auquel l'historien dans sa tâche d'interprétation littéraire, se chargera de donner son sens et sa valeur. […] la notion sert donc […] à cautionner par un concept historique le jugement esthétique qu'a porté, sans toujours le formuler explicitement, le critique qu'est aussi l'historien de la littérature[56].

Au *Progrès de Lyon*, Vallès n'est pas historien de la littérature mais chroniqueur littéraire. Il ne parle pas formellement d'« événements littéraires ». En octobre 1864, il est d'autant moins conduit à le faire que l'actualité n'a pas fait surgir beaucoup de talents d'envergure selon lui. Toutefois, sa tâche consiste bel et bien à choisir d'« exposer[57] » ou non les œuvres contemporaines, à évaluer « la place que leur méritent leur intelligence et leur talent[58] ». Sa démarche montre qu'il appartient désormais à « la presse de marquer aux faits leur place véritable[59] ». Dans une réflexion métadiscursive, il souligne les effets de hiérarchisation liés à son propre discours critique, nécessairement régi par un pacte de lecture :

> Je tenais à dire cela pour que mes lecteurs […] les éditeurs […] les écrivains […] ne s'étonnent pas de mon silence en face de quelques volumes qu'ils ont eu l'idée d'acheter, d'imprimer ou d'écrire. Ce silence est une opinion. Je ne suis pas César qui pouvait appeler par leur nom tous les soldats de son armée, et je ne puis d'ailleurs m'amuser à cela. Je ne remarque que ceux qui sont sortis des rangs et se pressent autour du drapeau[60].

La métaphore de la distinction militaire lui permet d'opposer à l'arme du bruit médiatique l'outil journalistique du silence, tout aussi efficace pour modeler l'opinion du lecteur, comme l'a souligné Michelet dans une réflexion plus politique sur la Révolution française :

> Soit qu'ils parlassent, soit qu'ils gardassent sur ceci et cela un silence prudent, ils influaient. Un sujet sur lequel la Presse, en général, était discrète et muette était sûr d'être oublié. On n'a pas remarqué assez cette action de la Presse ; elle

---

[53] *Id.*

[54] P. Meurice, « La réapparition de *L'Événement* », *L'Événement*, « Numéro spécimen », 1848 (BNF).

[55] *Id.*

[56] A. Vaillant, « L'invention de l'événement littéraire », art. cité, p. 31.

[57] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

[58] *Id.*

[59] Michèle Fizaine, « *L'Événement* (1848-1851) : la littérature comme sujet d'actualité, l'actualité comme objet de l'écriture littéraire », *Rythmes, histoire, littérature, culture* [En ligne], 2000, n° 2, URL : http://books.openedition.org/pulm/164#text, consultée le 11 mars 2016.

[60] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

> que l'on croit simplement l'instrument du bruit n'est pas moins bonne en certains cas pour organiser le silence, étouffer une chose, un homme[61].

Enfin, l'événement littéraire comporte une part d'inattendu ; il n'est jamais tout à fait programmable. Il ne doit pas vérifier l'équation, séduisante mais erronée, qui voudrait qu'un grand auteur produise toujours des œuvres monumentales : « Quand il s'agit même d'un écrivain connu et qui a fait ses preuves, lorsque paraît un volume de lui, faut-il se hâter d'en parler, si le livre ne vaut pas mieux que les autres, et surtout s'il vaut moins[62] ? » Proto-sociologue de la littérature, Vallès repousse ce genre de « mécanisme d'aliénation propre à la célébrité[63] », « fardeau[64] » qui pèse à la fois sur les écrivains consacrés, sur les journalistes et sur le public. C'est pourquoi il choisit ouvertement de ne pas insister sur des œuvres comme *La Fabrique de mariages* et *Le Poisson d'or* du feuilletoniste Paul Féval : ce ne sont pas des « chefs-d'œuvre » qui surnageraient au-dessus des autres « Variétés[65] » de leur temps, à plus ou moins long terme. Il ne s'agit en aucun cas d'événements littéraires. Toutefois, à l'échelle entière de la critique vallésienne au *Progrès de Lyon*, les silences les plus significatifs sont ceux qui déterminent en amont le choix du corpus étudié. Le chroniqueur s'intéresse en priorité au roman, qui représente à ses yeux la forme littéraire la plus satisfaisante d'une modernité dialogique et égalitaire. Il souhaite déplacer dans le domaine romanesque la critique hebdomadaire que les « lundistes », c'est-à-dire les titulaires du feuilleton dramatique, réservent au théâtre. Le choix d'une actualité romanesque plutôt que théâtrale a en lui-même une vocation démocratique.

Contre les futilités mondaines

Le 13 novembre 1865, à l'époque où est fondé *L'Événement* de Villemessant, Vallès reprend, explicite et radicalise son parti-pris démocratique. Il insiste sur l'élitisme de la chronique littéraire et en particulier théâtrale, auquel il veut substituer un « courrier pour la foule[66] » :

> Mes confrères Albéric Second, Jules Richard, Rochefort et Wolff, qui parlent au peuple du haut du balcon, courent après l'actualité historique ou littéraire, et rien n'est intéressant, je le sais, comme l'étude toute chaude sur la pièce qui naît ou la célébrité qui meurt.
>
> Pourtant, dans un journal qui se vend dix centimes, deux sous, et qui doit tirer à cinquante mille, il est un public de lecteurs qui ne connaît point l'attrait

[61] J. Michelet, *Histoire du XIX^e^ siècle. I. Directoire. Origine des Bonaparte* [1872], Paris, Michel Lévy frères, 1875, p. 383.

[62] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

[63] A. Lilti, *Figures publiques : l'invention de la célébrité (1750-1850)*, *op. cit.*, p. 185.

[64] *Ibid*., p. 184.

[65] Titre de la rubrique dans laquelle écrit alors Vallès au *Progrès de Lyon*.

[66] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 574).

> saisissant des premières, tout au plus s'intéresse-t-il à deux ou trois théâtres, à trois ou quatre comédiens[67].

Bien des manifestations théâtrales qui intéressent les journaux – en particulier ce petit journal de bonne tenue littéraire qu'est *Le Figaro*[68] – ne concernent pas beaucoup de lecteurs, à qui n'est même pas donnée l'opportunité d'y participer. Le théâtre est certes « la seule forme littéraire qui permette de réunir, effectivement et dans un espace donné, un public réel et qui puisse, par voie de conséquence, faire *événement* : or la presse se nourrit d'événements[69] ». Mais qu'en est-il d'un lectorat qui ne se confond pas avec ce « public réel » ? En termes bourdieusiens, l'événement est partie prenante d'une « matrice de perceptions, d'appréciations et d'actions[70] » essentiellement boulevardière et mondaine, d'un « habitus[71] » bourgeois et parisien, dont sont exclus nombre de nouveaux lecteurs, issus de milieux plus populaires. Paradoxalement, l'écart qui sépare l'actualité traitée par certains journalistes et les principaux centres d'intérêt de leur lectorat pourrait se creuser à mesure que se démocratise le journal. Le quotidien à dix centimes *L'Événement* tente en effet de rivaliser – même s'il est deux fois plus cher – avec *Le Petit Journal* de Millaud, dont le prix de vente est à un sou. La réflexion critique de Vallès sur l'actualité journalistique dépasse donc de loin les *topoï* de l'époque qui envisagent le journaliste comme « écrivain d'un jour[72] », ou déplorent le vide des temps dans un régime médiatique contraint par la censure. Si les faits du jour, de la semaine ou du mois[73] ne sont pas nécessairement dignes d'intérêt[74], c'est aussi parce qu'ils sont tributaires d'une définition culturelle de l'actualité, très étroite et restrictive : « il s'agit de la vie parisienne, et plus précisément de la sociabilité des boulevards, des théâtres et des lieux à la mode où se croisent artistes, dandys, personnalités en vue et riches de plus ou moins haute volée[75] ». L'événement journalistique se définit par une actualité temporelle, plus ou moins immédiate selon

---

[67] *Id.*

[68] Les « confrères » que cite Vallès – Albéric Second, Jules Richard, Henri Rochefort et Albert Wolff – ont tous collaboré au *Figaro*.

[69] A. Vaillant, « La presse littéraire », dans *La Civilisation du Journal*, *op. cit.*, p. 320.

[70] Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Droz, 1972, p. 178.

[71] *Id.*

[72] J. Barbey d'Aurevilly cité par M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 103.

[73] Il n'est pas question, ici, des « fait[s] saillant[s] de l'actualité diplomatique ou politique », surtout commentés dans le « premier-Paris » ou l'article de tête. Cf. A. Vaillant, « L'article de tête », dans *La Civilisation du Journal*, *op. cit.*, p. 894. D'ailleurs, l'actualité qu'interroge Vallès n'est pas franchement politique (issue de journaux comme le *Journal des Débats*, *Le Temps*, la *Gazette de France* ou *L'Opinion nationale*) ; elle est davantage politico-littéraire (comme celle du *Figaro*). Enfin, le discours vallésien s'éclaire à la lumière des évolutions journalistiques propres à la seconde moitié du XIX^e^ siècle : en 1848, *L'Événement* milite pour une nouvelle hiérarchie de l'information, où l'événement principal de la journée peut être culturel ; sous le Second Empire, le « premier-Paris » « s'affadit considérablement ou se transforme selon les périodiques ». Cf. D. Kalifa, M.-È. Thérenty, A. Vaillant, « Le Quotidien », art. cité, p. 284.

[74] Voir certaines de nos analyses ci-dessus.

[75] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 13.

le périodique et la rubrique concernés, particulièrement impérieuse au sein des chroniques quotidiennes. Mais il s'inscrit aussi dans un espace et un milieu privilégiés, fermés à une grande partie de la société. À l'instar de Banville, Vallès repousse « l'élitisme thématique de la chronique[76] », qui délaisse « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre[77] ». Il n'apprécie pas les « écouteur[s] aux portes[78] », chez qui le peuple ne voit souvent « que le visage de bois d'une porte fermée sur son nez[79] ». Mais il dépasse en même temps « la chronique du lieu commun et du bon sens des Harduin et Trimm[80] » en détournant, de manière plus ou moins explicite, les vecteurs journalistiques d'une « complicité de classe[81] ».

Significativement, la majorité des faits dont s'empare Vallès pour prendre ses distances avec l'actualité concerne les boulevards parisiens, la bourgeoisie, voire la grande bourgeoisie, une élite intellectuelle ou politique, parfois pro-impériale. Ainsi, en novembre 1857, bien avant d'inaugurer dans *L'Événement* de 1865 une chronique qui se veut « populaire[82] », « Max » élude ostensiblement l'ouverture solennelle des chasses à Compiègne, lieu de résidence, de fête et de chasse pour la Cour impériale :

> Quelles nouvelles ! l'ouverture des chasses à Compiègne. Je n'y ai point été invité ; je n'y suis pas même allé comme voyageur. Toutefois, Compiègne doit être si agité, si beau, si brillant à cette heure, que je pourrais bien m'y cacher huit jours. Alors vous auriez des nouvelles. Je me les ferais conter par un cent-garde et j'ajouterais l'orthographe[83].

Certes, il s'agit d'une nécessité pratique, dans la mesure où Vallès n'a pas ses entrées dans ce milieu mondain. Mais, s'il ne se range pas encore de manière explicite du côté du « peuple[84] », il s'exclut délibérément de toute complicité avec la fête impériale. « Max » est tenu à l'écart de cette cérémonie inaugurale, comme invité et comme voyageur : ce double retranchement revêt une dimension symbolique, qui précise et fait valoir la posture journalistique de Vallès. La gradation intensive par laquelle il suppose Compiègne « si agité, si beau, si brillant » ouvre une brèche ironique, qui s'agrandit par la suite. Les conditionnels marquent l'éventualité d'une participation à l'événement, non pas fantasmée mais repoussée. S'esquisse alors une dévalorisation implicite du métier de journaliste quand il revient à infiltrer un microcosme privilégié pour y recueillir, de seconde main, des informations, voire des indiscrétions, sur le beau monde. Loin de se confronter directement à une réalité rugueuse, la chronique s'appuie sur des complicités

---

[76] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 967.

[77] Saint-Simon cité par D. Kalifa et Ph. Régnier, « "Séparatismes" médiatiques 1 : identités de classe », art. cité, p. 1432.

[78] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 910.

[79] Banville cité par M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 967.

[80] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 967-968.

[81] M. Angenot cité par *ibid*., p. 968.

[82] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 577).

[83] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 117).

[84] « Je suis du peuple et ma chronique aussi. » Cf. J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 577).

impériales[85] et se limite à la mise en forme des confidences qui la sous-tendent. Si les « nouvelles » sont censées être un « [p]remier avis, [un] premier renseignement sur une chose arrivée depuis peu ou qui était restée généralement inconnue[86] », le « métachroniqueur » y retient une parole seconde plutôt que la primeur de l'événement. Émerge en filigrane une charge contre la « chronique-commère[87] », vouée à colporter des ragots (semi-)mondains. Vallès développe très explicitement ce lieu commun dès l'ouverture de son premier article pour *Le Présent*, en août 1857. Il dénonce en particulier les mesquineries qui garnissent la petite presse apolitique[88] :

> C'est donc un plaisir bien doux que la médisance ! Il fait bon déchirer les voiles qui enveloppent la vie privée, glaner de droite et de gauche les mots cruels, noter les gestes imprudents, […] inscrire sur son calepin tout ce qui peut nuire à la gloire d'un homme ou à la réputation d'une femme ! Il faut savoir le mot du dernier duel, l'adresse du dernier amant, lier ces scandales comme un bouquet d'orties, et fouetter jusqu'au sang l'attention du public avide[89] !

« [L]'esprit de concierge[90] » du chroniqueur, dirait Mirbeau, aime se nourrir d'échos malveillants, qui peuvent créer le scandale et défaire des réputations. Vallès refuse d'imiter ces chroniqueurs qui « font trompette de tout bruit[91] », selon une formule de Barbey d'Aurevilly :

> C'est un beau jour la pêche à quinze sous, et voilà une jolie femme perdue par le plaisir d'un journaliste et pour la plus grande joie du lecteur.
>
> Mode singulière ! triste manie ! Écouter à toutes les portes, faner toutes les fleurs, froisser toutes les couronnes, éclairer d'un faux jour, comme un *judas* de bas étage, tout ce qui doit rester dans l'ombre, c'est, ma foi, une tâche que nous ne saurions ni ne voulons remplir. […] On peut encore se faire lire, sans avoir jeté dans son écritoire un grain de scandale, une goutte de fiel, pour faire mordre la plume[92].

L'événement journalistique naît alors d'une disproportion illégitime entre les futilités rapportées et l'intensité de leurs retentissements. Ce refus, très tôt affirmé, du journal qui « calcule par l'intérêt de sa feuille et de sa caisse sur la nouvelle, le bruit, le commérage, le petit fait, l'aimable petit fait[93] » se confirme et s'enrichit,

---

[85] Il n'est pas anodin que Vallès invoque la figure du « cent-garde », cavalier d'honneur de Napoléon III, qui symbolise le brio de l'armée du Second Empire.

[86] « Nouvelle » dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 17, p. 1130.

[87] C. Saminadayar-Perrin, « Vallès chroniqueur au *Présent* (1857) : réquisitoires et apologies », *Autour de Vallès*, *Jules Vallès. Affinités, antipathies*, sous la direction de François Marotin, 2003-2004, n° 33, p. 315-334 et « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 5-29.

[88] Presse qui n'est pas cautionnée.

[89] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 août 1857 (BNF) (p. 39).

[90] Octave Mirbeau, « Émile Zola », *Le Matin*, 6 novembre 1885 (Gallica).

[91] J. Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du temps*, *op. cit.*, p. 41.

[92] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 août 1857 (BNF) (p. 38-40).

[93] J. Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du temps*, *op. cit.*, p. 79.

surtout à partir de 1865, par la revendication vallésienne d'une chronique populaire et sociale. *La Rue* de 1870 supplante la « triste manie[94] » d'une chronique « causotière[95] » et mondaine par « la manie de l'amour du peuple[96] ». Son rédacteur entend communier avec « la foule[97] » et refuse radicalement les actualités qui s'en distingueraient. Il prend donc soin de distinguer le boulevard, métonymie des milieux aisés, et la rue, qui revêt une dimension populaire : « Nous pouvions encore, avec les gants du chroniqueur, ramasser l'actualité boulevardière dans la poussière du trottoir, puis débiter ces épluchures. Nous aimons mieux mourir de faim[98] ! » La métaphore filée du déchet vulgarise et dégrade le *scoop* mondain, en lieu et place d'événements populaires, longtemps méprisés par la chronique.

Malgré cette déclaration fracassante, le journalisme a pu être pour Vallès un travail alimentaire, comme en témoignent les articles si peu vallésiens, voire mondains, des premières années. Dans ce cas, il arrive que l'événement journalistique vérifie les principaux travers critiqués par Vallès : il concerne prioritairement un public bourgeois ou aisé ; il est avant tout un « *écho de Paris*[99] », d'où sa portée limitée et son manque de fiabilité. Le jeune chroniqueur ne parvient pas encore à éviter l'actualité boulevardière – qu'il repoussera avec une virulence inédite dans *Le Nain jaune* du 14 février 1867 – celle qui concerne « un tout petit, tout petit coin du monde, où justement on mène la vie factice[100] ». Il n'est toutefois pas dupe et s'amuse là encore[101] à exhiber les limites de sa pratique journalistique. À cet égard, la nouvelle qui inaugure son écriture journalistique, en août 1857, est un symptôme édifiant en même temps qu'un cas-limite, problématisant d'emblée l'écriture de l'événement dans la chronique mondaine. Le 8 août, Vallès évoque en effet la disparition à venir de *La Revue de Paris* : « Une nouvelle, pour commencer, qui ne tuera personne ! hélas ! ils sont déjà bien malades. Une revue bien connue, […] *La Revue de Paris*, pour tout dire en trois mots, n'aurait plus que quelques pages à vivre[102]. » L'événement n'est pas encore survenu, mais il est anticipé comme une date à marquer d'une pierre noire : « Ce sera un jour bien triste pour tous ces littérateurs chevelus, derniers romantiques, poètes ouvriers, professeurs avancés, qui plaçaient là leurs productions téméraires[103]. » Vallès n'hésite pas à filer la métaphore de « l'arrêt de mort[104] ». Puis le conditionnel initial fait place à une affirmation au présent, qui actualise l'événement projeté : « *La Revue de Paris* s'en va[105] ». Pourtant, une semaine plus tard, dans l'article du 16 août, le chroniqueur revient sur cette annonce afin de la démentir : « Cette *Revue de Paris*, dont je

---

[94] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 août 1857 (BNF) (p. 40).

[95] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 962.

[96] J. Vallès, « Notre plébiscite », *La Rue*, 9-10 avril 1870 (Gallica) (p. 1152).

[97] *Id.*

[98] *Id.*

[99] J. Vallès, « Hier – demain », art. cité (p. 917).

[100] *Id*. (p. 919).

[101] Voir notre point « Le *diktat* de l'actualité ».

[102] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 août 1857 (BNF) (p. 40).

[103] *Id*.

[104] *Id.*

[105] *Id*. (p. 41).

creusais la fosse, n'en est pas du tout aux articles de la mort. Que voulez-vous ? on me l'avait assuré ; qu'elle vive, et longtemps[106] ! » Il a certes repoussé les cancans sur les actrices mais finalement relayé une rumeur en partie infondée : la revue ne sera en effet supprimée par le gouvernement qu'en 1858. Le geste par lequel il déchire l'extrait mortuaire qu'il avait « fait imprimer tout vif[107] » signale un rectificatif journalistique, dont le contenu est sérieux mais la forme parodique. Les ragots sur cette revue libérale – presque militante dans le contexte impérial – ne sont certes pas du même ordre que les on-dit sur les acteurs, qui émaillent par ailleurs le « Petit courrier des théâtres » du *Figaro*. À titre d'exemple, en août 1857, le « bruit court que l'excellent acteur Boutin est […] gravement malade[108] » : cette information constitue une nouvelle à part entière sous la forme d'une brève. La disparition de *La Revue de Paris* est alors un non-événement dans la mesure où elle n'est pas encore effective en août 1857. Dans ce cas, il s'agit d'un démenti *a posteriori*, mais il arrive que Vallès insiste d'emblée sur le caractère incertain des on-dit qu'il rapporte. Parmi les nouvelles théâtrales du 16 août 1857, l'annonce d'une comédie de Proudhon apparaît fortement sujette à caution : « Je ne parle que par ouï-dire […]. Qui le sait ? Et d'ailleurs, la nouvelle est-elle bien vraie ? je n'ose y croire ; et vous, lecteur, qu'en pensez-vous[109] ? » Par cet échange dialogué, la chronique s'apparente en outre à un bavardage superficiel où le commentaire sur l'événement recouvre l'événement lui-même. Ce dernier procédé est encore plus flagrant lorsque Vallès aborde, quelques lignes plus loin, le Salon de 1857. Le chroniqueur ne s'intéresse pas vraiment à l'Exposition ni aux récompenses mais à l'artiste grâce auquel le peintre Adolphe Yvon aurait reçu sa médaille : « Faut-il parler de l'Exposition ? Vous savez comme moi que M. Yvon a la grande médaille ; mais vous ne savez pas, vous qui ne faites pas de chronique, à qui M. Yvon doit cet honneur[110]. » La conversation entre le chroniqueur et le lecteur est à la fois asymétrique et complice : comme il se plaît à le souligner, le premier se donne pour tâche de livrer des confidences mondaines au second. Est donc rapporté au discours direct un bref dialogue entre Horace Vernet et ses élèves, où le premier explique avoir œuvré pour que le peintre Yvon reçoive la médaille. Là encore, l'actualité est déplacée du côté de l'anecdotique, et le récit de l'événement fait place à une parole seconde. Il s'agit d'un « événement au second degré[111] » ; le journal devient ostensiblement une « chambre d'échos[112] ». En même temps, la supériorité qu'exhibe le chroniqueur vis-à-vis du lecteur ne doit pas être comprise au premier degré. Elle préfigure l'attitude faussement bravache du « Figaro à la Bourse » quand il affirme le 4 avril 1858 : « Je sais ma Bourse tout comme un autre[113] ». Loin de se

[106] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 53).

[107] *Id*.

[108] A. Dupeuty, « Petit courrier des théâtres », *Le Figaro*, 6 août 1857 (Gallica).

[109] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 50).

[110] *Id*.

[111] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 14.

[112] *Id.*

[113] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 4 avril 1858 (Gallica) (p. 118).

prendre au sérieux, le chroniqueur tourne subtilement en dérision ses prérogatives journalistiques.

Lorsqu'il s'agit de souligner – avec plus ou moins de sérieux – ses principes, ses limites ou ses privilèges, la chronique de Vallès s'avère donc en grande partie réflexive. À l'époque, ce métadiscours est loin d'être l'apanage du journalisme vallésien ; il se retrouve chez bien d'autres chroniqueurs boulevardiers. *Le Figaro* et *L'Événement* excellent même dans « l'art autoscopique de faire de la vie quotidienne du journal le premier événement de la semaine[114] ». Vallès se distingue toutefois du commun de ses confrères par sa problématisation ambivalente de l'actualité, qui s'appuie sur une dérision à la fois critique et autocritique. Sa collaboration au « Figaro à la Bourse » en 1858 est emblématique à cet égard : sur un ton espiègle, le chroniqueur affirme et repousse en même temps la nécessité de traiter l'actualité boursière. Or, cette attitude ostensiblement vacillante et provocante vis-à-vis de l'actualité s'affine parfois en direction d'un métadiscours qui tend à préciser – plus fondamentalement, bien au-delà de simples considérations journalistiques – ce qui fait ou ne fait pas événement pour Vallès. En témoigne un article du 18 avril 1858, où le sérieux attendu de la rubrique[115] fait place à une anecdote explicitement fantaisiste :

> On me conte un fait certainement rare et merveilleux, – une spéculation désastreuse de M. le baron de Rothschild.
>
> L'histoire, – ou la fantaisie, car je ne la garantis pas, – remonte d'ailleurs à des temps reculés[116].

Reprenant certains ingrédients de la « nouvelle à la main », ce préambule signale un double écart vis-à-vis de l'actualité et de l'histoire. Le fait relaté ne s'inscrit ni dans la réalité présente ni même, semble-t-il, dans la réalité passée, d'où sa dimension irréelle, possiblement imaginaire, qui la porte du côté de la « fantaisie ». L'histoire qui suit se construit d'ailleurs tel un micro-conte, selon un schéma narratif convenu. Le premier paragraphe, qui débute par la formule « [c]e jour-là », présente la situation initiale : M. de Rothschild revient en voiture de sa propriété de Suresnes, avec deux paniers de fraises. Le deuxième paragraphe introduit l'élément perturbateur : arrivé à la hauteur du Café de Paris, le baron a « subitement l'idée d'une spéculation » ; il vend donc ses deux paniers de fraises 40 francs à Madame Simon. S'ensuivent des péripéties, essentiellement restituées sous forme dialoguée : le spéculateur en question a oublié que ses fraises sont attendues à un dîner qu'il donnera le soir même ; son cuisinier M. Dugléré les lui réclame ; il part donc au Café de Paris racheter ses fraises ; or, il ne reste qu'un panier sur les deux et le prix de la marchandise a doublé. Le dernier paragraphe contient successivement l'élément de résolution – M. de Rothschild rachète ses fraises – et le retour à la stabilité du protagoniste : « Il est parvenu depuis, avec des protections, à rentrer en

---

[114] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 962.

[115] La rubrique existe sous ce titre, avant et après les articles fantaisistes de Vallès en 1858. C'est une rubrique très sérieuse. Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1232.

[116] J. Vallès, « Figaro à la Bourse », *Le Figaro*, 18 avril 1858 (Gallica). Les cinq citations qui suivent sont puisées dans le même article.

grâce auprès de Dugléré. » Ce retour à l'ordre annule de manière rétrospective l'événement initial de la spéculation soudaine, qui a entraîné des péripéties. Il s'effectue certes au prix d'un effort « douloureusement » consenti par le baron de Rothschild. Toutefois, Vallès ne fait en aucun cas de cette contrariété un événement important, d'autant que la somme perdue est dérisoire pour une fortune aussi considérable. À cet égard, il n'est pas anodin qu'il introduise plusieurs allusions à la fois amères et amusées à l'immense richesse du baron. Sujet à caution, ce non-événement est peut-être davantage le prétexte d'une petite leçon en matière financière : si la spéculation ne profitait pas qu'aux plus riches ? L'enseignement reste énigmatique, mais il contient possiblement un message subliminal quant aux aspirations déjà égalitaires du jeune journaliste. Est-ce à ce titre – en tant qu'elle compenserait au moins un grand déséquilibre des richesses – que la « spéculation désastreuse » du baron pourrait constituer un « fait certainement rare et merveilleux » ? Là encore, il est difficile de tirer des conclusions sérieuses à partir d'un propos que l'auteur met à distance, comme le souligne l'adverbe de modalisation « certainement ». Quoi qu'il en soit, la formule ne saurait constituer une définition fiable de ce qui fait événement pour Vallès. Mais, si ce n'est le « rare » ou le « merveilleux », quels critères peuvent alors ériger en événement à part entière un simple fait ? L'événement ne doit-il pas plutôt être jugé et mesuré à l'aune de ses retentissements très concrets sur tout un chacun, voire sur le plus grand nombre ?

Partie II
La violence en question : subir, agir, (faire) réagir ?

Aux antipodes d'une définition étendue de l'événement par sa factualité affleure l'écueil de sa « mise hors-jeu […] dans son effectivité[1] ». Éclairée par la critique vallésienne des artefacts culturels mais aussi par des théories plus récentes[2], la notion n'encourt-elle pas le risque du textualisme, où la réalité même peut être considérée comme un texte ? Il serait en effet excessif de souscrire à la déclaration provocante de Barthes selon laquelle « le fait n'a jamais qu'une existence linguistique[3] ». Quant à Vallès, il entend trop « agir [et] serrer de près la réalité[4] » ou « toucher le concret[5] » pour céder à l'aporie d'une « facticité[6] » de la factualité, qui tendrait vers une complète déréalisation de l'événement. Son écriture s'attache en particulier à rendre compte des violences réelles de son temps, auxquelles elle réagit vigoureusement.

Dès le début et plus encore à la fin des années 1860, ce « thuriféraire de l'agiotage[7] » qui vise le « coup d'éclat[8] » est en outre un « égratigneur d'Empire[9] » – à l'image de Rochefort –, ainsi qu'un ardent polémiste. Conformément au sens étymologique de ce registre, il ne se contente pas d'une « fantaisie outrancière[10] » et il se livre souvent à une « *guerre* verbale[11] » contre les outrances douloureuses et injustes de la réalité même. Il n'est certes pas le seul « passionné[12] » dans un siècle qui voit se succéder les polémiques journalistiques. Il prend notamment place aux côtés du « mousquetaire de la plume[13] » Barbey d'Aurevilly ou du « hardi sagittaire[14] » Rochefort, et il participe dans une certaine mesure à la « violence inouïe[15] » que l'écriture journalistique atteint à la fin du Second Empire.

---

[1] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 95.

[2] Comme la linguistique structurale, la sémiologie, la poétique, la « nouvelle rhétorique » ou encore l'herméneutique, etc.

[3] R. Barthes, « Le discours de l'histoire », *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 175.

[4] J. Vallès, « À propos de M. Sainte-Beuve », *La Rue*, 13 juillet 1867 (Gallica) (p. 956).

[5] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme : XIX^e^-XX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 113.

[6] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 165.

[7] T. Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, *op. cit.*, p. 31.

[8] *Id.*

[9] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 909.

[10] « Vallès (Jules) », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 23, p. 748.

[11] Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La polémique et ses définitions », dans C. Kerbrat Orecchioni (collab.), *Le Discours polémique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1980, p. 5.

[12] R. Bellet, *Presse et Journalisme sous le Second Empire*, *op. cit.*, p. 241.

[13] *Ibid.*, p. 229.

[14] *Ibid.*, p. 234.

[15] A. Vaillant, « Révolution politique et anomie littéraire : notes sur les révolutions de 1830, 1848 et 1871 », dans Q. Deluermoz et Anthony Glinoer (dir.), *L'Insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 149.

Pour autant, il ne s'abaisse que très rarement à une « rhétorique de l'injure[16] », même lorsque débute aux alentours de 1868 « l'âge d'or du pamphlet[17] ». Il ne saurait non plus être réduit à des « excès de plume[18] », où primerait un intérêt pour « les choses voyantes, excentriques, brutalement paradoxales plutôt que pour le fond et la philosophie du sujet[19] ». Bien avant la Commune[20], il interroge en profondeur les violences subies à une échelle individuelle et collective, les forces créatrices, libératrices, qu'elles suscitent en retour et, enfin, la virulence féconde d'un langage résolument pragmatique, voire performatif. À cet égard, le « Journal » semble pouvoir expérimenter davantage que le « Livre » des « modes d'action[21] » sur le réel : Vallès est sans doute moins pessimiste que Michelet[22]. Sous la plume vallésienne, l'événement s'avère alors une rupture entre un avant et un après mais également une possible brèche dans la pensée, « surprise au sens fort du mot[23] ».

[16] Cf. M. Angenot, *1889 : un état du discours social*, *op. cit.* et Luce Marchal-Albert, Loïc Nicolas et Delphine Denis (dir.), *Polémique et rhétorique : de l'Antiquité à nos jours*, De Boeck, Duculot, 2010. De rares articles se montrent peut-être injurieux envers des personnes réelles, comme ceux consacrés à Eugène Cavaignac et à Baudelaire : cf. J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 102-118) et « Charles Baudelaire », *La Rue*, 7 septembre 1867 (Gallica) (p. 971-976).

[17] Cf. Cédric Passard, *L'Âge d'or du pamphlet : 1868-1898*, Paris, CNRS éditions, 2015.

[18] « Vallès (Jules) », art. cité, p. 748.

[19] *Id.*

[20] La question vallésienne de la violence a surtout été étudiée à l'aune de la Commune, et à l'appui de la trilogie. Voir notamment T. Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, *op. cit.*

[21] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 30.

[22] Cf. J. Michelet, *Cours professé au Collège de France : 1847-1848*, Paris, Chamerot, 1848, p. 22 (Gallica) : « Quoi ! la Presse, la puissance qui, plus qu'aucune autre, crée entre nous des rapports, des liens d'esprit, a donc de telles limites, qu'en descendant à une certaine profondeur dans l'océan du peuple, elle n'ait plus d'action ! »

[23] Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996, p. 191.

Chapitre 4 – Figuration et herméneutique de la violence destructrice

Critique des représentations trompeuses, la dénonciation vallésienne du « haut fait » n'est pas pour autant théorique ; elle vise des abstractions qui débouchent sur une violence très concrète. Au-delà, cette violence ne tend-elle pas à définir ce qui fait événement ? La hiérarchisation des événements transcende alors les frontières qui peuvent séparer les sphères du privé et du public, de l'intime et du politique[1], ou même la fiction et la réalité. Elle s'établit plutôt en fonction des degrés et des formes de violences qui caractérisent les faits relatés par l'écrivain-journaliste. L'événement manifeste en particulier la soudaineté inattendue, l'excès et l'irréversibilité[2], modalités possibles de la violence, dissociables et ascendantes, mais non pas exclusives les unes des autres.

Cette définition plurielle mais cohérente de l'événement comme « déchirure […] temporelle[3] » est loin d'être propre à Vallès, y compris avant le « tragique XX^e^ siècle[4] ». Cependant, très propice à la dénonciation et à la déploration, à la satire et au pathos, l'écriture vallésienne accorde une place prééminente aux ruptures douloureuses qui bouleversent la vie individuelle ou collective. De surcroît, elle ne saisit pas seulement l'événement par ses impacts ponctuels ; elle en souligne, interroge, sonde les séquelles profondes et durables : le curseur est déplacé vers « l'aval de l'événement, du côté de ses traces[5] ». En résultent une figuration et une herméneutique des deux notions étroitement interdépendantes que sont – au sens large – l'événement et la violence. Envisager cette double compétence de l'écriture journalistique permet d'en mesurer sous un angle neuf – à travers une « poétique du choc[6] » – le potentiel dramatico-critique, au temps de la fête impériale et d'un divertissement généralisé.

Les études vallésiennes pointent certes – avec lucidité – les faiblesses, les excès, voire les incohérences, des feuilletons précommunards de Vallès. L'intrigue

---

[1] Ainsi, Jean-Claude Chesnais traite séparément la « violence privée » et la « violence collective ». Cf. J.-C. Chesnais, *Histoire de la violence en Occident : de 1800 à nos jours*, Paris, R. Laffont, 1981.

[2] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 131.

[3] *Ibid.*, p. 119.

[4] *Ibid.*, p. 117.

[5] *Ibid*., p. 195.

[6] Pour réutiliser et élargir certaines propositions critiques sur la « poétique du deuil » dans les écrits et, en particulier, dans les feuilletons de Vallès. Cf. M.-H. Biaute-Roques, « La poétique du deuil chez Jules Vallès », *Autour de Vallès*, *Jules Vallès. Affinités, antipathies*, *op. cit.*, p. 369-382.

de *Jean Delbenne* est « assez pauvrement bâtie[7] ». Dans *Un Gentilhomme*, l'opposition manichéenne entre les bons et les méchants, les rebondissements multiples, l'approfondissement de l'horreur page après page ou l'intensité du pathos relèguent souvent « au second plan le soubassement idéologique qui permettrait de sortir du pur plaisir narratif caractéristique de l'esthétique feuilletonnesque[8] ». S'y perçoivent des éléments intéressants, mais « trop disséminés et perdus dans la centaine de pages[9] » du livre. Enfin, *Pierre Moras* s'effiloche « à travers des scènes très discontinues, sinon décousues[10] » ; son héros ne se tue qu'à la suite « d'événements mélodramatiques qui rendent illisible la fin du roman[11] ». La plupart de ces événements fictionnels ont toutefois le mérite de rendre extrêmement lisible l'une des obsessions majeures de Vallès, qui parcourt aussi le reste de ses articles, à savoir la violence subie et infligée comme fil conducteur de l'existence humaine.

Dans l'ensemble, il peut s'agir d'une violence interpersonnelle, d'ordre physique ou psychologique, mais aussi d'injustices sociales, voire politiques. Les feuilletons et les articles vallésiens s'affrontent sans ambages aux violences réelles – ou senties comme telles – de leur époque. Concrètement et symboliquement, en dépit ou en raison même de la censure[12], n'enregistrent-ils pas nombre de chocs et de puissantes ondes de choc, bien avant cette « rupture[13] » « irréversible[14] », cet « éclat de flamme et de sang[15] » que forment conjointement la guerre franco-prussienne de 1870 et la Commune de 1871 ?

[7] M.-C. Bancquart et L. Scheler, dans J. Vallès, *Œuvres complètes*. *Tome 4*, édition revue, annotée et préfacée par L. Scheler et M.-C. Bancquart, Paris, Livre Club Diderot, 1970, p. 292.

[8] M.-F. Melmoux-Montaubin, « *Un Gentilhomme*, *Les Blouses*, ou l'impossible roman paysan », *Autour de Vallès*, *Vallès et la littérature populaire*, *op. cit.*, p. 213.

[9] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1735.

[10] *Ibid*., p. 1736.

[11] M.-C. Bancquart, « Jules Vallès et le peuple », *Romantisme*, *Le Peuple*, 1975, vol. 5, n° 9, p. 118.

[12] Contraint par la censure, Vallès ne peut pas toujours évoquer les événements pour eux-mêmes. Mais il en souligne parfois d'autant mieux les déplacements, les prolongements, les dérèglements qu'engendre leur violence. Par ailleurs, nous verrons que la censure elle-même est une violence.

[13] R. Bellet, « Introduction », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. XVII.

[14] *Id.*

[15] *Ibid*., p. IX.

Feuilletons : ruptures paroxystiques

Le soudain et l'inopiné

Parus tous les deux en feuilleton à la fin de l'année 1869, *Un Gentilhomme* et *Pierre Moras*[16] illustrent respectivement deux pôles majeurs de l'espace vallésien : la campagne et la grande ville, plus précisément Paris. Roger Bellet les a qualifiés de « roman agreste[17] » et de « roman urbain[18] ». Si elles s'opposent par leur ancrage géographique et spatial, leurs intrigues ont en commun de s'appuyer peu ou prou sur les mêmes « moyens de suspense du texte romanesque[19] ». Le feuilletoniste recourt en particulier à des procédés de rupture qui interrompent la narration pour la reprendre en un autre point de son développement. Le récit comprend donc « des vides, des sauts, à l'intérieur même de sa continuité ; elle se poursuit sur un autre rail, bifurque sur une piste différente, change de registre[20] ». La plupart de ces ruptures se matérialisent par des rebondissements soudains, qui n'ont pas seulement vocation à créer une tension et un rythme romanesques. La diégèse tisse des existences aléatoires et mouvementées qui – par un effet de réverbération – signalent métonymiquement la violence de certains rapports et/ou milieux humains.

Le plus bas degré de la violence consiste dans les déplacements brutaux qui s'imposent aux jeunes individus au travers de prérogatives parentales. Le début d'*Un Gentilhomme* est éloquent à cet égard. Dans la première partie, Mademoiselle de Venizy – future Madame de Vérac – subit une affectation professionnelle orchestrée par la famille du noble Monsieur de Reru, avec qui elle espérait se marier :

> Elle l'avait aimé, mais, un beau matin, la famille du jeune homme, qui avait eu vent de l'aventure, avait obtenu un poste pour lui dans une ambassade lointaine, et il était parti.
>
> Il revint vite, mais Mademoiselle de Venizy était devenue Madame de Vérac[21].

Cet aller-retour est un coup irréversible porté à la relation sentimentale des deux jeunes gens. Dans la seconde partie du roman, Maurice de Vérac se voit lui aussi exilé en raison de décisions parentales. Madame de Vérac écrit à son beau-frère pour lui demander d'accueillir durant quelques jours son fils malade. S'ensuit un départ précipité :

> Le lendemain matin, François arrivait au château avec sa carriole.

---

[16] Nous rappelons qu'*Un Gentilhomme* parut dans *Le National* de Rousset, du 23 septembre au 17 octobre 1869, et que *Pierre Moras* parut dans *Paris*, puis dans *Paris-Journal* d'Henri de Pène, du 18 novembre 1869 au 4 janvier 1870.

[17] R. Bellet, « Introduction », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. XXIV.

[18] *Id.*

[19] Ch. Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, *op. cit.*, p. 265.

[20] *Id.*

[21] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 31).

> […]
>
> – Mais, Monsieur, vous ne m'avez pas prévenue de votre arrivée subite. Rien n'est préparé pour son départ[22].

Après avoir pleuré en s'accrochant au cou de sa mère qu'il quitte pour la première fois, Maurice savoure son séjour en compagnie de sa cousine Louise. La décision maternelle du retour s'avère elle aussi brutale et douloureuse :

> Un matin, l'oncle reçut une lettre de Madame de Vérac. Elle ne contenait que ces mots : « Je vous prie de me ramener immédiatement Maurice. »
>
> Une heure après la réception de la lettre, l'enfant était reconduit à la ville par un domestique[23].

À la fin du premier chapitre de *Pierre Moras*, la mère impose à son fils un déplacement symbolique, qui n'en est pas moins expéditif. Dans le mois qui suit sa sortie du collège, elle le convoque solennellement dans le salon et lui explique qu'étant arrivé à « l'âge d'homme[24] », il va devoir subvenir à ses propres besoins. Elle précise alors qu'elle lui a obtenu une place à la mairie. Pierre ne répond pas un mot à cette « avalanche d'annonces[25] », et le deuxième chapitre s'ouvre directement sur le récit de son entrée abrupte dans le monde professionnel :

> Le lendemain, à neuf heures du matin, Pierre entrait à la mairie. Il alla d'abord saluer le maire, ancien chef de bureau sous le maréchal Soult, qui menait ses employés à la fourche et au bâton […].
>
> – Monsieur, lui dit le magistrat, vous m'êtes fortement recommandé ; j'exigerai donc de vous plus que je n'exigerais d'un autre, parce que je veux que vous avanciez et que vous fassiez honneur à vos protecteurs ainsi qu'à madame votre mère[26] […].

Ces départs, ces retours ou ces « entrées » sont toujours la conséquence immédiate d'une décision parentale unilatérale. Les passages consacrés à Maurice de Vérac et à Pierre Moras mettent explicitement l'accent sur l'autorité de cette parole, en recourant à un discours direct qui n'appelle aucune réponse du premier concerné. Le fait qu'elle soit écrite ou orale, adressée directement ou indirectement à l'enfant, ne change rien à sa portée effective.

De surcroît, une annonce inattendue peut en elle-même faire événement. C'est le cas, dans *Un Gentilhomme*, lorsque Madame de Vérac déduit des mots du notaire qu'elle sera bientôt ruinée :

> Elle courut chez le notaire, qui lui annonça que sa nièce avait fait le jour même, à midi, donation de toute sa fortune à la communauté des Ursulines.
>
> […]

---

[22] *Id*. (p. 42).

[23] *Id*. (p. 52).

[24] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 692).

[25] Pour réutiliser une expression que Vallès emploie dans un tout autre contexte, celui de la Bourse. Cf. J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 17.

[26] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 694).

> Madame de Vérac revint chez elle terrifiée. Sa ruine était consommée, son fils l'abandonnait, sa vie était finie[27].

Cet épisode rappelle les craintes éprouvées après que le notaire a lu le testament de la marquise de Vérac. Dans les deux cas, le narrateur précise que Madame de Vérac pressent « un malheur[28] », mais le comportement de Mademoiselle de Laubanil s'avère quand même inattendu et incompréhensible, d'où l'exclamation : « – Il faut qu'elle soit devenue folle[29] ! » S'il avait d'abord inséré le texte testamentaire dans le récit, Vallès recourt désormais au discours indirect pour restituer le propos du notaire. L'annonce n'en est pas moins dramatisée : elle prend bel et bien le personnage au dépourvu. L'accent porte en outre sur l'action que révèle ce propos – la donation de Mademoiselle de Laubanil – et la réaction qu'il entraîne, c'est-à-dire la terreur de Madame de Vérac. Les paroles mettent au jour un fait qui vient de se produire et provoquent par là une vive émotion chez le personnage à qui elles sont adressées. L'événement réside en partie dans une révélation douloureuse. Or, dans le feuilleton vallésien, les brusques processus de révélation ne s'opèrent pas seulement par les mots, tant s'en faut. Si Madame de Vérac prévoit sa déchéance au point de croire sa vie « finie[30] », personne ne semble avoir vraiment anticipé la mort du père de Babassou, cet « idiot[31] », cet « inconnu sordide[32] », « aveugle et muet[33] » : « Mais, un matin, on ramassa le grand sec, mort sur un tas de fumier. On l'enterra dans un coin du cimetière[34]. » Comme le souligne la conjonction d'opposition, ces deux phrases très concises tranchent avec le récit qui précède. Elles miment la découverte brutale du cadavre ainsi que son enfouissement expéditif. L'événement surgit en l'occurrence dans un dévoilement visuel, même si l'on s'empresse ensuite d'ôter le corps de la vue de tous. Vouée à être oubliée aussi rapidement qu'elle est survenue, la mort de ce malheureux tend vers le non-événement diégétique, mais – en soulignant ce risque – Vallès l'érige précisément en fait saillant pour le lecteur. Enfin, les sensations et les douleurs corporelles peuvent être les symptômes soudains et inattendus en même temps que les prémices anticipées d'un événement traumatisant. Dans *Pierre Moras*, Rose accouche, semble-t-il, avant terme :

> Un matin, ils ne croyaient pas le moment si près, elle se sentit prise de douleurs ; elle se promenait pliée en deux dans la chambre, s'accrochant aux chaises, à la commode, ne pouvant plus s'asseoir. Des cris lui montaient dans la gorge ; elle les réprimait, en murmurant tout bas : « Hélas ! mon Dieu[35] ! »

Le moment de la naissance est alors un véritable « martyre[36] » pour Rose, mais aussi pour Pierre, qui craint de la perdre définitivement : « Pierre était accoudé à la tête du

---

[27] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 136).
[28] *Id*. (p. 78 et 136).
[29] *Id*. (p. 136).
[30] *Id.*
[31] *Id*. (p. 68).
[32] *Id.*
[33] *Id.*
[34] *Id*. (p. 69).
[35] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 754).
[36] *Id*. (p. 755).

lit, le front dans ses mains, pleurant à chaudes larmes. Il ne pensait plus à rien. En voyant le martyre de Rose, il croyait, à chaque crispation, qu'elle allait passer[37]. » Son angoisse extrême contraste avec la réaction d'indifférence dont il avait fait preuve en apprenant, par une lettre de Rose, la nouvelle de la grossesse : il n'avait alors exprimé « qu'un geste d'ennui[38] ».

Excès de souffrance

L'accouchement de Rose est l'exemple de maux féminins dont personne n'est à proprement parler responsable. Or, dans *Jean Delbenne*, *Un Gentilhomme* et *Pierre Moras*, les individus souffrent le plus souvent en raison des violences physiques et morales que leur inflige autrui. Ces trois feuilletons accordent plus précisément une place majeure à l'impétuosité des rapports de couple entre hommes et femmes, qui constitue par ailleurs un point aveugle des écrits vallésiens. Le premier degré de cette violence réside dans le départ individuel qui engendre une séparation du couple. Le héros de *Pierre Moras* décide de suivre à Paris une troupe de comédiens et de musiciens. Si la réaction de ses parents oscille entre la tristesse et la colère, Rose est littéralement assommée par la nouvelle du départ :

> Quatre jours après, Pierre, ainsi qu'il avait été convenu avec le barde, prenait le chemin de fer. Au moment où il montait en wagon, le pauvre Jean Moras lui glissa une pièce de cent sous, qu'il avait empruntée au proviseur, et détourna la tête pour dérober à son fils la vue de deux grosses larmes qui gouttaient le long de son nez rouge. Sa mère avait refusé de recevoir ses adieux et l'avait maudit.
>
> La veille, pendant leur dernier entretien, Rose, brisée par le chagrin, s'était trouvée mal deux fois. Elle n'avait ni pleuré, ni parlé ; elle était hébétée, écrasée du coup, morte. […]
>
> […] Elle avait complètement perdu la tête[39].

Il s'agit d'une mort symbolique qui se manifeste concrètement par une succession de défaillances corporelles et un accès de déraison, réactions dont l'excès s'inscrit dans la pure tradition du roman-feuilleton. Le personnage subit un trouble à la fois physique et mental. Vallès réutilise autrement la symbolique de la mort pour dramatiser l'annonce de l'adultère dans *Jean Delbenne* :

> Il y avait trois jours de cela, quand un dimanche, après vêpres, M. Mourier entra dans la chambre de sa femme et s'assit en face d'elle, blanc comme un linge, les mains tremblantes.
>
> – Laure, dit-il, on vient de vous insulter devant moi.
>
> Elle ne put que faire un geste et ne trouva pas une parole.
>
> Il se rapprocha d'elle, lui prit les doigts, et la regardant au fond des yeux :

[37] *Id*. (p. 757).
[38] *Id*. (p. 735).
[39] *Id.* (p. 716-717).

> – On m'a dit que vous étiez la maîtresse de M. Delbenne ?...
>
> En même temps qu'il parlait, on aurait cru qu'il allait mourir[40].

La révélation initiale de l'adultère est redoublée par les paroles que Jean Delbenne adresse à sa femme. Cette fois, c'est l'homme qui meurt symboliquement tandis que la femme se retrouve à nouveau dans l'incapacité de parler. Aux antipodes d'une parole larmoyante, le mutisme traduit un état de sidération. Mais il arrive à l'inverse qu'un discours abondant immerge le lecteur dans la violence de l'événement. Ainsi la dispute entre Pierre Moras, sa femme Rose et sa maîtresse Mme Jourdain – qui prélude à la déchéance définitive du protagoniste – est-elle dramatisée dans un long passage au discours direct[41]. La brutalité de l'échange culmine dans une confrontation à la fois verbale et physique autour de la fillette de Rose et de Pierre, qui devient l'enjeu central de la discorde :

> – Tu n'emporteras pas l'enfant ; il m'appartient.
>
> – Il vous appartient ! Répétez un peu, que j'entende encore cela ! Dites, l'avez-vous seulement reconnu ? Lui avez-vous donné un nom ? […]
>
> Moras se leva.
>
> – Tu ne l'emporteras pas.
>
> Et il voulut l'arracher à la mère.
>
> – Voilà qu'il veut m'enlever ma fille ! Au secours ! Au secours !
>
> Et elle retira l'enfant à elle. Pierre ne l'avait point lâché !
>
> – Oh ! vous pouvez l'étrangler si vous voulez ; mais n'importe, mort ou vivant, vous ne l'aurez pas.
>
> La pauvre gamine écartelée poussait des plaintes épouvantables. Mme Jourdain, effrayée, se leva pour faire cesser cette horreur[42].

Dans ce cas, la violence physique que subit l'enfant est l'effet collatéral d'un différend plus profond entre les adultes. L'événement s'intensifie puisque la sidération fait place à une « horreur » explicite, même si cette frénésie mélodramatique n'a rien d'une rage sanguinaire.

Cela dit, dans chacun des trois feuilletons, c'est à l'encontre des femmes que la violence physique atteint son paroxysme. Quelques jours après cette dispute, Pierre Moras est arrêté puis emprisonné à Mazas. Lorsque son ancienne maîtresse Madame Jourdain lui rend visite en prison, le jeune homme l'agresse avec férocité tout en l'accusant de l'avoir envoyé au bagne :

> Et avant que le juge ait compris le sens terrible de ces paroles, les yeux hors de la tête, l'écume aux lèvres, les cheveux droits sur le front, enragé, il bondit sur Mme Jourdain, lui passa les mains autour du cou, serra de toutes ses forces

[40] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 318).

[41] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 777-781).

[42] *Id*. (p. 780).

> pour l'étrangler, la renversa à terre, et lui broya la figure de deux coups de talon.
>
> […]
>
> Le visage entier était noir et tuméfié ; le nez en bouillie, la lèvre supérieure fendue, un des yeux, sorti de l'orbite, ne tenait plus qu'à un petit nerf ; et le sang coulait au coin de la bouche. Pierre jeta sur ces hideuses blessures un regard de triomphe, et on le descendit au cachot[43].

Contrairement à ce qui s'était produit lors de la précédente dispute, il s'agit d'un étranglement volontaire. Pierre Moras parvient en plus à dévisager sa maîtresse comme le souligne l'auteur, qui n'hésite pas à détailler l'atrocité des blessures. Ce déchaînement de violence entraîne immédiatement la mise au cachot du coupable, qui était emprisonné pour un autre motif, après avoir été arrêté « sous prévention de vol[44] ». Quant à Jean Delbenne, c'est parce qu'il violente sa maîtresse qu'elle l'accuse mensongèrement de viol et l'entraîne en prison :

> Elle poussa un cri ; il l'étouffa sous ses doigts crispés, et, d'une main lui fermant la bouche, de l'autre lui brisant le poignet, il lui demanda pourquoi elle l'avait fui, s'il était vrai qu'elle ne l'aimait plus.
>
> Elle put dégager sa tête et lui répondre : Non ! en plein visage.
>
> Il devint fou alors, meurtrit sa chair avec son poing, ses ongles, et la traîna ensanglantée sur le carreau.
>
> […]
>
> Tout d'un coup, pourtant, un cri s'échappa de sa poitrine.
>
> – Au viol dit-elle ; et elle retomba muette à terre[45].

L'accusation orale de Laure Mourier la venge du silence que Jean Delbenne lui a imposé dans un déchaînement croissant de brutalité physique. La violence masculine que matérialise cette gestuelle est exprimée en termes similaires à la fin d'*Un Gentilhomme*, lorsque Louise est agressée par le bestial Babassou : « À peine avait-elle passé le seuil qu'elle se sentit enlacée, emportée, renversée. Elle cria. Une main s'abattit sur sa bouche[46]. » Toutefois, à la différence de Laure, Louise ne parvient qu'à articuler une onomatopée et retombe évanouie. Il s'agit dans ce cas d'un véritable viol[47] qui a été orchestré par la mère de Maurice pour nuire à sa « fiancée[48] » Louise. Vallès n'explicite pas le viol lui-même : l'ellipse peut indiquer la difficulté à dire et à représenter ce « point ultime du mal[49] ». Mais il l'évoque

---

[43] *Id.* (p. 784).

[44] *Id*. (p. 781).

[45] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 319-320).

[46] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 138).

[47] Le récit n'est pas détaillé : quoi qu'il en soit, on peut parler de viol dans la mesure où il s'agit d'une agression d'ordre sexuel, non consentie.

[48] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 149).

[49] Georges Vigarello, *Histoire du viol : XVI^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 7.

métonymiquement à travers la violence physique et bestiale[50] que la brute Babassou inflige au corps « mince[51] » de l'élégante Louise. Les séquelles de cette violence physique permettent ensuite au médecin qui examine le cadavre de la jeune femme d'établir un lien entre la mort et le viol : « – Monsieur le Maire, dit-il, je viens de reconnaître, sur la personne de Mademoiselle Louise de Vérac, les traces d'un horrible attentat. Prévenez la justice[52]. » S'ensuivent la dénonciation et l'arrestation de Babassou : « – Au nom de la loi, ajouta-t-il, je mets en état d'arrestation Babassou dit le sacristain, comme coupable d'un attentat sur la personne de Louise-Françoise de Vérac[53]. » La procédure judiciaire officialise et criminalise tout à la fois le viol de Louise par Babassou. C'est la mort de Louise[54] qui est visée en premier, mais la répétition du mot « attentat » renvoie bel et bien à un outrage corporel. Cette amplification intradiégétique de l'événement violent est d'autant plus remarquable qu'elle tranche avec le contexte de l'époque, où la question du viol n'est pas encore passée d'un « silence relatif[55] » à une « visibilité bruyante[56] ». Certes, les viols sont plus souvent restitués et commentés à partir du milieu du XIX^{e} siècle par la *Gazette des tribunaux* ou le *Compte général de l'administration de la justice criminelle*, signes de l'intérêt nouveau qu'ils suscitent. Toutefois, l'augmentation des plaintes et les risques de condamnations restent très modestes. Au XIX^{e} siècle, l'acte « doit se produire devant témoins et dans un lieu public pour avoir une chance crédible d'être soumis à procédure[57] » ; le « crime commis sur une personne adulte dans un espace privé est plus rarement poursuivi et plus largement impuni[58] ». Dans *Un Gentilhomme*, en 1869, le « saccage des corps[59] », qu'explorera plus tard Alain Corbin, est déjà un événement à part entière, exposé au grand jour, même si la monstruosité assignée à Babassou en détourne quelque peu la signification, en amoindrit pour ainsi dire la portée dérangeante.

Extrémités

Les feuilletons vallésiens – à commencer par *Un Gentilhomme* – font une moindre place aux accidents qu'aux violences délibérées. Au-delà du viol, ressort la

---

[50] Cf. J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 139). Cf. aussi *id*. (p. 144) (Vallès parle d'une « bête essoufflée »).

[51] *Id*. (p. 108).

[52] *Id*. (p. 146).

[53] *Id*. (p. 149).

[54] Mort qui n'est pas causée « directement » par Babassou mais qui découle bel et bien du viol traumatisant.

[55] G. Vigarello, *Histoire du viol : XVI^{e}-XX^{e} siècle*, *op. cit.*, p. 7.

[56] *Id.*

[57] *Ibid*., p. 175.

[58] *Id.*

[59] Alain Corbin, « Présentation. Violences sexuelles », *Mentalités, histoire des cultures et des sociétés*, 1989, n° 3, p. 9.

problématique du meurtre. C'est ce qu'illustre d'abord de manière éloquente l'assassinat de la marquise de Vérac par sa belle-fille :

> Madame de Vérac posa la main sur la bouche de sa belle-mère, et maintint la tête renversée sur l'oreiller. Dans un dernier effort, la marquise mordit la main, jeta un râle étouffé. Ses doigts crispés déchirèrent le poignet de sa bru. Elle se releva à moitié, toujours étranglée par ce tampon de chair, jeta ses bras autour du cou de l'assassin et retomba aussitôt, comme une masse, avec un craquement dans les os, entraînant Madame de Vérac, dont la tête resta sur la poitrine de la morte. Car la marquise était morte, morte étranglée, et Madame de Vérac resta enchaînée dans cette épouvantable étreinte[60].

L'événement ne fait ici qu'une seule victime, dont la mort est annoncée, voire attendue, depuis le début de l'intrigue[61] jusqu'aux pages qui précèdent l'épisode du meurtre[62]. En outre, la marquise n'est pas vraiment défigurée par la mort puisqu'au moment où accourent Maurice et Toinon, la comtesse a le temps de « recomposer son visage, de lui rendre son habituelle fixité de marbre[63] ». Les faits n'en manifestent pas moins le comble de la violence, qui s'apparente à une profanation. D'abord, il s'agit d'un homicide volontaire, qui plus est d'un meurtre intrafamilial : « J'ai tué la mère de ton père[64] ! » s'exclame la comtesse auprès de son fils, à la fin du roman. Ensuite, la comtesse de Vérac attaque une femme âgée, physiquement vulnérable et déjà mourante, comme l'indique l'incipit : « La marquise de Vérac va mourir[65]. » Elle est paralysée et alitée ; la comtesse profite de cette « faiblesse » en trouvant l'occasion de l'étouffer contre son oreiller. Par ailleurs, la tentative d'étouffement entraîne la résistance et précipite l'agonie de la victime. Enfin, l'étranglement est une étreinte éminemment paradoxale. Du début jusqu'à la fin de l'action, la meurtrière et sa victime sont réunies dans une grande proximité corporelle, qui va en s'accentuant, pourtant synonyme d'une confrontation ultime entre deux femmes qui « se haïss[ent][66] ». Une précision sordide décrit même la comtesse de Vérac « cachée dans le sein du cadavre[67] ». L'événement culmine une nouvelle fois dans l'horreur. Vallès recourt encore à l'adjectif « épouvantable », et c'est par un « geste d'horreur[68] » que Maurice repousse sa mère au moment où elle lui avoue ses crimes vers la fin du roman. À la suite de ces aveux, le dénouement renverse pour ainsi dire le meurtre initial – celle qui a tué sa belle-mère et qui vient de tuer Madame François est victime de son propre fils – mais prolonge explicitement le leitmotiv de l'horreur :

---

[60] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 57).

[61] Phrase liminaire du roman, citée ci-dessus.

[62] Cf. J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 55) : « Elle attendait toujours la mort de sa belle-mère : la belle-mère ne mourait pas. »

[63] *Id*. (p. 58).

[64] *Id*. (p. 153).

[65] *Id*. (p. 29).

[66] *Id*. (p. 32).

[67] *Id*. (p. 58).

[68] *Id*. (p. 153).

> On vit alors, derrière la croisée, comme une lutte qui s'engageait, et on entendit une voix de femme qui râlait, puis on aperçut Maurice qui chargeait son fusil.
>
> On crut qu'il allait tirer et l'on recula.
>
> Mais le canon du fusil ne se dirigea point vers la foule.
>
> – Je l'ai tuée, fit-il.
>
> Un cri d'horreur s'éleva au milieu de la foule[69].

La foule venue aider Madame François à venger sa fille Louise réclamait pourtant la mort de la comtesse de Vérac. Le cri exacerbe ici le scandale du matricide. Il est corrélatif à l'annonce sèche du crime, de la bouche même du meurtrier. Ces mots n'entament pas l'ellipse d'une action effectuée à distance donc – à l'instar des bruits issus du combat entre la mère et son fils – alimentent encore l'imagination horrifique d'un public indirect. L'horreur succède à « [l]'effroi[70] » et au « silence de mort[71] ». Ils ont saisi la foule quelques minutes auparavant, lorsque la comtesse avait atteint d'un coup de feu le front de Madame François. Puis le suicide sanglant de Maurice, qui vient de tuer sa mère en la dévisageant, est suivi d'un second silence, d'abord narratorial :

> Maurice baissa la tête et appuya son front sur le canon de son fusil.
>
> Sa cervelle jaillit sur le visage mutilé de sa mère[72].
>
> ……..

La ligne de points a une valeur elliptique qui peut marquer la sidération. Elle délimite aussi un court épilogue qui évoque la folie, l'enfermement et la mort de Babassou, conséquences directes du viol et de la mort de Louise. Par une succession de meurtres et de suicides, le dénouement de ce feuilleton déjà « littéralement mené et tissé par la mort[73] » vérifie en somme le « mode de l'excès[74] » et la « surenchère permanente[75] » que Peter Brooks retrouve dans le mélodrame. Comme le célèbre feuilletoniste Paul Féval, l'auteur d'*Un Gentilhomme* a « mêlé les événements, entassé les crimes[76] », d'une manière particulièrement flagrante et précipitée dans les dernières lignes de son roman.

En même temps, ces différents décès sont extrêmes, au sens premier du terme, dans la mesure où ils clôturent littéralement l'intrigue. Les feuilletons *Pierre Moras* et *Jean Delbenne* ne sont certes pas construits sur une succession de meurtres et de suicides, mais ils se terminent eux aussi par la mort brutale d'un(e)

---

[69] *Id*. (p. 154).

[70] *Id.*

[71] *Id.*

[72] *Id.*

[73] R. Bellet, « Préface », dans J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 23).

[74] Cf. Peter Brooks, *The Melodramatic Imagination, Balzac, Henry James Melodrama and the Mode of Excess*, Londres et New Haven, Yale University Press, 1976.

[75] *Id.*

[76] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 328).

protagoniste. L'événement final qui crée une chute constitutive de la « nouvelle[77] » dans *Pierre Moras* est le suicide précipité et inattendu – au moins pour son père – du personnage principal :

> Une fois dehors, Pierre dit au vieux Moras :
>
> – Séparons-nous. Va chez Rimbert et attends une lettre de moi demain ou après-demain. Je vais, n'importe comment, n'importe où, trouver un coin, et je t'avertirai aussitôt.
>
> Son père parti, il fouilla dans sa poche et en tira une pièce qu'il alla vérifier à la devanture d'un épicier. C'était une pièce de quarante sous. Il entra chez un cordelier de la rue du Dragon et acheta une corde solide.
>
> Le lendemain matin, on trouva un homme pendu dans un massif des Champs-Élysées[78].

Le père Moras reçoit le jour même une lettre d'adieu de la part de Pierre, s'étonne de ne pas avoir été prévenu puis – selon la suggestion de son fils – va demander dès l'après-midi l'hospitalité à Rose, qui lui ouvre sa porte. Après une ellipse[79], le récit se poursuit au présent pour évoquer le quotidien répétitif et maussade que partagent le père Moras, Rose et son enfant. Or, le jour du suicide comme durant cette période qui lui succède, les personnages réagissent de manière silencieuse à « l'autoviolence[80] » que s'est infligée Pierre. N'ayant essuyé que deux larmes, son père murmure une phrase succincte pour lui-même. Lorsque Rimbert l'interroge au sujet de son fils, il lui tend simplement sa lettre d'adieu en guise de réponse. Après que le père Moras lui a annoncé le suicide, Rose s'exprime tout aussi sobrement et n'extériorise même aucune émotion : « – C'est bien, répondit-elle sans paraître surprise et sans que sa voix tremblât ; entrez, mon père, vous êtes chez vous[81]. » Enfin, le narrateur précise, dans l'épilogue, que Rose et le père Moras « parlent peu, et [que] jamais on ne prononce le nom de Pierre[82] ». Dans *Jean Delbenne*, la mort de Madame Mourier est suivie d'un silence encore plus radical, qui met proprement fin au récit :

> À peine la sentence était rendue qu'on vint apprendre au tribunal la mort de Madame Mourier.
>
> La cour resta en place, les jurés s'assirent.
>
> Le président, annonçant la nouvelle à Delbenne, lui demanda s'il avait quelque chose à dire…

---

[77] Vallès qualifie lui-même le texte de « nouvelle ». Cf. J. Vallès, [Lettre à Mignot, fin 1869], « Lettres à divers », *Œuvres complètes*, t. 4, *op. cit.*, p. 1410.

[78] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 825).

[79] Matérialisée cette fois par deux lignes de points.

[80] J.-C. Chesnais, « Chapitre 8 : Le suicide ou l'autoviolence », *Histoire de la violence en Occident : de 1800 à nos jours*, *op. cit.*, p. 171.

[81] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 827).

[82] *Id.*

> Et, dans le silence solennel de la foule, devant les juges en robe rouge, il répondit :
>
> – Rien…
>
> Et il suivit les gendarmes[83].

Si le silence de la foule est « solennel », le mutisme de Jean Delbenne peut sembler insultant vis-à-vis de sa maîtresse. Cela dit, l'absence apparente de réaction des personnages à la fin de *Pierre Moras* et de *Jean Delbenne* marque une ambivalence qui complexifie et enrichit la signification de la violence dans ces trajectoires fictives. D'un côté, il semble que la mort ne fasse plus événement pour des êtres habitués aux difficultés et aux aléas incessants de l'existence, comme résignés à une fatalité malheureuse. De ce point de vue, les réactions de Rose et de Jean Delbenne ne sont pas comparables avec les silences d'effroi et de stupéfaction qui terminent *Un Gentilhomme*. Intervient aussi la possible résistance au chagrin qu'engendrent l'éloignement et la rancune : les liens entre Rose et Pierre d'une part, entre Jean Delbenne et Madame Mourier d'autre part, sont profondément distendus lorsque surviennent ces décès. D'un autre côté, la mort apparaît comme l'événement ultime par excellence : elle borne l'existence et constitue à ce titre un dénouement tout choisi pour une intrigue littéraire ; elle est aussi la manifestation suprême de l'irréversible[84], contre lequel les vivants ne peuvent rien et sur lequel, d'une certaine manière, ils n'ont donc rien à dire. Pour ces deux raisons au moins, il s'agit d'une irréductible clôture. Enfin, l'ineffable peut être le signe du non-dit, d'une forme larvée de refoulement, constituant la mort en sujet tabou. Le fait que Rose et le père Moras échangent très peu, surtout au sujet du défunt Pierre, ne relève-t-il pas des habitudes et des convenances sociales mais aussi, plus fondamentalement, d'un interdit lié à la verbalisation de la mort et en particulier du suicide ? Si la mort traverse et structure les existences fictives des feuilletons vallésiens, elle est donc souvent feutrée, voire éludée, dans les paroles des personnages, qu'il s'agisse de discours direct ou indirect. Mais cette concision et ces ellipses ne sont pas synonymes d'une indifférence émotionnelle, tant s'en faut.

Commotions

À plusieurs reprises, la violence d'un événement se mesure moins aux paroles qu'aux émotions suscitées – dans une immédiateté qui se passe de mots –, d'où l'intérêt accordé au langage corporel des protagonistes. Ainsi est souligné le poids de la culpabilité et de la honte qui assaille certains individus à la suite d'événements impulsés ou subis. L'exemple d'*Un Gentilhomme* est édifiant : bien au-delà des conséquences extérieures et « objectives » de tel ou tel crime, il montre comment un désastre intérieur et très subjectif peut éroder les êtres qui ont été ponctuellement placés au cœur de la violence. Dans le deuxième chapitre, Madame

[83] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 321).

[84] Cf. V. Jankélévitch, *L'Irréversible et la Nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974.

de Vérac est effrayée par le cadavre de la marquise qu'elle a tuée de ses propres mains, avec une frénésie typiquement feuilletonnesque :

> Madame de Vérac jeta les yeux sur la morte. Elle avait peur que le cadavre ne se redressât et criât au crime.
>
> […]
>
> Et, pendant cette récitation monotone et froide, Madame de Vérac couvait des yeux le lit de mort : elle redoutait un tressaillement, un frisson, une résurrection. Le déplacement des ombres du drap lui semblait un mouvement du corps. Un moment, elle crut voir remonter insensiblement les paupières[85].

Sa terreur confine à l'hallucination, si bien qu'elle croit être en présence d'un fantôme : elle est en réalité hantée par le meurtre qu'elle a commis peu de temps auparavant. L'obsession du mouvement corporel est directement liée au traumatisme du corps-à-corps qui lui a permis d'étouffer la marquise, d'autant que le crime a eu lieu au même endroit, dans son lit. À cet égard, les propos que lui adresse Mademoiselle de Laubanil véhiculent une vérité à double entente qui n'est pas dépourvue d'ironie auctoriale : « Les émotions de ce triste événement ont dû vous briser[86] », dit-elle tout en lui suggérant de se reposer. Indépendamment des résurgences du meurtre, Madame de Vérac a en effet besoin de solitude « pour songer aux conséquences de cette mort[87] ». Plus encore, l'événement criminel se prolonge jusqu'à la cérémonie de l'enterrement, à travers ses éventuelles traces. D'une part, la meurtrière craint de présenter les signes de la culpabilité qui pourraient la confondre : « Pendant le prône, Madame de Vérac, sentant tous les yeux fixés sur elle et craignant de ne pouvoir maîtriser son épouvante au souvenir de son crime, ayant peur qu'on ne lût sur sa face la vérité, avait caché sa tête dans son mouchoir[88]. » D'autre part, elle souhaite s'assurer qu'il ne reste pas de « traces de la lutte[89] » dans la chambre de la marquise.

À la fin du feuilleton, c'est également dans une lutte physique que se concrétise le viol de Louise par Babassou. Cela dit, c'est surtout un traumatisme moral et psychologique qui écrase la jeune femme. D'abord, elle s'évanouit ; puis elle reste « ahurie[90] ». Ensuite, elle paraît littéralement abasourdie et abrutie par la souffrance : « Et elle revint, aveugle de douleur, l'âme éteinte, trébuchant sur les pierres, glissant dans la boue, assommée par la honte, jusqu'à la maison de sa mère. Elle poussa la porte et suivit l'escalier comme un chien blessé[91]. » Pour souligner la force de cette commotion, Vallès mobilise des procédés d'insistance et de gradation :

> C'était pis que la douleur d'un deuil ou l'effroi de l'enfer. C'était un cœur de vierge tout d'un coup noyé dans la vase, un corps sali, des lèvres souillées, sur

[85] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 60-61).
[86] *Id*. (p. 62).
[87] *Id*. (p. 63).
[88] *Id*. (p. 76).
[89] *Id*. (p. 77).
[90] *Id*. (p. 139).
[91] *Id.*

> toute sa peau d'honnête fille l'odeur de la honte, et, dans ses yeux, la fatigue infâme de l'outrage[92].

Le sentiment de honte irrépressible qui l'entache est la conséquence dramatique d'un déshonneur infamant. La souillure est exprimée par des termes pourvus d'un sémantisme très fort. L'idée d'un outrage « infâme » revient en outre explicitement lorsque Louise est désespérée au point de penser que le sang d'un suicide « ne laverait pas l'infamie de son corps[93] ». Là encore – mais d'une autre manière que pour Madame de Vérac –, les séquelles morales et psychologiques sont inséparables de traces physiques que le personnage traumatisé veut à tout prix effacer : « Et, la porte fermée, elle examinait pudiquement, sur ses bras et sa gorge amaigrie, si les traces horribles du crime étaient parties, et s'il était temps qu'elle mourût[94]. » Il s'agit des preuves qui feront en définitive accuser Babassou. Enfin, Louise revit sur un mode presque hallucinatoire la scène du crime quand elle est de nouveau confrontée à son agresseur : « Elle vit un homme, étouffa un cri, étendit les bras comme pour chasser une vision horrible, tomba à terre, se releva, sauta sur la lettre qu'elle avait commencée, la cacha toute déchirée dans un coin et rentra dans son lit[95]. » C'est cette vision qui semble entraîner sa mort, laquelle survient immédiatement après. Bien que l'événement soit fictif, le récit d'*Un Gentilhomme* tisse donc à une échelle individuelle une « histoire du viol » : il insiste en effet sur le « saccage caché, la brisure, ces tortures et meurtres psychiques d'autant plus décisifs qu'ils transforment l'image dominante de la criminalité et de ses effets[96] ». Dans ce cas, Vallès n'entend pas vraiment jeter l'opprobre sur l'idiot Babassou, qui est surtout l'instrument d'une vengeance machiavélique, orchestrée par la mère de Maurice. Son propos est moins moral que psycho-pathologique, voire socio-psychologique : il s'intéresse en priorité aux fêlures qui écorchent la victime.

Toutes les deux initiées par Madame de Vérac, ces atrocités se font écho de part et d'autre du récit. L'instigation du viol apparaît à certains égards comme une réactivation et un prolongement directs du meurtre initial. Dans *Un Gentilhomme,* la violence fait donc événement du point de vue de la coupable comme de la victime. En même temps, les cheminements psychologiques de Madame de Vérac et de Louise complexifient le schéma manichéen qui opposerait frontalement le bourreau et la victime, ainsi qu'en témoigne la violence paroxystique qui clôt le récit. D'un côté, Madame de Vérac finit bel et bien par souffrir et par mourir horriblement[97] de ses propres atrocités. Elle avoue à son fils, « à travers des larmes, des cris dans un tourbillon de caresses, de brutalités[98] », des crimes qui ont été commis par amour et pour lui éviter la misère. Dans ces conditions, le « bourreau[99] » n'est-il pas tout autant celui qui exécutera cette femme que la misère et le désespoir ont

---

[92] *Id*. (p. 140).

[93] *Id*. (p. 141).

[94] *Id*. (p. 142).

[95] *Id*. (p. 144).

[96] G. Vigarello, *Histoire du viol : XVI^e^-XX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 10.

[97] Elle meurt, le « visage mutilé ». Cf. J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 154).

[98] *Id*. (p. 153).

[99] *Id.*

« terrifiée[100] » et rendue folle ? N'est-ce pas entre autres pour éviter la cruauté de « l'expiation publique[101] » ou de « l'échafaud[102] » que Maurice tue lui-même sa mère, avant de se suicider ? De l'autre côté, dans les ultimes paroles qu'elle adresse à son fils, la comtesse avoue en toute franchise qu'elle a « jeté Louise dans la honte[103] » et l'a ainsi « poussée vers la mort[104] ». Cette parfaite innocente a été paradoxalement rongée par la culpabilité après son agression sexuelle : c'est un sentiment infondé mais irrépressible.

Enfin, les commotions qui ponctuent le feuilleton vallésien ne sauraient se réduire à une esthétique du spectaculaire et de l'hyperbolique. Il arrive que le récit atténue un fait – en dilue les contours tangibles – pour mieux souligner sa violence profonde. Ainsi en est-il de la mort de faim d'un enfant colosse dans « Les confessions d'un saltimbanque » : « l'argent avait manqué pour acheter du pain, la viande, et, dans la nuit, le colosse avait rendu ce qu'il avait d'âme[105] ». L'euphémisme du syntagme verbal adoucit l'intolérable, tout en inscrivant le décès dans la continuité d'une existence miséreuse, dont les conditions dégradantes ont littéralement déshumanisé un être hors-norme. Mais ressort ensuite l'émotion que suscite un tel événement chez autrui :

> On reçut cette nouvelle avec terreur, chez Rosita, et le soir, quand je me mis à table, les monstres me regardèrent de travers.
>
> Misérable, je mangeais leur part ; on rognait sur leur nourriture pour me donner la mienne, j'achevais le vin du radeau[106] !

Bien au-delà d'une simple purgation des passions, à l'appui des registres pathétique et tragique, l'auteur cherche à (r)éveiller la conscience sociale de son lecteur. La « terreur » est en effet prioritairement ressentie par ceux et celles qui craignent de mourir à leur tour de la faim. Au-delà du ressort dramatique, l'émotion collective des saltimbanques pauvres signale les difficultés réelles d'une société qui exploite autant qu'elle affame ses rebuts, où la marginalité miséreuse s'avère une problématique criante et récurrente.

---

[100] *Id*. (p. 136).
[101] *Id*. (p. 151).
[102] *Id*. (p. 153).
[103] *Id.*
[104] *Id.*
[105] J. Vallès, « Les confessions d'un saltimbanque », art. cité (p. 281).
[106] *Id.*

Faits divers : aspérités du réel et poétique du choc

Surprise et stupéfaction

La violence d'un événement peut se mesurer à l'aune des sensations et des émotions qu'elle provoque subitement. Plus qu'un ingrédient littéraire, qui vise en particulier des effets mélodramatiques – il faut que l'histoire « empoigne[1] » –, cette équation est une grille de lecture vallésienne pour évaluer la dimension incertaine et périlleuse de la réalité. Elle s'applique donc à des faits réels que restitue le journaliste, tout en s'adossant à des procédés qui font littéralement surgir l'événement dans l'écriture, à commencer par le choix des temps verbaux et certaines constructions syntaxiques. À l'instar des péripéties feuilletonnesques, beaucoup de faits divers repris dans les articles de Vallès sont relatés au passé simple. Ce temps introduit une rupture dans le procès exprimé par l'aspect sécant et duratif de l'imparfait. C'est le cas lorsque le déclassé Fontan-Crusoé raconte avoir été subitement poursuivi par une voix mystérieuse et effrayante, dans un style qui évoque le roman gothique :

> [J]e regardais, dans un moment d'insomnie, les étoiles au ciel, et les beaux vers de Musset revenaient sur mes lèvres :
>
> Pâle étoile du soir, lointaine messagère,
>
> . . . . . .
>
> quand à travers l'air froid, dans un silence des mers polaires, j'entendis, venant de je ne sais où et dits d'une voix de fantôme, ces trois mots : « Il est là[2] ! »

La rupture est accentuée par une ligne de points, immédiatement suivie de la conjonction de subordination temporelle « quand ». La voix menaçante interrompt brutalement la méditation poétique qui occupait Fontan. S'ensuit une fuite précipitée, épouvantée et confuse : « J'attendis quelques minutes ou peut-être quelques secondes, je ne sais pas, et je sortis pâle comme un homme qu'on allait assassiner et qui a entendu l'approche de l'assassin[3]. » Quant à l'illustre réfractaire Gustave Planche, il subit un interrogatoire policier qui frise la perquisition. Vallès reprend le même genre de procédé pour relater à la troisième personne une intrusion qui commence là encore par une agression auditive :

> Une nuit, il dormait de son bon sommeil, quand il entend frapper à sa porte. Le brave homme se met en colère.

---

[1] Cf. J. Vallès, [Lettre à Mignot, fin 1869], art. cité, p. 1410.

[2] J. Vallès, « Fontan-Crusoé », art. cité (p. 168). D'après *Le Figaro*, cet « irrégulier » fut une personne réelle, qui dîna même avec Villemessant. Mais le texte retrace très vraisemblablement une trajectoire semi-fictive.

[3] *Id.*

> « Au nom de la loi, ouvrez ! » dit une voix. Il se lève plus mort que vif. « Qui êtes-vous ? dit le commissaire en montrant son écharpe, votre nom n'est pas sur le livre[4] ? »

Si la ponctuation ne marque plus l'interruption d'une activité en cours, le passé simple laisse place à un présent de narration, qui accélère et dramatise l'action passée. De surcroît, le « moment d'insomnie » de Fontan s'est mué en un « bon sommeil » chez Gustave Planche, d'où un réveil encore plus brutal. Aux entraves subitement imposées de l'extérieur – notamment par la police – s'ajoutent d'autres formes d'aliénation, impulsées de l'intérieur, mais qui n'en font pas moins événement. Vallès reprend et développe la construction « imparfait + conjonction de subordination temporelle + présent de narration » pour souligner l'accès de fureur d'un éléphant de cirque :

> C'était près de Genève ; le cirque était en marche, et l'éléphant avançait dans la nuit, portant, comme les tours antiques, les grands bagages sur son dos. Il allait majestueux, ainsi que ses frères d'Asie, aux fêtes du Bacchus indien, quand tout d'un coup la folie le prend ; il s'échappe et court, effondrant le sol sur sa route, déracinant les arbres avec sa trompe, renversant les murs[5] !

Les mouvements brusques de ce corps en proie à un « coup » de folie ont des effets immédiatement dévastateurs sur l'environnement. Aux antipodes de cette animalité irrationnelle, le coup peut s'avérer tout aussi soudain lorsqu'un être humain prémédite l'assaut d'une violence physique. L'auteur de *La Rue* explique par exemple comment l'adversaire du sportif Turck, l'imposant lutteur Lebœuf, « fut saisi et tomba à terre[6] ». La forme passive augmente l'effet de précipitation déjà suggéré par le sémantisme du verbe « saisir ». Encore ces retournements subits de situation surgissent-ils dans le monde du divertissement, qu'il s'agisse de cirque ou de sport. C'est pourquoi Vallès se prend plus ou moins directement au jeu d'un récit haletant. Les spectacles peuvent cependant entraîner des dommages plus dramatiques quand ils blessent gravement un spectateur, comme l'explique *La Chronique parisienne* :

> Il lui est arrivé un jour à ce Pial une triste et sinistre aventure. Il jonglait avec des poids de quarante : son doigt ne peut, à un moment, rattraper l'anneau, le poids retombe dans la foule des spectateurs et casse une tête. L'homme avait déjà le crâne fendu que la main de Pial cherchait encore le poids[7] […].

Le basculement de l'imparfait vers le présent de narration marque une « aventure » non pas captivante et rocambolesque mais « triste et sinistre », pour reprendre les mots de Vallès. Se vérifie en outre la définition du fait divers comme accident, « l'imprévu inscrit dans le quotidien, sans cause rationnelle désignée[8] ». En témoigne l'étymologie du terme *accident* : participe présent du verbe *accidere* qui

---

[4] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er et 15 octobre 1857 (BNF) (p. 210).

[5] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 4 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 759.

[6] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 746).

[7] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[8] Marine M'sili, *Le Fait divers en République. Histoire sociale de 1870 à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, 2000, p. 106.

signifie « tomber sur », il s'emploie au sens figuré pour signifier « arriver par hasard ». La narration n'en est pas moins habilement construite, pour susciter l'émotion du lecteur. Elle s'appuie en particulier sur deux procédés syntaxiques, qui délimitent formellement et sémantiquement l'événement, depuis son déclenchement imprévu jusqu'à ses conséquences presque immédiates : les deux-points jouent un rôle de démarcation ; la subordination temporelle « *accompli* + déjà […] que […] + *inaccompli* + encore » indique que la blessure mortelle infligée au spectateur et l'action du saltimbanque jongleur se télescopent. C'est par ailleurs dans une collision temporelle, heurtant le sens commun, que réside l'événement, d'où le phénomène des meurtres qui expriment une vengeance spontanée : « Voilà que soudain une lumière brille, un coup part, et un homme tombe frappé à mort, non point par un bandit […], mais par un homme honnête, un trop bon père, trop bon époux qui tue pour se venger[9] ! »

La soudaineté est d'autant plus violente qu'elle est inopinée, voire complètement imprévisible. À plusieurs reprises, des ellipses précipitent la survenue de l'événement en tronquant les corrélations explicatives : en résultent des narrations accélérées, qui revêtent l'apparence de miniatures romanesques. Les idylles amoureuses sont brusquement brisées par des drames de divers ordres. La tromperie de l'adultère fait vaciller l'équilibre sentimental et individuel de l'amuseur public Julien Gillaud : « Marié à une femme qu'il aimait, il a été trompé par elle, et le coup a été terrible[10]. » Elle précipite même le commerçant Monnet dans un déséquilibre mental qui lui sera fatal : Césarine « se laissa aller, dit-on, et Monnet apprit qu'on le trompait […] il l'aimait trop ; un matin, le délire le prit, et il est mort fou en prononçant son nom[11] ». À l'adultère succèdent l'événement de la folie et celui de la mort, que l'écriture rend aussitôt effectif par l'aspect accompli. Quant aux quatre sergents de La Rochelle, leur exécution capitale – datée du 21 septembre 1822 – a brisé des vies amoureuses à peine entamées. Ainsi en est-il du sergent Bories et de sa fiancée Françoise : « Ils s'aimaient ! Le bourreau vint, qui rompit le mariage d'un coup de hache[12] […]. » La parataxe[13] fait place à une subordination relative qui présente la condamnation à mort et l'exécution comme presque simultanées là où une simple coordination aurait indiqué la succession temporelle. Dans les trois cas, Vallès se garde bien d'expliciter les raisons profondes de l'événement-rupture, qu'elles soient purement privées ou foncièrement politiques. L'événement est même dépourvu de toute explication apparente, d'où l'impression d'illogisme, voire le sentiment d'injustice, que le lecteur est conduit à éprouver. Cette causalité troublée ressort autrement dans le domaine privé, par la trajectoire étonnante d'un garçon qu'une peur de la mort a enfermé dans une existence tout à fait passive :

---

[9] J. Vallès signé « Max », *La Chronique parisienne*, 21 mars (Gallica) (cf. Annexes).

[10] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 536).

[11] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 17 août 1865 (Gallica) (p. 721).

[12] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 23 janvier 1866 (BNF) (p. 663).

[13] Voir les deux extraits précédents.

> Persuadé qu'il mourrait jeune d'un anévrisme qu'il croyait avoir, il ne fit rien, ne travailla pas ; il *attendit*. Il lui restait d'un patrimoine quelques billets de cent francs qui devaient le conduire jusqu'à l'agonie.
>
> Mais la Mort ne se pressa pas.
>
> L'argent fut mangé mois par mois, et, un beau jour, la commode fut vide[14] […].

La ruine financière fait événement parce qu'elle survient plus rapidement que prévu et supplante la mort escomptée. L'appauvrissement est une progression implacable vers la ruine totale, qui n'en constitue pas moins un impondérable.

Vallès utilise plusieurs expressions temporelles qui s'accordent parfaitement avec l'aspect semelfactif du passé simple et singularisent l'événement en le différenciant des habitudes prévisibles. Ainsi, le drame apparaît dans sa ponctualité et son originalité irréductibles, y compris lorsqu'il réitère rigoureusement d'autres drames passés : « L'autre jour, il y a eu un plagiat : on a tué encore trois enfants[15]. » C'est malgré tout un événement car, comme l'affirme Paul Veyne, il « se détache sur fond d'uniformité ; c'est une différence, une chose que nous ne pouvions connaître *a priori*[16] ». L'auteur des *Réfractaires* et de *La Rue* précise parfois les circonstances nocturnes, plus propices au surgissement d'un imprévu menaçant : c'est « [u]ne nuit[17] » que Gustave Planche entend un commissaire frapper à sa porte. Pour mieux souligner l'inattendu surprenant, il y insère une nuance adverbiale d'opposition : c'est « [u]ne fois pourtant[18] » qu'ont lieu les mésaventures de Fontan-Crusoé, ainsi que celles de Lebœuf. Le procédé sert aussi à souligner la mort très prématurée d'une jeune saltimbanque :

> Je n'ai connu, comme naines, que de vieilles quinquagénaires dont la misère faisait pitié et dont la laideur faisait mal, ou des enfants qui ressemblaient à des singes.
>
> Une pourtant est morte l'autre année à quinze ans, en donnant le jour à une fille hydrocéphale dont elle accoucha dans un berceau[19].

Le lecteur est donc conduit à regretter aux côtés de l'auteur que « [l]es événements s'enchevêtrent parfois si mal et [que] le hasard brouille d'une façon si imprévue les choses[20] ». Certes, le hasard d'un malheureux concours de circonstances peut s'avérer fructueux, quand il engendre par exemple une œuvre artistique aussi puissante que *Le Convoi du pauvre* de Vigneron : « On ne lui avait pas commandé [ce tableau] ; mais un jour qu'il se promenait avec sa femme sur le boulevard

---

[14] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 14 avril 1865 (BNF) (p. 803).

[15] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF).

[16] P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 16.

[17] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er et 15 octobre 1857 (BNF) (p. 210).

[18] J. Vallès, « Fontan-Crusoé », art. cité (p. 168) et J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 746).

[19] J. Vallès, « L'entre-sort » [source journalistique non identifiée], dans *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 728.

[20] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 1er décembre 1867 (BNF) (p. 1018).

extérieur, un corbillard vient à passer, que ne suivait personne[21]. » Il s'agit néanmoins d'un traumatisme inopiné pour le peintre, qui constate brutalement la solitude extrême d'un miséreux, au moment de son enterrement. La nuance d'opposition de l'adverbe « pourtant » est affermie par l'emploi de la conjonction « mais ». Or, il arrive qu'une vision sinistre soit supplantée par la mort elle-même et que la survenue de l'événement résulte d'une plus franche contradiction, d'où la même conjonction, isolée cette fois en début de phrase : « Un nommé Jones se battit un certain jour avec un adversaire à qui il creva un œil et cassa deux côtes. Mais lui-même fut atteint au côté gauche d'un coup de poing formidable qui brisa un organe essentiel à la vie, et le soir même Jones mourut[22]. » La mort par K.O. de ce boxeur anglais est un tragique retournement de situation, tout comme l'assassinat d'une femme par son époux, « l'habitué silencieux de la rue de Tournon[23] », dans le contexte plus mystérieux d'un subit chavirement de barque. Trois narrations s'imbriquent autour de cet homicide puisque Vallès restitue le récit d'un camarade qui reprend et commente lui-même le récit du supposé meurtrier :

> – Il a tué sa femme… oui, une nuit d'été, dans une partie de plaisir, sur le lac de Côme. Il revient à la nage, tout seul, disant qu'un coup de vent était venu, l'embarcation avait chaviré… Tel fut son récit ; mais personne ne s'y trompa ! On savait que depuis quelque temps la comtesse pleurait beaucoup, que le matin même… Enfin, il l'avait noyée dans le lac de Côme[24].

Outrent qu'ils disloquent la narration, les points de suspension de ce récit « à trois voix » marquent des ellipses qui rendent les circonstances de l'événement nocturne plus énigmatiques encore, puis qui précipitent le dénouement sordide de la noyade. Il s'agirait d'un crime passionnel, imputable à une « cause instituée et désignable[25] » de même que les crimes d'intérêt, les crimes de la vengeance, les drames de la folie ou encore de l'alcoolisme. Mais Vallès évite d'en invoquer explicitement les mobiles, qui ne sont que suggérés. Le multiple infanticide d'un Anglais évoqué par *L'Époque* du 17 août 1865 s'avère encore plus surprenant, si l'on en croit le témoignage d'une serveuse qui l'a côtoyé très peu de temps avant le crime : *«* Elle m'apprit pour tout potage, que Southey avait l'air *comme il faut*, et qu'on ne se serait jamais douté, quand il vint, qu'il allait tuer des créatures qu'il semblait tant aimer[26]. *»* Le meurtre fait alors événement en tant que rupture d'intelligibilité et vacillement du sens.

Enfin, Vallès mobilise le même « vide d'explication[27] » pour insister sur l'irréductible énigme du suicide, en dépit de ses causes réelles. L'événement s'impose alors obscurément non seulement à ceux ou celles qui le subissent « de l'extérieur », mais aussi, dans une certaine mesure, pour l'individu qui en est à

---

[21] J. Vallès, « Le convoi du pauvre. L'auteur », *L'Événement*, 24 décembre 1865 (BNF) (p. 651).

[22] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 752).

[23] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 14 avril 1865 (BNF) (p. 807).

[24] *Id.*

[25] M. M'sili, *Le Fait divers en République. Histoire sociale de 1870 à nos jours*, *op. cit.*, p. 109.

[26] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 17 août 1865 (BNF).

[27] M. M'sili, *Le Fait divers en République. Histoire sociale de 1870 à nos jours*, *op. cit.*, p. 110.

l'initiative. Le « secret[28] » du suicide d'Alexandre Leclerc n'a pas été résolu, malgré une souffrance et une solitude remarquables :

> Il avait, le matin même, déjeuné sous les arbres avec un ami, à Châtillon, et l'avait quitté sans que le frémissement de sa main ou le tremblement de sa voix indiquât qu'il disait un éternel adieu. Le soir, il se rendit au Père-Lachaise et ceux qui l'y virent entrer ne l'ont pas vu sortir ; il en partit le lendemain sous un drap pour aller reposer sur les dalles froides de la Morgue[29].

Envisagée dans une optique sociologique, la mort suicidaire n'en demeure pas moins une « violence qui survient toujours *trop tôt* et finalement "pour rien[30]" ». Si ses motifs sont identifiés avec plus de clarté, le suicide de Léon Bonvin demeure extrêmement rapide et brutal ; le cri de douleur n'arrive qu'*in extremis* :

> Au moment de sa mort seulement, il laissa éclater sa douleur, et un paysan l'entendit dans les bois qui criait :
>
> « J'ai trop souffert ! »
>
> Le soir, il était mort[31].

Là encore, le suicide est envisagé comme un « *passage à l'acte* qui, bien que toujours possible, reste néanmoins la plupart du temps imprévisible ou imprévu[32] ». Les dernières paroles du suicidaire explicitent en même temps un excès de souffrance, redoublé par une phrase exclamative, qui confère une intensité supplémentaire à l'événement relaté en première page.

Heurts physiques

La dimension en partie insaisissable des souffrances intérieures et des violences auto-infligées du suicidé n'ôte rien au fait que la violence physique constitue en un sens « la violence au sens strict, la seule violence mesurable et incontestable[33] ». Elle est au cœur de la réalité à laquelle s'intéresse Vallès, comme le soulignent un certain nombre de faits divers dans ses articles. Le journaliste de *La Rue* et de *La Chronique parisienne* met d'abord l'accent sur des combats de boxe ou de lutte particulièrement féroces et sanglants, d'où résultent d'importants stigmates corporels. Ainsi, la « lutte sérieuse[34] » entre Carcassonne et Pierre le Savoyard est « effroyable[35] » :

---

[28] J. Vallès, « Alexandre Leclerc », *Le Figaro*, 2 octobre 1864 (Gallica) (p. 227).

[29] *Id*. (p. 228).

[30] Jean-Marie Brohm, *Figures de la mort : perspectives critiques*, Paris, Beauchesne, 2008, p. 64.

[31] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 864).

[32] J.-M. Brohm, *Figures de la mort : perspectives critiques*, *op. cit.*, p. 71.

[33] J.-C. Chesnais, *Histoire de la violence en Occident : de 1800 à nos jours*, *op. cit.*, p. 12.

[34] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 743).

[35] *Id.*

> Par-dessous même, quand la tête était prise au coup de la chancellerie, c'est-à-dire tenue sous l'épaule de Carcassonne, celui-ci broyait, à l'angle de ses os, en tendant ses muscles, le visage du lutteur intrépide. Il en vint à bout de cette façon, après l'avoir défiguré. Pierre, lui, ne disait rien, il croyait tenir le coup qui enlève et se laissait meurtrir pour ne pas le manquer. Il l'essaya ; mais Carcassonne était lourd, et le poids triompha du courage[36].

Le lutteur surnommé Carcassonne défigure et écrase littéralement Pierre le Savoyard. Le poids triomphe de l'adresse. Vallès insiste sur la brutalité du combat plutôt que sur les prouesses des combattants. Quelques lignes plus loin, Carcassonne entre de nouveau en scène, mais cette fois c'est lui qui est sérieusement blessé à la tête par son adversaire :

> Ramon sentit que c'en était fait ; deux fois il avait fléchi ; il va tomber, les épaules approchent de terre. Confus, désespéré, il prend dans ses dents l'oreille de Carcassonne, s'y accroche et l'arrache.
>
> Carcassonne voulait le tuer ! on les sépara. Ramon paya deux cents francs l'oreille qu'on apporta au tribunal dans un verre[37].

L'affaire est si grave qu'elle est conduite au tribunal. En 1860, elle est reprise par la « Revue comique des tribunaux » consacrée aux lutteurs du cirque, dans l'*Almanach comique, pittoresque, drolatique, critique et charivarique*. Le sérieux dramatique du récit vallésien contraste avec la légèreté du dialogue qui restitue le même événement dans cet *Almanach comique*. En guise d'introduction, l'auteur prépare le lecteur aux effets comiques que produisent les parlures du groupe de lutteurs concernés : « ces jouteurs originaux du Midi parlent habituellement le patois, et il leur en reste beaucoup quand ils croient s'exprimer en français[38] ». Le premier locuteur, Carcassonne, se voit en effet rapidement corriger par son avocat :

> M. le Président. – Et les coups de tête sont-ils permis dans les joutes ?
>
> M. Carcassonne. – Jamais ! Moi, je le prends par la tête, et je le tire, je le tire, il ne pouvait plus rien ! Généreusement, je le lâche ; nous nous reprenons, je le pousse, je le pousse, et je l'accule auprès d'un arbre, puis je lui donne un coup d'*hanche*.
>
> M. le Président. – Un coup de quoi ?
>
> – *D'hanche*.
>
> L'avocat de M. Carcassonne. – *De hanche* !
>
> M. Carcassonne. – Je le tombe, mais, se voyant à terre, il me mord ! Je porte la main à mon oreille, il m'en manquait la moitié ; j'étais furieux ! à preuve le nègre l'a vu cracher l'oreille[39].

---

[36] *Id.*

[37] *Id*. (p. 744).

[38] *Almanach comique, pittoresque, drolatique, critique et charivarique, pour 1860*, rédigé par MM. Louis Huart, C. Caraguel, Moléri, Henry Monnier, Adrien Brémond et Louis Leroy, Paris, Pagnerre Éditeur, 1860, p. 132.

[39] *Id.*

L'attention du lecteur est déportée vers les mots de Carcassonne plutôt que vers son action passée. En outre, la colère d'avoir perdu un morceau d'oreille prime sur la douleur de la blessure. S'ensuivent d'autres versions du combat qui désamorcent un peu plus la gravité de l'événement. M. Ramond raconte qu'il a été appelé à la lutte alors qu'il était en train de manger un gigot : la trivialité anodine du détail alimentaire supplante pour ainsi dire la cruauté sordide de la morsure. L'accusé finit par expliquer qu'il n'a mordu personne et qu'un simple coup d'ongle a dû emporter le morceau d'oreille. Si les témoins insistent davantage sur la férocité de la mutilation, leur parole est à peine développée et, aux dires de l'auteur, elle se manifeste surtout par l'impureté de ses tournures langagières. Le commentaire métadiscursif, qui relève de la moquerie mondaine, recouvre une réalité sérieuse. Comme Vallès, l'auteur de l'*Almanach* comique finit quand même par insister sur l'issue judiciaire de l'affrontement : M. Ramond[40] a été condamné à payer 200 francs de dommages-intérêts. Mais, s'ils aboutissent à une fin commune, les deux textes diffèrent sensiblement par leurs registres. Le récit vallésien est empreint d'un réalisme dramatique tandis que la rubrique de l'*Almanach* accomplit son dessein « comique », selon un lieu commun du fait divers judiciaire : les protagonistes sont des hommes du peuple et des misérables, d'où le registre farcesque. Lorsque Vallès met en scène Carcassonne pour *La Chronique parisienne*, en 1858, son objectif diffère encore :

> Entendez-vous, madame ? Une voix rauque a demandé un caleçon du milieu de la foule. C'est le gage de bataille de cette nouvelle chevalerie. Une espèce de géant s'avance et murmure des mots sauvages. Il a des intentions cruelles, il veut, dit-on, manger le nez, un affreux nez du reste, – du lutteur officiel qui offre toujours vingt francs à celui qui lui fera toucher terre sur les deux épaules. La foule s'émeut ; la lutte sera terrible, on mangera le nez d'un homme ! Sur les tréteaux on se bouscule, on se marche sur les pieds. Un amateur fluet se présente contre
>
> Carcassonne *dit le Barbare*.
>
> Ils s'empoignent, se pressent, s'étouffent, ils soufflent, ils geignent, ils hurlent. Carcassonne *le Barbare* a roulé une fois par terre ?
>
> « – Pas *tombé* ! crie la foule ; les omoplates, les omoplates ! comme à Pharsale on criait "Au visage" ».
>
> « – Assez, assez ! » brame un marchand de cochons qui n'en peut plus, que l'émotion étouffe, qui sue comme sa marchandise en marche sur Poissy.
>
> « – Encore ! » crie une petite femme toute frêle, blonde, vingt ans et des yeux bleus. Elle aime à voir souffrir et saigner ces chairs.
>
> Cependant les deux lutteurs sont épuisés… Le marchand de cochons l'emporte ! Carcassonne, dit *le Barbare* et Pierre dit *le Château de Montélimar* se lâchent et se regardent comme dans les tragédies. Je cherche dans la bouche du *Château de Montélimar* le nez du *Barbare.* Ce n'est point encore pour cette fois.

[40] Vallès utilise quant à lui l'orthographe « Ramon ».

> « – Ma revanche », fait Pierre d'un air féroce.
>
> « – Ça va ! » dit Carcassonne.
>
> « – Restons », crie tout le monde, le marchand de bœufs comme la femme aux yeux bleu cendre[41].

La scène parodie très ouvertement l'épopée guerrière de Lucain, certains codes du roman de chevalerie et de la tragédie, mais elle n'en est pas pour autant risible. Elle souligne surtout le sadisme des spectateurs, dont la plupart semblent amateurs de violence, si ce n'est assoiffés de sang. Les attentes et les réactions de ces derniers nourrissent l'ampleur du spectacle, qui alimente à son tour la dimension événementielle du combat. C'est un processus malsain que vérifie de manière encore plus nette l'affrontement de Lebœuf et de Turck, au théâtre des Variétés, à Nantes. Vallès précise que la ville entière est « au théâtre pour assister au triomphe de son champion[42] ». Il insiste sur le « frémissement[43] » de l'assemblée et sur l'entremêlement très concret de la foule et du champion, qui distribue « à droite, à gauche des poignées de main[44] ». Il s'agit d'un spectacle bruyant où les frontières censées séparer la scène et la salle finissent par s'abolir dès lors que les Nantais s'inquiètent pour leur lutteur favori :

> Ce fut un épouvantable vacarme. On se serait cru aux Cordeliers ou aux Jacobins. Il y eut des luttes isolées dans la salle ; quelques-uns, malgré leur chauvinisme, croyant Lebœuf vaincu, tenaient pour Turck, au nom de la saine justice ; d'autres criaient que les champions montaient un coup ; il s'exhalait de l'arène une odeur de fièvre que dissipa la menace de la force armée. On se donna rendez-vous pour le dimanche suivant. Je ne sais plus quelle en fut l'issue[45].

Peu importe en définitive l'issue du conflit : l'auteur s'efforce surtout de mettre en scène la violence contagieuse qui contribue à l'événement-spectacle. Dépourvue de prestige historique, la référence aux clubs révolutionnaires ne fait qu'en accentuer la dimension terrorisante. Les complicités et les connivences entre le champion et les spectateurs sont à l'origine d'une cérémonie participative, dépourvue de toute convivialité.

Les articles de *La Rue* ou de *La Chronique parisienne* expriment donc souvent la violence des rapports humains à travers des événements concrets, qui se matérialisent en grande partie par une violence physique, d'où résultent des cicatrices corporelles, directement tangibles. Toutefois, la réalité que rapporte le journaliste fait une plus grande place que ses fictions feuilletonnesques aux accidents indépendants de toute volonté humaine. Dans ce cas, elle illustre moins la violence des rapports humains que la précarité des milieux envisagés. L'univers des saltimbanques n'est pas seulement imprévisible et dangereux, il peut s'avérer funeste pour les spectateurs, comme le démontre l'accident provoqué par le jongleur

---

[41] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[42] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 745).

[43] *Id*. (p. 746).

[44] *Id.*

[45] *Id.*

Pial. L'homme sur lequel il a involontairement laissé retomber l'un de ses poids au mauvais endroit meurt très rapidement[46]. Contrairement à ce qui s'est produit lors du combat entre Lebœuf et Turck à Nantes, le spectateur n'est pas responsable, mais seulement victime d'une scène violente. Loin d'accuser le saltimbanque, Vallès insiste sur sa souffrance empathique à l'égard du spectateur malchanceux, en même temps victime de l'accident qu'il a engendré. Il s'agit plus généralement de marquer les difficultés du métier de saltimbanque, comme l'atteste cet extrait de *La Chronique parisienne* :

> Parfois une corde rompt, un trapèze se brise, un poids tombe à faux, une échasse glisse, et le malheureux se casse le nez, ou la jambe ou le bras. Ils n'ont pas assez de chances pour se casser le cou. On le porte tout sanglant à l'hôpital et pendant qu'on le soigne, que les internes s'amusent à faire rentrer et sortir sa bosse, s'il est bossu de son état, la famille sans chef meurt de faim[47].

L'adverbe de fréquence qui débute le paragraphe indique que les accidents sont assez courants chez les saltimbanques, au moment des spectacles, des entraînements ou des répétitions. Des juxtapositions puis des coordinations accumulent différentes possibilités d'accidents et de leurs conséquences, augmentant par là leur probabilité aux yeux du lecteur. L'auteur crée en outre les conditions d'une compassion pathétique avec « le malheureux ». L'accident vérifie alors un critère de régularité et non pas d'unicité, mais il n'en reste pas moins un événement à part entière. Le cas est encore plus flagrant lorsque Vallès évoque les accidents très fréquents dont sont victimes les mineurs :

> Tous les ans, tous les mois, chaque semaine peut-être, il y a dans quelque mine un accident dû au feu grisou. On cite des catastrophes épouvantables.
>
> Le 26 mai 1860, vingt hommes furent par une explosion brûlés ! On les retrouva calcinés, méconnaissables[48].

Les faits évoqués sont non seulement réguliers mais récurrents. Cette extrême répétitivité n'ôte rien à leur force d'impact même si seuls certains d'entre eux actualisent cette version paroxystique de l'événement dramatique qu'est la « catastrophe ». Ainsi, l'explosion qui tua une vingtaine d'hommes le 26 mai 1861[49] vérifie les grandes caractéristiques de l'événement-catastrophe :

- la catastrophe comporte toujours une part d'accident : quelque chose surgit inopinément du réel et vient faire effraction dans l'existence du sujet ;
- cet événement opère une rupture de trajectoire pour le sujet. Après cet événement, la vie ne sera plus jamais ce qu'elle a été et s'en trouvera donc profondément et durablement bouleversée. L'événement catastrophe peut ainsi être identifié comme un point de basculement ;

[46] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[47] *Id.*

[48] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine. (Première heure) (Deuxième heure) », *Le Figaro,* 16 et 17 novembre 1866 (Gallica) (p. 914).

[49] Vallès évoque ici la catastrophe du 26 mai 1861 (non pas 1860), au puits dit de la « Grand-Pompe », au Treuil (Saint-Étienne). Il y eut vingt-et-un morts.

- l'événement se présente sous le visage phénoménal immédiat du désastre et du malheur[50].

Il s'agit en l'occurrence d'une catastrophe aigüe, comme le soulignent l'adjectif « épouvantables » et la phrase exclamative, qui ont une fonction de dramatisation. Conformément à son étymologie, la catastrophe constitue en outre un dénouement dramatique pour tous les hommes qui ont péri dans l'explosion. Elle met littéralement fin aux existences de plusieurs mineurs et, *de facto*, les réduit à néant en rendant difficile, voire impossible, l'identification des corps. Ces morts collectives et déshumanisantes constituent des exemples extrêmes d'accidents, comme le souligne encore *La Rue* du 19 octobre 1867 :

> Savez-vous que tous les jours un mineur est estropié ou tué dans l'armée des mineurs ? Et tous les six mois il y a un désastre épouvantable !
>
> Trois cents hommes tombent asphyxiés dans les mines d'A Brame-fem, soixante sautent dans une explosion de feu grisou à Beaubrun[51] !

Au moyen d'une ponctuation forte, interrogative puis exclamative, Vallès prend à témoin le lecteur et cherche à l'impliquer émotionnellement dans la réalité minière, qui apparaît très dangereuse. Les accidents individuels y sont quotidiens et les accidents collectifs très réguliers : le « désastre » est ici synonyme de « catastrophe » ; revient d'ailleurs l'adjectif « épouvantable ». Le fait divers est sans conteste érigé à la hauteur du drame social.

Morts pathétiques

La mort semble « fertiliser l'écriture vallésienne[52] », comme le suggèrent les parties « Les Morts[53] » ou « La Mort[54] » dans *Les Réfractaires* et *La Rue*. Toutefois, loin des *topoï* romantiques du siècle, Vallès ne cherche ni à la commenter ni à la déplorer, encore moins à la sublimer ou à la théoriser. Elle n'est pas l'objet central de méditations philosophiques ou métaphysiques, mais elle s'illustre avant tout dans des faits très concrets, qui dénouent brutalement des vies humaines. C'est un événement sur lequel vient littéralement buter l'existence ; par mimétisme, il clôture donc bien des articles vallésiens. Le texte consacré aux souffrances et à la mort de Léon Bonvin se termine sur l'action de son suicide :

> Il a promené un dernier regard sur cette nature qu'il aimait tant, attaché la corde… puis la mort a fermé ses yeux pleins de larmes !

---

[50] Christophe Niewiadomski, « L'événement : entre intra-psychique et socio-psychique. "Événement catastrophe", effets de résonances et interprétation dans les groupes », *Pensée plurielle*, *op. cit.*, p. 51-52.

[51] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », *La Rue*, 19 octobre 1867, art. cité, p. 990.

[52] Xavier Lemaître, « Sang commune mesure », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1986, n° 3, p. 69.

[53] Cf. J. Vallès, *Les Réfractaires*, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 197-204.

[54] Cf. J. Vallès, *La Rue*, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 856-875.

> Sa femme m'a dit qu'après être une première fois parti, il revint, resta à la maison jusqu'à trois heures, au milieu de ses enfants qu'il adorait.
>
> Il repartit ; elle ne l'a pas revu[55] !

Le suicidé ne reverra plus le monde, de même que ses proches ne pourront plus jamais le revoir, au sens propre et au figuré. Dans la mesure où Bonvin a disparu de la scène, le texte qui lui était consacré doit se terminer : il n'y a plus rien à dire. Vallès ne réfléchit donc pas à la mort en elle-même, ce rien qui n'est pas pensable en tant que tel, selon Jankélévitch[56], et qui ressortit en définitive au « silence suprême[57] ». Mais, à plusieurs reprises, et dans des contextes variés, son lecteur est conduit à penser l'événement concret de la mort comme l'aboutissement implacable d'un processus de violence croissante. Ainsi choisit-il de terminer l'un de ses articles du *Présent* par un extrait du *Journal de l'Aisne*, pour évoquer la vengeance radicale d'un sapeur qui a entraîné la mort de plusieurs hommes :

> Un sapeur auquel, par une cruelle plaisanterie, trois musiciens, ses camarades de chambrée, avaient arraché la barbe pendant la nuit qui a précédé le départ de Fismes et pendant qu'il était plongé dans un profond sommeil, a tiré une terrible vengeance de cette insulte. Il les a provoqués en duel, a tué les deux premiers et blessé grièvement le troisième, qui ne survivra pas sans doute à sa blessure[58] !

La déploration rejoint la critique régulière du duel mais souligne moins, dans ce cas, les principes constitutifs de cette pratique coutumière que l'éclosion concrète de la vengeance, à la suite d'une humiliation inopinée. La dissymétrie entre les causes du duel – un homme a été brutalisé, brimé – et ses conséquences – plusieurs morts – indique la gradation de la violence physique. Le sapeur impose définitivement le silence à ses camarades de chambrée, qui ne pourront plus jamais faire résonner leurs plaisanteries ni leurs notes de musique. L'article s'achève sur le silence abasourdi de l'écrivain qui n'enrichit pas d'un commentaire personnel l'extrait du *Journal des débats*, textuellement retranscrit, et ajoute seulement un point d'exclamation en guise de ponctuation finale[59]. C'est encore une phrase exclamative qui termine l'article de Vallès sur la mort de Poncet, assassin de Thomas Lavergne condamné à mort le 13 janvier 1866. Cette fois, le journaliste ne restitue pas un fait ; il l'anticipe et l'imagine : l'article date du 8 février 1866, et l'exécution n'aura lieu que le 11 février de la même année, à Versailles. Dans le sillage du réquisitoire hugolien *Le Dernier jour d'un condamné*, la fiction dramatise vigoureusement la réalité supposée précéder de peu l'événement de l'exécution :

> Au moment où j'écris, Poncet est peut-être assis, l'œil ouvert, dans son cachot : il voit à travers la fenêtre les lumières qui tremblent et il entend le vent qui souffle dans la solitude de la nuit ; peut-être une bouffée d'air frais lui arrive-t-

---

[55] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 865).

[56] V. Jankélévitch cité par J.-M. Brohm, *Figures de la mort : perspectives critiques*, *op. cit.*, p. 5.

[57] Jeanne-Marie Clerc, *La Mort et le récit*, Montpellier, Publication du Centre de recherches en littérature générale et comparée, Université Paul Valéry, 1989, p. 6.

[58] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 102).

[59] Cf. *Journal des débats*, 18 octobre 1857 (Gallica).

> elle en plein visage par la porte que le greffier ouvre, et sous cette fraîcheur, il sent en lui courir à pleins flots la vie[60].

En première page, le récit spécule sur les pensées funestes qui assaillent le condamné, ses peurs irrépressibles à l'approche de la mort, effrayante néantisation de la parole humaine : « Mais, remuant sa tête, il se dit qu'elle va tout à l'heure tomber, qu'il bouge pour la dernière fois les lèvres et qu'il n'entendra plus le son de sa voix[61]… ». À l'extrême fin de l'article, l'écriture rend effectif ce que le condamné craignait ; sa tête tombe sous la violence du couperet : « En ce moment, le couteau tombe, la tête roule ; un regard s'échappe des yeux du guillotiné[62] ! » Cette dernière phrase est isolée en un paragraphe qui confère à l'exécution elle-même l'ampleur d'une apothéose tragique, d'autant qu'une gradation ascendante ménage un ultime effet de *crescendo*. Les présents de narration actualisent la mort annoncée mais culminent en une contradiction déconcertante : par une ironie du sort, l'arrêt redouté des sensations humaines n'est pas total. Le cou du guillotiné est tranché cependant que son regard se prolonge, non pas vers « l'horizon de la vie éternelle[63] » mais comme une allégorie de la souffrance qui perdure « dans le domaine de la mort[64] ». C'est en quoi la mécanique pensée par le docteur Guillotin[65] fait bel et bien de la mort un « supplice[66] ».

Vallès déplore systématiquement la violence de l'exécution capitale, à quelques exceptions près, comme lorsqu'il évoque dans *La Rue* la fameuse

---

[60] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 8 février 1866 (BNF) (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 873) [article en première page].

[61] *Id.*

[62] *Id*. (p. 875).

[63] Cardinal Marty, « Quelle espérance devant la mort ? », dans Philippe Ariès (collab.), *En face de la mort*, Toulouse, Éditions Privat, 1983, p. 216.

[64] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 8 février 1866 (BNF) (p. 874).

[65] Avec cette invention, Guillotin répondait au vœu de Marat qui, dans son *Plan de législation criminelle*, voulait, dès avant la Révolution, rendre « affreux l'appareil du supplice, mais que la mort soit douce ». Le docteur aurait d'ailleurs prononcé cette phrase restée célèbre : « Le supplice que j'ai inventé est si doux qu'on ne saurait dire si l'on ne s'attendait pas à mourir et qu'on croirait n'avoir senti sur le cou qu'une légère fraîcheur. » Cf. Pierre-Jean-Georges Cabanis et Charles Nodier, *Note sur le supplice de la guillotine. Suivie de l'histoire d'Hélène Gillet*, S. I., À l'Orient, 2007, p. 191.

[66] Cf. P.-J.-G. Cabanis et C. Nodier, *Note sur le supplice de la guillotine*, *op. cit.*

exécution des époux Martin et de leur valet Rochette qui eut lieu le 2 octobre 1833, devant une foule immense[67] :

> On avait guillotiné le père, la fille, et le domestique, qui, du reste, avaient mis tous trois leurs têtes sous le couteau en ricanant, natures féroces qui, ayant fait couler à flots le sang des autres, ne tremblaient pas en tendant la tête pour expier leurs crimes[68].

Au lieu de compatir avec les condamnés à mort, l'écrivain crée un effet de miroir entre la lame de la guillotine et le couteau à l'aide duquel ces aubergistes étaient supposés avoir tué un certain nombre de leurs hôtes. La violence criminelle est un sujet majeur dans la presse du XIX^e^ siècle[69] et se retrouve largement chez les écrivains, de Sue à Zola. Vallès ne fait pas exception. Il reprend en l'occurrence l'une des affaires criminelles les plus retentissantes du XIX^e^ siècle, concernant une auberge de Peyrebeille, qui est devenue rapidement légendaire, et qui continue à fasciner au XXI^e^ siècle. En dehors des études historiques[70], la littérature et le cinéma[71] s'en sont largement emparés. L'auberge est devenue un haut lieu touristique de l'Ardèche. Elle a été rebaptisée « authentique auberge de Peyrebeille » et accueille même un musée visant à immerger ses visiteurs dans l'atmosphère angoissante de l'époque. Vers 1845, Vallès dormit dans cette auberge dont les propriétaires avaient changé, mais qui conservait à ses yeux une vive empreinte des crimes passés :

---

[67] « Vingt-cinq mille âmes accourues de huit lieues à la ronde, des voitures chargées de comestibles, attendaient la fatale charrette. » – « La justice humaine était satisfaite, mais ce triple holocauste qu'elle venait d'offrir à la société ne calma pas cette soif de vengeance qui avait amené là cette foule avide, surexcitée, comme en délire, et qui se livrait quelques heures plus tôt également, à toutes les démonstrations d'une joie féroce et sauvage autour de la sinistre charrette et des victimes qu'elle portait. / Une scandaleuse et odieuse frénésie de joie et de sang s'empara de cette immense cohue […]. » Cf. Paul d'Albigny, *Le Coupe-Gorge : histoire de l'auberge de Peyrabeille (Ardèche)… d'après des documents inédits et authentiques et les souvenirs des contemporains*, Privas, Imprimerie du Patriote, 1886, p. 473 et 476 (Gallica).

[68] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », *L'Époque*, 12 mai 1865 (BNF) (p. 685).

[69] Cf. D. Kalifa, *Crime et culture au XIX^e^ siècle*, *op. cit.* et Frédéric Chauvaud, « Chapitre VIII. – La violence s'afffiche », *De Pierre Rivière à Landru : la violence apprivoisée au XIX^e^ siècle*, Paris, Brépols, 1991, p. 203-231.

[70] Voir Charles Alméras et Félix Viallet, *Peyrebeille : la légende de l'histoire de l'auberge sanglante*, Montélimar, Éditions La Tribune, 1966 et Thierry Boudignon, *L'Auberge rouge : le dossier*, Paris, CNRS Éditions, 2007 (thèse d'une erreur judiciaire) ou encore Gérard Messadié, *Le Secret de l'auberge rouge*, Paris, L'Archipel, 2007 (détournement de justice lié à un règlement de comptes politique). Voir aussi Jacques Pradel, « L'affaire de l'auberge rouge », émission du 31 décembre 2015, dans « L'Heure du crime », sur RTL.

[71] Voir notamment le roman *L'Auberge sanglante de Peirebeilhe de Jules Beaujoint* (1885) et le feuilleton *Les Crimes de Peyrebeille*, paru dans le *Lyon Républicain*. Beaucoup plus récemment, Michel Peyramaure a écrit *L'Auberge rouge : l'énigme de Peyrebeille*, 1833 (2003). Voir aussi le film *L'Auberge rouge* de Claude Autant-Lara (1951) et son *remake* de Gérard Krawczyk (2007). Un jeu de société intitulé « L'Auberge sanglante » a même été édité par Pearl Games en 2015.

> Dans la chambre à quatre lits où nous couchâmes, on avait égorgé le mari, la femme, et l'on montrait encore des traces de lutte. Les cadavres, dit-on, avaient été donnés en pâture aux cochons, après avoir été coupés par morceaux et avoir tourbillonné dans l'eau bouillante. La légende ajoute que l'on brûlait les os et que l'aubergiste faisait cuire son pain sur ces cendres[72].

Les motifs de l'égorgement ou du démembrement oscillent entre la légende ogresque et un cannibalisme sordide. L'horreur du double homicide est accentuée par des précisions circonstancielles : le mari et la femme ont été surpris dans leur chambre, c'est-à-dire dans leur intimité profonde, peut-être même pendant leur sommeil. Cette cruauté, qui tire d'abord profit d'une forme de vulnérabilité humaine et qui s'illustre ensuite dans le détail de corps littéralement morcelés, résonne avec l'assassinat du « vieux pouilleux[73] », raconté dans *Le Peuple* du 16 février 1869. Vallès ouvre alors la première page de son journal par l'affaire de la rue Princesse[74] qui, comme l'indique *Le Figaro* du 15 février 1869, avait fait « tant de bruit dans les journaux[75] » depuis quelques jours. Il s'agissait de M. Désiré Lin, un vieillard de soixante-quatre ans, assassiné, dont on avait retrouvé seulement les jambes et le tronc. D'un côté, *Le Petit Journal* du 16 février 1869 reprend textuellement l'article de Lecoq paru la veille[76], qui se veut avant tout le compte rendu « [d']informations exactes […] puisées à des sources certaines[77] ». De l'autre côté, le rédacteur en chef du *Peuple* dramatise le fait divers, qui acquiert presque une dimension pittoresque :

> Les jambes ici, le tronc là, la tête on ne sait pas où, rongée peut-être par les chiens sur un tas d'ordures, ou dévorée par un cochon, peut-être pilée dans un mortier, la cervelle et tout, ou vendue dans un lot d'abats à un gargotier de barrière.
>
> Qui a fait les portions ? – Comment était le scalpel avec lequel ces carabins improvisés l'ont désarticulé ?
>
> On dit que c'était un couteau de boucherie, et qu'on a égorgé en musique. On a arrêté un établier et l'on garde sous les verrous une artiste lyrique[78].

Comme en témoignent les marques de modalisation et d'interrogation[79], Vallès assume, voire accentue, la composante mystérieuse et légendaire de l'événement. Par une succession de détails macabres, le meurtre et le démembrement attestés de ce « [p]auvre vieux[80] » deviennent proprement saisissants. D'ailleurs, là où *Le Figaro* attend la fin de l'instruction pour donner « le dénouement de cette curieuse affaire[81] », Vallès fait de l'assassinat lui-même un épilogue qui frappe par son

---

[72] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 685).

[73] J. Vallès, « L'assassinat du vieux pouilleux », *Le Peuple*, 16 février 1869 (BNF).

[74] H. Lecoq, « L'affaire de la rue Princesse », *Le Figaro*, 15 février 1869 (Gallica).

[75] *Id.*

[76] Cf. Jean Bonhomme, « Paris », *Le Petit journal*, 16 février 1869 (Gallica).

[77] H. Lecoq, « L'affaire de la rue Princesse », art. cité.

[78] J. Vallès, « L'assassinat du vieux pouilleux », art. cité.

[79] « peut-être » – « ? / ? » – « On dit que ».

[80] J. Vallès, « L'assassinat du vieux pouilleux », art. cité.

[81] H. Lecoq, « L'affaire de la rue Princesse », art. cité.

absurdité tragique : « Comédie bête de la vie dont le hasard tranche et hache ainsi le dénouement ! terrible quand la dernière scène languit[82] ! »

Cela dit, l'horreur du fait divers culmine lorsqu'elle atteint la vulnérabilité enfantine. L'anecdote vallésienne sur « l'affaire de l'Auberge rouge » revêt pour finir une violence paroxystique. Elle adopte le point de vue d'un mendiant qui, à l'époque des crimes, dormit dans la grange de l'auberge et fut réveillé par des cris enfantins :

> Glacé d'effroi, muet d'horreur, il regarda par une lucarne, et il vit au coin de la cheminée un homme qui gisait, le front fendu, les mains coupées, et devant la fenêtre, s'accrochant aux barreaux, une petite fille qui se débattait en appelant son père et criant : Grâce ! Un coup de hache lui cassa les reins[83].

Le journaliste s'appuie sur le témoignage réel du mendiant Laurent Chaze qui raconta, pendant le procès, avoir assisté au meurtre du voyageur Enjolras, le seul dont les accusés furent en définitive jugés coupables[84]. Or, le récit vallésien est très ambigu puisqu'il met en scène une fillette dont les supplications pathétiques sont finalement interrompues par un « coup de hache », si bien qu'elle semble elle aussi avoir été sauvagement assassinée et faire partie des onze personnes qui auraient « perdu la vie dans ce coupe-gorge[85] ». Il est par ailleurs dépourvu de la moindre allusion aux motivations et aux explications probables des crimes[86], ce qui souligne leur dimension énigmatique, augmente leur pouvoir de fascination :

> À quelques exceptions près, le crime est toujours un événement incompréhensible. Un fait opaque dont les mobiles ou les circonstances ne sont jamais transparents, une sorte de point aveugle, et une histoire souvent indicible. D'où le flot de représentations qu'il ne cesse d'engendrer[87].

En l'occurrence, les faits paraissent d'autant plus obscurs qu'ils se déroulent dans un contexte nocturne. Quoi qu'il en dise, Vallès ne résout ni ne dévoile – mais laisse planer – « l'affreux mystère[88] ». Pour *L'Époque* du 17 août 1865, dans un article écrit depuis Londres, l'empoisonnement supposé de trois enfants, retrouvés morts dans un *coffee house* d'Holborn, est beaucoup plus récent[89] mais tout aussi opaque, bien que le coupable ait été identifié. Là encore, c'est sur une énigme que prospère l'événement journalistique et que naît le véritable « feuilleton[90] » médiatique. Un double assassinat, avec la mort d'un quatrième enfant, éclaircit finalement les circonstances de ce triple homicide et permet l'arrestation du coupable :

---

[82] J. Vallès, « L'assassinat du vieux pouilleux », art. cité.

[83] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 686).

[84] Lors du procès, en 1833, les témoignages indirects s'accumulèrent et contribuèrent aux rumeurs les plus macabres. Les aubergistes furent finalement acquittés pour la plupart des crimes imputés. Seul fut établi le meurtre d'Enjolras.

[85] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 686).

[86] En réalité, il semblerait que les aubergistes aient surtout cherché à détrousser les voyageurs.

[87] D. Kalifa, *Crime et culture au XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 11-12.

[88] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 685).

[89] Les enfants ont été retrouvés morts « mercredi soir », précise Vallès.

[90] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 17 août 1865 (BNF).

> Southey, après avoir accompli sa terrible besogne à Londres, quand il eut réglé son compte avec sa maîtresse en lui tuant ses fils, alla chez l'épouse, fit sauter le crâne à sa propre fille, puis tira sur la mère. Elles expirèrent baignées dans leur sang[91].

Au-delà de leur caractère sanguinolent – et même si Southey n'est pas allé jusqu'à tuer sa maîtresse et la dernière enfant –, ces faits sont le « couronnement terrible[92] » d'un « édifice de crimes[93] ». Comme le soulignent des termes aussi crus qu'explicites, il s'agit d'un infanticide d'une brutalité inouïe, en plus perpétré par le père sous les yeux de la mère. Sont donc réunis dans une même scène la mère et ses enfants, « *dramatis personae*[94] », « sortes d'essences émotionnelles chargées de vivifier le stéréotype[95] » propre au fait divers. Peu de temps après, dans *L'Époque* du 30 août 1865, Vallès évoque une mère anglaise qui n'est ni victime ni spectatrice du meurtre puisque c'est elle qui commet l'infanticide, en égorgeant trois de ses enfants, significativement chosifiés : « elle a pris un rasoir, et d'une main ferme leur a scié la gorge[96] ». Pour une fois, il ne déplore pas mais réclame pour ainsi dire la peine de mort, par pendaison : c'est dire l'horreur que lui inspire un tel acte. Enfin, pour *L'Époque* du 13 septembre 1865, il reparle de cette « femme qui avait tué ses trois enfants[97] », dans un effet de redondance médiatique, qui tend à amplifier la portée du fait divers.

Loin d'être un objet de spéculation philosophique ou l'occasion d'envolées mélancoliques, la mort est souvent représentée de manière très concrète, en tant qu'elle fait événement dans l'existence. Émerge pourtant une aporie philosophique, et plus particulièrement phénoménologique : « [q]u'est-ce qu'un événement qui n'existe pas pour sa seule victime[98] ? » Bien plus, selon la célèbre formule d'Épicure, la mort « n'est donc rien, puisque quand nous y sommes, la mort n'est pas présente, et que quand elle est présente, alors nous n'existons plus[99] ». Certes, Vallès semble considérer dans la lignée de Montaigne que ce « n'est pas la mort, mais le mourir qui […] épouvante[100] ». À cet égard toutefois, l'infanticide maternel que développe *L'Époque* du 30 août 1865 fait figure de cas-limite. Sous la plume vallésienne, force est de constater que le crime paraît extrêmement efficace et expéditif. Rien n'indique que les enfants aient eu conscience de leur mort. Peut-être étaient-ils tous endormis, à l'instar de l'aîné, le seul qui ait eu la vie sauve, au

---

[91] *Id.*

[92] *Id.*

[93] *Id.*

[94] R. Barthes, « Structure du fait divers », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 191.

[95] *Id.*

[96] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF).

[97] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 13 septembre 1865 (BNF).

[98] J.-M. Paul, « Les événements existent-ils ? », art. cité, p. 55.

[99] Épicure, *Lettres avec le texte intégral de la* Lettre à Ménécée, traduction, analyse et présentation par Sophie Van der Meeren, Rosny, Bréal, 2008, p. 68.

[100] Montaigne cité par Lucien Guirlinger, « La mort ou la représentation de l'irreprésentable », dans Bernard-Marie Garreau (dir.), *Les Représentations de la mort : actes du colloque*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 24.

prétexte qu'il était trop mauvais pour mourir. Rien n'indique non plus qu'ils n'aient pas souffert. La gestuelle ferme de la mère laisse toutefois supposer une mort très rapide. Le récit n'ôte rien à l'horreur des faits ; il accentue plutôt la détermination implacable de l'infanticide. La mère qui « a accompli toute seule cette besogne[101] » devient une réincarnation contemporaine de la Médée antique, à cette différence près que son moteur est la misère, non la vengeance. Dans ces conditions, la mort n'est pas non plus un véritable événement du point de vue de celle qui en est à l'initiative. Sur le moment, d'ailleurs, « son bras n'a hésité qu'une seconde, par fatigue peut-être en face du troisième[102] ». Ensuite, durant le procès, elle rationalise son acte par un discours neutre, voire impassible, qui le présente comme l'aboutissement logique et donc « normal » de ses difficultés passées :

> Elle est allée avouer son crime tout droit, sans forfanterie et sans honte. « J'étais, a-t-elle dit aux magistrats, j'étais dépourvue de tout ; ma fille était presque aveugle, mon mari était malade, je sors de l'hôpital et j'étais à la veille d'y rentrer ; j'ai réfléchi longtemps, et j'ai pensé que ce qu'il y avait de mieux à faire était ce que j'ai fait. J'ai espéré qu'ils iront au ciel[103] ».

Il n'est donc pas sûr que la mort fasse événement, au sens fort du terme, pour ceux qui la subissent ni pour celle qui la provoque. En revanche, bien au-delà de sa violence concrète, qui ensanglante les victimes et souille le meurtrier, l'infanticide exerce une violence symbolique à l'encontre de tout un chacun. Il heurte profondément le sens commun, dont le journaliste se fait ici l'interprète ; il choque Vallès, qui cherche aussi à émouvoir ses lecteurs, par un double paradoxe. D'une part, l'idée que la mère ne doit pas survivre à ceux qu'elle a tués reprend et tend à rétablir l'évidence implicite d'un « ordre juste » : les enfants sont censés mourir après leurs parents[104]. D'autre part, il est encore plus incohérent et irrecevable que des « mères assassinent ceux qu'elles avaient élevés et aimés[105] ». Se vérifie en somme la définition du fait divers comme « accroc à l'ordre social, le plus souvent malheureux[106] ». Un tel épisode accuse alors frontalement la cruauté d'un « monde mal fait ». Bien au-delà du choc privé, l'infanticide provoque une onde de choc dans la société tout entière : de manière symptomatique, la Cité de Londres est « toute en mouvement[107] » lorsqu'émergent des révélations sur la « manie de l'infanticide[108] » qui frappe à l'époque l'Angleterre.

---

[101] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF).

[102] *Id.*

[103] *Id*.

[104] La mort de l'enfant cesse d'être « banalisée » à la fin du XVIII[e] siècle et devient au XIX[e] siècle « un drame, objet d'un deuil prolongé dont les correspondances et la littérature se font écho ». Cf. Michel Vovelle, « La mort de l'enfant », dans Charles Zaremba (dir.), *La Mort de l'enfant. Approches historiques et littéraires*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2011, p. 15.

[105] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF).

[106] Sylvie Jopeck, *Le Fait divers dans la littérature*, Paris, Gallimard, 2009, p. 128.

[107] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 13 septembre 1865 (BNF).

[108] *Id*.

Ondes de choc

La violence de l'événement se mesure souvent par les déplacements concrets et symboliques qu'elle engendre. Dans *La Rue* du 19 mars 1870, le journaliste fait le portrait d'un homme dont l'apparence austère, voire religieuse, est explicitement rattachée à la mort de ses parents et de son frère :

> C'est que, depuis que je ne l'ai vu, son père et sa mère sont morts, son frère aussi ! Son frère était lieutenant à bord d'un vaisseau qui a sombré, au moment d'arriver au port !
>
> […]
>
> – Et voilà pourquoi, m'a-t-il dit, j'ai vieilli ! Voilà pourquoi j'ai ce vêtement de deuil, cet air triste, ces rides, et ce regard sans flammes ! Voilà pourquoi, ajouta-t-il en souriant un peu, j'ai l'air d'un prêtre. J'ai deux sœurs ! point de fortune, et je suis seul pour veiller sur elles ; je ne m'appartiens plus. Je suis chef de famille[109]…

Le fondateur de *La Rue* analyse les conséquences de la mort à travers un prisme socio-économique. Au choc immédiat de la mort du frère – on n'a même pas retrouvé le cadavre ; il a appris la triste nouvelle alors qu'il était lui aussi en mer – s'ajoute l'onde de choc produite par la mort des deux parents :

> Chef de famille !
>
> Oui, il faut leur donner du pain et en faire d'honnêtes filles ! Sa solde suffisait à peine pour ses tenues de fantaisie et l'or fin de ses épaulettes ! Sur cette solde-là, il faudra maintenant qu'il prélève les mois de pension de sa petite sœur, et que la grande, l'aînée qui a seize ans, ait une robe de coton l'été et de laine l'hiver ; il faut aussi qu'elle ait des gants et une rose à son chapeau, ou on ne lui trouverait pas de mari.
>
> Chef de famille[110] !

Comme le souligne la répétition de la formule exclamative « Chef de famille ! » qui scande l'article et lui donne son titre, ces morts font événement parce qu'elles reconfigurent les rôles familiaux au détriment des survivants. Elles sont le facteur direct d'une précarité, voire d'une pauvreté, dont souffrent les enfants, en particulier le garçon devenu grand : sur ses épaules retombe brutalement le poids de la survie familiale. Vallès est particulièrement enclin à souligner la misère matérielle qui sévit en son temps. Il ne se contente pas de la dénoncer, mais il cherche à l'expliquer : en plus de raisons systémiques et plus nettement étiologiques[111], il invoque la mort comme événement soudain, inopiné et prématuré. Le décès brutal et immotivé d'un individu peut en outre conduire l'un de ses proches à un changement fâcheux de trajectoire professionnelle. Ainsi en est-il de cet ancien professeur de province quittant l'université « à la suite d'un crime qui tua sa femme, frappée d'un coup de

[109] J. Vallès, « Chef de famille ! », *La Rue*, 19 mars 1870 (Gallica).

[110] *Id.*

[111] Nous y reviendrons largement dans notre chapitre 9.

couteau par un fou[112] ». Dans ce cas, il n'est pas question d'un dénuement matériel mais d'une déchéance d'ordre moral ou éthique. Vallès aurait en effet préféré voir cet homme « rester disciple de l'Université et pauvre que devenir un croupier riche[113] ».

À l'échelle individuelle ou familiale, la mort d'un proche n'est pas la seule source de déclassement socio-économique, de déchéance affective, voire morale. Dans l'univers périlleux de la « Banque et des Banquistes[114] », un grave accident suffit souvent à placer un ou plusieurs saltimbanques en face de lourdes difficultés, plus ou moins surmontables. En témoigne un article de *La Chronique parisienne*, qui évoque les accidents dont sont régulièrement victimes les artistes de foire, lors des entraînements, des répétitions ou des représentations. Vallès y délaisse rapidement le blessé, hospitalisé, pour déporter son attention vers toute la « famille sans chef [qui] meurt de faim[115] » :

> Personne maintenant pour porter l'enfant sur la tête, pour faire valser les sapeurs dans l'air, pour exécuter devant l'honorable société *la colonne d'Hercule*, *le bras de fer*, *la chaise romaine*, et donner aux Français de cette époque dégénérée une idée du *pujullasse* antique. Les enfants souffreteux prennent trois ou quatre chaises dépaillées, boiteuses et sautent pour un sou ; leur mère qui était, il y a deux ans, une *écartée* de première force est aujourd'hui trop grosse. Elle se porte trop bien, la malheureuse ! et tous ces pauvres gens crèvent de faim et de froid, en attendant que le père revienne pour les soutenir… sur les cuisses[116].

Cette généralité est en partie illustrée et complétée par un cas particulier, dans un long article du *Figaro* daté du 17 août 1865, précisément consacré au monde des saltimbanques. Si Vallès « regrette d'avoir oublié le nom de celui que Laroche [lui] fit connaître à l'avant-dernière foire de Montmartre[117] », il relate avec précision l'incendie dramatique dont ce pitre a été la victime :

> Ce malheureux venait de passer huit mois à l'hôpital et il en sortait contrefait, infirme, cousu de cicatrices. Il était pitre quand l'accident eut lieu.
>
> Ce soir-là, habillé en femme, faisant les *Jacquelines*, il dansait sur les tréteaux. Sous l'estrade, pour la grrrande séance, on avait préparé un feu d'artifice, avec pétards et caronades. Le feu prend à sa robe que traînait la paillasse, par la fente des planches, une étincelle tombe, et une explosion épouvantable se fait entendre. Le paillasse est lancé à dix pieds en l'air, et va tomber, les chairs fumantes, les os cassés, de l'autre côté de la baraque[118].

---

[112] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 8 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[113] *Id.*

[114] Pour reprendre une expression vallésienne qui désigne le monde forain.

[115] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[116] *Id.*

[117] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 17 août 1865 (Gallica).

[118] *Id.*

Il s'agit d'un accident spectaculaire, que dramatisent plusieurs présents de narration. Les séquelles physiques et mentales qui en résultent sont tout aussi impressionnantes : « Vous le reconnaîtrez à son cou mâché, troué, à ses reins tordus, son cerveau même est mutilé, et il parlait le jour où je le vis, riant comme un fou tranquille, à une poupée qu'il habillait avec un lambeau de la robe dans laquelle il avait brûlé[119]. » Le saltimbanque peut-il encore vivre du rire dans des conditions aussi difficiles ? Rien n'est moins sûr. À cet égard, l'oubli de son patronyme n'est sans doute pas anodin : l'accidenté peine littéralement « à se faire un nom » ; sa notoriété est comme réduite à néant. Dans les deux articles, l'accident semble donc très lourd de conséquences. Ces faits n'occasionnent pas qu'un déménagement concret vers l'hôpital, où les blessés sont internés temporairement. Ils opèrent un déplacement négatif, voire le bouleversement dramatique – à long terme, parfois d'une manière qui semble définitive – de situations individuelles ou collectives. Enfin, bien au-delà du milieu forain – miroir grossissant d'une réalité précaire –, Vallès s'intéresse aux points de basculement irréversibles qui assombrissent des existences entières. C'est l'objet central d'un article consacré aux « FAILLIS[120] », paru dans *L'Événement* du 12 janvier 1866. Dans ce cas, une erreur de parcours peut déterminer à elle seule les tourments de toute une vie :

> Un jour, dans sa jeunesse, il gagna à un officier de marine cinquante ou cent louis. Pour se rattraper, le capitaine demanda revanche sur revanche ; il perdit à la fin sur parole vingt mille francs. X… était rentré chez lui et comptait tout au plus reprendre la partie le lendemain pour que le marin se racquittât. Mais celui-ci, avec une exactitude héroïque, apporta les vingt mille francs perdus. Tous ceux qui ont eu de ces chances en ont porté la peine, et, toute leur vie, à travers vent et marée, ils ont couru après le gain du premier jour.
>
> Il en a été ainsi de cet homme. On m'a dit qu'il était à cette heure tourmenté par la passion frénétique du jeu. On m'a dit aussi que pour elle il avait un jour vendu son âme : oui, son âme[121].

Le premier gain inaugure le début d'une descente aux enfers. Quand bien même Vallès exagérerait le cauchemar de cet homme derrière lequel a été identifié le poète Auguste-Marseille Barthélémy[122], le récit se présente comme un témoignage fidèle à la réalité de nombreuses trajectoires : « Cherchez bien pourtant, écrit le journaliste un peu plus loin, et vous trouverez tous dans un coin de votre mémoire un nom, le nom d'un viveur célèbre et d'un artiste populaire, d'un conteur ou d'un poète qui, après une vogue bruyante, tout d'un coup a disparu[123]. » Cher à Vallès[124], l'adverbe « tout d'un coup » indique la grande rapidité d'un déclin rapporté à des faits ponctuels, comme le souligne le syntagme nominal « un jour » au début de l'extrait précédent.

---

[119] *Id.*

[120] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 12 janvier 1866 (BNF) (p. 666).

[121] *Id.* (p. 665).

[122] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1494.

[123] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 12 janvier 1866 (BNF) (p. 666).

[124] Cf. aussi J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 4 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 759 et *Jean Delbenne*, art. cité (p. 319-320).

Peu importe de dater précisément les changements de trajectoires, qui n'appellent pas l'exactitude chiffrée des grands événements historiques : c'est le début de la régression qui, en lui-même, fait date. En témoigne la manière dont *La Chronique parisienne* reprend, en 1858, l'accident de jonglage involontairement provoqué par le saltimbanque Pial. La mort du spectateur sur lequel est retombé l'anneau marque durablement, voire définitivement, le jongleur :

> [C]e spectacle affreux produit sur cette nature barbare une si terrible impression que depuis ce jour-là, de seconde en seconde, sa tête se détourna par un mouvement brusque et ses yeux vont chercher derrière lui s'il y a toujours un crâne ouvert et un poids taché de sang. Le voici vieux maintenant ! Dans quelques années il ne tuera plus personne en jonglant avec ceux de quarante et il évitera les voitures[125] !

Le traumatisme de l'homicide involontaire se matérialise par des reviviscences incessantes, qui confrontent l'artiste aux conséquences sanglantes de son erreur. L'événement se rejoue dans ces impressions presque hallucinatoires : sous la plume ambigüe de Vallès, il semble même que le saltimbanque ne meurtrira plus de spectateurs qu'après avoir cessé d'exercer. Pial est lui aussi un accidenté puisqu'il endure douloureusement les dégâts d'un accident où il a été impliqué malgré lui. Ainsi est exposée plus généralement la précarité, l'insécurité, voire la dangerosité, du métier de banquiste. D'autres erreurs sont moins dramatiques en elles-mêmes mais font événement par la gravité de leurs répercussions, qui se déploie dans le temps. Vallès s'attarde par exemple sur la trajectoire d'un passeur[126] qui – après s'être longtemps contenté d'échouer aux examens pour ne pas risquer d'être « ruiné[127] » – commet lors d'un oral « l'erreur de trop ». Il répond à une question de l'examinateur par une proposition aberrante alors qu'on vient de lui souffler la bonne réponse, ce que remarque toute la salle. Il n'est pas reçu, mais les conséquences de cette confusion le poursuivent et finissent par le perdre :

> [I]l avait mal calculé ; sa réputation d'imbécile l'écrasa et lui fut fatale. Il dut rester un déclassé, et aux rires de ceux qui ne savaient rien, passer pour un sot – et pour des imbéciles !
>
> Que devenir ? Ses échecs avaient fait du bruit, au pays ; sa famille l'avait renié. En apprenant l'histoire de la Pucelle d'Orléans, son oncle était mort et l'avait déshérité[128].

Il se fait ensuite passeur pour l'écrit et l'oral, il voyage en province. Puis il est reconnu et dénoncé par l'examinateur qui avait en vain essayé de l'aider. Il est donc

---

[125] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[126] Vallès définit par ailleurs les passeurs comme des « fils de boulanger qui veulent bien, à six cents francs, passer le baccalauréat pour des vicomtes, se substituer à eux pour leur avoir ce parchemin qu'ils ne peuvent gagner eux-mêmes ; métier dangereux depuis que la cour d'assises s'en mêle ». Cf. J. Vallès, « Les réfractaires », *Le Figaro*, 14 juillet 1861 (Gallica) (p. 148).

[127] J. Vallès, « Les passeurs », *L'Événement*, 22 novembre 1865 (BNF) (p. 580). Être reçu pourrait signifier « être ruiné » dans la mesure où le jeune homme est « [f]ils de pauvre, ne sachant, au sortir du collège, quelle profession embrasser au juste » : cf. *id.*

[128] *Id.*

arrêté et « fait trois ans de prison centrale[129] ». Or, dans le récit vallésien, cette répression sévère est directement reliée à son erreur disproportionnée. Enfin, quand elle ne sanctionne pas des erreurs antérieures, la répression judiciaire peut en elle-même constituer un traumatisme durable. Ainsi, le choc de l'exécution de Bories – l'un des quatre sergents de La Rochelle – a hanté sa fiancée Françoise jusqu'à sa mort :

> [D]evant l'échafaud des quatre sergents de La Rochelle, Françoise avait juré fidélité par-delà la tombe au héros décapité, et depuis le jour où on les exécuta jusqu'au matin où elle mourut, il ne se passa pas une heure sans qu'elle n'embrassât, dans sa folie d'amour, cette tête coupée[130].

Vallès redéfinit « l'histoire de ce juif errant en haillons[131] » presque exclusivement à l'aune de la mise à mort. Sous sa plume, Françoise n'apparaît pas seulement ébranlée par la disparition de son fiancé ; elle reste irrémédiablement aliénée par l'événement de l'exécution. D'une part, elle ne sort pas des quartiers où elle a entendu et vu Bories avant sa mort. D'autre part, elle « porte éternellement, comme un symbole, une touffe de roses fraîches ou de fleurs mortes[132] », en souvenir du bouquet que Bories lui a jeté du haut de la charrette. Elle s'éteint même avec des fleurs dans la main, comme pour mieux rejoindre son fiancé dans la mort : ainsi semble-t-elle s'approprier et transcender *in extremis* un événement dont elle avait été brutalement dépossédée.

Comme l'histoire malheureuse de Bories et de Françoise, les drames privés relèvent parfois du légendaire politique, d'où leur caractère public mais aussi en partie fantasmatique[133]. Ils ne se réduisent pas pour autant à leur portée politique, loin de là. Dans une optique psycho-sociale, Vallès explore la manière très concrète, et donc facilement repérable, dont certains individus pâtissent toute leur vie d'un événement très ponctuel. Ainsi en est-il également du farceur Julien Gillaud, qui a été un jour trompé par sa femme et ne s'est jamais remis de cette trahison amoureuse :

> Depuis ce temps sa vie est troublée, et son étoile s'abîme dans les nuages d'une sombre douleur.
>
> Il lui arrive, au moment où tout le monde rit de ses farces et qu'il rit lui-même, de se mettre à pleurer soudain ! Le public rit toujours, il trouve les larmes si

---

[129] *Id.*

[130] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 23 janvier 1866 (BNF) (p. 663).

[131] *Id.*

[132] *Id.*

[133] Les quatre sergents de La Rochelle étaient rapidement devenus des martyrs républicains et des héros romantiques, comme en témoigne notamment un certain nombre de lithographies jusqu'aux « Trois Glorieuses ». Avec le temps, au hasard des révolutions, leur histoire a « pris une allure de légende républicaine » : cf. Jean Lucas-Dubreton, *Les Quatre Sergents de La Rochelle*, Paris, Firmin-Didot et C[ie], 1929, p. 147. L'histoire de Françoise, la fiancée du sergent Bories, s'était aussi teintée d'une dimension légendaire : cf. notamment Alfred Delvau, *Françoise, chapitre inédit de l'histoire des quatre sergents de La Rochelle*, Paris, A. Faure, 1865.

> bien imitées ! Mais lui, il pleure pour *tout de bon.* Car le souvenir de son malheur a traversé son esprit comme un éclair[134].

Les raisons de sa souffrance sont d'autant plus identifiables qu'il ne peut s'empêcher, y compris durant ses propres spectacles, d'apostropher sa femme avec pathos ou agressivité, d'évoquer son amour trahi. Enfin, ses expressions grimaçantes et mélancoliques, son allure austère parlent pour lui. Sa tristesse et la « laideur » qui en résulte ont rendu ce saltimbanque repoussant pour le public, l'ont plongé dans la misère et l'ont conduit vers la mort. Dans un registre plus nettement dramatique, l'explosion minière du 26 mai 1861 est un événement qui laisse des stigmates répugnants sur la figure de ses victimes. Parmi ceux qu'on a retrouvés « calcinés, méconnaissables[135] », beaucoup sont morts. Il ne faudrait pas oublier non plus les victimes qui survivent et qui resteront à jamais souillées par les flammes de souterrains proprement infernaux : « L'un des mineurs […] a la figure mâchée et sanguinolente ; il a été flambé par le feu grisou[136]. » Significativement, la vision de ces stigmates rappelle à Vallès, descendu dans une mine pour un reportage, la possibilité bien réelle d'autres drames similaires. Il ne peut s'empêcher de frissonner « à l'idée de ce péril invisible[137] ».

[134] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 536-537).

[135] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 914).

[136] *Id.*

[137] *Id*.

Cataclysmes individuels et collectifs : de l'intime au politique

Déplacements

Les difficultés individuelles ne sont pas seulement imputables à des aléas privés ; il arrive qu'elles soient directement consécutives à de grands basculements historiques, que le journaliste identifie avec clarté. Dans ce cas, l'écriture témoigne d'un double déplacement. D'une part, les événements politiques et collectifs ont des incidences qui se déportent dans le domaine privé, à une échelle individuelle. D'autre part, les individus subissent eux-mêmes des changements durables et tangibles, qui « dérangent » littéralement leur existence : il est encore question de déclassement socio-économique, de dépérissement affectif ou de dégradation morale, mais aussi des cas extrêmes de désocialisation que sont l'exil et la prison. Sous la plume de Vallès, ces déplacements contraints sont porteurs d'une violence qui doit être entendue au sens propre et au figuré. C'est le cas des effets collatéraux liés à la Révolution de février 1848 : « Un jour malheureusement, au lendemain de la révolution de février, le ministère de la Guerre jeta sur le pavé quelques douzaines d'expéditionnaires, sous le prétexte qu'ils faisaient double emploi[1]. » La formule « un jour » – renforcée par le sémantisme du verbe « jeter » au passé simple – souligne un changement brutal et négatif. L'État républicain ne protège pas mais instrumentalise ses citoyens, qui lui servent pour ainsi dire de main-d'œuvre malléable et ne semblent pas considérés en tant que tels. Le syntagme verbal « jeter sur le pavé » repose sur un zeugma qui lui confère un double sens : les licenciements ministériels obligent certains individus à affronter très concrètement les difficultés, la précarité du « dehors ». Dans un tout autre contexte, le poète Eugène Cressot a dû littéralement travailler le long d'une route, pour ne pas vivre à la rue :

> Il ne se laissa point aller à la paresse et ne roula point dans l'ornière. Il chercha tous les moyens de gagner du pain, et je le rencontrai un matin d'hiver, sur une grande route, qui, les pieds dans la neige, le nez glacé par le brouillard, plantait, à trois francs la journée, des tringles en fer sur le chemin[2].

Les corrélations entre les sphères du politique et du particulier n'apparaissent pas toujours de manière aussi explicite, en raison de la censure notamment ; elles n'en sont pas moins évidentes. Ainsi n'est-il pas anodin que Fontan-Crusoé invoque le coup d'État du 2 décembre 1851 dans ses confidences de « déclassé[3] » :

---

[1] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 19 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 224.

[2] *Id.*

[3] Voir le sous-titre « Aventures d'un déclassé, racontées par lui-même » dans J. Vallès, « Fontan-Crusoé », art. cité (p. 156).

> J'avais sollicité pour être écrivain public. Dans une petite échoppe, j'aurais écrit des lettres pour les artisans et les villageois, et, en gagnant mon pain, préparé mon œuvre.
>
> Arriva le coup d'État. Je ne reçus pas de réponse à ma demande ; mes quelques sous s'en allèrent un à un, et je me trouvai, un vilain jour, sans rien, plus rien[4].

Comme le propos ne se limite pas à la critique du Second Empire et accuse la politique napoléonienne dans son ensemble, les trajectoires de réfractaires se vérifient à des époques antérieures, chez des « révolutionnaire[s][5] » « désespéré[s][6] » tels que Musset :

> S'il était né plus tôt, il se fût fait soldat ! mais l'ère de bronze est finie, les canons se sont tus. Il n'y a plus que l'autel ou la boutique ; il faut se jeter en soutane noire dans les bras de Dieu, ou courir après la fortune avec les brasseurs d'affaires, les voleurs d'argent sur les pas du cheval qui avait apporté à la Bourse la nouvelle du désastre de Waterloo[7] !

La bataille de Waterloo est à certains égards un « événement-bibelot[8] », mais, au-delà du carnage concret, la défaite française ne doit pas être prise à la légère dans la mesure où elle a pour ainsi dire traumatisé toute une génération. À l'instar de Musset, dans sa *Confession d'un enfant du siècle*, Vallès considère les impacts individuels du désastre de Waterloo. Or, au mal-être de la génération romantique – en partie lié au déclin de l'Empire napoléonien – répond la déchéance de nombreux irréguliers après le coup d'État de 1851 : « Avez-vous compté tous ceux qui, désorientés par la défaite, ont depuis dix-sept ans croulé dans le ruisseau ? Faut-il vous nommer les morts, les fous et les agonisants[9] ! » L'attelage du syntagme verbal mêle le concret et l'abstrait pour souligner l'ampleur des déchéances individuelles sous le régime de Napoléon III. En outre, Vallès confère à une situation sociale et morale des explications en grande partie politiques. Le cas est encore plus net lorsqu'il évoque les exilés du Second Empire, même si la censure le contraint toujours à aborder le sujet indirectement. À l'occasion d'une causerie londonienne, il s'étend sur les bénéfices intellectuels et scripturaux de l'exil chez des écrivains tels Alphonse Esquiros ou Louis Blanc, proscrits après le coup d'État :

> Si jamais il repassait dans la vie publique, cet émigré, comme il aurait profité de l'exil, et quelle langue nette et sobre il parlerait !
>
> Il semblerait que l'intelligence se connaît mieux et qu'elle s'exerce avec plus de précision et de vigueur, quand la tête où elle mûrit s'est baignée quelque temps dans le brouillard de l'Angleterre. Voyez à côté de M. Esquiros, M. Louis Blanc ! Comme son style a changé ! l'instrument [de] s'est aiguisé !

---

[4] *Id.* (p. 158).

[5] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », *Le Figaro*, 7 juin 1868 (Gallica) (p. 1064).

[6] *Id.* Voir plus généralement l'abondant lexique du désespoir dans cet article.

[7] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », art. cité (p. 1064).

[8] Voir certaines analyses de notre chapitre 2.

[9] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », art. cité (p. 1064).

> en touchant la meule il ne lance pas seulement des étincelles, il prend de la netteté et du tranchant[10].

Les crochets insérés par Roger Bellet sont peut-être la trace d'une incertitude dans le choix des mots. Vallès s'est-il autocensuré pour éviter d'accentuer la portée subversive des écrits envisagés ? Toujours est-il qu'il ne parle pas explicitement des « exilé[s] de décembre[11] », comme lorsqu'il déplore par ailleurs le talent du professeur Émile Deschanel, bridé par la censure. En filigrane pourtant, émerge le souhait à peine voilé d'un retour des exilés « dans la vie publique ». En 1857, au début de *L'Argent*, l'auteur de la « Lettre à Monsieur Jules Mirès » aborde quant à lui les événements de Février, de Juin puis de Décembre, au moyen d'une prétérition :

> La Politique, dois-je en parler ? Nous sommes là une génération toute neuve que Février surprit au seuil de l'âge mûr […]. Nous applaudissions les jongleurs, nous encouragions les pitres, puis, un beau jour, nous nous trouvâmes tous bêtes, les uns sur le *rocher d'exil*, d'autres sur la *paille des cachots*, les plus heureux en face de l'ennui mortel[12] !

La question prétéritive a d'abord une valeur rhétorique. Loin de renoncer au sujet sensible de la répression, Vallès insiste sur ses impacts concrets et symboliques. Les expressions « *rocher d'exil* » et « *paille des cachots* » se rapportent à Victor Hugo ainsi qu'à tous les bannis et emprisonnés d'après Juin 1848.

Répond à ce préambule la conclusion de *L'Argent*. Au détour de réflexions boursières et financières, Vallès y invoque « l'abîme qu'a creusé si profond la main sanglante des révolutions[13] » ; il utilise l'image du séisme morbide et mortifère pour considérer certains événements politiques. Si l'or – sang des nations – « s'arrête dans les veines d'un peuple, s'il se glace, comme le sang de nos cœurs, dans le corps malade des sociétés qu'ébranlent les événements mauvais, le mal est aussi grand qu'aux jours néfastes de l'histoire[14] ». La société dans son ensemble subit des « mouvements de fièvre et de malaise[15] ». Or, Vallès file la métaphore de l'agitation confuse en dehors de *L'Argent* : dans *Le Progrès de Lyon* du 29 août 1864, il ouvre son article de critique littéraire par une allusion aux « époques troublées de l'histoire[16] ». Quand bien même ils surviennent dans un contexte révolutionnaire, les événements politiques n'entraînent pas qu'un mouvement régénérateur. La répression sanglante de Juin 1848, en particulier, a traumatisé et blessé tous ceux qui souhaitaient réformer en profondeur – non pas timidement – la société française. En témoigne cet extrait d'un article paru en 1864, qui met en garde le lecteur contre le risque des retours stériles vers le passé :

---

[10] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 25 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 561.

[11] J. Vallès, « Les cours libres. II », *Le Courrier du dimanche*, 19 février 1865 (BNF) (p. 509).

[12] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 9.

[13] *Ibid*., p. 33.

[14] *Ibid*., p. 36.

[15] *Id.*

[16] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 août 1864 (BNF) (p. 371).

> [C]e n'est pas dans le cirque où depuis seize ans nous avons laissé de notre vraie chair avec le meilleur de notre sang, qu'il faut les laisser reparaître : les hommes de notre époque savent, hélas ! ce que c'est que souffrir et le niveau de la douleur a monté dans cette atmosphère orageuse. Nous avons trop de plaies ouvertes à panser, pour pouvoir nous apitoyer sur les malheurs de fantaisie. Le monde, bouleversé par la main des révolutions et le doigt des penseurs, est semé d'abîmes et de lacunes ; des obstacles de toute nature se dressent à chaque coin où les lutteurs viennent se briser le front et les passions se casser les ailes[17] !

De surcroît, les événements meurtrissent les hommes dans la mesure où ils défigurent brutalement les paysages urbains : dans la capitale surtout, le « flot des révolutions, la main des démolisseurs […] vient […], en un jour de malheur, sous un ciel d'orage, mutiler ou détruire la maison devant laquelle on a joué tout petit, où les grands-parents vous ont vu naître et où on les a vus mourir[18] ». Vallès envisage bien sûr la capitale révolutionnaire, depuis 1830 notamment, et les travaux haussmanniens, en partie corrélatifs à « la hantise du Paris des révolutions[19] ». Les bouleversements architecturaux peuvent causer des séquelles psychologiques à l'échelle de l'individu, de la famille, voire de la société tout entière. Ils ont d'ailleurs pu contribuer à la démythification de Paris, à la suite de 1848 et plus encore après 1852[20]. Enfin, aux méfaits de l'assainissement urbanistique s'opposent les bienfaits des simplifications littéraires. La violence des événements aurait infléchi la poésie et le roman dans le sens d'une plus grande simplicité et d'une lucidité plus percutante :

> Ce que la poésie doit être, M. André Lemoyne nous le fait comprendre en vers délicats, distingués mais simples, d'un parfum à la fois discret et pénétrant. Il y a entre son volume et celui de Boulmier la différence qui existe entre les hommes qui ont fait Février et ceux qui ont subi Décembre. À propos du roman, l'autre jour, j'indiquais que le caractère des deux époques n'était point le même, et que les arts, les lettres étaient entrés dans une période heureuse d'observation tranquille et de sincérité vaillante[21] […].

En dépit de son optimisme, le commentaire littéraire s'enrichit d'une critique politique qui inscrit le traumatisme du 2 décembre 1851 dans la continuité des journées de Juin. Ce n'est donc pas seulement chez Flaubert que l'Histoire « casse le temps en deux[22] », pour reprendre un jugement de Sartre au sujet de la Révolution de 1848. La phrase vallésienne oppose implicitement « les hommes qui ont fait Février » et « ceux qui ont subi [Juin puis] Décembre ». En même temps, le parallélisme de construction tend à présenter les revers de Juin et de Décembre

---

[17] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 décembre 1864 (BNF) (p. 464).

[18] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 6 décembre 1865 (BNF) (p. 672).

[19] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1497.

[20] Cf. notamment R. Bellet, « Jules Vallès et Paris : le provincial naturalisé parisien », art. cité, p. 47-61.

[21] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 419).

[22] Jean-Paul Sartre cité par Yvan Leclerc, « La correspondance de Flaubert en 1870-1871 : écrire au rythme de la guerre et de la Commune », dans *Les Formes du temps, Rythme, histoire, temporalité*, *op. cit.*, p. 195.

comme une conséquence ou une suite logique des événements déjà partiellement dévoyés de Février[23].

Prolongements

Dans *Le Progrès de Lyon* du 3 octobre 1864, Vallès évoque les « événements de 89, et tous ceux, hélas ! qui ont suivi[24] ». Puis il fait une allusion métaphorique « aux nuages qui montent de la bouche enflammée des canons et que l'éclair des révolutions traverse[25] ». En 1869-1870, après la libéralisation de la presse, la métaphore se veut plus concrète, plus précise, et elle insiste sur les séquelles de l'événement comme déchaînement de violence : « Le sang de juin fumait encore[26] », écrit le rédacteur en chef du *Réfractaire*, en guise d'ouverture à un article sur la répression des émeutes de Juin 1848. Comme l'explique *La Marseillaise* en janvier 1870, le feu, le sang et la fumée matérialisent la trahison du peuple révolté par les forces gouvernementales du républicain Cavaignac :

> Le peuple sait ce qu'il fait. Il a payé, et payé cher, pour connaître ce que coûtent les émeutes vaincues, ce que coûtent même les victoires. Maître de Paris, le soir de Février, il faisait crédit de trois mois de misère. Trois mois après, devançant d'un jour l'échéance, on le remboursait à coups de canon, et il mangeait son dernier morceau de pain, entre deux barricades, à la fumée de trois millions de coups de fusil[27].

Cette trahison – « péché originel de la bourgeoisie[28] » selon Sartre – marque durablement les esprits. Elle traumatise, détermine et définit toute une génération selon Vallès[29] :

> Mais Juin avait donné au peuple la juste haine de la bourgeoisie, et ce qui lui restait de force et de courage, il ne voulait pas le dépenser, ce peuple, pour sauver l'orgueil de ceux qui, sous des manteaux d'apothicaires républicains, l'avaient vingt-neuf mois auparavant, saigné à blanc[30].

---

[23] Voir certaines analyses sur la vision vallésienne de Février 1848 dans notre chapitre 1.

[24] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

[25] *Id.*

[26] J. Vallès, « Une profession de foi », *Le Réfractaire*, 10 mai 1869 (BNF) (cf. Annexes).

[27] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », *La Marseillaise*, 2 janvier 1870 (BNF) (p. 1140).

[28] J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille. 3. Gustave Flaubert de 1821 à 1857* [1971], Paris, Gallimard, 1972, p. 401.

[29] D'où son projet d'écrire une « histoire des vaincus de Juin ».

[30] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1139).

La violence de l'événement se prolonge en l'occurrence dans son souvenir traumatisant, qui expliquerait d'abord l'inaction relative[31] du peuple le 2 décembre 1851, mais qui aurait ensuite entraîné, en 1871, « l'éclatante revanche de la Commune[32] », cette « grande fédération des douleurs[33] ». Quant à l'élection présidentielle de 1848, elle n'est pas sanglante en elle-même mais reste un événement à marquer d'une pierre noire pour Vallès. Il y voit très clairement les prémices des « événements de décembre[34] » 1851, à l'instar d'Eugène Ténot, dans son *Étude historique sur le coup d'État*, publiée en 1868. C'est l'une des raisons pour lesquelles il brocarde aussi sévèrement l'engagement politique de Victor Hugo : « son enthousiasme du 10 décembre 1848 valait sa colère après décembre 1851[35] ».

Plus généralement, Vallès file la métaphore de la destruction pour souligner les impacts déstabilisants, bouleversants, voire douloureux, des grands événements historiques de son temps. Dans l'ensemble, il faut apprendre à composer avec une « société nouvelle faite des débris de trois révolutions[36] ». À une échelle individuelle, il y a eu « bien des douleurs vraies, et les hasards de l'histoire en ont brisé plus d'un[37] ». Au sujet de l'effervescence révolutionnaire et de ses conséquences à long terme, Vallès adopte une position ambivalente. S'il salue le besoin d'agitation créatrice des « fils de la Révolution[38] », il répudie désormais l'intransigeance radicale des « fils ardent[s] de 93[39] » et de Robespierre. Enfin, la violence propre à certains événements historiques peut devenir un héritage à long terme : dans ce cas, elle dépasse de loin les moments ponctuels de basculements collectifs ; elle n'est pas seulement exprimée par des personnalités révolutionnaires ou des comportements humains[40]. Vallès déplore en particulier les séquelles du jacobinisme révolutionnaire sur certaines institutions étatiques. La Révolution française « a brisé le pouvoir féodal de l'Église, mais tous les pouvoirs républicains, héritiers de la Révolution, redoutent l'ancien pouvoir religieux et jugent dangereuse la liberté de l'enseignement[41] ». Est alors dénoncé un républicanisme liberticide qui

---

[31] Le coup d'État n'entraîne aucun soulèvement populaire d'envergure, mais il ne faudrait pas « conclure trop rapidement qu'il n'y a pas eu de résistance, [car] on construit dans Paris un certain nombre de dispositifs défensifs : à chaque fois la troupe intervient sur le théâtre des opérations et prend une barricade qui n'est souvent pas défendue ». Cf. Sylvie Aprile, *La Révolution inachevée. 1815-1870* [2010], Paris, Éditions Belin, 2014, p. 356-357.

[32] C. Saminadayar-Perrin, « Dire et ne pas dire Juin 1848 dans la chronique littéraire de Vallès au *Progrès de Lyon* (1864-65) », *Les Amis de Jules Vallès*, juillet 2000, n° 29, p. 5.

[33] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 875.

[34] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. À propos du livre de M. Ténot », *Le Courrier de l'intérieur*, 8 septembre 1868 (BNF) (p. 1066).

[35] J. Vallès, « Les chansons des rues et des bois », *Le Figaro*, 2 novembre 1865 (Gallica) (p. 573).

[36] J. Vallès, « Timothée Trimm et Thérésa », *Le Figaro*, 21 janvier 1866 (Gallica) (p. 604).

[37] J. Vallès, « À propos de M. Sainte-Beuve », *La Rue*, 13 juillet 1867 (Gallica) (p. 955).

[38] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 33.

[39] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 415).

[40] Voir notre point 1.2. Héroïsme et révolution.

[41] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1379.

s'avère éminemment dangereux « en face de cette question grave de l'enseignement[42] » :

> Erreur fatale, dont la France est, depuis la Révolution, la victime ; il est donc des heures dans la vie des peuples où il faut jeter un voile sur les idées justes ; on aime mieux souffrir pour que l'ennemi souffre aussi, et parce que la conquête d'un bien peut profiter à d'autres, on se refuse à tenter la conquête[43] !

Les républicains, « qu'effraie même sous l'Empire la liberté d'enseignement[44] », commettent à la fois une maladresse et une injustice, qui sont des entraves pour l'éducation à venir. À cela s'ajoutent les « conséquences fatales de la centralisation[45] » bureaucratique, également issue du jacobinisme :

> Comment tout voir ? d'après qui juger ? On s'en rapporte au dire des agents chargés de représenter le gouvernement ! Si le professeur est catholique […], et qu'il tombe sous un penseur voltairien ou un recteur qui est mal avec l'évêque, il est perdu ! S'il est républicain ou seulement impérialiste, mais avec des tendances libérales et un peu tranchées, […] priez le ciel que dans le pays ce ne soit pas l'influence cléricale qui domine et que le mot d'ordre ne soit pas donné au lycée par le secrétaire de l'évêché[46] !

Bien des tournants ou des retournements politiques de l'époque – à commencer par la Révolution française, dans sa composante la moins libérale – sont donc porteurs d'une violence à la fois concrète et symbolique, dont l'écriture vallésienne déploie ostensiblement les répercussions diachroniques, dès 1857, et plus encore dans les dernières années du Second Empire.

Enfin, dans une optique plus radicale, ne faut-il pas considérer avec Georges Duby qu'un événement historique « n'est rien[47] » que les traces qu'il laisse ? Ainsi la « loi de 1838[48] », « qui a éteint plus d'âmes et tué plus de gens que le fer de guillotine ou le couteau des chourineurs[49] », ne fait pas seulement date sur un plan légal et judiciaire ; elle constitue un événement à part entière, dont les conséquences dramatiques s'avèrent massives et durables. Promulguée le 30 juin 1838, cette loi sur les aliénés contraignit chaque département à faire construire un asile et définit les conditions d'internement. Les médecins furent autorisés à priver de liberté les individus considérés comme « aliénés », prérogative qui relevait auparavant du pouvoir judiciaire : « L'aliéniste dans son asile apparaît donc comme un personnage qui cumule des fonctions d'administrateur, de juge, d'expert, de thérapeute et de savant[50]. » Cette loi et, plus largement, le pouvoir psychiatrique ont été critiqués tout

---

[42] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 17 octobre 1864 (BNF) (p. 407).

[43] *Id.*

[44] *Id*. (p. 411).

[45] *Id*. (p. 410).

[46] *Id*. (p. 411).

[47] Georges Duby cité par F. Hartog, *Régimes d'historicité*, *op. cit.*, p. 63.

[48] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 328).

[49] *Id.*

[50] Jacqueline Carroy, Annick Ohayon, Régine Plas, *Histoire de la psychologie en France, XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, La Découverte, 2006, p. 21.

au long du XIX[e] dans la société civile et les milieux républicains[51]. En 1864, le journaliste au *Progrès de Lyon* partage ces accusations, tout en les appuyant avec efficacité. L'auteur du *Bachelier* – qui fut lui-même interné dans l'asile de Nantes à la demande de son père en 1851[52] – n'hésite pas à déplorer une loi « qui met le fils sous le talon du père jusqu'à vingt et un ans[53] ». Comme dans *Le Progrès de Lyon* du 14 février 1864, la toute-puissance de la médecine révèle une société oppressive, d'où la métaphore filée d'une violence physique qui tue ou écrase les êtres. Il faudrait donc supprimer cette « [l]oi infâme[54] ». Le référent de la guillotine vient appuyer le parti-pris abolitionniste du chroniqueur, d'ailleurs confirmé par une allusion à *La Comtesse Diane* de Mario Uchard, qui offre selon Vallès un « plaidoyer ému, hardi contre ce passage sinistre du code[55] ». Un tel redoublement de légalité est paradoxalement présenté comme inique : il s'agit d'une violence liberticide, « oppressive[56] », et non pas « libératrice[57] ».

Le retour à l'ordre comme dérèglement

Plus généralement, le maintien de l'ordre fait événement en tant que brutalité illégitime. Ainsi en est-il de la répression policière à l'encontre du peuple insurgé lors des journées de Juin. Vallès ne peut s'attarder explicitement sur ces événements en raison de la censure impériale. Certaines allusions, brèves ou indirectes, n'en sont pas moins éloquentes. Dans *L'Époque* du 8 juin 1865, un article qu'il consacre à Proudhon est l'occasion de plusieurs références à ce que ce dernier appelle les « massacres[58] » de Juin 1848 : « date sinistre ! sombre bataille[59] ! » À deux reprises, il évoque la répression mortelle qui sévit sur la barricade du Petit-Pont. D'une part, il se remémore le moment où on lui annonça la mort d'un orateur qui l'avait marqué, « percé de quatre balles au Petit-Pont[60] » ; d'autre part, il rappelle au lecteur le « jour où fut jeté au charnier le cadavre du combattant[61] », tué au même endroit. Au pathos du drame particulier succède l'atrocité de l'hécatombe qui indifférencie et déshumanise complètement les individus. La barricade du Petit-Pont est l'une des quelques quatre cents barricades qui furent dressées durant ces journées de Juin :

---

[51] Cf. Aude Fauvel, « Le crime de Clermont et la remise en cause des asiles en 1880 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2002/1, vol. 49, n° 1, p. 195-216.

[52] Cf. R. Bellet, *Jules Vallès*, Paris, Fayard, 1995, p. 114-116, et Raymond Aussel, « L'internement de Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, juillet 2000, n° 29, p. 95-102.

[53] J. Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 548.

[54] *Id.*

[55] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 328).

[56] Cf. notamment Philippe Braud, *Violences politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 27.

[57] *Id.*

[58] P.-J. Proudhon cité par J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », *L'Époque*, 8 et 16 juin 1865 (BNF) (p. 814).

[59] *Id*. (p. 812).

[60] *Id.*

[61] *Id*. (p. 815).

elle permet une allusion métonymique aux trois mille morts qui traumatisèrent et endeuillèrent le camp des insurgés. Lorsque Vallès reprend la fameuse formule prêtée à Proudhon sur la « *sublime horreur de la canonnade*[62] », c'est donc pour insister sur sa dimension calomnieuse mais aussi pour souligner, par ricochet, l'extrémité de cette violence répressive. Si les chiffres restent controversés, il y eut assurément beaucoup moins de morts dans le camp adverse. Il n'est pas anodin que Vallès évoque plutôt ceux qui ont réchappé de leurs blessures et qui ont ensuite poursuivi un temps leur carrière politique. Au sujet du collège Sainte-Barbe, il précise que la « distribution des prix fut présidée, le 11 août 1848, par Alexandre Bixio, traversé d'une balle quelques semaines avant sur une barricade de juin[63] ». Puis il le décrit « donnant le bras à Cavaignac[64] », celui qui dirigea cette répression sanglante. Du côté des insurgés, la plupart des survivants ont été moins chanceux puisque réprimés avec sévérité par le gouvernement. Ils n'ont pas remis et encore moins reçu des prix mais ont été relégués dans les marges de la société. C'est ce que dit avec force l'écrivain-journaliste à la fin de son article censuré sur Waterloo :

> *23, 24, 25, 26 juin 1848.*
>
> *Quarante mille prolétaires qui demandent du pain, que le canon décime, qu'on fusille après la victoire, qu'on jette sur les pontons, dans les prisons, au bagne*[65].

À l'instar d'Erckmann-Chatrian, Vallès semble donc considérer la bataille de Juin comme « mille fois plus terrible que celle de Waterloo[66] ». Au-delà de la répression policière, il déplore les sanctions judiciaires qui se sont ensuite abattues sur les combattants de Juin. Il ne le fait explicitement qu'après la libéralisation de la presse à partir de 1868. Dans *Le Réfractaire* du 10 mai 1869, il restitue le procès d'un ancien soldat devenu ouvrier, lequel s'est engagé sur les barricades le 23 juin parce qu'il n'arrivait plus à nourrir sa famille. Le témoignage et les justifications pathétiques de l'inculpé n'atténuent en rien la sévérité du verdict :

> Ils le condamnèrent à dix ans de bagne !
>
> On lui lut la sentence devant la garde réunie, bayonnettes luisantes, fusils chargés.
>
> – Tuez mes enfants, pour qu'ils ne souffrent pas et ne se déshonorent point, dit-il.
>
> « Vive la république[67] ! »

Le long exil au bagne s'apparente à une réclusion à perpétuité qui détruit à jamais la vie du condamné et de ses proches, entraîne la misère et la mort. C'est en outre un immense et dramatique gâchis de facultés humaines :

---

[62] *Id*. (p. 812).

[63] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 22 février 1866 (BNF).

[64] *Id.*

[65] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité (p. 1093).

[66] Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un homme du peuple [suivi de] les Années de collège de maître Nablot et autres récits* [1865], Paris, J.-J. Pauvert, 1963, p. 265.

[67] J. Vallès, « Une profession de foi », art. cité.

> Il partit pour le bagne. Je ne sais ce que sont devenus les enfants ! il n'a pas voulu me le dire ; quand la liberté lui vint, il vécut seul, affamé encore et plus triste que jamais.
>
> Il est mort de douleur et de misère[68].

Enfin, Vallès pointe la responsabilité de ceux qui, comme Pascal Duprat, ont ordonné la répression de Juin aux côtés du général Cavaignac. C'est ce genre d'individus qu'il faudrait châtier, comme l'indique explicitement le titre de l'article : « Fouettez-le[69] ! » Le journaliste appelle de ses vœux des sanctions humiliantes à l'encontre de Duprat ; il voudrait ainsi rétablir des injustices criantes :

> Je l'ai retenu ce nom, et je signale aux orphelins et aux veuves, ce démissionnaire d'hier, qui depuis vingt ans devrait faire pénitence et qui ose reparaître au soleil !
>
> Il faut l'encammisoler dans sa honte, – le huer comme on hue un valet de bourreau – le coiffer du voile noir des parricides[70] !

En définitive, la répression policière et judiciaire fait événement parce qu'elle frappe les insurgés de juin et leurs proches d'une violence très concrète, qui renverse en même temps, selon le futur « insurgé », l'ordre d'une justice élémentaire. De pauvres innocents ont été durement condamnés ; des traîtres meurtriers n'ont aucunement été inquiétés : c'est ce désordre que Vallès tend à rétablir en devenant à son tour juge et censeur.

Or, le spectacle d'une telle répression sanglante et injuste ne se limite pas du tout aux événements de Juin 1848 ; il s'est produit à l'occasion d'autres soulèvements populaires, avant et après ce qui fut selon Dolf Oehler « l'alpha et l'oméga de l'insurrection[71] ». Ainsi en est-il du célèbre massacre de la rue Transnonain sur lequel s'est soldé, le 14 avril 1834, le mouvement populaire qui avait émergé la veille pour contester une loi contre la liberté d'association. Vallès s'y réfère indirectement lorsque, dans un article de 1865 consacré à la caricature, il commente la célèbre lithographie de Daumier intitulée *Rue Transnonain*, le 15 avril 1834. Le caricaturiste s'est vraisemblablement inspiré d'un témoignage rapporté par Ledru-Rollin la même année : « Dans une seule maison de la rue Transnonain, douze cadavres gisent affreusement mutilés ; quatre personnes ont été dangereusement blessées : femmes, enfants, vieillards n'ont pas trouvé grâce[72]. » Dans le décor d'une chambre semblable à l'une des pièces où les habitants de l'immeuble s'étaient réunis, il a figuré quatre cadavres représentatifs du massacre : ceux d'un homme, d'un enfant, d'une femme et d'un vieillard. Plusieurs détails accentuent la force d'impression de la scène, car ils témoignent d'une « grande lutte

---

[68] *Id.*

[69] *Id.*

[70] *Id.*

[71] Dolf Oehler, *Le Spleen contre l'oubli, juin 1848 : Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen* [1988], traduit de l'allemand par Guy Petitdemange, avec le concours de Sabine Cornille, Paris, Payot, 1996, p. 82.

[72] Alexandre-Auguste Ledru-Rollin, *Mémoire sur les événements de la rue Transnonain, dans les journées des 13 et 14 avril 1834*, Paris, Guillaumin libraire, 1834, p. 7 (Gallica).

et [d']un grand tapage[73] » : le corps dénudé de l'ouvrier recouvre et écrase le cadavre d'un petit enfant ; des objets sont renversés. Loin de provoquer le rire, la caricature est à la fois émouvante et effrayante. Vallès la juge « sinistre[74] » et dit éprouver « en face de ce lit défait, de ce cadavre à terre, dans cette chambre pauvre, un serrement de cœur et un frémissement de colère[75] ». L'excès qui fait le propre de la caricature est à l'image d'une réalité elle-même effroyable et démesurée, selon une esthétique foncièrement cohérente, dont la critique vallésienne n'a pas manqué de souligner la fécondité. « Ce n'est point une caricature, ce n'est point une charge, c'est une page sanglante de notre histoire moderne[76] », précise Charles Philipon dans *La Caricature* du 2 octobre 1834. Comme Baudelaire, Vallès semble penser qu'il s'agit bel et bien « de l'histoire, de la triviale et terrible réalité[77] ». Ressort le paradoxe fertile d'une amplification caricaturale porteuse de vérités exactes. Deux jours après le carnage, le principal journal républicain *Le National* avait détaillé une répression disproportionnée :

> Les voltigeurs passent sur les cadavres des deux hommes et montent au premier. Ils tuent M. Hue, marchand tapissier, qui habitait cet étage. Des deux enfants de M. Hue, l'un de quatre ans, est blessé, l'autre, de six ans, reçoit des coups de baïonnette qui nécessiteront une amputation. […] Le fils de la portière, jeune homme de vingt ans, que sa mère avait forcé à se coucher, pour éviter tout malheur, est atteint d'un coup de feu. Sa mère se jette sur lui pour le couvrir de son corps, les soldats l'en arrachent avec violence et achèvent à coups de baïonnette le malheureux jeune homme[78].

L'œuvre de Daumier semble donc restituer sans exagération les conséquences sordides de ce qui serait de nos jours apparenté à une bavure policière : un soldat reçut un coup de feu, tiré depuis une fenêtre, près d'une barricade, dans la rue Transnonain ; en retour, les habitants de l'immeuble suspect furent tués sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'est pas anodin que Vallès relève le détail du « lit défait » : sa critique est moins artistique que politique ; elle envisage en particulier la répression comme un débordement de violence.

La répression laisse de lourdes séquelles à une échelle à la fois collective et individuelle. Pour Vallès, elle est parfois injuste et scandaleuse, y compris lorsqu'un seul individu en pâtit. La réponse apportée par les autorités policières à une situation inhabituelle se caractérise alors par une disproportion outrageuse. C'est ce que tend

---

[73] Charles Baudelaire, « Quelques caricaturistes français » [1868], dans *Baudelaire critique d'art. Curiosités esthétiques, poèmes, œuvres diverses, lettres*, textes et documents présentés et rassemblés par Bernard Gheerbrant, Paris, Club des libraires de France, 1956, p. 201.

[74] J. Vallès, « La caricature », *Le Figaro*, 23 novembre 1865 (Gallica) (p. 584).

[75] *Id.*

[76] Charles Philippon, *La Caricature*, 2 octobre 1834, cité par Juerg Albrecht et Rolf Zbinden, « Honoré Daumier, "Rue Transnonain, le 15 avril 1834" », dans Philippe Régnier (dir.), *La Caricature entre République et censure : l'image satirique en France de 1830 à 1880, un discours de résistance ?* Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996, p. 124.

[77] C. Baudelaire, « Quelques caricaturistes français », art. cité, p. 201.

[78] *Le National* cité par J. Albrecht et R. Zbinden, « Honoré Daumier, "Rue Transnonain, le 15 avril 1834" », art. cité, p. 125.

à montrer une note parue dans *Le Figaro* du 29 mai 1868, où Vallès s'intéresse à un étudiant en médecine blessé par la police lors d'une manifestation qui a eu lieu la veille :

> Moi, je vois qu'il a le front meurtri, l'œil tuméfié, plein de sang. Il croit toujours avoir, me dit-il, une abeille qu'il ne peut pas attraper.
>
> Il souffre comme s'il avait le crâne brisé ! On l'a, assure-t-il, traîné par les cheveux, secoué et frappé, alors qu'il n'avait rien fait que répondre par une poussée à la brutalité d'un agent. En tout cas, ils étaient cinq à le tenir ; qu'avaient-ils besoin de le frapper !
>
> Ce coup de poing pouvait le tuer.
>
> Il arriva au poste sans connaissance, et c'est d'urgence qu'on l'a transporté à l'hôpital, inanimé.
>
> – Je donne ma parole d'honneur, et je pourrai prouver, dit-il, qu'on m'a frappé quand j'avais les bras tenus par-derrière, tordus et prêts d'être cassés[79].

D'une part, les blessures identifiées par le médecin et constatées par Vallès sont profondes. D'autre part, selon le témoignage assuré du jeune homme – que le journaliste ne remet pas du tout en cause –, les coups assénés ne répondaient à aucune mission protectrice. Les agents de police auraient fait preuve d'une agressivité offensive et gratuite à l'encontre d'un individu neutralisé et sans défense. Il ne s'agit donc même pas d'une violence instrumentale proprement dite. Jules Vallès dénonce par un exemple concret le « *monopole de la violence physique légitime*[80] », que théorisera Max Weber au sujet de l'État. Dans ces conditions, l'attitude des forces de l'ordre semble profondément paradoxale, voire incohérente et déraisonnable : elle manifeste moins un retour à l'ordre qu'un déferlement inutile de violence. Il s'agit d'une brutalité injustifiée, qui est le propre des régimes autoritaires. Le journaliste précise donc avec emphase que les cinq policiers n'avaient pas besoin de brutaliser leur capture.

Enfin, le spectacle de la répression se rejoue lors du mouvement de grève du Creusot, qui marque les premiers mois de l'année 1870. À l'époque, Vallès collabore à *La Marseillaise*, qui a ouvert en janvier une souscription pour aider les ouvriers en grève. C'est toutefois dans *La Rue*, au moment de la deuxième grève du mois de mars, qu'il dénonce le plus virulemment la répression. Le 29 mars 1870, dans l'article qui entame la première page de son journal, il imagine que la troupe, alors réellement présente sur place, fait feu sur les grévistes des usines Schneider :

> La terre est blanche !
>
> Mais tout d'un coup c'est un bruit d'armes, on a donné aux canons leur pâtée ; dans les fusils on a glissé des balles !

[79] J. Vallès, [Note], *Le Figaro*, 29 mai 1868 (Gallica).

[80] M. Weber, *Le Savant et le politique* [1959], traduction de l'allemand par Julien Freund, Paris, 10-18, 2002, p. 125.

> Et voici de nouveau des éclairs et de la fumée ! Un bruit de tambour retentit. Voyez ces gens qui tombent et dont la tête s'enfonce dans la neige, noire et lourde comme un boulet mort !...
>
> On entend des feux de peloton…
>
> La terre est rouge[81] !

Comme une vision expressionniste avant l'heure, cette scène est en l'occurrence un « mauvais rêve[82] », sans doute né des traumatismes directs ou indirects de répressions antérieures. En même temps, Vallès s'inspire d'une réalité immédiate : du 25 au 27 mars, pèse une menace de grève générale tandis que « des arrestations systématiques visent à décapiter le mouvement[83] ». Dans les jours qui suivent, les décisions judiciaires prononcées à l'encontre des ouvriers grévistes sont elles aussi une réalité bien tangible : le 9 avril, le tribunal d'Autun a prononcé vingt-cinq condamnations allant de trois mois à trois ans, autrement dit un total d'environ vingt-cinq ans de prison. Un article de Vallès paru le 13 avril, significativement intitulé « Les femmes des condamnés », s'emploie à montrer que ces sanctions très lourdes ont des répercussions dramatiques sur leur entourage. Le « jour du jugement[84] » et de la condamnation est un événement dont la violence se déploie dans le temps et rejaillit durablement sur des êtres qui apparaissent encore plus vulnérables que ces travailleurs miséreux : « Ah ! oui ! songeons à ceux qui restent ! Femmes des condamnés honnêtes du Creusot, vous voilà veuves ! Fils des mineurs, vous voilà orphelins[85] ! » L'emphase exclamative, les interjections et les apostrophes créent les conditions d'un rapprochement empathique avec l'environnement familial des grévistes emprisonnés tandis qu'un oxymore innocente ces derniers.

Plus généralement, dans le contexte du Second Empire, le silence a en lui-même une valeur coercitive : c'est le mutisme que le régime impose à tout potentiel opposant par les moyens de la censure. À la suite du coup d'État de 1851, il frappe en effet les rares journaux républicains qui subsistaient : *La République*, *Le National*, *L'Avènement*, *La Liberté de penser*, *L'Opinion publique*. Des journaux comme *Le Siècle* et *La Presse* cessent leur parution entre le 3 et le 19 décembre pour manifester leur désapprobation. La feuille orléaniste *L'Ordre* disparaît le 15 janvier 1852. Le décret du 17 février 1852 met en place un système d'avertissements et de sanctions destiné à contrôler rigoureusement la parole journalistique. En 1861, seuls quatorze titres de quotidiens parisiens sont autorisés à transmettre des nouvelles politiques. Or, à plusieurs reprises, Vallès lie très clairement le début de la censure au coup d'État. C'est le cas dans *Le Progrès de Lyon*, en 1864 :

> Après la chute de la république, quand pour sauver un monde qu'on croyait en péril, on mit à la liberté des menottes, et que, pour un temps au moins, on

[81] J. Vallès, « Il neige au Creusot », *La Rue*, 29 mars 1870 (Gallica).

[82] *Id.*

[83] Fernand L'Huillier, *La Lutte ouvrière à la fin du Second Empire*, Paris, Librairie Armand Colin, 1957, p. 48.

[84] J. Vallès, « Les femmes des condamnés », *La Rue*, 13 avril 1870 (Gallica).

[85] *Id.*

> établit sur les livres et sur les hommes une surveillance inspirée, dit-on, par la peur du chaos – grands mots avec lesquels on fait de bien pesantes choses ! – le lendemain du 2 décembre, tous ceux qui cherchaient leur voie dans quelque coin du pays de l'esprit se trouvèrent tout d'un coup déconcertés, blessés, ne sachant où donner de la tête et du cœur, et il se fit un silence dans la jeunesse[86].

Il s'agit non seulement d'emprisonner temporairement tel ou tel individu, mais de comprimer à long terme la liberté d'expression, significativement personnifiée. Le début de la censure est envisagé comme un événement à part entière qui prolonge et redouble le coup d'État. C'est un coup brutal, qui assomme en particulier les penseurs, les écrivains et la jeunesse, d'où un état collectif de sidération et de confusion. La trajectoire du poète républicain Joseph Boulmier est à cet égard symptomatique : « Un jour pourtant, on ne songea point à écouter des vers. Le 2 décembre était venu. / Le forum se vida, les orateurs se turent : notre poète rentra silencieux dans la vie pénible, et depuis c'est à peine si l'on se rencontrait[87]. » La carrière des frères Goncourt, ces deux « bourgeois tranquilles[88] », est affectée de manière plus anecdotique :

> Un beau matin, ils prennent une plume, sans qu'ils puissent se rappeler comment l'envie leur en vint. Ils s'échignèrent à faire un livre à moitié fou : *En 18..*, qui parut le matin même du 2 décembre : mauvais temps pour la vente ! On ne les laissa même pas placer des affiches, sous le prétexte qu'*En 18...* pouvait paraître une allusion, ce jour-là[89] ! »

En l'occurrence, il est surtout question d'un insuccès lié aux circonstances particulières de la parution. C'est du moins l'argument qu'avancèrent à l'époque les deux frères pour expliquer l'échec de leur livre, écrit à quatre mains :

> Nous nous jetions à bas de nos lits, et bien vite nous étions dans la rue.
>
> Dans la rue, les yeux aussitôt aux affiches – et égoïstement, nous l'avouons, – au milieu de tout ce papier fraîchement placardé, proclamant un changement de régime pour notre pays, nous cherchions « la nôtre d'affiche », l'affiche qui devait annoncer à Paris la publication d'*En 18..*, et apprendre à la France et au monde, les noms de deux hommes de lettres de plus : *MM. Edmond et Jules de Goncourt*[90].

---

[86] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 399).

[87] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 415).

[88] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 10 novembre 1867 (BNF).

[89] *Id.*

[90] E. et J. de Goncourt, *En 18..* [1851], édition critique par Sylvie Thorel-Cailleteau, Paris, H. Champion, 2011, p. 41.

Vallès aurait pu invoquer les défauts de ce premier ouvrage – que les Goncourt eux-mêmes admettront plus tard[91] – mais il préfère retenir l'épisode de la parution. Ainsi dénonce-t-il au passage la « tourmente[92] » du coup d'État, qui porte en germe une débâcle intellectuelle et artistique, associée au régime du Second Empire. Le journaliste en a personnellement fait les frais à plusieurs reprises et c'est encore à la « rupture structurale[93] » du coup d'État qu'il se rapporte lorsqu'une condamnation judiciaire entraîne une nouvelle suppression de son journal *La Rue*, en janvier 1868 : « Notre tirage n'a pas baissé : mais si ce jugement n'était pas survenu, il eût monté, et, au bout de sept mois, nous arrivions à un succès que n'a atteint si vite aucun journal littéraire, depuis le 2 décembre[94]. » Au début des années 1860, s'entame certes une libéralisation, qui permet la naissance de journaux politiques et une libération partielle de la parole littéraire : « Les années ont passé ; la France libérale s'est soulevée sur ses coudes meurtris, et l'on a reparlé à demi-voix de liberté[95] […]. » Toutefois, le silence contraint par la peur du désordre « dure encore[96] » en 1864. Le régime se libéralise avec la loi sur la presse du 11 mai 1868 ; mais plus d'une quinzaine d'années se sont écoulées depuis le « coup de maillet du 2 décembre[97] ». C'est le constat extrêmement amer que Vallès établit dans *Le Courrier de l'intérieur* du 8 septembre 1868, tout en insistant sur l'idée d'un traumatisme collectif, synonyme d'une longue période de censure et d'autocensure :

> Toute une race en eut le cerveau troublé ; écrivains, artistes et poètes. Avez-vous compté combien Charenton en a pris ? Savez-vous combien le Père-Lachaise en tient ?...
>
> Le coup de maillet fêla ou aplatit les têtes ; ils sentirent sous leur crânes malades la pensée faiblir, la raison s'en aller[98]…
>
> . . . . . .

Le texte vallésien porte habilement la trace de ce silence hébété : les points de suspension forment une double scansion puis se prolongent dans une ligne de points. De tels choix typographiques répercutent formellement le motif du silence, sans pour autant que le journaliste se résigne lui-même au mutisme. Enfin, ce tarissement intellectuel et artistique équivaut à un large phénomène de déchéance mentale et sociale : le retournement autoritaire est présenté comme une source de déraison,

---

[91] « *En 18..*, parut donc ; cet *En 18..*, notre premier enfant, si choyé, si caressé, travaillé et retravaillé pendant un an, œuvre incomplète, gâtée par de certaines imitations Gautier, mais originale jusqu'à l'étrange pour une première œuvre ; première portée dont il n'y a pas à rougir, parce qu'elle contient en germe tous les côtés de notre talent, et tous les tons de notre palette, un peu outrés encore et trop vifs. » Cf. E. et J. de Goncourt, « [Décembre 1851] », *Journal : mémoires de la vie littéraire. 1. 1851-1865*, *op. cit.*, p. 29.

[92] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 10 novembre 1867 (BNF).

[93] J.-P. Boutinet, « L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ? », art. cité, p. 39.

[94] J. Vallès, « À lire », *La Rue*, 11 janvier 1868 (Gallica).

[95] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 415).

[96] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 399).

[97] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1076).

[98] *Id*.

voire de folie. Bien avant Prévert, Vallès suggère que l'ordre des choses peut induire le désordre des êtres. Faut-il donc souhaiter que de justes désordres mettent fin à cet ordre injuste ?

Chapitre 5 – Consentir à la force créatrice de l'événement ?

Si l'année 1851 inaugure une nouvelle ère impériale, placée sous le signe de l'ordre et de la censure, 1857 marque le début de la carrière littéraire et journalistique de Vallès. Après la Révolution française, la Révolution de Juillet et celle de 1848 suivie du coup d'État[1], 1857 est en outre « une date centrale[2] » dans l'histoire de l'ennui. Avec *Madame Bovary* et *Les Fleurs du mal*[3], « [l]'ennui moderne[4] » vient en effet occuper une place majeure dans la littérature. La modernité de Flaubert et de Baudelaire inaugure pour ainsi dire une « *poétique de l'ennui*[5] », qui se manifeste par quelques grandes caractéristiques formelles : le texte est un *analogon* qui donne à éprouver indirectement l'ennui et rejette le lyrisme romantique ; le vide existentiel est rendu « par le plein de l'écriture[6] » ; il s'agit d'un nouveau réalisme descriptif, fondé sur « [l]'intensification expressive des perceptions sensorielles[7] ».

Dès 1857, Vallès entérine le pessimisme social et historique qui succède aux massacres de Juin et à l'avènement brutal du Second Empire lorsque, dans sa « Lettre à Monsieur Jules Mirès », il déplore « l'ennui mortel[8] » et parle d'une « génération découragée, triste dans le repos, avide d'émotions[9] ». Pour autant, il ne cède pas au « vague des passions » du premier XIX^e^ siècle, au désenchantement romantique ni même au « spleen[10] » post-1848 : ces penchants sont d'abord envisagés chez lui comme des faiblesses littéraires. En témoigne la manière dont il

---

[1] Alain Vaillant évoque trois vagues successives d'ennui qui ont submergé la littérature. Cf. A. Vaillant, « L'alchimie de l'ennui dans la modernité littéraire des années 1850 », dans P. Goetschel, Ch. Granger *et al*. (dir.), *L'Ennui. Histoire d'un état d'âme (XIX^e^-XX^e^ siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012, p. 151-161.

[2] Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1969, p. 8.

[3] Voir notamment la chute de l'adresse « Au lecteur » : « Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde ! / Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris, / Il ferait volontiers de la terre un débris / Et dans un bâillement avalerait le monde / C'est l'Ennui ! […] » Cf. C. Baudelaire, *Les Fleurs du mal* [1857], Paris, Larousse, 2004, p. 40.

[4] G. Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, *op. cit.*, p. 8.

[5] A. Vaillant, « L'alchimie de l'ennui dans la modernité littéraire des années 1850 », art. cité, p. 153.

[6] *Id.*

[7] *Id.*

[8] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 9.

[9] *Id.*

[10] Cf. notamment D. Oehler, *Le Spleen contre l'oubli*, *op. cit.*

raille et stigmatise, en 1862, le « *vague à l'âme*[11] » qui emplit d'un « *Vide immense*[12] » le René de Chateaubriand :

> Rien ne l'amuse, rien ne l'émeut ; il bâille au nez de la vie qui passe.
>
> […]
>
> Il ne s'ennuie plus pour de rire, il *s'embête* pour tout de bon.
>
> Ce farceur, qui la demandait *courte et bonne*, la mène bête et triste, et, un beau jour, il meurt de spleen et d'écœurement, dans son agonie tenant d'une main la main de René, de l'autre *le nez du père Aubry*[13].

Sa critique du livre de bord et journal particulier du commandant R. Semmes, paru en 1864, est également symptomatique à cet égard : « Le spleen souvent étouffe l'enthousiasme : [le capitaine] est triste, il s'ennuie ! […] C'est d'une monotonie qui inquiète et désespère[14] ! » Dans ces conditions, le motif vallésien de l'ennui ne réalise pas l'idéal romantique d'une « matérialisation artistique de la pure intériorité[15] » au détriment des actions extérieures : il sert plutôt à faire valoir l'*agir humain*[16], qui paraît aussi attrayant que nécessaire. Or, pour emprunter aux analyses de Ricœur, c'est grâce à l'action humaine que se produit si souvent l'imprévisible de l'événement. En termes arendtiens, si l'histoire, « par opposition à la nature, est pleine d'événements[17] », n'est-ce pas surtout dans la mesure où l'homme est un « être agissant[18] » ? Chez Vallès, fervent opposant au Second Empire, et infatigable pourfendeur du système en place, l'action a en particulier une portée insurrectionnelle. Toutefois, la violence est sa principale pierre d'achoppement. L'impulsion brutale qu'elle suppose et les réactions répressives qu'elle entraîne la rendent très problématique. Du fait de la censure, elle est en plus extrêmement difficile à verbaliser. La possibilité d'événements libérateurs est donc transposée dans les champs du sport et de l'aventure, où s'exercerait pour ainsi dire une violence euphémisée, mais non pas dépourvue d'ambiguïtés.

---

[11] J. Vallès, « Les victimes du livre », art. cité (p. 240).

[12] *Id*.

[13] *Id*.

[14] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 26 septembre 1864 (BNF).

[15] A. Vaillant, « L'alchimie de l'ennui dans la modernité littéraire des années 1850 », art. cité, p. 158.

[16] Cf. notamment P. Ricœur, *Temps et Récit. 3. Le Temps raconté*, *op. cit.*, p. 414-433.

[17] Hannah Arendt, « Qu'est-ce que la liberté ? », *La Crise de la culture : huit exercices de pensée politique* [1954], traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, 1972, p. 221.

[18] *Id.*

Agir et combattre

L'inaction repoussée

Tous les feuilletons vallésiens d'avant 1871 sont traversés par la thématique de l'ennui. Leur optique est d'abord socio-psychologique : au travers de cheminements individuels et privés, la fiction explore l'envers négatif d'une action libératrice et épanouissante. En 1865, l'ennui est une ombre qui guette ou assombrit Jean Delbenne, de part et d'autre du récit. Dès le deuxième chapitre, une éthopée précise combien cette « nature ambitieuse et hardie[19] » tend à fuir la monotonie :

> Nature incomplète, il trouvait plus de plaisir à lutter qu'à vaincre, et dès qu'il avait porté son coup, tout était dit avec la dernière vibration, sa joie s'éteignait, mourait ; il attendait que la fatigue de l'oisiveté lui vînt pour se remettre à l'œuvre et rentrer dans l'arène.
>
> Il se tourna bâillant, désespéré, du côté où l'on aime, et alla chercher près des femmes des émotions pour vivre. Il lui fallait des agitations heureuses ou pénibles, plaisantes ou criminelles qui précèdent ou suivent les histoires de sentiment[20].

Pour l'essentiel transposée sur le plan sentimental, la question n'en reste pas moins rattachée au problème plus général de l'ennui, qui est explicitement présenté – avec la vanité – comme l'un de « ces deux mauvais larrons de la jeunesse[21] ». Un parallélisme de construction en accentue la dimension péjorative dans la seconde moitié du feuilleton : « s'il avait l'amour des périls bruyants, il avait horreur des ennuis stériles[22] ». Ce sentiment est d'ailleurs une cause du désastre amoureux sur lequel finit par chuter l'intrigue, comme l'annonce la déperdition que décrit le chapitre 7 : « L'amour, dans ces longues séances, ne suffisait plus à remplir les heures. Ils rêvaient muets, l'un près de l'autre, lui ennuyé, elle tout inquiète de son silence[23] ! » En 1869, c'est un leitmotiv qui structure littéralement l'intrigue d'*Un Gentilhomme*, un ressort romanesque à part entière : il est commun à plusieurs personnages et inonde plus nettement toutes les sphères de leur existence privée. Le premier chapitre insiste sur l'extrême et inquiétante impassibilité qui caractérise continuellement la comtesse de Vérac : « rien ne bouge […] en elle[24] » ; son visage manifeste une perpétuelle « fixité[25] » ; son costume n'a jamais changé depuis la mort de son mari ; elle est silencieuse, « lugubre, impassible[26] », « froide » et

[19] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 299).

[20] *Id.* (p. 300).

[21] *Id.* (p. 303).

[22] *Id*. (p. 311).

[23] *Id*. (p. 314).

[24] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 33).

[25] *Id.*

[26] *Id.* (p. 34). Les deux citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

« impénétrable ». C'est une existence mortifère que la veuve mène auprès de sa belle-mère, agonisante et méchante. Ainsi s'explique en grande partie l'ennui que subit douloureusement son fils Maurice, comme le souligne le deuxième chapitre. En témoignent d'abord des stigmates physiques : les plis de sa bouche ont été creusés par « le chagrin et l'ennui[27] ». Il étouffe en effet « dans sa tristesse et sa misère[28] » ; il se demande pourquoi on l'envoie jouer dans un « jardin ennuyeux, sombre et glacé[29] » : l'ennui est un sentiment si envahissant qu'il se déporte vers les lieux du quotidien, y compris ceux qui sont *a priori* les plus stimulants. Loin de le dépayser, la régularité des exercices religieux proposés par le séminaire ne change rien à la solitude de l'enfant ; elle le conduit à « rester immobile et muet[30] ». Un jour arrive pourtant « où cette existence passive [est] bouleversée[31] » : Maurice quitte « sa prison[32] » ; il est envoyé chez son oncle François. Il y rencontre sa cousine, « une bouffée de fraîcheur[33] ». Il y mène à ses côtés une vie pétillante et gaie, ponctuée de gestes émancipateurs, qui sont autant d'« incidents [heureux] de la journée[34] » dans une symbolique lumineuse du quotidien : courir dans les champs et dans la cour, sauter des tabourets, bombarder les volailles avec de l'avoine, ou même ouvrir les volets des fenêtres. Le « mouvement » de la ferme contraste positivement avec la vie « immobile » du château. Ainsi, le retour auprès de la mère et de la grand-mère équivaut à un passage du « jour à la nuit[35] », et le jardin du château paraît « plus sombre, plus lugubre que jamais[36] ». À partir du chapitre 6, cette vie « contrainte[37] » fait écho à l'existence « ennuyeuse et bien morne[38] » de Mademoiselle de Laubanil lors des vacances auprès de son père. Elle « péri[t] d'ennui[39] », si bien que la mort de ce dernier lui procure une liberté nouvelle, dont elle veut jouir « comme un prisonnier qu'on délivre[40] ». L'auteur établit un parallèle explicite entre, d'une part, « l'indifférence sévère[41] » du père et, d'autre part, « l'amour muet et froid[42] » de la comtesse de Vérac à l'égard de son fils. Dans les deux cas, l'ennui est le symptôme douloureux d'une éducation faite de sentiments entravés et de contraintes arbitraires, un moyen de dénoncer les maltraitances parentales, bien avant le projet autofictionnel de *L'Enfant*. C'est en quoi *Un Gentilhomme* diffère de *Jean Delbenne*, même si l'oisiveté est aussi pesante pour

[27] *Id*. (p. 36).
[28] *Id.* (p. 37).
[29] *Id.*
[30] *Id.* (p. 39).
[31] *Id.* (p. 40).
[32] *Id.* (p. 44).
[33] *Id.*
[34] *Id*. (p. 50). Les deux citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.
[35] *Id.* (p. 53).
[36] *Id*. (p. 54).
[37] *Id*. (p. 53).
[38] *Id*. (p. 92).
[39] *Id*. (p. 93).
[40] *Id*. (p. 97).
[41] *Id*. (p. 96).
[42] *Id*.

Maurice devenu adulte[43]. De ce point de vue, le personnage de Maurice ressemble à Jean ainsi qu'à Blanche qui, dans *Pierre Moras*, s'ennuie progressivement de la « monotonie[44] », et pour qui « une vie régulière […] [est] impossible[45] ». Là encore, le rejet de l'ennui n'est pas sans fondement autobiographique. Il s'agit d'une crainte presque obsessionnelle de Vallès, comme le suggèrent certaines déclarations sur les hommes natifs du Velay et en particulier l'idée que « rien ne les fatigue comme le repos[46] ». Il est par ailleurs significatif que l'auteur envisage la possibilité de s'ennuyer s'il retournait « au pays[47] ».

Comme ces enfants du Velay et plusieurs de ses protagonistes fictionnels, Vallès compte assurément parmi « ceux qui aiment le bruit, l'action[48] ». Il estime entre tous « ceux qui, jouant leur vie, bravent le danger[49] ». En tant que lecteur et critique littéraire, il prend donc ses distances vis-à-vis des écrivains qui « prêchent le rêve et non l'action[50] ». Un tel parti-pris ne le conduit pas, tant s'en faut, à placer le genre théâtral au-dessus du roman[51]. Ce dernier favorise selon lui la synthèse entre une exploration introspective des états d'âme et un intérêt marqué pour les combats individuels, indissociables des trépidations concrètes. Vallès préfère « au plus beau décor, la page, la simple page où l'écrivain aura tracé, de souvenir ou d'intuition, le milieu dans lequel l'action s'agite[52] ». À ses yeux, le roman ouvre en effet « à l'individu un théâtre et un champ de bataille[53] ». Ces arguments dépassent largement la dichotomie entre les genres romanesque et théâtral ; ils s'étendent aux champs intellectuels de l'histoire et de la philosophie. À l'aune des perspectives tainiennes, le rêve peut être constructif, à condition de porter vers le mouvement et l'action, non pas en tant qu'il s'y oppose : « En faisant l'histoire morale de Musset, M. Taine fait un peu la sienne. Lui aussi, il préfère aux vertus banales les efforts douloureux mais grands, et il rêve, non pas des joies, mais des conquêtes[54]. » Sous la plume vallésienne, l'écrivain et le lecteur sont donc réunis par une recommandation critique qui confine au manifeste littéraire : « Descendons des nuages sur le champ de bataille[55]. »

Vallès déplore le repli des écrivains vers leurs tours d'ivoire, et ses principes ne sauraient se cantonner à une sphère artistique. L'action est à la fois un paradigme

---

[43] Comme il le dit explicitement : cf. *id*. (p. 121).

[44] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 824).

[45] *Id*.

[46] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 septembre 1864 (BNF) (p. 392).

[47] *Id.*

[48] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », *L'Époque*, 27 juillet 1865 (BNF) (p. 776).

[49] J. Vallès, « Les exercices périlleux », *Le Nain jaune*, 24 octobre 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[50] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 décembre 1864 (BNF) (p. 469).

[51] Hannah Arendt considérera par exemple que le théâtre est « l'art politique par excellence ». Cf. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne* [1961], traduit de l'anglais par Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 246.

[52] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 324).

[53] *Id*. (p. 325).

[54] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 438).

[55] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 décembre 1864 (BNF) (p. 469).

littéraire, positivement connoté, et un moteur explicite de son propre rapport à l'existence. Le refus de la monotonie et de l'uniformité, au profit de la vivacité et de l'ardeur, constitue même un fil conducteur qui relie l'enfance à l'âge adulte de l'écrivain. Parmi ses souvenirs provinciaux, associés au jardin du vieil oncle, l'auteur de *La Rue* sélectionne les détails champêtres qui suggèrent métaphoriquement une attirance pour le mouvement et les saillies : « J'adorais surtout les fleurs brillantes, le reflet rouge des pivoines, la bigarrure des tulipes, l'orgueil des lis. […] il me fallait des hautes tiges, les grands panaches, et je préférais une rose vermeille sans odeur à une rose pâle qui embaumait[56]. » Ainsi se colore d'une signification autofictionnelle le jardin de l'oncle François, source d'une agitation heureuse et d'un éveil épanouissant pour Maurice de Vérac, dans *Un Gentilhomme*. Surtout, le motif floral est le lieu de déplacements hypallagiques qui tendent à souligner le panache[57] même de Vallès enfant. Or, à cet égard, l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte sont placés sous le signe de la continuité. En témoigne l'article qui évoque un retour ennuyeux de Londres par la voie maritime :

> J'éprouve, à […] voir [la mer] ainsi plate et muette, la déception que je ressentis, il y a quelque seize ans, à l'Hippodrome devant les combats de taureaux. On m'avait promis le danger, l'audace, et je me trouvais en face de toréadors mis comme des choristes, qui agaçaient des vaches poltronnes comme des moutons. J'aurais voulu qu'il y eût la houle, la fureur, l'orage. Chez certains hommes (je suis de ceux-là à mes heures), la curiosité domine l'inquiétude, l'amour du grand voile le péril. Mais il me faudra, je le crains bien, pour éprouver ces émotions, aller sur d'autres mers et sous d'autres soleils[58] !

L'image du « calme plat » acquiert une résonance négative. Comparée aux attentes vallésiennes, la réalité s'avère bien décevante ; elle contraste notamment avec les promesses d'un roman tel que *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, publié en 1866 :

> Et maintenant je vais lire *Les Travailleurs de la mer* !
>
> Quel beau livre un homme de génie a pu écrire sur cette vie de silence et d'orage, de rêve et d'action, que mènent ces coureurs de mers, sous le soleil et les étoiles, entre ces deux inconnus : le ciel et l'eau[59] !

En définitive, Vallès ne parlera pas des *Travailleurs de la mer*, « peut-être parce qu'il n'eût pu le faire sans louer l'œuvre[60] ». À défaut d'être programmatique, l'annonce est éloquente : elle peut révéler une volonté de synergie entre les deux pôles de l'action et du rêve, moins antithétiques que complémentaires. Comme le souligne une métaphore filée à partir de l'environnement évoqué, il s'agit potentiellement des deux agents inséparables d'un même mouvement vital. Quant à l'expérience vallésienne du voyage maritime, elle n'est propice ni à l'action ni au

[56] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 6 décembre 1865 (BNF) (p. 668).

[57] Le « panache » peut ici revêtir deux significations différentes.

[58] J. Vallès, « Causerie, Londres, 6 août 1865 », *L'Époque*, 9 août 1865 (BNF) (p. 786).

[59] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 14 mars 1866 (BNF) (p. 632).

[60] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1465.

rêve ; elle ne débouche sur « rien, rien qu'une eau calme coupant le ciel clair à l'horizon[61] ». Mais le « franc-parleur[62] » en devenir ne se contente pas d'exprimer sous une forme symbolique le tropisme d'une agitation créatrice ; il revendique de manière explicite la nécessité d'agir concrètement dans la vie réelle. Puisque l'amour du silence et de la « paix sereine[63] » est « égoïste[64] », il faut en appeler non seulement à une philosophie de l'action mais à une véritable éthique de l'*agir* : « – Ma joie est de rêver, mon devoir est d'agir[65] », conclut éloquemment Vallès. Le parallélisme de construction précise et justifie l'opposition entre le rêve et l'action, dans une formule conjuguée au présent et à la première personne, qui s'apparente à une sentence personnelle. L'action doit être « la sœur du rêve[66] », contrairement à ce qu'affirme l'auteur des *Fleurs du mal*. L'aphorisme revêt en même temps une portée générale que confirme, un an plus tard, sa reprise presque mot pour mot : « Il le faut, on le doit : / *Ta joie est de rêver, mais ton devoir d'agir*[67]. » La répétition de l'alexandrin a valeur d'insistance, d'autant que l'injonction fait là encore office d'ouverture conclusive dans l'article. S'opèrent en outre plusieurs décalages significatifs. D'une part, la juxtaposition de verbes prescriptifs en guise d'introduction, l'isolement et la mise en italique de la sentence ainsi que l'ajout d'une conjonction d'opposition tendent à rendre le geste injonctif plus percutant. D'autre part, le passage du « je » au « tu » fait émerger le « nous » d'une communauté éthique, initiée par l'auteur et son lecteur. Cette pluralité inscrite « dans l'horizon d'un *même* monde[68] » s'enrichit plus largement d'un potentiel politique, « puissance[69] » qui se fonde sur la « communauté d'action[70] » – la « mise en commun des paroles et des actes[71] » – telle que l'entend, *mutatis mutandis*, Hannah Arendt. Ainsi peut émerger un « espace où j'apparais aux autres comme les autres m'apparaissent[72] ».

[61] J. Vallès, « Causerie, Londres, 6 août 1865 », art. cité (p. 787).

[62] Au sujet du « franc-parleur », cf. G. Colajanni, « Procédés d'une écriture de résistance et d'opposition dans *Les Réfractaires* », *Autour de Vallès*, *Jeunes vallésiens*, coordonné par Hélène Millot et C. Saminadayar-Perrin, 2002, n° 32, p. 153 et C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 24.

[63] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 18 août 1864 (BNF) (p. 370).

[64] *Id*.

[65] *Id*.

[66] C. Baudelaire, « Le reniement de Saint-Pierre », *Les Fleurs du mal*, *op. cit.*, p. 223.

[67] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », *L'Époque*, 12 mai 1865 (BNF) (p. 687).

[68] Étienne Tassin, *Le Trésor perdu. Hannah Arendt : l'intelligence de l'action politique*, Paris, Payot & Rivages, 1999, p. 261.

[69] H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, *op. cit.*, p. 259.

[70] *Ibid*., p. 257.

[71] *Id*.

[72] *Ibid*., p. 258.

Espaces, temps et actions

Pour Arendt, « l'espace de l'apparence commence à exister dès que des hommes s'assemblent dans le mode de la parole et de l'action[73] ». Cet espace est donc « là, en puissance[74] », partout « où les hommes se rassemblent[75] » :

> Il faut que les hommes vivent assez près les uns des autres pour que les possibilités de l'action soient toujours présentes : alors seulement ils peuvent conserver la puissance, et la fondation des villes, qui en tant que Cités sont demeurées exemplaires pour l'organisation politique occidentale, est bien par conséquent la condition matérielle la plus importante de la puissance[76].

Chez Vallès, le divorce du rêve et de l'action recoupe très directement une disjonction typique – en partie fondée sur les lieux communs et les clichés du siècle – entre la campagne et la ville, et plus encore entre la province et la capitale[77]. La nature n'est pas négative en elle-même – elle est même souvent présentée comme une source de vie, d'énergie et de bonheur –, mais elle est profondément « anhistorique[78] ». Surtout, le motif de la campagne peut constituer un procédé hyperbolique[79] pour souligner en termes imagés l'immobilité et la fixité provinciales « qu'il faut savoir quitter pour un autre monde, celui du mouvement et de l'histoire[80] ». La joie de rêver est liée à l'« existence oisive et calme[81] » de la province, mais le « métier de mélancolique au village ne profite à personne et ne mène à rien[82] ». Si Vallès a l'amour du pays natal, il préfère de loin la fièvre parisienne, ce tourbillon qui saisit d'un « vertige de vie[83] ». L'impératif de l'action est même conditionné par une convocation pressante dans la capitale, comme le souligne cette exclamation balzacienne : « À Paris, maintenant, dans la poussière, la

---

[73] *Ibid*., p. 259.

[74] *Id.*

[75] *Id.*

[76] *Ibid*., p. 261.

[77] Voir notamment *Province-Paris : topographies littéraires du XIX^e siècle*, textes réunis par Amélie Djourachkovitch et Yvan Leclerc, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2000.

[78] Hélène Giaufret-Colombani, « Quelques figures du monde rural chez Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1984, n° 1, p. 76.

[79] Le mot « campagne » se caractérise d'ailleurs par une double acception au XIX^e siècle. « S'il désigne toujours la nature cultivée portant la trace du travail et de la présence humaine, il tend aussi, nous dit en 1867 le *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse, à remplacer dans le langage des Parisiens, le vocable de "province qui s'appliquait, non sans quelque mépris, à toute la France hors Paris" ». Cf. S. Bernard-Griffiths, « Ville, nature et campagne dans *André* (1835) de George Sand », dans *Ville, campagne et nature dans l'œuvre de George Sand : actes du colloque du Centre de recherches révolutionnaires et romantiques*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2002, p. 118.

[80] H. Giaufret-Colombani, « Quelques figures du monde rural chez Vallès », art. cité, p. 76.

[81] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 18 août 1864 (BNF) (p. 370).

[82] *Id.*

[83] *Id.*

fumée, le bruit[84] ! » À plusieurs reprises, et bien avant que la Commune le conduise à toucher « une essence de la ville, "révélée" dans son existence vertigineuse de trois mois[85] », Vallès affiche très ostensiblement son goût pour l'agitation parisienne, jugée préférable au calme provincial. Dès 1857, l'une de ses chroniques pour *Le Présent* oppose « le Parisien[86] » et « l'homme des départements ». Le premier adopte une démarche vive et habile, dans les rues encombrées de la capitale, là où le second « est encore sur l'autre rive, essoufflé, ému, désolé ». Ces deux types, presque ethniques, figurent de manière allégorique un éloignement qui n'est pas seulement géographique. « Tout Paris est là, dans cet homme qui marche » tandis que l'homme des départements est « souvent ridicule, ennuyeux et triste ». C'est ce que confirme, dix ans plus tard, une « Chronique parisienne » pour *La Situation*, tout en explicitant davantage les attentes politiques de Vallès. Le départ de Paris pour la province est certes moins désespéré sous le Second Empire que dans les années 1848-1851 : « Les arbres paraissaient stupides ! – En effet, est-ce qu'on parlait politique là-dessous ? Où donc les orateurs du peuple, les interpellations, les aventures, la lutte[87] ? » Après les massacres de Juin puis le coup d'État, la fièvre de cette période a laissé place au silence, qui s'est fait « un peu partout, à Paris comme là-bas[88] » ; Vallès a donc moins « peur de la province[89] » qu'auparavant. Les séjours provinciaux n'en restent pas moins temporaires ; ils sont envisagés comme de simples vacances qui permettent de mieux reprendre pied ensuite dans l'effervescence de la grande ville :

> À Paris seulement aussi on peut travailler, et l'on sait écrire. La province pousse à l'indifférence ou [au] rêve. Il faut y revenir pour se reposer, mais on ne gagnerait guère de batailles si les soldats s'éloignaient du combat pour aller respirer le frais ou cueillir la marguerite au pied des arbres. – Pierre, faites mes malles : je pars ce soir[90].

Comme la nature est un lieu de convalescence auquel « reviennent toujours, pour s'y refaire, les blessés de l'action et du rêve[91] », le refuge de la campagne provinciale « "sert à recréer les forces du lutteur" qui, pour entrer dans l'histoire, doit rejoindre l'en-dehors urbain[92] ». C'est ce que suggère autrement une métaphore *in praesentia* de la contemplation aérienne au sujet du voyage de Vallès à bord du *Géant* :

> Ce ballon avec dix hommes, là-haut, c'était la province en bas avec mille âmes : on devient petit en s'isolant, et il faut redescendre dans la grande arène,

---

[84] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 687).

[85] R. Bellet, « Rue de Paris et Tableau de Paris, Vieux Paris et Paris révolutionnaire », *Paris au XIX^e^ siècle : aspects d'un mythe littéraire*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1984, p. 148.

[86] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 septembre 1864 (BNF) (p. 64). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[87] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 29 septembre 1867 (BNF) (p. 981).

[88] *Id.* (p. 983).

[89] *Id.*

[90] *Id.* (p. 985).

[91] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 324).

[92] Caryl Lloyd, « Le privé, le public et la politique chez Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1985, n° 2, p. 57.

> alors même qu'on est sûr d'y souffrir seulement ! – jusqu'au jour où il y aura aussi dans l'air des batailles : alors on organisera des trains pour la terre[93].

De ce point de vue, le voyage à Londres est une expérience moins plaisante, plus solitaire et plus amère. Jugée à l'aune des critères vallésiens, la capitale anglaise est moins proche de Paris que d'une province insipide, insignifiante, voire stérile : « Un Français qui rôde dans ces longues rues est tout étonné de ne point trouver un visage sur lequel il puisse épeler l'histoire d'une vie troublée et s'ennuie de ne pas rencontrer un homme dont la mise trahisse le métier ou fasse deviner les malheurs[94] ! » Vallès reprend à son compte le *topos* d'un « face-à-face[95] » civilisationnel entre Paris et Londres, entre la France et l'Angleterre, mais il insiste pour sa part sur la combativité des Parisiens, dans des rues pittoresques et propices aux secousses historiques.

La capitale française est un lieu d'activité et de vie qui contraste avec l'ennui provincial ou londonien, au moins durant la semaine, car le dimanche est un temps à part, où les Parisiens prennent des airs de vacanciers en province, ont l'allure de Londoniens éteints :

> Combien triste et banal ce voyage à travers cette foule épaisse, où se pressent, se mêlent et se heurtent les acteurs en vacance de la grande comédie humaine ! Pas une figure ne se détache en traits heureux sur le fond terne du tableau. Hier samedi, avant-hier, tous les autres jours enfin, les visages reflétaient les âmes, la lèvre était plissée, le pas rapide, le geste vif, le front inquiet, l'œil ardent. Aujourd'hui, le masque est tombé ; on ne voit que des têtes banales sur des épaules bien couvertes ; sourires fades, airs béats[96].

La promenade dominicale d'une « foule tranquille[97] » – essentiellement concentrée « sur les boulevards, rue de Rivoli, dans les jardins publics, aux Tuileries, aux Champs-Élysées[98] » – est bien triste en comparaison de l'agitation générale qui caractérise les rues parisiennes durant « la semaine[99] ». Ces « journées longues[100] » du dimanche répondent aux « longues rues[101] » de la capitale anglaise. Elles

---

[93] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », *La Situation*, 20 et 24 août 1867 (BNF) (p. 970).

[94] J. Vallès, « Paris-Londres », *L'Événement*, 7 février 1866 (BNF).

[95] Claire Hancock, *Paris et Londres au XIX^e^ siècle. Représentations dans les guides et récits de voyage*, Paris, CNRS Éditions, 2003, p. 9. Cf. aussi *La Représentation de Londres dans la littérature et dans les arts*, organisé par le Groupe d'Études et de Recherches Britanniques de l'U.E.R. des pays de langue anglaise de l'université de Bordeaux III, Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1983.

[96] J. Vallès, « Le dimanche d'un jeune homme pauvre ou le septième jour d'un condamné », *Le Figaro*, 1^er^ novembre 1867 (Gallica) (p. 255).

[97] *Id.*

[98] *Id.*

[99] *Id.*

[100] *Id.* (p. 263).

[101] J. Vallès, « Paris-Londres », art. cité.

opposent au « bruit du combat[102] » un silence stérile que troue seulement le martèlement mécanique du temps qui passe : « Rien que la voix des horloges qui se répondent d'une tour à l'autre ! Les autres jours, on tend l'oreille, on compte les coups ; elles sonnent l'heure du travail ou du plaisir, marquent un accident, rappellent une promesse ou un devoir[103]. » Les événements qui ponctuent les jours ouvrables font surgir l'imprévu, la nouveauté ou bien rythment les activités quotidiennes. Lors du repos dominical, la « vie[104] » de la semaine disparaît en même temps que se vide un grand nombre de rues parisiennes. Vallès reprend ici le poncif de « l'ennui dominical[105] » qui s'est notamment répandu avec « la disparition du dimanche festif et populaire à partir des années 1850 et la transformation de la vie dominicale selon les normes de la société bourgeoise[106] ». Il est significatif qu'en ce morne « jour de repos[107] » on cherche « quel camarade l'on pourrait bien aller voir pour égorger l'ennui[108] ». Mais ce « jour pâle et mélancolique[109] » n'est pour ainsi dire que « le jour de fête des vaincus[110] ». Seuls les hospitalisés, les prisonniers, les « exilés de la vie militante[111] » qu'on a jetés à Sainte-Pélagie peuvent bénéficier de ce moment dédié aux visites de leurs proches. Encore ce regain hebdomadaire de sociabilité n'est-il pas toujours assuré :

> Les cœurs battent dans la prison quand le pas du gardien préposé au parloir retentit dans la galerie. « Est-ce pour moi que l'on vient ? » se dit chacun en prêtant l'oreille. Et l'on reprend triste et découragé sa promenade solitaire, si c'est un autre nom qu'a prononcé la voix indifférente de l'homme à casquette étoilée d'argent[112].

Quant au « dimanche du jeune homme pauvre », il est pour Vallès – aux antipodes de la poésie murgérienne des dimanches misérables et heureux – le « septième jour d'un condamné[113] ». La mansarde, en particulier, est « triste comme la cellule d'un captif ou comme la chambre d'un exilé[114] ». Qu'elle soit explorée de l'intérieur ou envisagée depuis l'extérieur – et comme le souligne le sous-texte du réquisitoire hugolien –, la prison est un référent éminemment négatif. Elle est en l'occurrence l'espace-temps par excellence d'une inaction contrainte et inévitable.

---

[102] J. Vallès, « Le dimanche d'un jeune homme pauvre ou le septième jour d'un condamné », art. cité (p. 263).

[103] *Id.*

[104] *Id.* (p. 254).

[105] Cf. Robert Beck, « Expression d'un vide ? L'invention de l'ennui dominical au XIX^e^ siècle », dans *L'Ennui. Histoire d'un état d'âme (XIX^e^-XX^e^ siècle)*, *op. cit.*, p. 237-247.

[106] *Ibid*., p. 243.

[107] J. Vallès, « Le dimanche d'un jeune homme pauvre ou le septième jour d'un condamné », art. cité (p. 249).

[108] *Id*.

[109] *Id*. (p. 247).

[110] *Id*. (p. 252).

[111] *Id.* (p. 253).

[112] *Id.*

[113] Voir le titre : *id*. (p. 247).

[114] *Id.* (p. 263).

Le « paradigme carcéral[115] » est un « point de vue privilégié de remise en perspective du social[116] », aux antipodes de la rue parisienne, « espace ouvert, chaud, social[117] », « réserve d'anarchie[118] », « imperméable à la hiérarchisation[119] ». Mais, loin de céder au mythe romantique de l'enfermement, au culte des « [m]artyrs de la liberté ensevelis dans les cachots de la tyrannie[120] », Vallès démystifie la prison, qui apparaît comme « l'aboutissement d'un ordre social essentiellement disciplinaire[121] ». *La Rue* du 15 juin 1867 est édifiante à cet égard : le journaliste y détaille le quotidien extrêmement ennuyeux et morne des prisonniers à Mazas, où il a lui-même été incarcéré le 21 juillet 1853, pour un mois et demi, après le complot dit de « l'Opéra-Comique ». Revient sur le mode exclamatif le leitmotiv dominical des « journées […] longues[122] », d'autant que la cloche réveille les prisonniers dès six heures du matin, « en plein songe[123] ». S'ensuivent plusieurs tâches « domestiques » qui ont au moins le mérite d'occuper le prisonnier : il faut dépendre le hamac, faire le lit, balayer. Les étapes du petit-déjeuner et de la toilette font que le « temps se pass[e][124] » plutôt agréablement jusqu'à neuf heures. L'attente de la gamelle de soupe au guichet devient un « but[125] » à part entière, dont l'auteur s'amuse à travers plusieurs traits d'humour. Après le déjeuner, il faut ainsi patienter jusqu'à trois heures « pour avoir une émotion nouvelle, quoique déjà connue, celle de la gamelle replacée sur la tablette et repassée par le guichet[126] ». L'antithèse d'une « émotion nouvelle », qui ne serait pas pour autant inédite, sape l'idée même de nouveauté. Aux nombreux imparfaits et présents d'habitude s'ajoutent des compléments circonstanciels de temps, qui placent toutes les actions humaines sous le signe d'une répétitivité monotone : « le matin[127] » ; « [l]e soir[128] » ; « [l]e dimanche[129] ». Il s'agit d'une routine non seulement quotidienne mais hebdomadaire, mensuelle, qui peut s'étirer durant toute une année. Le poids de l'ordre et de la contrainte est tel, la latitude du prisonnier est si restreinte, que les événements porteurs de désordre sont eux aussi absorbés par l'habitude et le systématisme :

> Du bout d'une galerie partait toujours les dimanches, au même moment, un cri accentué à la Hiroux :

---

[115] Cf. C. Saminadayar-Perrin, « Paradigme carcéral et modèles sociaux : Jules Vallès l'Enfermé », *Romantisme*, *Prisons*, 2004, n° 26, p. 39-52.

[116] *Ibid*., p. 41.

[117] R. Bellet, « Jules Vallès et Paris : le provincial naturalisé parisien », art. cité, p. 52.

[118] Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 362.

[119] G. Colajanni, « Le cérémonial comme duperie et la parole quotidienne », art. cité, p. 132.

[120] *Id.* Cf. aussi Jacques Berchtold, *Les Prisons du roman*, Genève, Droz, 2000.

[121] C. Saminadayar-Perrin, « Paradigme carcéral et modèles sociaux : Jules Vallès l'Enfermé », art. cité, p. 44.

[122] J. Vallès, « Mazas », *La Rue*, 15 juin 1867 (Gallica) (p. 942).

[123] *Id*. (p. 943).

[124] *Id*.

[125] *Id*.

[126] *Id.*

[127] *Id.* (p. 942).

[128] *Id.* (p. 946).

[129] *Id.*

« Ohé Léon ! »

> Les gardiens ôtaient leurs souliers et se faufilaient, tendant l'orteil, prêtant l'oreille : ils ouvraient brusquement nos cellules. Jamais ils ne surprirent le coupable, au cri duquel répondait quelquefois un petit chant de merle[130].

Pour tromper « l'ennui plus horrible que la douleur, l'ennui dans lequel on enfonce comme un naufragé dans la vase[131] », pour « tuer le temps, égorger l'ennui[132] », on se distrait comme on peut. « On[133] » s'adonne à des jeux enfantins comme par exemple compter et recompter les briques du carreau. Le promenoir, également silencieux, peut certes offrir quelquefois des sensations agréables : l'écoulement d'une fontaine entourée de fleurs colorées[134], le souffle du vent, la vision d'une accolade amoureuse au loin. Mais le plus souvent, on ne peut même pas voir les autres prisonniers ; on n'aperçoit que les gardiens qui font leur ronde. Le pronom personnel indéfini élargit la portée du souvenir personnel à tous les individus qui ont été, sont ou seront emprisonnés à Mazas, aux prisonniers politiques[135] et, au-delà, à bien des prisonniers de l'époque.

Dans le texte, le mouvement répétitif et circulaire des gardiens mime pour ainsi dire le cycle infernal de l'ennui dont souffrent les prisonniers, d'ailleurs apparentés à des animaux en cage, à des chevaux de cirque[136]. L'image vallésienne peut rejoindre les analyses foucaldiennes qui associent « enfermement dans la cellule et enfermement dans un temps circulaire[137] » : « La prison est sans extérieur ni lacune, elle ne s'interrompt pas, sauf sa tâche totalement achevée ; son action sur l'individu doit être ininterrompue : discipline incessante[138]. » De surcroît, les prisonniers sont systématiquement condamnés à revenir, au bout d'une heure, dans leur cellule, entre les « éternels murs blancs sur lesquels [fait] tache l'affiche du règlement, où rien n'accroch[e] le regard[139] ». Ces murs immaculés sont une synecdoque de la prison elle-même, lieu rénové, blanchi, lumineux, qui dissimule sous les masques de la philanthropie une domestication perverse des individus[140].

---

[130] *Id*.

[131] *Id.* (p. 944).

[132] *Id.*

[133] *Id.*

[134] Revient le motif floral évoqué ci-dessus (l'amour des « grands panaches » notamment).

[135] Construite en 1850, la prison de Mazas accueillit les députés arrêtés lors du coup d'État, puis les opposants au Second Empire.

[136] Par cette image, l'enfermement connote d'ailleurs l'ordre conservateur de la tradition. Cf. J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 12 février 1866 (BNF) (p. 612) : « il faut bien avouer aussi que le monde ressemblerait au cheval blanc qui tourne éternellement dans le cirque, si l'on ne demandait aux gens que d'être *austère*, de s'attacher, comme Cynégire, à la tradition, et de fermer à tous les bruits nouveaux leurs oreilles bourrées de coton rouge ».

[137] Cécile Robelin, « Les lieux d'enfermement dans *Le Tableau de Paris* », *Autour de Vallès*, *Relire le* Tableau de Paris, coordonné par C. Saminadayar-Perrin, 2011, n° 41, p. 53.

[138] M. Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 238.

[139] J. Vallès, « Mazas », art. cité (p. 945).

[140] Critique de la modernité carcérale que développera et radicalisera notamment *Le Tableau de Paris*, série d'articles parue d'abord en 1882-1883.

Ainsi s'organise une existence dépourvue d'irrégularités et de surprises, vierge du moindre dérèglement, à l'intérieur d'un lieu clos, « clé de la soumission sociale[141] ». Dans une hyperbole surtout rhétorique qui confine à l'adynaton[142], Vallès préfère même à cette mécanique bien huilée l'événement radical et ultime qu'enclencherait le mécanisme de la guillotine : « je souhaiterais plutôt l'échafaud qui tue que la cellule qui garde, désespère et rend fou[143] ». L'événement de l'exécution est alors envisagé comme un « supplice[144] » beaucoup moins long que l'emprisonnement, littéralement aliénant[145]. La comparaison se vérifie au sens propre à travers le cas des prisonniers condamnés à mort, dont l'existence est presque réduite à néant, bien avant que la lame de la guillotine ne les précipite brutalement dans l'abîme. Ils « écoutent une mouche qui vole, regardent un caillou qui luit[146] », écrit le journaliste pour *Le Courrier du dimanche* en octobre 1865. Pour les prisonniers, quels qu'ils soient, un « rien » donc « [t]out fait événement dans ce silence[147] ». En témoigne aussi une analyse de portée générale relayée par le narrateur de *Pierre Moras* :

> Le bruit d'une feuille sèche, qui en tombant frôle les barreaux, le tintement des heures, le clic-clac d'une clé, le soupir d'un voisin, un cri dans la rue lointaine, le bourdonnement d'une mouche, la vue d'un oiseau coupant le bleu du ciel, l'éclat d'un rayon de soleil où danse la poussière dans l'or, ce sont ces riens qui parlent aux nerfs, et occupent le corps tendu du prisonnier[148].

En même temps, la modernité carcérale a ceci de paradoxal et de sournois qu'elle inflige aux prisonniers un supplice en apparence plus doux que les anciens cachots d'inspiration médiévale. En résulte moins la révolte qu'une forme de « résignation animale[149] ». Dans un endroit dont l'austérité sévère évoque le couvent, l'événement n'émane pas non plus des condamnés, qui ne cèdent pas autant qu'on pourrait s'y attendre aux éclats émotionnels et aux esclandres :

> Dans les vrais bagnes, au fond des maisons centrales, derrière les murs qui séparent l'homme coupable du théâtre de ses folies ou de ses crimes, on ne pousse point de sanglots, on ne jette pas de blasphèmes ; la vie s'écoule silencieuse et calme[150].

C'est que, « dans cette vie réglée par les juges et surveillée par les gardes-chiourme, dont les étapes sont marquées heure par heure[151] », « la régularité bourgeoise et

---

[141] C. Robelin, « Les lieux d'enfermement dans *Le Tableau de Paris* », art. cité, p. 51.

[142] Vallès s'est prononcé à maintes reprises contre la peine de mort et, en l'occurrence, il s'appuie sur l'exemple des peines d'emprisonnement américaines qui s'étendent à dix ans.

[143] J. Vallès, « Mazas », art. cité (p. 947).

[144] *Id.* (p. 942).

[145] La prison est même aliénante au sens propre, c'est-à-dire qu'elle asphyxie la pensée et « aboutit à la folie » : cf. *id*. (p. 944).

[146] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 1er octobre 1865 (BNF) (p. 555).

[147] J. Vallès, « Mazas », art. cité (p. 943).

[148] J. Vallès, *Pierre Moras*, art. cité (p. 781).

[149] J. Vallès, « Mazas », art. cité (p. 944).

[150] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 juillet 1865 (BNF) (p. 794).

[151] *Id*.

saine des habitudes[152] » étouffe – au moins temporairement – toute velléité de sédition, neutralise tout désir de dissidence chez les hors-la-loi. La réflexion dépasse de loin l'idée explicite – au centre de cet article significativement subsumé sous le titre « La Servitude[153] » – que tous les hommes sont « des galériens de par des hasards douloureux ou l'influence sombre de la misère[154] ». Dans une optique pré-foucaldienne, Vallès suggère que la prison « ne fait, en enfermant, en redressant, en rendant docile, que reproduire, quitte à les accentuer un peu, tous les mécanismes qu'on trouve dans le corps social[155] », que c'est « une caserne un peu stricte, une école sans indulgence, un sombre atelier, mais, à la limite, rien de qualitativement différent[156] ». Sur ce point, il est révélateur qu'on désigne « à la fureur des lois ceux qui pensent comme ceux qui tuent[157] ».

Après 1871, Vallès développera et accentuera sa critique d'un système destiné à dompter les corps ainsi qu'à châtier « le cœur, la pensée, la volonté, les dispositions[158] ». La prison est une incarnation exemplaire de cet « idéal réclusionnaire[159] » qui s'illustre à travers des espaces institutionnels – ces « frères cadets de la caserne[160] » que sont le collège, le lycée, l'hôpital psychiatrique, dans une moindre mesure la bibliothèque[161] – ou privés, comme la famille[162]. Mais avant 1871, l'écrivain-journaliste vise surtout le régime censorial qui fait de la société du Second Empire une « prison à ciel ouvert ». En témoigne très bien son article paru dans *L'Époque* du 27 juillet 1865, adressé à son rédacteur en chef, Ernest Feydeau. Vallès y évoque les contraintes qui lui ont été imposées et les censures qui ont muselé le journal lui-même, en recourant à plusieurs reprises au vocabulaire carcéral. Il se dit d'abord « gêné dans les liens où […] garde captif […] la tyrannie des règlements et des préjugés[163] », se souvient avec amertume de « procédés administratifs et pénitentiaires[164] », et il pourfend l'allusionnisme qui lui permettrait seulement d'effleurer « avec la barbe de [s]a plume des abus [qu'il veut] attaquer à outrance, […] meurtrir avec les anneaux de [ses] chaînes[165] ». Enfin, il refuse expressément de « s'enrégimenter sous la bannière de l'opposition classique[166] »,

---

[152] *Id*.

[153] L'une des six parties de l'ouvrage *La Rue*, dans lequel a été repris l'article.

[154] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 juillet 1865 (BNF) (p. 795).

[155] M. Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, *op. cit.*, p. 235.

[156] *Id.*

[157] J. Vallès, « Mazas », art. cité (p. 947).

[158] M. Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, *op. cit.*, p. 24.

[159] C. Saminadayar-Perrin, « Paradigme carcéral et modèles sociaux : Jules Vallès l'Enfermé », art. cité, p. 46.

[160] Cf. J. Vallès, « L'autre Caserne », *Le Cri du peuple*, 15 avril 1884, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 1340.

[161] Cf. J. Vallès, *Le Tableau de Paris* [1932], Paris, Berg International Éditeurs, 2007.

[162] Sur ce point, voir en particulier *L'Enfant*.

[163] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 771).

[164] *Id.* (p. 772).

[165] *Id.* (p. 773).

[166] *Id.*

cette « autre caserne[167] » qui remplacerait la prison. Là encore, il s'agit d'un emprisonnement sournois, qui ne dit pas son nom, dans une « démocratie autoritaire qui veut se faire passer pour la liberté[168] ». La censure de 1865 est une version faussement atténuée des sanctions qui s'appliquaient sous la Monarchie de Juillet, tout comme les nouvelles prisons n'adoucissent qu'en apparence les conditions de détention des geôliers. C'est pourquoi la répression moderne s'avère redoutable. La nouvelle législation empêche en particulier les événements retentissants que sont censés constituer les procès politiques :

> Il n'y a pas, pour compenser les années de prison et couvrir les frais de l'amende, la joie bruyante des plaidoyers hardis, l'honneur d'exposer bravement sa liberté ; rien de tout cela, rien ! C'est la mesure administrative qui arrive, vous fait une entaille au front, et peut un jour vous tuer ! C'est le châtiment sans bruit, LA MORT SANS PHRASES !
>
> […]
>
> Quelle tristesse de se sentir ainsi captif : moins, certes, parce qu'il y a danger, que parce que la pensée est amoindrie[169] !

De manière significative, Vallès s'en prend à la législation préventive, qu'il faudrait supprimer, tout autant qu'aux mesures répressives contre la presse. L'article qu'il consacre à la liberté de la presse et adresse à Émile de Girardin le 18 janvier 1865 est éloquent à cet égard, d'autant qu'il s'emploie à dénoncer la pensée trompeusement libérale de Frédéric Morin : « Il crée un royaume des *actions* et une république des *idées*. Pour les dernières, il admet l'impunité parfaite ; pour les premières, il exige, s'il lui convient, un châtiment[170]. » Ce raisonnement sophistique repose sur une distinction confuse qui tend précisément, sous un régime autoritaire comme celui du Second Empire, à transformer toute « idée » jugée gênante ou subversive en « action » :

> Il suffira, pour nous envoyer à Sainte-Pélagie ou à Cayenne, de confondre un peu l'idée avec l'action. Les procureurs s'y entendent ! Deviendra « action » toute « idée » des vaincus qui sera dangereuse pour les vainqueurs. Histoire éternelle de la pensée écrasée par la brutalité[171] !

La censure impose un espace-temps de l'inaction, élargi à la société entière, surtout du point de vue des opposants au gouvernement en place, quand bien même leurs « actions » n'auraient qu'une consistance verbale. C'est ce que confirme enfin le premier article de Vallès dans *La Rue* de 1870, « retour réflexif sur treize années de

---

[167] Pour reprendre l'expression que Vallès utilisera dans *Le Cri du peuple* du 15 avril 1884.

[168] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 773).

[169] J. Vallès, « Causerie. Monsieur Prudhomme, M^e^ Pet-de-Loup », *L'Époque*, 29 juin 1865 (BNF) (p. 835-836). Voir à ce sujet, le commentaire de Vallès au sujet des cachots médiévaux : « Le cachot du Moyen Âge, obscur, filtrant l'eau froide, plein de rats, était moins affreux ! On pouvait s'en échapper, au moins ; on arrivait à voir clair dans les ténèbres et l'on pouvait creuser sous les pierres, tâter les murs, tenter la fuite ! » : cf. J. Vallès, « Mazas », art. cité (p. 944).

[170] J. Vallès, « La liberté de la presse », *La Presse*, 18 janvier 1865 (Gallica) (p. 491).

[171] *Id.* (p. 495).

combat littéraire, et quelques années de combat politique[172] ». Adressé au rédacteur de *La Marseillaise*, Arthur Arnould, le texte file très distinctement la métaphore de la censure comme « emprisonnement idéologique[173] ». Vallès s'y proclame « [l]ibre de mesurer sa prison[174] » et étend ce constat très amer aux écrivains-journalistes de l'époque qui ont essayé, selon lui, de secouer « le sommeil de la foule[175] » et de réveiller la « conscience humaine[176] ». « [N]ous sommes aujourd'hui à terre, la langue, les pieds et les mains liés[177] », écrit-il dans une image frappante qui dénonce l'inaction radicale à laquelle contraint l'emprisonnement, en s'inspirant cette fois[178] d'une mystique romantique et d'une martyrologie politique du cachot. C'est pourquoi il annonce qu'il va se défaire de sa violence pamphlétaire et devenir un « ermite[179] » au sein même de cette société carcérale : il s'agira désormais d'écrire « des choses simples, tranquilles, dont les geôliers ne doivent pas s'effrayer[180] ». Ces adieux à la polémique journalistique – récemment engagée par *La Marseillaise* dont le « titre-drapeau a un accent révolutionnaire très clair[181] » – sont en partie liés au soulèvement avorté lors des funérailles de Victor Noir. Ceux qui voulaient mettre à bas l'Empire se sont souvenus de la « promenade des cadavres » qui avait déclenché la Révolution de février 1848, ou encore des funérailles insurrectionnelles du général Lamarque en juin 1832[182], dont Vallès avait lu le récit dans l'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc. Mais l'insurrection n'a pas eu lieu : mené par Rochefort, le cortège s'est vu refuser l'entrée du Corps législatif, et a fini par se disperser. *L'Insurgé* gardera une trace de cette occasion manquée de « journée révolutionnaire[183] ». Est-ce à dire que Vallès nourrit, avant 1870, l'espoir d'une « action politique[184] », non seulement combative mais insurrectionnelle, en vue de faire sauter les verrous et tomber les barrières d'un système impérial jugé autoritaire et injuste ?

---

[172] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1755.

[173] La formule est empruntée à J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*, p. 186.

[174] J. Vallès, « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise », *La Rue*, 17 mars 1870 (Gallica) (p. 1147-48).

[175] *Id.*

[176] *Id.*

[177] *Id.*

[178] Voir les analyses ci-dessus sur le rejet vallésien d'une certaine mythologie du cachot.

[179] J. Vallès, « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise », art. cité.

[180] *Id.*

[181] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 276.

[182] Sur ce point, voir notamment T. Bouchet, *Le Roi et les Barricades : une histoire des 5 et 6 juin 1832*, Paris, S. Arslan, 2000.

[183] F. Marotin, « Action politique et révolution (1868-1870) », *Autour de Vallès*, *Vallès et les cultures orales*, 2014, n° 44, p. 287. Vallès écrit d'ailleurs : « Il y a deux mois, deux mois, j'étais plein d'espoir ! » Cf. J. Vallès, « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise », art. cité (p. 1147).

[184] Pour reprendre l'expression de F. Marotin citée dans le titre ci-dessus.

Pour l'insurrection ?

Dans le contexte du Second Empire, l'antagonisme vallésien entre l'ennui, l'oisiveté, le rêve, d'une part, et l'agitation, l'« audace[185] », voire le combat, d'autre part, revêt des implications politiques qui, pour n'être pas systématiques[186] et bien que souvent implicites[187], ne font aucun doute. S'esquisse en filigrane une réflexion sur l'espace-temps privilégié de l'événement politique, lui-même envisagé dans sa capacité à subvertir l'ordre dominant. D'abord, il n'est pas anodin que Vallès justifie son amour de la ville par les luttes qu'il y a menées, par les souffrances qu'il y a endurées, mais surtout par les « revanches[188] » qu'il veut y prendre. À ses yeux, l'espace urbain et *a fortiori* Paris sont beaucoup plus propices que la campagne et la province aux « luttes[189]/batailles[190] », qui fertilisent elles-mêmes le terreau insurrectionnel. Certes, le locuteur de 1865 est très éloigné des « années brûlantes[191] » où l'air était « chargé de poudre[192] » et où quitter Paris était un déchirement pour celui qui croyait « qu'on allait faire une révolution ou déclarer la guerre sans [lui][193] ». D'ailleurs, pour ce Vellave, « les volcans morts portent aussi une promesse insurrectionnelle[194] » :

> Pays curieux que ce Velay, où les torrents ont fait les chemins et où les volcans grondent sous la neige ! Race étrange, dont les fils portent tous au cœur un besoin terrible de liberté, et même l'instinct de la révolte, si bien que leur vie est toujours troublée[195] […].

Celui qui applaudit constamment aux « révoltés[196] » peut même rester à « regarder sur les branches coupées couler la sève[197] ». Les arbres sont alors des projections rurales de « ces têtes taillées dans le bois noueux que travaille la sève[198] » de la « colère[199] », pour lesquelles le provincial devenu parisien éprouve un attrait et une affection explicites. Mais, comme chez bien d'autres penseurs du siècle – alors que la Commune n'a pas encore revitalisé le motif vallésien de la sève au contact du

---

[185] Sur ce point, voir notamment la réinterprétation emblématique du « coup de Jarnac » qui, explique Vallès, « ne signifie pas seulement habileté, mais audace » : cf. J. Vallès, « Paris. Le coup de Jarnac », *L'Événement*, 18 février 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[186] Dans les feuilletons en particulier.

[187] En raison de la censure notamment.

[188] J. Vallès, « À travers champs », *L'Époque*, 6 mai 1865 (BNF) (p. 678).

[189] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 29 septembre 1867 (BNF) (p. 981).

[190] *Id*. (p. 985) et J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », *La Situation*, 24 août 1867 (BNF) (p. 970).

[191] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 775).

[192] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 29 septembre 1867 (BNF) (p. 981).

[193] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 775).

[194] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 48.

[195] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 septembre 1864 (BNF) (p. 392).

[196] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 mars 1864 (BNF) (p. 343).

[197] J. Vallès, « À travers champs », art. cité (p. 678).

[198] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 mars 1864 (BNF) (p. 343).

[199] *Id.*

sang parisien « qui roule la force et l'envie d'être libre[200] » –, la capitale française n'en reste pas moins l'une des métonymies privilégiées de l'insurrection ; il s'agit de « Paris, l'insurrection capitale[201] ». À cet égard, il n'est guère étonnant qu'au cœur du Second Empire, Vallès déplore l'absence dominicale de la vie insufflée par le « gamin de Paris, cette sauterelle de la rue […] jetant au vent son coup de sifflet ou sa chanson[202] », avant que l'échec de la Commune ne « tue[203] » réellement le mythe[204]. Les occurrences précommunardes de la périphrase sont certes rares, mais la métaphore rualiste et pré-hugolienne[205] souligne que le futur Gavroche – qui naît dans *Les Misérables* en 1862 et ressurgit plus tard chez Vallès – est déjà l'incarnation emblématique d'un Paris populaire et insurrectionnel. La scène symbolise d'autre part la disparition du dimanche festif, qui « signifiait aussi le contrôle de l'espace public par les éléments populaires des villes[206] ». Après les révolutions et les soulèvements qui ont émaillé le siècle depuis 1830, et surtout après les révolutions de 1848, une partie des élites cherche à « retirer le peuple de ces endroits stratégiques que constituent les boulevards et autres grandes promenades urbaines[207] ». À ce sujet, Vallès se souvient peut-être que des « homme[s] convaincu[s][208] », tels Blanqui et Barbès, avaient d'abord choisi la date du dimanche 5 mai 1839 pour leur tentative de soulèvement, avant de la repousser au dimanche suivant, le 12 mai. Ce maintien du dimanche peut notamment s'expliquer par « la foule des promeneurs "endimanchés" qui peuplent les boulevards et autres promenades de la capitale, constituant ainsi un éventuel potentiel révolutionnaire[209] ». Enfin, l'emprisonnement dont souffrent bien des individus, à

---

[200] J. Vallès, « Une autre prison », *Le Tableau de Paris*, *op. cit.*, p. 130. Cf. aussi J. Vallès, « Paris, fruit de la province », *Le Tableau de Paris*, *op. cit.*, p. 102 : « Tout ce qu'il y a d'intelligence et d'énergie française vient prendre sa force, mais aussi laisse couler de sa sève, entre les pavés de Paris si fréquemment soulevés ! »

[201] Jean-Claude Caron, « Paris, capitale de l'insurrection », dans J.-C. Caron (dir.), *Paris, l'insurrection capitale*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2014, p. 12.

[202] J. Vallès, « Le dimanche d'un jeune homme pauvre ou le septième jour d'un condamné », *Le Figaro*, 1er novembre 1867 (Gallica) (p. 254).

[203] Cf. R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 255. « Le dernier frère de Gavroche a été, en 1871, atteint, comme son aîné, par les coups de feu de la bataille ». Cf. J. Vallès, *Le Tableau de Paris, op. cit.,* p. 17.

[204] Sur cette image mythique, voir notamment Jean-Jacques Yvorel, « De Delacroix à Poulbot, l'image du gamin de Paris », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 2002, n° 4, p. 39-72.

[205] Deux ans plus tard, en 1862, l'œuvre des *Misérables* produira d'autres métaphores : le gamin oiseau de Paris, « nain de la géante », etc.

[206] R. Beck, « Expression d'un vide ? L'invention de l'ennui dominical au XIXe siècle », art. cité, p. 243.

[207] *Id*.

[208] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 août 1864 (BNF) (p. 371).

[209] R. Beck, « Expression d'un vide ? L'invention de l'ennui dominical au XIXe siècle », art. cité, p. 243. Cf. aussi Claude Latta, « L'insurrection de 1839 », dans Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle, *Blanqui et les Blanquistes*, Paris, SEDES, 1986, p. 72 et V. Hugo, *Choses vues. Souvenirs, journaux, cahiers 1830-1846* [1857], Paris, Gallimard, 1972, p. 163-173.

des degrés divers, offre des raisons et des fondements à l'insurrection. D'une part, la prison est un lieu concret de souffrances et de frustrations, où peut germer, voire s'affermir, la révolte individuelle. Elle aveulit temporairement les êtres mais, en définitive inopérante et inefficace, elle n'éteint pas et peut même attiser les brasiers psychologiques, sociaux, politiques qui conduisent ces derniers à la violence. D'autre part, la société carcérale et cloisonnée du Second Empire tend à étouffer « dans l'œuf » les critiques et les contestations, mais ses abus et ses injustices expliquent précisément la croissance d'une colère insurrectionnelle.

Dans ces conditions, l'attrait vallésien pour le bruit et l'action résonne à plusieurs reprises, plus ou moins directement, comme une attente et un espoir insurrectionnels, si ce n'est révolutionnaires. Dès 1857, il est question de s'intéresser à « l'histoire de son pays[210] » et de ne pas « rester sourd au bruit des révolutions qui passent[211] ». Puis, s'il n'est pas un adepte des idées rousseauistes, Vallès défend de plus en plus nettement – bien qu'au gré des obstacles de la censure ou de l'autocensure – le principe de la désobéissance comme renversement légitime des rapports de force :

> Sitôt qu'on peut désobéir impunément, on le peut légitimement ; et, puisque le plus fort a toujours raison, il ne s'agit que de faire en sorte qu'on soit le plus fort […]. Convenons donc que force ne fait pas droit, et qu'on n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes[212].

En juillet 1865, l'appel à la résistance contre ceux qui « espèrent encore escamoter la liberté au bénéfice de leur boutique[213] » débouche sur la promesse d'une revanche ponctuelle, résolue et déterminante : « je voudrais dire seulement que l'heure n'est pas encore venue pour ceux qui sont francs du collier, que cette heure viendra[214]… » L'usage conjoint du futur de l'indicatif et des points de suspension enregistre formellement une accélération du temps et des événements, qui caractérise la modernité[215], selon Koselleck : « le temps vécu est ressenti comme une cassure et […] une transition, dans lesquelles se manifestent sans cesse du nouveau et de l'inattendu[216] ». Si la prédiction du changement n'est que tacitement insurrectionnelle, elle s'adosse au référent historique de la Révolution française. La corrélation apparaît dans *L'Époque* du 29 juin 1865 : « un jour viendra où [les gouvernants d'aujourd'hui] représenteront le passé ; ils seront borne et non canal, non pas le fleuve, mais la digue ; et, comme leurs aînés, ceux-là aussi devront un jour suivre le flot de la Révolution[217] ». Or, Vallès ne veut ni ne peut se contenter

---

[210] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 96).

[211] *Id.*

[212] Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social* [1762], Paris, Les Éditions Rieder, 1930, p. 125-126.

[213] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 775).

[214] *Id*.

[215] R. Koselleck, *Le Futur passé*, *op. cit.*, p. 282.

[216] *Ibid*., p. 287.

[217] J. Vallès, « Causerie. Monsieur Prudhomme, Me Pet-de-Loup », art. cité (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 837).

d'être dans « l'opposition[218] », qui « a représenté jusqu'ici la haine du pouvoir, mais point encore l'amour de la liberté[219] ». Il se place du côté de ceux qui impulsent la Révolution, pas seulement dans le camp de ceux qui ne feraient que la « suivre ». Ce faisant, il reprend à son compte un pragmatisme historique qui a émergé à la fin du XVIII[e] siècle :

> Dès lors, l'histoire ne signifie pas seulement un ensemble d'événements passés et leur narration. Sa fonction narrative se trouve plutôt reléguée au second plan et l'expression ouvre […] des horizons sociaux et politiques qui renvoient au futur. Au cours de la décennie qui précède la Révolution française, et à la suite des remous révolutionnaires, l'histoire s'est transformée, serait-ce partiellement, en un concept d'action[220].

Dans l'écriture journalistique et littéraire de Vallès, cette tension historique vers un futur « révolutionné » transparaît plutôt de manière déplacée et métaphorique. Sa représentation résulte d'une « activité imageante[221] » – en plus aiguillonnée par la censure – qui engendre parfois des insinuations étonnantes : « Sur les bords [de la Tamise], le canon gronde. J'espère un sinistre : on fait simplement des expériences[222]. » La canonnade produit ici des résonances politiques qui ne peuvent être prises au pied de la lettre, mais qui s'avèrent éminemment suggestives d'un point de vue historique. Les effets de double sens vérifient, sur un plan symbolique, l'idée koselleckienne d'un changement de paradigme historique lié à la Révolution française. Le « fossé [s'est élargi] entre expérience jusqu'alors vécue et attente à venir[223] » ; le concept d'histoire doit servir à « recouvrir toutes les dimensions du temps[224] », à commencer par « un espoir (dénué d'expérience) en l'avenir[225] ». Il semble en filigrane que Vallès soit plus ou moins consciemment tenté de rompre avec la simple expérience en prenant le risque d'un bouleversement, même brutal et destructeur. Au fil du temps, loin de se tarir, son appel au changement se fait plus impérieux et plus pressant, comme le démontre l'emphase éloquente qui caractérise *La Rue* du 16 avril 1870 :

> Il y a, en effet chez nous,
>
> *Dans cette France que nous sommes*,
>
> une race qui, le jour même du réveil de l'esprit nouveau, le jour où la stupidité légendaire, autoritaire, théocratique, formaliste, bourgeoise et doctrinariste, va s'éteindre comme un cierge qu'on souffle ; il y a, dis-je, dans ce pays
>
> *De grand air et de liberté*

---

[218] Voir notamment la reprise moqueuse de la formule « Mon fils, soyez de l'opposition » dans cet article.

[219] J. Vallès, « Causerie. Monsieur Prudhomme, M[e] Pet-de-Loup », art. cité (p. 839).

[220] R. Koselleck, *Le Futur passé*, *op. cit.*, p. 237.

[221] D. Depras, *Jules Vallès : de l'imaginaire de la révolution à son expression littéraire*, *op. cit.*, p. 8.

[222] J. Vallès, « Causerie, Londres, 6 août 1865 », art. cité (p. 790).

[223] R. Koselleck, *Le Futur passé*, *op. cit.*, p. 287.

[224] R. Koselleck, *L'Expérience de l'histoire* [1997], Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, 2011, p. 115.

[225] *Id.*

> une race chargée de surveiller tous ceux qui n'ont pas l'air d'être des lâches[226] !

Les métaphores à connotation révolutionnaire du réveil, du souffle et de la tempête se substituent aux images du flot et du canon ; un futur proche est préféré au futur simple. L'espace-temps de la révolution annoncée est infléchi par un double mouvement : il s'étend à la France entière, et ramène l'avenir à une forme d'imminence, qui acquiert une valeur d'avertissement. Enfin, le rédacteur en chef de *La Rue*, journal résolument populaire vendu à un sou, reprend à son compte le principe micheletiste de « l'*auto-poesis* du peuple[227] » pour approuver et encourager l'impulsion révolutionnaire, dans un effet de style concerté : « Le jour du coup de balai . . . . . Plébéiot, du côté du manche[228] ! » Cependant, si tout semble possible au début de l'année 1870 – l'opposition radicale, montagnarde, internationaliste ou socialiste espère notamment tirer parti des nouvelles libertés parlementaires – s'ensuivent plusieurs « débâcles[229] », qui précipitent Vallès dans une « dépression politique[230] ». À la révolution manquée des funérailles de Victor Noir succèdent, fin avril, la liquidation de *La Rue* et, début mai, le triomphe du plébiscite organisé par l'Empire[231]. Au printemps 1870, Vallès ne croit plus qu'une insurrection spontanée puisse renverser Napoléon III, et n'a plus foi en la Révolution politique. En témoigne sa correspondance de l'époque : « Le peuple recule devant la révolution à faire ! C'est fini. […] Cependant, je suis moins triste, j'ai la tête plus libre, depuis que je sais qu'il faut prendre un parti, ne plus compter sur la révolution[232]. »

Les « angoisses de l'expectative[233] » ont laissé place au « courage net du désespoir[234] ». La première formule résume plus généralement l'ambivalence du positionnement vallésien vis-à-vis de l'insurrection et de la révolution, entre 1857 et 1870. Cette irréductible ambiguïté tient notamment au problème de la violence, comme le suggère par analogie un commentaire zeugmatique de 1866, dont résulte un effet d'humour, qui n'est pas dénué de solennité :

> Dans le fond, le tournebroche, pal immense, accomplit sa révolution pacifique devant un feu clair qui flambe, comme un fagot dans une cheminée de garde-chasse.
>
> C'était mon bonheur, les soirs d'hiver, de m'arrêter devant le bûcher joyeux ; et je réchauffais à cette flamme les ailes transies de mes espérances[235].

La lumière radieuse qui émane d'une « révolution pacifique », liée à l'efficience flagrante d'un mouvement rotatif, peut révéler *a contrario* les ombres glaçantes de

---

[226] J. Vallès, « La fosse commune », *La Rue*, 16 avril 1870, art. cité (p. 1153-1154).

[227] Olivier Remaud, « L'action », *L'Esprit créateur*, 2006, vol. 46, n° 3, p. 42.

[228] J. Vallès, « La fosse commune », art. cité (p. 1154).

[229] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 274.

[230] *Ibid.*, p. 283.

[231] Sept millions de « oui », contre un million et demi de « non ».

[232] J. Vallès cité par U. Rouchon, *La Vie bruyante de Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 83.

[233] *Id.*

[234] *Id.*

[235] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 23 janvier 1866 (BNF) (p. 661-662).

toute révolution belliqueuse et meurtrière, signes de régression. À des degrés divers, qui dépendent des événements envisagés, Vallès approuve les actions transformatrices du passé en faveur du progrès politique et social, mais il réprouve leur violence inhérente ou consécutive. Au sujet de la Révolution française, il souligne la « force propulsive[236] » de 1789, mais rejette l'autoritarisme de la Terreur, la dictature de 1793, « CE POINT CULMINANT DE L'HISTOIRE[237] », selon une périphrase ironique du *Bachelier*. « Les événements de 89, et tous ceux, hélas ! qui ont suivi, ont profondément changé l'esprit et le caractère de la nation[238] », écrit-il en 1864. Semblent ici évoqués la Terreur ainsi que les avatars d'événements révolutionnaires, plus ou moins réussis[239], et leurs pendants réactionnaires, qui se sont succédé tout au long du XIX^e^ siècle. Les opinions de Vallès sont encore plus ambigües au sujet des tentatives insurrectionnelles qui n'ont pas abouti. Esquissé par touches successives, le portrait de Blanqui est emblématique à cet égard. « L'Enfermé » participe activement à plusieurs sociétés secrètes[240], prône une action qui ne serait pas concertée avec le peuple, une organisation militaire de la Révolution, ainsi que la prise du pouvoir par un très petit nombre d'initiés, chargés de l'éducation des masses. En principe, Vallès rejette les méthodes d'action de ce « démon de la rue[241] », à commencer par la lutte armée. Il exprime cependant une admiration constante pour la figure du « célèbre révolutionnaire[242] », qui a « l'œil ardent[243] » mais « doux[244] ». Dans *L'Époque* du 6 juin 1865, il concède l'admirer « tout bas et […] [le défendre] tout haut car il a, celui-là au moins, la logique terrible de ses convictions[245] ». Il a « fait effort[246] », « eu des éclairs de révolte[247] », à l'instar des sculpteurs comme David d'Angers sur le plan artistique, et contrairement à ceux qui n'essayent « rien[248] ». En l'occurrence, son activisme révolutionnaire est né de son engagement dans le carbonarisme : dès l'âge de dix-sept ans, Blanqui a milité énergiquement contre le procès des quatre sergents de La Rochelle. Quant à Vallès, s'il n'était pas né à l'époque des faits – en 1822 –, il plaide rétrospectivement pour la cause de ces jeunes conspirateurs. Dès 1864, il reprend

[236] Formule de François Dosse pour qualifier la Prise de la Bastille. Cf. F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 215.

[237] J. Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 481.

[238] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

[239] Voir notre chapitre 1.

[240] Fondée par Barbès et Blanqui, la Société des Saisons est la société secrète républicaine qui fut à l'origine de la tentative insurrectionnelle des 12 et 13 mai 1839 (il y eut un certain nombre de morts et de blessés).

[241] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 23 janvier 1866 (BNF) (p. 664).

[242] *Id*.

[243] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », *L'Époque*, 8 et 16 juin 1865 (BNF) (p. 811).

[244] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 23 janvier 1866 (BNF) (p. 664).

[245] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 811).

[246] J. Vallès, « Deux mots sur la sculpture », *L'Art*, 29 mai 1868 (BNF) (p. 1059).

[247] *Id*.

[248] *Id.*

leur légende[249] tout en se trompant sur l'identité exacte du fiancé de la célèbre Françoise : il s'agit de Bories et non pas de Raoulx. L'histoire privée lui importe visiblement moins que le symbole politique et national, véhiculé par un condamné à mort, « à qui la France révolutionnaire va aussi tous les ans porter des fleurs[250] ». De surcroît, celle « qui n'avait pas toujours du pain […] trouva toujours des fleurs[251] » : émanation d'une fameuse devise blanquiste ici détournée[252], l'ombre de la faim pèse sur cette trajectoire pathétique qui illustre aussi bien la problématique générale de la misère que les méfaits d'une exécution en particulier. En 1865, Vallès n'hésite pas à exploiter la figure semi-fantasmatique du traître Dabin[253] pour réprouver indirectement la condamnation des quatre sergents. Face au traître qui aurait « déshonoré l'échafaud[254] », il choisit clairement le camp de ces « martyrs[255] », héroïsés jusque dans leur propre mort. Les allusions vallésiennes à l'attentat de Fieschi contre Louis-Philippe, daté de 1835, sont également ambigües, dans une moindre mesure. D'une part, l'auteur de *La Rue* ne cache pas sa fascination mêlée d'empathie pour Nina Lassave, la maîtresse et veuve de Fieschi, qui a « l'air d'une reine, une reine qui a une couronne de sang[256] ». Il cherche à lire « l'émotion du passé[257] » dans le visage de cette ancienne aventurière. Quant à son regard qui lui demande « grâce[258] », n'équivaut-il pas à une œillade en direction du quasi-régicide décapité ? L'attentat de Fieschi affleure encore dans une anecdote étrange au sujet du saltimbanque Laroche : « [I]l tenait par le fil et allait lâcher un ballon en papier portant écrit : *Vive le roi !* quand des gendarmes arrivent criant : Le roi est mort ! C'était le lendemain de l'attentat de Fieschi[259]. » La parole tonitruante des gendarmes actualise et dédramatise un régicide qui fut en réalité avorté[260]. Au demeurant, la violence des sociétés secrètes peut apparaître comme l'un des seuls recours possibles, dans le contexte d'une législation qui interdit les partis, les rassemblements, censure la presse et les discours.

Les trajectoires de Blanqui, des quatre sergents de La Rochelle, de Fieschi, mais aussi celles de leurs proches, ont en commun d'illustrer la problématique de la violence politique dans ses deux versants principaux. Des individus ont fait valoir ou utilisé la force en vue de renverser le pouvoir en place ; ils ont été en retour victimes

---

[249] Cf. Léonce Grasilier, *L'Aventure des quatre sergents de La Rochelle*, La Rochelle, Rupella, C. Millon, 1929, p. 232 (Gallica) : « L'exécution des quatre sergents de La Rochelle est devenue en effet une légende profondément ancrée dans le peuple parce qu'elle retrace les douleurs, les combats et les sacrifices de tous ceux qui sont tombés pour l'avènement de cette Liberté au nom de laquelle on a fait tant de révolutions […]. »

[250] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 décembre 1864 (BNF) (p. 454).

[251] *Id*. (p. 454-455).

[252] « Qui a du fer a du pain ».

[253] En réalité, l'arrestation des quatre sergents ne fut pas due à la trahison du seul Dabin.

[254] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 4 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 764.

[255] E. Fureix, *La France des larmes*, *op. cit.*, p. 454.

[256] J. Vallès, « Les environs du Luxembourg », *L'Événement*, 11 décembre 1865 (BNF) (p. 657).

[257] *Id*.

[258] *Id.*

[259] J. Vallès, « Courrier de Paris. La banque de France », *L'Époque*, 28 avril 1865 (BNF) (p. 711).

[260] Il y eut plusieurs morts mais Louis-Philippe fut seulement blessé.

d'une répression qui apparaît pour les républicains – plus spécifiquement sous la plume vallésienne – disproportionnée et injuste. Blanqui est l'éternel « Enfermé » qui « a été l'objet des plus pénibles attaques[261] » et donc « mérite qu'on le défende[262] ». Vallès dénonce les exécutions des quatre sergents et de Fieschi en insistant sur les stigmates corporels qui ont littéralement courbé leurs fiancées, et qui semblent les avoir précipitées vers la mort. Françoise, qui porte continuellement des fleurs, est « cassée[263] », « pliée[264] » en deux et sa tête atteint ses genoux, touche « presque à terre[265] » à force de se pencher vers la tombe de Bories. Quant à Nina Lassave, elle a une « couronne de sang[266] » et semble rongée par un « mal secret qui lui fait la parole traînante et le geste triste[267] ». Ce problème de la répression sanglante se pose avec une acuité accrue au sujet des groupes de révoltés de 1831, de 1834 ou encore de Juin 1848, dont les tentatives paraissent plus clairement fondées. D'un côté, Vallès approuve pleinement ces actions populaires qui matérialisent des revendications sociales, voire des prémices de combats socialistes. Leurs tentatives pour bouleverser les rapports de domination – en réorganisant le travail et la propriété, en repensant la distribution des richesses – tendent bel et bien à faire surgir le « réel de l'utopie[268] ». De l'autre, il déplore la réaction du gouvernement en place qui, à plusieurs reprises, saigna littéralement le peuple révolté. En 1864, « Les confessions d'un saltimbanque » fait une allusion explicite à la révolte des canuts : « Elle prétendait n'être entrée qu'à vingt ans dans la banque, parce que l'ouvrage – ils étaient canuts de Lyon – leur avait manqué, et que le mari avait trouvé du pain en soulevant du fer[269]. » La confession fictive de la saltimbanque Rosita cautionne dans un registre ludique[270] la devise radicale de Blanqui : « Qui a du fer a du pain ». Quatre ans plus tard, dépourvu des masques de la fiction, Vallès se distancie davantage des maximes canusienne et blanquiste, dont il retranche une composante meurtrière et sanglante : « J'écrirais sur mon drapeau : *Vivre en travaillant*, sans ajouter : *Mourir en combattant*. Je réclame des outils, point des fusils. Je crie : *Pas de sang, mais du pain*[271] *!* » Cela dit, il n'invalide pas explicitement la violence insurrectionnelle en elle-même. Il déplore en priorité ses conséquences, à savoir la violence répressive, comme le souligne un lien d'équivalence entre la mort des insurgés au combat et le motif du sang. L'ambiguïté du passage est parfaitement illustrée par la préférence des outils aux fusils : en

[261] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », art. cité (p. 811).

[262] *Id*.

[263] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 décembre 1864 (BNF) (p. 454).

[264] *Id*. (p. 455).

[265] *Id*.

[266] J. Vallès, « Les environs du Luxembourg », art. cité (p. 657).

[267] *Id*.

[268] Cf. Michèle Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

[269] J. Vallès, « Les confessions d'un saltimbanque », art. cité (p. 272).

[270] Le « fer » désigne en l'occurrence un « essieu » grâce auquel est mis en place un numéro de jonglage, qui permet aux saltimbanques de se nourrir.

[271] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. À propos du livre de M. Ténot », *Le Courrier de l'intérieur*, 8 septembre 1868 (BNF) (p. 1078).

l'absence de précision, il est difficile de trancher pour savoir si ces « fusils » désignent les armes que pourraient utiliser les insurgés ou celles qui se retournent contre eux. Les deux cas de figure sont étroitement imbriqués – la répression serait d'autant plus brutale que l'insurrection est violente –, mais la subtilité vallésienne consiste à ne pas expliciter cette corrélation. Il s'agit en outre de déplorer la répression dans son volet judiciaire. Comme Blanqui, les canuts révoltés méritent assurément qu'on les défende. Un effet d'écho entre l'actualité du Second Empire et l'histoire de la Monarchie de Juillet dénonce l'attitude trouble de Jules Favre, qui aurait été un piètre avocat des révoltés d'avril 1834 :

> Des gens qui savaient l'histoire prétendaient que M. Favre était avant tout avide de bruit ou de popularité, et l'on n'était pas éloigné de croire qu'il ferait au palais Mazarin, en 1868, ce qu'il ne craignit pas de faire à Lyon en 1834, quand, pour mettre en relief sa personnalité jalouse, il compromit à lui seul la défense des accusés d'avril[272].

On lui avait reproché « d'accepter facilement l'étrange juridiction du procès lyonnais afin de faire valoir son éloquence et son rôle personnels, plutôt que de penser à la seule défense des accusés[273] ». À en croire Auguste Vermorel dans un pamphlet de 1869, « Favre rompit en 1834 le front de la défense, sacrifia l'intérêt même de ses clients à son ambition[274] ». Quant à Vallès, il déplore la répression policière et judiciaire qui s'est abattue sur les insurgés de Juin 1848[275] sans jamais remettre en cause le bien-fondé de leurs combats. On a décimé, fusillé, jeté sur les pontons, dans les prisons et au bagne, des prolétaires qui ne demandaient que « du pain[276] », suggère-t-il pour le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, qui refusera son propos, jugé trop subversif. Pour parer à ce genre de censure, Vallès légitime plus souvent l'action insurrectionnelle des journées de Juin en pratiquant une « écriture de contrebande[277] ». Cet « "envers" du discours aussi implicite qu'essentiel[278] » est très opérant dans sa critique littéraire des années 1864-1865 pour *Le Progrès de Lyon*. Les noms des « poètes nouveaux » – Joseph Boulmier, Leconte de Lisle – ainsi que la date du « 20 juin 1858 », qui clôture le poème d'André Lemoyne, ont une valeur de manifeste politique pour les lecteurs de l'époque, habitués à déjouer la censure. En même temps, cette littérature poétique constitue un « creuset thématique et stylistique où le traumatisme des massacres de juin 1848 trouve à se dire[279] » d'une manière indirecte, déplacée, métaphorique. La critique vallésienne pour *Le Progrès de Lyon* emblématise donc l'ambivalence des tentatives insurrectionnelles, à la lumière d'un discours qui doit subir la censure du

---

[272] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », *Le Figaro*, 8 mai 1868 (Gallica) (p. 1045).

[273] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1697.

[274] Auguste Vermorel cité par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1697.

[275] Voir notre chapitre 4.

[276] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité (p. 1093).

[277] C. Saminadayar-Perrin, « Dire et ne pas dire : Juin 48 dans la chronique littéraire de Vallès au *Progrès de Lyon* (1864-1865) », art. cité, p. 9.

[278] *Id.*

[279] *Ibid*., p. 23.

présent, mais qui tend bien à répercuter la violence d'une répression liée aux événements passés.

Sport et aventure : déplacements de l'événement libérateur

L'exploit physique : moyen de résistance et d'émancipation ?

La violence physique qui caractérise bien des événements historiques est un problème d'époque, dont témoignent notamment les réflexions hugoliennes. Or, elle persiste telle une difficulté irréductible dans la production vallésienne, de 1857 jusqu'à 1870. « Il a coulé […] trop de sang[1] », lors des « événements mauvais[2] », aux « jours néfastes de l'histoire[3] », constate déjà l'auteur de *L'Argent*, dans un passage conclusif à valeur de bilan historique. Treize ans plus tard, le journaliste de *La Marseillaise* en tire des enseignements pragmatiques pour mieux penser la forme des contestations qui s'imposent et des rébellions à venir : « On ne doit plus, peut-être, s'attrouper en tas, au coin des rues, et donner tout d'un coup au canon tant de chair à manger[4]. » Mais « faut-il rester les bras croisés[5] » en attendant que le peuple trouve l'occasion et les modalités adéquates de sa révolution ? « Non[6] », répond Vallès, en 1870 et bien avant. À défaut d'être un instrument salutaire au service de l'insurrection collective, la violence physique ne peut-elle pas être un expédient privé de l'action politique ou encore un moyen d'indépendance individuelle et d'affranchissement vis-à-vis du pouvoir étatique ? Pour *L'Époque* du 12 mai 1865, Vallès remarque qu'on ne se bat « presque jamais[7] » dans son pays natal, qu'il n'y a pas « de ces rivalités sourdes de village à village qui éclatent tout d'un coup en batailles bruyantes, à la fête de la paroisse[8] ». Par l'isotopie du bruit et de la fête, ces bagarres villageoises se chargent pour ainsi dire d'une connotation positive. Toutefois, l'écrivain adulte s'en distancie bien davantage que lorsqu'il était enfant et que, « louveteau de Panurge[9] », il sautait sur les garçons de son âge contre lesquels il se roulait et se cognait dans la prairie. S'il ne cautionne plus ce comportement

[1] J. Vallès, « Conclusion », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 37.
[2] *Id.*
[3] *Id.*
[4] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1140).
[5] *Id.*
[6] *Id.*
[7] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 686).
[8] *Id.*
[9] *Id.*

d'« [a]ffreux gamins[10] » – ces bagarres sont d'ailleurs des traits d'archaïsme pour le lecteur des années 1860 –, il n'en déplore pas moins l'extrême calme de la province, auquel il oppose un mouvement de départ vers la capitale, propice à l'action. C'est seulement quelques lignes plus loin qu'il énonce de manière très formelle et catégorique un impératif de l'action, opposé à la joie du rêve[11]. Entre ces deux passages, la scène d'une altercation qui oppose deux marchands de bœufs fonctionne, sur le plan allégorique, telle une compensation revigorante à un manque de combativité politique :

> Cependant, deux marchands de bœufs normands se prirent de querelle l'autre soir et ils empoignèrent des fourches. Ce duel en valait bien d'autres. Ils étaient magnifiques à voir, ces deux gars hardiment campés qui allaient se découdre avec ces dents de bois, l'un calme et pâle, l'autre ayant l'écume aux lèvres, le sang aux yeux. Il y eut deux passes sans que personne fût éventré. À coups de canon de fusil, d'un fusil chargé, on abaissa les fourches et on prit à bras-le-corps par-derrière les deux hommes ; le lendemain, ils faisaient route ensemble[12].

En l'occurrence, le défi physique est même rehaussé d'une dignité épique : le courage se résout par un acte de fraternisation. Dans un effet de parallèle significatif, le duel inabouti, suivi d'une réconciliation, conduit les marchands à faire route commune, tandis que Vallès souhaite rejoindre l'agitation parisienne, synonyme à peine voilé de militantisme politique. Les silhouettes majestueuses des fourches – symboles possibles de revendication et de différenciation individuelle, quand bien même elles connotent les armes des jacqueries – contrastent alors avec les culbutes irréfléchies et ridicules du « louveteau de Panurge[13] », évoquées précédemment. De plus, la référence panurgienne souligne une hantise des suiveurs, dont la soumission et la servilité rehaussent *a contrario* l'idée d'indépendance individuelle, valeur cardinale de la pensée vallésienne. Or, pour assurer son autonomie, rien de tel que les « exercices du corps[14] » et plus précisément les « exercices de force[15] » dont Vallès défend à plusieurs reprises l'intérêt, voire la nécessité, dans les années 1865-1866. L'entraînement sportif ne fait pas de la violence physique une fin en soi, une brutalité aveugle. La force et l'adresse corporelles sont l'objet d'un apprentissage raisonné qui vise en premier lieu la libération individuelle :

> Ce n'est point pour casser les têtes, trouer les poitrines, donner des séances, que nous apprenons à tirer l'épée chez Dumesnil ou chez Jacob, à faire du chausson chez Lecour et de la gymnastique chez Triat. Non ; c'est pour marcher dans la vie sans crainte et surtout sans aide[16].

---

[10] *Id*. Cette expression, qui peut rappeler la figure attachante du « gamin de Paris », n'est pas clairement péjorative.

[11] « *Ta joie est de rêver, mais ton devoir d'agir.* » Cf. J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 687).

[12] *Id*. (p. 686-687).

[13] *Id*. (p. 686).

[14] J. Vallès, « Les exercices du corps », *L'Événement*, 5 février 1866 (BNF).

[15] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 754).

[16] *Id*.

Plus encore, la maîtrise de l'autodéfense constitue un outil extrêmement concret et efficace pour s'affranchir du pouvoir étatique, dont l'autorité policière et l'instance judiciaire sont des prolongements paroxystiques :

> Si le goujat ose, on n'aura pas besoin d'appeler à son secours la police, qui n'y mettrait pas, elle, de ménagement, et au nom de l'État, éreinterait le pauvre diable. J'aime mieux savoir me défendre qu'être défendu, et je ne voudrais accepter de l'État rien, pas même son intervention à mon profit. Pour cette même raison, et parce que je ne veux pas non plus laisser un tribunal juge de mon honneur, et tout en traitant le duel de préjugé bête et barbare, j'apprendrais à tirer l'épée pour protéger ma personne à ma façon[17].

Se profile, d'une part, une hostilité extrême à la violence policière de l'État moderne, que développera notamment Walter Benjamin au début du XX^e^ siècle : « L'ignominie de la police tient à l'absence ici de toute séparation entre la violence qui fonde le droit et celle qui le conserve. S'il est requis de la première qu'elle s'affirme comme telle en triomphant, la limitation qui s'impose à la seconde est de ne pas s'assigner de nouvelles fins[18]. » À cet égard, il n'est pas anodin que Vallès insiste sur les interventions inopportunes et infructueuses de la police anglaise[19] à l'occasion d'un combat de boxe plus ou moins informel :

> On se reprit ; la police vint et ordonna de circuler. L'arbitre, *the referee*, décida que les combattants se rencontreraient plus loin. Les deux boxeurs s'attaquèrent de nouveau avec vigueur ; la police reparut, nous allâmes plus loin encore, la police revint. On dut se séparer et renvoyer au lendemain. […] Le prix fut remis à celui qui était là, et l'on poussa trois grognements contre l'absent[20] !

S'esquisse, d'autre part, une orientation libertaire, voire anarchisante[21], qui oppose à l'autorité inadaptée et envahissante du droit étatique la justice pragmatique de l'autodéfense individuelle.

Cela dit, au « préjugé bête et barbare[22] » qui sous-tend les duels est préférée l'utilité pratique du « coup d'œil sûr[23] » et du « coup de poing solide[24] ». C'est pourquoi Vallès ne partage pas du tout le « dédain[25] » d'un certain nombre de Français envers la gymnastique, et plus encore envers la lutte ou la boxe. Il a, pour sa part, « un peu fréquenté les endroits où l'on s'exerce à diriger et à doubler sa

---

[17] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 755).

[18] Walter Benjamin, *Œuvres, I* [1921], traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, 2000, p. 223.

[19] Pourtant jugée de manière beaucoup plus favorable que la police française. Voir *La Rue à Londres*.

[20] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 752-753).

[21] Cf. *Autour de Vallès*, *Vallès et les anarchistes*, *op. cit.*

[22] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 755).

[23] *Id*. (p. 754).

[24] *Id*.

[25] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 740).

force[26] ». Il admire même explicitement les champions de boxe et de lutte, qui acquièrent à ses yeux une « force de résistance énorme[27] ». La boxe est en réalité un sport très prisé au XIX[e] siècle, notamment loué par des écrivains tels qu'Eugène Sue[28] ou Lord Byron. Si l'on s'accorde généralement pour dire qu'elle s'apprend en Angleterre et l'art de l'escrime en France, Vallès dit préférer la boxe française à la boxe anglaise. Sous sa plume, les champions français deviennent des héros à part entière, comme le soulignent nombre d'adjectifs, de substantifs, de superlatifs, de comparaisons et de gradations à valeur laudative. Charles Lecour, qui a codifié en premier la boxe française, est « le plus populaire et le plus distingué[29] », celui dont le coup de pied témoigne d'une « incroyable énergie[30] » et dont le jeu se résume en deux termes : « précision, vitesse ». Le « superbe et solide Vigneron » égale presque l'indépassable Lecour : il tient « à distance et en respect », paraît « grand comme le monde » ; on ne trouve guère d'adversaire « plus beau, aussi adroit, plus fort » ; et il reste l'un des représentants « les plus brillants de l'adresse et de la vigueur françaises ». Quant au père Leboucher[31], son allure plus vulgaire et son corps estropié ne l'empêchent pas de défier les lois de la physique : « [I]l faut entendre le poteau vibrer sous son coup de poing[32] ! » L'éloge de ces boxeurs français tend même à souligner « l'élitisme démocratique » de l'héroïsme sportif : en raison de sa « grâce puissante[33] », Louis Vigneron est « ce fils de faubourg[34] » qui ressemble à un « héros de la palestre antique[35] ». Refusé dans le domaine historique[36], l'épique antique est alors réinvesti dans le champ sportif. Ces champions sont ni plus ni moins des héros modernes, dont les nobles combats sont préférés à la culture aristocratique des duels. Or, comme les « grands hommes » s'illustrent nécessairement dans des « hauts faits », les qualités physiques importent moins que les exploits sportifs, lesquels élèvent en un espace-temps convulsif l'humain au rang du « surhumain ». L'événement sportif révèle et fait valoir les aptitudes exceptionnelles d'individus par ailleurs considérés comme ordinaires. Ainsi, le spectacle des combats de lutte permet une ascension et une reconnaissance qui s'apparentent à un progrès démocratique, dont le texte enregistre les effets très concrets :

> La salle Montesquieu a mis en relief les hommes de lutte et transformé en héros quelques athlètes obscurs la veille et dont on sait aujourd'hui les noms : Arpin,

[26] *Id*.

[27] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 753).

[28] Voir comment Rodolphe pratique la savate dans *Les Mystères de Paris* (1843).

[29] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 740).

[30] *Id*. (p. 742). Les six citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[31] Louis Leboucher enseigna la technique du « voyageur » pour apprendre rapidement à se défendre.

[32] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 742).

[33] *Id*.

[34] *Id*.

[35] *Id*.

[36] Voir notre chapitre 1.

> Rabasson, Marseille, Dorner, Balandrin, Bonnet (de Lyon), Blas, Rivoire, Lebœuf, Bernard, Anthelme, Carcassonne[37]…

Ce mouvement égalisateur qui tend en même temps à hisser des existences communes à la hauteur de situations « hors du commun » n'est pas propre au contexte français. Il tient aux spécificités d'une pratique sportive qui se concrétise bien davantage outre-Manche. Vallès reprend par exemple la « légende[38] » de King qui « n'était point un boxeur de profession[39] » et qui, après avoir victorieusement vengé l'Angleterre contre l'Amérique, reprit le cours de son existence ordinaire : « le boxeur heureux de la veille redevint le gendre respectueux du lendemain[40] ». S'il est éphémère, l'exploit sportif n'est pas pour autant un leurre : les coups ponctuels peuvent servir de marchepied professionnel à plus ou moins long terme : « King est maintenant propriétaire d'un *public-house*, comme fut, je crois, Sayers, comme a été Jean Mace. Ils exploitent ainsi leur renommée[41] […]. » Ce faisant, Vallès assume la dimension en partie légendaire, voire incertaine, de ces itinéraires sportifs puisés dans la réalité de l'époque, signe probable que leur valeur emblématique prime sur l'exactitude biographique. Ces grandes figures de boxeurs relèvent aussi bien de l'histoire contemporaine que d'une mythologie populaire et moderne.

Dans ces conditions, l'événement sportif n'est pas qu'un vecteur concret d'émancipation et d'ascension paradoxalement égalitaire, il devient l'emblème d'une revanche sociale et politique en faveur des plus faibles. Bien qu'il se dise hostile à la rhétorique allusionniste, le journaliste est souvent amené à ruser avec la censure, surtout lorsqu'il tente de remédier par l'écriture aux injustices et aux inégalités de son temps. Malgré ses dénégations[42], son discours à double entente s'appuie en particulier sur l'allégorie « réelle[43] », procédé fondamental du réalisme vallésien[44]. C'est ce que peut illustrer un article paru dans *L'Événement* du 16 novembre 1865, centré sur le combat qui opposa les boxeurs Tom Sayers et John Heenan, le 17 avril 1860, à Fonborough. La mort de Sayers, survenue une semaine plus tôt, est immédiatement éclipsée par cet événement sportif d'une envergure exceptionnelle, qui s'est produit cinq ans auparavant : « Le héros du combat le plus illustre qui ait été livré à coups de poing, avec la terre pour plancher et le ciel pour plafond, Tom Sayers est mort[45]. » L'événement a été amplifié par un immense retentissement – propice aux redondances médiatiques – dont le prestige repose sur un mélange d'histoire et de légende :

---

[37] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 743).

[38] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 751).

[39] *Id.*

[40] *Id.*

[41] *Id.*

[42] Vallès exprime à plusieurs reprises un profond rejet de l'allégorie. Voir notre chapitre 1.

[43] Pour reprendre la formule de Courbet au sujet de son œuvre fameuse *L'Atelier du peintre*.

[44] Cf. S. Disegni, « Idéologie et réalisme chez Vallès : presse et littérature », *Autour de Vallès*, *Vallès et le « sens du réel »*, *op. cit.*, p. 91-106.

[45] J. Vallès, « Tom Sayers », *L'Événement*, 16 novembre 1865 (BNF) (p. 755).

> Le combat du 17 avril a été raconté si souvent et avec tant de détails, que je ne puis y revenir. Tout le monde doit, en interrogeant sa mémoire, se souvenir de ce récit épique. Les journaux anglais ne furent pleins que de cela pendant des semaines.
>
> Le *Times* y consacra des milliers de lignes passionnées, violentes ; toutes les feuilles du sport chantaient sur tous les tons le grand combat :
>
> Il y eut un poème épique : la *Tommiade*[46].

Il s'agit d'une légende aussi bien journalistique que littéraire, dont la dimension épique ressort notamment par le suffixe du titre *La Tommiade*, dans la lignée des épopées célèbres que sont *L'Iliade* d'Homère, *La Franciade* de Ronsard ou *La Henriade* de Voltaire. En réalité, les deux champions se séparèrent sur un « match nul » ; puis, comme Sayers se trouva en difficulté et qu'il se retira ensuite de la boxe, Heenan fut considéré par nombre de ses compatriotes comme le vainqueur[47]. Or, rien n'est moins clair dans le texte de Vallès. Si les deux boxeurs semblent s'être vaillamment défendus jusqu'à la fin de la « bataille[48] », l'événement y doit avant tout son éclat et sa réputation au « courage[49] » prestigieux de Tom Sayers lui-même, significativement comparé à Jeanne Hachette et à Jeanne d'Arc. L'article souligne en outre la disproportion physique qui sépare les deux adversaires : « *Little Tom*, le petit Tom[50] », s'est affronté à un « géant, un colosse, Heenan[51] » ; David a osé combattre Goliath. Enfin, à l'issue du combat, Heenan apparaît « méconnaissable[52] » et « hideux[53] », à cause du « poing unique de Sayers[54] », tandis que le petit Tom a « la tête fraîche encore[55] » et se promène dès le lendemain dans les rues londoniennes. À la lumière d'un décryptage allégorique, ces caractéristiques physiques ne peuvent-elles pas figurer la résistance courageuse et digne des « petits » face aux « grands », autrement dit des miséreux opprimés face aux possédants et au pouvoir en place ? Le récit met aussi l'accent sur la santé vulnérable de Tom Sayers, qui le précipite vers la maladie et une mort précoce. De cette possible parabole émane une leçon implicite, qui confère à l'événement sportif une résonance socio-politique : les « petits » ne sont pas victorieux en dépit de leur résistance courageuse, qui tend même à en accélérer la déchéance. Symptomatiquement, Tom Sayers est qualifié de « vaincu[56] » là où Heenan est « grand, gros, gras[57] ». Ces éléments entrent néanmoins en écho avec les détails suggestifs qui émaillent la « Causerie » du 22 juin 1865, consacrée plus

[46] *Id*. (p. 755-756).
[47] Cf. Jacques Legrand (dir.), *Chronique de l'Amérique* [1989], Paris, Éditions Chronique, 1993.
[48] J. Vallès, « Tom Sayers », art. cité (p. 757).
[49] *Id*.
[50] *Id*. (p. 756).
[51] *Id*. (p. 755).
[52] *Id*. (p. 757).
[53] *Id*.
[54] *Id*.
[55] *Id*.
[56] *Id*. (p. 756).
[57] *Id*.

généralement aux boxeurs et aux lutteurs, et où surnage malgré tout la possibilité d'une revanche qui renverserait les hiérarchies initiales. « [T]out petit [qu'il] soit[58] », le boxeur Lecour est certainement supérieur à Vigneron et n'a jamais été dépassé. Quant au lutteur Lebœuf, sa légende vient de ce qu'il battit à lui seul plusieurs adversaires en l'espace d'un combat. Le journaliste se plaît en plus à exploiter une onomastique aux résonances paysannes. L'événement réside alors dans une succession énergique d'attaques victorieuses contre les lutteurs espagnols qui se présentent à lui. En même temps, les exploits de Sayers et de Lebœuf ont en commun d'être de vrais spectacles collaboratifs, qui s'apparentent à des revanches collectives. Lors du match livré par Sayers, le public anglais, voyant son champion mal en point, a envahi le ring[59] ; c'est pourquoi l'arbitre a finalement déclaré « match nul ». Vallès précise qu'on a coupé la corde et que les deux champions ont sauté par-dessus les barrières, c'est-à-dire que les frontières entre le ring et l'assistance ont été abolies. Quant à Lebœuf, la foule elle-même décide des modalités de son combat[60] et se prend littéralement au jeu du défi ; elle est donc partie prenante du spectacle auquel elle assiste :

> « Non ! dit la foule ; vous avez dit huit, les voilà ! »
>
> Lebœuf s'adresse au consul qui n'ose, de peur d'une émeute et d'un malheur, donner tort tout haut à la foule en délire[61].

Par leur participation fusionnelle à l'événement-spectacle, les individus comblent pour ainsi dire l'impuissance et la frustration d'une quotidienneté ordinaire, deviennent par procuration les champions d'un affrontement sportif qui attise en plus leurs sentiments patriotiques. Dans le cas de *Little Tom*, c'est « l'Amérique qui se [bat] contre[62] » l'Angleterre ; après la performance de Lebœuf, « [l']Espagne vaincue salu[e] la France triomphante[63] ». La foule amassée et conquérante est une incarnation métonymique de la patrie tout entière.

L'événement sportif : un exutoire trompeur ?

Les combats de boxe ou de lutte actualisent et maximisent les potentialités bellicistes du sport, mais cet effet libératoire confère-t-il à l'événement sportif une dimension libératrice ? Rien n'est moins sûr, d'où l'extrême ambiguïté et peut-être les limites du raisonnement vallésien à ce sujet. Plutôt qu'une sublimation de la violence, cette « psychologie sportivo-guerrière[64] » n'est-elle pas l'organisation

---

[58] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 742).

[59] Cf. Jacques Legrand (dir.), *Chronique de l'Amérique*, *op. cit.*

[60] Dissipant ainsi le malentendu initial : le boxeur a annoncé qu'il défierait huit Espagnols, mais il a envisagé de les combattre un à un et non « de front ».

[61] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 746).

[62] J. Vallès, « Tom Sayers », art. cité (p. 755).

[63] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 747).

[64] Pierre Fougeyrollas, « Le sport et l'esprit guerrier », dans *Critique de la modernité sportive*, textes rassemblés par Frédéric Baillette et J.-M. Brohm, Paris, Les Éditions de la Passion, 1995, p. 243.

d'une forme de déchaînement patriotique qui porte en germe un nationalisme belliqueux ? Par exemple, le boxeur King a été poussé au combat « par l'amour de la patrie, pour humilier l'Amérique et venger l'Angleterre[65] ». En témoignent aussi très concrètement les « luttes isolées[66] » auxquelles se livrent les spectateurs dans la salle du Théâtre des Variétés, lors du combat de Lebœuf contre Turck. C'est à cause ou en dépit même de leur « chauvinisme[67] » qu'ils prennent parti pour leur champion favori ; « il s'exhalait de l'arène une odeur de fièvre que dissipa la menace de la force armée[68] », finit par indiquer Vallès. De plus, aux antipodes de l'égalitarisme et de la communion sociale, de tels affrontements ne participent-ils pas de « l'altération et de l'accroissement antidémocratique en proposant une philosophie de la sélection, donc de l'exclusion, dans une lutte de tous contre tous, de chacun contre tous et de tous contre chacun[69] » ? À cet égard, il n'est pas anodin que « l'événementialité sportive[70] » et sa « mystique de la compétition[71] » aient pris leur essor dans l'Angleterre du XIX^e^ siècle, qui est aussi le berceau du capitalisme. Au-delà de la boxe et de la lutte, Vallès signale très explicitement l'origine anglaise de l'engouement pour les sports modernes : « La passion de l'Anglais pour [c]es jeux du corps, course à pied, régates, natation, lutte et boxe, est sans bornes[72]. » Or, cette ferveur sportive se matérialise par une spectacularisation de l'événement sportif qu'amplifient des phénomènes d'emballement médiatique et ludique. D'une part, les événements font l'objet d'une ample couverture journalistique, qu'il s'agisse de les reprendre ou de les annoncer. C'est pourquoi Vallès se contente à plusieurs reprises de rapporter des extraits de la presse anglaise : « Dans le dernier numéro du *Sporting life*, je lis sous la rubrique *Pedestrianism* : […]. On rencontre beaucoup d'annonces dans ce genre-ci : […] / Ou bien encore : […] / Quelquefois c'est une célébrité qui parle[73] : […]. » L'énonciation vallésienne absorbe même littéralement les redondances d'un discours journalistique à la gloire de Tom Sayers :

> Avec lui, disent les journaux de sport d'outre-Manche, s'éteint une des gloires les plus pures de l'Angleterre. « C'était hier Palmerston, aujourd'hui c'est Sayers. Mais les hommes comme Palmerston se remplacent, les boxeurs comme Sayers ne se retrouvent pas[74] ! »

---

[65] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 751).

[66] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 744).

[67] *Id*. (p. 746).

[68] *Id*.

[69] Clément Hamel, Simon Maillard et Patrick Vassort (dir.), *Le Sport contre la société*, Lormont, Le Bord de L'eau, 2012, p. 10.

[70] Nicolas Oblin, *Sport et capitalisme de l'esprit : sociologie politique de l'institution sportive,* Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2009, p. 107.

[71] J. Ardoino et J.-M. Brohm, « Repères et jalons pour une intelligence critique du phénomène sportif contemporain », dans *Critique de la modernité sportive*, *op. cit.*, p. 70.

[72] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 748) (le démonstratif « ces » est remplacé par l'article « les » dans *La Rue*).

[73] *Id*. (p. 748-750).

[74] J. Vallès, « Tom Sayers », art. cité (p. 757-758).

Vallès fait certes preuve d'un enthousiasme plus modéré au sujet des courses hippiques. Il juge curieux le monde de « l'annonce anglaise[75] », avec ses *tipsters* qui « se vantent de savoir quel sera le gagnant du grand prix[76] ». Depuis Londres, il concède toutefois être « à l'affût des nouvelles[77] » et s'appuie sur les « bruits[78] » que répandent le *Daily Telegraph* ou le *Sporting Life*. D'autre part, l'ardeur anglaise avec laquelle « on s'occupe à l'avance des défis portés[79] » est amplifiée par une véritable folie des paris, qui apparente les sportifs à des marchandises et à des animaux. On engage par exemple des paris « avec vingt-cinq ou cinquante livres d'enjeu[80] », « cent sous, cent francs[81] » à propos des marcheurs et des coureurs aux jambes de bois, de même qu'on « parie sur les pattes des chiens, sur la queue des rats[82] ». Les parieurs se réunissent autour des chevaux à l'occasion de la Saint-Léger et, plus généralement, « tout le monde parie des pence ou des guinées sur le tapis vert que leurs sabots écorchent[83] ». La France est moins friande des paris, mais les « spectacle[s] de foires[84] » n'en érigent pas moins ses lutteurs en gladiateurs[85] des temps modernes. « C'est le Colisée à deux sous pour la foule[86] », est-il significativement précisé. Ce faisant, il met en évidence la dimension populaire d'un tel spectacle, qui rappelle la tradition du « *Panem et circenses* » de la Rome antique. Dans ces conditions, le lecteur est fondé à se demander si ce genre d'événement ne constitue pas une manifestation paroxystique du sport comme nouvel « opium du peuple[87] ». Vallès lui-même peut l'y conduire lorsqu'il analyse la « fièvre du sport[88] » que produisent des courses de chevaux comme la Saint-Léger, en Angleterre :

> N'est-il point bon vraiment que dans une fièvre d'émotion commune les petites douleurs se perdent par-ci par-là, et ne faut-il pas être reconnaissant à tous ceux, hommes ou bêtes, qui nous font oublier pour un moment nos ennuis, nos peines ? qui, pendant quelques minutes, nous mettent dans les yeux un éclair, une sensation dans la poitrine […]. Les casaques font luire leurs couleurs au soleil ou sous la pluie, consolent les yeux attristés par le ciel, il y a un combat,

---

[75] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 539).

[76] *Id*.

[77] *Id*. (p. 540).

[78] *Id*. (p. 539).

[79] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 751).

[80] *Id*. (p. 749).

[81] *Id*.

[82] *Id*.

[83] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 540).

[84] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 742).

[85] Vallès rapproche d'ailleurs significativement le boxeur Jean Mace et le cheval français « Gladiateur » (cheval du marquis de Lagrange et dont une victoire au Grand Prix de Paris fut saluée, en 1865, comme une revanche sur Waterloo). Cf. J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 750-751).

[86] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 742).

[87] K. Marx cité par J. Ardoino et J.-M. Brohm, « Repères et jalons pour une intelligence critique du phénomène sportif contemporain », art. cité, p. 68.

[88] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 540).

> un but, une curiosité satisfaite et assouvie, l'émulation aiguisée par la fièvre, on entend des cris, puis le silence, puis des cris encore, et le vainqueur est proclamé[89].

Dans ce cas, l'événement sportif n'est-il qu'un « paravent[90] » de la réalité socio-politique, avec une fonction de « diversion idéologique et d'exutoire politique[91] » ? Loin de propager le « cri du peuple », il serait alors un « antidote à la lutte des classes[92] », un divertissement[93] au sens pascalien du terme, qui plongerait les miséreux, les souffrants, les réfractaires dans « un état de somnolence[94] ».

De surcroît, l'événement sportif n'est-il pas le couronnement en même temps que le révélateur flagrant d'un système de domestication contraire à l'émancipation individuelle et sociale ? Les exploits ponctuels sont préparés en amont par un entraînement assidu et rigoureux qui participe pleinement d'une société conservatrice et répressive. D'une part, certains sports sont partie prenante d'une éducation bourgeoise, qu'emblématise le cas de Lecour, boxeur et entraîneur : tandis que son aîné a fait fortune dans l'industrie, ce dernier partage ses occupations « entre le chausson, la boxe et la musique[95] » ; « marié à une pianiste distinguée, il est aussi un ténor agréable[96] » ; c'est un homme « de manières agréables, très poli et très courtois[97] » ; en somme, « c'est un parfait gentleman[98] ». « Le jeu de Lecour est pour ainsi dire sa propriété[99] », précise significativement Vallès. S'il explicite la dimension plus populaire de la lutte, il ne discrédite en rien la composante bourgeoise de l'institution sportive. Étonnamment, il fait même valoir la réaction défensive du « monsieur[100] », du « galant homme[101] », contre les attaques du « goujat[102] ». L'entraînement sportif peut certes compenser des inégalités naturelles : au gymnase, Vallès a par exemple corrigé « quelques goujats dont la force native était vaincue par [s]a force acquise[103] ». Mais, parfait reflet du grand corps social[104],

---

[89] *Id*. (p. 541).

[90] Jacques Ardoino et J.-M. Brohm, « Repères et jalons pour une intelligence critique du phénomène sportif contemporain », art. cité, p. 67.

[91] *Ibid*., p. 68.

[92] Coubertin repris par J.-M. Brohm, « Pour une sociologie historique du sport », dans *Critique de la modernité sportive*, *op. cit.*, p. 165.

[93] Et conformément à l'étymologie du mot : il s'agit d'un emprunt à l'anglais *sport* (XV^e^ s.), qui signifie « divertissement ».

[94] Theodor W. Adorno, *Modèles critiques*, Paris, Payot, 1984, p. 183.

[95] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 22 juin 1865 (BNF) (p. 740).

[96] *Id*.

[97] *Id*. (p. 741).

[98] *Id*.

[99] *Id*.

[100] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 754).

[101] *Id*. (p. 755).

[102] *Id*. (p. 754-755).

[103] J. Vallès, « Les exercices du corps », art. cité.

le corps individuel présente surtout les qualités fondatrices d'une morale bourgeoise, issues d'une rigidité militaire. Pour ces « gens sains et bien portants[105] », qui « veulent avoir le corps et l'esprit heureux[106] », « tout est calculé, pesé avec une inflexible rigueur[107] », et « le tambour bat[108] » lorsque débute la leçon. Il est plus surprenant encore que Vallès assume et défende les contraintes extrêmes qui sous-tendent l'entraînement sportif :

> L'entraîneur ne se contente pas d'exercer son élève à l'attaque et à la parade ; […] il a aussi l'oreille contre son cœur, et il en compte les pulsations, il en dirige les battements ; il interdit à l'entraîné les passions trop chaudes, les plaisirs trop vifs. Il lui choisit ses distractions et ses amours. Il souffle sur tout ce qui pourrait exercer son intelligence, occuper son âme aux dépens de ses phalanges ou de ses muscles ; il graisse et mène la machine comme il l'entend, arrache la maîtresse des bras, le verre des mains, le fruit de la bouche.
>
> Cela se comprend[109].

Le corps est envisagé comme un objet, un instrument, à exploiter, non comme un agent de plaisir ou de liberté. Ses performances exigent et justifient sa stricte soumission à l'autorité d'un supérieur, sa « répression[110] », voire sa « sur-répression[111] ». Enfin, les grands rendez-vous sportifs cristallisent des enjeux financiers et politiques, qui ne favorisent pas les renversements surprenants mais imposent un encadrement carcéral :

> On parie sur l'adresse ou la vigueur de l'homme. Ces parieurs, comme ceux des clubs ou des tripots, ont droit à surveiller le jeu de celui qui tient les cartes ; ils sont intéressés dans la partie. D'autre part, le patriotisme s'en mêle, et c'est une question d'orgueil national. D'où l'on peut conclure qu'il y a bien quelque rapport entre le métier de champion et celui de galérien. On ne s'évade que par la défaite[112].

Vallès ne remet pas franchement en cause cette « Bastille sportive[113] », ces mécanismes d'asservissement qui précèdent et structurent l'événement-spectacle.

---

[104] J.-M. Brohm, « La civilisation du corps : sublimation et désublimation répressive », dans Ginette Berthaud, J.-M. Brohm, François Gantheret *et al*., *Sport, culture et répression* [1972], Paris, Librairie François Maspero, 1976, p. 90-91.

[105] J. Vallès, « Les exercices du corps », art. cité.

[106] *Id.*

[107] *Id.*

[108] *Id*.

[109] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 752).

[110] J.-M. Brohm, « La civilisation du corps : sublimation et désublimation répressive », art. cité, p. 66.

[111] *Id.*

[112] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 752).

[113] Quel Corps ? « En finir avec la Bastille sportive ! », dans *Critique de la modernité sportive*, *op. cit.*, p. 9.

Précurseur français de la littérature sportive[114], il commente, voire programme, des matchs de son temps ; il se prête même allègrement au « jeu » facile du patriotisme belliqueux qui consiste à opposer la France à l'Angleterre[115] :

> Pour dire la vérité, et après avoir assisté ici à quelques rencontres sérieuses, je regarde le jeu français, où le pied attaque, comme autrement plus dangereux que la boxe anglaise. Nous avons quatre membres à notre service […]. Je parie tout ce qu'on voudra pour Lecour contre Jean Mace, dans un combat sérieux.
>
> […] [l]es Anglais ne frappent que d'un bras. […] je ne craindrais pas, ce me semble, sur le pavé, un boxeur d'adresse moyenne entraîné par un Anglais[116].

Les « effervescences sportives[117] » pourraient, à la rigueur, produire un effet cathartique et purgatoire sur les spectateurs, en favorisant de manière temporaire « la fusion et la confusion autour d'un dieu éphémère[118] ». Mais, quand bien même elles se caractérisent par le « désordre[119] », qui est l'« une des formes de la respiration sociale[120] », il n'en est rien pour les champions, voire leurs entraîneurs, durablement soumis au culte de la performance. De surcroît, ces événements se déroulent dans le contexte des « clubs de sport[121] » qui favorisent sous le Second Empire le contrôle des loisirs du peuple, progressivement éloigné des espaces publics.

L'aventure, mise à l'épreuve salutaire ?

Sous la plume de Vallès – en dépit même des intentions profondes de ce dernier ? – le « spectacle sportif[122] » semble déjà être un « arraisonnement de l'existence humaine[123] » :

> Tous les aspects de l'existence humaine sont requis et commis pour le fonctionnement de cette machine, engloutis par elle et transformés en autre

---

[114] Cf. M. Boucharenc, « Le reportage sportif en perspectives », *Autour de Vallès*, *L'Invention du reportage*, *op. cit.*, p. 119-130 et Émilien Carassus, « Vallès journaliste sportif », *Les Amis de Jules Vallès*, 1994, n° 18, p. 11-21.

[115] Rappelons que c'est un *topos* à l'époque.

[116] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 20 septembre 1865 (BNF) (p. 754).

[117] Michel Maffesoli, « Images, violence et corps social », dans *Critique de la modernité sportive*, *op. cit.*, p. 194.

[118] *Id.*

[119] *Id.*

[120] *Id.*

[121] R. Beck, « Expression d'un vide ? L'invention de l'ennui dominical au XIX^e^ siècle », art. cité, p. 243.

[122] Robert Redeker, *L'Emprise sportive*, Paris, François Bourin Éditeur, 2012, p. 21.

[123] *Id*.

> chose : ils sont sportivés. L'existence sportivée, c'est l'existence arraisonnée par le spectacle sportif compris comme *Gestell*[124].

L'aventure – « entreprise hasardeuse, périlleuse, et qui, cependant, peut offrir quelque attrait[125] » – n'est-elle donc pas une plus sûre « occasion joyeuse de voyages et d'émotions[126] », de « liberté sans rivages[127] », sans quelque « arraisonnement » que ce soit ? La soif vallésienne « d'ambition et de péril[128] » – moins dévorante à l'âge adulte qu'à l'adolescence, mais tenace – se matérialise par un attrait constant et explicite de l'action[129]. Avant Rimbaud ou Sartre[130], celui qui devra bientôt subir l'exil se focalise notamment sur le voyage vers l'inconnu, issue privilégiée pour échapper à l'ennui, voire à l'ordre de la routine quotidienne. La trajectoire fantasmée de « l'homme orange », dont il esquisse le portrait et reconstitue par bribes l'existence passée, acquiert à cet égard une valeur emblématique :

> Peut-être était-ce l'amiral d'un de ces petits États inconnus qui respirent comme des mollusques sur les rochers de l'Océan, peut-être le roi de quelque Araucanie ? Un déclassé qui avait quitté un beau jour Paris, à la suite d'une ambassade ou le lendemain d'un duel, pour aller refaire sa fortune ou simplement tuer l'ennui sous un ciel nouveau ?
>
> […] Je me demandais si c'était un héros ou un aventurier[131] […].

En témoigne également, au sens propre et au figuré, la déception amère qui étreint le journaliste-reporter de *L'Époque* durant son voyage maritime jusqu'à Londres : « Ici rien, rien qu'une eau calme coupant le ciel clair à l'horizon, la perspective de dîner le soir dans un hôtel banal ; rien de dramatique, point d'inconnu[132]… » Dans ces conditions, Vallès s'identifie aux réfractaires, « ces inquiets qui ont soif seulement de bruit et d'émotions[133] ». Il comprend malgré tout[134] leur soif désespérée d'aventures que peuvent rassasier en dernier ressort des expéditions lointaines :

> Les inquiets, les ardents, les hommes d'action, ceux-là s'éloignent quand les cheveux blancs arrivent, sans qu'ils soient encore chefs d'une armée de

---

[124] R. Redeker, « Le spectacle sportif, arraisonnement de l'existence humaine », *Empan*, 2010/3, n° 79, p. 97. Redeker emprunte la notion de *Gestell* (ou arraisonnement) à Martin Heidegger (définition de la technique).

[125] « Aventure », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 2, p. 1048.

[126] C'est une expression que Vallès utilise pour souligner les mérites des courses hippiques comme celle de la Saint-Léger. Cf. J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 538-548).

[127] J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », art. cité (p. 920).

[128] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 673).

[129] Voir certaines de nos analyses ci-dessus.

[130] Voir notamment « Les Poètes de sept ans », pour le premier, et *Les Mots*, pour le second.

[131] J. Vallès, « La rue. L'homme orange », *L'Événement*, 14 décembre 1865 (BNF) (p. 658).

[132] J. Vallès, « Causerie, Londres, 6 août 1865 », art. cité (p. 787).

[133] J. Vallès, « Les réfractaires », *Le Figaro*, 14 juillet 1861 (Gallica) (p. 138).

[134] Le fardeau du « haut fait » pèse souvent sur cette soif d'aventures qui, néanmoins, le transcende : voir notre chapitre 1.

> volontaires, capitaines de bandits aux Batignolles, faute de mieux ! Tristes d'avoir épuisé leur jeunesse dans une lutte sans témoins, contre les dangers sans grandeur, sous un ciel gris, ils s'en vont au pays du soleil et des aventures, dans les nouvelles Californies qu'on découvre, sur les côtes brûlées du Mexique, dans les pampas de la Plata, avec Santanna ou Geffrard, Raousset-Boulbon ou Walker, n'importe, pourvu qu'il y ait à jouer avec la mort ! – De rudes gars, ces coureurs de batailles[135] !

L'inconnu promet souvent des péripéties et des dangers positivement connotés, surtout lorsqu'il s'agit d'individus qui ont, comme Jean Delbenne, des « allures d'aventuriers[136] ». En résulte même une fascination à peine voilée pour les vies troublées de certains « hors-la-loi ». Le voleur Charles Lambell a par exemple « acquis dans la vie d'aventures une espèce de distinction cynique qui [a excité] l'admiration de ses complices et frapp[é] du premier coup la curiosité[137] » de Vallès. Ce dernier semble par ailleurs regretter que Nina Lassave n'ait « plus rien de l'aventurière[138] » qu'elle était. Quant à l'existence calme et bourgeoise des frères Goncourt, elle paraît pâle et décevante : « On ne peut pas conter à leur propos, un procès, un duel, une aventure[139]. » Plus généralement, la présence formelle de « l'aventure » dans le corpus vallésien d'avant 1871 appelle deux remarques sémantiques. D'une part, le mot est intrinsèquement positif ; il ne revêt une connotation négative qu'en de rares occurrences, seulement dans la mesure où il est qualifié par des adjectifs péjoratifs. C'est le cas lorsque sont évoquées les « aventures vulgaires et périlleuses[140] » où Jean Delbenne a fané la fleur de sa jeunesse, les « petiotes aventures[141] » brodées sur le « canevas banal[142] » de certains romans ou encore la « triste et sinistre aventure[143] » du jongleur Pial. D'autre part, le terme recoupe souvent le sens du mot « événement[144] », surtout lorsqu'il est employé au pluriel. Il ressort par là qu'un événement constitue une « aventure » à partir du moment où il est éprouvé et désigné comme tel : « Si de deux événements dont les contenus assignables ne sont pas très différents, l'un est ressenti comme "Aventure", l'autre non – alors c'est cette différence de rapport au tout de notre vie qui fait que cette signification échoit à l'un et qu'elle se refuse à l'autre[145]. » Ce faisant, n'est-ce pas précisément en fonction d'un degré minimal d'aventure que bien des faits ou des péripéties font événement ?

---

[135] J. Vallès, « Les réfractaires », *Le Figaro*, 14 juillet 1861 (Gallica) (p. 153).

[136] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 317).

[137] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 12 mars 1866 (BNF).

[138] J. Vallès, « Les environs du Luxembourg », art. cité (p. 657).

[139] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 10 novembre 1867 (BNF).

[140] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 299).

[141] J. Vallès, « Les livres », *La Liberté*, 28 mars 1866 (BNF).

[142] *Id.*

[143] J. Vallès signé « Max », [Article 2], art. cité.

[144] Ce qui correspond à la deuxième définition du terme *aventure* dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* : « Fait, événement ». Cf. « Aventure », art. cité, p. 1048.

[145] Georg Simmel, *Philosophie de la modernité*, traduction de Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, Payot, 1989, p. 305.

De surcroît, en quoi « l'aventure » – entendue au sens fort et jugée à la lumière de l'expérience vallésienne – fait-elle figure d'événement positif, stimulant et plus particulièrement libérateur ? En lieu et place d'une « grande évasion[146] » collective – que le Second Empire rend nécessaire mais momentanément impossible – l'aventure du voyage est un moyen privilégié pour s'évader à la fois concrètement et symboliquement d'une société jugée oppressante, voire carcérale. Dans *L'Époque* du 9 août 1865, une « Causerie » vallésienne relate l'expérience d'un voyage à Londres. La vue des divers bateaux « venant du bout du monde[147] », que permet l'arrivée à Londres par la mer, y engendre un souvenir de jeunesse ému, aux allures d'aventure maritime :

> Et pour moi, qui avais quatorze ou quinze ans alors, la scène était d'autant plus grande que j'allais être acteur sur ce large théâtre : je devais, le lendemain, partir comme pilotin pour les Indes sur un navire, gros trois-mâts que commandait un capitaine à tête de bourreau. Comme tous les enfants, j'avais rêvé les voyages lointains, la lutte contre les flots, les hommes : pour tombeau, l'Océan avec la sérénade de la foudre et du canon… J'étais à la veille de réaliser mon rêve !
>
> Le hasard, aidé des larmes de ma mère, fit que je ne partis point ; mais j'avais eu les pensées et l'angoisse de celui qui va attaquer l'inconnu, et la mer au loin me réservait les périls, la souffrance, la gloire… Enfant, je m'exagérais et la peine et l'honneur[148].

Le voyage lointain, sur un navire, est présenté comme un moyen concret de quitter la terre ferme en même temps qu'une occasion d'agir et de lutter. Ressurgit ici le paradigme de l'action et du rêve, mais ces deux pôles antagonistes tendent à se réconcilier dans une aventure qui permettrait au rêveur de devenir « acteur », donc de « réaliser [s]on rêve ». Toutefois, l'événement ne se produit pas ; il en reste au stade du fantasme adolescent[149]. De plus, il est en lui-même discrédité, car sous-tendu par une ambition naïve, celle de « la gloire » et de « l'honneur », conséquence très probable du fardeau de l'héroïsme[150]. Pour autant, le désir de la « lutte », des « périls » et de « l'inconnu » est loin d'être étranger à Vallès devenu adulte[151]. En 1865, la déception du voyage londonien semble d'ailleurs à la hauteur de ses aspirations militantes. « Voilà comment finit ce grand voyage[152] ! » conclut ironiquement le journaliste-reporter, qui constate n'avoir rien appris durant ses trois semaines de séjour à Londres. Il n'a pas réussi à cerner comment, « sans le mécanisme des réglementations, une nation est grande et forte[153] », il n'y a pas trouvé « la liberté[154] » escomptée. Or, à un niveau supérieur, c'est en tant

---

[146] J. Vallès, « Notre plébiscite », *La Rue*, 9-10 avril 1870 (Gallica) (p. 1151).

[147] J. Vallès, « Causerie, Londres, 6 août 1865 », art. cité (p. 790).

[148] *Id*. Ici ressort toute l'influence des « romans maritimes » évoqués par « Les victimes du livre ».

[149] À ce sujet, voir *Une saison en enfer* de Rimbaud.

[150] Voir notre chapitre 1.

[151] Voir les analyses du paragraphe précédent.

[152] J. Vallès, « Causerie, Londres, 6 août 1865 », art. cité (p. 793).

[153] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 775).

[154] *Id*.

qu'escapade, mais aussi par son rôle initiatique, qu'un voyage peut s'avérer libérateur. En témoignent également les « Notes de voyage » sur une expédition à bord du *Géant*, dans *La Situation* des 20 et 24 août 1867. Dans ce cas, l'événement ne relève pas du fantasme inassouvi ; il a été réellement vécu par l'adulte-reporter, qui fut l'un « des voyageurs du *Géant*[155] » durant l'été 1867[156]. Il n'est pas non plus clairement moqué : l'autodérision de Vallès porte avant tout sur sa propre peur du vide ; or, il parvient précisément à « tâter et [à] défier le vertige[157] » à l'occasion de ces « trois heures de voyage[158] ». Cependant, les deux articles exploitent là encore une « veine parodique[159] » et forment une « variation en mode mineur sur les grands récits de voyage[160] ». L'écrivain-journaliste souligne à l'excès son audace d'aventurier. Il souhaite que ses « aventures[161] » s'étirent en un « long voyage[162] ». Il recherche à tout prix le « danger[163] », comme le précise – avec un air bravache – l'homme au « paletot de voyage, tout couvert de poussière[164] ». Il puise toutefois dans cette excursion aérienne et provinciale deux types d'enseignements qui ne font pas l'objet d'un « démarquage parodique[165] ». D'une part, il s'élève jusqu'à quatre mille mètres au-dessus du sol. Il expérimente une perte de repères : « la terre s'éloigne si vite qu'il n'y a plus de hauteur ni d'abîmes[166] » ; « la grandeur disparaît[167] ». Il peut concrètement « découvrir un monde[168] ». D'autre part, l'élévation dans les airs acquiert une signification allégorique. Le militant progressiste en déduit qu'on « serait moins conservateur si l'on allait en ballon plus souvent ; moins religieux aussi[169] ». Il signale s'être senti mieux là-haut, « loin des petitesses et des vilenies[170] ». Émerge comme sous-texte la poésie hugolienne, dont les rêves de navigation aérienne réactivent un désir d'avenir là où aurait échoué la révolution technologique du bateau à vapeur. L'aéroscaphe y projette en effet les lecteurs dans une société lumineuse où « l'homme est bon […], juste[171] », dans

[155] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 958).

[156] « Un des jours de l'autre mois […] » : cf. *id*. (p. 957).

[157] *Id*. (p. 960).

[158] *Id.* (p. 964).

[159] C. Saminadayar-Perrin, « "Trois heures en ballon" : politique du voyage fantaisiste », *Autour de Vallès*, *Vallès et le « sens du réel »*, *op. cit.*, p. 75.

[160] *Id.*

[161] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 963).

[162] *Id*. (p. 962).

[163] *Id.* (p. 964).

[164] *Id*. (p. 967).

[165] C. Saminadayar-Perrin, « "Trois heures en ballon" : politique du voyage fantaisiste », art. cité, p. 75.

[166] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 960).

[167] *Id*.

[168] *Id*. (p. 963). Mieux vaut, dit-il, découvrir un monde que courir après « l'émotion ».

[169] *Id*. (p. 961).

[170] *Id*. (p. 970).

[171] V. Hugo, « II. Plein ciel », « XIV. Vingtième siècle », *La Légende des siècles* [1859], Paris, Librairie Générale Française, 2000, p. 503.

« une vie nouvelle[172] » où « la fraternité des peuples traverse les espaces et communie dans l'éternel azur[173] ». Chez Vallès, l'expérience présente du voyage en ballon résonne politiquement avec le rêve passé d'aventures maritimes : l'adulte ébauche une « revanche sur les pesanteurs de l'Empire[174] », de même que l'adolescent a voulu prendre le large pour fuir la Monarchie de Juillet, dans une quête de la nouveauté. La précision de l'âge est très significative : né en juin 1832, Vallès avait « quatorze ou quinze ans », en 1846-1847, soit à l'aube des journées de Juin. Le fantasme inassouvi de l'échappée sur l'Océan « avec la sérénade de la foudre et du canon » pourrait en définitive figurer la révolution avortée de 1848. Néanmoins, dans les deux cas – et quand bien même une expédition se concrétise –, n'est-ce pas le pouvoir de l'écriture qui fait du voyage une « aventure temporelle[175] » à part entière, la représentation allégorique de l'émancipation individuelle vis-à-vis d'une réalité pesante ? Est-ce à dire que les aventures libératrices, propices à la « surrection du nouveau[176] » – qui « ouvre un nouveau monde pour celui à qui [elle] advient[177] » –, se réalisent avant tout sur un plan littéraire et « romanesque[178] » ?

Vallès affiche à plusieurs reprises son goût pour les romans d'aventures, notamment dans ses articles de critique littéraire du *Figaro*, en 1862, ou du *Progrès de Lyon*, en 1864-1865. Historiquement, le terme de « *romance* » ou « *novel of adventure* » s'emploie en Grande-Bretagne à partir des années 1850, et seulement une dizaine d'années plus tard en France. Il sert à désigner d'abord « les romans géographiques puis, rapidement, les récits historiques, fantastiques, voire certains romans urbains[179] ». Cependant, les frontières du « roman d'aventures » ne sont pas aisées à déterminer et le propos vallésien tend à vérifier une définition assez large du genre : « [R]écits riches en événements qui mettent en scène de violentes actions se traduisant par la mise en danger du héros dans un cadre dépaysant. Ce dépaysement nourrit l'action en lui apportant matière à événements extraordinaires[180]. » L'auteur des « Victimes du livre » passe en revue le naufrage et l'île déserte de Robinson[181], les aventures de la Bibliothèque Bleue comme celles de Cartouche[182], l'histoire

---

[172] Vicor Hugo, « Conclusion », *Napoléon le Petit* [1852], Paris, J.-J. Pauvert, 1964, p. 272.

[173] *Id.*

[174] J.-F. Nivet, « Préface », dans J. Vallès, *Trois heures en ballon. Un jour à Provins*, Rezé, Séquences, 2001, p. 14.

[175] Formule empruntée à « l'herméneutique événementiale » de Claude Romano. Cf. *L'Aventure temporelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

[176] Cf. F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 83 et 322.

[177] C. Romano, *L'Aventure temporelle*, *op. cit.*, p. 8.

[178] Vallès établit d'ailleurs un parallèle explicite entre « l'aventure » et « le romanesque » : « Point d'aventures, comme vous voyez ; rien de romanesque ! » Cf. J. Vallès, « Paris. Les chanteurs ambulants », *L'Événement*, 28 février 1866 (BNF) (p. 739).

[179] Matthieu Letourneux, « Roman d'aventures », dans Daniel Compère (dir.), *Dictionnaire du roman populaire francophone*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007, p. 34.

[180] *Id.*

[181] Cf. J. Vallès, « Les victimes du livre », art. cité (p. 232-233).

[182] Cf. *id*. (p. 234).

maritime de Jean Bart[183], et plus généralement les livres de corsaires, à commencer par ceux d'Eugène Sue, fervent lecteur de Fenimore Cooper et de Walter Scott[184]. Il étudie l'influence relativement peu dangereuse de ces robinsonnades, de cette « vie d'aventures hardies et d'évasions miraculeuses[185] », de ces livres « qui transportent l'esprit dans un monde imaginaire ou mort[186] » sur leurs lecteurs. Il aime sans le dire *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo[187]. Il commente avec enthousiasme *Le Chevalier des Touches*, de Barbey d'Aurevilly, dont les « chouans assassins[188] » ne partagent pas du tout ses combats politiques, mais où il projette en filigrane certains fantasmes de revanche libertaire : « C'est un récit d'aventures hardies, bizarres, qui passionne […]. [J']ai la chair de poule et le frisson quand il me mène à l'assaut de la prison d'Avranches, ou quand, dans un crime grandiose, il attache à l'aile du moulin qui tourne le meunier qui a trahi[189]. » De tels événements touchent en lui « cette faculté d'émotion, qui est, pour ainsi dire, le plaisir physique de l'âme[190] », dirait Mme de Staël. L'attrait de Vallès pour les récits d'aventures est donc inégal et plus ou moins assumé – d'autant que l'adulte prend souvent ses distances vis-à-vis de ses lectures enfantines –, mais il ne fait aucun doute : il aime ces fictions où « l'événement, exacerbé, est omniprésent[191] ». Il pourrait dire avant Stevenson : « Ce n'est pas le personnage mais l'événement qui nous arrache à notre réserve[192]. » Et, au-delà des spécificités propres à tel genre ou sous-genre, en dépit même de divergences idéologiques, l'aventure est valorisée pour elle-même, en tant qu'événement romanesque d'une grande intensité émotionnelle.

Deux articles[193] illustrent exemplairement cet irrésistible besoin d'aventures qui habite Vallès, détermine en partie son attitude de lecteur et imprègne son discours journalistique. *Le Progrès de Lyon* du 26 septembre 1864 présente un compte rendu très critique et amer du livre de bord et journal particulier du commandant R. Semmes, paru la même année. Sa lecture est d'autant plus ennuyeuse qu'elle déçoit absolument l'horizon d'attente du roman d'aventures maritimes, en particulier du roman de corsaires :

---

[183] Cf. *id*. (p. 235-236).

[184] Cf. *id*. (p. 236-239).

[185] *Id*. (p. 234).

[186] *Id*. (p. 239).

[187] Cf. J. Vallès, « La Semaine sainte », *L'Événement*, 29 mars 1866. Article non publié et inconnu mais repris dans la Pléiade : cf. « Pâques », « Souvenirs », *La Rue*, dans *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 688-692. Cf. aussi J. Vallès, « Au hasard », *L'Événement*, 23 mars 1866 (BNF) (p. 726).

[188] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 avril 1864 (BNF) (p. 349).

[189] *Id.*

[190] Germaine de Staël-Holstein, *Essai sur les fictions*, *Œuvres de Madame la Baronne de Staël-Holstein*, Paris, Lefèvre, 1838, t. 1, p. 146.

[191] Marc Courtieu, *Événement et roman : une relation critique*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2012, p. 84.

[192] Robert Louis Stevenson, *Essais sur l'art de la fiction* [1988], édition établie et présentée par Michel Le Bris, traduit de l'anglais par France-Marie Watkins et Michel Le Bris, Paris, Payot, 1992, p. 216.

[193] Dont aucun n'a été repris dans l'édition de la Pléiade.

> Il n'y a point, hélas ! dans ce livre, de surprises hardies ni d'aventures imprévues, pas le récit d'un branle-bas ni le spectacle saisissant d'un abordage. Était-ce là ce que nous avaient promis les journaux du sud et ce que nous avions le droit d'espérer ?
>
> Je me rappelais déjà mon corsaire classique et le pirate des vieux romans ; l'équipage comptait dix blessures par homme, une balafre à chaque tête, et sous le ciel, il y avait eu des duels affreux ! Ils avaient, avec le sang de leurs poitrines, rougi un moment le dos de la mer ! Non, rien, pas même une exécution sur le pont et un traître jeté dans l'eau le boulet aux pieds ; l'humanité, certes, n'y aurait pas trouvé son compte, mais l'intérêt y gagnerait, et je ne trouve pas dix pages qui m'émeuvent dans ce récit tranquille[194].

À l'inverse du commandant R. Semmes, dont la réalité monotone contraste avec d'autres récits de voyage étonnants et éblouissants, le personnage de Rocambole – né dans le cycle feuilletonnesque « Les Drames de Paris » de Ponson du Terrail – a bel et bien la « gaîté crâne des aventuriers[195] ». C'est pourquoi Vallès redoute qu'il s'ennuie dans les *Misères de Londres*, comme le souligne *La Situation* du 24 novembre 1867. Par son calme morne, la capitale anglaise ne favorise pas autant que Paris les « surprises hardies », les « aventures imprévues », les périls attrayants et les combats grisants[196], qui composent un roman d'aventures digne de ce nom :

> Un roman d'aventures n'est pas seulement un roman où il y a des aventures ; c'est un récit dont l'objectif premier est de raconter des aventures, et qui ne peut exister sans elles. […] Quelque chose arrive à quelqu'un : telle est la nature de l'événement ; raconté, il devient roman, mais de sorte que « quelqu'un » dépende de « quelque chose », et non l'inverse, qui mène au roman psychologique[197].

En même temps, Vallès rapproche de manière significative les « aventuriers[198] » et les « misérables[199] » qui « pullulent sur ce pavé boueux[200] ». Héros populaire de l'époque, Rocambole est un aventurier du quotidien ; ses « exploits[201] » participent d'une lutte contre la société et, à certains égards, en faveur du peuple. Ces événements rocambolesques deviennent en filigrane les moyens transgressifs mais légitimes d'un début de « réparation » sociale, qui semble toutefois moins aisé dans une Angleterre résignée à la pauvreté massive : « Aussi Rocambole n'aura qu'à se baisser pour ramasser des pauvres et des filous […]. Quiconque en Angleterre est né pauvre mourra pauvre : il n'y a pas à relever la tête[202]. » Or, étant donné la puissance

---

[194] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 26 septembre 1864 (BNF).

[195] *Id.*

[196] Cf. *id.*

[197] Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures* [1982], Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 5-6.

[198] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 24 novembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[199] *Id.*

[200] *Id.*

[201] Le mot « exploits » se retrouve d'ailleurs dans l'un des titres de la série : cf. Pierre Alexis de Ponson du Terrail, *Les Exploits de Rocambole*, Paris, E. Dentu, 1866, 3 vol.

[202] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 24 novembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

de la littérature[203], ce type de revanche fictive ne pourrait-il pas produire un effet compensatoire sur un lecteur réellement avide de progrès socio-politique ? C'est ce que sous-entend d'une autre manière Vallès lorsqu'il affirme que *Le Chevalier des Touches* fera frémir « [t]ous ceux qui ont l'âme guerrière, et [qu'ils] sont nombreux dans ce pays tout chaud encore des révolutions mal éteintes[204] ». Les tenants et les aboutissants idéologiques de ces événements précis[205] comptent sans doute moins que le roman d'aventures en général, envisagé comme un déversoir salutaire de la colère révolutionnaire. Ainsi Vallès est-il « beaucoup plus sensible qu'il ne le croit et le dit à l'idéalisation épique[206] ». Plus éloquent encore est le parallèle qui relie les aventures de Robinson et la révolution de 1848 : « Quant à ce qui est du récit des aventures, je préfère Robinson à *L'Odyssée*, et l'histoire de 1848 à *L'Iliade*[207]. » De même que *L'Odyssée* prolonge *L'Iliade*, les exploits insulaires de Robinson ne peuvent-ils pas actualiser sur le plan romanesque – et moyennant certains déplacements interprétatifs[208] – l'utopie avortée de la Révolution et, en particulier, de Juin 1848 ? Au début du livre de Defoe, le navire sur lequel s'est embarqué Robinson est arraisonné par des pirates, et ce dernier est fait esclave ; mais il parvient à s'échapper. Puis il survit à un naufrage qui le conduit sur une île déserte où il construit de ses mains son propre monde. Vallès semble puiser dans la trajectoire du personnage le modèle schématique d'un double mouvement de libération et de reconstruction, tout en éludant sa composante morale et chrétienne. Enfin, le roman d'aventures jouerait d'autant mieux son rôle compensatoire en faveur d'un peuple bafoué qu'il est, à l'époque, le genre roi d'une littérature populaire et médiatique[209] dont Vallès a toujours assumé, voire revendiqué, l'intérêt.

[203] Cf. « Les victimes du livre », art. cité.

[204] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 avril 1864 (BNF) (p. 349).

[205] Voir la question de la chouannerie dans ce roman.

[206] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1352.

[207] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 17 février 1866 (BNF) (p. 829).

[208] La « société » insulaire que construit Robinson ne correspond pas tout à fait aux idéaux vallésiens.

[209] Cf. M. Letourneux, « Roman d'aventures », art. cité, p. 34. Cf. aussi Sylvain Venayre, *La Gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne. 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

Chapitre 6 – Offensives et bouleversements langagiers

En dépit de leurs vertus libératoires et compensatoires, des aventures écrites – parfois entièrement fictives – risquent de n'être que les succédanés textuels d'une action réelle. Or, le peuple ne doit pas être « victime du livre » mais acteur de la réalité. Vallès préfère donc à la littérature d'aventures une écriture qui serait elle-même une entreprise périlleuse en faveur des plus miséreux : l'une n'est pas exclusive de l'autre, mais la seconde surpasse de loin la première. Pour l'écrivain-journaliste qui « aime l'aventure[1] », la « liberté sans rivages[2] » réside aussi dans une parole audacieuse, voire téméraire : « Où serait la joie s'il n'y avait pas de péril ? Je vous avouerai même entre nous que j'aimerais peut-être mieux, tant j'ai l'esprit mal fait, être attaqué qu'applaudi[3]. » Son exigence d'une bravoure journalistique et littéraire se fait encore plus pressante vers la fin du Second Empire, lorsque l'opposition républicaine au pouvoir impérial se radicalise. La lettre ouverte qu'il adresse à Villemessant dans *Le Figaro* du 8 mai 1868 est emblématique à cet égard : « J'ai trop présumé de ma sagesse, Monsieur, en pensant que je pourrais travailler six mois dans le silence : l'émotion du livre à faire ne me suffit pas. Il faut que je prenne, de temps en temps, dans la vie publique ma part de péril et d'action[4]. » En lieu et place du projet romanesque *Les Aventuriers de la Seine* – qui ne verra finalement pas le jour au rez-de-chaussée du *Figaro* – Vallès veut crier à la foule son indignation ou sa tristesse dans des articles de polémique sociale. Il semble alors qu'il vaille mieux militer à bout portant contre les oppressions et les injustices que s'évader vers des aventures fictionnelles, eussent-elles une portée accusatrice et critique. Il s'engage plus particulièrement à « faire le coup de feu[5] » du haut du balcon, c'est-à-dire en haut de la première page. Puis il annonce qu'il y déclenchera une « guerre[6] » entre le boulevard et la rue : il sait gré au *Figaro* de sa liberté de ton, mais il en récuse déjà les compromissions boulevardières avec l'Empire[7].

Vallès appelle de ses vœux une parole engagée, tout à la fois risquée et violente, car fermement attachée à la recherche d'un « effet à produire sur ses

---

[1] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

[2] J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », *Le Nain jaune*, 24 février 1867 (BNF) (p. 920).

[3] *Id.*

[4] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », *Le Figaro*, 8 mai 1868 (Gallica) (p. 1044).

[5] *Id.*

[6] *Id.*

[7] Cf. notamment J. Vallès, « Les boulevardiers (À propos du "Figaro") », *La Rue*, 7 décembre 1879, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 397-402.

destinataires[8] ». Le roman *Un Gentilhomme* véhicule un métadiscours sur les impacts très concrets de la lecture chez le jeune Maurice, qui appuie d'une autre manière cet idéal d'une écriture performative : « Il lui semblait […], tant les faits le frappaient, que les paroles de l'oncle étaient des coins qui s'enfonçaient dans son crâne et que, par les trous, entraient des filets de soleil et des bouffées de chaleur[9]. » L'extrait en question mêle étroitement les événements relatés par l'oncle et les faits de langue sur lesquels repose son discours. Cette assimilation révèle une approche pragmatique des mots, apparentés à des actes de langage ou de parole[10]. Mais tout au long du Second Empire, dans sa phase autoritaire ou libérale, la censure impose des ménagements. Ainsi, lorsque Vallès prend soin de distinguer les « idées » des « actions », c'est autant pour déplorer que pour contourner un système censuré, qui n'offre guère le droit « de tirer en plein jour[11] », et où toute idée jugée dangereuse peut devenir une « action » répréhensible. Comme Émile de Girardin, il prône l'entière liberté de la presse, tout en ayant une conscience aigüe et amère des contraintes qui pèsent sur les journalistes de l'opposition. Il sait qu'il ne peut défendre « ses idées au péril seulement de sa tranquillité[12] » et qu'« agir[13] » par les mots sur le terrain brûlant de la politique lui fait courir des risques autrement plus graves que celui d'être « délaissé, sifflé, hué[14] ». Ce faisant, il se range de plus en plus ouvertement dans le camp des journalistes progressistes et subversifs déterminés à être des « hommes d'action[15] ». Il s'agit de lutter très pratiquement contre les abus politiques et les injustices sociales, quand bien même ce militantisme pragmatique impose paradoxalement les « précautions[16] » d'une feuille littéraire, comme *La Rue* de 1867. Somme toute, les « actes » vallésiens de résistance et de rébellion aux tyrannies établies sont consubstantiels à un langage journalistique mêlé de revendications artistiques. La parole et l'action sont foncièrement imbriquées : comme l'écrira Hannah Arendt, « [l']action muette ne serait plus action parce qu'il n'y aurait plus d'acteur, et l'acteur, le faiseur d'actes, n'est possible que s'il est en même temps diseur de paroles[17] ».

[8] S. Disegni, *Jules Vallès : du journalisme au roman autobiographique*, *op. cit.*, p. 37.

[9] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 52).

[10] Voir notamment John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1970 et John Searle, *Les Actes de langage : essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann, 1972.

[11] J. Vallès, « La liberté de la presse », *La Presse*, 18 janvier 1865 (Gallica) (p. 493).

[12] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », *L'Époque*, 27 juillet 1865 (BNF) (p. 773).

[13] *Id.*

[14] *Id.*

[15] J. Vallès, « Explications », *La Rue*, 7 décembre 1867 (Gallica).

[16] *Id.*

[17] H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, *op. cit.*, p. 235.

(Ré)percussions

Lutte armée

Vallès pourfend les violences collectives et individuelles – guerres et révolutions sanglantes ; duels meurtriers – qu'il impute en priorité au fardeau du « haut fait[18] » : nombre d'individus et de groupes plus ou moins institués seraient aliénés par un système ravageur de représentations et de valeurs. Il s'en prend à une autre forme tenace de « servitude volontaire », d'aliénation en partie consentie, à savoir l'hostilité ou du moins la frilosité de ses contemporains à l'encontre de « la liberté tout entière[19] ». Il repousse « tout ce qui est le courage du corps, le triomphe du fait[20] » et considère cet « appel aux armes comme un signe d'infériorité ou de faiblesse[21] ». Bien au-delà de la censure gouvernementale et impériale, il dénonce l'autocensure que la profession littéraire et journalistique s'inflige à elle-même. « Mais nous ne serons dignes d'être vraiment libres que le jour où nous aurons bravement montré que nous acceptons tout entière et avec sa franchise la liberté[22] », déclare-t-il dans *L'Événement* en 1866. Ainsi les cartels des journalistes sont-ils comparables aux décrets des gouvernants : les uns et les autres invoquent la liberté dans leurs discours, mais ils la menacent en pratique dès lors qu'elle les gêne, les inquiète ou les blesse. Il reprend, accentue et élargit son propos dans son journal *La Rue*, en 1867, comme en témoigne cette injonction exclamative, isolée en un paragraphe saillant : « Que toutes les opinions soient libres, bonnes ou mauvaises et que, dans la vérité ou l'erreur, dans l'injure ou le rire, la liberté soit illimitée, absolue, sans rivages, et alors respectons la fantaisie et même les fureurs de chacun[23] ! » Sur le plan individuel, le « criminel honneur[24] » du duel démontre exemplairement que la violence réelle – celle qui blesse ou tue concrètement les individus – prospère sur une difficulté, voire une incapacité, à passer outre certains degrés de virulence verbale. Au-delà, ne serait-il pas question de cantonner la violence au domaine des mots ? La liberté d'expression apparaît salutaire, comme exutoire et garde-fou. Ce faisant, Vallès tolère, légitime et même valorise la « plume[25] » ou la « parole[26] » qui « sait apaiser, non irriter, alimenter, non tuer[27] ». Les mots n'ont pas seulement une fonction cathartique pour l'écrivain-journaliste et ses interlocuteurs, ils transposent sans l'euphémiser, répercutent sans l'atténuer, la violence sociale dont souffrent les « vaincus ». En lieu et place des « combats de

[18] Voir notre chapitre 1.

[19] J. Vallès, « Les duellistes », *La Rue*, 22 juin 1867 (Gallica).

[20] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 870).

[21] *Id.*

[22] *Id.* (p. 870-871).

[23] J. Vallès, « Les duellistes », art. cité.

[24] Voir notre chapitre 1.

[25] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 871).

[26] *Id.*

[27] *Id.*

plume et d'épée[28] », Vallès appelle de ses vœux un « journalis[m]e militant[29] » et plus généralement une « littérature militante[30] ». Il recycle de manière très pragmatique une hiérarchie philosophique héritée d'Aristote entre la violence physique et la violence verbale : « il serait absurde, alors qu'il est honteux d'être incapable de se défendre physiquement, qu'il ne soit pas honteux de ne pouvoir le faire verbalement (*logôi*), mode de défense plus propre à l'homme que le recours à la force physique[31] ». La seconde est une alternative à la première quand elle permet d'initier l'attaque ou de résister à un « adversaire armé [qu'on doit] frapper et repousser[32] ». Le « mot à mot » se substitue au « corps à corps ».

Cette dimension agonistique est le propre d'une parole polémique qui recouvre des formes multiples – pamphlet, lettre ouverte, satire, controverse, etc. –, mais qui révèle toujours la violence intrinsèque du discours, refusant l'équation naïve qui « identifierait sans reste non-violence et *logos*[33] ». S'il déplore l'injure diffamatoire et calomnieuse – « balle qui tire sa force de ce qu'elle est comprimée dans sa prison rayée[34] » –, Vallès revendique les vertus guerrières des mots, conformément à l'étymologie de la polémique et du pamphlet[35]. Ainsi, entre 1857 et 1870, ses articles ne sont pas seulement imprégnés d'un contexte de guerre qui mêle concrètement les coups de crosse, de mitrailles, les balles, les lames tranchantes des baïonnettes et des sabres, ils filent la métaphore des mots comme armes[36]. En cela, il n'innove pas mais fait preuve d'une constance telle qu'il érige les images belliqueuses en véritables *topoï* critiques. D'une part, les mots sont le moyen le plus efficace pour abîmer les représentations mensongères et écorner les mythes trompeurs, pour asséner des « coup[s] de bâton ou d'épée à la tête des idoles encore debout[37] ». D'autre part, assemblés en discours éloquents, ils sont potentiellement performatifs et aptes à impulser des renversements socio-politiques. Vallès est notamment fasciné par les qualités oratoires de Blanqui, ce « fouetteur d'océans humains[38] ». Avant la Commune, il se rappelle son éloquence verticale « qui coupait

---

[28] J.-N. Jeanneney, *Le Duel : une passion française (1789-1914)*, *op. cit.*, p. 288.

[29] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 871). Rappelons qu'étymologiquement, « militer » c'est « faire la guerre ».

[30] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 901).

[31] Aristote, *Rhétorique* [1624], introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Pierre Chiron, Paris, Flammarion, 2007, p. 121.

[32] Cicéron, *De l'orateur. Livre deuxième* [1673], texte établi et traduit par Edmond Courbaud, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1950, p. 36.

[33] D. Denis, « Préface », dans L. Albert et L. Nicolas (dir.), *Polémique et rhétorique de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Duculot, 2010, p. 15.

[34] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 872).

[35] Les pamphlets sont nés dans un contexte guerrier. Quant à la polémique, elle vient du grec *polemos* (« guerre ») ; elle peut être définie comme une « guerre métaphorique » ou une « *guerre* verbale » : cf. C. Kerbrat-Orecchioni, « La polémique et ses définitions », art. cité, p. 4-5.

[36] Cf. P. Pillu, « L'arme et l'imagination de l'arme chez Vallès », art. cité.

[37] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 17 octobre 1864 (BNF) (p. 407).

[38] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 989.

comme la hache de Phocion[39] ». Dans *L'Insurgé*, il insistera sur l'efficacité d'un discours simultanément capable de blesser ses ennemis, de saisir, d'aiguillonner et d'enhardir ses auditeurs :

> Ses phrases sont comme des épées fichées dans la terre, qui frémissent et qui vibrent sur leurs tiges d'acier. C'est lui qui a dit : « Qui a du fer a du pain. »
>
> Il laisse, d'une voix sereine, tomber des mots qui tranchent, et qui font sillon de lumière dans le cerveau des faubouriens, et sillon rouge dans la chair bourgeoise[40].

Il assigne donc une puissance culturelle, sociale et politique au langage, qu'il envisage à la fois dans ses variantes écrite et orale. Or, le discours de Blanqui a pour pendant la plume incisive de Louis Blanc, qui s'est aiguisée en Angleterre, a pris « de la netteté et du tranchant[41] ».

Dans le domaine de l'écrit, la « Lettre à Monsieur Jules Mirès », qui ouvre son pamphlet *L'Argent* en 1857, revêt l'allure d'une proclamation inaugurale : il faut apprendre à manier cette « arme terrible[42] » qu'est la plume, savoir se protéger contre les « coups de plume des gens de lettres[43] » et reconnaître, enfin, la profondeur percutante des « livres écrits avec la plume ou l'épée[44] ». Sous le masque de « l'homme de lettres devenu homme de Bourse », Vallès commence en réalité à forger son ethos d'écrivain « pamphlétaire[45] ». En l'occurrence, ses armes d'encre et de papier se déploient sur un support journalistique qui est entravé par la censure, hydre à cent têtes contre laquelle s'engagent des combats épuisants et vains. C'est le propos qu'il adresse à Ernest Feydeau, rédacteur en chef de *L'Époque*, en juillet 1865 :

> Aujourd'hui, je trouve la lutte trop inégale […]. Non que je tienne à vomir des cris de guerre dans les clairons et que je veuille ici ou là battre la charge ! mais on n'a pas même le droit de rire en France. Ne m'avez-vous pas dit plus d'une fois, la plume levée sur ma copie, quand vous révisiez mes articles : « Cette épigramme nous tuera ? » Et vous me limiez les griffes au coin des phrases[46].

Le journaliste maintient ici à distance l'imagerie jacobine et militaire – souvent invoquée mais aussi parodiée –, à laquelle il préfère le motif d'une arme naturelle : ses propres « griffes » d'opposant farouche au système impérial. Or, dans un

---

[39] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », *L'Époque*, 8 et 16 juin 1865 (BNF) (p. 811).

[40] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 989. Ici, Vallès relève avant tout l'efficacité discursive de Blanqui, au point de dissimuler son opposition de principe à la fameuse maxime de 1851, qu'il avait vigoureusement critiquée avant 1871 : cf. J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. À propos du livre de M. Ténot », *Le Courrier de l'intérieur*, 8 septembre 1868 (BNF) (p. 1078) et « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1140).

[41] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 25 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 561.

[42] J. Vallès, « Lettre à Monsieur Jules Mirès », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 4.

[43] *Id.*

[44] *Ibid*., p. 10.

[45] « Je vais vous raconter comment on devient un pamphlétaire » : cf. J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », *Le Figaro*, 7 novembre 1861 (Gallica) (p. 130).

[46] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 771).

contexte de censure, les paroles satiriques et subversives peuvent aisément se retourner contre leur propre énonciateur : le mot « tue[47] » dans une acception péjorative et presque concrète du terme. Il reprend différemment ce constat amer lorsqu'il est à son tour rédacteur en chef, pour *La Rue* de 1870 :

> Cette joie du révolté qui se venge nous l'avons comme épuisée ; et nous ne ressentirions maintenant, à jeter dans l'air des cris de colère, que la peur d'être encore une fois garrottés et humiliés. On reste devant des soldats qui vous mettent en joue, mais on ne crache pas au nez des gardiens qui peuvent, dans un coin de la prison, vous étrangler.
>
> Ah ! si l'on pouvait sauter en plein cirque et au lieu de donner des chiquenaudes sur des nez de maîtres, aller fouetter les bêtes en plein mufle !
>
> Mais nous n'avons qu'un fouet d'un sou, contre le bâton des gardes-chiourme – pauvres forçats au bonnet rouge à perpétuité[48] !

Semblable au lion « sans dents ni griffes[49] » qui ne peut résister aux chiens dans l'une des fables de La Fontaine, la figure du journaliste aux griffes limées ne peut ici opposer à ses adversaires que de misérables « chiquenaudes ». Son « fouet d'un sou » est un succédané insuffisant des « coups de bâton ou d'épée[50] » qui sont l'apanage de ses oppresseurs. Qu'importe de diriger un journal, de pouvoir occuper la première page, d'aller « le premier au feu[51] », si c'est seulement pour se faire « tuer » sans même avoir la possibilité de se défendre ? Ce genre de problèmes se retrouve peu ou prou sur les terrains d'élection du langage oral : « tant qu'il y aura la tolérance et non la liberté, les conférences vivront d'une vie pénible[52] », regrette Vallès en 1865. Il souhaite que le pouvoir laisse « la tribune des orateurs nouveaux se dresser devant la chaire des prédicateurs ardents[53] » et inamovibles. Il réclame une jeune génération de conférenciers audacieux pour mener « le combat[54] » et entamer une « bataille décisive[55] » en faveur du progrès culturel, social et politique. Ce faisant, il convient de substituer aux discours unilatéraux « la discussion, la lutte[56] » : le bon orateur est celui qui doit « lutter contre les perfidies du hasard[57] », si bien que sa parole se fait « meule » et non « moulin[58] ».

---

[47] Cf. Vincent Azoulay et Patrick Boucheron (dir.), *Le Mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Champ Vallon, 2009.

[48] J. Vallès, « Notre plébiscite », *La Rue*, 9-10 avril 1870 (Gallica) (p. 1151).

[49] Jean de La Fontaine, « Le lion amoureux », *Fables* [1668], Paris, Librairie Générale Française, 2002, p. 134.

[50] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 17 octobre 1864 (BNF) (p. 407).

[51] J. Vallès, « Au hasard. À une provinciale », *L'Événement*, 16 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[52] J. Vallès, « Les cours libres. II », *Le Courrier du dimanche*, 19 février 1865 (BNF) (p. 510).

[53] *Id.*

[54] *Id.*

[55] *Id.*

[56] J. Vallès, « Causerie. Monsieur Prudhomme, M^e^ Pet-de-Loup », *L'Époque*, 29 juin 1865 (BNF) (p. 842).

[57] *Id.*

[58] La double image est de Vallès. Cf. *id.* (p. 842-843).

Les bons écrivains sont aussi jugés à l'aune des luttes énergiques qui identifient les bons orateurs. À l'instar d'une conférence, un livre ne semble réussi que s'il consiste en une « bataille décisive[59] », quel que soit le genre ou sous-genre dans lequel il s'inscrit. Dès 1857, l'auteur de la « Lettre à Monsieur Jules Mirès » souligne l'essence agonistique des œuvres théâtrales lorsqu'il évoque l'audace nécessaire « pour livrer […] cette bataille qu'on appelle une comédie ou un drame[60] ». En 1864, le critique au *Progrès de Lyon* applique ce principe au genre romanesque à l'appui d'un exemple précis. Ainsi regrette-t-il que le chef de l'école réaliste, Champfleury, n'ait pas inscrit dans son nouveau roman *Les Demoiselles Tourangeau* un « plaidoyer en règle, courageux, au besoin téméraire[61] » contre le romantisme et l'idéalisme. Ce n'est pas un « bon champ de bataille[62] », puisque rien n'y frappe le lecteur. Vallès préfère de loin les « batailles pénibles[63] » qui ont été menées auparavant par l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* ou des *Souffrances du professeur Delteil*. Ce genre de combat ne se déroule pas seulement dans l'espace-temps de l'élaboration intellectuelle et de la création littéraire ; il faut aussi être courageux dans l'arène de la réception, auprès des lecteurs comme des critiques :

> Il est des écrivains dont on peut, dès leur premier article ou leur premier livre, deviner la fortune : je parle de ceux qui […] vont bravement leur chemin sans se soucier des préjugés sur lesquels ils marchent et des hommes qu'ils blessent au cœur. Ils sont discutés, moqués, calomniés ; mais un jour, après bien des chevaux tués sous eux, quatre ou cinq livres étranglés dans l'ombre, ils touchent le prix de leur ouvrage, leur énergie s'impose, on les écoute, on les lit ; il faut compter avec eux désormais, et les combattre ou les applaudir au grand jour[64].

C'est précisément cette démarche audacieuse, originale et combative qui rapproche Vallès du romancier Barbey d'Aurevilly, dont il hait par ailleurs la politique autoritaire et dévote. Il loue en effet sa grande originalité, qui en fait à la fois un lutteur intrépide et un escrimeur hors pair :

> [Il] appartient à cette race d'originaux à outrance qui se jouent des formes connues et aiment à s'ensanglanter, tout fiers, presque joyeux, aux difficultés de la lutte : il y a beaucoup de fanfaronnade dans leur histoire, de la puérilité quelquefois, de l'intolérance souvent, mais souvent aussi de la conscience. De leur force naît leur talent et leur audace leur arrache la victoire.
>
> C'est à coups d'estoc et de taille, à coups de poing et de bâton que M. d'Aurevilly s'est fait sa route, à travers les routiniers bêtes d'hier et d'aujourd'hui. Il a été injuste, souvent brutal ; et de son *pied de frêne* il a

[59] J. Vallès, « Les cours libres. II », art. cité (p. 510).

[60] J. Vallès, « Lettre à Monsieur Jules Mirès », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 4.

[61] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 28 février 1864 (BNF) (p. 333).

[62] *Id.*

[63] *Id.*

[64] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 avril 1864 (BNF) (p. 347).

écorné quelquefois le bon sens : mais il est resté *lui*, avec toutes les vertus de ses vices[65].

De ce fait, au sujet du *Chevalier des Touches*, s'établit paradoxalement une correspondance mimétique entre un genre littéraire, une diégèse, ses protagonistes, d'une part, et la personnalité auctoriale, d'autre part. C'est un roman épique et guerrier « où tout sert d'arme, où le bâton casse le sabre, où les couteaux se croisent avec les épées[66] » dans une « lutte inégale[67] ». Les héros y grandissent dans le danger et, s'il avait été à leur place, ce « mousquetaire de la plume[68] » y aurait « joué sa tête[69] ». Comme Junot, il a « séché son encre avec la poudre de la terre où il est né, et qu'on a déchirée, pour y enterrer les morts, la fourche du chouan et la baïonnette du républicain[70] ». Se produit également un subtil effet de miroir entre l'écrivain évoqué et le locuteur-journaliste, qui encadre l'analyse critique consacrée à Barbey d'Aurevilly. « À cette lutte, d'ailleurs, on vieillit vite sur le champ de bataille[71] », concède d'abord Vallès, que le pronom personnel indéfini intègre en filigrane à la communauté des invétérés – mais non pas infatigables – lutteurs. Puis il conclut son propos dans l'espoir qu'un prochain livre lui donne accès à ses « passions d'homme[72] », terrain sur lequel « toutes les mains se rencontrent et se serrent par-dessus le ruisseau plein de sang et de boue[73] ».

Là où Barbey d'Aurevilly se démarque par « une crânerie d'allures[74] », Vallès et ses confrères de *La Rue* ont les « allures des écrivains indépendants et personnels[75] ». Mais ils se positionnent autrement dans le paysage politique. C'est ce que développe la première page de ce journal fondé en 1867, dont il est aussi le rédacteur en chef. Malmené par la censure, *La Rue* s'apparente à un champ de bataille douloureux où s'engagent des luttes inégales entre, d'un côté, le téméraire et solitaire Vallès et, de l'autre, le Gouvernement, avec « son armée de fonctionnaires, son armée de soldats, son état-major d'orateurs et de journalistes ». Pour ne pas jouer le rôle du pot de terre contre le pot de fer, le premier est prêt à plier les jambes sans courber la tête et à faire « [f]eu sur les régiments », au lieu d'utiliser le « glaive de la légalité ». Les « tirailleurs de *La Rue* » peuvent revendiquer leur violence : il convient pour eux de « faire, de temps en temps, le coup de feu » ou, au moins, de sonner « du trombone et du fifre pendant la bataille ». En janvier 1868, la censure finit par égorger ce journal de combat, qui est supprimé par décision judiciaire. Toujours en première page, Vallès annonce qu'il ne baissera pas les bras et continuera à lutter ailleurs. Il n'est pas question de lâcher pied « pour un coup de

[65] *Id*. (p. 348).
[66] *Id.*
[67] *Id.*
[68] R. Bellet, *Presse et Journalisme sous le Second Empire*, *op. cit.*, p. 229.
[69] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 avril 1864 (BNF) (p. 349).
[70] *Id.*
[71] *Id*. (p. 347).
[72] *Id*. (p. 350).
[73] *Id.*
[74] *Id*. (p. 349).
[75] J. Vallès, « Explications », art. cité. Les six citations qui suivent sont puisées dans le même article.

sabre[76] ». On ne va pas pouvoir empêcher ceux qui ont bataillé à ses côtés de le suivre, et parce que leurs mains resteront unies, « le glaive de la loi ne va pas, comme un couteau de boucher, les couper[77] ». De surcroît, ses confrères et lui sont désormais « équipés, chaussés, tout armés[78] » ; ils forment « un régiment[79] ». Bien au-delà des aléas du journal *La Rue*, ces deux déclarations liminaires deviennent une profession de foi vallésienne. Or, la figure récurrente de l'écrivain-soldat, engagé dans un journal va-t-en-guerre[80], n'est pas seulement une version parodique de l'imagerie militaire et jacobine. Comme l'atteste la référence aux « volontaires[81] » de 92, qui représentent la « liberté[82] », il s'agit de glorifier et d'encourager symboliquement la résistance républicaine. Ainsi envisagés, les écrivains-journalistes sont des « soldats de l'idée[83] » qui n'agissent pas dans leur intérêt propre, ou simplement pour se faire un nom, mais se dévouent à une grande cause. Il faut donc non pas remplacer « l'idée par le fait[84] », mais, à l'inverse, substituer l'idée au fait. Cette détermination idéologique recèle toutefois une dimension sacrificielle ; c'est pourquoi rares sont « les hommes qui veulent faire de leur idée une cible et un drapeau[85] ». Vallès souhaite prendre de tels risques. Or, ses combats d'idées appellent parfois un discours fortement binaire et polarisé, selon une « dialectique du dedans et du dehors[86] » :

> L'opposition structure […] le processus de différenciation et l'entreprise de clarification des positions contraires procède à l'établissement d'une hiérarchie des normes et des valeurs déployées selon une trame dichotomique faite d'oppositions et d'antithèses. Ainsi, dans la polémique, la caractérisation de l'erreur et de ses représentants devient aussi importante que celle de la vérité et de ses défenseurs, car c'est le rejet de l'une qui est censé provoquer l'adhésion à l'autre, la crédibilité de l'une favoriser la contestation de l'autre (et vice versa), la confiance en l'une assurer la méfiance envers l'autre[87].

Pour revendiquer sa vision du progrès, il ne saurait se contenter d'égratigner des valeurs antirépublicaines. Ses énoncés réfutatifs mobilisent une axiologie plus étendue. Sur le plan social et politique, il veut s'employer à « tirer […] sur le capital,

---

[76] J. Vallès, « À lire », *La Rue*, 11 janvier 1868 (Gallica).

[77] *Id.*

[78] *Id.*

[79] *Id.*

[80] « C'est la saison des journaux, comme le printemps est la saison des guerres ! » Cf. J. Vallès, « Explications », art. cité.

[81] *Id.* À ce sujet, voir J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 28 février 1864 (BNF) (p. 331).

[82] *Id.*

[83] J. Vallès, « Lettre à Monsieur Jules Mirès », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 4.

[84] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 871).

[85] J. Vallès, « Les cours libres. II », art. cité (p. 505).

[86] L. Albert et L. Nicolas, « Introduction. Le "pacte" polémique : enjeux rhétoriques du discours de combat », dans *Polémique et rhétorique de l'Antiquité à nos jours*, *op. cit.*, p. 40.

[87] *Ibid*., p. 40-41.

la guerre[88] ». Dans une optique plus strictement culturelle, il souhaite « battre en brèche tout ce qui en dehors de l'État ou de l'Église est caserne ou sacristie[89] » et même « donner l'assaut contre tous les forteresses, instituts, académies, du haut desquels on fusille quiconque veut avoir l'esprit libre[90] ». Il faut, en somme, oser braver « les armées permanentes de la tradition[91] », que commandent « les colonels, les députés, les philosophes, les poètes[92] ». Donc, comme souligné dès 1857, ce sont bien les idées et non les hommes que le pamphlétaire doit prendre pour cibles, en dépit de la vogue des « bons mots, des épigrammes, des coups de langue[93] » qui font « saigner[94] » les orgueilleux et les puissants. Vallès repousse même explicitement les attaques *ad personam* qui, selon lui, ne mènent « pas à grand-chose[95] ». Il est par là très éloigné du futur « entrepreneur de démolitions[96] » Léon Bloy, d'abord disciple de Barbey d'Aurevilly :

> [I]l faut inventer des catachrèses qui empalent, des métonymies qui grillent les pieds, des synecdoques qui arrachent les ongles, des ironies qui déchirent les sinuosités du râble, des litotes qui écorchent vif, des périphrases qui émasculent et des hyperboles de plomb fondu[97].

Sous le masque de Junius, il se refuse d'ailleurs à montrer « comment on tue un homme avec la plume[98] » : ce n'est là ni son intérêt ni son objectif. S'il faut se résoudre aux arguments *ad hominem*, c'est uniquement en vue d'exprimer sa « pensée extrême[99] » : « par amour de son idée […] on lance sa flèche qui pique les uns, effleure les autres et revient parfois vous blesser au front[100] ». Ce sont pour ainsi dire les dommages collatéraux d'une bataille dont la « victoire[101] » démocratique serait forcément légitime. À titre d'exemple, les vers dramatiques, voire apocalyptiques, du poète républicain Joseph Boulmier détonnent et font « saigner[102] » les oreilles du lecteur parce qu'ils s'enracinent dans le contexte guerrier et sanglant de Juin 1848. Dans un registre diamétralement opposé, la caricature est à la fois utile et nécessaire pour saisir au vol « les ridicules et les sottises, pour les clouer sur le papier par l'aile ou la patte, avec le bec d'une plume

---

[88] J. Vallès, « Explications », art. cité.

[89] J. Vallès, « À lire », art. cité.

[90] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1867 (Gallica) (p. 939).

[91] J. Vallès, « À lire », art. cité.

[92] *Id.*

[93] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 101).

[94] *Id.*

[95] *Id.*

[96] Cf. Léon Bloy, *Propos d'un entrepreneur de démolitions* [1884], Paris, Librairie Stock, 1925 (Gallica).

[97] *Ibid*., p. 124.

[98] J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », art. cité (p. 129).

[99] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 16 juin 1865 (BNF) (p. 822).

[100] *Id.*

[101] *Id.*

[102] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 416).

ou la pointe d'un crayon[103] ». C'est que le ridicule ne tue pas les hommes. La plaisanterie est même salvatrice lorsqu'elle « fait saigner les verrues[104] » et atteint des vérités « par le trou de la cuirasse[105] ». Les caricatures de Daumier sont exemplaires à cet égard : taillé avec « une lame de couteau ou le fer édenté d'une scie[106] », le crayon de cet artiste « écrase les bosses[107] », « élargit les plaies à coups de gaieté, d'audace[108] » ; c'est un outil efficace en même temps qu'une arme redoutable. Les poèmes de Boulmier et les planches de Daumier illustrent respectivement un art qui se veut à la fois poignant et divertissant. En même temps, l'œuvre de Daumier est constituée d'une série de grands dessins politiques qui – à l'instar de la planche de la rue Transnonain – sont avant tout effrayants. Or, Vallès préfère le caricaturiste qui – bien au-delà de telle cible précise comme le régime de Louis-Philippe – « fouette ceux qui ont été des dieux[109] », « par la gaieté […] tient en garde contre les héroïsmes et la divinité[110] ». Il repousse la dénonciation strictement politique au profit d'une critique sociale, qui s'en prend plus profondément à toutes les idoles, quelles qu'elles soient. De surcroît, il ne refuse pas tant les émotions tragiques que l'allégorie trop sérieuse et l'idéologie surlignée. Sur ce point, se rejoignent implicitement Boulmier et Daumier. D'une part, il préfère l'auteur du *Portefeuille intime* au poète de Juin qui a essayé, avec ses *Rimes brutales*, d'enfoncer « à coups de crosse de fusil[111] » la porte du Panthéon. D'autre part, il explique combien le Daumier de l'opposition jacobine et militaire, « faisant le coup de crayon comme d'autres font le coup de fusil[112] », lui plaît moins que le Daumier dessinateur grotesque du monde antique. N'est-ce pas qu'en vertu même de ses objectifs militants, l'art aurait davantage vocation à émouvoir le lecteur – à provoquer larmes et (sou)rires – qu'à lui asséner directement un message politique, susceptible de l'ennuyer ou de l'assommer ?

Émotions-sensations

Vallès dénigre ostensiblement l'ennui, y compris en tant que critique littéraire : il s'agit alors moins de l'inaction portée à son paroxysme que d'un sentiment de fadeur et d'insignifiance éprouvé à la lecture d'un livre ou d'un article. L'auteur de la « Lettre à Monsieur Jules Mirès » explicite effrontément son hostilité à l'encontre de l'écrivain Rousseau, jugé « [t]riste, ennuyeux, méchant[113] ». Il vise

[103] J. Vallès, « La caricature », *Le Figaro*, 23 novembre 1865 (Gallica) (p. 582).
[104] *Id.*
[105] *Id.*
[106] *Id*. (p. 584).
[107] *Id.*
[108] *Id.*
[109] *Id*. (p. 586).
[110] *Id*.
[111] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 417).
[112] J. Vallès, « La caricature », art. cité (p. 586).
[113] J. Vallès, « Lettre à Monsieur Jules Mirès », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 5.

en priorité le « sanglotement étudié[114] » et en définitive très froid du jacobinisme rousseauiste. Dans « Le dimanche d'un jeune homme pauvre », il est question de « tous les petits journaux ennuyeux, datés d'aujourd'hui, nés d'hier[115] », en particulier des journaux illustrés tels *L'Illustration*, *Le Monde illustré* ou encore *Le Journal amusant*. Ces deux exemples très différents ont en commun d'associer l'ennui littéraire à la tristesse, voire à la mélancolie[116]. Au demeurant, l'ennui est un critère hautement rédhibitoire pour évaluer l'intérêt d'un texte, quel qu'il soit. Ce n'est pas seulement que l'écrivain-journaliste cherche à détourner de manière temporaire son lectorat d'un ennui supposé, à le divertir au sens premier du terme : « Ah ! laissez-moi vous parler des vivants, et distraire un peu votre douleur ou votre ennui[117]. ». Cette adresse emphatique au lecteur du *Présent*, en 1857, marque surtout la posture empruntée et le cabotinage amusé du chroniqueur mondain. Le critique ne se contente pas non plus de stigmatiser la fatigue et « l'ennui[118] » que lui communiquent bien des lectures imposées par l'actualité, d'évoquer le malaise dans lequel le précipitent les milieux romanesques de « gens factices et ennuyés[119] ». Il fait de la solennité ennuyeuse un interdit axiomatique, pour la fiction comme pour les écrits historiques. Ce qu'il déclare au sujet de Taine dans *Le Progrès de Lyon* du 29 novembre 1864 revêt l'allure de la sincérité et du sérieux : « Je ne redoute rien autant que la gravité sans émotions et la majesté impassible[120]. » Or, ce rejet absolu des enseignements uniformes et tièdes nourrit positivement l'un de ses principaux credo intellectuels :

> Si le livre m'a ému, je le déclarerai ; s'il m'a ennuyé, je l'avouerai ; […] protégé que je suis contre l'enthousiasme par le mal de mon temps, de l'indifférence par mon amour de l'émotion. […] voilà ma profession de foi et mon programme. Je n'ai point grand mérite d'émotion, mais j'ai chance de plaire au lecteur qui me saura gré de ma sincérité[121].

Sur un plan à la fois éthique et esthétique, la force des émotions et des sensations forme la clef de voûte d'un programme historique, mais aussi littéraire, et plus largement artistique :

> En un mot, on aime à voir ceux qui brillent par l'intelligence et racontent, avec l'ébauchoir ou le crayon, le pinceau ou la plume, l'histoire de l'humanité, avoir de cette humanité les passions, et frémir de ses espérances et de ses craintes, de ses douleurs et de ses joies. Je ne vénère pas les fronts de marbre et ne suis pas un admirateur de la sérénité[122].

---

[114] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 août 1864 (BNF) (p. 381).

[115] J. Vallès, « Le dimanche d'un jeune homme pauvre ou le septième jour d'un condamné », *Le Figaro*, 1er novembre 1860 (Gallica) (p. 252).

[116] « Malheureux ! […] / On se tourne alors mélancoliquement vers le billard. » Cf. *id.*

[117] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 107).

[118] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

[119] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mai 1864 (BNF) (p. 359).

[120] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 novembre 1864 (BNF) (p. 444).

[121] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 323).

[122] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 novembre 1864 (BNF) (p. 444-445).

Ainsi, l'écriture de Taine réunit exemplairement les trois qualités principales que doit manifester l'homme de lettres selon Aristote et Cicéron : *docere*, *movere* et *placere*. Mais, sous la plume vallésienne, l'émotion prime sans conteste, et constitue à elle seule un leitmotiv critique. Elle est d'une part envisagée comme une attente primordiale du point de vue du lecteur :

> Vous prenez un livre pour y chercher une émotion […] et voilà qu'au lieu d'un ami vous contant une histoire, vous avez en face de vous un pédant qui fait sa thèse ou un illuminé qui s'égare. Il n'est plus question d'attendrir ou d'égayer, on veut vous étonner ou vous convaincre, et paraître savant au lieu d'être tout bêtement ému[123].

En même temps, les émotions du lecteur semblent consubstantielles à celles qu'éprouve nécessairement tout écrivain digne de ce nom : en termes jakobsoniens, le langage déploie conjointement ses fonctions conative et expressive (ou émotive). Le cas est aussi vrai pour l'historien et pour le philosophe ; ainsi Taine fait-il figure de modèle : « c'est un analyste qui démonte sans pitié un génie, une âme, mais son visage ne reste pas froid, et on lit dans les plis de la lèvre ou du front la trace de l'émotion profonde[124] ». Il est une preuve vivante que les affects ne sont pas incompatibles mais complémentaires avec les qualités d'observation, d'analyse, de réflexion : « [t]ête bourrée de science et âme toute pleine de passion, l'effort et la sensation l'agitent[125] ». Dans l'art, la vérité est même essentiellement affective. C'est pourquoi le talent d'un artiste réside avant tout dans sa double capacité à enregistrer les émotions que lui inspire la réalité et à les transmettre fidèlement au lecteur-spectateur :

> L'artiste […] ne se contente pas d'être ému ; son âme, comme l'eau de la source, retient et solidifie l'impression qui passe ; l'idée se moule, le sentiment prend corps […].
>
> Ainsi donc, être sensible jusqu'à l'excès à l'émotion qui vient quand la foule écoute, et savoir garder frissonnant tout cet essaim de pensées et d'émotions pour leur donner un jour l'essor en plein soleil, voilà le rôle et le don du génie[126].

Autrement dit, « l'observation serait à la réalité ce que l'émotion serait à la vérité[127] ». L'effet « émotif[128] » est authentique et juste en ce qu'il n'est pas une fin en soi, dans une recherche artificielle à l'abri d'une tour d'ivoire ; il est censé calquer ce que l'artiste sait de la réalité elle-même parce qu'il s'y est résolument et rigoureusement confronté : « avant de songer à émouvoir les hommes, il faut apprendre à les connaître[129] ».

---

[123] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mars 1864 (BNF) (p. 335).

[124] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 437).

[125] *Id.*

[126] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 890-891).

[127] S. Disegni, *Jules Vallès : du journalisme au roman autobiographique*, *op. cit.*, p. 32.

[128] *Ibid*., p. 37.

[129] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

Les mots ou les images tendent à exprimer les émotions de l'artiste et à susciter celles du lecteur sans pour autant se départir de leur fonction référentielle ou dénotative. C'est là un défi qui féconde la pensée et l'écriture vallésiennes du réel, favorables à l'*illusio* et à l'*evidentia*. Il contribue en outre à expliquer la place centrale qu'elles accordent à la sensation, « seule capable d'émouvoir, seule susceptible d'imposer l'évanescent tremblement de la vie au langage toujours menacé par l'empois de l'idée[130] ». Dans une opposition significative, le rédacteur en chef de *La Rue* affirme que son journal ne vise point à convertir, mais à « saisir[131] », qu'il n'est pas une « feuille de sentiments, mais un journal de sensations[132] ». Cette profession de foi journalistique affine la définition vallésienne de l'émotion : il ne faut pas asséner pesamment un sentiment politique au lecteur, mais susciter chez lui des sensations, qui feront à leur tour germer des idées. C'est le seul moyen pour l'art de devenir l'« inspirateur souverain des sentiments[133] » qui entraînent les défaites méritées ou les victoires justes, c'est-à-dire de provoquer des colères et des réactions politiques d'une manière réellement démocratique – pariant sur l'autonomie des consciences individuelles. Cette prédominance des sensations concrètes sur les idées (pré)définies tient même lieu de promesse inaugurale dans *La Rue* de 1867. « Nous voulons que vous ayez les yeux et le cœur saisis[134] », déclare opiniâtrement Vallès auprès du lecteur, dans le premier numéro de son journal. Or, pour envisager la complexité du réel, voire « saisir tous les aspects d'un même fait[135] », il convient de recourir à parts égales aux registres contraires, mais aussi complémentaires, du pathétique et du comique :

> Toute cette vie de lutte sourde, de travail obscur, de misère bizarre, sera décrite dans ses détails précis, sous ses aspects curieux, gracieux, terribles, avec des couleurs chaudes et vives. […]
>
> […] nous ne vous enchaînerons point à ces tristesses : nous voulons peindre de la rue les comédies joyeuses aussi bien que les drames tristes, les coins heureux comme les coins sombres[136] […].

Dans *L'Événement* de l'année précédente – avec moins de revendications militantes et populaires –, Vallès prône déjà l'alternance des tons et la diversité des sujets traités. Il envisage les « sourires ou [l]es frémissements[137] », les « pittoresques ou

---

[130] F. Marotin, « Jules Vallès : Rhétorique, politique, imaginaire (rappel) », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1993, n° 17, p. 52. Cf. aussi Ph. Régnier, « Idéologie et sensation dans les textes de Vallès : à propos de l'inscription du socialisme en littérature », *Les Amis de Jules Vallès*, *Rhétorique, politique, imaginaire*, *op. cit.*, p. 143-156.

[131] J. Vallès, « Assez !... », *La Rue*, 31 août 1867 (Gallica) (repris dans J. Vallès, *Littérature et Révolution*, *op. cit*.).

[132] *Id.*

[133] *Id.*

[134] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1867 (Gallica).

[135] Michèle Touret, « Le fait est là, dans le texte », *Les Amis de Jules Vallès*, *Rhétorique, politique, imaginaire*, *op. cit.*, p. 213.

[136] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1867 (Gallica).

[137] J. Vallès, « Au hasard. À une provinciale », *L'Événement*, 16 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

tragiques histoires[138] », les « entretiens plaisants ou tristes[139] » ; il se donne pour double tâche d'écouter « rire ou pleurer les hommes[140] ». Quel que soit le degré d'engagement personnel du journal où il s'inscrit, ce vœu d'hybridité ne tient pas seulement au métier de chroniqueur, au rôle type de cet « improvisateur […] à la plume légère et le plus souvent moqueuse […] touchant aux mille questions comiques, sérieuses, grotesques ou élevées qui surgissent chaque jour[141] ». Il dépasse par ailleurs la diversité et l'ambiguïté qui font le propre des faits divers[142]. Bien au-delà des caractéristiques journalistiques et génériques de l'époque, les larmes et les (sou)rires sont des « émotions-sensations » qui servent de pivots majeurs à l'élaboration d'une œuvre vallésienne résolument centrée sur l'effet à produire chez le lecteur-spectateur. Il vaut mieux conduire ce dernier à « rire[143] » qu'à « rêver[144] », et plus sûrement encore à « pleurer[145] » qu'à « bâiller[146] ».

Les tourments figurent au premier rang des émotions à l'aune desquelles Vallès s'estime touché, voire conquis, par une œuvre. La référence aux *Histoires émouvantes* de Charles Barbara, dans *Le Présent* du 8 août 1857, acquiert à cet égard une valeur inaugurale et emblématique. Ces nouvelles ont « véritablement fort ému[147] » le journaliste, qui juge que certaines ont « à coup sûr une grande valeur[148] ». Dans ces jugements formellement mélioratifs, s'esquisse une équation critique entre la dimension poignante de la nouvelle et sa qualité littéraire : la seconde s'avère proportionnelle à la première qui, au moins, la conditionne. Dans *Le Progrès de Lyon* du 13 mai 1864, il mentionne à nouveau Charles Barbara et cite plus précisément *L'Assassinat du Pont-Rouge*. Aux « livres mortellement ennuyeux[149] » de Louis Ulbach, il préfère de loin ce proto-roman policier « psychologique », où « l'intérêt s'amass[e] étouffant, poignant comme dans un conte d'Edgar Poe[150] ». Si elle illustre l'horizon d'attente de la nouvelle – genre performatif par excellence, qui privilégie l'effet produit, d'autant que le texte est ici imprégné d'une atmosphère fantastique –, cette redondance matérialise, bien au-delà, l'attrait de Vallès pour les histoires non seulement émouvantes mais d'une profondeur touchante. En la matière, les larmes de tristesse surpassent les frissons de peur ou d'effroi. En témoignent les louanges du critique à l'égard du roman *Madame Thérèse*, d'Erckmann-Chatrian. De manière symptomatique, Vallès détaille d'abord

---

[138] *Id.*

[139] *Id.*

[140] J. Vallès, « Au hasard. À une provinciale », art. cité.

[141] Cf. « Chroniqueur », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 5, p. 251.

[142] Cf. Anne-Claude Ambroise-Rendu, « Les faits divers », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 983 : le fait divers « oscille tout au long du siècle entre le très ordinaire et le très extraordinaire, entre le minuscule et le sanglant, entre le bref et le long, entre le cocasse et le tragique ».

[143] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 323).

[144] *Id.*

[145] *Id.*

[146] *Id.*

[147] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 8 août 1857 (BNF) (p. 46).

[148] *Id.*

[149] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mai 1864 (BNF) (p. 356).

[150] *Id.*

ses sensations marquantes de lecteur : « J'ai le cœur qui bat, et il m'est venu, je crois, des larmes aux yeux. […] Le premier chapitre m'a laissé froid ; au second, j'étais rassuré, au troisième, ému, et, comme nous disons dans notre langue, *empoigné*[151]. » Il s'agit au fond d'un récit historique paradoxal, peu fourni en grands événements, voire en péripéties. Y est privilégiée « l'émotion-événement » de la lecture elle-même, engendrée par une multitude de détails pathétiques, en particulier greffés sur des souffrances corporelles :

> Il est difficile, vraiment, de raconter ces drames si simples, où il n'entre guère de coups de théâtre, mais où l'on écoute les soupirs d'une pauvre malade, les cris qui traversent sa fièvre, pour deviner, à travers le délire, ce que pleure cette âme dans ce corps brisé. C'est, au pied du lit, le docteur penché qui regarde, l'enfant qui écoute, le chien qui gémit ; dehors, le vent qui souffle, l'hiver qui vient. C'est enfin la convalescence avec ses sourires mélancoliques, sa beauté touchante, sa grâce fatiguée[152].

Dans un autre registre, *Le Combat de l'honneur* d'Adrien Robert est lui aussi loué pour ses « [s]cènes poignantes[153] » et ses « détails saisissants[154] », qui concourent à une « situation tragique[155] ». Plus encore que le sujet traité – à savoir le thème éprouvé d'une lutte entre le devoir et la passion –, c'est cette tonalité pathétique qui a captivé et séduit Vallès. Au sein de l'article, son emphase exclamative atteste une émotion tenace, qu'il entend communiquer à son lecteur, en guise d'appât critique. En effet, aucun volume de l'actualité littéraire ne lui a offert un « souvenir aussi dramatique et touchant[156] », et il recommande implicitement ce livre, qu'il juge le meilleur parmi tous ceux qu'il a cités. De surcroît, la dimension poignante d'un texte, envisagée comme qualité primordiale, est la pièce maîtresse d'un système triangulaire qui relie Vallès à Dickens et à Taine. Ces deux derniers jouent un rôle essentiel dans sa construction intellectuelle et artistique. Il admire chez le romancier anglais sa capacité à éveiller des « sensations[157] » : aussi n'est-il « jamais là pour plaider, quand il y est toujours pour émouvoir[158] ». Or, il met surtout l'accent sur les détails sombres, voire dramatiques, égrenés par celui qui « fait parler le silence, peuple la solitude, et, avec une fleur fanée, une pierre tombée, des débris, des ruines, explique mélancoliquement une histoire, anime un drame[159] ». En outre, à l'instar de Taine – chez qui il puise directement certaines analyses critiques –, il aime éprouver les « impressions fortes[160] » que sait provoquer Dickens, métaphoriquement

---

[151] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 28 février 1864 (BNF) (p. 330).

[152] *Id*. (p. 331).

[153] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 3 octobre 1864 (BNF).

[154] *Id.*

[155] *Id.*

[156] *Id.*

[157] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 décembre 1865 (BNF) (p. 553).

[158] *Id.*

[159] *Id.*

[160] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 novembre 1864 (BNF) (p. 446).

apparentées aux « effets du vent[161] » transformés en « tempête[162] ». Or, de la même façon qu'il fait de Dickens son « modèle et miroir[163] », Vallès s'identifie à Taine, significativement surnommé le « chercheur tourmenté[164] ». À ces homologues réels répondent des doubles fictifs dans lesquels le feuilletoniste projette sa réceptivité aux impacts bouleversants, voire traumatisants, de la littérature. Si les premiers véhiculent des intentions auctoriales idéalisées, les seconds incarnent plutôt un lectorat aux réactions excessives. Dans *Un Gentilhomme*, l'embrasement de Mademoiselle de Laubanil est une version naïve des mouvements de l'âme et du corps que peut engendrer un roman :

> Aux uns, elle ne comprenait rien. D'autres mettaient du feu dans ses veines, sans qu'elle se rendît compte de ces ardeurs subites. Elle fermait le livre avec un geste d'inquiétude, un oh ! muet, puis, elle le rouvrait, le quittait pour tout de bon, se cachait sous son drap et se signait[165].

Quant à Jean Delbenne et à Laure Morier, ils ont été littéralement « glacés[166] » par la dernière phrase d'*Antony*, cette exclamation où le héros avoue qu'il a assassiné sa maîtresse dans la mesure où elle lui résistait. Or, le passage entre en résonance avec ce qu'en dit Vallès dans « Les victimes du livre[167] », collectivité théorique dont il ne s'exclut pas. En tout état de cause, il est bien question de souligner l'impact émotionnel dont est porteuse la lecture, et en particulier la force percutante des situations pathétiques qui rapprochent personnages et lecteurs.

Larmes et rires à valeur polémique

Cela étant, Vallès n'est pas un fervent lecteur, encore moins un défenseur ou un pourvoyeur de romans sentimentaux. Le pathétique qu'il privilégie en tant qu'écrivain-journaliste est d'un autre ordre : il recherche des émotions polémiques, dans un objectif prédominant de critique socio-politique, dont les la(r)mes pamphlétaires s'affûtent à partir de 1867. En témoigne ce passage-manifeste dans *La Situation* du 17 novembre 1867 :

> À côté de ces heureux, au milieu de tous ces insouciants, ces intrigants, ces riches, d'autres s'avancent muets et solitaires. Ils vivront dans les cabinets de lecture, et à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et ils bûcheront à outrance. […] il sortira d'une de ces têtes, d'un de ces cœurs, à un moment, il sortira une pensée, un cri qui remuera les cerveaux, troublera les cœurs ! Un de ces isolés

---

[161] *Id.*

[162] *Id.* (p. 447).

[163] Christophe Annoussamy, « La narration des "drames simples" : Charles Dickens et la littérature populaire selon Vallès », *Autour de Vallès*, *Vallès et la littérature populaire*, *op. cit.*, p. 103.

[164] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 437).

[165] J. Vallès, *Un Gentilhomme*, art. cité (p. 101).

[166] J. Vallès, *Jean Delbenne*, art. cité (p. 314).

[167] Cf. J. Vallès, « Les victimes du livre », art. cité (p. 241).

> protestera contre le réglementarisme du monde par son héroïsme et son génie[168].

À la figure dévalorisée du lecteur passif et moutonnier s'oppose le modèle du travailleur indépendant, prototype du satiriste en devenir, déterminé à dénoncer des travers sociaux et politiques, dont il a lui-même pu faire les frais. Ce masque dissimule à peine le visage polémique de celui qui – à l'en croire – n'est pas un « rigolo[169] » mais un « passionné[170] ». Vallès s'inscrit en effet dans le domaine de la « polémique affective[171] », qui se définit comme un « discours de passion[172] », empreint de modalités pathétiques et « d'intensités affectives[173] » ; il travaille principalement à une « construction discursive de l'émotion[174] ». À toutes les époques, la critique n'a pas manqué de souligner le « pathétique accusateur[175] » du journaliste. Soit elle le juge exagéré, envahissant et intempestif[176], si bien que le regard de Vallès sur son temps semble déboucher sur une violence pamphlétaire, catastrophiste et manichéenne – seulement réactionnelle –, qui bloquerait en définitive une réflexion sérieuse sur les mécanismes sociaux et toute perspective de changement. Ainsi pourrait-il participer à l'avènement d'une « vision crépusculaire du monde[177] », commune à nombre de pamphlétaires des dernières années du Second Empire. Soit cette « verve poignante[178] » devient l'une des qualités majeures de l'originalité vallésienne : « je dis avec bonheur qu'il a la verve sombre, le feu noir, le nerf, le mordant, le trait brutal, qui viole, mais féconde, et l'amertume de la caricature[179] », déclare par exemple Barbey d'Aurevilly en 1865. Pour autant, Vallès est conscient de l'écueil du « pleurardisme[180] » ; il veut éviter de « toujours élargir

---

[168] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 17 novembre 1867 (BNF) (p. 1009).

[169] J. Vallès, « Hier – Demain », *Le Nain jaune*, 14 février 1867 (p. 920). L'adjectif « rigolo » peut signifier « bon enfant, homme gai » : cf. A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, cité par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1643.

[170] *Id.* (p. 920).

[171] Raphaël Micheli, « Qu'est-ce qu'une polémique affective ? Réflexion sur les liens entre la polémique et la construction discursive de l'émotion », dans *Polémique et rhétorique*, *op. cit.*, p. 351.

[172] C. Kerbrat-Orecchioni, « La polémique et ses définitions », art. cité, p. 12.

[173] M. Angenot, *La Parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 35.

[174] *Id.*

[175] I. N. Artemieva, « Les chroniques de Vallès des années 1860. Le genre de la chronique et ses traditions », art. cité, p. 22. À ce sujet, voir aussi notre chapitre 4.

[176] Thierry Bret remarque à juste titre que le pathos vallésien joue, par « souci d'efficacité », des comparaisons-clichés, des contrastes lexicaux traditionnels, voire stéréotypés, et des exclamations indignées. Cf. T. Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, *op. cit.*, p. 155.

[177] M. Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 337. Cf. aussi D. Labouret, « Jules Vallès polémiste », *Les Amis de Jules Vallès*, *Rhétorique, politique, imaginaire*, *op. cit.*, p. 49-62.

[178] J. Barbey d'Aurevilly, *Le Nain jaune*, 16 décembre 1865, cité par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1254-1255.

[179] *Id.*

[180] J. Vallès, « Au hasard. À une provinciale », art. cité.

les blessures[181] ». S'il n'illustre pas nécessairement la gaieté de la caricature, il préfère le « rire ardent[182] » et « l'ironie joyeuse[183] » de Daumier à ses planches « terribles[184] » et sinistres, qui tendent à engendrer l'effroi ou à serrer le cœur des spectateurs. Est-ce à dire qu'il juge le rire comme un outil polémique souvent plus efficace que les larmes ?

Une chose est sûre : la gaieté est à chercher bien au-delà de ses genres de prédilection comme la caricature. Elle tient à un contexte journalistique qui fait une place de choix au fait divers et à la chronique[185], en particulier à la causerie, dominée par une approche plaisante des sujets traités ainsi que par « le double refus d'ennuyer et de fâcher[186] ». Mais le rire que prône et pratique Vallès n'est pas inoffensif ni léger. Il n'est ni une échappatoire ni « un oubli temporaire de soi et du monde[187] ». Il ne s'agit pas, comme chez nombre de ses contemporains, d'écrire « pour divertir[188] ». N'en déplaise au « pays blaguicole[189] » de son temps, la blague vallésienne est encore moins un « discours de la neutralisation généralisée des valeurs, de leur "mise en charivari[190]" ». Non seulement la pratique « causotière[191] » lui sert de « masque[192] », mais le rire est bien davantage un outil de libération et de critique. D'une part, il remplit une fonction de régulation sociale parce qu'il permet « la consolation des pauvres et toute la vengeance des vaincus[193] ». D'autre part, c'est un rire de subversion sociale et politique, qui l'emporte sur la diversion ou même la consolation[194]. En juin 1867, le rédacteur en chef de *La Rue* associe significativement « l'ardeur de la lutte[195] » et « la joie de rire[196] ». Il prône donc

---

[181] *Id.*

[182] J. Vallès, « La caricature », art. cité (p. 586).

[183] *Id*.

[184] *Id.* (p. 584).

[185] Voir nos analyses précédentes sur la diversité des registres.

[186] M.-F. Melmoux-Montaubin, « La critique littéraire », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 949.

[187] A. Vaillant, *Le Rire : Rabelais, Baudelaire, Gautier*, Paris, Quintette, 1991, p. 8.

[188] Cf. Boris Lyon-Caen, « Écrire pour divertir », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 793-809.

[189] Émile Goudeau, « Étant à Paris », cité par Philippe Hamon, « La blague », *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p. 141.

[190] Ph. Hamon, *L'Ironie littéraire*, *op. cit.*, p. 142.

[191] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 962.

[192] M.-F. Melmoux-Montaubin, « La critique littéraire », art. cité, p. 949.

[193] J. Vallès, « La caricature », art. cité (p. 587). Plus tard, Sartre écrira : « Le rire est une réaction collective […] par laquelle un groupe, menacé d'un danger, se désolidarise de l'homme en qui ce danger s'incarne. Ce qui ne signifie pas qu'on ne puisse rire pour de bon seul dans sa chambre : simplement, le rieur, même isolé, actualise par son hilarité son appartenance à quelque communauté […]. » Cf. J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille. 1. Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, Paris, Gallimard, 1971, p. 681.

[194] Cf. D. Labouret, « Rire et révolution : aspects de l'humour dans la Trilogie », art. cité, p. 117-189.

[195] J. Vallès, « Les duellistes », art. cité.

[196] *Id.*

surtout la satire[197], qui se distingue du simple comique par sa visée correctrice : il s'agit de « dire la vérité en riant », dans la lignée d'Horace. Le fait que la vérité soit potentiellement et même souvent dramatique n'est pas un problème en tant que tel : Vallès voit dans le rire un « moyen de parler, de penser, de communiquer[198] », qui permet de « traiter de *tout* […], même du tragique et de la douleur[199] ». C'est pourquoi il défend Rabelais et Voltaire, qui incarnent exemplairement « le feu de l'ironie française, la flamme de la gaîté gauloise[200] ». Pour autant, il ne saurait confondre ces deux variantes du rire que sont la gaieté et l'ironie : bien davantage que la première, la seconde se constitue en arme à part entière. Si elle participe sans conteste d'une « matrice littéraire de la presse[201] », d'une « machinerie auto-ironique[202] » du journalisme qui peut notamment parodier ses propres genres, l'ironie vallésienne est plus encore un instrument d'opposition sociale et politique. En termes hugoliens – et surtout à partir de 1865 –, elle est alors apparentée à une « baïonnette[203] ». C'est un « poignard[204] », voire « cette arme blanche de l'esprit français[205] », dans la mesure où « rire au nez[206] » des puissants revient à leur « frapper au cœur[207] ». Elle « fait balle[208] » quand la censure tend à la comprimer. Elle ne doit en aucun cas être opposée ni juxtaposée à l'émotion[209] ; elle lui est consubstantielle : s'opère une synergie dans laquelle le rire renforce l'émotion, et inversement. L'ironie n'est donc pas seulement « joyeuse[210] », mais elle peut s'avérer interchangeable avec la « colère[211] ». Vallès loue même un humour impitoyable « qui fait mal ou fait peur[212] ». À la gaieté et au « rire froid[213] » de Voltaire, il préfère « l'ironie douloureuse[214] » de Proudhon, qui leur succède et les surpasse sur le terrain brûlant de la politique. Ainsi entend-il insuffler à ses textes un

---

[197] Selon Sartre, l'œuvre de Vallès relève de la « grande satire » : cf. J.-P. Sartre, *Situations, II. Littérature et engagement* [1975], Paris, Gallimard, 1999, p. 132.

[198] Jean Fourastié, *Le Rire, suite*, Paris, Denoël-Gonthier, 1983, p. 78.

[199] *Ibid*., p. 79.

[200] J. Vallès, « Charles Baudelaire », *La Rue*, 7 septembre 1867 (Gallica) (p. 974-975).

[201] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.,* p. 153-174.

[202] *Ibid*., p. 163.

[203] J. Vallès, « La caricature », art. cité (p. 588).

[204] J. Vallès, « Les cours libres. II », art. cité (p. 510).

[205] J. Vallès, « À lire », art. cité.

[206] *Id.*

[207] *Id.*

[208] J. Vallès, « La caricature », art. cité (p. 587).

[209] Parmi les armes stylistiques et narratives que Vallès déploie face à la censure, l'ironie et l'émotion sont deux « registres complémentaires ». Cf. J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*, p. 35.

[210] Cf. J. Vallès, « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 156) et J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 juillet 1865 (BNF) (p. 800).

[211] J. Vallès, « À lire », art. cité.

[212] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 437).

[213] *Id.*

[214] J. Vallès, « Explications », art. cité.

« esprit d'anarchie[215] ». Le texte « Poupelin dit "Mes papiers" » est exemplaire à cet égard : l'ironie y est un moyen littéraire de se délivrer des « mystifications de la politique[216] » et, plus précisément, « de l'admiration des grands personnages[217] », pour reprendre les mots du père de l'anarchisme français. Elle dissipe « le préjugé homicide[218] » que vilipende Proudhon ; elle est un « rire contre la force[219] », ou encore le « désordre contre la tradition[220] », « l'ironie contre la majesté[221] », si l'on en croit Vallès. Somme toute, le texte sur Poupelin a le double mérite de démontrer la richesse subtile de l'ironie déployée par Vallès et d'illustrer quelques procédés très simples, qui l'identifient auprès du lecteur. D'une part, l'ironie vallésienne se définit comme un jeu de décalages et de distanciation entre la voix d'un locuteur et celle d'un énonciateur ; elle est polyphonique[222]. Elle repose sur un dispositif narratorial complexe, lequel vise moins l'individu que son rapport à l'autorité de l'État. D'autre part, c'est une figure de pensée qui se matérialise dans le corps même du texte, à travers des marques très concrètes qui la rendent aisément lisible : l'usage emphatique de la lettre capitale – qui « se donne en spectacle[223] » –, ou encore le morcellement de la pseudo-épopée en épisodes, eux-mêmes émiettés par une multitude de paragraphes très courts, à l'allure de sketches tragi-comiques. Ces choix typographiques et ce travail de mise en forme aboutissent à des effets significatifs de soulignement et de fractionnement, dont la plume vallésienne est adepte, bien au-delà du texte consacré à Poupelin et de ses usages ironiques.

---

[215] R. Bellet, « Jules Vallès critique de l'État », dans *Littérature et anarchie*, textes réunis et présentés par Alain Pessin et Patrice Terrone, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998, p. 63.

[216] P.-J. Proudhon, *Les Confessions d'un révolutionnaire pour servir à l'Histoire de la Révolution de Février* [1849], Paris, Marcel Rivière, 1929, p. 341.

[217] *Id.* Cf. aussi C. Léger, « Vallès et Poupelin : l'ironie anarchiste de Proudhon », art. cité.

[218] P.-J. Proudhon, *Les Confessions d'un révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 341.

[219] J. Vallès, « Les boulevardiers », *La Rue*, 7 décembre 1879, art. cité, p. 399.

[220] J. Vallès, « Hier – Demain », art. cité (p. 919).

[221] *Id.*

[222] Voir les travaux de Mikhaïl Bakhtine et d'Oswald Ducrot.

[223] Gérard Blanchard et Rémy Magermans, *Pour une sémiologie de la typographie*, Andenne, Rémy Magermans, 1979, document 146.

Événements discursifs et artistiques

Secousses stylistiques

La fragmentation du texte en petits paragraphes, voire en paragraphes se résumant à une phrase ou à une ligne, de même que le soulignement de certains termes par la typographie, sont des traits d'époque propres à l'écriture de la petite presse. Ils caractérisent plus encore le style de la presse populaire, comme *Le Petit Journal*, dont Vallès loue entre autres les innovations stylistiques :

> Quant au chroniqueur du *Petit Journal*, pourquoi le peuple ne l'aimerait-il pas, comment pourrait-il ne pas l'aimer ?
>
> Dédaigneux des règles, méprisant la solennité, il sait accommoder l'événement du matin, l'accident du soir, au goût des lecteurs, saupoudrant toutes les tartines avec un sel gris piquant comme celui que les ménagères jettent à poignées dans la marmite honnête du pot-au-feu. Quelquefois son grain de sel fond dans l'eau d'une larme, et la mélancolie se perd dans un sourire[1].

Il en fait le modèle précurseur d'une écriture attrayante, qui sait à la fois captiver le lecteur et l'émouvoir sur des sujets sérieux, avec une vocation critique : d'après lui, ses chroniques peuvent aussi bien communiquer des joies que « montre[r] du doigt[2] » des hiérarchies et des prérogatives jugées iniques. Cette bigarrure tient non seulement à une variété de thèmes et de registres mais aussi à une mise en forme très aérée, qui « carnavalise[3] » pour ainsi dire la réalité à travers un défilé de petits paragraphes. À l'échelle de la page, un tel « fragmentisme[4] » peut faire ressortir des idées, des images, des formules, voire des mots. Il favorise cette écriture chamarrée, pimentée et mouchetée qui fait cruellement défaut à certains livres selon Vallès : « Quoi ! pas une anecdote piquante, une révélation dangereuse, une pincée de poivre[5] ! » Tous les écrivains ne possèdent pas, en effet, « cet esprit puissant du laisser-aller dans l'allure[6] », cette « vivacité dans le détail[7] », cet art du « trait[8] » qui rendent si savoureuse et intéressante la modernité stylistique de Taine, malgré une

---

[1] J. Vallès, « Timothée Trimm et Thérésa », *Le Figaro*, 21 janvier 1866 (Gallica) (p. 606).

[2] *Id*.

[3] R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 330.

[4] Cf. C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 396 et s. et Jean-Patrice Courtois, « Sémantique rythmique et prosodique de la brièveté chez Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, *Rhétorique, politique, imaginaire*, *op. cit.*, p. 189-201.

[5] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 28 février 1864 (BNF) (p. 334).

[6] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 445).

[7] *Id.*

[8] *Id.*

mise en page pour le moins compacte[9]. Dans un champ plus strictement journalistique, Vallès admire la plume crénelée, chatoyante et alerte de Victor Noir :

> [I]l faillit m'aveugler avec la pointe des ciseaux dont il éventrait les journaux.
>
> Ces ciseaux piquaient fiévreusement dans le papier, et découpaient à outrance. […]
>
> Dès le matin, il allait au bureau des *Faits divers* chercher les nouvelles, il colorait l'aile des canards en route, aiguisait le bec, disloquait le cou. Il leur donnait une forme curieuse et bizarre, et les bourrait d'une farce plébéienne qui leur donnait du fumet et du goût[10].

Remarqué des boulevardiers et aimé des plébéiens, le jeune chroniqueur s'exprime sous forme de « notes[11] » faubouriennes qui sont parfois de vrais « attentats à la pudeur de M. Weiss, qui bless[ent] son goût, dérang[ent] sa grammaire[12] » ; et il parvient habilement à « croquer[13] » les événements réels, saisis sur le vif. Sa méthode recoupe en partie les principes stylistiques qui animent le rédacteur en chef de *La Rue*, comme en témoigne l'article de tête du 14 avril 1867 : « *La Rue* correspond et s'ajuste si bien à la jeune génération, que des inconnus, des débutants, ont, du premier coup, logé dans notre cadre un tableau saisissant ; ils ont apporté des pages pleines de sève et de saveur[14]. »

Vallès ne saurait cependant se contenter d'un style vif et piquant : si l'écriture est vouée à mettre en relief certains aspects de la réalité, c'est notamment pour en accuser la défectuosité ou les excès, en un mot les travers. Il préfère donc les « médailles, découpées en plein vrai, et gravées d'un burin un peu dur[15] » aux écrits lisses et insipides, « monnaie aux types effacés, ronde et commode comme un beau sou[16] ». La métaphore filée du burin est bien davantage qu'un raffinement au service de son éloquence critique ; elle signale avec vigueur l'ambition d'un style accidenté, raviné, « volcanique[17] », qui mimerait et marquerait tout à la fois les rugosités criantes du réel, à commencer par les misères et les injustices. Le 3 août 1867, lorsque *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique, Vallès donne pour mission à ses collaborateurs de « buriner [leur] page[18] », manière de résister aux brèches et aux aspérités sans pour autant céder aux sirènes de la révolte. Il est selon lui essentiel de graver et d'incruster dans la page ses convictions les plus profondes ou ses dégoûts les plus amers, comme il en fera la recommandation à Émile Gautier :

---

[9] Il n'y a qu'à feuilleter son *Histoire de la littérature anglaise* – dont parle Vallès – pour s'en rendre compte : c'est une écriture compacte, qui n'est pas du tout aérée.

[10] J. Vallès, « Procès de Tours. Victor Noir. III. Détails inédits, et particuliers », *La Rue*, 23 mars 1870 (Gallica).

[11] *Id.*

[12] *Id.*

[13] J. Vallès, « Procès de Tours. Victor Noir. IV », *La Rue*, 25 mars 1870 (Gallica).

[14] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 14 avril 1867 (Gallica).

[15] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 28 février 1864 (BNF) (p. 334).

[16] *Id.*

[17] J.-F. Nivet, « Préface », art. cité, p. 9.

[18] J. Vallès, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique », *La Rue*, 3 août 1867 (Gallica).

> Cherchez l'idée-mère, précisez-vous à vous-mêmes le coup principal que vous voulez porter […]. Ne partez pas flâneur dans l'émotion, elle s'évaporerait dans les nuages de la phrase […]. Il faut médailliser son sentiment, son paysage ou son portrait[19] […].

Il s'approprie quelques ressources de la mise en page journalistique en vue d'isoler et de ciseler des formules-clefs, destinées à percuter le lecteur. Soit ces dernières scandent l'article et martèlent le fer chaud de l'écriture pour interpeller directement leur destinataire. Il s'agit parfois de le mettre en garde contre une justice implacable, comme dans cette chronique parisienne du 1er décembre 1867, qui contient neuf occurrences anaphoriques de l'injonction « N'avouez jamais[20] », presque systématiquement placées en début de paragraphe. Les formules-pivots à valeur inaugurale peuvent au contraire s'avérer exhortatives : « C'est demain le terme[21] », rappelle à trois reprises le collaborateur à *La Marseillaise*, dans l'optique d'une révolution sociale voulue par Proudhon[22]. Soit les « mots-pancartes[23] » se détachent ponctuellement sur la page pour heurter la conscience du lecteur en attirant son regard vers une réalité paradoxale ou sordide : « Vive l'argent[24] ! » – « Je suis pour la décadence[25]. » – « Comédie sinistre[26] ! » – « C'est bien l'épouvantable et exacte vérité[27] ! » Non seulement ces paragraphes extrêmement ramassés font mouche, mais leur brièveté tranchante agit comme une arme polémique à part entière. Dans ces conditions, les nombreux blancs qui ponctuent les articles vallésiens sont moins des silences que des « rapports avec le noir[28] », moins des pierres blanches que des pierres tombales[29]. Autrement dit, c'est un « blanc de combat, […] une arme de guerre[30] ». Enfin, il n'est guère étonnant que les blancs soient plus récurrents aux abords de 1870 : avec le temps des conflits, le style du réfractaire se fait de plus en plus vertical, contre la lecture autoritaire du mouvement latéral[31].

---

[19] J. Vallès, [Lettre à Émile Gautier], cité par Henriette Bessis, « Vallès et Vigneron : *Le Convoi du pauvre* », *Les Amis de Jules Vallès*, juin 1988, n° 6, p. 61.

[20] Cf. J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 1er décembre 1867 (p. 1017-1022). S'y ajoute une triple occurrence de l'épiphore « N'avouez pas ».

[21] Cf. J. Vallès, « Lettres républicaines. Le terme », *La Marseillaise*, 8 janvier 1870 (BNF) (p. 1143-1146). Chacune des trois occurrences est en plus isolée en un seul paragraphe.

[22] La formule de Proudhon « Le terme, voilà le terme » sert significativement d'épigraphe.

[23] Cf. R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 326-328.

[24] J. Vallès, « Lettre à Monsieur Jules Mirès », *L'Argent*, *op. cit.*, p. 7.

[25] J. Vallès, « Timothée Trimm et Thérésa », art. cité (p. 603).

[26] J. Vallès, « Journal de Sainte-Pélagie », *Paris*, 26 décembre 1868 (Gallica) (p. 1079).

[27] J. Vallès, « Courrier de Paris », *Le Globe*, 11 février 1868 (BNF) (p. 1039).

[28] R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 329.

[29] Cf. X. Lemaître, « Les blancs chez Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, juin 1992, n° 14, p. 5.

[30] *Ibid.*, p. 15.

[31] R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 332.

Plus généralement, les articles vallésiens amorcent une « révolution stylistique[32] », surtout à partir des années 1868-1870, dans *La Rue* et dans *La Marseillaise*. Les effets de discontinuité sont plus nets, non seulement à l'échelle de la page, mais à l'intérieur même de la phrase. En témoigne l'usage plus fréquent du tiret horizontal : il induit certes des pauses moins longues que le blanc, mais c'est un signe fort qui accentue l'isolement et la mise en valeur de certaines expressions. Il peut séparer deux phrases et faire office de « demi-passage à la ligne[33] » : « Il est vrai qu'on allait au promenoir. – Horrible promenoir ! Il me fit une terrible peur[34]. » Ou bien il est un « nerf du discours[35] » qui crée une incise à valeur d'insistance au sein de la phrase : « Les plus hardis mêmes – et ceux qui ont faim à ne pouvoir attendre – sont forcés de se lier les poignets, de se serrer le ventre[36] […]. » Il arrive même que la démarcation autorise une autre ponctuation forte, enchâssée, qui vient redoubler l'exclamation première : « Parce que nous ne pouvons écrire où d'autres écrivent, ayant tous – tous, entendez-vous ! – le mépris des idoles, quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent[37] ! » Ainsi devient-il une « rocaille au milieu de la proposition[38] ». Or, il est le signe le plus directement tangible d'une syntaxe qui veut s'éloigner de la rhétorique classique ou traditionnelle, comme l'illustrent nombre de mots courts, si possible monosyllabiques, d'onomatopées, de phrases nominales, de ruptures de constructions et d'asyndètes. Ces choix de mots, de figures ou de ponctuation concourent à l'élaboration d'un « style simple et percutant[39] ». Ce dernier n'est pas tout à fait inédit, mais il rappelle la modernité révolutionnaire de l'écriture micheletiste, qui provoque le malaise des Goncourt : « Style haché, coupé, tronçonné, où la trame et la liaison de la phrase ne sont plus, avec des idées jetées comme des couleurs sur la palette, et quelquefois une sorte d'empâtement au pouce[40] ». Loin du langage compassé de la Tribune, du Palais et de l'université, cette « verticalité[41] » commune renvoie à un effort d'adéquation entre la langue et le peuple, agent de l'histoire auquel elle s'adresse. Chez Michelet, elle contribue à une *enargeia* qui est sans doute l'un des exemples les plus aboutis de la nouvelle rhétorique romantique de l'histoire au XIX^{e} siècle. Le narrateur de *L'Enfant* insiste

---

[32] Selon Roger Bellet, Vallès journaliste ne mène pas à une « révolution stylistique » : cf. *Jules Vallès : journalisme et révolution, op. cit.*, p. 327. Éric Pellet affirme le contraire : cf. É. Pellet, « Le style et la répétition », *Les Amis de Jules Vallès*, *Rhétorique, politique, imaginaire*, *op. cit.*, p. 122.

[33] R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 329-330.

[34] J. Vallès, « Mazas », *La Rue*, 15 juin 1867 (Gallica) (p. 944).

[35] Vaudin dans la *Gazette des Gazettes*, cité par X. Lemaître, « Les blancs chez Jules Vallès », art. cité, p. 18.

[36] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », *La Marseillaise*, 2 janvier 1870 (BNF) (p. 1140).

[37] J. Vallès, « La fosse commune », *La Rue*, 16 avril 1870, art. cité (p. 1153).

[38] M.-C. Bancquart, « Jules Vallès et le peuple », art. cité, p. 124-125.

[39] F. Marotin, « Jules Vallès : Rhétorique, politique, imaginaire (rappel) », art. cité, p. 52.

[40] E. et J. de Goncourt, « [2 juillet 1858] », *Journal : mémoires de la vie littéraire. 1. 1851-1865*, *op. cit.*, p. 367.

[41] Selon les Goncourt, Sainte-Beuve a parlé du « style vertical » de Michelet : cf. E. et J. de Goncourt, « [8 novembre 1862] », *Journal : mémoires de la vie littéraire. 1. 1851-1865*, *op. cit.*, p. 880.

précisément sur l'intensité évocatoire de son *Histoire de la Révolution* : « Il y avait des femmes qui marchaient sur Versailles, […] et la pique à laquelle était embrochée la miche de pain noir – un drapeau – trouait les pages et me crevait les yeux[42]. » C'est ce style éruptif – où les mots jaillissent, où les images saillissent et les idées font événement – qui s'affirme progressivement dans les articles de Vallès. Toutefois, avant comme après 1868, il n'est pas aisé de se débarrasser des « langes rhétoriciennes et banales[43] », marquées par leurs origines gréco-romaines et le culte que leur vouent les Humanités. Vallès subvertit le langage tout en y puisant ses armes stylistiques :

> L'écrivain, soucieux d'éviter les embûches de la rhétorique, oscille entre style dépouillé, sobre, rebelle aux fausses élégances, et un style exhibant de manière provocante, parodique ou dérisoire, des figures particulièrement recherchées ; il passe, souvent sans crier gare, de la simplicité atticiste, fondée sur le naturel et la brièveté, à la subtilité sénéquienne ou tacitéenne, férue de concision, de pointes, de sentences[44] […].

Au fond, la discontinuité du style vallésien réside moins dans une révolution de la langue apprise et transmise, plus ou moins intentionnellement, que dans une juxtaposition explosive des contraires, en termes syntaxiques mais aussi sémantiques. Il réutilise et disloque tout à la fois une parole « grandsiéclisée[45] » en parodiant ses métaphores, comparaisons, périphrases, antanaclases ou encore apostrophes. Sa plume contrastée entrechoque les mythologies ancienne et moderne, les styles élevé et bas. Il vise les disparités surprenantes qu'il admire tant chez d'autres écrivains, comme le « polymorphisme[46] » flagrant d'André Léo, dans *Un mariage scandaleux*. Il évoque à ce sujet la joie de « tourner les feuilles d'un livre qui n'a pas l'odeur fade de presque tous[47] », celle de voir « se lever d'entre les feuilles une image fraîche, une idée neuve, comme un oiseau s'envole d'un paysage mort[48] ». Le style ici utilisé est mimétique des hybridations novatrices qu'il désigne : une image concrète et triviale surgit dans une phrase ample, à vocation théorique. D'ailleurs, la connotation positive de l'oiseau n'est-elle pas une résurgence de la « langue verte » qu'affectionne Vallès, dans le sillage d'Alfred Delvau[49] ? Quoi qu'il en soit, ces heurts heureux ne peuvent que réjouir un journaliste « rassasié de

---

[42] J. Vallès, *L'Enfant*, *op. cit.* (p. 362-363).

[43] Antoine Albalat, *L'Art d'écrire : ouvriers et procédés*, Paris, Havard, 1896, p. 227.

[44] F. Marotin, « Jules Vallès : Rhétorique, politique, imaginaire (rappel) », art. cité, p. 52.

[45] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 898.

[46] Expression empruntée à Nicole Pellegrin, « Féminisme et Révolution française. L'exemple d'une "bourgeoise qui avait fait la guerre des prolétaires", André Léo », dans Frédéric Chauvaud, François Dubasque, Pierre Rossignol *et al*. (dir.), *Les Vies d'André Léo : romancière, féministe et communarde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 36.

[47] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 décembre 1864 (BNF) (p. 449).

[48] *Id.*

[49] Cf. A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, Paris, G. Marpon et E. Flammarion, 1883, p. 317 : « Oiseaux (Aux) ! Exclamation de l'argot des faubouriens, qui l'emploient comme le superlatif de bien, de beau, de bon. Une femme est aux *oiseaux* quand elle réunit la sagesse à la beauté. »

banalités, de niaiseries ou de sottises[50] ». Ils s'avèrent bien plus surprenants, piquants, voire percutants, que le « bon mot » attendu, que « le calembour bizarre, l'épigramme aimable, le trait malin[51] », dont le chroniqueur « causeur » est le « forçat[52] ». De surcroît, ce type de « sémantique duelle[53] » recèle un potentiel argumentatif, dans le cadre d'une rhétorique à visée polémique, voire pamphlétaire, par opposition avec les raffinements superficiels de ceux que Vallès appelle les « allusionnistes » :

> Ne serons-nous donc jamais débarrassés de ces gens qui ne marchent qu'escortés de précautions rhétoriciennes ; qui, sous prétexte de viser sans être vus, ne se tiennent point debout, mais prennent toujours des poses d'accroupis ?
>
> Ce qui était tout au plus le moyen est devenu le but. On s'arrête à affiner sa phrase, comme un soldat qui s'amuserait à sculpter avec un canif la crosse de son fusil. Seulement, au lieu de l'arrondir, cette phrase, on l'affile, on la taille si menu même que la pointe casse comme un crayon trop fin ; non qu'on veuille aiguiser le style ! On essaie de glisser le trait *malin*, quel trait ! un pois de sarbacane, la boulette du petit Galuchet[54] !

Il oppose à l'allusionnisme, inondé de mythologie et saturé d'allégories, la simplicité d'un « style subversif[55] » qui s'affirme beaucoup plus ouvertement à partir de 1867, dans le contexte d'une libéralisation du régime de la presse :

> Il ne faut plus ricaner ou gémir, mais agir et surtout serrer de près la réalité ; pour la peindre, ayons à notre service une langue franche et claire que tous pourront comprendre, les gens de la foule comme les petits conspirateurs d'écritoire.
>
> Il ne s'agit pas d'écrire avec des mines de finassier, mais de parler clair et franc, en plein soleil[56] !

Vallès appelle de ses vœux une parole plus libre, plus spontanée, plus nerveuse, mais aussi plus concrète, proche du « cri », et préfigurant à certains égards la parole au présent qui sera expérimentée dans *Le Cri du Peuple*. Est-ce à dire pour autant qu'il réclame un style plus oralisé, voire des engagements oraux plutôt qu'écrits ? Tout dépend de ce que signifie cette oralité. Or, à l'instar de l'écriture, ce

---

[50] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 décembre 1864 (BNF) (p. 449).

[51] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 juillet 1865 (BNF) (p. 799).

[52] *Id.*

[53] D. Labouret, « Jules Vallès polémiste », art. cité, p. 52.

[54] J. Vallès, « À propos de M. Sainte-Beuve », *La Rue*, 13 juillet 1867 (Gallica) (p. 954). Voir aussi « l'écriture paradoxale » des chroniques du *Présent*, en 1857 : la conviction s'inscrit « dans les occasions rhétoriques les plus codifiées, et justement parce qu'elles sont codifiées : le travail de subversion qu'opère Vallès sur le genre de l'oraison funèbre lui permet d'investir une forme très traditionnelle d'une portée polémique non négligeable » : cf. C. Saminadayar-Perrin, « Vallès chroniqueur au *Présent* (1857) : réquisitoires et apologies », art. cité, p. 332.

[55] Dès avant la Commune de Paris, qui accentuera considérablement « l'invention d'un style » : cf. C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 396-399.

[56] J. Vallès, « À propos de M. Sainte-Beuve », art. cité (p. 956).

mode d'expression varie considérablement en fonction des contextes, des locuteurs, de leurs intentions et de leurs pratiques. Il peut donc être réducteur, voire illusoire, d'envisager l'expression orale comme un meilleur affranchissement que l'écrit vis-à-vis des carcans langagiers. Vallès n'en est que trop conscient. Certes, il lui arrive d'être frappé par les qualités orales de tel ou tel individu : il a notamment été captivé par Georges Cavalier, surnommé « Pipe-en-Bois », dont la parole originale « exprimait avec couleur des idées vives[57] ». Il est toutefois plus enclin à dénigrer les discours empesés et corsetés des orateurs auxquels manquent « ces haines vigoureuses, ces passions fortes, qui ont pour armes, en Grèce ou en France la massue de Démosthène, la hache de Phocion, le tonnerre de Mirabeau[58] ». À l'énergie performative d'un Danton ou d'un Mirabeau – ces orateurs capables de mettre en branle les foules – s'opposent les récitations religieuses et académiques d'avocats tels Jules Favre ou Ernest Picard, de députés comme Eugène Pelletan. Ces cuistres et ces sacristains sont peut-être des « homme[s] d'esprit[59] », mais pas des « homme[s] d'action[60] ». Ce sont des comédiens dont les gesticulations grandiloquentes n'entraînent aucune secousse tangible dans l'auditoire :

> Je les vois tous retenus par quelque ficelle au passé ! Et ils relèvent d'une main ce qu'ils font mine de renverser de l'autre.
>
> M. Jules Favre commence ses discours par un signe de la croix et un *benedicite*, et du même geste salue l'Église et la Liberté. Il a beau graisser le ventre de ses oraisons avec de la sueur de peuple, l'exorde et la fin, la tête et la queue trempent dans l'eau bénite[61] !

Toute proportion gardée, leur éloquence professorale et étriquée peut rappeler certains travers de Michelet lorsque, durant ses cours de 1850-1851, il remuait « beaucoup d'air[62] » et visait « l'effet facile[63] ». Une « voix de stentor[64] » et des « poumons de fer[65] » n'y font rien : leur parole est veule, sourde, décharnée. À la fin de l'année 1867, Vallès regrette donc amèrement les vrais orateurs : Ledru-Rollin exilé ; Michel de Bourges décédé. À peine trois ans auparavant, le 15 janvier 1865, il s'est lui-même prêté à l'exercice en donnant une conférence mémorable sur Balzac, salle du Grand Orient. Si l'on en croit le chapitre IV de *L'Insurgé*, il s'agit d'une parole tout à la fois spontanée, habitée et incarnée :

---

[57] J. Vallès, « Le lion du jour », *L'Événement*, 19 décembre 1865 (BNF) (p. 595). Il collabore par la suite à *La Rue*.

[58] J. Vallès, « La tribune », *La Rue*, 23 novembre 1867 (Gallica) (p. 1012). Cf. aussi V. Hugo, *Étude sur Mirabeau*, Paris, A. Guyot, 1834 p. 62 (Gallica) : « Mirabeau qui parle, c'est Mirabeau. Mirabeau qui parle, c'est l'eau qui coule, c'est le flot qui écume, c'est le feu qui étincelle, c'est l'oiseau qui vole, c'est une chose qui fait son bruit propre, c'est une nature qui accomplit sa loi. »

[59] J. Vallès, « La tribune », art. cité (p. 1012).

[60] *Id.*

[61] *Id.*

[62] H. Guillemin, « Michelet et Vallès. À propos de la Révolution française », *Les Amis de Jules Vallès*, janvier 1989, n° 7, p. 25.

[63] *Id.*

[64] J. Vallès, « La tribune », art. cité (p. 1013).

[65] *Id.*

> Je sens ma pensée monter et ma poitrine s'élargir, je respire enfin à pleins poumons. J'en ai, tout en parlant, des frémissements d'orgueil, j'éprouve une joie presque charnelle ; – il me semble que mon geste n'avait jamais été libre avant aujourd'hui, et qu'il pèse, du haut de ma sincérité, sur ces têtes qui, tournées vers moi, me fixent, les lèvres entrouvertes et le regard tendu !
>
> Je tiens ces gens-là dans la paume de ma main, et je les brutalise au hasard de l'inspiration[66].

Ailleurs, Vallès repousse les harangues ampoulées et finalement très décevantes d'un Jules Favre : cette plume d'opposant républicain est « arrachée à la queue d'un perroquet[67] », donc elle ne parvient pas à « crever les yeux des aigles[68] », à éreinter sérieusement le pouvoir impérial. Lors de sa conférence, « l'insurgé » propose au contraire un discours aiguisé, perçant et incisif, où les mots tranchent et renversent littéralement ses auditeurs :

> C'est entre deux périodes à la Villemain que je glisse un mot de réfractaire, cru et cruel, et je ne leur laisse pas le temps de crier.
>
> Puis, il y en a que je terrorise !
>
> Tout à l'heure, je venais de crever un de leurs préjugés avec une phrase méchante comme un couteau rouillé. J'ai vu toute une famille s'étonner et se récrier, le père cherchait son pardessus, la fille rajustait son châle. Alors, j'ai dirigé de ce côté mon œil dur, et je les ai cloués sur leur banc d'un regard chargé de menaces. Ils se sont rassis épouvantés, et j'ai failli pouffer de rire[69].

L'orateur malaxe la matière de la langue pour mieux manœuvrer les esprits et les corps de son auditoire. Certes, l'autofiction reconstruit le moment à des fins en partie héroï-comiques. Sous le voile de l'autodérision, se profile toutefois la volonté réelle de revitaliser une oralité trop souvent dévoyée par ses usages fossilisés. En résulte une parole qui fait événement, en un sens médiatique et mondain : « On a parlé de moi, pendant vingt-quatre heures, dans quelques bureaux de journaux et quelques cafés du boulevard[70]. » Certains journaux de l'époque ont en effet souligné la force révolutionnaire du propos vallésien, d'un point de vue aussi bien formel qu'idéologique. Début février, *Le Figaro* loue l'étoffe d'un tribun qui a su s'imposer par « des mots inattendus, des frissons, des éclairs, une éloquence farouche, un bizarre mélange de brillant et de solide[71] ». Dès la fin janvier, *La Rive gauche* est allée encore plus loin dans l'éloge de cette lecture « pré-marxiste[72] » du roman balzacien qui a fait sensation. Il s'agit en partie d'un geste autopromotionnel en faveur d'un confrère du *Figaro* :

---

[66] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 898.

[67] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », *Le Figaro*, 8 mai 1868 (Gallica) (p. 1047).

[68] *Id.*

[69] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 898.

[70] *Ibid*., p. 899.

[71] Alphonse Duchesne, « Tournoi du *Figaro* », *Le Figaro*, 9 février 1865 (Gallica).

[72] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 219.

> Cette parole hardie et franche a, dix fois en une heure, été couverte de bravos […] M. Vallès s'est en effet montré homme de tribune : il a eu de grands accents : de ces accents qui soulèvent, qui passionnent, qui remuent l'âme des foules. […]
>
> Balzac, ultramontain et absolutiste, a fait œuvre révolutionnaire[73].

Le narrateur de *L'Insurgé* a par ailleurs raison de signaler les conséquences négatives d'une telle conférence : des rapports très défavorables émanèrent de l'inspecteur académique et de la police ; on interdit à Vallès de remonter à la tribune ; il perdit son emploi à la mairie de Vaugirard. Deux semaines plus tard, le journaliste évoque des « jours tant soit peu orageux[74] » : cette réception houleuse souligne d'une autre manière les répercussions réelles d'une parole éminemment performative. Concrétisation avortée des « clairons de la pensée[75] » qui annoncent la chute de l'Empire dans la poésie hugolienne, la « voix de cuivre[76] » de Vallès a du moins fait grand bruit, irréductible vibration entre le succès et le scandale. Est-ce à dire pour autant qu'il s'agit d'un « succès de scandale » ? En réalité, c'est davantage le cas des publications qu'il a su anticiper, orchestrer, maîtriser, en vue d'exploiter et non de subir simplement les obstacles extérieurs.

Les vertus du tapage

Cherchant à se libérer des prudences, des compromis et des servitudes qui régissent les différents journaux auxquels il collabore, Vallès parvient enfin à se mettre « dans [s]es meubles[77] », et il fonde son propre journal, *La Rue*, en 1867. Les pressions et les difficultés persistent mais, pour la première fois, il est lui-même rédacteur en chef et peut se croire « maître à bord[78] », après dix années de journalisme dangereux sous la tutelle d'autres rédacteurs. Il assume donc – voire exhibe – l'existence pour le moins « accidentée[79] » de son journal, comme l'attestent un certain nombre de précisions et de protestations, qu'il introduit sous forme de notules, de billets ou d'articles en première page, entre 1867 et 1868. Il n'est d'abord pas innocent qu'à deux reprises, en août 1867, le journal affirme en

---

[73] [Auteur non signalé], *La Rive gauche* du 22 janvier 1865, cité par C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 221.

[74] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 30 janvier 1865 (BNF) (p. 495).

[75] V. Hugo, « Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée », *Œuvres complètes. Poésie. IV. Les Châtiments* [1852], Paris, J. Hetzel & C^{ie}, 1882, p. 363.

[76] J. Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 450. C'est aussi la formule qu'utilise André Gill pour qualifier Jules Vallès : cf. « Annexes. Jules Vallès par André Gill », dans Jules Vallès, *Le Testament d'un blagueur et autres textes*, édition préparée et préfacée par F. Marotin, Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, 2015, p. 206.

[77] Comme le lui avait conseillé Villemessant, d'après le récit de *L'Insurgé* (chap. VIII).

[78] Il utilise souvent cette image marine : cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1647.

[79] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 247.

préambule « se vend[re] de nouveau sur la voie publique[80] » : il excelle alors dans l'art de la réclame, voire du « réclamisme[81] », vecteur d'autopromotion. Il met en scène et en abyme sa reparution, qui acquiert par là une envergure d'événement médiatique. Bien que chaque rédacteur de *La Rue* soit responsable de ce qu'il signe[82], il soutient ses collaborateurs dans l'adversité, dès lors qu'une publication se heurte à la censure ou entraîne des remous judiciaires. Dès le 6 juillet 1867, à peine un mois après la parution du premier numéro, Vallès se fait pour ainsi dire le porte-voix de l'insoumis Arthur Arnould, temporairement condamné au silence :

> En tête de *la Rue*, devait paraître aujourd'hui une lettre significative et curieuse à plus d'un titre, de notre collaborateur et de mon vieil ami Arthur Arnould, qui a dû quitter la rédaction du *Paris-Magazine* pour un article publié dans le dernier numéro de *la Rue* et intitulé : *Pauvre garçon* !
>
> M. Adrien Marx a cru se reconnaître dans le portrait. Il a adressé à ce sujet, au *Figaro*, une note dans laquelle il nous menace d'un procès en police correctionnelle.
>
> Devant une pareille attitude, *la Rue* est obligée de garder le silence, et nous ne pouvons manifester d'aucune façon – jusqu'à nouvel ordre, – les sentiments que cette conduite nous inspire.
>
> Pauvre, pauvre garçon[83] !

Tout en s'astreignant à une discrétion prudente, pour éviter d'être définitivement réduit au silence, le rédacteur de *La Rue* (re)donne une existence tangible à la parole d'Arnould – qu'il s'agisse de son article initial ou de sa lettre –, et il se range à ses côtés. La reprise bégayante du titre « pauvre garçon » semble être une pointe ironique à l'encontre du procédurier Adrien Marx, ainsi qu'une marque de solidarité indirecte envers son collaborateur et ami : c'est ce dernier qu'il faudrait plaindre et soutenir. Le propos vallésien fait donc retentir bruyamment le silence contraint d'Arnould. Le 27 juillet, le rédacteur en chef se dit forcé de « retrancher au dernier moment un article ayant trait au Congrès international, dit des Batignolles[84] ». Pour autant, loin de s'avouer vaincu, il maintient avec fierté et fermeté son objectif de vérité critique quant à la Société des gens de lettres, si bien que l'article paraît simplement reporté : « Nous ne nous tenons pas pour battus, et nous prions tous les membres de la Société des gens de lettres de nous adresser tous les renseignements qu'ils pourraient nous fournir sur les errements au Comité[85]. » Mais les conséquences de la censure s'avèrent de plus en plus désastreuses pour l'ensemble du

---

[80] Cf. J. Vallès, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique », *La Rue*, 3 et 10 août 1867 (Gallica).

[81] Cf. Benoît Lenoble, *Le Journal au temps du réclamisme. Presse, publicité et culture de masse en France (1863-1930)*, Thèse de doctorat : histoire, sous la direction de D. Kalifa, Paris 1, 2007.

[82] Note de la rédaction dans le numéro I de *La Rue* citée par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1649-1650.

[83] J. Vallès, [Note liminaire], *La Rue*, 6 juillet 1867 (Gallica).

[84] J. Vallès, [Note liminaire], *La Rue*, 27 juillet 1867 (Gallica).

[85] *Id.*

journal. Le 7 décembre 1867, les « explications[86] » vallésiennes ne tiennent pas dans l'espace restreint d'une note liminaire ; elles occupent tout l'article de tête. Le numéro précédent, celui du 30 novembre 1867, a en effet été « étranglé[87] » par l'imprimeur après que l'Administration a décidé de censurer plus particulièrement dans les kiosques et les librairies le dessin de sa dernière page. Ce croquis de Pilotell représente un condamné à mort dans sa cellule : Jean-Charles Avinain, exécuté le 28 novembre 1867 parce qu'il avait tué deux grainetiers à Paris, après dix-huit ans passés à Cayenne. On a reproché au dessinateur d'avoir poétisé et romantisé le condamné. Or, Vallès présente l'« accident[88] » du refus qui lui a été opposé par l'imprimeur comme un drame à part entière :

> L'imprimeur se refusa, après une visite au ministère, à nous livrer un seul des exemplaires sortis de ses presses ! On servit seulement les abonnés, – c'est notre droit et c'est leur privilège, – mais on manqua la vente de tous les exemplaires qu'on vint, des quatre coins de Paris, demander au bureau.
>
> Perte d'argent considérable ! effet général désastreux ! On croyait et l'on disait que la *Rue* n'existait plus[89].

Sont redéfinis ici les contours de l'événement politico-médiatique : l'émoi suscité par la parution du dessin est supplanté par le scandale de la publication partielle, dont le journal a fait les frais. À rebours d'une telle humiliation, tout le reste de l'article affiche une posture résistante et combative : les « rualistes » sont décidés à vivre effrontément, envers et contre tout ; ils resteront absolument fidèles à l'esprit indépendant et frondeur qui les caractérise. Le 4 janvier 1868, alors que *La Rue* vivote et qu'elle est sur le point de mourir, Vallès accentue cet ethos de journaliste militant prêt à endurer tous les affronts, mais en aucun cas résigné au silence. Le titre de cette « lettre ouverte » est un mot-étendard qui lui permet de faire résonner par d'autres moyens l'article censuré ; il reprend aussi précisément l'année de naissance de son journal, comme pour exorciser la peur d'une mort prochaine :

> 1867
>
> Nous avions, sous ce titre, passé en revue les hommes et les choses de l'année, allant du Mexique à la Porte-Saint-Martin, de l'empereur qu'on fusille au spectateur qu'on étrangle, disant enfin notre pensée en essayant de ne pas outre-passer les droits que la loi nous laisse.
>
> Nous n'avons point su, paraît-il, rester dans les limites et l'imprimeur se refuse à publier notre article, sous prétexte qu'entaché de politique, il nous mènerait où nous ont menés les *Cochons vendus*[90].

Puis l'article juxtapose les lexiques de la mutilation et de la parole, à l'encontre d'une équation qui assimilerait nécessairement les journalistes muselés à des êtres silencieux :

---

[86] Cf. J. Vallès, « Explications », art. cité.

[87] *Id.*

[88] *Id.*

[89] *Id.*

[90] J. Vallès, « 1867 », *La Rue*, 4 janvier 1868 (Gallica).

> Nous restons donc là la bouche ouverte, le poing coupé.
>
> Nous signons de notre moignon une lettre à M. le ministre de l'Intérieur […].
>
> En attendant, le journal continue de paraître.
>
> […]
>
> Si, après avoir épuisé toutes les juridictions, la *Rue* était, par un dernier arrêt, condamnée à mort, pas un de nous, pour cela, ne rentrerait dans le silence, et nous resterions sur la brèche, debout ou blessés[91].

Le 8 janvier 1868, la sixième chambre correctionnelle – qui avait poursuivi *Les Fleurs du mal* et *Madame Bovary* – a condamné dans un deuxième jugement le gérant Scipion Limozin à deux mois de prison et à quatre cents francs d'amende. Elle a en outre décidé la suppression de *La Rue*. Trois jours plus tard, Vallès s'étend sur cette condamnation dans un article de tête dont le titre « À lire » souligne la solennité primordiale. Ce nouveau revers lui donne l'occasion de réaffirmer le « plein succès[92] » de son journal, ainsi que son droit à la défense et sa liberté d'expression :

> Notre tirage n'a pas baissé : mais si ce jugement n'était pas survenu, il eût monté, et, au bout de sept mois, nous arrivions à un succès que n'a atteint aucun journal littéraire, depuis le 2 décembre.
>
> La publication de la condamnation nouvelle […] va effrayer davantage encore marchands, abonnés, et nous enlèvera le public de hasard.
>
> […]
>
> Parce qu'on a été jugé une fois, on n'est pas irrévocablement condamné : il y a trois juridictions en France à épuiser […].
>
> En supprimant la *Rue*, on ne m'ôtera pas le droit d'écrire ailleurs, et nul ne peut me condamner au silence[93].

En vertu d'un paradoxe qui n'est qu'apparent, rapporter de telles avanies judiciaires, c'est donc « faire honneur[94] » aux combats de *La Rue*, selon la formule qu'emploie Vallès pour approuver la couverture médiatique que lui assurent à l'époque d'autres journaux. Ainsi relaté, l'événement du procès sert une propagande de presse destinée à légitimer et à valoriser l'instrument périodique mis en cause ; il devient plus précisément un outil d'autocélébration[95]. Or, là encore, le texte file la métaphore de la blessure physique, voire de l'amputation, qui ne peut en rien effrayer ou décourager une figure héroïque de journaliste aventureux.

Sous la plume vallésienne, et en amont des combats de *La Rue*, la profession d'artiste ou d'homme de lettres apparaît comme singulière, risquée, exigeant des

---

[91] *Id.*

[92] J. Vallès, « À lire », art. cité.

[93] *Id.*

[94] *Id.*

[95] À ce sujet, cf. B. Lenoble, « Célébrations », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1601-1608.

qualités d'aventurier. Il convient donc de s'y engager pleinement et d'en assumer les dangers liés aux phénomènes d'exposition médiatique :

> Qu'il y ait au début des hésitations et des écarts, je le comprends, et quand on a soif de gloire, on a soif aussi de publicité ; on la cherche, on la prend partout, et l'on essaye ses harangues, on éprouve ses théories, on lit ses drames, on hurle ses vers […]. On fait, mon Dieu, plus de bruit que de mal, mais ce bruit réveille les bourgeois qui dorment, ou fait peur aux pères qui passent, et c'est un crime que le commun des gens ne pardonne pas[96] !

Vallès ne repousse pas les critiques – conséquences tout à fait prévisibles des positionnements audacieux dans la sphère publique –, mais il évalue au contraire le courage des artistes ou des hommes de lettres à l'aune de leur aptitude à endurer les affronts extérieurs :

> Malheur à ceux qui s'attardent dans ces parages et qui donnent raison, par leur paresse, aux reproches d'abord injustes, puis légitimes, d'un monde qui ne veut pas de tapageurs, et d'inutiles ! Mais ceux-là ne sont que des impuissants ou des lâches, à qui le succès ne vient jamais ou qui le gâchent tout de suite.
>
> Les vaillants, s'ils se sont laissés aller à vau-l'eau, se mettent à remonter le courant et brisent le flot à coup d'épaule. Ils seront connus ou resteront obscurs, suivant qu'ils ont ou n'ont pas de talent ; mais ils prennent rang parmi les gens méritants ou dignes[97].

Le « bruit », voire le tapage, est une pierre de touche qui permet de mesurer leur mérite. Bien plus, le paradoxe du fracas médiatique veut que les attaques *ad personam* s'avèrent potentiellement profitables aux individus qu'elles contribuent à dénigrer. La « médiatisation oblique des écrivains[98] », même lorsqu'elle est majoritairement péjorative, peut devenir un faire-valoir :

> À qui tout ce tapage et ces charivaris ont-ils enlevé une once d'estime, un grain de talent ? Ne faut-il pas dire plutôt que toutes ces farces qualifiées par les borgnes d'injures ont mis en relief le caractère et le mérite de ceux qu'atteignaient les flèches ! Tout le monde n'a pas la tête assez dure pour qu'on puisse longtemps s'essayer sur elle, et n'est pas cible qui veut dans le pays de la médisance ou de la diffamation[99].

Ce serait par exemple le cas des portraits caricaturaux dont bien des hommes de lettres ont été les victimes : Vallès cite en particulier des moqueries qui ont visé la laideur d'Adolphe Crémieux, les cheveux de Pierre Leroux, les oreilles de Francisque Sarcey ou encore le courage de Champfleury. Dans *Le Figaro*, il consacre même tout un article à l'affaire Stamir : il s'agit non pas d'une caricature mais d'une entreprise de calomnie, dont il a lui-même été la cible peu de temps auparavant. En 1867, la préfecture de police a introduit dans l'équipe de *La Rue* un

---

[96] J. Vallès, « Les fils du régiment », *L'Événement*, 27 janvier 1866 (BNF) (p. 859).

[97] *Id.* (p. 859-860).

[98] M.-È. Thérenty, « Médiatisation et création littéraire », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1503.

[99] J. Vallès, « La caricature », art. cité (p. 583).

mouchard, Alexandre de Stamir. En mars 1668, ce faux journaliste accuse publiquement l'ancien rédacteur en chef d'avoir construit une supercherie pour soutenir les ventes de son journal, à savoir un duel postiche entre Stamir et un zouave pontifical. L'opération vise à déconsidérer Vallès, qui se dit par ailleurs hostile au duel. D'abord emprisonné à Sainte-Pélagie, ce dernier ne peut se justifier qu'en juin 1868, citant à l'appui le témoignage de deux collègues. Or, son article est encadré par une mise au point – délibérément provocante et en partie rhétorique mais, selon toute apparence, sincère – sur les bénéfices exploitables de la diffamation :

> Je ne crois pas aux dangers de la diffamation, et je n'aurais rien répondu, rien, aux misérables attaques dont je suis depuis quelques jours l'objet ; mais on doit, m'a-t-on dit, à propos de moi, en insulter d'autres : je sors de mon silence, et je vais, sans phrases, avec des faits, vider le procès, nettoyer la place.
>
> […]
>
> Il résulte de tout ceci (et si piteuse qu'ait été l'histoire, je suis heureux de servir d'exemple), il résulte la preuve qu'il n'est pas besoin de loi contre la diffamation, qu'elle perd toujours le diffamateur et fait honneur au diffamé. Ne pensez-vous pas que les honnêtes gens qui se sont mis contre moi un instant dans le débat, m'estiment davantage aujourd'hui parce qu'ils m'ont hier légèrement jugé : les malhonnêtes en sont pour leur rage ou leur infamie, c'est un peu de bave ou de boue[100].

Son propos se réfère plus généralement aux « dénonciations médiatiques[101] », très prisées par ses contemporains. Ce jugement sur les vertus étonnantes de la diffamation ne sert pas qu'une martyrologie personnelle ; il cautionne bien au-delà une polémique journalistique dont le terrain d'élection est la petite presse :

> Il n'est personne qui n'ait trouvé bénéfice ou gloire à être poursuivi par la calomnie ou l'injure […].
>
> Succès éphémère sans doute, mais qui tiendrait lieu d'affiches et vaudrait cinq mille francs d'annonces : dix semaines de scie dans les *feuilles* profiteraient plus que dix ans de lutte et d'efforts dans l'ombre !
>
> Vous souvient-il, pour ne citer que deux exemples, de la façon plaisante et grossière dont la petite presse traita MM. Sarcey et Champfleury, jadis ? […] Grâce à ce tapage au contraire, Sarcey vivait, travaillait, montait ; Champfleury asseyait sa réputation[102] […].

L'« autoscopie[103] » critique à laquelle s'adonnent les journaux sert de couverture, de ressort, voire de propulseur médiatique, à nombre de critiques d'art ou d'écrivains, dès lors qu'il faut « provoquer la curiosité avant l'admiration[104] ».

---

[100] J. Vallès, « Lettre d'un diffamé », *Le Figaro*, 20 juin 1868 (Gallica).

[101] Adeline Wrona, « La presse en son miroir. Dénonciations », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1587.

[102] J. Vallès, « Les duellistes », art. cité.

[103] Jean-Didier Wagneur, « Paris-Journaliste », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 2005, n° 19, p. 39-44.

Certes, toutes les formes et tous les degrés de brutalités critiques ne se valent pas. Ainsi, les censures ou les cabales – qui écartent ou bafouent le nom d'un auteur avant même qu'on ait lu son livre ou joué sa pièce – sont tout à fait antidémocratiques. Elles strangulent la liberté même de création intellectuelle et artistique. Pour s'autoriser à martyriser les hommes, il faut juger sur pièces leurs œuvres, ce qui leur laisse au moins la possibilité de se défendre en démontrant les injustices subies :

> [Q]uand je m'indigne contre la brutalité, ce n'est pas que je demande pitié pour l'œuvre : les sifflets ne tuent pas, bien souvent ils font vivre ; il est des drames qui s'appuient sur l'injustice, comme les civières se portent sur des fusils. L'injustice intéresse en faveur du martyr, une œuvre détestable qu'on calomnie et qu'on assomme peut passer pour œuvre bonne, et, mendiante heureuse, obtenir le succès comme une aumône, en montrant ses blessures[105] !

Malheureusement, les romanciers courageux et prêts à braver l'opinion publique se font très rares depuis le début du Second Empire. C'est le constat amer qu'établit explicitement Vallès, avec d'autres éditeurs et critiques, en 1864 : « Il faut en convenir pourtant, à part le livre de M. Flaubert, et *Fanny* […] pas un n'a fait vraiment du bruit, passionné les esprits ou les âmes. Il n'y a pas eu de victoire gagnée, à peine des batailles livrées[106]. » Initiateur de l'école réaliste, Champfleury fait figure d'exception, mais il est à déplorer que ses principes novateurs n'aient pas encore été franchement appliqués et expérimentés dans le domaine romanesque. Seule la peinture a produit des chefs-d'œuvre dignes de ce nom. Ainsi Courbet est-il le parangon d'un réalisme qui a fait voler en éclats les carcans éculés :

> Quand Courbet parut, tout étouffait encore dans le cadre étroit de la tradition. Ce cadre, il le fit craquer ; on fut blessé par les éclats. Les gens du métier surtout se trouvèrent atteints ; la critique, qui avait fait son siège, ne voulut pas retourner à l'école, et fut de l'avis de Vertot. Il s'organisa contre l'artiste aux audaces nouvelles une conspiration de la colère et du ridicule !
>
> Mais l'envie fait les affaires des gens qu'elle jalouse, et mieux vaut avoir des ennemis que des amis bavards ! Courbet se trouva tout d'un coup placé sur un piédestal. Il devint une cible. Ceux qui ont de ces bonheurs, pour peu qu'ils soient dignes vraiment de tant de cris et de colères, sont sûrs de l'avenir.
>
> Les pétards qu'on jette pour leur brûler la face éclairent simplement leur route[107].

Ce peintre controversé et chahuteur a non seulement créé le scandale, mais il a vaillamment assumé les injures et les épigrammes que sa trivialité originale a dû

[104] J. Vallès, « Les duellistes », art. cité.

[105] J. Vallès, « La mort sans phrases », *Le Figaro*, 14 décembre 1865 (Gallica) (p. 593).

[106] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864 (BNF) (p. 398).

[107] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie aux pages 824-825).

maintes fois essuyer. Il a donc conquis une « réputation considérable[108] » et une « célébrité[109] » qui sont à la hauteur de sa témérité talentueuse.

Aux yeux de Vallès, Courbet est un artiste de génie, qui se distingue nettement de la profession. Tout le monde n'est pas en mesure de se prémunir ou de se défendre contre les offensives et les diatribes. C'est ce qu'illustre la trajectoire d'Eugène Lerminier, juriste de talent qui occupa une chaire de législation au Collège de France. En 1838, sa popularité chuta après qu'il obtint, sous le ministère Molé, la charge de maître des requêtes au Conseil d'État. Vallès rappelle sa déchéance brutale et en particulier les émeutes étudiantes qui empêchèrent la tenue de ses cours, en 1849, quand il crut retrouver sa chaire sous le ministère de Falloux. Ce « grand tapage[110] » n'apparaît pas en lui-même comme une vitrine médiatique mais comme un déferlement de violence :

> Il en est d'autres que la foule a poursuivis de ses cris, que la jeunesse a insultés, que l'on a voulu couronner d'épines après les avoir couverts de lauriers ; ceux-là ont dû porter aussi le poids des grands remords et des douloureux repentirs. […]
>
> C'est cet homme, cet orateur insulté, ce professeur maudit, qu'on a conduit l'autre jour au cimetière. […] J'ai peut-être lancé mon mot, dans le torrent d'injures, au Collège de France. Plus sage et plus triste aujourd'hui, je jette un brin de laurier sur sa tombe[111].

Ce faisant, l'auteur de l'article s'appuie précisément sur cet épisode tumultueux pour réhabiliter l'homme, dont il étoffe la figure médiatique de martyr. En 1838 déjà, Lerminier était en effet devenu l'enjeu de luttes politiques, par presse interposée. Ainsi, *Le Courrier français* comprit les motivations des étudiants qui avaient perturbé le cours tandis que le *Journal des débats politiques et littéraires* dramatisa les troubles et présenta plutôt Lerminier tel un sage, un héros, un grand homme[112]. Près de vingt ans après, l'article du *Présent* reprend et amplifie « l'affaire Lerminier » pour saluer en priorité un penseur valeureux qui fit « de chaque chaire une tribune, de chaque article un manifeste, et de [sa] plume un glaive[113] ». Sous la plume vallésienne, les souffrances des martyrs sont en effet aisément transcendées par des attitudes combatives.

---

[108] *Id.* (p. 825).

[109] *Id.*

[110] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er septembre 1857 (BNF) (p. 62).

[111] *Id.* (p. 62-63).

[112] Cf. « Note sur la carrière d'Eugène Lerminier au Collège de France (1831-1849) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2001/1, n° 4, p. 57-67.

[113] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er septembre 1857 (BNF) (p. 63).

Les Francs-parleurs : une Révolution médiatico-culturelle ?

Parmi les littérateurs et les hommes politiques de son temps, Vallès retient un « bataillon idéal[114] » d'écrivains-journalistes militants, voire tapageurs[115], qu'il baptise les « Francs-parleurs » et auquel il consacre deux articles dans *Le Courrier français* des 19 et 26 août 1866. Ces individus talentueux, énergiques et originaux apparaissent à bien des égards comme les révolutionnaires des temps nouveaux, et plus encore tels de nouveaux révolutionnaires, qui ne rejouent pas mais renouvellent dans le présent l'esprit subversif des révolutions passées. Le courriériste cite neuf noms qui lui semblent hautement représentatifs d'une critique – ou polémique – journalistique dont il loue l'engagement vif et singulier au sein du débat public. Dans l'ordre alphabétique, le titre convoque « MM. About, Barbey d'Aurevilly, de Pontmartin, Janicot, Rochefort, Sainte-Beuve, Sarcey, Scholl, Weiss[116] ». Au fil de l'article, ces personnalités suivent un tout autre ordre d'apparition, qui est en lui-même significatif. Le 19 août, Vallès évoque, dans l'ordre : Gustave Janicot, rédacteur en chef de la *Gazette de France*, monarchiste et catholique ; Armand de Pontmartin, critique littéraire pour ce journal et en qui Vallès identifie à la fois un « cœur royaliste[117] » et un « esprit républicain[118] » ; Barbey d'Aurevilly, écrivain catholique dont la trajectoire journalistique est inclassable mais témoigne dans l'ensemble d'une prédilection pour les régimes autoritaires. Il est ensuite plus rapidement question d'Edmond About, de Francisque Sarcey et de Jean-Jacques Weiss : tous les trois sont des critiques d'art acerbes et virulents, mais idéologiquement éloignés de Vallès[119]. Ce n'est que dans l'article du 26 août qu'il s'étend sur Sarcey, après avoir loué les mérites du vétéran Sainte-Beuve et avant d'introduire les trentenaires Aurélien Scholl et Henri Rochefort. Malgré une grande diversité idéologique, ces individus méritent d'être réunis : ils se distinguent en effet par une même « *attitude*[120] » révolutionnaire. D'abord, ils détiennent la « conviction pour arme[121] » et pour « bouclier[122] » ; ainsi Vallès file-t-il la métaphore de la guerre

---

[114] R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 150.

[115] Il utilise le mot « tapageuse » au sujet de Barbey d'Aurevilly : cf. J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 900).

[116] *Id.* (p. 898).

[117] *Id.* (p. 899).

[118] *Id.* (p. 898).

[119] About est favorable au Second Empire avant de rallier la Troisième République. Sarcey est un républicain modéré ; il critiquera violemment Vallès dans l'anticommunard *Le Drapeau tricolore*. Weiss se rapproche des bonapartistes et des royalistes modérés.

[120] Vallès souligne ce mot par l'italique : cf. J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 26 août 1866 (BNF) (p. 906).

[121] *Id.* (p. 898).

[122] *Id.*

ou du combat[123]. Cela dit, ces militants ne sont pas les soldats d'un régiment : leur courage n'exige aucune gloire ; ils combattent à mains nues et sans uniforme. Aux antipodes d'un modèle centralisateur, unitaire – perçu comme traditionaliste et oppressif – de la Révolution, Vallès exalte des personnalités qui aiment surtout le danger et qui haïssent « l'enrégimentation[124] ». Comme il le réaffirme un peu plus tard, en 1868, la Révolution a en effet « la haine des corporations et des hiérarchies[125] ». Chacun est un batailleur indépendant, un « irrégulier[126] », d'où l'allégorie des « francs lutteurs[127] ». En outre, leurs combats ne sont pas sanglants et destructeurs mais constructifs, voire salvateurs. Ils reprennent à leur compte « [l]'esprit de scepticisme[128] » de la Révolution française, parfois nécessairement « amer[129] » mais le plus souvent gai et « joyeux[130] », à l'opposé d'une philosophie ennuyeuse et d'un providentialisme pompeux. Ils prolongent, enrichissent et radicalisent chacun à leur manière la rénovation « sans fureur, ni prêche[131] » qu'ont entamée – dans leurs domaines respectifs – la chanteuse plébéienne Thérésa ou le journaliste populaire Timothée Trimm, mentionnés dans *Le Figaro* du 21 janvier 1866. Dans tous les cas, il est entendu que « la gaieté entre pour sa part dans la révolution[132] ». Les luttes allègres et réjouissantes des « Francs-parleurs » n'en sont pas moins sérieuses et utiles, conformément à l'étymologie *skeptikos*, « qui observe, réfléchit ». Relié à sa racine indo-européenne – *skep-*, *skop-*, « regarder » – le verbe grec dénote aussi une démarche de « scopie », observation qui peut revêtir des connotations médicales. Ainsi Vallès délaisse-t-il par endroits la métaphore des mots-armes pour celle d'une écriture thérapeutique. Entre tous, Sainte-Beuve se distingue par sa dignité de comportement et sa hauteur de vue : « Il ne cloue pas les académiciens sur leur banc, d'un coup de plume, comme d'un coup d'épée : il

---

[123] Voir l'abondance d'un lexique évocateur : « coup de sabre », « blessure », « individualité vaillante », « drapeau » (p. 898) ; « forcés de livrer chaque semaine ou chaque soir leur bataille », « il fait la guerre » (p. 899) ; « frappé au visage », « il cravache avec le poil ou assomme avec le manche » (p. 900) ; « blessé au poitrail », « saigna », « champ de la politique » (p. 901) ; « coup de poing », « il sait où il frappe », « s'il pochera l'œil ou démantibulera l'épaule », « mettre un acte de pièce au beurre noir, ou la laisser tout entière sur le carreau » (p. 904) ; « il se battra dix fois encore » (p. 905) ; « traînées de poudre », « coup de feu », « clairon » (p. 906). Cf. J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*

[124] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 898).

[125] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », *Le Figaro*, 8 mai 1868 (Gallica) (p. 1045).

[126] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 898).

[127] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 26 août 1866 (BNF) (p. 906).

[128] J. Vallès, « Paris. L'enseigne », *L'Événement*, 21 février 1866 (BNF).

[129] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 899).

[130] *Id.* (p. 902).

[131] J. Vallès, « Timothée Trimm et Thérésa », art. cité (p. 609).

[132] *Id.*

effleure leur perruque ou leur soutane avec son gant[133] […]. » À la brutalité du bretteur il préfère l'efficacité minutieuse du chirurgien, comme il le souligne de manière plus explicite quelques mois auparavant :

> Il dissèque en souriant le style et l'homme ; du bout de sa plume, comme avec le fer pointu d'une lancette, il pique la peau et fait venir une gouttelette de sang. C'est assez.
>
> […] galant comme un médecin de femmes, froid comme un chirurgien, il sait, comme s'il n'était de rien, entrouvrir la blessure, montrer la plaie[134].

Son acuité chirurgicale le rapproche de Taine, philosophe et historien, qui dissèque néanmoins ses objets ou sujets d'analyse avec plus d'empathie : ses recherches et ses expérimentations sont significativement comparées à la « fureur héroïque[135] » du grand anatomiste belge de la Renaissance André Vésale. Si Vallès n'intègre pas en définitive ce normalien frondeur au groupe des « Francs-parleurs », c'est qu'il lui manque à son avis le scepticisme, possible défaut en 1864, devenu une qualité certaine en 1866[136].

L'absence de Lucien-Anatole Prévost-Paradol dans cette communauté de journalistes militants s'explique autrement. Véritable « prince de la jeunesse libérale[137] », l'un des adversaires les plus sérieux de l'Empire autoritaire jusqu'à son ralliement en 1870, ce critique orléaniste fait preuve d'une verve politique qui s'illustre notamment par une violente hostilité envers le monde catholique dans le *Journal des débats*. De son propre aveu, il n'envisage guère la littérature sans songer à la politique[138]. Vallès ne peut toutefois considérer comme « franc-parleur » ce maître de « l'allusionnisme », rhétorique à double entente – typique de la période – qui recourt entre autres à la parabole et à l'allégorie. Prévost-Paradol privilégie quant à lui l'ironie et l'humour ; or, sa plume vive et plaisante perd progressivement son crédit à partir de la fin des années 1860. Dans *Le Figaro* du 18 février 1867, Arnould n'hésite pas à prendre congé de cette polémique oblique et appelle de ses vœux des combats plus frontaux, en parfait accord avec les réflexions vallésiennes : « Adieu, transparente allusion, et vous, fine ironie, fleurs de serre chaude que tuerait le grand air ! La saison nouvelle demande des plantes plus robustes[139]. » À la subtilité excessive d'une « épingle pour épée[140] », qui peut réactiver une forme de byzantinisme, Vallès préfère de loin l'ironie féconde, blessante et dévastatrice d'un Rochefort :

---

[133] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 26 août 1866 (BNF) (p. 903).

[134] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 12 février 1866 (BNF) (p. 614).

[135] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 437).

[136] Le mot « sceptique » désigne un défaut en 1864, au sujet de Taine, mais il prendra un sens élogieux dans le double article du *Courrier français*, en août 1866.

[137] P. Guiral, *Prévost-Paradol (1829-1870) : pensée et action d'un libéral sous le Second Empire*, Paris, Presses universitaires de France, 1955, p. 8.

[138] Cf. M.-F. Melmoux-Montaubin, « Lucien-Anatole Prévost-Paradol », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1207.

[139] Arthur Arnould, « Monsieur sous-entendu », *Le Figaro*, 18 février 1867 (Gallica).

[140] Victor Fournel, *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Lévy, 1883, p. 119.

> L'ironie ! c'est l'arme du jour, en ce temps de dépit, de fièvre et de malaise ; c'est le pis-aller des esclaves, le jouet des vaincus ; on siffle dans les agonies !
>
> Quelques-uns pourtant savent la diriger comme un soc, cette ironie, et ils labourent le sol à son tranchant. Un nouveau venu, Henri Rochefort, a tout d'un coup apporté dans le cirque une manière de se moquer qui ne s'attaque plus aux individus seulement et ne fait pas jaillir simplement du briquet l'étincelle, mais qui allume des traînées de poudre et met le feu aux ridicules en rôtissant parfois la moustache au pouvoir[141].

Les chefs-d'œuvre martiaux qu'il a écrits pour *Le Figaro* ou *Le Soleil* et, plus généralement, la parole talentueuse de cet « esprit bien armé[142] » – significativement évoqués à la fin du double article – concrétisent en un sens l'apothéose de la Révolution entamée par les « Francs-parleurs ». Ce républicain convaincu est donc bien davantage qu'un « égratigneur d'Empire[143] » : il s'avère être un « révolutionnaire […] qui fait le coup de feu pour nous, avec sa phrase à aiguilles, d'où l'épigramme part comme un plomb mâché[144] ». Ainsi, Vallès l'érige implicitement en archétype du « fait pamphlétaire[145] » qui émerge vers 1868-1870 et qui constitue à l'évidence un « paradigme spécifique d'intervention publique et d'exercice social de la critique[146] » lors des dernières décennies du XIX^e^ siècle. Dans une description physique du 16 mai 1868, qui emprunte cette fois directement à la rubrique du « portrait d'écrivain[147] », le front carré de Rochefort devient d'ailleurs un symptôme explicite et un signe caractéristique des esprits « pamphlétaires[148] ». Ce dispositif physiognomonique s'inscrit au sein d'un article que Vallès adresse depuis *Le Figaro* à « *Monsieur Henri Rochefort, rédacteur en chef de* La Lanterne[149] ». Par une ambivalence féconde, la lettre ouverte se veut à la fois l'éloge d'un rire impérieux – attaque sans concessions de la société impériale – et une mise en garde contre les possibles écueils à venir. Dans la perspective d'une authentique démocratie, le ricanement du vaincu Rochefort doit cibler un lectorat véritablement populaire tout en élevant le débat au-dessus des diatribes individuelles, des philippiques très personnalisées. Quoi qu'il en soit, l'avertissement est à la hauteur des attentes que Vallès fonde sur un polémiste en devenir, dont il espère beaucoup, et en particulier sur son nouveau journal, promis à une « glorieuse histoire[150] ». Le fait pamphlétaire relève bel et bien d'un

---

[141] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 26 août 1866 (BNF) (p. 905-906).

[142] *Id.* (p. 906).

[143] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 909.

[144] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 26 août 1866 (BNF) (p. 906).

[145] C. Passard, *L'Âge d'or du pamphlet : 1868-1898*, *op. cit.*, p. 8.

[146] *Ibid*., p. 9.

[147] Cf. ci-dessus.

[148] J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », *Le Figaro*, 16 mai 1868 (Gallica) (p. 1051).

[149] *Id.* (p. 1049).

[150] *Id.* (p. 1052).

« imaginaire médiatique[151] » : se prépare ici le lancement fracassant de *La Lanterne* qui a lieu une quinzaine de jours plus tard, et dont le succès vient éclipser *La France nouvelle* de Prévost-Paradol. Le 31 mai 1868, paraît le premier numéro, sous la forme mémorable d'une brochure à couverture rouge, plus petite qu'un format poche : sa vente avoisine les 120 000 exemplaires. Le titre, que la couverture fait clignoter en caractères irréguliers et fantaisistes, revendique le souvenir des révolutions[152]. À son époque, l'hebdomadaire s'avère réellement révolutionnaire : il bouleverse « les habitudes de la presse, les lecteurs de tous ordres, les allées du pouvoir impérial, pendant presque deux ans[153] ». Chaque numéro est poursuivi ; Rochefort est condamné ; mais le journal est lu partout, « par les grandes dames, par les cochers de fiacre[154] » : son succès dément en partie les inquiétudes de Vallès en 1867.

Dans les dernières années du Second Empire – en amont d'une propagation expresse du *Cri du Peuple* –, la voix vallésienne est consciente de sa propre résonance dans le champ journalistique et, au-delà, dans la sphère publique. Outre qu'elle contribue d'avance à l'écho médiatique de *La Lanterne*, elle regroupe divers « Francs-parleurs » au sein d'une communauté fictive dont l'action – n'ayant d'existence réellement collective que celle fabriquée par le double article de Vallès – se constitue en phénomène médiatico-culturel. C'est à bien des égards une tentative réussie de « coup médiatique[155] ». L'expression de « Francs-parleurs » n'est pas à proprement parler un néologisme ; toutefois, Vallès régénère et systématise l'usage d'une notion qui s'enracine dans un vocabulaire récent et encore relativement peu usité[156]. Les qualités éminentes qu'il prête à ces littérateurs militants dépassent de loin la seule définition du « franc-parler » comme liberté et franchise de parole : il ne s'agit pas seulement de « dire tout haut ce qu'on pense[157] », selon une définition commune de l'époque. Par la reprise lexicale, leur scepticisme combatif forme le principal leitmotiv et même le fil rouge des deux articles. Soulignée par l'italique, par une emphase exclamative et interrogative, ou encore par des effets d'insistance

---

[151] Cf. G. Pinson, *L'Imaginaire médiatique : histoire et fiction du journal au XIX^e^ siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

[152] Cf. *Discours de la Lanterne aux Parisiens* de Camille Desmoulin en 1789, *La Lanterne magique nationale* de Mirabeau en 1790, *La Lanterne de Diogène* de 1847, *La Lanterne du Quartier latin* de Watripon en 1848.

[153] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1698.

[154] R. Bellet, « Introduction », dans H. Rochefort, *La Lanterne* [1868-1876], présentation et notes par R. Bellet, Paris, J.-J. Pauvert, 1966, p. 15.

[155] Cf. Patrick Champagne, « Le coup médiatique. Les journalistes font-ils l'événement ? », *Sociétés et Représentations*, *op. cit.*, p. 25-43.

[156] En témoigne notamment une recherche de l'expression « franc-parleur » sur Gallica et sur FRANTEXT. Le terme semble assez peu utilisé et sa définition se réduit le plus souvent à l'idée d'une liberté et d'une franchise de parole. Ce sera encore le cas du substantif « franc-parler » dans *L'Enfant* de Jules Vallès : « Il y a monsieur Jaluzot […]. On dit qu'il est riche de chez lui, et qu'il a son franc-parler. » Cf. J. Vallès, *L'Enfant*, *op. cit.*, p. 321.

[157] *Dictionnaire de la langue française*, par Émile Littré, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1874, t. 2, p. 1765 (Gallica).

liés aux usages concomitants de la restriction et du superlatif[158], l'expression dérivée est une formule « pivotale[159] » qui imprime sa marque au texte et fait image. Vallès la brandit fièrement, tel l'étendard glorieux d'une nouvelle collectivité de « révolutionnaires[160] », qui a vocation à transcender les classifications littéraires et les castes politiques. Elle est la manifestation tangible, l'estampille symbolique d'un « choix incohérent, subjectif, provocant, mais révélateur[161] », qui trace le programme d'une libération inextricablement littéraire et politique :

> En voilà bien huit ou dix pris d'ici et là, tout étonnés, sans doute, de se trouver ensemble, catholiques et voltairiens, chroniqueurs, critiques, sénateur. […] Le jour est fait, et pour achever l'éducation du peuple, il suffit de quelques hommes personnels, hardis, crevant à coup de franchise les cadres où la tradition nous a emprisonnés et qui, parlant de liberté, prêchent d'exemple[162].

Ce faisant, le double article se signale de manière formelle comme le manifeste inaugural d'une série de textes à venir. En témoigne, à la fin, une note prédictive de Vallès : « Nous n'avons point la prétention, bien entendu, d'avoir nommé tous les esprits libres de ce temps, dans cet article des Francs-parleurs. […] Les autres trouveront leur place suivant leur genre dans cette série d'études[163]. »

La série *Mœurs et portraits littéraires* s'est finalement limitée à son premier chapitre, mais son propos primordial – qui fait « grand bruit[164] » à l'époque – n'en devient pas moins un événement culturel à plus long terme. D'abord, les « Francs-parleurs » vallésiens ne se contentent pas d'être les parangons d'une posture polémique venue déchirer le « champ d'expérience[165] » de la critique journalistique en France : ils apparaissent tels les précurseurs d'un futur « révolutionné[166] ». À l'ouverture du premier article qui leur est consacré dans *Le Courrier français*, ils sont éloquemment surnommés « l'avant-garde de la révolution[167] ». Un peu plus

---

[158] Cf. J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 et 26 août 1866 (BNF) : « *franc-parleur* » (p. 902) et « *francs-parleurs* » (p. 905) – « et j'appelle M. Sainte-Beuve un *franc-parleur !* » (p. 902) – « Pourquoi faut-il vous classer dans les *francs-parleurs* de par la violence seule de votre ironie ? » (p. 905) – « Je parlerai une autre fois de son talent. Mais il n'est question ici que du franc-parler. Il est bien le plus franc des parleurs. » (p. 904).

[159] R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 327.

[160] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 902).

[161] R. Bellet, *Jules Vallès : journalisme et révolution*, *op. cit.*, p. 150.

[162] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 26 août 1866 (BNF) (p. 906).

[163] Note citée par R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1638.

[164] S. Disegni, « Vallès, écrivain de frontière », art. cité.

[165] Michael Werner, « Préface », dans R. Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, *op. cit.*, p. 10.

[166] Pour réutiliser l'expression de R. Koselleck : cf. *Le Futur passé*, *op. cit.*, p. 314.

[167] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 19 août 1866 (BNF) (p. 898).

loin, il est question de ceux qui se donnent pour « les turbulents de l'avenir[168] », à commencer par Jean-Jacques Weiss. Au seuil final du second article, l'audace éminemment moderne de ces nouveaux sceptiques génère alors l'espérance d'une littérature moins grégaire et plus encline aux engagements individuels : « Et pour cette poignée de gens qui, chacun sur leur terrain, osent et marchent en avant, je donnerais un régiment des autres, cent écrivailleurs pour un homme, mille flageolets pour un clairon[169]. » L'opposition des multiples « écrivailleurs » à l'écrivain-journaliste, qui se fait « homme », est fortement suggestive : sous le paradigme contrastif de la foule médiocre et du talent singulier émerge l'antithèse de l'éphémère et du pérenne, du passage transitoire et de la trace durable. De manière emblématique, Scholl et Rochefort sont présentés – dans *Le Nain jaune* du 14 février 1867 – comme les rares « hommes[170] », voire les seuls, qui survivront à la chronique de leur temps :

> L'un […] a apporté et gardé en route beaucoup de hauteur et de passion, Aurélien Scholl ; l'autre, qui vient d'écrire la préface de la *Grande Bohème*. Ce n'est pas un chroniqueur à vrai dire, celui-là ; c'est un frondeur. L'actualité n'est pour lui qu'un prétexte, la meurtrière derrière laquelle il s'embusque, et par où il fait feu.
>
> Ils survivront parce qu'ils n'ont pas craint d'avoir un peu de fièvre et de conviction.
>
> Quant aux autres, je parle de ceux qui n'ont demandé leur succès qu'au hasard de l'actualité, ils auront été inutilement spirituels ou impunément bêtes ; on ne s'en occupera pas plus que s'ils n'avaient jamais écrit, et ils auront fait un métier de dupes[171] !

Vallès met en valeur ces deux figures d'exception, peut-être dans un esprit de camaraderie journalistique. Il n'omet d'ailleurs pas de reconnaître que Scholl a beaucoup sacrifié « à la vie factice[172] ». Mais son éloge hypertrophique se veut de bon augure : il vise aussi à entériner par avance la pérennité que mérite à ses yeux toute prise de parole sincère, convaincue et passionnée. Ses prédictions seront autrement illustrées bien au-delà du livre de Victor Joze, publié en 1888 : *Les Maréchaux de la chronique : Henri Rochefort, Aurélien Scholl, Albert Wolff, Henry Fouquier, Émile Bergerat*. Sous le Second Empire, il n'est pas anodin que l'ébauche vallésienne de panégyrique revête une forme très personnifiée : les emprunts au « portrait d'écrivain[173] » parent ces chroniqueurs d'une « face médiatique[174] » et tendent simultanément à les hisser – à court et à long terme – à la dignité du statut d'écrivain.

---

[168] *Id.* (p. 901).

[169] J. Vallès, « Mœurs et portraits littéraires. Les francs-parleurs », *Le Courrier français*, 26 août 1866 (BNF) (p. 906).

[170] J. Vallès, « Hier – Demain », art. cité (p. 919).

[171] *Id.*

[172] *Id.* (p. 918).

[173] Cf. M.-È. Thérenty, « Médiatisation et création littéraire », art. cité, p. 1503-1506.

[174] *Ibid*., p. 1503.

Outre telle ou telle personnalité formellement identifiée, c'est le phénomène des « Francs-parleurs » qui est appelé à s'étendre et à se pérenniser. À la fin de sa contribution au *Nain jaune*, Vallès signale encore le projet d'une série d'articles probablement intitulée *Mœurs et portraits*. Si l'entreprise demeure avortée à l'échelon vallésien – y compris après 1871 et le retour de l'exil –, elle trouve un prolongement éditorial dans la deuxième moitié du XX^e^ siècle. En 1965, « l'éditeur en liberté[175] » Jean-Jacques Pauvert publie précisément un choix de textes vallésiens, introduit et annoté par le spécialiste Roger Bellet, sous le titre *Les Francs-parleurs*[176]. À bien des égards, cette parution résonne au diapason du propos énoncé par Vallès une centaine d'années plus tôt. Tout à la fois « aventurier[177] » et « libertaire[178] » de l'édition, Pauvert s'est démarqué par une trajectoire sulfureuse et des engagements militants. De surcroît, le recueil paraît dans la collection « Libertés », dirigée par Jean-François Revel de 1964 à 1967, et plus spécifiquement dédiée aux pamphlets, à la littérature de combat. Le livre réunit des textes de Vallès qui s'échelonnent entre 1857 et 1885. En dehors des exigences de format éditorial, ce choix tend à montrer que le champ d'influence des « Francs-parleurs » vallésiens transcende les frontières des articles directement consacrés aux questions du « franc-parler » et de son envers qu'est par exemple « l'allusionnisme ». Il s'agit au fond d'ériger Vallès lui-même en « franc-parleur ». En guise d'introduction au recueil, Bellet ne manque pas de définir dans ses grandes lignes la « posture polémique[179] » de l'écrivain-journaliste. Destiné à « publier la littérature de combat de tous les temps et de toutes les tendances[180] », le parti-pris effronté de la collection est à l'image de l'irréductible « pouvoir de négation[181] » qui réunit les polémistes malgré leurs divergences idéologiques, parfois vertigineuses : Vallès et Zola voisinent avec Anatole France et Maurice Barrès. Ses caractéristiques matérielles et formelles assouvissent tout au moins le vœu d'une parole aussi démocratique que tapageuse. D'une part, il s'agit d'un format poche, utilisant un papier kraft à faible coût. D'autre part, la couverture se rend voyante par les ressources opératoires de la mise en page et de la typographie : le titre est en lettres capitales, dans une police très épaisse, et il déborde littéralement du cadre de la page, empreinte tangible d'une esthétique et d'une éthique de l'écart. Ces effets de scintillement, dépourvus de tout faste, décalquent pour partie la « stratégie d'affirmation[182] » de Vallès en son temps, mais aussi celle de Rochefort, en particulier dans *La Lanterne*. De manière révélatrice, « ce Révolté, ce Démolisseur[183] » – spécialiste persistant du « coup de

---

[175] Cf. Emmanuel Pierrat, *Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur en liberté : biographie*, Paris, Calmann-Lévy, 2016.

[176] J. Vallès, *Les Francs-parleurs*, *op. cit.*

[177] Emmanuel Pierrat, « Une vie de censure. Ouverture », *Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur en liberté*, *op. cit.*, p. 10.

[178] *Id.*

[179] S. Disegni, « Vallès, écrivain de frontière », art. cité.

[180] Voir la lettre de Revel citée par Clément Pieyre, « Jean-François Revel et la collection "Libertés" », *Revue de la BNF*, 2011/3, n° 39, p. 71.

[181] R. Bellet, « Introduction », dans J. Vallès, *Les Francs-parleurs, op. cit.*, p. 9.

[182] S. Disegni, « Vallès, écrivain de frontière », art. cité.

[183] G. de Maupassant, « Messieurs de la chronique », *Gil Blas*, 11 novembre 1884 (Gallica).

sabot politique[184] » – est également édité chez Pauvert un an plus tard, en 1966. Regroupant divers textes de Rochefort, le petit livre reprend le titre accrocheur et ambitieux de l'hebdomadaire *La Lanterne*. Son préfacier Roger Bellet convoque la formule vallésienne « francs-parleurs », mettant en lumière la portée critique des lueurs d'intelligence du chroniqueur, dès avant le lancement de sa propre « lanterne ». En amont et en aval de ces deux parutions, l'activité éditoriale est inséparable d'un travail critique qui investit la définition du « franc-parler » comme révolution culturelle, littéraire, fondée sur une nouvelle forme de scepticisme. Les éclats de voix des « francs-parleurs » scandent littéralement l'introduction de Bellet à l'édition Pauvert[185] ; ils ponctuent même toute la critique vallésienne, depuis la fin du Second Empire jusqu'à nos jours. En témoignent par exemple la place et la déclinaison de ce mot-valise dans les titres d'articles[186] de la revue consacrée à Vallès. La formule est devenue – immédiatement mais surtout rétrospectivement – un « titre tout à fait vallésien[187] ». Le phénomène vérifie donc, en un sens, l'idée koselleckienne d'une relativité propre à l'événement : une structure, une « durée » peuvent devenir, à une plus grande échelle, un événement[188].

[184] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 965.

[185] Voir notamment les débuts anaphoriques des paragraphes : « Vallès parle franc contre […] » – « Vallès parle franc contre […] ». Cf. R. Bellet, « Introduction », dans J. Vallès, *La Lanterne*, *op. cit.*, p. 9 et 10.

[186] Cf. J.-F. Nivet, « Francs-parleurs : Octave Mirbeau et Jules Vallès », art. cité, p. 45-53 et J. Migozzi, « Portrait d'un jeune homme de lettres en franc-parleur », *Autour de Vallès*, *Jules Vallès. Affinités, antipathies*, *op. cit.*, p. 335-349 ou encore J. Dubois, « Franc-parler et réalité du factice », art. cité, p. 107-117.

[187] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1635.

[188] R. Koselleck, *Le Futur passé*, *op. cit.*, p. 138-139.

Partie III
Événements métonymiques, méthode heuristique : pour une histoire vallésienne

Qu'il s'agisse d'en repousser la stricte factualité ou de contester sa pure facticité, l'événement ne saurait être envisagé comme une « chose en soi », indépendamment de l'expérience humaine. Un troisième écueil consisterait à vouloir le définir de manière objective, impartiale, scientifique. Depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle s'est affermie l'idée d'une nécessaire relativité de toute connaissance historique, aussi bien dans l'histoire vivante – remémorée par ses protagonistes – que dans l'histoire exposée par un regard extérieur, lui aussi tributaire d'un lieu particulier d'énonciation. Initiée par Chladénius, cette critique de l'impartialité historique a été entre autres reprise par Goethe ou Schlegel, puis développée par Hegel[1]. Ainsi a-t-il pu être admis qu'une vérité historique est toujours fragmentaire, mais aussi que la connaissance progresse « par le processus infini de l'accumulation de vérités relatives[2] ». À l'instar de la pratique historienne selon Ricœur, la saisie des « événements vrais[3] », qu'ils soient anciens ou contemporains, ne se situe-t-elle donc pas dans une « tension constante entre l'objectivité, à jamais incomplète, et la subjectivité du regard méthodique qui doit se déprendre d'une partie de soi-même[4] » ?

C'est ce que tend à vérifier la production de Vallès, surtout dans la seconde moitié des années 1860. L'écrivain-journaliste ne se contente pas de viser « toute la vérité, rien que la vérité[5] » du témoignage, mais il assume explicitement une vocation de journaliste-historien, très ancré dans son présent. Il ne s'agit pas seulement d'avoir « un calepin […] pour noter le fait, marquer l'accident, arrêter au vol la sensation[6] ». En 1867, la parabole vallésienne de la « fontaine qui pétrifie[7] » tout ce qu'on y baigne pour des siècles illustre le vœu d'un « génie[8] » à la fois littéraire et historique, capable d'inscrire les événements retenus dans la pérennité d'une mémoire collective. Aux antipodes d'une feuille « seulement amusante et frivole, […] éphémère et banale[9] », et outre la conservation de « souvenirs[10] » personnels, le rédacteur de *La Rue* cherche même expressément à rendre la « vie vraie après la vie factice[11] », en écrivant « l'histoire pittoresque, exacte et saisissante, d'un pays[12] ». Il est certes loin d'être le premier homme de lettres à se

---

[1] Cf. notamment Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire* [1937], traduction de Jean Gibelin, Paris, J. Vrin, 1963.

[2] Adam Schaft, *Histoire et vérité*, cité par G. Bourdé et H. Martin, *Les Écoles historiques*, *op. cit.*, p. 345.

[3] P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 10.

[4] F. Dosse, « Paul Ricœur et l'écriture de l'histoire ou comment Ricœur révolutionne l'histoire », *Cahiers de recherche sociologique*, *La Sociologie saisie par la littérature*, 1996, n° 26, p. 144.

[5] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 893).

[6] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 2 août 1865 (BNF) (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 778).

[7] J. Vallès, « Assez !... », *La Rue*, 31 août 1867 (Gallica) (repris dans J. Vallès, *Littérature et Révolution*, *op. cit.*).

[8] *Id.*

[9] J. Vallès, « Notre premier numéro », *La Rue*, 8 juin 1867 (Gallica) (p. 941).

[10] *Id.*

[11] *Id.*

[12] *Id.* (p. 941-942).

vouloir ainsi « l'historiographe[13] » de son temps : c'est une « responsabilité[14] » que bien des journalistes « revendiquent consciemment, dès l'âge d'or de la presse, soucieux de cette fonction d'archiviste et de témoin du journal[15] ». Il n'est pas non plus le seul à souhaiter que la presse se charge d'une histoire des masses, en particulier d'une histoire populaire, notamment destinée à promouvoir et à catalyser les « bonnes causes[16] », les « actes valeureux[17] ».

Mais l'écriture vallésienne se cristallise précisément sur la (re)construction de faits saillants, dans une histoire tout à la fois intime et collective. À une époque où l'information semble s'affirmer au détriment de l'opinion – où le récit et la description des faits réels prennent le pas sur les discours –, Vallès s'attache singulièrement à faire tourner « les plus petits événements à la gloire de [s]es principes[18] » de vérité et de justice. Métonymiques, ces derniers sont pour lui des outils cognitifs au service d'une histoire critique, compensatoire, émancipatrice. Au lieu de proclamer des « harangues[19] » enflammées en faveur du peuple, il s'emploie ainsi à ramasser « le fait perdu entre dix autres […] dans la poussière ou la cendre[20] », à « mettre en lumière un monde qu'on a laissé dans l'ombre, [à] ressusciter des oubliés, [à] consoler des victimes[21] ». C'est en quoi, par un cheminement solidaire entre sa propre expérience et les souffrances d'autrui, il s'inscrit sans doute « dans la justice et dans la vérité[22] ».

---

[13] « Vallès (Jules) », art. cité, p. 748.

[14] M.-É. Thérenty, La *Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 107.

[15] *Id.*

[16] B. Lenoble, « Célébrations », art. cité, p. 1608.

[17] *Id.* Cf. T. Trimm, « La Cause célèbre de demain », *Le Petit Journal*, 11 mars 1865 (Gallica) : « [N]os colonnes sont sans cesse remplies par la minutieuse énumération des actions d'éclat, des actes de bienfaisance, des sauvetages accomplis, des dévouements constatés, des actes de probité émanant de toutes les classes de la société. Il n'est pas un fait à l'honneur de l'humanité dont *Le Petit Journal* ne soit naturellement le glorificateur. »

[18] Cf. *Testament de M. Prudhomme, publié par son fils*, cité par J. Vallès, « Causerie. Monsieur Prudhomme, M^e^ Pet-de-Loup », *L'Époque*, 29 juin 1865 (BNF) (p. 1605).

[19] J. Vallès, « Au hasard. À une provinciale », *L'Événement*, 16 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes). Ainsi peut-il en plus éviter certaines foudres de la répression et de la censure, sans pour autant cesser d'être percutant.

[20] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

[21] J. Vallès, « Au hasard. À une provinciale », art. cité.

[22] *Id.*

Chapitre 7 – Événements (re)vécus : autoportrait mnésique en clair-obscur

Un *événement* digne de ce nom suppose l'engagement entier de l'individu, selon Charles Péguy, qui juge avec une grande sévérité le scientisme des historiens. Il leur reproche d'être devenus des « fossoyeurs[1] » qui dévitalisent et pétrifient l'histoire en lui ôtant sa dimension mémorielle. Il préfère donc Mnémosyne à Clio, la mémoire à l'histoire. La première serait essentiellement « verticale[2] » ; la seconde plutôt « longitudinale[3] » : « La mémoire consiste essentiellement, étant dedans l'événement, avant tout à n'en pas sortir, à y rester, et à le remonter en dedans. La mémoire et l'histoire forment un angle droit. L'histoire est parallèle à l'événement, la mémoire lui est centrale et axiale[4]. » Ainsi peut sembler exemplaire la méthode « intime[5] » de Michelet, marque d'un génie historique qui tend à « biographier l'histoire, comme d'un homme, comme de [s]oi[6] ». Michelet est résolument imprégné de ce que Bergson appelle la « durée intérieure », c'est-à-dire de « la vie continue d'une mémoire qui prolonge le passé dans le présent[7] » : « Quand il suit son temps, il n'est qu'historien. Quand il suit son génie, il est promu mémorialiste et chroniqueur[8]. » L'un des leitmotivs micheletiens consiste à dire qu'on ne peut écrire qu'à partir de son expérience personnelle.

Peut-on, en effet, appréhender et définir l'événement autrement que par le prisme d'une subjectivité ? Dans une approche philosophique et plus précisément phénoménologique, il semble que non. Le temps ne serait pas dans les choses, mais proviendrait, « plus originairement, des actes, des attitudes ou des comportements par lesquels un sujet (ou, éventuellement, un *Dasein*) s'attend ou se souvient, anticipe des possibles ou décide de lui-même, c'est-à-dire temporalise dans leur unité indissoluble l'avenir, le passé et le présent[9] ». À bien des égards, le seul temps observé et observable est celui de l'individu, de l'être, du sujet percevant. Or, en

---

[1] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 45.

[2] Charles Péguy, *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, Paris, Gallimard, 1932, p. 230.

[3] *Id.*

[4] *Ibid.*, p. 230-231.

[5] J. Michelet, *Journal. Tome I. 1828-1848*, *op. cit*., p. 161.

[6] *Id*.

[7] Henri Bergson, *La Pensée et le Mouvant : essais et conférences* [1938], Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 200-201.

[8] Charles Péguy, *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, *op. cit.*, p. 230.

[9] « Présentation [de l'éditeur] », C. Romano, *L'Événement et le Temps* [En ligne], URL : http://www.cairn.info/l-evenement-et-le-temps--9782130594857.htm, consultée le 21 octobre 2016.

termes ricœuriens, comment procéder à une « refiguration[10] » de l'expérience phénoménologique du temps ? Le tiers-temps, c'est-à-dire le temps raconté par l'historien ou le romancier, n'est-il pas le meilleur dispositif verbal pour articuler temps intime et temps cosmique ? Une poétique du récit permet alors de « dépasser les apories de l'appréhension purement spéculative du temps[11] », d'un point de vue transcendantal ou phénoménologique. Dans ces conditions, l'événement est constitutivement subjectif et narratif.

En tant que chroniqueur littéraire, Vallès revendique à plusieurs reprises son goût pour l'écriture intime. Le roman apparaît comme le genre de prédilection de l'individuel[12], dans une optique romantique et rousseauiste, où il consiste avant tout en une « étude de la vie intérieure, des dessous du monde et des secrets de l'âme[13] », parce qu'« à côté de la vie publique, il y a la vie du cœur, l'homme derrière le citoyen, la personne au sein de la foule[14] ». De surcroît, le futur narrateur de la trilogie accorde sa préférence aux écrits à la première personne, surtout lorsqu'ils revêtent une composante autobiographique :

> Vous prenez un livre pour y chercher une émotion : heureux du monde ou blasé de la vie, vous entrez sur la foi du titre, dans une œuvre où vous espérez trouver quelques-unes de vos tristesses ou de vos joies, tout ému déjà à l'idée que vous allez descendre au fond d'une âme, et qu'un homme, fait à votre image, capable de vos faiblesses ou de vos vertus, va vous livrer le secret de sa vie[15].

L'effet d'identification entre l'auteur et son lecteur semble très favorable à l'émotion, valeur cardinale et fondatrice des conceptions littéraires de Vallès : « Je ne cesserai jamais de répéter que le rôle du romancier est moins de poétiser le théâtre et les acteurs d'un drame que d'ouvrir un champ au souvenir, à l'espérance, et d'entraîner au-delà de la toile qu'il peint la rêverie ou l'émotion[16]. » Ainsi sont valorisés les livres-« miroir[s][17] » de Dickens, remplis de « souvenirs personnels[18] », et par là comparables aux « autobiographies[19] » sincères, où les auteurs livrent l'exacte vérité des impressions « heureuses ou pénibles[20] » de leur existence passée. En dehors du genre romanesque, Vallès appelle de ses vœux la parution des « lettres intimes et diplomatiques[21] » de personnalités qui influencent la vie publique. Enfin,

---

[10] Cf. P. Ricœur, *Temps et Récit. 1. L'Intrigue et le Récit historique* [1983], Paris, Éditions du Seuil, 1991 et *Temps et Récit. 3. Le Temps raconté*, *op. cit.*

[11] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 299.

[12] Cf. J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 551).

[13] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 (BNF) (p. 324).

[14] *Id.*

[15] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mars 1864 (BNF) (p. 335).

[16] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 décembre 1864 (BNF) (p. 456).

[17] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 554).

[18] *Id.*

[19] *Id.*

[20] *Id.*

[21] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864 (BNF) (p. 383).

dans une attente similaire d'exactitude et de franchise, il considère que les « commentaires passionnés ou romanesques passent après les Mémoires sûrs et fidèles[22] ». Il avoue en effet sa prédilection pour les « Mémoires, historiques ou particuliers, dans lesquels on revoit un siècle ou l'on retrouve une âme[23] », puisqu'il aime à savoir « que celui qui écrit a vu ce dont il parle, qu'il a traversé ces spectacles ou ces douleurs[24] ».

En pratique, Vallès s'épanche peu, mais – bien avant sa trilogie autofictionnelle – il semble souvent qu'il écrive davantage « pour *se dire*[25] » que « pour dire *quelque chose*[26] ». Entre 1857 et 1870, ses divers articles font une place de choix aux événements qu'il a éprouvés en personne. Ce temps (re)vécu ne fait pas seulement l'objet d'une appréhension subjective, qui se tisse par à-coups narratifs, au gré des articles et des journaux successifs. Il compose en retour un portrait discontinu de l'écrivain-journaliste. Il s'agit d'un autoportrait mnésique – par touches et en clair-obscur –, où les traumatismes collectifs et les échecs politiques d'une génération sont compensés par des exutoires individuels, qui peuvent prendre la forme de revanches artistiques.

Traumatismes collectifs, échecs politiques

1848 comme « point de fuite »

À bien des égards, la Révolution de 1848 est une charnière. Sur le plan politique, elle apparaît à nombre d'Européens comme le « printemps des peuples » et semble marquer l'éclosion d'une conscience démocratique dans des pays tels que l'Allemagne. Elle instaure – même de manière douloureuse et provisoire – certaines bases des institutions républicaines. Sur le plan littéraire, son échec conduit beaucoup d'écrivains à se retirer de la vie politique au point qu'elle peut être considérée « comme mettant un point final, ou presque, au romantisme[27] ».

---

[22] *Id.*

[23] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 décembre 1864 (BNF) (p. 455).

[24] *Id.*

[25] Jean Rousset, *Forme et signification : essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, J. Corti, 1962, p. VI.

[26] *Ibid.*, p. V.

[27] Marieke Stein, « Victor Hugo en 1848 : "Tiens ! Ce n'est que ça, la République ?" », dans Edward Castleton et Hervé Touboul (dir.), *Regards sur 1848*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015, p. 261.

Cette vision double est toutefois réductrice pour exprimer une réalité plus complexe, surtout « lorsqu'il s'agit de fournir une explication des faits sur le vif[28] ». Nombre de littérateurs ont pris position sur ce tournant majeur et, parmi eux, certains ont vécu l'événement de manière très ambigüe, voire paradoxale. En témoignent, chacune à leur manière, les trajectoires de Balzac, d'Hugo et de Flaubert. Balzac est à la fois éloigné de ce qui se passe en France et au cœur de la révolution : après un séjour d'environ cinq mois en Ukraine, il revient à Paris le 15 février 1848 et assiste aux dramatiques journées de Juin. De février à septembre 1848, il est donc directement confronté à l'histoire en train de se faire. Pourtant, il semble ne pas la comprendre, « tout à ses sarcasmes et à ses indignations, incapable de porter un jugement distancié sur elle, adhérant à des partis pris qui lui interdisent d'apprécier exactement et précisément la signification et la portée de ce qui se joue alors[29] ». À l'inverse, on a coutume de faire remonter l'évolution démocratique de Victor Hugo à cette date : c'est entre le printemps 1848 et le printemps 1849 que s'opère « son lent dépassement d'une crainte de classe, celle de la "république rouge", et l'acceptation progressive, mais indéfectible, de la république[30] ». En février 1848 comme en 1830, Hugo juge la république prématurée : c'est seulement après l'échec de 1848 qu'il défend ce modèle idéologique en passe de devenir caduc[31]. En définitive, si la Seconde République constitue un pivot dans ses convictions politiques, ce sont surtout juin 1849[32] puis le coup d'État du 2 décembre 1851 qui marquent une rupture entre, d'une part, le « républicain du lendemain[33] » et, d'autre part, le « héraut de la république, prophète seul debout dans le désert, dressé face à l'oppresseur[34] ». Sans avoir directement œuvré à la révolution de 1848, Hugo en a repris et fortifié l'héritage. Le cas de Flaubert est fort différent, mais il contribue lui aussi à brouiller les contours de l'événement. Si l'écrivain était à Paris en février et a participé aux événements de 1848, il revient à peine sur l'épisode dans sa correspondance, qui le rend même énigmatique. Son traitement scriptural se caractérise par « une absence d'investissement biographique, des évaluations antithétiques et surtout la pratique de la totalisation, doublée d'un surinvestissement rationnel ou intellectuel[35] », d'où « ce jeu de massacre[36] » qu'est *L'Éducation*

---

[28] Claude Foucart, « "Tout emporté est par la tempête" : Louis Veuillot et la Révolution de 1848 », dans *Révolutions au XIX^e siècle. Violence et identité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2011, p. 207.

[29] P. Laforgue, « Balzac et Birotteau en 1848 : une économie politique de la révolution ("Lettre sur le travail") », dans *Regards sur 1848*, *op. cit.*, p. 103.

[30] Marieke Stein, « Victor Hugo en 1848 », art. cité, p. 261.

[31] Cf. Pierre Albouy, « Hugo fantôme », *Mythographies*, Paris, J. Corti, 1976, p. 248-264 et Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 336.

[32] Les élections législatives du 13 mai 1849 consacrent la victoire écrasante du parti de l'ordre. Le 13 juin suivant, une manifestation peu importante contre la politique italienne du gouvernement est durement réprimée. Hugo date de cette journée son adhésion à la cause républicaine.

[33] Marieke Stein, « Victor Hugo en 1848 : "Tiens ! Ce n'est que ça, la République ?" », art. cité, p. 263.

[34] *Id.*

[35] Sophie Statius, « L'opinion de Flaubert sur la révolution de 1848. 1848 dans la *Correspondance* », dans *Regards sur 1848*, *op. cit.*, p. 204.

sentimentale. Il en tire surtout une idée fixe : la pensée révolutionnaire et la société démocratique censée en découler sont « de nature profondément religieuse[37] ». À défaut de restituer la vérité historique d'une trame événementielle, il esquisse l'histoire morale d'une génération définie par le kitsch, c'est-à-dire « le mélange du sacré et du profane caractéristique du moment 1848[38] ». Enfin, l'épistolier met à distance l'événement à l'aide d'un registre comique, et plus précisément burlesque, qu'il accentuera dans *L'Éducation sentimentale*, au moyen de multiples « détails anti-idéalistes[39] ». À l'instar de Balzac, d'Hugo ou de Flaubert, Vallès vit et relate cette Révolution sur le mode antinomique d'une « absence-présence » qui se traduit en plus, dans l'écriture, par un mélange des registres comique et pathétique. Ses évocations explicites de l'événement tel qu'il l'a directement éprouvé sont rares mais suggestives : elles ébauchent le « double diptyque » d'un engagement énergique mais risible, en février 1848, d'un observateur à distance mais fortement imprégné des violences répressives, en juin.

En février 1848, la République est proclamée partout sur le territoire national, entre autres à Nantes, où Vallès est alors lycéen. Âgé de seize ans, il est élève de rhétorique et s'illustre notamment comme tribun au Club de la Jeunesse républicaine de Bretagne et de Vendée, réunissant des républicains résolus de moins de vingt-et-un ans. Sous son impulsion, le Club ne se limite plus à suivre l'action du gouvernement provisoire, mais il remet foncièrement en cause les traditions et les règlements scolaires. Le proviseur du lycée envoie une lettre aux parents, où il se plaint que ses élèves parodient les comités qu'ils ont vu se former de tous côtés, et où il ironise sur leur « imitation ridicule[40] » des clubs d'adultes qui risque de faire du tort à leurs études. En juin 1865, le journaliste évoque sa participation juvénile à l'événement :

> Le matin du 24 au 25 février, au lendemain du jour où Paris révolté avait proclamé la République, je suivis à Nantes le flot populaire qui envahissait la place Royale – on devait l'appeler Nationale le lendemain, Impériale douze ans plus tard ! – J'étais un affreux collégien aux souliers mal lacés, aux doigts pleins d'encre, mais j'étais aussi un *fort en thème*, et je connaissais chez les poètes latins tous les vers où luisait ardent le mot de liberté[41].

D'emblée, des détails à la fois topographiques et vestimentaires suggèrent métonymiquement une exaltation empreinte de naïveté, en partie vouée à l'échec. D'une part, Vallès précise la future destinée, tristement impériale, de la place « Nationale ». D'autre part, son allure débraillée peut annoncer une forme de déconfiture révolutionnaire, à plus long terme. À cet égard, il est significatif qu'il s'apprête à offrir son bras à la République : outre l'idée d'un engagement républicain qu'induit l'allégorie féminine, le geste symbolise un sacrifice excessif et

---

[36] *Id.*

[37] *Id.*

[38] *Id.*

[39] *Ibid*., p. 209.

[40] Proviseur cité par Joël Barreau, « Jules Vallès et le mouvement lycéen à Nantes en 1848 », *Les Amis de Jules Vallès*, novembre 1992, n° 15, p. 41.

[41] J. Vallès, « Causerie. À propos de P.-J. Proudhon », *L'Époque*, 8 et 16 juin 1865 (BNF) (p. 808).

boursouflé, qui ne sera pas récompensé. L'image de cette faillite n'est aucunement tragique ; elle revêt au contraire une portée comique. Puis, dans la suite de l'article, les initiatives déterminées du jeune Vallès sont sapées à travers une succession de décrochements parodiques. Le soi-disant innovateur du XIX^e^ siècle est au fond un imitateur des temps anciens. Son apparence et son attitude rappellent celles des « tribuns antiques[42] ». Son ami Charles-Louis Chassin et lui – les deux principaux acteurs du mouvement lycéen nantais en 1848 – se distinguent par une fougue héroïque qu'ils doivent en particulier à l'éducation et au tempérament des « petits bonshommes élevés dans l'admiration des vertus romaines[43] ». De plus, le jeune Vallès copie aveuglément les révolutionnaires les plus enragés de 1789 :

> Et je criai : Oui ! – Je criai oui, comme les foules crient : « Au Panthéon ! » ou : « À la lanterne ! » dans l'épidémie de l'enthousiasme ou de la colère. […] j'ignorais ce que voulait dire cette épithète de *sociale* appliquée à la République.

Simple écho à la parole du groupe ainsi qu'aux résonances du passé, ses cris et acquiescements répétitifs l'apparentent à un « perroquet » parmi d'autres. Enfin, il est partie prenante d'un cérémonial tout droit hérité de la Révolution française, comme l'atteste son intérêt prééminent pour une gestuelle et des objets très emblématiques : plantation fervente des arbres de la Liberté ; regret amer de ne pas danser la carmagnole autour de ces « drapeaux feuillus[44] » ; accroche d'une large cocarde sur un énorme chapeau. Ces éléments sont-ils symboliques d'une conjonction entre des idées et leur mise en pratique, ou surtout folkloriques ? Toujours est-il que plusieurs détails burlesques rabaissent encore davantage l'épopée révolutionnaire et empiètent sur sa « tournure légendaire[45] ». Familièrement, il est question du « *bachau*[46] » Chassin, de « grattage[47] » pour effacer le mot *Royale* « sur la plaque bleue du coin de la place », ou encore des simples « moutards » que sont à l'époque Vallès et ses camarades de lutte. Ainsi, là où des héros-enfants tels Bara et Viala sont devenus des figures de martyrs, composant une légende tragique de la Révolution française, l'écrivain-journaliste de 1865 ne peut « songer sans rire à ce temps-là[48] ». Mais la légèreté de la moquerie recouvre aussi le rejet sérieux d'une violence passée dont il est devenu l'ennemi. C'est 1793 qui ressurgit à travers la Révolution de 1848. En cela, la démarche vallésienne ne recoupe pas le témoignage de Louis Blanc pour ses *Révélations historiques*, datées de 1858. Dans ce « portrait historique de 1848[49] », le théoricien socialiste et militant républicain défend vigoureusement les événements auxquels il a été mêlé : la révolution de Février et le gouvernement provisoire, en vigueur du 24 février au 9 mai 1848. En réponse au

---

[42] *Id.*

[43] *Id.* (p. 809). Les deux citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[44] *Id.* (p. 810).

[45] *Id.*

[46] *Id.* (p. 809).

[47] *Id.* (p. 810). Les deux citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[48] *Id.* (p. 809).

[49] Thomas C. Jones, « Les *Révélations historiques* de Louis Blanc et la mémoire de 1848 en France et en Grande-Bretagne », dans *Regards sur 1848*, *op. cit.*, p. 122.

marquis de Normanby qui a surtout vu dans la révolution de Février une « catastrophe soudaine[50] », il vante les mérites de la cause républicaine auprès des Britanniques, en prouvant qu'une France républicaine est « bien plus digne de leur amitié que ne le [sera] jamais le régime bonapartiste[51] ». Pour sa part, Vallès prend clairement ses distances avec le mysticisme révolutionnaire de Février, qui s'est retourné contre le peuple en Juin.

Le 23 juin, des émeutes éclatent à Paris après la fermeture des Ateliers nationaux. Pendant l'insurrection, Vallès et d'autres membres du club républicain nantais déjà défunt se réunissent et projettent de marcher sur la capitale. À en croire Chassin, le jeune Vallès aurait ardemment défendu la cause des insurgés, au risque de susciter l'hostilité violente des modérés envers les « rouges » et les « partageux ». Mais le voyage jusqu'à Paris ne se fait pas ; la troupe a tiré sur le peuple révolté ; la République bourgeoise triomphe. Vallès n'observe ni n'éprouve sur place la répression de Juin. Pour autant, les retentissements de ces violences – « heures douloureuses[52] » sur des « chemins sanglants[53] » – s'inscrivent de manière déterminante dans sa trajectoire existentielle. Trois mois après, il aperçoit en effet un convoi des transportés de Juin, alors en route vers les pontons. Cette « image d'échec, symbole de l'échec de toute une génération[54] » est développée dans *Le Testament d'un blagueur* – feuilleton à dimension autobiographique – et *La Rue* du 12 avril 1870, dont plusieurs passages se recoupent étroitement[55]. Les redondances exactes qui s'observent d'un texte à l'autre peuvent déjà être symptomatiques de l'événement traumatique, envisagé comme « répétition mortifère du même[56] », contraire à la dynamique vivante du processus mémoriel. Loin de la comédie de Février 1848, l'épisode est donc relaté dans un registre très pathétique. Si Vallès était concrètement éloigné de l'action répressive qui a sévi en Juin, il s'immerge émotionnellement dans ses effets et ses répercussions tangibles. Dans les deux textes, la vision des transportés est consécutive au passage d'un escadron d'artillerie avec des « chargeurs plantés sur les chariots[57] », de même que la déportation des insurgés a historiquement succédé aux réels coups de canon orchestrés par Cavaignac. Non seulement Vallès n'a pas été personnellement mêlé à « l'horrible bataille[58] » de Juin, mais la censure impériale et les exigences du format journalistique l'empêchent de relater explicitement le « combat acharné[59] ». Pour

[50] Constantine Henry Phipps cité par *ibid*., p. 115.

[51] T. C. Jones, « Les *Révélations historiques* de Louis Blanc », art. cité, p. 136.

[52] J. Vallès, « La caricature », *Le Figaro*, 23 novembre 1865 (Gallica) (p. 587).

[53] *Id.*

[54] M.-C. Bancquart, « Jules Vallès et le peuple », art. cité, p. 117.

[55] Voir tout le passage « C'était un troupeau d'hommes entre des soldats […]. La tête redescendit et les transportés disparurent. » Pour les extraits suivants, nous renverrons seulement au *Testament d'un blagueur*.

[56] Jean-Daniel Causse, « Événement, traumatisme et répétition », dans *La Fabrique de l'événement*, *op. cit.*, p. 20.

[57] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, *La Parodie*, 12-19 décembre 1869 (BNF) (p. 1131).

[58] *Id.* (p. 1133).

[59] Engels cité par D. Oehler, *Le Spleen contre l'oubli*, *op. cit.*, p. 25.

s'emparer malgré tout de ce « fait à part[60] » – « la plus grande guerre des rues qu'ait vue l'histoire[61] » selon le narrateur des *Misérables* ; « l'événement le plus colossal de l'histoire des guerres civiles européennes[62] » d'après Marx – *Le Testament d'un blagueur* relate d'abord un micro-événement qui, loin d'être anecdotique, tend à exprimer métonymiquement le « caractère unique, incomparable[63] » du grand événement. La scène est introduite par une formule symptomatique : « c'est le canon qui roule[64]… » Au passage des chevaux et des canons qui portent encore les stigmates de Juin succède une petite « bataille[65] », à laquelle Vallès assiste dans les Champs-Élysées. Un ouvrier dont le père a été indûment fusillé « près de Charonne[66] » en juin traite d'assassins deux gardes mobiles. Il s'apprête à les frapper quand les deux soldats tirent leur sabre. Deux jeunes gens en redingote aident alors l'ouvrier à s'en prendre aux mobiles. Puis des gardiens arrivent, l'ouvrier crache en direction de ses ennemis, et tout le monde se disperse. Si personne n'est tué, l'altercation entre cet homme du peuple et les mobiles résulte bel et bien du souvenir traumatisant d'un homicide ressenti comme injuste[67]. En définitive, les journées de Juin sont à la fois réactivées en tant qu'affrontement brutal et partiellement réinvesties en faveur du peuple bafoué. L'intervention des deux jeunes « fils de bourgeois malheureux[68] », puis le crachat et la fuite de l'ouvrier, dressé contre les mobiles, peuvent en effet fonctionner comme une compensation fictive du manque de solidarité des bourgeois avec les insurgés de Juin. En filigrane, Vallès montre qu'il choisit clairement le camp des insurgés pour venger *a posteriori* leur « défaite[69] », à défaut d'avoir pu combattre avec eux.

Malgré ses vertus compensatoires, la scène n'ôte rien au traumatisme de la répression, ravivé par le spectacle désolant des transportés qu'on emmène vers les pontons. Là encore, il s'agit d'un « événement après l'événement », d'un micro-événement, qui n'a pourtant rien de secondaire. Son ampleur se signale d'emblée à travers une irruption bruyante et odorante, qui happe littéralement les sens du témoin :

> Tout d'un coup, il s'est fait du bruit : ce bruit venait du quai. « Les voici », ont-ils dit en même temps, et ils se sont précipités à l'entrée du pont.

---

[60] V. Hugo, *Œuvres complètes. Jean Valjean. II. Cinquième partie. Roman* Les Misérables [1862], Paris, P. Ollendorff et A. Michel, 1909, vol. 6, p. 6.

[61] *Ibid*., p. 5.

[62] K. Marx, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, *op. cit*., p. 78.

[63] D. Oehler, *Le Spleen contre l'oubli*, *op. cit.*, p. 25.

[64] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1131).

[65] *Id.*

[66] *Id.*

[67] Il peut être rapproché du traumatisme lié à l'exécution injuste de Louis Baudouin, en juin 1848, dans *La Commune de Paris* de Vallès : cf. C. Léger, « *La Commune de Paris*, drame de Vallès (1872) : une "fédération des douleurs" ? », dans *Henri Guillemin et la Commune : le moment du peuple ?* actes du colloque organisé le 19 novembre 2016 par l'association « Les Ami(e)s d'Henri Guillemin », Paris, Éditions d'Utovie, 2017, p. 47-66.

[68] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1132).

[69] Voir l'expression « veng[er] les défaites », dans J. Vallès, « La caricature », art. cité (p. 587).

> C'était un troupeau d'hommes entre des soldats ; on ne voyait d'abord que des guenilles. De ce tas de haillons venait une odeur de fièvre et d'ordure.
>
> On entendait le grouillement des pieds dans la poussière qui devenait boue sous leurs pas[70].

La vision est à la fois concrète et imagée puisque les transportés sont animalisés et réifiés. L'écrivain-journaliste file surtout la métaphore animale pour souligner le traitement inhumain infligé aux membres d'un « troupeau[71] » qui – après avoir eu « leurs excréments pour litière[72] » – sont attachés « par la patte[73] » et dont on pique « les flancs[74] ». À un autre niveau, cette animalisation du peuple peut connoter le « manichéisme social[75] » dont se sont considérablement chargés les « fantasmes de classe[76] » du peuple et de la bourgeoisie après la fracture de Juin 1848. Enfin, les vives sensations du témoin Vallès naissent de l'état émotionnel où le plonge ce spectacle pitoyable des individus qui cherchent en vain leurs proches, dans une masse confuse et indistincte, apparentée à un « fumier[77] » :

> Des yeux de celui qui avait parlé le premier partit un ruisseau de larmes. L'autre aussi éclata en sanglots, et, à voir leur poitrine que les sanglots crevaient, je crus que mon cœur allait se briser dans la mienne. Les pleurs, à moi-même, me sautèrent des yeux. Mon mouchoir en est chaud encore.
>
> Je pleurais de les voir pleurer, car je n'ai jamais su qui ils étaient, pourquoi ils avaient voulu assassiner les mobiles, qui ils regrettaient dans ce tas de faubouriens et de déclassés[78].

Le mimétisme lacrymal montre que le témoin s'identifie profondément à celles et ceux qui semblent condamnés à ne pas retrouver leurs proches, victimes de la répression : se vérifie l'axiome vallésien d'après lequel la vie des autres est « un morceau de la vie de chacun[79] ». Au-delà de l'effet miroir, l'observateur communie avec les malheureux : s'il a contemplé, impuissant, leur « tragédie[80] », il devient par

---

[70] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1132).

[71] Cf. *id*. (p. 1132 et 1133).

[72] *Id.* (p. 1132).

[73] *Id.*

[74] *Id.*

[75] D. Oehler, *Le Spleen contre l'oubli*, *op. cit.*, p. 29.

[76] *Id.*

[77] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1133).

[78] *Id.*

[79] J. Vallès, [Lettre à Arnould du 15 mars 1877], dans *Le Proscrit. Jacques Vingtras IV. Correspondance avec Arthur Arnould* [1950], préface et notes de Lucien Scheler, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1973, p. 171. De manière significative, Vallès considère l'ouvrier Pierre Malzieux (dont il s'est inspiré pour construire le personnage de Pierre Baudouin dans sa pièce *La Commune de Paris*) comme son « frère aîné » : cf. J. Vallès, « Pierre Malzieux », *Le Cri du peuple*, 7 mars 1884, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 1121-1123.

[80] Cf. « Lettre de Jules Vallès à M. Dansin, professeur d'histoire », *Les Amis de Jules Vallès*, octobre 1986, n° 3, p. 85.

l'écriture un « témoin-ambassadeur[81] » auprès d'une communauté de lecteurs, appelée à se rapprocher du peuple bafoué. En dernier ressort, les transportés eux-mêmes apparaissent comme un « père ou frère[82] » pour le futur insurgé de 1871. Ce dernier ne cherche pas à se victimiser ; il tend surtout à faire preuve de fraternité envers le peuple réprimé. À défaut d'une action en temps réel s'opère une réparation postérieure par les mots, qui revêt l'allure d'une vengeance âpre mais juste :

> J'étais en tunique de collégien, à côté d'un homme qui s'était battu en Juin dans les rangs des insurgés, mais qui avait par hasard échappé à la dénonciation.
>
> – Enfant, me dit-il, si jamais tu rencontres sur la route, plus tard, un homme qui s'appelle Pascal Duprat, maudis-le ! Dénonce-le aux veuves, fais-le fouetter par les orphelins, les femmes et les fils de ces transportés.
>
> C'est lui qui a crié le soir de la bataille : « Paris sous le sabre. Chargez les fusils. Tuez la canaille ! » Retiens son nom[83] !

Ce faisant, il contribue – littéralement et symboliquement – à redonner un nom, une voix, un visage, donc une existence humaine, aux transportés méconnaissables ainsi qu'aux « cadavres défigurés[84] », aux « fusillés que nul n'aurait pu reconnaître[85] ». En témoignent les cris inécoutés et vains, mais audibles, d'une femme littéralement écrasée parmi les soldats, dans chacun des deux textes : « Jacques, Jacques… ! Embrasse la petite avant de partir[86] ? » Elle ne retrouve pas son époux, mais l'interpellation qui répète son prénom, telle une formule invocatoire, semble exorciser temporairement la disparition de l'être aimé.

Bien au-delà du traumatisme personnel – comparable à la vision barrésienne des soldats en déroute de 1870 –, le défilé vallésien des transportés est donc érigé en « événement capital[87] ». Le spectre de la répression devient une image dialectique au sens où l'entend Walter Benjamin, c'est-à-dire une image dans laquelle, « en même temps que le passé, c'est le présent lui-même qui vient à la lumière[88] ». En l'occurrence, la réminiscence historique a valeur d'injonction au souvenir : elle interdit aux lecteurs contemporains de 1865-1870 le refoulement et l'oubli des injustices passées. Elle est aussi le signe que 1848 continue à hanter l'esprit de Vallès une vingtaine d'années plus tard[89], comme il le concède très clairement dans une « Causerie » du 27 juillet 1865 : « Hélas ! appelé tout jeune par le bruit que fit à mes oreilles de seize ans la République de 48 en marche, mêlé à des aventures

---

[81] Cf. G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 52-69.

[82] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1133).

[83] J. Vallès, « Fouettez-le ! », *La Rue*, 12 avril 1870 (Gallica).

[84] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1133).

[85] *Id.*

[86] *Id.* Cf. aussi J. Vallès, « Fouettez-le ! », *La Rue*, 12 avril 1870 (Gallica).

[87] M.-C. Bancquart, « Jules Vallès et le peuple », art. cité, p. 116.

[88] D. Oehler, *Le Spleen contre l'oubli*, *op. cit.*, p. 8.

[89] Il n'est pas anodin qu'il ait projeté, en 1868, d'écrire une *Histoire de vingt ans* (1848-1868) ou l'*Histoire d'une génération,* dont la bataille de Juin aurait constitué un chapitre essentiel. Voir aussi la place de cet événement dans sa pièce *La Commune de Paris* (1872).

révolutionnaires […], je ne puis écrire dix lignes sans éprouver, moi aussi, l'indicible douleur du vaincu[90] ! » Contrairement à nombre d'ouvriers insurgés, Vallès n'a certes pas fait « crédit de trois mois de misère[91] » en Février, il n'a pas non plus été remboursé « à coups de canon[92] » ni obligé de manger son dernier morceau de pain, « entre deux barricades, à la fumée de trois millions de coups de fusil[93] ». Mais ses « douleurs[94] » issues de Juin 1848 le placent incontestablement du côté des « vaincus », dont il ébauche une « histoire[95] » en pointillés.

Renversements avortés

Dans son acception historique, le leitmotiv vallésien des « vaincus[96] » suppose des « vainqueurs[97] » : en d'autres termes, les « martyrs de l'histoire[98] » ont dû s'incliner face aux « bourreaux de la liberté[99] ». Toutefois, leurs échecs ponctuels ne sont pas nécessairement ou irrémédiablement douloureux, d'autant que le recul temporel peut conduire Vallès à une prise de distance salutaire vis-à-vis des défaites passées, à commencer par les siennes. Le début de son « Chapitre inédit de l'histoire du deux décembre » est emblématique à cet égard. Paru le 8 septembre 1868 dans *Le Courrier de l'intérieur*, ce long article – « presque un ouvrage[100] » – brise un silence scriptural de plusieurs semaines. Jamais Vallès n'a si peu écrit : il ne s'est pas exprimé depuis le mois de juin. La période de janvier à juin 1868 est particulièrement tourmentée : le 18 janvier, *La Rue* meurt ; le 21 février, le journaliste est condamné à un mois de prison pour délit de presse, après un article sur la police ; puis survient l'affaire Stamir[101]. D'une gravité magistrale, le titre de son grand article résonne pour ainsi dire avec ces circonstances difficiles, qui sont comme les répliques en miniature des défaites inaugurales de 1851. Si Vallès s'inclut parmi les vaincus de Juin, sa première déroute personnelle date en effet du 2 décembre 1851. Il n'est pas à proprement parler l'un des hommes qui ont « fait

---

[90] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », *L'Époque*, 27 juillet 1865 (BNF) (p. 771-772).

[91] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », *La Marseillaise*, 2 janvier 1870 (BNF) (p. 1140).

[92] *Id.*

[93] *Id.*

[94] Il évoque ses « douleurs de vaincu ». Cf. J. Vallès, « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise », art. cité (p. 1148).

[95] Vallès ne parviendra jamais à écrire une « histoire des vaincus de juin », projet maintes fois proclamé, jamais réalisé. Toutefois, il en ressasse quelques temps forts. Cf. C. Saminadayar-Perrin, « Dire et ne pas dire : Juin 1848 dans la chronique littéraire de Vallès au *Progrès de Lyon* (1864-65) », art. cité, p. 6.

[96] J. Vallès, « Les victimes du livre », art. cité (p. 246).

[97] *Id.*

[98] *Id.*

[99] *Id.*

[100] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1705.

[101] On apprend que Stamir, collaborateur de *La Rue,* a été stipendié par la police.

Février[102] », mais il est bel et bien de « ceux qui ont subi Décembre[103] ». Or, l'échec de Décembre ne survient pas si brutalement. L'année 1851 a été ponctuée par des signes précurseurs, de plus en plus « inquiétant[s][104] », comme le fameux discours de Dijon[105], au point que s'est mise en place « une vaste organisation de résistance populaire à la préparation évidente du coup d'État[106] ». Pour autant, la première partie de l'article vallésien consacré à ce sujet n'est pas empreinte de gravité. Elle se présente au contraire comme un pendant risible, presque comique, à « l'histoire tragique de 1851[107] », de la même façon que les parades militaires de l'Empereur provoquent un « sourire aux lèvres[108] », en plus d'une « pâleur au front[109] ». Comme l'indiquent ses titre et sous-titre, le texte de Vallès est une variation originale sur l'histoire du deux décembre proposée quelques mois auparavant par un ouvrage d'Eugène Ténot. Le « coup de force[110] » du 2 décembre, issu d'une « conspiration impérialiste[111] », a été précédé d'un « autre complot[112] » dont cette *Étude historique sur le coup d'État* n'a pas parlé. Il s'agit d'un projet d'enlèvement du futur empereur. D'emblée, ce sujet sérieux fait l'objet d'un rabaissement burlesque, qui n'a en même temps rien de léger : s'il eût été exécuté, précise Vallès, ce complot « sauvait la République et tuait l'Empire dans l'œuf de la présidence[113] ». L'énoncé des possibles politiques, malheureusement avortés, chute sur la familiarité incongrue d'une formule figée. Ce faisant, le référent ovipare détourne le prestigieux emblème de l'Aigle, pour dénigrer le Second Empire dans le prolongement du Premier[114]. Si le neveu est comme une réincarnation trouble de son oncle, les comploteurs qui s'y opposent ne sont pas non plus clairement désignés. L'énonciation est brouillée par l'alternance des pronoms de première/troisième personne avec les indéfinis, ainsi que par l'anonymat des patronymes tronqués : « ils s'appelaient R…, Arthur A…,

[102] J. Vallès, « Les poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864 (BNF) (p. 419).

[103] *Id.*

[104] Charles-Louis Chassin, *Félicien : souvenirs d'un étudiant de 48*, Paris, É. Cornély et Cie, 1904, p. 259.

[105] Discours où Louis-Napoléon Bonaparte annonce qu'il saura suivre le « devoir » que le pays lui indique, c'est-à-dire qu'il répondra à un appel bonapartiste.

[106] C.-L. Chassin, *Félicien : Souvenirs d'un étudiant de 48*, *op. cit.*, p. 259. L'opération du coup d'État fut en effet attendue et prédite par nombre d'observateurs : cf. aussi Éric Anceau, « Le coup d'État du 2 décembre 1851 ou la chronique de deux morts annoncées et l'avènement d'un grand principe », *Parlement(s). Revue d'histoire politique*, 2009/2, n° 12, p. 24-42.

[107] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. À propos du livre de M. Ténot », *Le Courrier de l'intérieur*, 8 septembre 1868 (BNF) (p. 1066).

[108] *Id.*

[109] *Id.*

[110] H. Guillemin, *Le Coup du 2 décembre*, Paris, Gallimard, 1951, p. 369.

[111] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1067).

[112] *Id.* (p. 1066).

[113] *Id*. (p. 1060).

[114] Voir notre chapitre 2 (analyses sur « Poupelin »).

C…, B…, L…, etc.[115] » Bien que nommés, les deux principaux organisateurs du mouvement de résistance républicaine de l'année 1851 sont eux aussi pourvus d'une identité trouble – comme délibérément effacée –, qui les empêche d'acquérir un statut de protagoniste et, plus encore, de héros. Chassin a d'ailleurs été confondu avec l'avocat « *Charassin*[116] ». Quant à l'auteur-narrateur, il se met lui-même à distance au moyen de la troisième personne, si bien qu'il ne se superpose pas exactement à « un certain Vallès[117] ». D'une part, il donne le change sur son âge de l'époque[118]. D'autre part, il convoque à deux reprises ses origines régionales, qui servent aussi bien à l'identifier qu'à brocarder son allure d'antihéros, de « petit Auvergnat chevelu, laid, noiraud[119] ». « L'Auvergnat[120] » devient ensuite l'interlocuteur du député Charles Lagrange, dans une entrevue qui se situe aux antipodes de l'aventure épique. Il se montre d'abord craintif face à celui qui n'est pourtant qu'un fantoche « romantique de l'insurrection[121] ». Si le courage lui revient, le contenu de son propos est littéralement effacé dans une ellipse. En lieu et place de l'action ou même de ses explications, l'auteur-narrateur restitue un bref échange avec ses camarades républicains, source de moqueries et de perplexité. Il s'est alors rangé à l'avis du député, qui l'a dissuadé d'un acte illégal et surtout « tyrannicide[122] ». Émerge enfin le paradoxe d'un plan « sûr[123] » – soutenu par la détermination infaillible des comploteurs – mais inenvisageable. Comme l'augurait la « salle des Pas-Perdus[124] », le complot s'apparente à un égarement, à l'un de ces « chemins agités de Paris[125] » où l'auteur de *La Rue* reconnaît par ailleurs s'être parfois « perdu[126] » lorsqu'il était adolescent. Or, s'il échoue en définitive pour une raison valable, Vallès ne cherche pas à le justifier ou à le réhabiliter.

Le texte vallésien ne relève pas d'un comique flagrant ; il revêt une composante farcesque dans la mesure où le projet de l'enlèvement semble être une mystification qui s'évanouit aussi rapidement qu'elle s'est fait jour. Ceci ressort de manière encore plus nette d'une comparaison avec le récit qu'en fait Charles-Louis Chassin dans ses *Souvenirs d'un étudiant de 48*, publiés en 1885. Dans les trois chapitres qui portent sur le « Comité des jeunes » (XIII), la « Situation en 1851 » (XIV) et le « Projet d'enlèvement de Louis Bonaparte » (XV), le militant républicain adopte un ton relativement neutre et informatif, dont le sérieux et la précision appuient cependant une démarche à peine voilée de justification et de légitimation.

---

[115] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1067). Vallès précise auparavant qu'il pourrait citer le nom de ces garçons résolus puisque le complot n'a pas abouti. Par précaution, il s'abstient. Mais la nomination partielle peut acquérir une valeur ironique.

[116] *Id.* (p. 1066).

[117] *Id.* (p. 1067).

[118] Vallès avait alors dix-neuf et non pas dix-sept ans.

[119] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1066).

[120] *Id*. (p. 1068).

[121] *Id.*

[122] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 120.

[123] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1068).

[124] *Id.*

[125] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 6 décembre 1865 (BNF) (p. 673).

[126] *Id.*

Les principaux comploteurs sont clairement identifiés, grâce aux pseudonymes transparents qui figurent déjà dans *Le Bachelier* : Chassin a pour complices Renoul (Arnould), Roch (Ranc, autrement appelé « Rock » par « le bachelier ») et Vallès lui-même, avec lequel il s'est lié durant la campagne républicaine du printemps 1848, à Nantes. Il s'intéresse en particulier à ce dernier, auquel il consacre un portrait moral très mitigé : il s'agirait d'un révolté furieux et envieux, heureusement « trop sceptique pour se fâcher[127] ». Si Chassin, surnommé Danton, ne s'exempte pas lui-même de moqueries, ses initiatives réfléchies s'avèrent néanmoins un contrepoint positif aux excès téméraires du « trublion[128] » Vallès. Il est d'abord chargé de « présenter un rapport[129] » pour évaluer la situation politique de 1851 et déterminer l'utilité de « la formation du Comité des jeunes[130] ». En juin 1851, il propose à ce Comité de recommencer là où d'autres viennent d'échouer, « de manière à ne pas être arrêtés avant d'avoir agi[131]. » Puis c'est lui qui enseigne à ses camarades « le procédé d'organisation réputé le plus sûr[132] », dont il détaille la stratégie auprès du lecteur : « le groupement quatre par quatre, chaque chef de groupe ne connaissant que le quatrième d'un autre groupe, si bien que la chaîne peut être rompue partiellement sans que l'organisation soit brisée dans son ensemble[133] ». Malgré certaines manifestations d'impatience – celles de Vallès[134] notamment –, il apparaît comme la tête pensante d'une conspiration raisonnée et pondérée. En témoignent les nombreux verbes de jugement qui ponctuent le récit en l'espace d'à peine deux pages : juger, estimer, observer, reconnaître, examiner ou encore agréer[135]. Plusieurs formules soulignent même la rigueur intellectuelle qui sous-tend l'événement projeté et tend à minimiser ses risques inévitables. Ainsi, Chassin et Ranc estiment davantage « la qualité que la quantité[136] », préfèrent un « petit groupe d'hommes sûrs[137] » au « recul impossible[138] » des foules. Ce faisant, les activistes restent prudents, tout en examinant les possibilités concrètes d'une telle tentative. Leurs raisonnements – parfois excessifs mais justes – conduisent Chassin et Vallès à consulter le président de la Montagne, Lagrange. L'ellipse vallésienne fait ici place au développement d'une discussion argumentée entre les trois protagonistes. Il en résulte que la décision d'un tel enlèvement est reportée à plus tard. Sous la plume de Chassin, le groupe des résistants républicains semble donc plus attentif au contexte du moment, et moins exalté ou naïf que chez Vallès. Ces différences notables se traduisent dans la forme d'ensemble des deux textes. D'un côté, le récit vallésien est non seulement lacunaire mais extrêmement morcelé en courts épisodes-sketchs, où

[127] C.-L. Chassin, *Félicien : souvenirs d'un étudiant de 48*, *op. cit.*, p. 254.

[128] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 105.

[129] C.-L. Chassin, *Félicien : souvenirs d'un étudiant de 48*, *op. cit.*, p. 256.

[130] *Id.*

[131] C.-L. Chassin, *Félicien : souvenirs d'un étudiant de 48*, *op. cit.*, p. 259.

[132] *Ibid*., p. 260.

[133] *Id.*

[134] Vallès est par exemple celui qui coupe brutalement la parole à ses interlocuteurs : cf. *ibid*., p. 261.

[135] *Ibid*., p. 260-261.

[136] *Ibid*., p. 260.

[137] *Id.*

[138] *Id.*

une gestuelle impuissante prend souvent le relais d'une parole constructive et d'actes nécessaires. Préfigurant à certains égards le traitement de la Commune dans *L'Insurgé*, les brisures du récit tendent à signifier l'impossibilité d'une saisie synthétique et analytique de l'événement, voire le « délitement du héros[139] ». De l'autre côté, Chassin propose des chapitres d'un seul tenant, dont l'aspect circonstancié présente avec une forme de suspense la concrétisation souhaitée et la réussite éventuelle du projet. Au-delà, les conditions institutionnelles de rédaction sont bien sûr l'une des clefs d'explication de ces divergences : écrivant sous la Troisième République, Chassin n'est pas contraint par la censure impériale comme Vallès. Mais elles forment le socle d'autres raisons, plus étroitement imbriquées dans les motivations personnelles d'un « irrégulier[140] », qui cherche entre autres à repréciser subtilement sa posture d'opposant à l'Empire. Ce dernier pourrait se contenter de passer sous silence sa propre faillite, mais il dissèque un non-événement républicain qui a précédé le choc du coup d'État. Ainsi parvient-il à prendre une fois de plus ses distances avec la « politique du coup de main », sans nier ni même amoindrir pour autant la validité de ses motivations. Il clarifiera cette position par la suite, sous la Troisième République, comme l'atteste l'un de ses derniers articles, pour *Le Cri du peuple* du 9 janvier 1885. Il s'y oppose à la propagande par le fait, tandis que l'actualité résonne avec les violences récentes de Cyvoct, Kropotkine ou Gautier, jugées lors du fameux « Procès des 66 » ou « Procès des anarchistes de Lyon », le 8 janvier 1883 : « L'assassinat politique isolé ne porte pas. […] On ne tue pas la peste dans la personne d'un empoisonneur ou d'un pestiféré[141]. » Là encore, il n'en garde pas moins son « estime à ceux qui, emportés par une théorie fausse et mus par une conviction vraie, font à un moment un acte inattendu et que l'on maudit[142] ».

L'automne 1851 – où se succèdent les signes avant-coureurs du coup d'État et les velléités de résistance – est finalement englouti par l'opération Rubicon, qui se concrétise dans la nuit du 1er au 2 décembre. Dans les parties II et III de son article, Vallès ne fait pas la lumière sur les stratégies nocturnes de Louis Bonaparte, mais il se focalise sur les réactions républicaines des 2, 3 et 4 décembre. Le « crime[143] » de « Napoléon le Petit » vient confirmer les inquiétudes préalables et semble même revaloriser *a posteriori* le projet de l'enlèvement, qui ne devait pas nécessairement aboutir à la mort du prince-président. Cela dit, il n'est pas question de réitérer une telle tentative : Ranc, Arnould et Vallès proposent cette fois un soulèvement armé de la rue. Or, cette autre solution ne s'avère pas plus concluante ; le journaliste s'emploie même à l'annoncer d'emblée comme un échec, dont il égrène ensuite une multitude d'indices très concrets. Les détails circonstanciels qui émaillent l'article vallésien n'ont pas – comme dans les *Souvenirs* de Chassin – une fonction informative, testimoniale, historique, ni même tout à fait réaliste. Ils revêtent surtout une portée démystificatrice, qui a pour effet d'empêcher tout suspense narratif quant

---

[139] T. Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, *op. cit.*, p. 138.

[140] Viendront ensuite les « Lettres d'un irrégulier ».

[141] J. Vallès, « Amnistie », *Le Cri du peuple*, 9 janvier 1885, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 1426.

[142] *Id.*

[143] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1068). À ce sujet, voir aussi *Histoire d'un crime : déposition d'un témoin* et *Napoléon le Petit*, de Victor Hugo.

à l'échec prévisible de l'insurrection. Est d'abord mis en place « un plan malencontreux et maladroit[144] », qui consiste à fatiguer la troupe et qui amuse en définitive les soldats. Se pose aussitôt le problème du nombre insuffisant des combattants sur les barricades. Cette difficulté ressurgit à maintes reprises jusqu'au jeudi 4 décembre, où l'on comprendra avec amertume qu'on « ne s'empare pas à quinze d'une mairie[145] ». Les historiens s'accordent généralement sur ce constat d'échec lié à la « faible importance numérique[146] » des émeutiers, non sans nuances : Louis Girard évoque des « escarmouches[147] » ; Jean-Claude Yon décrit « quelques barricades[148] » de faible portée ; Maurice Agulhon relève la dynamique du soulèvement tout en remarquant que les insurgés « sont beaucoup moins nombreux qu'en 1848[149] ». Outre les hommes, manquent les armes, d'autant qu'on ne trouve parfois que des fusils « démontés[150] ». D'après des témoins, en effet, les combattants du mercredi ne sont « qu'une petite centaine, au mieux, armés d'une trentaine de fusils[151] ». Dans ces situations concrètes jaillit le problème d'un « double désarmement, réel et symbolique[152] » – d'une perte de légitimité de l'action armée –, hérité de la Seconde République, puis accentué par les drames de Juin 1848 et 1849. Chez Vallès donc, les extraits des télégrammes de M. de Maupas à M. de Morny signalent non pas la pusillanimité du camp adverse – comme dans d'autres récits de bon ton du coup d'État[153] – mais l'impuissance pathétique d'un « groupe de jeunes hommes, sans munitions, presque sans armes[154] ». En la matière, Vallès se démarque des positions légalistes sur lesquelles ont pu camper des républicains tel Hugo[155]. Ce faisant, il déplore une absence d'unité combative puisqu'il regrette, dans une lamentation pathétique, que rien n'ait « reli[é] les âmes[156] ». Le 4 décembre, l'isolement et l'émiettement de la résistance sont aggravés par un climat pluvieux et boueux qui amortit – en un sens littéral et symbolique – les appels déjà dispersés et en partie inaudibles à l'insurrection. Enfin, si le complot manqué de l'automne ne concernait qu'une infime minorité d'activistes, la déception est ici à la hauteur de l'attentisme d'un peuple auquel on se fiait plus largement. Sur ce point,

[144] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1069).

[145] *Id.* (p. 1073).

[146] Arnaud-Dominique Houte, « "Tu ne bouges pas, vieux Jacques". Comprendre l'échec des résistances parisiennes au coup d'État du 2 décembre 1851 », dans J.-C. Caron (dir.), *Paris, l'insurrection capitale*, *op. cit.*, p. 214.

[147] Louis Girard, *Napoléon III*, Paris, Hachette, 1986, p. 152.

[148] J.-C. Yon, *Le Second Empire. Politique, société, culture*, Paris, A. Colin, 2004, p. 22.

[149] Maurice Agulhon, *Nouvelle histoire de la France contemporaine. 8. 1848 ou l'apprentissage de la République : 1848-1852*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 191-192.

[150] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1070).

[151] A.-D. Houte, « "Tu ne bouges pas, vieux Jacques" », art. cité, p. 220.

[152] Louis Hincker cité par *ibid*., p. 219.

[153] *Ibid*., p. 221.

[154] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1072).

[155] Voir son discours du 20 mai 1850 cité par A.-D. Houte, « "Tu ne bouges pas, vieux Jacques" », art. cité, p. 220.

[156] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1075).

Vallès ne dissimule pas son amertume, qui n'est toutefois pas comparable à celle d'un Hugo, mêlée de reproches sévères :

> Ô peuple des faubourgs, je vous ai vu sublime.
>
> Aujourd'hui vous avez, serf grisé par le crime,
>
> Plus d'argent dans la poche et au cœur moins de fierté.
>
> On va, chaîne au cou, rire et boire à la barrière.
>
> Et vive l'empereur ! Et vive le salaire[157] !

L'article vallésien n'accuse pas la foule des faubourgs ; il tend au contraire à la dédouaner. D'abord, il se réapproprie, en la nuançant, l'idée hugolienne que les « multitudes ont tendance à accepter le maître[158] ». Le peuple est certes muet parce que lui manquent des chefs et des représentants, qui ont été « arrêtés ou traqués[159] ». Il suggère cependant que beaucoup auraient suivi si l'on avait simplement « battu la charge[160] » devant eux, sans aller jusqu'à reprendre l'argument des « grands combattants[161] », qui seraient des guides supérieurs pour le reste de l'humanité. À cet égard, la vision d'un ouvrier et d'un étudiant qui attaquent ensemble « à coups de pince le pavé[162] » est éloquente : *a posteriori*, elle relativise l'absence des catégories populaires sur la scène insurrectionnelle, tout en revigorant l'opportunité d'une concordance fraternelle, voire égalitaire, des luttes. L'ouvrier est l'égal de l'étudiant, projection incarnée du jeune Vallès qui souhaite déjà combattre avec et pour le peuple. Une telle image relève plutôt de l'emblème fantasmagorique puisqu'au grand dam de l'ancien étudiant devenu journaliste, l'alliance des intellectuels d'origine bourgeoise et du peuple n'a pas eu lieu[163]. Ainsi, le rendez-vous manqué d'une opposition collective au coup d'État acquiert une dimension pathétique :

> […] Vous souvient-il, ô mes amis, de ce voyage sinistre à travers les rues muettes et noires, quand nous allions à un rendez-vous où personne ne vint ? On rencontra en route de Lang… et Perm… qui venaient d'essayer une barricade. Nous revînmes pour la défendre. On n'y voyait pas clair. Les ouvriers se détournaient.
>
> . . . . . .
>
> … Nous repartîmes las et désespérés.
>
> … Plus d'un pleura, cette nuit-là…

---

[157] V. Hugo, « X – Chanson », *Œuvres complètes. Poésie. IV. Les Châtiments*, *op. cit.*, p. 74.

[158] A.-D. Houte, « "Tu ne bouges pas, vieux Jacques" », art. cité, p. 217.

[159] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1070).

[160] *Id.* (p. 1073).

[161] A.-D. Houte, « "Tu ne bouges pas, vieux Jacques" », art. cité, p. 217.

[162] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1075).

[163] En 1880, c'est encore ce souci fondamental de placer les intellectuels d'origine bourgeoise aux côtés du peuple qui le conduit à plaquer sur la révolte paysanne du récit *Les Blouses* une intrigue politique qui n'a pas existé.

Ils l'ont avoué depuis[164] !...

Le 3 décembre, les événements se rejouent dans les mêmes termes, à travers un registre de la lamentation, presque élégiaque. Durant les deuxième et troisième journées de résistance, ne défile qu'un cortège de « désespérés » dans une obscurité sinistre et un silence de mort :

> C'est dans ce silence, le long des boutiques où il n'entrait personne, que marchaient les étudiants en appelant :
>
> *Aux armes !...*
>
> […]
>
> Mais ces cris-là ne percent que les atmosphères de feu, et les hurlements de ces désespérés roulaient et mouraient à travers les rues vides, comme les coups de tonnerre grondent et meurent en grommelant[165].

Aux éclats de voix des étudiants ne répond aucun cri du peuple. Cette absence d'écho populaire engendre des pleurs et un « désespoir[166] », leitmotivs poétiques qui scandent la complainte vallésienne. Il s'agit d'une situation proprement tragique, d'autant que cette « jeunesse condamnée[167] », aux espérances brisées, va jusqu'à envisager la mort comme échappatoire à une misère elle-même mortifère : en un sens, ne vaut-il pas mieux se faire fusiller qu'agoniser et mourir de faim ? Vallès mesure toutefois la détresse des ouvriers inactifs : jusqu'à la grande revanche de la Commune, ces « [f]ils des désespérés[168] » ne croient plus en la possibilité d'une révolte aux côtés d'une bourgeoisie qui les a réprimés en Juin 1848. Censure oblige, Vallès ne peut expliciter une telle corrélation en 1868. Mais les répliques échangées entre le bachelier et un ouvrier, dans le deuxième tome de la trilogie, rompront brutalement ce silence :

> « Venez avec nous », lui criais-je !
>
> Il m'a répondu, en toisant mon paletot, qui est bien usé cependant :
>
> « Jeune bourgeois ! Est-ce votre père ou votre oncle qui nous a fusillés et déportés en Juin ? »
>
> Ils ont gardé le souvenir terrible de Juin[169] […].

La tragédie de Décembre 1851 est comme le pendant inéluctable du carnage qui a implacablement mis fin à la Révolution de février 1848. « On a trop mitraillé en juin[170] », s'écrie Vallès dans les *Souvenirs* de Chassin : la formule souligne une

---

[164] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1071).

[165] *Id.* (p. 1073).

[166] *Id.* (p. 1074).

[167] *Id.* (p. 1071).

[168] J. Vallès, « Le 26 mars », *Le Cri du peuple*, 28 mars 1871, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 50. Les « désespérés » forment plus largement un leitmotiv dans le discours de la période, qu'on retrouve aussi dans les *Souvenirs* de Chassin, où il est question des « désespérés » et du « fratricide de Juin » : cf. C.-L. Chassin, *Félicien : souvenirs d'un étudiant de 48*, *op. cit.*, p. 325.

[169] J. Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 528-529.

[170] C.-L. Chassin, *Félicien : souvenirs d'un étudiant de 48*, *op. cit.*, p. 291.

fracture irrémédiable. Sur ce point délicat, il se distingue de Georges Sand, qui avance un autre type d'explication : elle comprend pour sa part que Jacques Bonhomme – fameuse allégorie du peuple – ne se révolte pas, dans la mesure où son « heure n'est pas venue[171] ». Or, la répression féroce de Juin 1848 n'est pas seulement une clef d'explication des « journées de décembre[172] », elle en est aussi une préfiguration concrète. Après Cavaignac, et avant Thiers – ce « Cavaignac en robe de chambre de la Troisième République[173] », le demi-frère de Louis Bonaparte, M. de Morny, ordonne aux soldats de tirer sur la foule. Vallès se fait donc le témoin d'une répression mortelle, sanglante, cruellement expéditive, voire arbitraire :

> Je ne sais pas si on tira par cette grille. Mais je sais qu'on vit de ce côté-là des soldats fusiller des gens qu'ils adossaient au parapet du pont, puis qu'ils jetaient à l'eau. Les corps étaient chauds et vivaient encore. On aperçut un de ces cadavres qui remontait sur l'eau ; il se mit à nager ; on fit feu dessus, il plongea. Mais son sang le dénonçait ; où il passait l'eau était rouge.
>
> Les soldats allèrent attendre le fusillé sur la berge[174].

La vision est partielle ; le témoignage n'en est que plus crédible : il ne vise pas une restitution exhaustive de la réalité, mais il offre l'aperçu resserré, précis et concret d'un rapport de forces déséquilibré. Les soldats armés sont en l'occurrence déterminés à mettre la main sur les moindres résistants et survivants, significativement réduits à des corps, voire à des cadavres. C'est ce qu'illustre aussi la micro-scène où un étudiant et un ouvrier sont réunis sur la dernière barricade. Si l'étudiant échappe à « l'étreinte maladroite – ou généreuse – d'un sergent[175] », l'ouvrier qui s'en prenait avec lui au pavé est conduit par les soldats vers un sort indéterminé. De manière emblématique, il fait moins figure de « dernier combattant[176] » que de « dernière victime[177] ». Enfin, bien au-delà du célèbre « cas Baudin », Vallès se place très concrètement aux côtés des inconnus qui ont péri sous le sabre ou les balles du pouvoir. Le « nous » qui accompagne le corbillard d'un insurgé jusqu'au cimetière rappelle le groupe auquel s'intègre le poète des *Châtiments,* lors d'une toilette funèbre, dans le « Souvenir de la nuit du 4[178] ». Toutefois, dans le témoignage vallésien, les victimes ne revêtent pas une allure enfantine. Somme toute, Vallès cherche à immerger son lecteur au cœur des journées de Décembre 1851, tout en le conduisant à ressentir les émotions déchirantes et les sentiments dramatiques qui l'ont éprouvé lui-même lors de cette

---

[171] George Sand citée par A.-D. Houte, « "Tu ne bouges pas, vieux Jacques" », art. cité, p. 213. Cf. aussi Éric Anceau, « George Sand et le pouvoir politique, du coup d'État du 2 décembre 1851 à la révolution du 4 septembre 1870 », dans Noëlle Dauphin (dir.), *George Sand. Terroir et histoire*, Rennes, PUR, 2006, p. 247-262.

[172] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1071).

[173] J. Vallès, « Paris vendu », *Le Cri du peuple*, 22 février 1871, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 5.

[174] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1072).

[175] *Id*. (p. 1075).

[176] *Id.*

[177] *Id.*

[178] V. Hugo, « Souvenir de la nuit du 4 ? », *Œuvres complètes. Poésie. IV. Les Châtiments*, *op. cit.*, p. 99-101.

tragédie réelle. Les instances du « moi », du peuple et du lectorat sont rapprochées dans un registre empathique, dont l'originalité peut être mieux saisie par la comparaison avec d'autres traitements textuels de l'épisode historique. Ainsi, le livre de Ténot se veut avant tout une entreprise démonstrative, qui explique à nouveaux frais les événements de 1851 et, corrélativement, réhabilite les résistants républicains. La compassion rétrospective de Vallès envers les victimes du coup d'État surpasse en outre l'émotion contenue, quoique vive, exprimée par Ranc, dans une lettre intime à ses parents datée du 5 décembre[179]. Le journaliste de 1868 parvient à « rendre vivant, de nouveau[180] » le « massacre[181] » dont il a été la victime et le témoin, dix-sept ans auparavant. Le passé ressurgit avec cette « chaleur[182] » qu'il a tant admirée dans les récits de son professeur d'histoire M. Dansin. Chez Vallès, c'est en définitive « le cri de douleur, d'amer regret longtemps refoulé[183] » qui l'emporte. Ainsi, l'événement prend un « accent particulièrement poignant[184] », pour reprendre le commentaire ému de Ténot qui réagit, dès 1868, aux poursuites judiciaires dont l'article a été la cause.

« Le coup de maillet du 2 décembre[185] !... »

Sous-tendue par une démarche de « revisitation émotionnelle du passé[186] », l'écriture vallésienne ne saurait aborder le revers douloureux du 2 décembre en termes réalistes et même rationnels. Elle file une métaphore corporelle, dont l'expressivité concrète souligne les répercussions individuelles et les séquelles intimes d'un revirement politique. Inaugurant le chapitre IV de l'article qu'il consacre à l'histoire du 2 décembre, en septembre 1868, la formule allégorique du « coup de maillet[187] » est, d'emblée, déterminante. D'après Marx, au « *coup de main*[188] » de Février 1848 répond le « *coup de tête*[189] » de Décembre 1851 : d'une part, l'ancienne société semble attaquée par surprise ; d'autre part, c'est seulement l'État qui « paraît revenir à sa forme la plus ancienne, à la domination, d'une impudente simplicité, du sabre et du goupillon[190] ». Chez Vallès, le coup d'État est proprement assimilé à un coup de marteau dont le choc est ressenti à une échelle

[179] Cf. Arthur Ranc, *Souvenirs, correspondance, 1831-1908*, Paris, E. Cornély, 1913.

[180] « Lettre de Jules Vallès à M. Dansin, professeur d'histoire », art. cité, p. 84.

[181] Cf. V. Hugo, « Troisième journée. Le Massacre », *Œuvres complètes de Victor Hugo. Histoire. Histoire d'un crime : déposition d'un témoin* [1877], Paris, Librairie Ollendorff, 1907, 2 vol., p. 1-68 (Gallica).

[182] « Lettre de Jules Vallès à M. Dansin, professeur d'histoire », art. cité, p. 84.

[183] Eugène Ténot, *Le Siècle*, cité par G. Gille, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 195.

[184] *Ibid*., p. 196.

[185] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1076).

[186] J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*, p. 526-527.

[187] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1076).

[188] K. Marx, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, *op. cit.*, p. 73.

[189] *Id.*

[190] *Id.*

collective et individuelle. La censure compte parmi ses implications les plus désastreuses. Le texte égrène précisément les conséquences palpables de ce changement institutionnel chez les écrivains, penseurs et artistes de la période. Or, c'est une génération dont Vallès se montre partie prenante et solidaire, par l'emploi répété des pronoms personnels « nous » et « on ». Le motif de l'abattage animal dénonce d'abord un phénomène collectif de folie suicidaire et de désespoir massif, dans les années qui ont suivi l'instauration brutale du Second Empire : « Oui, nous fûmes atteints comme le bœuf, au front ; beaucoup sont devenus fous[191]. » Il est question de pathologies à la fois physiques et mentales ayant pu précipiter les individus vers une mort concrète, d'où la réitération de l'expression matérielle « coup de maillet[192] », qui connote des corps, des cœurs et des esprits littéralement assommés. La censure s'avère encore plus mortifère, en tant que facteur de misère matérielle :

> Vendus ou révoltés, ils ont tous été misérables. Voyez comme ils ont vécu et comme ils sont morts ! […]
>
> D'autres voient et entendent encore, mais la misère les a fanés, ridés, vidés ! Que de tombes et de cabanons, que d'affamés et d'agonisants[193] !

Entre ces deux déplorations pathétiques s'insère une énumération de noms propres, à valeur illustrative et emphatique. Elle convoque une multitude de biographies qui ont en commun d'être bornées par des morts prématurées, et relativement récentes, si on les rapporte à la date de l'article. Le peintre et graveur Fauchery s'est exilé vers l'Australie et la Chine avant de mourir en Orient dès 1861. Murger est mort dans une maison de santé en 1861. Jules Viard, l'ancien collaborateur de Proudhon en 1848, est mort dans la misère en 1865. L'ouvrier et chansonnier Charles Gille et l'écrivain Charles Barbara se sont tous les deux suicidés, respectivement en 1856 et en 1866. Baudelaire et Alfred Delvau sont morts en 1867 : endetté et moralement torturé, le premier a subi un malaise qui l'a laissé paralysé et aphasique peu de temps avant de mourir ; le second a été emporté par une forme d'épuisement à l'âge de quarante-deux ans. Quant au littérateur Amédée Rolland[194], il vient tout juste de mourir. Toujours en septembre 1868, Vallès évoque le délabrement physique et intellectuel de Charles Bataille, poète, romancier et ancien figarotier : sourd puis affecté par une maladie cérébrale, il meurt dans un asile deux mois plus tard. Plus malheureux encore que ces hommes qui avaient vingt ans autour de 1845 paraissent ceux qui, comme Vallès, sortaient du lycée vers 1850 :

> Et on leur reproche quelquefois d'avoir la phrase sombre et l'accent irrité !...
>
> Oui, ils ont tous au front un reflet de mélancolie, et du noir dans le sang.
>
> Mais ils ont été la génération la plus maltraitée de l'histoire[195] !...

---

[191] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1076).

[192] *Id.*

[193] *Id.*

[194] Cf. Firmin Maillard, *Les Derniers bohêmes : Henry Murger et son temps* [1874], Bassac, Plein chant, 1995.

[195] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1077).

Ils ont été « vaincus[196] » dès leur entrée dans l'âge adulte, donc immédiatement précipités dans une misère à la fois matérielle, morale et affective. Durant une quinzaine d'années – c'est-à-dire avant que l'Empire se libéralise peu à peu –, ils ont été contraints au silence et à l'isolement. Détail mesquin d'une anecdote révélatrice : certains ont parfois appris par hasard la mort de faim d'un ancien camarade. La mélancolie à l'œuvre dans leurs discours et leurs écrits apparaît donc comme le symptôme prévisible d'une morosité intellectuelle et artistique, trait caractéristique du Second Empire. La « catastrophe de Décembre[197] » n'a pas seulement mis fin au romantisme humanitaire et au messianisme poétique, contribué au discrédit des « grandes figures de la scène culturelle[198] ». Est plus radicalement remise en cause la légitimité de l'artiste à tenir un discours politique et social, surtout s'il est destiné à bouleverser la réalité. C'est l'époque du retrait et de l'exil pour les plus grands d'entre eux, un « "temps de disette et d'abandon" pour les candidats du Livre, surtout ceux qui, comme Jules, sont dépourvus de capital social à faire fructifier, et de capital économique pour survivre[199] ». La censure est d'abord envisagée à travers le point de vue intérieur des premiers concernés, dont le mutisme imposé se matérialise par un ressenti douloureux. En témoigne l'idée de mutilation physique, qui surgit dans l'image de la « paire de lèvres cadenassées[200] », à propos du républicain exilé Louis-Auguste Rogeard, l'un des seuls qui aurait tenté de se rebeller sous l'Empire. Enfin, l'image des blessures corporelles peut évoquer par ricochet une répression concrète, que Vallès a évitée de justesse lors de la tentative parisienne de résistance au coup d'État.

En décembre 1851, une centaine de députés réunis autour d'Odilon Barrot sont en effet arrêtés ; les poches de résistance formées dans les quartiers populaires sont rapidement balayées par l'armée. La répression fait environ trois cents morts, dont le député Baudin, qui essayait de soulever le peuple parisien. Au temps de la censure impériale, Vallès ne peut s'attarder formellement sur ces violences qui ont permis à Louis Bonaparte d'asseoir son coup d'État. Il faut attendre *La Marseillaise* du 2 janvier 1870 pour lire un témoignage bref, mais explicite, sur les modalités de cette répression : « On échappa je ne sais comment à la fusillade et à la transportation. Je dois, pour ma part, un beau cierge à un sergent de ligne, qui me lâcha quand il pouvait me livrer aux bêtes. Sans lui, je ne serais peut-être pas vivant aujourd'hui[201]. » Or, ce souvenir troublé prend place dans le récit circonstancié du soulèvement que Vallès et quelques-uns de ses camarades de lutte ont essayé d'impulser le jour même du 2 décembre 1851, « à neuf heures du matin[202] », dans la capitale :

> [N]ous regardâmes d'abord autour de nous si la foule était nombreuse et décidée. […]

---

[196] *Id.* (p. 1076).

[197] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 119.

[198] *Id.*

[199] *Ibid*., p. 119-120.

[200] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1077).

[201] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1139).

[202] *Id.*

> Nous lûmes vite dans les yeux, et sur les lèvres des hommes en blouse, que nous allions perdre la bataille. Nous déclarâmes qu'il fallait faire son devoir tout de même. Nous le fîmes comme on peut le faire quand les barricades sont rares et qu'on est neuf dans la guerre des rues. Nous avions bien soixante-quinze ans à nous quatre, et nous savions à peine comment on charge un fusil[203].

Bien au-delà de cette tentative ponctuelle de lutte armée, l'écrivain-journaliste de 1868 assimile indirectement les premières années du Second Empire à un « champ » de bataille sur lequel un certain nombre de ses opposants se sont escrimés à ne pas « tomber » et à rester debout[204]. Leur « phrase sombre[205] » se colore d'un « accent irrité[206] », qui évoque le déplacement de leurs combats manqués vers une écriture irréductiblement polémique, en dépit même des ciseaux tranchants d'Anastasie. Si la société héritée du coup d'État les condamne en apparence à l'inaction et à l'aphasie, leurs convictions n'en restent pas moins profondément hostiles au système impérial, d'où le paradoxe d'une dissidence réelle, bien qu'entravée et vaine : « Insoumis, notre vie n'avait point d'horizon ! / Personne ne s'est rendu ; pas un n'a amené son pavillon[207]. » Si « la révolte crie alors par les lèvres de [leurs] blessures[208] », elle se formule moins sous la forme d'une colère manifeste que par les moyens tacites de l'ironie. Ainsi aident-ils leurs lecteurs non pas forcément à voir, mais au moins à entrevoir Décembre[209]. La « génération misérable[210] » issue du coup d'État – dont se revendique Vallès – ne recoupe pas toute une génération républicaine, qui a été « si douloureusement malheureuse[211] » en raison des « hasards de l'histoire[212] », comme Juin 1848. Elle se resserre sur un groupe de républicains « avancés[213] », farouchement opposés au Second Empire. Il s'agit plus précisément du jeune Vallès et de ses proches compagnons de lutte, engagés en faveur de la révolution sociale, parfois présentée comme l'avatar adouci d'un esprit insurrectionnel hérité du blanquisme :

> Ce n'est pas que nous ayons manqué de courage. Je ne le crois pas, sur mon honneur ! Mais le peuple n'écoutait pas le mot que nous disions tout bas, dans les cénacles révolutionnaires : QUI A DU FER A DU PAIN. Nous avons pu jouer notre liberté, point notre vie : passant les uns après les autres, en veste de

---

[203] *Id.*

[204] Cf. J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1076).

[205] *Id.*

[206] *Id.*

[207] *Id*. (p. 1077).

[208] *Id*. (p. 1079).

[209] Pour reprendre la formule « ce qu'il entrevit en décembre » : cf. J. Vallès, « Journal de Sainte-Pélagie », *Paris*, 26 décembre 1868 (Gallica) (p. 1079).

[210] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1139-1140).

[211] « Lettre de Jules Vallès à M. Dansin, professeur d'histoire », art. cité, p. 84.

[212] *Id.* Le terme « hasards » revêt ici le sens ancien de « périls, dangers ».

[213] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 101.

> prison, par Mazas, Sainte-Pélagie et Lambessa, mais ne traversant point le faubourg Antoine, cartouchière au flanc, drapeau rouge en tête[214].

Parmi ces militants courageux d'un activisme républicain, se distinguent – le jour même du coup d'État – des hommes de plume. Le 2 décembre, « Arnould, Chassin, Ranc[215] » se trouvent aux côtés de Vallès, devant les affiches collées par Bonaparte, arrêt de mort scriptural dirigé contre la République. Avant d'être de potentiels hommes d'action, en mesure de réagir très concrètement à l'oppression, ils sont envisagés dans leur fonction de lecteurs prompts et avertis. En témoigne le double sens des verbes de perception visuelle qui scandent le récit de *La Marseillaise*, le 2 janvier 1870 : « nous regardâmes d'abord […] [n]ous lûmes vite[216] […] ». Les individus d'emblée convoqués dans la liste onomastique de Vallès créent un judicieux effet de réverbération militante entre le coup d'État – événement inaugural de l'oppression impériale – et le contexte d'un Empire finissant, en 1870. Arnould et Ranc comptent en effet parmi les collaborateurs à l'équipe rédactionnelle du journal *La Marseillaise*. Leur sagacité de l'époque – dans l'urgence et la confusion du renversement politique – semble réactivée par leur persistance d'opposants à un pouvoir délétère, au sein de ce nouvel organe de la « démocratie radicale[217] ». Or, d'après l'analyse vallésienne, ce décryptage intelligent et pragmatique d'une situation socio-politique doit une partie de son efficacité au rôle d'éclaireur de Rochefort. Avant *La Marseillaise*, sa *Lanterne* a éclairci et enflammé les temps sombres du Second Empire :

> Rochefort est venu ensuite, montrant tout à coup, par la lucarne d'une loi nouvelle, sa face trouée et blanchâtre comme une tête de mort.
>
> Spectre d'une génération ensevelie vivante, il a fait voir que les dents restent dures et que les ongles poussent encore dans la nuit du cimetière[218]…

Pourtant, dès la fin de l'année 1868, *La Lanterne* est poursuivie. Condamné, Rochefort doit s'exiler temporairement en Belgique. Au moment des faits, Vallès souligne ces difficultés, allant jusqu'à déclarer la mort du journal[219]. Une métaphore filée du mort-vivant appuie en filigrane l'idée d'un événement aux conséquences paradoxales : à plus ou moins long terme, le système impérial né du coup d'État féconde et asphyxie en même temps la réflexion, stimule et entrave tout à la fois les combats républicains.

Cette résistance ambigüe et contrastée à l'Empire s'illustre exemplairement dans des passages autobiographiques, et même introspectifs, où Vallès reconstruit sa trajectoire individuelle, en contrepoint du coup d'État. Un tel paradoxe sert pour ainsi dire de caution objective aux hésitations de l'homme, aux fluctuations, voire aux flottements, de l'écrivain-journaliste. Il est le pivot central d'un autoportrait composite et complexe, dont les quatre dernières sections de l'article consacré à

---

[214] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1139-1140).

[215] *Id*. (p. 1139).

[216] *Id*.

[217] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 276.

[218] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1077).

[219] *Id.* (p. 1078).

l'histoire du 2 décembre s'avèrent symptomatiques. Le journaliste du *Courrier de l'intérieur* y fait un usage presque systématique de la première personne du singulier, alors qu'il se contentait dans les pages précédentes d'alterner le pronom « je » avec « on » et « nous », tous les deux analogues. Dans ce passage conclusif, le pronom personnel indéfini n'a le sens d'un « nous » que dans une seule occurrence ; il équivaut plutôt à un « je ». Vallès n'est donc plus un simple protagoniste, qui se démarque dans une communauté d'opposants à l'Empire ; il devient l'unique héros d'un drame en trois actes distincts[220], dont le nœud central reste le 2 Décembre. Premièrement, il relie sa démarche militante au mépris de l'existence dangereuse, détestable et révoltante que « Décembre[221] » lui a faite. Deuxièmement, l'événement n'est plus envisagé dans ses conséquences désastreuses ; Vallès l'érige au contraire en occasion ou possibilité féconde de réévaluer ses propres méthodes de lutte, pour les enrichir :

> [J']ai réfléchi depuis 51 ; j'ai bien changé…
>
> On réfléchit dans la défaite !...
>
> […]
>
> Je jetterais seulement un cri de justice et tiendrais droite la balance, sans jamais faire descendre un des plateaux au souffle d'une colère ou sous le poids d'un glaive[222].

Se pose, dans un troisième temps, l'irréductible problème d'une pratique militante entravée par des obstacles matériels, à commencer par ceux qu'induit la censure journalistique :

> Mais il faut de l'or, beaucoup d'or !... De l'or ? Je ne sais pas seulement si j'aurai du pain à manger demain !
>
> Je suis comme en décembre, sans fusils ni munitions ; sans même un pistolet de quatre sous qui m'aurait éclaté dans la main et fait sauter le poignet.
>
> Ce serait au moins une blessure : on ne peut même pas se faire blesser[223] !...

Là encore, revient explicitement le traumatisme du coup d'État. L'isotopie de l'écrivain combatif puise dans les données concrètes de ce fait passé. L'ethos du militant courageux, mais désemparé, semble donc directement redevable à l'expérience réelle de l'événement, qui le légitime en retour. Or, de même qu'il n'avait pas réussi à empêcher le coup d'État, Vallès se résout désormais à un constat d'échec, d'où la chute très amère de l'article :

> Je m'écarte du champ de bataille.
>
> Cette page que je vais finir, où j'ai laissé aller mes souvenirs et ouvert mon cœur, comme on fait la veille d'un départ, devant ceux qu'on aime, cette page pouvait être la préface d'un journal de combat…

---

[220] Délimités par la typographie.

[221] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1078).

[222] *Id*.

[223] *Id.* (p. 1078-1079).

. . . . . .

> C'est la lettre d'adieu d'un réfractaire : rien qu'une lettre d'adieu, et non un testament, je pense[224]…

Ce faisant, les paroles de 1868 ne sont pas réductibles aux faits et gestes de 1851. L'annonce du désistement et du retrait conserve une puissance subversive, dont étaient dépourvus la contribution avortée de Vallès au soulèvement, son départ de Paris après le plébiscite du 21 décembre, ou encore son internement abusif à Nantes. Dialogiques, voire polyphoniques – dans une acception bakhtinienne –, les mots vallésiens sont en eux-mêmes un moyen de résister au discours monologique, expression de l'idéologie officielle. En témoigne plus subtilement l'exorde de la lettre ouverte que Vallès adresse à son « cher ami[225] » Arthur Arnould, le 17 mars 1870, dans le premier article de *La Rue* refondée :

> C'est toi que j'allais chercher, au début de notre vie, quand je m'étais mis quelque querelle sur les bras, ou que j'avais reçu quelque atout dans une bataille, tu m'as bandé des plaies, arrangé des duels. – C'est avec toi que j'étais le 2 décembre[226].

Les preuves de fraternité qui unissent les combattants du même camp ne permettent-elles pas en définitive de dépasser les pires revers politiques, de surmonter les obstacles impériaux les plus tenaces ? D'une part, le détail de la blessure physique suggère par association la vision du coup d'État comme choc intime, à l'origine d'une « cicatrice dans la psyché de Vallès[227] », « sentie dans la chair vive[228] ». Foncièrement viscérale, l'approche vallésienne diffère sensiblement de *L'Histoire d'un crime* d'Hugo, cette description heure par heure des événements, émaillée d'invectives. Elle n'est pas non plus comparable au *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, où Marx livre une « interprétation magistrale d'une situation complexe et une analyse des facteurs économiques et des conflits de classe[229] ». D'autre part, certaines plaies ont été bandées, signe que le traumatisme peut être en partie résorbé, donc dépassé. En tant que « retour réflexif sur treize années de combat littéraire, et quelques années de combat politique[230] », l'article est moins désespéré qu'il n'y paraît.

---

[224] *Id.* (p. 1079).

[225] J. Vallès, « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise », *La Rue*, 17 mars 1870 (Gallica) (p. 1147).

[226] *Id*.

[227] Frans C. Amelinckx, « L'inscription du Deux Décembre dans l'écriture de Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, mai 1987, n° 4, p. 32.

[228] *Id.*

[229] *Id.*

[230] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1755.

Exutoires individuels et revanches artistiques

Fêtes calendaires

Sous la plume vallésienne, le « coup de maillet » du 2 décembre a frappé toute une génération « au front[1] » et lui a « troublé[2] » le cerveau. Le Second Empire porte donc le sceau d'un désespoir mêlé d'hébétement. Or, à défaut de ne pouvoir renverser de manière durable cet ordre insensé et abêtissant, Vallès a pu s'en libérer temporairement lors d'événements annuels, qu'il érige en échappatoires festives. Son expérience de la foire aux pains d'épices est à cet égard emblématique :

> Je suis allé l'autre soir à la foire aux pains d'épice[s]. De toutes les fêtes publiques […] c'est celle que je préfère, parce qu'on y voit, rangée en cercle, campée dans ses caravanes et ses baraques, toute l'armée des saltimbanques, race ancienne, étrange, et qui m'attire comme m'attirent tous ceux qui se débattent dans la lutte et l'aventure. C'est si bête, la vie par le temps qui court ! On est si gêné partout, que je me tourne avec curiosité vers les existences qui échappent au classement régimentaire, et fuient la règle à travers champs ou le long du ruisseau[3].

La liberté marginale des saltimbanques qui déridents les promeneurs de cette immense foire, au Rond-Point de la barrière du Trône, s'oppose explicitement à la vie « bête » et contrainte du Second Empire. Héritée du Moyen Âge, cette tradition festive aussi appelée « Foire du Trône » connaît un grand succès, qui va encore s'amplifier au début de la Troisième République. En témoigne la couverture médiatique dont elle bénéficie au printemps, lorsque se renouvellent ses nombreuses festivités. En 1865, Vallès est loin d'être le seul à traiter cette actualité, dont *Le Petit Journal* souligne par exemple l'inauguration triomphale, dix jours avant la parution de son article dans *L'Époque* :

> Hier, dès midi, la foule s'acheminait vers le faubourg Saint-Antoine.
>
> C'était le premier jour de la Foire aux pains d'épices. Incontestablement c'est une des plus longues et des plus importantes foires que nous ayons : la consommation énorme qui s'y fait de cette friandise enfantine est incroyable. Puis à part les baraques où s'étalent les nonnettes de Dijon, les sucres de pomme de Rouen, etc., etc., etc., vous avez encore les baraques de jeu qui attirent bien des envieux, et lorsqu'enfin on arrive au rond-point du Trône, on jouit d'un coup d'œil magnifique.

---

[1] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1076).

[2] *Id.*

[3] J. Vallès, « Courrier de Paris. La banque de France », *L'Époque*, 28 avril 1865 (BNF) (p. 707).

> On ne voit plus que des théâtres de toute espèce : chiens savants, femmes à barbe, hercules du Nord et du Midi, guerres du Mexique et d'Italie. Tous ces établissements donnent ensemble et gratis une sérénade dont les principaux instruments sont le trombone et la grosse caisse. Aussi, malgré le plaisir qu'on éprouve, les oreilles n'y tenant plus, on abandonne le champ bruyant de la foire, en cherchant d'autres distractions[4].

Outre le fameux pain d'épices, s'y consomme une multitude foisonnante de friandises, de jeux et d'animations, au diapason d'une ambiance musicale que Rimbaud aurait pu qualifier de « sauvage[5] ». Le lendemain, une note de seconde main insiste sur les exhibitions d'individus et d'objets qui font le propre et la réussite de cette foire, bien au-delà du pain d'épices :

> … Mais ce comestible emmiellé n'est pas le seul attrait de la fête ; il n'est même qu'un prétexte à des exhibitions de saltimbanques, à des installations de chevaux de bois et de chemins de fer circulaires, à des spectacles de lutteurs qui ont transporté notre imagination à la foire de Beaucaire et aux arènes de Nîmes[6].

Dans les deux cas, la description énumérative nivelle les objets, les animaux et les êtres humains. Plus laconique et maniant le paradoxe ironique, le courriériste Henri Rochefort – en première page du *Figaro*, le 23 avril 1865 – réifie lui aussi les forains qui se donnent en spectacle : « La foire aux pains d'épices est une fête annuelle où l'on trouve de tout : des hercules, des géantes, des Albinos, des femmes à barbe, mais où il est impossible de trouver du pain d'épice[7]. » Vallès a pour sa part « l'amour des monstres et des pitres enrhumés[8] ». Il affectionne tout particulièrement ce genre de fêtes suburbaines, qui comptent peut-être parmi « les seules joies de son enfance[9] ». Sous sa plume, la foire aux pains d'épices ne saurait donc se résumer à une accumulation d'éléments disparates ni à une réification des saltimbanques, chers et familiers.

Loin de le lasser ou de le décevoir, la parade bruyante des forains requiert toute son attention et tout son intérêt[10]. Il en est un spectateur captivé, et même saisi. Dans *L'Époque* du 28 avril 1865, il cherche d'abord à recréer littéralement cet « événement dans l'événement » auprès de son lecteur, d'où l'interpellation interrogative, les onomatopées et, plus généralement, une emphase exclamative :

> Les entendez-vous sur les tréteaux ? Le bonisseur aboie, le paillasse glapit ; ils soufflent tous dans le bois, le cuivre et le fer-blanc : *tara ta ta*, *dzing*, *dzing*, *boum*, *boum* !

---

[4] Émile Abraham, « Paris », *Le Petit Journal*, 18 avril 1865 (Gallica).

[5] Voir l'expression « parade sauvage » dans le poème « Parade » des *Illuminations*.

[6] Nestor Roqueplan, *Le Constitutionnel*, cité par Morris, « Paris », *Le Petit Journal*, 19 avril 1865 (Gallica).

[7] H. Rochefort, « Courrier de Paris », *Le Figaro*, 23 avril 1865 (Gallica).

[8] Albert Callet, « Jules Vallès et ses amis. Souvenirs et lettres inédites », *La Nouvelle Revue*, septembre-octobre 1918 (Gallica) (p. 49).

[9] *Id.*

[10] Les parades de ce genre ont précisément vocation à piquer les spectateurs.

> Le saltimbanque sait battre de la caisse en naissant. Il fait des *rra* et des *ffla* avant de dire papa et maman. […]
>
> Il y a ensuite la trompette ! trompette, cornet ou clairon ! n'importe ! pourvu que ce soit une note dans le sabbat, un cri féroce, un bruit sauvage[11] !

En l'occurrence, l'animalisation des saltimbanques ne revient pas à les déshumaniser. Elle permet surtout de déplorer leurs conditions très précaires de vie et de travail, de souligner en retour leurs mérites. Elle appuie en outre l'intensité sonore du spectacle. C'est bien une fascination teintée d'admiration pour ces artistes de « génie[12] » qui l'emporte, dans *Le Figaro* du 20 juillet 1865 :

> LA PARADE
>
> s'agite.
>
> Les gifles volent ! v'lan, v'lan ! Un pitre crie, un autre pleure, le *bonisseur* gourmande, et les coups tombent comme la grêle. C'est un orage de soufflets, une débauche de chaussons ; la musique ronfle, se fâche et geint !
>
> […] ces couleurs, ce bruit, tant de poussière et de tapage, tout appelle l'œil en blessant la rétine, attire l'oreille en la déchirant : on s'arrête, comme saisi, pour assister à la bacchanale…
>
> […] Ils ont des façons de tirer la langue, de se frotter le ventre […] qui arrachent au spectateur un rire à couper les oreilles, et le retiennent, hébété, haletant, jusqu'à la fin de la parade[13].

Dans chaque article – et plus encore dans le second –, le locuteur est comme accaparé et absorbé par l'événement festif, que restitue une écriture à vocation mimétique. Il ne s'agit pas seulement d'un vacarme qui entre par effraction dans la parole vallésienne à travers le discours direct, empli d'onomatopées et de termes désarticulés, dominé par des phrases nominatives et exclamatives. La parade surgit dans le texte par une précipitation brutale, qui augmente sa force d'impression. En témoignent une formule introductive mais nullement introduite – « En parade[14] ! » – et l'isolement en début de ligne du verbe « s'agite[15] », consécutif au sous-titre de la section dédiée à ce défilé humain. Les mots semblent surgir au même rythme que l'action décrite, ce que confirme un recours généralisé à l'emphase et à la parataxe. Dans l'article du 20 juillet, la section que Vallès consacre à la parade immerge le lecteur au cœur d'un *crescendo* dramatique, dont les deux derniers paragraphes sont censés constituer l'apothéose spectaculaire. Mais le récit est interrompu pour laisser place à la section suivante, où il est question de la « CONTRE-CARRE[16] », qui détourne précisément les yeux des badauds vers une manifestation voisine et concurrente. Par

---

[11] J. Vallès, « Courrier de Paris. La banque de France », art. cité (p. 707).

[12] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 529).

[13] *Id*. (p. 528-529).

[14] *Id*. (p. 528).

[15] *Id*. Voir la citation ci-dessus.

[16] *Id*. (p. 530).

des effets de syntaxe et de mise en page, le texte tend là encore à mimer une réalité prolifique, en apparence désordonnée.

Une telle « forme-sens » n'est pas sans rappeler le poème en prose que Baudelaire a intitulé « Le vieux saltimbanque ». Le poète y « absorb[e], sans le vouloir, […] cette atmosphère d'insouciance[17] » de la fête foraine, qui se traduit textuellement par des accumulations, des énumérations, des gradations : « elles piaillaient, beuglaient, hurlaient […] / Tout n'était que lumière, poussière, cris, joie, tumulte ; les uns dépensaient, les autres gagnaient, les uns et les autres également joyeux[18] ». En même temps, il est bien question pour le peuple d'oublier « la douleur et le travail[19] ». Chez Vallès, ces joies populaires viennent également du « besoin de se distraire qui hante les travailleurs asservis[20] ». Ni le poète ni le journaliste n'omettent l'envers de ce décor éblouissant ; c'est pourquoi ils se focalisent aussi sur le sort malheureux des saltimbanques observés. Toutefois, leur optique idéologique diffère sensiblement. D'un côté, Baudelaire déplace son regard vers un saltimbanque déliquescent et délaissé, « muet et immobile[21] ». Séparé de la foule, ce dernier devient une projection du poète, hanté par l'échec, dans sa quête de l'idéal. De l'autre côté, Vallès retient l'événement-exutoire que reste malgré tout la parade : vieux, pauvres et malmenés, ses saltimbanques n'en apparaissent pas moins actifs et énergiques. Même si elle est à bien des égards un microcosme des servitudes et des misères sociales, leur parade « sans queue ni tête[22] » devient – plus encore que chez Baudelaire – un « jubilé populaire[23] ». Contrairement au poète, le journaliste recourt d'ailleurs au présent de narration : il fait le choix d'une « écriture de l'intensité[24] », centrée sur l'instantanéité du présent, dont Bachelard prône l'importance et la force[25]. Sur un fond de plaisanteries et de grimaces, cette « bacchanale[26] » se rapproche des mardi-gras joyeux de province, auxquels l'enfant Vallès s'est volontiers mêlé une vingtaine d'années auparavant :

> Nous nous étions, une fois, je me souviens, déguisés en maîtres d'école, nous avions un mannequin qu'on fouettait à outrance. C'était le derrière d'un écolier, mais le visage de notre magister.

---

[17] C. Baudelaire, « XIV. Le vieux saltimbanque », *Petits poèmes en prose (Le Spleen de Paris)* [1855], Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 67.

[18] *Ibid*., p. 67-68.

[19] *Ibid*., p. 67.

[20] Albert Callet, « Jules Vallès et ses amis. Souvenirs et lettres inédites », art. cité (p. 49).

[21] C. Baudelaire, « XIV. Le vieux saltimbanque », poème cité, p. 68.

[22] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 529).

[23] C. Baudelaire, « XIV. Le vieux saltimbanque », poème cité, p. 67.

[24] T. Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, *op. cit.*, p. 136.

[25] Gaston Bachelard, *L'Intuition de l'instant*, cité par *id*.

[26] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 529).

> On se reconnaissant d'un char à l'autre : il y avait des haltes aux portes des maisons amies, et nous trinquions, enfants et femmes, vieux et jeunes, avec un petit vin blanc du pays[27] !

S'opère un renversement ponctuel des valeurs et des hiérarchies sociales, scolaires, générationnelles[28]. L'adulte de 1866 regrette donc la régression des festivités et le fait qu'on ne brûle même plus Carnaval. Ces fêtes populaires sont le vecteur potentiel d'un mélange régénérant et d'une égalité salvatrice entre les individus, sans que soient occultées pour autant la sombre réalité et les structures rigides qu'elles recouvrent temporairement. Sous ses nombreux masques, l'événement carnavalesque dévoile un peu plus l'« esprit d'anarchie[29] » et le penchant pour l'action libertaire qui anime un journaliste « fauteur de désordre[30] ». À cet égard, il peut être comparé à la Saint-Gilles, cette quasi-« Fronde[31] » dont Vallès enfant soignait et goûtait les préparatifs, dans une atmosphère presque insurrectionnelle, comme le souligne une évocation mi-amusée, mi-nostalgique : « je taillais des sabres, je faisais de la poudre […] assez pour faire sauter la ville[32] ».

Le carnaval vallésien rappelle encore davantage les fêtes païennes des Bacchanales et des Lupercales. Il se départ tout à fait de la religiosité traditionnellement attachée à ces derniers jours précédant le carême, période qui commence en principe le quarantième jour avant Pâques, et durant laquelle règnent des interdictions alimentaires mais aussi sexuelles. Il repose avant tout sur des pratiques populaires, qui chevauchent la « précision[33] » du calendrier chrétien et la « rigidité[34] » de ses observances. Au fond, Vallès reprend et radicalise une forme de

---

[27] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 14 février 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[28] Cf. M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, *op. cit.*

[29] R. Bellet, « Jules Vallès critique de l'État », art. cité, p. 63. Dans un tout autre esprit, *Le Petit Journal* du 10 février 1866 (Gallica) énumère les mesures d'ordre à observer pendant les divertissements du carnaval, en restituant les articles d'une ordonnance affichée par la préfecture de police. Voir aussi *Les Misérables* de Victor Hugo, où le carnaval strictement encadré n'est plus qu'un faux-semblant.

[30] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 105. Sur les liens entre la fête, notamment carnavalesque, et la révolution, voir notamment J. Ehrard et Paul Viallaneix (éd.), *Les Fêtes de la révolution : colloque de Clermont-Ferrand (juin 1974)*, Paris, Société des études robespierristes, 1977.

[31] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 6 décembre 1865 (BNF) (p. 670).

[32] *Id.* (p. 670-671).

[33] A. Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain. Tome premier. III. Les Cérémonies périodiques cycliques et saisonnières. 1. Carnaval – Carême – Pâques*, Paris, A. et J. Picard, 1947, p. 869.

[34] *Id.*

« laïcisation[35] » du Carnaval, qui concerne aussi Pâques[36]. Cette autre fête, l'une des plus importantes de la liturgie chrétienne, fait l'objet d'un chapitre dans la section que l'auteur de *La Rue* consacre à ses « Souvenirs ». Vallès n'occulte en rien sa composante religieuse, mais il la tient savamment à distance par un double prisme, tragi-comique. D'une part, il détaille la commémoration des « trois jours saints[37] », très effrayante pour l'enfant qu'il était. Il campe d'abord le décor éminemment funèbre des églises, où les tapis rouges peuvent évoquer des « traînées de sang[38] », et où grouillent parfois de vrais insectes. Puis il déroule un cérémonial provincial, qui redouble de créativité pour rappeler et commémorer la passion de Jésus. Le spectacle liturgique semble être un art de la surenchère sinistre. La procession du soir se déroule dans une atmosphère encore plus terrifiante, appuyée par des chants et des mélodies lugubres. En somme, il s'agit d'une « tragédie chrétienne[39] », dont l'horreur a laissé de très fortes « impressions[40] » dans l'esprit du jeune Vallès. Toutefois, le texte s'intéresse davantage au décorum du rite qu'à ses enjeux symboliques, à son aspect extérieur qu'à ses significations profondes. Bien plus, le locuteur[41] sape subtilement le sérieux tragique de Pâques à travers une succession de détails risibles. Les effets de la cérémonie sur l'enfant sont en partie contre-productifs dans la mesure où l'adulte concède avoir envié « le supplice de Jésus au lieu d'admirer son courage[42] ». Il semble en outre que sa vieille tante ait pris un « plaisir » sadique à l'entretenir dans un « doute infernal et mystique ». Son influence est elle aussi relativisée puisque le narrateur se met à douter dès l'enfance : il lui apparaît en particulier que les pénitents ne doivent pas être de vrais « pécheurs du purgatoire ». De manière emblématique, la représentation d'un opéra-comique vient amplifier son scepticisme : la mise en abyme révèle l'extrême théâtralité qui fait le propre de cette fête religieuse. Par ailleurs, l'écrivain démystificateur rabaisse la sacralité à une réalité prosaïque, pourvue de connotations burlesques. L'un des protagonistes de la procession est incarné par « quelque boulanger du coin, rouge et

---

[35] Claude Gaignebet, *Le Carnaval : essais de mythologie populaire*, Paris, Payot, 1974, p. 56. Le terme doit cependant être utilisé avec précaution puisque, d'une certaine manière, le grand désordre du carnaval n'a pu être vraiment contrôlé et assimilé par l'Église : « elle n'a jamais pu empêcher les réjouissances du carnaval ; et même la vertu la plus austère, la dévotion la plus exacte a peine à ne pas s'égayer un peu ces jours-là, depuis le sceptre jusqu'à la houlette ». Cf. Jean-François de La Croix, *Dictionnaire historique des cultes religieux* [1770], Versailles, J.-A. Lebel, 1820, p. 366.

[36] Cf. Henri Boiraud, « Congés et vacances de 1848 à 1870 », *Contribution à l'étude historique des congés et des vacances scolaires en France du Moyen Âge à 1914*, Paris, J. Vrin, 1971, p. 229-232. Il est question d'une « laïcisation du congé de Pâques », désormais accordé pour des motifs scolaires et familiaux, et dont la durée s'allonge « au détriment des petits congés d'origine religieuse qui jalonnaient l'année » : cf. *ibid*., p. 232.

[37] J. Vallès, « Pâques », art. cité, p. 689.

[38] *Id.*

[39] *Ibid*., p. 691.

[40] *Ibid*., p. 689.

[41] Cf. O. Ducrot, *Le Dire et le Dit*, *op. cit*., p. 210.

[42] J. Vallès, « Pâques », art. cité, p. 690. Les trois citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

gras[43] », que les enfants admirent. Le nombre des compagnies religieuses qui défilent paraît excessif ; il appelle une forme de lassitude, d'où le « etc. etc.[44] » Enfin, dans les derniers paragraphes, l'ultime tragédie de la crucifixion est envisagée comme une supercherie théâtrale, où les acteurs déteignent comiquement sur les rôles qu'ils incarnent. Ainsi, « Jésus sert de compère[45] » auprès d'un « marchand d'éponges[46] » : le détail biblique de l'éponge imbibée de vinaigre perd sa fonction tragique ; il devient une vulgaire marchandise parmi d'autres. En définitive, le journaliste adulte tourne en dérision la naïveté impressionnable de son esprit enfantin face aux mystifications de Pâques. Le temps de cette illusion festive, le jeune Vallès est transporté dans une tout autre réalité, qui n'est en même temps qu'un leurre d'exutoire, et qui manque sa supposée catharsis. Pâques n'en constitue pas moins une échappée heureuse, en dehors d'un quotidien éprouvant. À la déploration emphatique d'une peur puérile – « Pourtant, comme on était poltron[47] ! » – répond un constat exclamatif sur le repos et l'évasion que permettent les cloches de Pâques : « Mais voici dix jours de vacance[48] ! » L'isolement dans la page de ces deux phrases a valeur d'insistance et crée entre elles un effet d'écho significatif. En réalité, les « trois jours saints » sont englobés, et comme dépassés, par la temporalité plus large des dix journées de vacances printanières, dont le texte de mars 1866 restitue et goûte la saveur, avec un lyrisme qui n'est pas dépourvu d'ironie :

> Oh ! quand arrivait le vendredi saint, je me rappelle avec quelle joie furieuse je remerciais Notre-Seigneur d'être mort juste au commencement du printemps, pour me permettre d'aller écouter les oiseaux qui s'essayaient dans les arbres de notre jardin, comme les musiciens s'essayent à l'orchestre, passent la colophane, grattent de l'archet, quand on va commencer la pièce[49] !

L'événement religieux est partiellement désacralisé mais aussi revitalisé à travers une escapade champêtre. Cet extrait presque inaugural résonne avec le début d'un article de Vallès consacré au dimanche des Rameaux, dans *L'Événement* du 25 mars 1866, soit quelques jours avant l'écriture d'un premier texte sur Pâques[50] : « Je me souviens quelle douce fête c'était au village ! et il n'était pas un paysan qui n'attachât au front de sa maison le scapulaire arraché aux champs[51]. » Mais les cueillettes massives de buis pour fournir les grandes villes sont perçues d'une

---

[43] *Ibid*., p. 691.

[44] *Id.*

[45] *Ibid*., p. 692.

[46] *Id.*

[47] *Ibid*., p. 690.

[48] *Ibid*., p. 688.

[49] *Id.*

[50] Rappelons que Vallès avait écrit un article intitulé « La Semaine sainte », qui devait paraître dans *L'Événement* du 29 mars 1866. Le texte ne fut pas publié et il fut remplacé par un article de Daniel Bernard sur Louis Veuillot. Comme l'écrit Roger Bellet, il représentait sans doute « une fête de Pâques trop populaire et un Jésus trop "compère", digne des soties du Moyen Âge ». (cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1510). Le chapitre de *La Rue* en reprend probablement l'essentiel.

[51] J. Vallès, « Au hasard », *L'Événement*, 25 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

manière plus négative : s'esquisse ainsi la critique d'une marchandise prétendument bénie. Quoi qu'il en soit, dans les deux textes, seuls les plaisirs d'une nature champêtre – écouter le chant des oiseaux ; cueillir des rameaux – semblent finalement alléger la lourdeur du rituel liturgique. Les sensations rurales ravivent pour ainsi dire la saveur et le sens de ces événements calendaires, reconnectés aux préoccupations concrètes de la vie réelle.

Les « cérémonies agraires[52] » des vendanges sont à ce titre un événement exemplaire. Elles permettent aux individus de se regrouper et de se rapprocher pour accomplir – jovialement, fraternellement – un travail manuel dont le plaisir provient entre autres d'une grande proximité avec leur environnement naturel :

> J'ai toujours voulu voir les vendanges ; tout jeune, c'était mon rêve ! Partir de grand matin avec la famille, arriver en bande à la vigne, et là, sous le soleil, pendant dix heures, travailler des dents et des mains, en compagnie des petites voisines, […] qui s'amusaient […] à barbouiller du jus des grappes la figure de leurs compagnons de douze ans ! Jamais ni Dieu ni le proviseur ne me permirent d'assister à la fête. J'étais ou privé de sortie, ou retenu à la maison par des hasards malheureux, et ces demoiselles s'en allaient sans moi dans la carriole qui les portait à deux lieues de la ville, sur les bords frais de la rivière, au pied des coteaux joyeux[53] !

Cet extrait du 1er novembre 1857 reprend un *topos* journalistique de l'époque : la presse automnale a coutume d'évoquer la « saison des vendanges et des chasses[54] ». En témoigne la formule inaugurale, figée en proverbe : « Adieu paniers ! vendanges sont faites[55] ! » À bien des égards, une rhétorique du lieu commun empiète sur l'authenticité supposée du souvenir personnel : il peut s'agir d'une rusticité de convention. D'ailleurs, les paysages d'une enfance passée vers Le Puy et Saint-Étienne sont plutôt des prairies ou des montagnes que des coteaux et des vignobles[56]. Vallès répète une parole collective, dont l'écho se dédouble même au sein de sa propre production : son discours de 1857 ressurgit par des termes similaires, voire redondants, dans l'un de ses articles pour *L'Époque*, en 1865. L'exclamation inaugurale est reprise mot pour mot, seulement déplacée à la fin du propos. Elle est le pendant d'un autre dicton très courant, sur le modèle : « Bonjour, paniers ! Les vendanges se font[57]. » Mais, dans les deux textes, elle signale moins la satisfaction du travail accompli que le regret des « vendanges manquées[58] ». Ces réjouissances champêtres sont effectivement un idéal inaccessible, voire un

---

[52] A. Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain. Tome premier. III*, *op. cit.*, p. 834.

[53] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 86).

[54] Cf. notamment Émile Solier, « Correspondance », *Le Figaro*, 1er octobre 1857 (Gallica).

[55] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 86). C'est un proverbe très courant à l'époque, notamment dans le langage journalistique (en témoignent ses nombreuses occurrences sur Gallica).

[56] Ils évoquent davantage « la Touraine et la Loire de Rabelais », proches de Nantes. Cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1221.

[57] Pour ne prendre qu'un exemple parmi tant d'autres, seulement entre 1855 et 1860 : cf. [Auteur inconnu car page manquante], « Échos de Paris », *Le Figaro*, 12 octobre 1856 (Gallica).

[58] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 2 août 1865 (BNF) (p. 782).

« paradis perdu », pour le journaliste de 1857 et de 1865, qui n'a jamais pu y participer ni même y assister. Néanmoins, dans ce registre précis de l'inassouvissement, Vallès s'approprie un sujet rebattu et transforme le « scénario saisonnier[59] » en événement à part entière. Le récit « qualifie d'événement ce qui pourrait n'être au départ qu'une simple occurrence[60] ». Non seulement les vendanges sont commémorées à deux reprises dans sa production journalistique, mais elles sont perçues en elles-mêmes comme une double « fête[61] », donc deviennent la « fête d'automne[62] » par excellence. Salubre et sublime découronnement des ceps, la récolte est en effet redoublée par un « grand repas[63] », que Vallès imagine débridé, bon enfant et unanimement gai : « On chante du Béranger, on trinque et l'on retrinque. Oh ! tous ces jeux d'enfants, ces joies naïves, ces plaisirs du premier âge, que tout cela est doux et consolant, et qu'il fait bon s'oublier ainsi, au lendemain des jours mauvais[64] ! » L'écrivain-journaliste de 1857 aspire à une fête des sens[65] – excessivement féconde –, d'où sa projection métaphorique d'un mélange entre l'encre et le vin : « J'irai, l'an prochain, aux vendanges, et, pour faire mousser ma chronique, je mettrai du vin dans mon écritoire[66]. » Huit ans plus tard, en 1865, l'événement rêvé ne s'est toujours pas concrétisé ; persiste donc un fantasme que seule une imagination et une écriture aiguisées peuvent recréer : « Je devine leurs joies, leurs transes, et je ne les ai jamais senties[67] ! » Vallès privilégie la réussite d'une pratique rituelle, qui s'avère une échappée positive hors d'un quotidien contraignant, voire douloureux, – d'où les motifs explicites de l'oubli et de la transe – sans pour autant rompre avec les impératifs terrestres et matériels. Sa convivialité ancestrale[68], populaire et folklorique en fait même à certains égards l'antithèse implicite de ces « fêtes de l'industrie déchaînée[69] » – ou « fêtes de la bourgeoisie […] immobiles[70] » – que sont les expositions universelles, à partir de 1855. Elles s'opposent en outre aux fêtes londoniennes du samedi soir, dont Vallès a été directement témoin et qu'il décrit

---

[59] A. Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain. Tome premier. VI. Les Cérémonies périodiques cycliques et saisonnières. 4. Les Cérémonies agricoles et pastorales de l'automne*, Paris, A. et J. Picard, 1953, p. 2610.

[60] Pascale Quincy-Lefebvre, « Histoire sensible, temps et événement : la première communion (1850-1950) », dans *L'Événement : formes et figures*, *op. cit.*, p. 113.

[61] Le mot est formellement utilisé à deux reprises dans la chronique du *Présent* : cf. J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 86 et 87).

[62] *Id.* (p. 87).

[63] *Id.*

[64] *Id.*

[65] Le mot peut aussi être entendu au figuré, comme un synonyme de « joie, plaisir ». Cf. « Fête », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, *op. cit.*, t. 10, p. 283.

[66] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 87).

[67] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 2 août 1865 (BNF) (p. 781).

[68] Voir la double référence à Homère.

[69] Jean Duvignaud, *Fêtes et civilisations*, Genève, Weber, 1973, p. 131.

[70] *Ibid*., p. 132.

pour *L'Époque* du 6 septembre 1865[71]. Dans le quartier de White Chapel, la « fête agitée, fiévreuse[72] » est en réalité une « débauche cruelle et triste[73] », dont les vapeurs d'ivresse qu'exhalent l'ale ou le gin contrastent avec l'ivresse « rose[74] » du vin français. Aux antipodes des vendanges, il s'agit d'une actualisation sordide de la fête, à laquelle le chroniqueur-reporter aurait visiblement préféré ne pas assister. Mais il profite aussi de l'occasion pour exalter, en contrepoint, les rires et les chants des cabarets parisiens, qu'il a lui-même fréquentés[75] : « La soirée se passe bruyante et gaie, et la famille revient, le chapeau de travers, le gilet déboutonné, avec des enfants à califourchon sur le cou, des bouquets aux mains, des branches vertes sur l'épaule, les rubans flottent derrière au vent du soir[76] […]. » Le renversement de l'ordre vestimentaire, associé à des sensations végétales, rappelle les souvenirs heureux de mardi-gras ou le festin rêvé des vendanges. Dans ce cas, c'est encore moins une date ou une période instituée par le calendrier que l'intensité joyeuse de l'instant qui fait événement.

L'élan vital du voyage

Le « tumulte[77] » sourd du samedi londonien entre en contradiction flagrante avec les voix claironnantes des fêtes françaises, qu'elles soient rurales ou urbaines[78]. En vertu d'un paradoxe fécond, l'écriture vallésienne oppose, d'une part, l'illusion d'une fête qu'il a indirectement expérimentée et, d'autre part, la réalité tangible de festivités projetées à travers autrui, voire essentiellement fantasmées. Semblable à un « bal d'aliénés dans un hospice[79] », la fête londonienne n'est qu'un leurre : les miséreux n'abandonnent pas leur tristesse quotidienne ; ils la noient seulement dans l'alcool. C'est « l'agitation sans la joie[80] ». Dans les cabarets parisiens au contraire, le vin coule « pour donner l'espérance et non pour tuer le désespoir[81] ». Lors des vendanges, « [t]out le monde est content[82] ». À la question de savoir s'il s'agit d'une

---

[71] Soit dans le même journal et à la même époque que le deuxième article où il est question des vendanges.

[72] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 544).

[73] *Id.*

[74] *Id.* (p. 545).

[75] Cf. notamment J. Vallès, « Paris. Les chanteurs ambulants », *L'Événement*, 28 février 1866 (BNF) (p. 740) : « Pour moi, […] j'avoue que ces chanteuses des rues m'ont fait plus d'une fois rêver et me souvenir […]. »

[76] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 545).

[77] *Id.* (p. 544).

[78] Cette opposition entre Londres et Paris, entre la France et l'Angleterre, sera largement développée dans le recueil d'articles *La Rue à Londres*.

[79] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 544). Vallès file la « métaphore » en réutilisant le terme « bal » au début du paragraphe suivant.

[80] *Id*.

[81] *Id.* (p. 545).

[82] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er novembre 1857 (BNF) (p. 87).

« fête bien heureuse[83] » ou d'une « fête aussi joyeuse qu'on le dit[84] » – c'est-à-dire à l'interrogation des émotions positives qui sous-tendent en profondeur la célébration du vin – le texte répond par l'affirmative. S'esquisse par là une distinction essentielle entre la « consolation[85] » humiliante, d'un côté, et le fait salutaire de « s'oublier[86] », de l'autre. Quoi qu'il en soit, la fête s'évalue à l'aune des sentiments qu'éprouvent ses protagonistes, sur une échelle reliant la tristesse à la joie. L'écrivain-journaliste se projette à travers des émotions individuelles, qui lui servent de « (contre-)miroirs ». De surcroît, les perceptions elles-mêmes font l'événement : le philosophe Whitehead parle d'événement percevant et se réfère à la physique quantique où « un objet ne prend forme, ne s'actualise dans le temps et l'espace que s'il est observé[87] ». Autrement dit, le « statut d'événement se nourrit du lien sensoriel, émotionnel, psychologique qui unit l'événement au sujet qui le perçoit[88] ». Cette définition affective de l'événement est patente chez Vallès, mais d'une manière qui lui est propre. Les traumatismes collectifs de sa jeunesse, à commencer par Juin 1848 et Décembre 1851, recèlent sans doute pour lui un potentiel « d'accroissement de connaissance[89] ». À long terme, les « gains historiques de connaissance[90] » bénéficient en effet plutôt aux vaincus qu'aux vainqueurs. Toutefois, les événements qui s'avèrent fondateurs et libérateurs à une échelle plus strictement individuelle s'inscrivent moins dans le domaine de la réflexion que dans celui de l'émotion, y compris avec la distance que permet le recul temporel[91]. S'ils acquièrent un pouvoir herméneutique, ce n'est pas à proprement parler en tant que « source[s] de sens[92] », mais dans la mesure où la « transaction avec l'événement constitue une expérience[93] ». Ce genre d'expérience fait advenir le sujet à lui-même[94] et révèle un peu plus l'écrivain à ses lecteurs. Or, il arrive que cette « traversée[95] » soit littéralement sous-tendue par un trajet dans l'espace. En l'occurrence, Vallès attribue une large part de ses émotions positives à l'événement de sa propre « mise en mouvement[96] », à la fois concrète et symbolique, d'où l'intérêt spécifique qu'il porte à ses souvenirs de voyage.

---

[83] *Id*.

[84] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 2 août 1865 (BNF) (p. 781).

[85] « White Chapel se console la veille du dimanche de ses douleurs muettes de la semaine […]. » Cf. J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865 (BNF) (p. 544).

[86] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 2 août 1865 (BNF) (p. 781).

[87] « Introduction », *Pensée plurielle*, *op. cit.*, p. 8.

[88] P. Quincy-Lefebvre, « Histoire sensible, temps et événement : la première communion (1850-1950) », art. cité, p. 115.

[89] R. Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, *op. cit.*, p. 324.

[90] L. Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », art. cité, p. 204.

[91] Et quand bien même les sensations peuvent générer et féconder la pensée. En la matière, Vallès peut être qualifié de « sensualiste ».

[92] L. Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », art. cité, p. 186.

[93] *Id.*

[94] Cf. C. Romano, *L'Événement et le Monde*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

[95] L. Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », art. cité, p. 199.

[96] Conformément à l'étymologie du terme *émouvoir*.

Si la fête revêt un sens négatif au sujet de la débauche londonienne, Vallès lui confère une acception très explicitement méliorative pour évoquer certaines de ses escapades dans la campagne française. Il ne s'agit pas de « fêtes » au sens restreint du terme, mais l'écrivain-journaliste file la métaphore festive pour mettre en valeur et embellir ses émotions d'antan. Honorée en première page du journal *L'Événement*, la « fête[97] » est alors synonyme d'un plaisir qui peut être « fiévreux[98] ». C'est très clairement le cas dans un article que Vallès consacre à l'un de ses voyages dans la campagne parisienne, le 5 mars 1866. Il s'est rendu à Bougival la veille ; l'excursion relève donc d'une réalité proche et tangible. Mais il ne l'inscrit pas moins dans l'univers du « rêve[99] ». Dans une veine rousseauiste que confirmeront les scènes types d'une nature heureuse et libératrice de *L'Enfant*, le souvenir équivaut également au souhait intarissable de sensations rurales : « [C]ourir […] à travers champs, le long des rivières, entendre chanter l'eau du moulin, écouter gémir les arbres, regarder monter la fumée blanche du matin et la fumée grise du soir[100] ! » Seul compte, ou presque, le fait de « voir la campagne[101] » ; et les sensations visuelles, éprouvées depuis le wagon de train, sont à elles seules revigorantes. Bougival annonce Boulogne, que Vallès se réjouit de découvrir au lever du jour, après avoir quitté Paris pour Londres, en août 1865. Le voyage à Bougival s'est certes reproduit dans le temps, d'où l'imparfait d'habitude, un présent à valeur de vérité générale et des « souvenirs[102] » au pluriel. Mais la répétition autorise un renouvellement perpétuel, conformément au principe deleuzien de la différence : « on ne recommence jamais, mais en repassant par ce qui a été, il est toujours possible de commencer[103] ». L'habillement neigeux du paysage sous le soleil ponctuel de midi va jusqu'à engendrer chez l'observateur-promeneur un brusque et complet dépaysement géographique : « Je fus ébloui comme un voyageur au milieu du désert[104] ! » Ce saisissement a partie liée avec une forme de sublime, « poésie robuste de la nature[105] », que souligne la comparaison du souvenir à une pierre précieuse et que confirme – dans un registre plus sombre – l'effet poignant

---

[97] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 702) et « [Sans titre] », *L'Événement*, 9 mars 1866 (BNF) (p. 687).

[98] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 702).

[99] *Id.*

[100] *Id.* (p. 702-703).

[101] *Id.* (p. 704).

[102] *Id.* (p. 703). Roger Bellet précise que Vallès a souvent séjourné à Bougival en 1866 : cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1516.

[103] Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, *op. cit.*, p. 15.

[104] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 703).

[105] Vallès utilise cette expression au sujet des paysages de Boulogne aperçus durant son voyage à Londres. Dans ce cas, le registre sublime contribue à une sacralisation de la nature : « [L]e soleil, comme un ostensoir d'or fin, jetait ses rayons dans le ciel ; et de chaque côté du train les prairies se déroulaient vertes et fraîches, couronnées d'une auréole de vapeurs blanches. […] Je sentais mieux que jamais, à ce moment, qu'il n'y a de vraiment grand et de sûrement immortel que cette vie du sol où, dans la poussière, le fumier, le sang, la boue, poussent les fleurs, les hommes, les bœufs, les arbres ! » Cf. J. Vallès, « Causerie, Londres, 6 août 1865 », *L'Époque*, 9 août 1865 (BNF) (p. 782-783).

d'un cri d'oiseau, « grand comme la douleur[106] ». Vallès recycle en plus le *topos* romantique d'un espace de liberté propice à la méditation littéraire : « Et pourtant comme la pensée court devant soi à l'aise ! L'espace est libre pour le rêve mélancolique et joyeux[107]. » Or, le vagabondage poétique est favorable à l'éclosion du sentiment amoureux[108]. De manière symptomatique, les « petites fleurs jaunes[109] » qui bordent le ruisseau de Chaudeyrolles réfléchissent, dans une autre couleur, les chers bouquets de violettes qui ornent le texte vallésien[110]. Dans le sillage de Nerval[111], l'auteur de *La Rue* revient sur certaines de leurs cueillettes émues, du côté de Verrières ou de Vélizy. Favorables à l'aventure sentimentale, proches de l'idylle, ces échappées belles – même dramatiquement éphémères – laissent à Vallès un souvenir impérissable, qui contribue à expliquer le leitmotiv chatoyant des bouquetières dans le reste de sa production :

> Je me souvenais toujours des violettes […].
>
> Il ne me reste aujourd'hui de ma peine qu'un souvenir doux comme le parfum des fleurs volées ; et ces violettes au coin des rues ne me rappellent que des joies[112].

Quant à la promenade à Bougival, elle devient inoubliable ne serait-ce que par la place que lui accorde Vallès : un article intégral dans un livre plutôt centré sur la capitale. Cette partie de campagne devient donc un « voyage[113] » à part entière, et même un « grand voyage[114] », comme l'explicitent les première et dernière phrases du texte.

Dans ces conditions, même les excursions les moins lointaines, depuis la petite ville vers la campagne des alentours, peuvent faire événement. Bien au-delà d'un écho à la fameuse « fête des blanchisseuses[115] », les jours de lessive qui ont ponctué l'enfance de Vallès sont envisagés comme une « fête des sens », joyeuse et libératrice. Là encore, l'événement se répète, à raison d'une fois par an, d'où l'imparfait associé au pluriel : « c'était fête les jours de lessive[116]. » Mais au creux

---

[106] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 704).

[107] *Id.* (p. 705).

[108] Voir ci-dessus les vers d'Auguste Barbier, peut-être apocryphes mais au contenu significatif.

[109] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 705).

[110] Quelques lignes auparavant, Vallès arrache des violettes « à moitié mortes » : cf. *id.* (p. 703).

[111] Le début de l'article originel de *L'Événement*, qui n'a pas été repris dans *La Rue*, se réfère à la romance d'un « grand poète », qui est très certainement Gérard de Nerval.

[112] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 février 1866 (BNF) (p. 674-675). Il semble même que l'amour vallésien ne puisse vraiment éclore qu'au milieu des fleurs. Cf. J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 6 décembre 1865 (BNF) : « Mon cœur se gonfla dans l'extase et je crus – est-ce qu'il vous en souvient, madame ? – que j'allais mourir. / Il y avait près de nous des plants d'œillets, d'où s'échappait l'ivresse : vous arrachâtes une fleur… Je la respire encore ! Le souvenir de cette heure chaude court en moi comme un frisson d'amour. »

[113] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 702).

[114] *Id*. (p. 702 et 706).

[115] Le début de l'article originel du 9 mars 1866 est consacré, après un rappel de la réception à l'Académie française de Prévost-Paradol, à la fête parisienne des blanchisseuses.

[116] J. Vallès, « [Sans titre] », art. cité (p. 687).

du rituel surgit bel et bien le renouveau puisqu'à l'issue des tâches domestiques, la gaieté « rena[ît] de ses cendres[117] ». La blancheur éclatante de la neige revêt ici une signification symbolique : elle allégorise l'essence même du rite de purification. Ce faisant, l'écriture est un moyen de revivre en imagination les sensations délicieuses de ce qui constitue une échappée collective, et plus précisément familiale, à l'instar des vendanges :

> On partait alors pour la rivière, et sur l'herbe verte on étendait le linge blanc ; on venait de temps en temps jeter des gouttes d'eau comme des perles, et le soleil éclairait cette neige dont les flocons s'agitaient au vent.
>
> Toute la famille était là : grands-parents, petites cousines. On riait et l'on se battait ; vers midi, on s'asseyait autour d'un gigot froid ou d'une daube, et l'on mangeait avec un appétit du ciel. On laissait l'eau dans la rivière, et l'on buvait, pour cette fois-là, du vin pur[118].

Le texte relève alors de ces « revies[119] » qui forment pour ainsi dire un « second voyage[120] », version probablement idéalisée de la réalité. À la convivialité des rapprochements, des rires, du festin et des jeux succède l'exercice d'une liberté suprême qui consiste à imiter les poissons « qu'on n'attrape pas[121] » lors de la baignade enfantine. En définitive, la coutume doit son événementialité à cette conjonction gracieuse de joie et de liberté, bien plus qu'à sa singularité annuelle. « En province, la lessive, c'est un événement[122] », affirme, en 1882, le narrateur d'*Une histoire sans nom*, roman dont les « grandes lessives[123] » de printemps se déroulent dans la Loire. Cependant, là où le récit de Barbey d'Aurevilly détaille les contours d'un protocole solennel et presque mécanique, Vallès retrace « de l'intérieur[124] » le souvenir très personnel d'une communion affective avec les éléments naturels.

À l'instar du « grand voyage » à Bougival, le jour de la « grande lessive » acquiert épaisseur et plénitude ; Vallès insiste à dessein sur la fatigue ressentie lors du retour en ville[125]. Mais c'est un état paradoxalement reconstituant qui permet

---

[117] *Id.*

[118] *Id.*

[119] Cf. Nicolas-Edme Rétif de La Bretonne, *Les Revies* [1969], Oxford, Voltaire Foundation, 2006.

[120] Philippe Antoine, *Quand le voyage devient promenade : écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2011, p. 161.

[121] J. Vallès, « [Sans titre] », art. cité (p. 687).

[122] J. Barbey d'Aurevilly, *Une histoire sans nom* [1882], *Œuvres romanesques complètes. II* [1966], textes présentés, établis et annotés par Jacques Petit, Paris, Gallimard, 1989, p. 285.

[123] *Ibid*., p. 286.

[124] Pour reprendre l'idée de Charles Péguy selon laquelle « la mémoire a le pouvoir de connaître de l'intérieur » : « Son mode de connaissance est une connaissance métaphysique, au niveau de l'être, tandis que l'histoire en reste à une connaissance livresque sous couleur de savoir scientifique. » Cf. François Bédarida, « Histoire et mémoire chez Péguy », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2002/1, n° 73, p. 104-105.

[125] On rentre « bien las » le soir de la lessive : cf. J. Vallès, « [Sans titre] », art. cité (p. 688). Après Bougival, le journaliste retrouve Paris « un peu mélancolique et las » : cf. J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 706).

ensuite de mettre à profit la vie urbaine, surtout pour l'écrivain-journaliste, opposant à l'Empire. Il est en effet bénéfique de respirer par moments « ces bains d'air pur et d'herbe humide […] avant d'avaler en plein midi la poussière du cirque[126] ». Si le voyage agreste fait événement donc, c'est aussi en ce qu'il reste occasionnel et ne saurait s'éterniser. Sous la plume vallésienne, il n'est pas question de s'immobiliser à la campagne, laquelle tend même à incarner une fixité asphyxiante, par opposition aux mouvements régénérateurs de la capitale. D'ailleurs, le voyage a en lui-même ses vertus, le déplacement est loué en tant que processus intransitif :

> Toutes les fois que je me déplace, je suis heureux. Quand j'étais enfant, dès qu'on parlait de transporter ses pénates ailleurs, je sautais de joie, et tous les tracas du déménagement ou du départ étaient des bonheurs pour moi ; nous serions allés en Sibérie que je n'y eusse point regardé[127] […].

Pour l'adulte replongé dans ses impressions d'enfance, tout déménagement fait presque figure d'événement festif, d'où une fascination emblématique pour la rivière « qui marche là-bas indifférente et sereine[128] », sentier fluide résolument porté vers l'ailleurs. Au-delà du *topos* mondain, son exaltation nostalgique de la malle-poste dans *Le Présent* du 16 août 1857 souligne déjà ce goût pour l'instant du voyage. Apparentée à « l'arche de Noé[129] », la diligence matérialise un « chronotope[130] » recréateur, où les individus se mélangent le temps d'un partage savoureux. De manière symptomatique, les pieds se mêlent, les bras s'agencent, les os s'emboîtent et, s'il est impossible de remuer dans la voiture, les langues se délient et les sentiments s'épanouissent. La longueur de ce trajet « romanesque[131] » semble alors un avantage plutôt qu'un inconvénient, et tend vers le « rêve[132] », aux antipodes d'une réalité inconfortable[133]. En cela, le souvenir vallésien contraste avec la progression pénible de la diligence que Maupassant relate en 1880, dans *Boule de Suif*. Son avancée difficile dans la neige est dramatiquement annoncée par un tableau de Courbet en 1860 : comme le suggère son titre[134], la voiture se trouve prise au piège au milieu d'un paysage enneigé, qu'écrase un ciel bas et noir. Dans *La Chronique parisienne* de 1858, Vallès traite le lieu commun du trajet en diligence avec beaucoup plus de légèreté. Double fictif du chroniqueur, Max se rappelle sur un ton badin son départ pour la capitale à l'âge de seize ans. Ce voyage est érigé en événement, selon un point de vue double et contradictoire. Le comportement des proches lui confère une gravité solennelle ; mais l'adolescent en partance y projette surtout sa soif d'émotion et d'aventure :

---

[126] J. Vallès, « Causerie. Londres, 6 août 1865 », *L'Époque*, 9 août 1865 (BNF) (p. 783).

[127] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 702). *L'Enfant* n'évoquera guère ces déménagements joyeux.

[128] *Id.* (p. 705).

[129] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 54).

[130] Au sens bakhtinien du terme.

[131] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 54).

[132] Cf. *id.* (p. 53) et J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 705) : un trajet qui s'étire serait plus propice au « rêve ».

[133] Même si la malle-poste s'avère plus confortable que la traditionnelle diligence.

[134] Cf. *La Diligence dans la neige.*

> On me disait sur Paris des choses à faire dresser les cheveux sur la tête […]. Mais moi qui ne courais qu'après les émotions ardentes, je n'avais pas pâli au récit de ces dangers et j'avais déjà le quart de mes basques dans la diligence que l'on me faisait encore des observations. […] Ma mère me donna encore un baiser, encore un saucisson ; mon oncle me suspendit au cou une gourde pleine de rhum […]. Des notables de la veille qui m'avaient fait la conduite me serrèrent la main en me glissant celui-ci un lièvre, celui-là une paire de bottes, le dernier un bocal de fruits à l'eau de vie, le tout avec l'adresse à la queue, au talon et au ventre[135].

L'écriture exploite comiquement ce décalage entre la sollicitude inquiète des uns et l'enthousiasme de l'autre, tout y greffant des détails triviaux, qui créent un effet de burlesque. Cette dramatisation « à distance[136] » du voyage vers Paris se retrouve autrement dans les souvenirs élargis que livre *L'Époque*, en août 1865 :

> Je me souviens, moi, des embrassades, des sanglots, des recommandations et des paquets qu'on entassait au pied des diligences quand quelqu'un de chez nous partait. Il n'avait pas besoin d'aller au bout du monde : – de l'autre côté de la montagne seulement, à quarante lieues loin du foyer ! Lorsque mon oncle se rendait à Paris, la famille se réunissait émue dans une grande pièce, et l'on échangeait des bénédictions. Tel que vous me lisez, j'ai été béni[137].

En même temps, Vallès veille à distinguer les perceptions des « grands départs », selon qu'elles sont rurales ou urbaines. Il semble en effet que personne ne soit « ni joyeux ni triste[138] » lorsqu'un navire quitte le port en direction de l'Angleterre. Or, le passage de la diligence est triomphalement accueilli dans le village du jeune Ernest Pitou, héros autofictionnel du *Testament d'un blagueur* :

> *Ta ra ra, ta ta ; Ra ra, Ra ra !*
>
> C'était un événement chez nous quand la diligence arrivait, les enfants l'annonçaient, couraient le long des roues, les ménagères sortaient sur le pas des portes qui tressaillaient au soulèvement sourd des pavés, et il y avait des vieux qui, tous les soirs, venaient attendre la voiture[139].

Là encore, l'écrivain-journaliste joue avec une forme de convention littéraire, d'où sa reprise de vers prétendument empruntés à Barbier, pour saluer l'arrivée de la

---

[135] J. Vallès signé « Max », [Article 1], *La Chronique parisienne*, 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[136] Dans *Les Mémoires d'un orphelin* de Xavier Marmier, un tel départ est en revanche pleinement dramatisé. Vallès ne manque pas de le souligner : « Tout le monde est grave, à peine on peut sourire, et quand est venue la minute suprême, où l'on jette le dernier regard sur les murs, dans le jardin, au fond des chambres, où l'on va quitter pour toujours ce coin béni où l'on est né, où l'on a vécu, quand la diligence passe dont les chevaux sont impatients sous le fouet du postillon qui jure, oh ! alors, les yeux se remplissent de larmes et les cœurs se fendent. » Cf. J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 décembre 1864 (BNF) (p. 458-459).

[137] J. Vallès, « Causerie. Londres, 6 août 1865 », *L'Époque*, 9 août 1865 (BNF) (p. 784-785).

[138] *Id.* (p. 784).

[139] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1119).

« *grosse diligence*[140] » à Paris. Mais il s'approprie l'intertexte et déraidit l'image en accentuant l'idée d'une mise en mouvement, qui insuffle un élan vital à l'immobilité villageoise.

« Comment on devient écrivain[141] *»*

Une fois adolescent, Ernest Pitou ne se contente plus de regarder passer ou de suivre en courant la diligence ; il monte à bord pour se rendre à Paris. Plus encore que le départ ou le trajet, son arrivée dans la capitale est érigée en étape marquante :

> C'est le premier pas que je fais sur ce *sol* qui s'entrouvre pour livrer les faibles, je vais fouler ce pavé de Paris ! Il me prend presque envie de n'y pas poser les pieds et de m'enfermer dans la voiture ! J'irai attendre dans le hangar qu'on rattelle, et elle me ramènera au pays ! Il me semble que je respire une sorte de danger !
>
> Allons donc ! Pose le pied, dresse la tête[142] !

L'événement personnel est placé sous le signe d'une ambivalence irréductible. D'un côté, il est vécu sur le mode velléitaire de la crainte et de l'évitement, ce que corroboreront ensuite les nombreuses vicissitudes subies par le personnage. De l'autre, il semble être l'opportunité d'une libération audacieuse, d'autant que le narrateur intradiégétique compare sa sortie du fiacre à celle d'un « évadé qui regarderait par la fente d'un mur et chercherait sa route[143] ». Quoi qu'il en soit, dans ce récit enchâssé à la première personne, l'épreuve initiatique peut figurer le passage de l'enfance à l'âge adulte. Se vérifie une « passibilité[144] » dans laquelle « celui à qui l'événement arrive […] s'expose, court des risques, met en jeu son identité[145] ». En l'occurrence, la métaphore de l'évasion connote une enfance sombre et douloureuse : elle résonne avec la trajectoire réelle de l'auteur, lequel rapporte dans la trilogie son cheminement parisien vers la « délivrance[146] ». Par ailleurs, il n'est pas anodin que l'adolescent se rêve soudainement « poète[147] », la veille de son

---

[140] « *Paris ! Paris ! / Nous sommes venus en diligence. / . . . . . La grosse diligence, / Avec sa robe jaune et son capuchon noir, / Qu'emportaient au galop, sur les routes de France, / Les chevaux qui fumaient dans les brumes du soir !* » Cf. *id.* Voir aussi le premier emprunt à Barbier : cf. J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 5 mars 1866 (BNF) (p. 705).

[141] Ce titre est inspiré d'une formule vallésienne : « je vais vous raconter comment on devient un pamphlétaire ». Cf. J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », *Le Figaro*, 7 novembre 1861 (Gallica) (p. 129).

[142] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1120).

[143] *Id*.

[144] L. Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », art. cité, p. 199.

[145] *Id.*

[146] C'est le titre du dernier chapitre de *L'Enfant* : cf. J. Vallès, *L'Enfant*, *op. cit.*, p. 380-388. Cf. aussi J. Vallès, « En route », *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 449 : « Je suis LIBRE ! LIBRE ! LIBRE !... »

[147] J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, art. cité (p. 1118). Même si, en réalité, Vallès a très rapidement délaissé le genre poétique.

départ pour Paris. Conformément aux *topoï* de l'époque, l'arrivée dans la capitale ouvre la possibilité d'une ascension et, en particulier, d'une carrière d'homme de lettres. Or, ces deux dynamiques – mise à distance d'une enfance malheureuse ; aspirations intellectuelles et artistiques – sont imbriquées l'une à l'autre dans l'écriture autofictionnelle ou autobiographique de Vallès. L'enfance malheureuse est une problématique prégnante dans l'ensemble de la production vallésienne, bien avant la parution de *L'Enfant*. Dès le 15 octobre 1857, le chroniqueur du *Présent* envisage le triste sort des fils de condamnés dans l'affaire du capitaine Doineau, puis il déplore pathétiquement les séquelles des traumatismes enfantins, qui se révèlent à l'âge adulte : « Pauvre enfant ! ce n'est pas à son âge qu'on comprend l'horreur de ces situations […]. C'est plus tard, quand il aura grandi, quand il aura dix ans de plus, que viendra la souffrance, que les jours seront tristes et les nuits douloureuses[148]. » Il est en outre question d'événements qui sont vécus comme traumatisants dès le plus jeune âge : le chroniqueur constate avec inquiétude qu'il y a « pour l'enfant des ennuis, des chagrins, et même de grandes douleurs[149] ». Or, de telles interrogations s'enracinent dans ses propres souvenirs : quelques plus lignes plus loin, il se remémore en effet les « heures de tristesse amère, de désespoir profond[150] » qu'il a endurées lorsque, collégien, il fut « muselé, humilié, battu[151] ». Onze ans plus tard, en 1868, il n'hésite pas à expliciter – sous un angle très subjectif et par le prisme de l'émotion – l'influence déterminante des souffrances de l'enfance sur la personnalité de l'adulte qui en hérite : « Je suis de ceux encore chez qui les impressions d'enfance ont marqué vivement, et, si j'ai eu le cœur meurtri, l'âme blessée, c'est surtout alors que je n'avais pas vingt ans ! Combien en sont là[152] ! » Il peut certes s'agir d'événements concrets, avec des impacts tangibles, voire physiques : « J'ai mes blessures. Je porte encore sur la paupière la marque d'un coup de sabre – en bois – que me donna, quand j'avais sept ans, certain Isidore de la rue Saint-Jean, dans une rencontre qui est restée obscure[153]. » Mais l'image des séquelles corporelles sert aussi d'allégorie à valeur emblématique[154]. Au-delà, Vallès affirme avoir été durablement marqué par des injustices qui l'ont atteint sur un plan « psychologique » plutôt que physique. Ainsi en est-il des privations de friandises lors du jour de l'An : « C'est à partir de ce moment, je crois, que je me suis défié des protections et que j'ai rêvé pour les individus et pour les peuples les avantages et les périls de la liberté[155]. » Par sa (re)construction scripturale, cette

[148] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 82).

[149] *Id*.

[150] *Id*.

[151] *Id*.

[152] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 26 janvier 1868 (BNF) (p. 1034).

[153] J. Vallès, « Paris. Le tirage au sort », *L'Événement*, 1er mars 1866 (BNF) (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 693).

[154] Voir par exemple la métaphore cicatricielle de *L'Insurgé* qui évoque l'écriture de l'article « Les Réfractaires » : « Des passages entiers sont comme des bandeaux de taffetas noir sur l'œil ou comme des bleus sur le nombril ! Je me suis coupé avec les ciseaux, piqué avec les épingles ; des gouttelettes de sang ont giclé sur les pages – on dirait les mémoires d'un chiffonnier assassin ! » Cf. J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 893.

[155] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », *Le Figaro*, 7 janvier 1866 (Gallica) (p. 696).

première expérience de la frustration – qui forge la personnalité libertaire de l'adulte en devenir – fait date, en lieu et place d'une échéance calendaire censément joyeuse. À l'instar de Mme Roland, indignée dans ses *Mémoires* par « [l']injuste sévérité[156] » de son père, y compris lorsqu'elle fut malade, l'écrivain-journaliste insiste sur « l'espèce de révolution[157] » qu'il éprouva, enfant, face aux interdictions maternelles lors de cette journée pourtant spéciale. Or, pour reprendre les termes de la mémorialiste, la douleur de l'injustice fait germer un « développement de force[158] », appelé à devenir une pierre angulaire dans la construction de l'écrivain révolté, du réfractaire porte-parole. Ce micro-événement s'apparente à « l'effet papillon », « oscillation minime du système[159] » qui s'amplifie « au point de mettre en péril tout l'ensemble de la structure[160] ».

L'humiliation annuelle du jour de l'An est déjà évoquée, en 1861, dans la « Lettre de Junius », première ébauche d'une autofiction centrée sur les douleurs de l'enfance. L'événement est ridiculement déplacé : le profit des étrennes est étiré sur toute l'année, d'où le fait supposé solennel de manger l'une de ces sucreries tous les trois mois, « en famille[161] ». De surcroît, bien d'autres mésaventures du jeune Junius-Vallès sont érigées en traumatismes fondateurs :

> Un jour que j'avais pris dans l'armoire de ma tante des bas de filoselle pour mettre entre ma peau et des bas de laine, on s'en aperçut ; on me dit que j'étais né pour le crime, qu'on commençait par voler de la filoselle à sa tante, puis qu'on tuait les gens sur la grand-route !
>
> Moi, j'y croyais. Quel fut mon étonnement quand j'appris que j'étais un grand criminel ! Je dis des *mea culpa*, fis des prières, dis des *Pater* à laver les crimes d'une génération[162].

Dans le sillage des *Confessions* de Rousseau, qu'il cite par ailleurs à plusieurs reprises[163], l'auteur masqué relate une expérience déterminante de la culpabilité, qui fait figure de péché originel. Les références bibliques et religieuses font l'objet d'un détournement parodique tout en suggérant la gravité des reproches adressés à l'enfant. S'égrènent ensuite les punitions scolaires et les sanctions familiales, à peine égayées par les « prix d'excellence[164] » et les « lauriers[165] » dont bénéficie ce brillant élève, aux « grands jours[166] ». Puis le narrateur termine son histoire à la fin de ses classes, autrement dit là où d'autres « commencent[167] » la leur. Il explique

---

[156] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 août 1864 (BNF) (p. 372).

[157] *Id.* (p. 373).

[158] *Id.*

[159] C. Niewiadomski, « L'événement : entre intra-psychique et socio-psychique. "Événement catastrophe", effets de résonances et interprétation dans les groupes », art. cité, p. 50.

[160] *Id.*

[161] J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », art. cité (p. 131).

[162] *Id.*

[163] Cf. J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 août 1864 (BNF) (p. 373).

[164] J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », art. cité (p. 131).

[165] *Id.* (p. 133).

[166] *Id*. (p. 131).

[167] *Id.* (p. 133-134).

clairement ce parti pris : s'il a traversé nombre d'aléas depuis, jamais il n'a senti dans son « cœur d'homme passer les tristesses où se noyait [s]on cœur d'enfant[168] ». Les traumatismes de l'enfance semblent indépassables. Ainsi s'explique plus généralement l'inclination de Vallès pour les récits d'enfance, comme lecteur mais aussi comme auteur. En témoignent différemment « Les confessions d'un saltimbanque » et *Le Testament d'un blagueur*, feuilletons qui préfigurent à bien des égards les deux premiers tomes de la trilogie. Outre des similitudes de contenu, une forme fragmentaire rapproche *Le Testament d'un blagueur* et *L'Enfant*. Leurs nombreux chapitres, parties[169] et paragraphes composent une écriture discontinue où le narrateur saisit les sauts et les ruptures de sa trajectoire individuelle plutôt que les constances et les régularités d'une identité qui se voudrait immuable. Cette esthétique « crénelée » tend vers une forme de « vérité poétique, sans laquelle la vérité historique reste lettre morte[170] », et qui réside dans la « reproduction de la forme et du mouvement des faits[171] ». L'autofiction vallésienne vise l'effet de vie et la résurrection, dont Michelet se préoccupe dans le domaine du récit historique. Le recours fréquent des deux textes au présent de narration accentue encore cet art de l'*enargeia*, qui fait littéralement ressurgir les événements d'un passé révolu – mais non pas clôturé – auprès du lecteur. Le texte irrégulier, à vocation mimétique, « reproduit le fait au lieu de le dire[172] » ; pour emprunter au vocabulaire vallésien, il est comme « cousu[173] » à la vie de l'auteur. Le « fragmentisme[174] » et « l'instantanéisme[175] » traduisent, sur un plan typographique et textuel, les soubresauts d'une « Histoire parcellaire et affective[176] ». Les formes scripturales que privilégie Vallès sont donc directement tributaires d'une existence vécue comme mouvementée, accidentée. Or, parmi ces événements déterminants qui méritent d'être consignés, priment les chocs douloureux. C'est ce qu'annonce sans ambages le début de la « Lettre de Junius » :

> Je vais faire d'une pierre deux coups : vous donner ma biographie et attaquer, par le miroir, une vieille phrase qui court le monde, à savoir : que l'enfance est le plus bel âge de la vie ! […]
>
> Il y a de quoi rire dans mon histoire, mais il y a aussi de quoi pleurer[177] !

---

[168] *Id.* (p. 134).

[169] Voir les parties suivantes : « 1841 *(Petit-Collège)* » – « *Pâques…* » – « *Dans ma culotte jaune…* » – « *Au cachot…* » – « *Au bal…* » – « *Mardi, après la classe…* » – « *Composition des prix…* » – « *11 août…* », etc.

[170] P. Petitier, « Vallès et la rhétorique romantique de l'histoire », *Les Amis de Jules Vallès*, *Rhétorique, politique, imaginaire*, juin 1993, n° 16, p. 134.

[171] Boris Reizov, *L'Historiographie romantique*, cité par *id.*

[172] M. Touret, « Le fait est là, dans le texte », art. cité, p. 205.

[173] Cf. J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 893.

[174] Cf. J. Dubois, *Romanciers français de l'instantané*, Bruxelles, Palais des Académies, 1963, p. 67-91. Cf. aussi J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.* et J.-P. Courtois, « Sémantique rythmique et prosodique de la brièveté chez Vallès », art. cité.

[175] Cf. J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*

[176] *Ibid*., p. 10.

[177] J. Vallès, « Lettre de Junius *(Casaque blanche)* », art. cité (p. 129-130).

Au début et à la fin de sa « Lettre », le journaliste réitère surtout un métadiscours où s'établit une correspondance étroite entre ses traumatismes enfantins et son penchant d'écrivain pour le pamphlet : « [J]e vais vous raconter comment on devient un pamphlétaire ! […] Il faut qu'il y ait eu des larmes dans les yeux clairs des pamphlétaires[178]. » Il propose par là une définition précise du pamphlet, qui doit atteindre les choses plutôt que les hommes, et faire la part belle aux émotions de la confidence. Il n'en met pas moins l'accent sur la quintessence critique, voire polémique, de son écriture.

Bien au-delà des chocs douloureux de l'enfance, Vallès construit son ethos d'écrivain révolté sur la base d'un rapport jugé fécond aux grandes souffrances qu'il dit avoir endurées. Le roman *Julien Savignac* de Ferdinand Fabre vient illustrer ce credo essentiel :

> Si égoïste que soit sa colère, je l'accepte et l'excuse : il faut toujours applaudir aux révoltés, surtout quand ils sont vaincus ; toujours, au moins, il faut sympathiser à leurs souffrances : je les bénis, moi, quand elles ont été assez profondes pour laisser une trace, trace que je pourrai suivre à travers les livres que ces patients écrivent[179].

Le critique n'a pas goûté l'ensemble du livre, mais il retient les endroits où « la force éclate[180] », des défaites du collège aux maltraitances parentales essuyées par le protagoniste, double romanesque de son auteur, figure-miroir de Junius et d'Ernest Pitou. À défaut d'une théorie dogmatique de l'écriture, que le journaliste a toujours repoussée, la double métaphore de la « trace » confère aux traumatismes intimes une valeur herméneutique. Elle préfigure deux catégories de la typologie ricœurienne, parmi trois emplois majeurs du mot « trace ». D'une part, c'est « l'affection résultant du choc d'un événement[181] », c'est-à-dire une trace affective, psychique, illustrée par la métaphore platonicienne de l'empreinte sur un bloc de cire. D'autre part, il s'agit de la trace écrite, qui joue un rôle central dans l'opération historiographique et définit plus largement l'écriture, ce que Derrida nomme « archi-écriture » ou « archi-trace[182] ». Vallès s'y rapporte encore lorsqu'il affirme au sujet des actualistes qu'il faut « un choc pour entamer l'œuvre à laquelle le génie, plus généreux que la source [laisse] la vie en lui donnant l'immortalité[183] ». L'artiste se distingue du commun des mortels parce que ses émotions ne lui laissent pas seulement « une trace dans l'âme[184] » mais prennent corps dans l'écriture. L'image réitérée du patient apparente en outre l'écriture à un *pharmakon*, ici plutôt remède que poison[185]. Il n'est donc guère étonnant que Vallès s'attache surtout aux endroits où il a « senti les

---

[178] *Id*. (p. 129-134).

[179] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 mars 1864 (BNF) (p. 343).

[180] *Id.* (p. 344).

[181] P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 16.

[182] Cf. Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.

[183] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 890).

[184] *Id.*

[185] Cf. J. Derrida, « La pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 69-179.

émotions du cœur[186] » et qu'à certains égards il n'éprouve même « de reconnaissance que pour celles qui [l]'ont fait souffrir[187] ». L'homme de lettres s'avère redevable aux épreuves qui l'ont frappé : comme il le souligne d'ailleurs au sujet de Taine, tout se tient dans le vaste monde de l'esprit et il mesure « jusqu'à quel point l'homme influe sur l'écrivain[188] ». Le processus de « re-connaissance » peut aussi suggérer la « fonction créatrice de connaissance[189] » de l'expérience temporelle, qui impose de recréer nécessairement les faits passés : « Ce qui se passe réellement à chaque instant est toujours déjà dépassé et ce que l'on en dit n'est jamais ce qui s'est vraiment passé. Une histoire prend son ampleur dans l'influence qu'elle exerce[190]. » Ainsi, Vallès ne se contente pas d'insister sur les ébranlements qui l'ont fait advenir à l'écriture. Il assied en retour sa trajectoire personnelle sur un choix précis d'événements-jalons qui lui servent à étalonner une carrière édifiante de littérateur malmené mais combatif.

L'événement biographique se mesure au « retentissement qu'il a sur la vie[191] » de l'individu et de l'écrivain. Dans *L'Époque* du 19 juillet 1865, le journaliste évoque l'actualité d'une composition à la Sorbonne puis se remet « en mémoire[192] » une composition latine qui l'occupa, adolescent, lors d'une chaude journée de juillet. Il s'agit d'un exercice ambivalent, certes éprouvant mais probatoire, puisqu'il fait germer la mission et la posture de l'écrivain à venir. L'élève y voit d'abord s'affirmer son ardeur révolutionnaire, qui n'est pas dépourvue d'ambiguïtés scripturales : « Notre composition se ressentit de la ferveur de nos convictions. L'amour de l'émeute nous rapprocha en nous altérant[193]. » Il découvre en plus son aptitude à subvertir comiquement la rhétorique ancienne : « c'était la tradition classique noyée dans nos gobelets, et le calembour français riant au nez de la poésie romaine[194] ». En définitive, il ne regrette pas cette journée perdue, où sa plume a ébauché « un défi à la tradition et un toast à la liberté[195] ». Dans *L'Événement* du 19 février 1866, il opère un autre rapprochement entre l'actualité et sa propre expérience, même s'il s'agit cette fois d'un passé récent. Il évoque une profusion de cours et de conférences, dont témoignent les affiches du moment, avant de relater la fameuse conférence sur Balzac qu'il donna le 15 janvier 1865. D'emblée, l'exercice oral est présenté tel un « baptême du feu », ce que soulignent le titre pléonastique « Premier début[196] » et la formule figée « "C'est le

[186] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », art. cité (p. 775).

[187] *Id*.

[188] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 21 novembre 1864 (BNF) (p. 441).

[189] R. Koselleck, *Le Futur passé*, *op. cit.*, p. 252.

[190] *Id.*

[191] M. Prestini, « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », art. cité, p. 29.

[192] J. Vallès, « Causerie. Jeunes élèves », *L'Époque*, 19 juillet 1865 (BNF) (p. 850).

[193] *Id.* (p. 851).

[194] *Id.*

[195] *Id.* (p. 852).

[196] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 19 février 1866 (p. 840). « Premier Début » est le titre de cet article dans *La Rue*.

grand jour[197].” » Ces procédés d’insistance participent en réalité à la dramatisation ciblée d’un événement intime :

> Ah ! c’est un rude moment !
>
> Ce qui trouble le plus – j’ai passé par là – c’est le silence, ce silence que votre voix seule remplit. L’oreille de l’orateur entend, claires et distinctes dans l’air vide, toutes les inutilités et les sottises qu’il peut dire en route. Si, quand il va de travers, on criait, il retrouverait son chemin, ou dans la lutte reprendrait pied. […]
>
> Il y a encore l’auditeur qui dort, ou qui se lève et part… On les assassinerait sur leurs bancs[198] !

L’interjection initiale, la ponctuation emphatique et l’utilisation répétée du présent de narration font ressortir les difficultés propres à cet exercice, qui ont marqué l’esprit et la chair de Vallès. Manquent pourtant « la discussion, la lutte[199] », qui auraient dû l’ériger en épreuve qualifiante. Par une habileté retorse, l’auteur appelle de ses vœux une parole plus hardie tout en donnant à sa conférence l’allure d’une bataille verbale. Enfin, Vallès s’est livré plusieurs fois à cette forme très concrète de combat qu’est le duel. Dans *Le Figaro* du 16 mai 1868, il s’attarde sur une querelle survenue onze ans auparavant, à propos d’un article de Bourse. L’événement fait l’objet d’un récit circonstancié, qui met en relief le détail *a priori* saugrenu du chapeau censé couvrir la tête du duelliste. Destinataire explicite de l’article, son ami Rochefort l’aide à trouver un couvre-chef convenable, mais celui qu’ils obtiennent n’est pas à sa taille, si bien qu’il le pose à terre durant l’affrontement. Vallès précise qu’il se serait mieux battu et aurait peut-être tué son adversaire s’il avait eu son propre chapeau, avant d’ajouter : « Eh bien ! mon cher Rochefort, vous allez fonder *La Lanterne* ; après avoir été longtemps sous le chapeau des autres, vous allez avoir votre chapeau à vous, un chapeau neuf fait exprès pour vous et à votre tête[200]. » Loin d’être anecdotique, le détail vestimentaire construit l’ethos commun de journalistes militants qui se veulent indépendants mais aussi solidaires vis-à-vis de certains confrères. L’importance symbolique que revêt le duel passé est donc rehaussée à l’aune d’une actualité militante. En même temps, la fondation de *La Lanterne* est d’autant plus marquante pour Vallès qu’elle le conduit à réinterpréter une telle expérience pour l’inscrire parmi les « étapes d’un réfractaire[201] ».

Dans une moindre mesure, ces trois événements – où ressort le tempérament perturbateur, voire querelleur, de Vallès – sont aussi des cas-limites qui font entrevoir chacun à leur manière le danger d’un déchaînement de violence physique ou verbale. Ils recoupent le propos explicite du chroniqueur dans l’un de ses « souvenirs[202] » des cours au Collège de France, dont il fut un auditeur assidu pendant quelques mois de sa jeunesse. Ce dernier souligne d’abord son

---

[197] *Id.* (p. 841).

[198] *Id.* (p. 842).

[199] *Id.*

[200] J. Vallès, « Lettres d’un irrégulier », *Le Figaro*, 16 mai 1868 (Gallica) (p. 1051).

[201] Cf. J. Richepin, *Les Étapes d’un réfractaire : Jules Vallès*, Seyssel, Champ Vallon, 1993.

[202] J. Vallès, « Paris », *L’Événement*, 12 février 1866 (BNF) (p. 610-611).

« enthousiasme[203] » de l'époque et le « tapage[204] » que ses acolytes et lui faisaient, lorsqu'il s'agissait en particulier d'applaudir les interventions de Michelet. Puis il resserre son propos sur « un jour[205] » où Sainte-Beuve parla et subit un « orage d'injures[206] » dans l'auditoire. En l'occurrence, il ne se félicite pas d'avoir contribué, avec d'autres trublions, à couper la parole de celui qui incarnait non pas un « caractère antique[207] » mais un « esprit libre[208] ». Il regrette au fond d'avoir sabordé sa première approche d'un penseur si courageux, dont il n'a cessé ensuite de louer le scepticisme révolutionnaire. À cet égard, il n'est pas anodin que Sainte-Beuve soit rapproché d'Hippolyte Taine. Non seulement le premier a défendu le second à l'Académie mais l'un comme l'autre sont des penseurs honorables, dont les rencontres apparaissent fructueuses, voire déterminantes, dans la carrière de Vallès. Le cas de Taine est encore plus flagrant : Vallès envisage tels des événements décisifs ses deux rencontres avec le critique et philosophe, qui est aussi historien. Il se remémore – et reconstruit sans doute en partie – les tenants et les aboutissants de sa rencontre initiale avec ce normalien, qu'il qualifie non pas de « sceptique » – comme Sainte-Beuve ou Prévost-Paradol – mais de « convaincu[209] » :

> La première fois que j'eus l'honneur de voir M. Taine, c'était dans la cour d'une pension de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, où ma famille m'avait inclus pour me condamner à redoubler ma rhétorique. […]
>
> J'avais pressenti mieux qu'un professeur futur dans ce jeune homme aux allures simples, au maintien sévère. […] Mes camarades avaient été saisis de même, et je regarde comme un jugement cette impression. Pour que, dans une récréation de gamins […], un condisciple de la veille inspire cette émotion et ce respect, il faut qu'il ait une étoile au front[210].

L'attitude de contemplation curieuse des « moutards[211] » est mêlée d'une fascination prémonitoire pour l'allure prestigieuse du professeur. Le saisissement passé au contact de cette personnalité en chair et en os ressurgit dans la critique de 1864 avec beaucoup de réalisme. Il est autrement plus sérieux et palpable que la rencontre fictive de l'héroïne flaubertienne Emma Bovary, objet d'une badinerie mondaine dans *La Chronique parisienne* de 1858 : « J'ai rencontré sur la grande route. / J'ai rencontré sur la grande route madame Bovary allant promener sous les franges de son ombrelle voyante ses ennuis et ses rêves coupables[212]. » Quelque temps plus tard, le jeune Vallès est littéralement happé par la « parole chaleureuse et

---

[203] *Id.* (p. 611).

[204] *Id.* Sur Michelet et le Collège de France, voir J. Vallès, *Le Bachelier*, chapitre VI, « La politique », et chapitre VII, « Les écoles ». Le cours de l'historien fut suspendu le 14 mars 1851.

[205] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 12 février 1866 (BNF) (p. 611).

[206] *Id*. (p. 612).

[207] *Id*.

[208] *Id*.

[209] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 novembre 1864 (BNF) (p. 441).

[210] *Id.* (p. 441-442).

[211] Cf. *id*. (p. 441).

[212] J. Vallès signé « Max », [Article 1], *La Chronique parisienne*, 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

convaincue[213] » de Taine, durant les concours d'agrégation, à la Sorbonne. Or, ce sont précisément « l'ardeur de savoir, un besoin terrible de connaître et le désir naturel et noble de faire toucher du doigt la vérité[214] » qui rendent son œuvre si « moderne[215] » à ses yeux. Au-delà du penseur, c'est la découverte concrète d'une pensée qui fait alors événement, au sens « événemential[216] » :

> Si l'on prend l'exemple d'une rencontre entre deux personnes, celle-ci peut être considérée comme un fait intramondain. Mais à partir du moment où elle permet réellement la rencontre du monde de l'Autre, et produit un regard renouvelé sur son propre monde, elle devient événement[217].

La rencontre de Taine est en cela comparable à celle du lithographe et peintre Pierre-Roch Vigneron, relatée dans *L'Événement* du 24 décembre 1865 :

> En remontant le soir, à Montmartre, je me croisais souvent, sur les onze heures, avec un petit vieillard, tenant la tête un peu penchée […]. Je le vis un jour sortir de la mairie.
>
> Je m'adressai là pour savoir qui il était : il piquait ma curiosité.
>
> On me dit que c'était M. Vigneron : Vigneron, l'auteur du *Convoi du pauvre*[218].

Dans ce cas, la rencontre avec l'artiste succède à la découverte frappante et mémorable d'un de ses tableaux majeurs, si bien que l'œuvre éclipse d'abord l'homme, aux dires mêmes de Vallès :

> J'avais vu la gravure à l'étalage d'un brocanteur, un jour, et n'avais pas même songé à regarder la signature. Une impression qui étreint le cœur, étouffe la curiosité, et l'on savoure en égoïste la mélancolie ou la joie. […] Le nom de l'artiste disparaît, noyé dans le brouillard de l'émotion[219].

Il s'agit d'une révélation à la fois intellectuelle et artistique : le philosophe et le peintre ont en commun leur grande aptitude à l'émotion, qui est un puissant vecteur de réflexion. Vallès est sensible au fait que Taine cherche non seulement à plaire mais à « émouvoir[220] ». Il sait gré à Vigneron d'avoir suscité chez lui tant d'émotion, ce « trésor[221] » qui l'a enrichi. Le constat s'applique de manière encore plus flagrante aux deux toiles réalistes de Courbet que sont *Les Casseurs de pierres* et *L'Enterrement à Ornans*, découvertes lors du Salon de 1850 :

> C'était, je crois, en 1850. Nous nous promenions, quelques amis et moi […], à travers les galeries de l'Exposition. Tout d'un coup, nous nous arrêtâmes en

[213] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 novembre 1864 (BNF) (p. 443).
[214] *Id.* (p. 445).
[215] *Id.*
[216] C. Romano, *L'Événement et le Monde*, *op. cit.*, p. 40-46.
[217] M. Prestini, « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », art. cité, p. 28.
[218] J. Vallès, « Le convoi du pauvre. L'auteur », *L'Événement*, 24 décembre 1865 (BNF) (p. 649-650).
[219] *Id.* (p. 649).
[220] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 novembre 1864 (BNF) (p. 444).
[221] J. Vallès, « Le convoi du pauvre », art. cité (p. 649).

> face d'une toile qui, sur le livret, s'appelait les *Casseurs de pierres*, et qui était signée en lettres rouges : G. COURBET.
>
> Notre émotion fut profonde.
>
> À quelques pas de là nous vîmes, sous la même signature, un enterrement que suivaient des bedeaux au nez poilu[222] […].

À l'époque, ces œuvres d'avant-garde ont provoqué auprès de la critique et du public un scandale[223], qui contribue à expliquer la défiance injuste dont est encore victime le peintre en 1866. Vallès prend le contre-pied d'une telle réception ; il érige même ses découvertes de jeunesse en catalyseurs d'une prédilection personnelle pour « l'actualisme », qui tend à représenter la réalité avec une « fidélité terrible[224] ».

[222] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (p. 823).

[223] Les débats à ce sujet sont tellement violents qu'il est interdit d'évoquer Courbet dans certains cercles : cf. G. Courbet, [Lettre à Adolphe Marlet, janvier 1853], dans *Correspondance de Courbet*, édition établie, présentée et annotée par Petra Ten-Doesschate Chu, Paris, Flammarion, 2007, p. 103.

[224] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (p. 824).

Chapitre 8 – L'événement-reportage : témoigner du présent

La peinture de Gustave Courbet a fait date dans la trajectoire personnelle de Vallès autant que dans l'histoire artistique du XIX^e^ siècle. Or, si elle a « bousculé les codes[1] » de son temps, n'est-ce pas notamment comme « événement qui, relié à d'autres […], fait sens dans la perspective de ce que l'on appellera reportage[2] » ? C'est faire l'hypothèse, issue de la pensée foucaldienne[3], qu'avant de conquérir le journalisme, le reportage[4] se serait annoncé dans d'autres espaces[5]. Un tel postulat est implicitement amorcé par les jugements que Vallès porte sur Courbet en 1866, moment où s'invente la fonction de reporter dans les nouveaux journaux de Villemessant et de Girardin, *Le Figaro* et *La Liberté*[6]. Le journaliste identifie d'abord un observateur courageux[7], qui restitue avec fidélité la réalité perçue, si bien que le spectateur s'y croit directement immergé, tandis que le tableau se laisse oublier :

> J'étais dans son atelier.
>
> Je me croyais dans la campagne, ma fenêtre ouverte sur la nature, ou bien, je me figurais que j'errais sur la grève. Tantôt l'horizon était clair et la mer heureuse, tantôt passait une bourrasque échevelée et noire, mais […] je sentais bien que c'était là la vérité, la vie[8] […].

---

[1] Denis Ruellan, « Gustave Courbet, reporter ? », *Questions de communication* [En ligne], 2010, n° 17, URL : https://questionsdecommunication.revues.org/393#quotation, consultée le 20 février 2017.

[2] *Id.*

[3] Cf. M. Foucault, *L'Ordre du discours* : *leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971.

[4] Le reportage, qui désigne à partir de 1865 l'« activité de reporter », dérive du mot *reporter*, d'abord employé comme mot anglais par Stendhal, repris en français comme terme de journalisme en 1842, puis se répandant à la fin du XIX^e^ siècle : cf. A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 1914.

[5] Voir aussi le lien illustration/reportage dès la guerre de Crimée.

[6] Cf. D. Ruellan, *Le Professionnalisme du flou : identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993, p. 104.

[7] Démarche picturale qui radicalise, pour ainsi dire, les méthodes d'observation et de restitution d'écrivains réalistes tels que Balzac, Flaubert, Stendhal : « d'autant plus grand, cet écrivain, qu'il aura été observateur plus courageux et commentateur plus modeste ». Cf. J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mai 1864 (BNF) (p. 358-359).

[8] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (p. 825).

En dehors des spécificités picturales et des innovations du réalisme, il en fait à la fois un parangon de l'actualisme, qui représente « avec énergie le présent[9] », et une figure exemplaire de témoin, peignant le monde « tel qu'il le voit[10] ». Mais il érige aussi le peintre en « travailleur robuste, s'usant les yeux à plonger son regard dans la nature, se fatiguant la main à fixer sur la toile ce qu'il avait regardé et vu[11] » ; il loue celui qui « n'interprète que lorsqu'il a senti et vu[12] ». Courbet peut alors être envisagé comme le prototype pictural d'un reporter qui s'évertue à « rendre la physionomie exacte, colorée, des faits et des hommes du jour, pris sur le vif[13] ».

Vallès vante la démarche avant-gardiste de Courbet, tout en étant l'un des premiers à prendre conscience d'une nouvelle pratique journalistique, dont il impulse par ses articles le développement : « remplacer la chose dite et même la chose bien dite par la chose vue, et rompre avec un journalisme de chroniqueurs[14] ». Le paradigme journalistique de la « chose vue » apparaît à la fin des années 1860, lorsque la presse ne doit plus seulement raconter mais témoigner. Cependant, à la différence du peintre qui expose des images, l'écrivain-journaliste use de mots. Là où Courbet figure et fige avec habileté des individus, décors, paysages ou scènes de la réalité quotidienne, le reportage vallésien (re)construit verbalement des faits qui adviennent « dans le temps[15] » et deviennent, pour lui comme pour son lecteur, des expériences à part entière. Ce qui distingue Vallès de son inspirateur Courbet recoupe en plus son originalité et sa modernité vis-à-vis de ses contemporains journalistes. Durant les années 1860, le futur puis patenté rédacteur de *La Rue* s'approprie en effet le médium journalistique, en orientant ses articles de reportage dans trois directions majeures, qui leur confèrent une force percutante auprès d'un lecteur encore majoritairement bourgeois[16]. D'abord, par l'action et la parole, il déroule ses enquêtes minutieuses sur des faits qui acquièrent ainsi une envergure sociale, voire une signification économique. Il excelle par ailleurs à débusquer une vérité socio-historique dans des événements (re)construits[17] grâce à des artifices médiatiques et polémiques. Enfin, les « émotions franches et vraies de la réalité[18] » sont délibérément et vigoureusement partagées entre le reporter et son lecteur. Somme toute, il s'agit d'un journalisme littéraire et très subjectif, qui utilise des procédés d'amplification et de dramatisation au service d'un témoignage critique, à

[9] J. Vallès, « Le salon. I. La grande médaille », *Le Courrier français*, 3 juin 1866 (BNF) (p. 890).

[10] *Id*. (p. 889).

[11] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 11 mars 1866 (BNF) (p. 825).

[12] *Id*. (p. 827).

[13] Fernand Xau, « Le reporter », *Le Voltaire*, 12 janvier 1881, cité par Michael Beaussenat Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences. Naissance du journalisme moderne, 1863-1914*, Paris, Aubier, 1983, p. 70.

[14] Cf. M. Boucharenc, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », art. cité. Cf. aussi G. Pinson et M.-È. Thérenty, « L'invention du reportage », art. cité.

[15] Tel est le premier pôle de définition de « l'événement » selon Edgar Morin. Cf. « L'événement-sphinx », art. cité, p. 177.

[16] Malgré la ferme volonté de Vallès d'ouvrir les journaux à un public populaire.

[17] Rappelons que « l'événement » peut aussi bien désigner la « chose dont on parle » (P. Ricœur) que sa (re)contruction médiatique (P. Nora).

[18] J. Vallès, « L'art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866 (BNF) (p. 884).

vocation résolument populaire et sociale. Dans cette optique, l'expérience déterminée et vibrante du reporter s'avère elle-même une puissante caution de véridiction. Ainsi tend à se définir *l'événement-reportage* chez Vallès, vers la fin du Second Empire.

Le creusement social et économique des faits

Une action éloquente

Le premier jour de l'année occupe une place singulière parmi les événements du calendrier vallésien. Il est l'objet d'une écriture où se mêlent critique d'un non-événement sociétal et récit mémoriel d'un traumatisme intime. Pour autant, l'écrivain-journaliste ne dénigre pas le rituel des cadeaux propre à cette journée d'exception. Préoccupé par le bien-être des enfants, il se prononce même en faveur du maintien des étrennes seulement « pour les moutards[19] », puisque les friandises et les jouets leur offrent des moments joyeux, à condition qu'ils puissent en profiter. Cela dit, il semble à la fois charmé et agacé par les étalages surabondants et les publicités excessives, exhibés à l'occasion des étrennes, d'où la démesure énumérative qui inaugure son propos du 1er janvier 1866 :

> De tous côtés des cris sauvages, des soupirs rauques, les marchands qui hurlent, les coqs qui grincent, des poupées bouffies, des pantins maigres ; le volatile et le quadrupède, l'homme, la femme et l'Auvergnat, découpés grotesques dans le carton et le fer-blanc, avec des ficelles aux mains, des rubans aux bras, des grelots par-ci, des verrues par-là ; le bleu, le vert, le jaune, le chocolat et le marron, écrasés d'un pinceau grossier, s'étalant par plaques ; du papier d'or, des vestes rouges ; les toupies qui ronflent, les tambours qui battent ; des dodelinements de poussahs, des épilepsies de polichinelles : *Demandez ! La joie des enfants, et la tranquillité des familles*[20] *!*

Il se distancie en particulier de l'adage publicitaire sur lequel s'appuient bien des fabricants de jouets, pour appâter les acheteurs adultes, comme le fera plus brutalement Charles Virmaître, en 1868 :

> Les fabricants de jouets, six mois à l'avance, torturent leurs cerveaux pour ressusciter ou inventer un jouet qu'ils ont la barbarie de nommer : *l'amusement des enfants, la tranquillité des parents.* Étrange abus de mots ! ils appellent ainsi ces jouets parce qu'ils ennuient tout le monde[21].

---

[19] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité (p. 700).

[20] J. Vallès, « La rue. Les jouets d'enfants », *L'Événement*, 1er janvier 1866 (BNF) (p. 598).

[21] Charles Virmaître, « Le jour de l'An », *Les Curiosités de Paris*, Paris, P. Lebigre-Duquesne, 1868, p. 176.

À l'instar de cet historien-journaliste, Vallès n'est pas dupe d'un divertissement ostentatoire et en partie factice[22]. Il s'intéresse surtout à la fabrication de l'apparat des « jouets d'enfants[23] » qui s'exhibent alors en grande quantité. Il sonde plus attentivement encore l'envers d'un décor ludique, qu'il a examiné et exploré, en véritable reporter :

> J'ai voulu savoir d'où sortaient pantins, poupées, les pistolets de zinc, les sabres de bois, si ces bonshommes de buis ou de carton venaient au monde tout d'une pièce, ou si on leur soudait des pieds, des têtes, en quoi donc étaient leurs crânes, et ce qu'un polichinelle de treize sous pouvait bien avoir dans le ventre[24].

Dans les écrits vallésiens de janvier 1866, les étrennes confèrent alors au jour de l'An un statut d'exception pour deux raisons majeures. D'une part, elles semblent une occasion unique de gaieté infantile : en témoigne très bien l'exemple savoureux des marrons glacés qui se substituent, durant quelques jours, aux haricots sans beurre. D'autre part, les divers jouets d'enfants – qui se vendent et s'achètent à profusion – sont le catalyseur d'une intense activité commerciale, artisanale et industrielle, suscitant la curiosité de Vallès :

> Je me suis rappelé que Schanne – le *Shaumard* de Murger – était fabricant de jouets, accrédité, célèbre, à un second de la rue de la Perle. J'y suis monté, et, au milieu des poupées sans tête, des chevaux sans queue, des chiens à moitié cousus, Schanne […] m'a fait toucher du doigt des bedaines, ces râbles. […] en sortant j'ai grimpé chez M. Dehors, le roi du jouet ; on était pressé partout, mais j'ai pu dépouiller un catalogue, prendre des notes. Je vais fendre quelques ventres, arracher les masques[25] !

Le journaliste attise l'intérêt du lecteur par un témoignage direct, où ressort son activité résolue d'écrivain-reporter. Il détaille son périple chez les fabricants de jouets par les verbes de mouvement *monter* et *grimper*, qui le rapprochent du reporter à l'anglaise, « ce type de journaliste à qui les jambes sont plus indispensables que le style[26] ». Il recourt à la locution verbale *toucher du doigt* et au verbe *dépouiller*, signe qu'il se positionne en témoin, aux antipodes des « rhéteurs[27] » qui ne se déplacent guère, « discourent sans cesse[28] », et cristalliseront plus tard la haine de Séverine : « La valorisation de la position du témoin, qui est présent et éprouve la situation dans sa chair, au lieu d'en parler à distance, tient à la conviction qu'il accède, lui, à une matérialité que les "rhéteurs" ignorent ou dénient[29]. » S'ensuivent des syntagmes verbaux dont les composantes tactile, anatomique et vestimentaire peuvent être envisagées au propre comme au figuré :

---

[22] D'autant que les enfants ne peuvent pas toujours profiter de leurs jouets : voir certaines analyses de notre chapitre 7.

[23] Voir le sous-titre de l'article.

[24] J. Vallès, « La rue. Les jouets d'enfants », art. cité (p. 598-599).

[25] *Id*. (p. 599).

[26] « Reporter », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, t. 20, p. 993.

[27] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 82.

[28] *Ibid*., p. 83.

[29] *Ibid*., p. 84.

fendre des ventres, *arracher des masques*. Il s'agit à la fois d'inspecter rigoureusement les objets et de comprendre leur fonctionnement, voire de démystifier leur fabrication. Des « bedaines » aux « ventres », la métaphore organique suggère qu'il est aussi question d'explorer l'envers trivial d'un enrichissement bourgeois. Le reporter de 1866 rappelle à certains égards le narrateur de *L'Argent* qui, en 1857, entendait officiellement rendre palpable la réalité socio-économique de l'actualité boursière, « expliquer les faits, analyser les opérations, observer les choses et les hommes, montrant par-ci, par-là, les trucs, rubriques, ficelles, pièges à loup[30] ». Enfin, l'action scripturale de « prendre des notes » désigne le dernier temps du protocole de l'enquête sociale, mené en trois étapes : « observation des faits par une investigation sur le terrain, herméneutique débouchant sur une interprétation et une évaluation, […] élaboration d'un récit à visée exposante et explicative[31] ». Le reporter-herméneute collecte grâce à sa plume les informations recueillies sur place, après avoir annoncé d'emblée une volonté de « savoir[32] » et avoir fait part d'une démarche d'inspection à vocation analytique. Placé sous le signe d'une ambiguïté irréductible, le cérémonial du jour de l'An fait au moins événement dans la mesure où son exubérance matérielle intéresse, voire fascine, l'écrivain-reporter, qui scrute en amont ses longs et minutieux préparatifs.

Cela dit, l'enquête sociale à laquelle s'adonne de manière très concrète le reporter ambulant n'étudie qu'à la marge – dans un seul article – les festivités du jour de l'An. Le reste du temps, elle se polarise sur les « drames terribles qui se jouent chaque jour sur le pavé[33] », d'où l'ethos qu'adopte expressément Vallès dans *L'Événement* du 13 novembre 1865 :

> Le *fait divers* a annoncé la veille le désastre ou le crime ; je vais, le lendemain, à travers les tristesses, les cendres, ramasser les détails poignants : je passe du théâtre dans la coulisse, de la scène publique dans la maison privée ; le tribunal jugera les coupables : Valentin peindra l'audience ; j'irai, moi, sur les lieux mêmes, et je suivrai les traces de l'accident ou du malheur[34] […].

Ses chroniques ont vocation à fouiller l'envers du décor urbain et, comme peut le suggérer le titre du journal où elles s'insèrent, tendent plus précisément à expliquer les catastrophes qui en déchirent le quotidien. L'écrivain-reporter se fait historien du présent. Il reprend à une échelle individuelle, et dans la sphère de la vie courante, l'autopsie épistémologique d'un Thucydide sur la guerre du Péloponnèse :

> Du *kléos* au *ktêma*, le déplacement est sensible. […] Il ne s'agit plus désormais de préserver de l'oubli les actions valeureuses mais de transmettre aux hommes de l'avenir un instrument d'intelligibilité de leur propre présent […]. [L'événement] n'est nullement un instrument de prévision de l'avenir mais [il]

[30] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 13.

[31] C. Saminadayar-Perrin, « Espaces-temps des *Mystères urbains* : logiques panoramiques et histoire sociale », art. cité, p. 103.

[32] J. Vallès, « La rue. Les jouets d'enfants », art. cité (p. 598).

[33] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 575).

[34] *Id.*

> se veut outil de déchiffrement des présents à venir, car […] d'autres crises analogues ne manqueront pas d'éclater dans le futur[35].

Bien plus radicalement que l'historien grec, Vallès se distancie d'une épopée considérée comme révolue. Sa rhétorique emphatique lui sert paradoxalement à évoquer des morts misérables dont il peut témoigner directement, en explorateur aguerri des marges urbaines, où les malheureux se démènent et agonisent avant d'expirer :

> La misère arrive qui souffle dessus, l'empoigne au cou et le couche dans le ruisseau : de vaillantes natures souvent, des esprits généreux, de nobles cœurs, que j'ai vus se faner et mourir parce qu'ils ont ri, ces aveugles, au nez de la vie réelle, qu'ils ont blagué ses exigences et ses dangers[36].

Cependant, il ne suffit pas d'approcher personnellement la mort de tel ou tel miséreux, parmi ces drames que Vallès dit avoir « vus » de ses propres yeux. Il convient en outre de retracer donc de parcourir à rebours l'itinéraire social qui y aboutit, de « faire le chemin[37] » qui mène aux « auberges drôles sur la route[38] ». Ainsi, après avoir appris le suicide de Léon Bonvin, le chroniqueur de *L'Événement* a « refait le chemin[39] » qui le menait autrefois vers la plaine de Vaugirard, où habitait le défunt. Symptomatiquement, le promeneur-reporter détecte dans le jardin de la veuve et des enfants les « traces[40] » qu'y ont creusées la misère et le malheur. Il se décrit par ailleurs comme « adossé contre la margelle du puits[41] », occupé à perdre son regard dans un horizon lointain de plaines immenses. Ce positionnement concret dans l'espace allégorise en un sens la démarche combative, mais difficile, d'un journalisme du « décentrement[42] » : « Contrairement aux journalismes du rassemblement, aisés à repérer dans l'histoire, journalismes dominants, les décentreurs sont des résistants qu'il faut guetter dans les coins, souvent dans des lieux-frontières[43] […]. » Dans le cadre de cette enquête sociale, il n'est pas nécessaire de voyager à l'étranger pour explorer des zones-limites. Sur le plan textuel, ce type de reportage vallésien se situe aussi à la lisière générique d'un journalisme prosaïque et d'une littérature du souvenir, sans que les « rêve[s][44] » du songeur occasionnel ne priment sur le « regard[45] » concret de l'observateur volontaire.

Le récit se situe clairement du côté du reportage quand il est centré sur des souvenirs très récents vis-à-vis de la situation d'énonciation et, plus encore, lorsque

---

[35] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 74.

[36] J. Vallès, « Les réfractaires », *Le Figaro*, 14 juillet 1861 (Gallica) (p. 139).

[37] *Id.*

[38] *Id.*

[39] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 863).

[40] *Id.*

[41] *Id.*

[42] G. Muhlmann, « II. Journalismes du décentrement : audaces, difficultés, écueils », *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 69-76.

[43] *Ibid.*, p. 70.

[44] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 863).

[45] *Id.*

l'excursion vallésienne a été précisément accomplie en vue de l'article qui la relate. Dans la chronique qu'il consacre à Léon Bonvin le 9 février 1866, Vallès explique s'être rendu « hier[46] » dans la plaine de Vaugirard, pour approcher l'énigme de son suicide par son versant intime. Il précise d'emblée que « l'actualité[47] » l'a contraint à revenir vers des sujets tristes, dont il voulait s'écarter. De la même façon, le 26 février 1866, c'est « hier[48] » que le journaliste dit avoir « assisté[49] » à la condamnation des assassins de la rue de Clichy. En l'occurrence, il s'agit d'approfondir le drame d'un assassinat – deux jeunes gens ont molesté puis étranglé une vieille dame dans sa boutique[50] –, réactivé par la condamnation qui s'ensuit environ trois mois plus tard, à savoir l'exil des accusés au bagne[51]. Dans les deux cas – suicide ou assassinat –, s'affirme la nécessité pour l'écrivain-reporter de se rapprocher concrètement des faits envisagés pour mieux les cerner. Ainsi, Vallès raconte avec une précision rigoureuse son déplacement et sa progression au tribunal où ont été jugés, la veille, les jeunes meurtriers de Madame Chabessière :

> Je suis arrivé vers une heure.
>
> […]
>
> Je n'avais pu pénétrer dans la cour d'assises qu'après un quart d'heure de marches et de contremarches.
>
> […] Grâce à [un journaliste], j'arrive jusque dans la salle[52].

Les verbes de mouvement se succèdent rapidement mais ne retracent pas pour autant un parcours fluide, loin de là. Le temps indispensable à l'ascension des escaliers et le besoin de relations intermédiaires pour accéder à la cour d'assises sont les jalons d'un itinéraire laborieux au sein d'un espace inhospitalier, voire hostile au visiteur. La scène des errements dans la salle des Pas-Perdus – où Vallès cherche des visages amis sans les trouver, écoute mais n'entend pas les voix d'avocats connus – peut là encore emblématiser les écueils inhérents au reportage « décentreur[53] » :

> Le décentrement est toujours en premier lieu une tentative, un essai. Il n'a pas l'allure triomphante des rassembleurs. Il s'esquisse, ouvre des voies inexplorées, rencontre des difficultés. Car il comporte une dimension profondément paradoxale, qui est la raison des échecs qu'il rencontre parfois,

---

[46] *Id.*

[47] *Id.*

[48] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 26 février 1866 (BNF) (p. 618).

[49] *Id.*

[50] Brouillard et Serreau ont assassiné Madame Chabessière le 15 décembre 1865 : voir *L'Événement* du 1er janvier 1866 (BNF).

[51] Ici, Vallès ne prend pas le parti des accusés, si bien que leur exil apparaît comme une peine tout à fait acceptable. Il n'en reste pas moins que la sévérité de la sanction revêt à ses yeux un caractère dramatique.

[52] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 26 février 1866 (BNF) (p. 618-619).

[53] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 69.

> des risques de dévoiement qui le guettent incessamment et des désespoirs qu'il suscite souvent chez ceux qui s'y essaient[54].

En dépit des obstacles et des aléas, Vallès finit par voir « de près[55] » les accusés. Cette proximité visuelle avec les protagonistes du double événement relaté est l'aboutissement fructueux d'une (en)quête destinée à « installer dans le public qui "reçoit" [le] regard [du journaliste] une chose tout autre, profondément dérangeante[56] », une « extériorité-altérité[57] » propre à dissoudre le « nous ». « Je les ai vus de près, ils ont presque l'air distingué, hélas ! on aurait dit de petits saints[58] », déclare l'écrivain-reporter au sujet des assassins. Le hiatus instauré entre l'apparence angélique des jeunes gens, d'une part, et leur cruauté criminelle, d'autre part, est le signe flagrant d'un regard journalistique qui « interroge jusqu'à mettre en crise celui-là même qui regarde à travers lui[59] ».

Quoi qu'il en soit, si l'information ne se substitue pas complètement à l'opinion[60], la « chose vue » s'avère de loin préférable à la « chose dite[61] ». Dans le reportage de janvier 1866 sur les étrennes du jour de l'An comme dans l'article – fort différent – consacré au châtiment de l'assassin Lemaire, en 1867, « savoir[62] » implique de « voir[63] » de près les agents majeurs ou les protagonistes de l'événement questionné. Dans les années 1860, cette éthique de la « chose vue » illustre plus précisément l'émergence d'un nouveau reportage, qui restitue des impressions visuelles saisies sur le vif, et tend à se départir de « l'emballage littéraire caractéristique du journalisme français[64] ». L'enquête vallésienne s'inscrit plus lointainement dans le sillage d'une histoire au présent initiée par Thucydide, où savoir, c'est « voir clair[65] ». Le paradigme du « voir » est donc à entendre au sens propre et au figuré. Il (re)définit l'événement journalistique, fait censément véridique et accessible au plus grand nombre. La vision directe s'oppose au

---

[54] *Ibid*., p. 70.

[55] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 26 février 1866 (BNF) (p. 620).

[56] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 69.

[57] *Ibid*., p. 71.

[58] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 26 février 1866 (BNF) (p. 620).

[59] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 71.

[60] Rappelons que, dans les vingt dernières années du XIX^e^ siècle, l'affirmation du journalisme d'information constitue une « mutation capitale dans les paradigmes et les représentations ». Cf. C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 5.

[61] Cf. G. Pinson et M.-È. Thérenty, « L'invention du reportage », art. cité, p. 5-21.

[62] Cf. J. Vallès, « La rue. Les jouets d'enfants », art. cité (p. 598-599) et J. Vallès, « Le châtiment », *Le Nain jaune*, 7 mars 1867 (BNF) (p. 924).

[63] Cf. *id.*

[64] G. Pinson et M.-È. Thérenty, « L'invention du reportage », art. cité, p. 10.

[65] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 95.

bavardage trompeur d'une ancienne presse d'opinion, où peuvent se mélanger « les faits et la fiction[66] » :

> Parmi les rituels importants du journalisme, permettant de présenter des « faits » valables pour tous, c'est-à-dire non pas réductibles à un point de vue singulier, mais objectivés, il faut insister sur l'usage du sens de la *vue*. […] pour rassembler, pour être collectivement reçu comme un ensemble de faits, et non d'opinions singulières, il fallait que le journal donnât à *voir*, et cessât (enfin) de se contenter, comme les journaux partisans, de *dire*[67].

Le discours fait place au récit, et la voix singulière du chroniqueur s'efface dans le diégétique[68]. En même temps, l'œil du reporter-historien ne transforme pas le « j'ai lu » en « j'ai vu », à la différence de l'historien scientifique Fustel de Coulanges qui – à partir de 1870 – étudie le passé à l'appui des documents, au terme d'un patient travail d'analyse, donc qui procède surtout par « observation indirecte[69] ». L'exploration des faits présents vise des informations de première main, quand bien même celles-ci s'avèrent difficiles ou impossibles à obtenir. Durant sa visite de la Roquette, Vallès échoue à approcher le condamné qui a initialement motivé sa venue :

> J'espérais non pas voir Lemaire, mais l'entrevoir, à travers le trou d'une serrure, la fente d'une porte. Je n'y suis point parvenu.
>
> Je me trouvai, en arrivant dans la prison, en face du directeur lui-même […]. Je priai, je suppliai, tout fut inutile. Je me contentai donc d'exhiber la carte qui m'autorise à visiter les prisons et je suivis le gardien chargé de me faire voir la maison[70].

Dans une scène révélatrice, il n'est plus le sujet actif d'un acte d'observation mais plutôt l'objet passif, voire la victime inquiète, des regards déconcertants qui l'enserrent de toutes parts :

> Vous êtes à peine entré : ils vous ont vu […], ont glissé un œil du côté d'où le bruit arrive […]. Mais vous ne savez pas, vous, par où ils regardent ni par où ils écoutent. Leur observation est muette, sournoise, insaisissable[71].

Deux ans plus tard, dans *Le Peuple* du 5 février 1869, Vallès souhaite approfondir l'autre fait divers d'un débordement de violence qui s'est produit, peu de temps auparavant, dans la prison de Sainte-Pélagie. Il s'agit de maltraitances qu'aurait subies le prisonnier Lockroy. Une fois de plus, le journaliste ne saurait se contenter d'un document écrit et veut remonter à la source de l'information, en se rendant directement sur place :

---

[66] Troisième strophe d'un poème publié le 24 mai 1845 dans *Subterranean*, cité par D. Schiller, *Objectivity and the News*, p. 87, cité par G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 43.

[67] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 41-42.

[68] Cf. Gérard Genette, « Frontières du récit », *Figures. II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 49-69.

[69] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 188.

[70] J. Vallès, « Le châtiment », art. cité (p. 924).

[71] *Id.* (p. 925).

> Nous en étions là quand nous avons reçu de Sainte-Pélagie une lettre qui nous signale une scène regrettable, à la suite de laquelle un détenu aurait été violemment traité, bousculé, meurtri par les gardiens.
>
> Nous quittons la plume pour aller aux informations ; mais sans espoir d'en publier le résultat. Nous signalons le fait aux journaux politiques[72].

L'événement en question est peut-être moins dramatique que l'assassinat et la condamnation à mort précédemment évoqués ; il s'agit par ailleurs d'une autre prison : Sainte-Pélagie remplace la Roquette. Il n'en mérite pas moins le déplacement, en plus effectué dans l'urgence. Or, les murs et les verrous du milieu carcéral sont là encore un obstacle de taille pour l'avancée de l'enquête, qui s'annonce très incertaine, voire infructueuse. Mais, loin de compromettre l'action du reporter, ces faillites crédibilisent au fond sa démarche d'authentification. Elles valident en partie l'« empirisme naïf[73] » défini par Michael Schudson, qui devient alors un « positivisme sensualiste[74] » : « le "je" n'est pas suspect tant qu'il laisse parler ses sens et ne parasite pas l'expérience vécue, le "je vois" par des opinions, des "je pense que[75]" ». Vallès tient à ce protocole, qui est toutefois délicat en pratique. De manière emblématique, échouent en priorité les journalistes qui, comme lui, veulent pénétrer en « juges[76] » dans les prisons. Lorsque l'indignation est un moteur qui préexiste à l'enquête, il est certes encore plus difficile d'être témoin avant d'être censeur. Vallès n'en applique pas moins à sa manière un « rituel d'objectivité[77] », lequel n'est pas pleinement rigoureux sur le plan épistémologique mais repose sur un « culte du voir[78] » et par là sur un « culte des "faits[79]" » qui recoupent ou sous-tendent l'événement médiatique. D'ailleurs, si l'explorateur de la Roquette n'a pu entrevoir le condamné Lemaire, il a en définitive « assisté[80] » à un transfèrement pour la Centrale. En résulte un compte rendu précis, ébauchant des portraits physiques, où le « voir[81] » du locuteur occupe un rôle central et détient un pouvoir heuristique. Les « visages placides[82] » et les attitudes indifférentes des captifs sont par exemple les images révélatrices d'un univers définitivement dépourvu d'humanité.

---

[72] J. Vallès, « Le chien coupable », *Le Peuple*, 5 février 1869 (BNF) (cf. Annexes).

[73] Michael Schudson, *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, p. 6.

[74] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 60.

[75] *Id.*

[76] J. Vallès, « Le chien coupable », *Le Peuple*, 5 février 1869 (BNF) (cf. Annexes).

[77] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 49.

[78] *Id.*

[79] *Id.*

[80] J. Vallès, « Le châtiment », art. cité (p. 925).

[81] *Id.* (p. 927).

[82] *Id.* (p. 924).

Une parole efficiente

En tant que reporter, Vallès met un point d'honneur à se déplacer sur les lieux et, une fois sur place, à observer directement « les endroits ignorés, les terrains populaires[83] ». Mais, contrairement au régime de vérité instauré par Thucydide, son témoignage ne dévalorise pas l'oreille (*akoê*) par rapport à l'œil (*opsis*) : cette dernière fait pleinement partie des « moyens de la connaissance historique[84] » qui peuvent conduire à « une vision claire et distincte (*saphôs eidenai*[85]) » des faits envisagés. Dans son article programmatique du 13 novembre 1865, le journaliste de *L'Événement* se donne clairement pour tâche d'« écout[er] les cris de désespoir ou de regret[86] », pour les transmettre au lecteur, de « recueill[ir] les paroles touchantes, les larmes amères[87] ». Il arrive même que l'écoute soit préférable à la vue, comme l'atteste un article du *Figaro* quelques mois auparavant, à l'été 1865. Il y est question d'un saltimbanque que Vallès n'a pu interroger en raison de ses problèmes d'articulation et de sa folie supposée :

> J'essayai, un soir, d'obtenir de lui l'histoire vraie, heureuse ou triste de sa vie.
>
> Mais il hésitait, et d'ailleurs la réflexion paraissait pour ce malheureux une souffrance ; il éprouvait une douleur physique à tendre les muscles desserrés de son cerveau. Je l'abandonnai et me contentai simplement de le regarder[88].

L'acte d'observation n'intervient ici que dans un second temps et, s'il est opératoire à bien des égards, il ne perce pas pour autant le « mutisme[89] » du vieux grimacier, qui s'avère donc irréductiblement énigmatique. La tentative d'entretien n'en est pas moins révélatrice d'une démarche plus générale qui consiste à interroger autrui pour éclaircir des trajectoires jugées obscures. Lorsque les confidences directes sont laborieuses, voire impossibles, il s'agit au moins de questionner l'entourage des saltimbanques ou des artistes malheureux, pour élucider le mystère de leur décès. Dans *L'Époque* du 26 mai 1865, le reporter se permet déjà de démystifier les morts très médiatisées des dompteurs de tigres, dans la mesure où il est allé se renseigner par lui-même auprès du personnel des cirques :

> J'ai lu dans un journal d'hier qu'un dompteur venait d'être dévoré par un tigre dans une ville de Hollande.
>
> Tous les six mois environ, on parle de quelque aventure semblable et le lecteur verse une larme sur la tombe du Morock mangé dans la cage.
>
> Je préviens le public que j'ai beaucoup fréquenté les bêtes féroces, beaucoup causé avec les propriétaires de ménageries qui courent la France ; et, dois-je le

---

[83] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 577).

[84] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 75.

[85] *Ibid.*, p. 76.

[86] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 575).

[87] *Id.*

[88] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 17 août 1865, art. cité (p. 722).

[89] *Id.* (p. 723).

> dire ? il est résulté de mes interrogatoires et de mes recherches cette certitude que pas un dompteur n'avait jamais été dévoré par les bêtes. *Jamais !* L'Anglais n'a pas vu Carter mangé[90].

Dans l'optique explicite de dévoiler la vérité, l'écrivain dément avec vigueur les nombreuses légendes colportées à ce sujet. Sa démarche diffère quelque peu de celle qu'adopte par exemple Albert Wolff dans *Le Figaro* du 1er mars 1863 : « Il arrive quelquefois qu'un lion dévore son dompteur. / Comparez le nombre des dompteurs de lions mangés par leurs bêtes au total des journalistes morts sur le terrain. / L'addition de la littérature l'emportera sur l'autre[91]. » En l'occurrence, Vallès ne cherche pas à définir métaphoriquement son propre ethos d'écrivain-journaliste, en assimilant l'actualité à un fauve indomptable. À l'écart de cette mythologie professionnelle, il entend explorer le monde des saltimbanques, expertiser surtout la réalité dramatique des faits divers qui le ponctuent de leurs brutaux à-coups. Ses dénégations tranchent d'ailleurs, par leur radicalité, avec les constats d'autres contemporains, comme celui qu'établit un peu plus tard Francis Magnard : « Donc, vous le voyez, tous les dompteurs ne succombent pas dans l'exercice de leur dangereux métier[92]. » Cela dit, les entretiens vallésiens avec les proches d'artistes défunts ne semblent pas toujours très concluants. Ainsi, en 1866, les informations que transmet au journaliste la veuve de Léon Bonvin laissent persister l'énigme du suicide : « Sa femme, confie le narrateur, m'a dit qu'après être une première fois parti, il revint, resta à la maison jusqu'à trois heures, au milieu de ses enfants qu'il adorait[93]. » Durant cet après-midi fatidique, le père et mari est ensuite reparti sans dire un mot à sa famille, qui ne l'a jamais revu. Les propos de l'interviewée suggèrent en même temps des tergiversations enfouies dans le for intérieur du premier concerné, signe possible des vacillations douloureuses, mais dissimulées, qui fondent l'essence tragique de nombreux suicides[94]. Au sujet des dompteurs comme de Léon Bonvin, l'interview n'est pas la pleine garantie d'une vérité littérale. En effet, comment s'assurer tout à fait qu'aucun dompteur n'a jamais été dévoré par ses bêtes ? De plus, l'extrême concision du discours indirect qui restitue les propos de la veuve Bonvin ne s'avère-t-elle pas nécessairement elliptique, voire lacunaire[95] ? Cependant, à défaut d'une authenticité certaine, les informations verbales collectées par le journaliste sont le vecteur d'une vérité sociologique et anthropologique sur l'événement envisagé. Elles relativisent les préjugés commodes, mais en partie erronés, qui se retrouvent couramment dans ces deux catégories de faits divers. Les dompteurs de fauves encourent bien des risques, mais les chiffres de leurs accidents mortels seraient largement exagérés, tout en occultant les nombreux blessés qui survivent dans ce milieu professionnel. Quant aux suicides, ils résultent sans conteste de grandes difficultés, associées à de vives douleurs ; mais il faut se

---

[90] J. Vallès, « Causerie. Les dompteurs », *L'Époque*, 26 mai 1865 (BNF) (p. 764).

[91] A. Wolff, « À travers Paris. Bal masqué du *Figaro* », *Le Figaro*, 1er mars 1863 (Gallica).

[92] Francis Magnard, « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 31 août 1869 (Gallica).

[93] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 9 février 1866 (BNF) (p. 865).

[94] Voir certaines analyses de notre chapitre 4.

[95] Pour des raisons qui tiendraient autant au respect de l'intimité familiale d'un compagnon défunt qu'à la volonté de resserrer le récit à des fins dramatiques et esthétiques.

méfier des vues de l'esprit qui détectent *a posteriori* les signes infondés de telles souffrances dans l'existence du suicidé.

L'oreille et la parole vallésiennes s'emploient à débusquer des événements trompeurs ainsi que les fausses évidences sur lesquelles ils reposent. Or, le mensonge – voire la légende – se retrouve dans deux autres cas de figure, qui s'entrecroisent le plus souvent. D'une part, les actes répréhensibles, que sont en premier lieu les vols ou les meurtres, sont un grand objet de fantasmes individuels et collectifs[96]. D'autre part, le mythe prospère aisément dans le contexte d'un tissage médiatique de rumeurs et de redites. En témoigne le traitement que Vallès réserve aux crimes imputés, en 1865, à « l'homme aux rats », un saltimbanque fameux :

> L'homme aux rats vient d'être accusé par la voix publique d'assassinat sur la personne de deux femmes, deux femmes qu'il aurait tuées, il y a vingt ans. […]
>
> Tel est le bruit qui a couru tout Paris.
>
> J'ai rendu service jadis à l'homme aux rats ; je voulus, en voyant la persistance de la rumeur qui l'accusait, en avoir le cœur net ; je suis allé aux renseignements. Il m'a été répondu que notre assassin était le malade le plus innocent et le plus gai du monde, qu'il avait toujours sa barbe, et qu'il n'était à l'hôpital que pour une fracture à la jambe. Point de femmes tuées, ni cadavres, ni cicatrices ! Son hibou ne se perchera pas sur un des coins de l'échafaud ! Tout au plus, pendant sa maladie, Célina et les souris, ses sœurs, sont-elles mortes de tristesse et de faim[97] ?

L'auteur de l'article ne précise pas s'il s'est rendu directement dans l'hôpital où a été soigné le saltimbanque ni quelles personnes il est allé interroger. Quoi qu'il en soit, le contenu des réponses recueillies contraste en plusieurs points avec les on-dit criminels. La grande barbe du vieillard n'a pas été rasée ; aucune cicatrice n'a été découverte. Il semble en outre que les accusations portées à l'encontre de cette pauvre « célébrité[98] » parisienne soient moins judiciaires que langagières, c'est-à-dire qu'elles relèvent de l'opinion publique, autrement appelée « la renommée[99] ». Comme en témoignent les journaux ou livres de l'époque, « l'homme aux rats » tend en effet à être une « célébrité de la rue[100] », à l'instar de « l'homme au pavé », de la « femme au perroquet », ou comme le Persan autrefois. Pour autant, rares sont les journalistes à traiter ce « bruit absurde[101] » qui a couru en 1865 à son sujet. Par conséquent, lorsque Pierre Véron le rappelle quatre ans plus tard dans *Le Petit*

---

[96] Cf. D. Kalifa, *Crime et culture au XIX^e siècle*, *op. cit.*

[97] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 17 août 1865, art. cité (passage modifié pour *La Rue*, qu'on retrouve en partie à la page 715).

[98] C'est ainsi qu'il est formellement désigné dans *Le Petit Journal* du 30 juillet 1869 (Gallica).

[99] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 17 août 1865, art. cité (p. 715).

[100] Voir *Le Petit Journal* du 5 mars 1870 (Gallica) et Charles Yriarte, *Les Célébrités de la rue, Paris (1815 à 1863)*, Paris, Librairie parisienne Dupray de la Mahérie, 1864. Voir aussi *Le Monde illustré* du 5 septembre 1868 (Gallica).

[101] Pierre Véron, « Causerie », *Le Petit Journal*, 28 juillet 1869 (Gallica).

journal, il est fort possible qu'il s'appuie précisément – voire seulement[102] ? – sur l'article de Vallès, publié dans *Le Figaro*, puis repris dans *La Rue* :

> Ce fut pour une semaine la fable du Gros-Caillou.
>
> Il n'y avait pas un mot de vrai dans ce commérage.
>
> *L'Homme aux Rats* est mort pur de tout soupçon, et sa mémoire restera chère aux badauds qu'il a tant charmés[103].

Dans ces conditions, l'on est même fondé à se demander si ce n'est pas la démarche journalistique de Vallès dans les illustres colonnes du *Figaro* qui contribue rapidement à dissiper la rumeur éphémère de 1865. Un tel procédé verbal de disculpation se voit repris et développé à propos d'un autre événement criminel, dans *La Rue* du 21 septembre 1867. Cette fois, l'insurgé en devenir et futur exilé s'intéresse au sort d'un homme qui, après avoir passé cinquante ans au bagne, a été gracié. Le vieillard libéré se heurte désormais à la précarité urbaine, si bien qu'il craint d'être obligé de voler à nouveau. Il se dit donc prêt à retrouver la routine du bagne, presque confortable en comparaison des adversités extérieures que doit affronter un individu affamé :

> On lui demandait d'où il venait :
>
> – J'ai été cinquante ans au bagne.
>
> […]
>
> Il avait pour tout livret son passeport signé par le commissaire de Toulon et pour casquette un vieux bonnet vert.
>
> – On devrait fonder, me disait-il, une maison de retraite pour les anciens forçats. Que voulez-vous qu'ils fassent ? J'ai volé pour être arrêté, je volerai pour qu'on m'arrête de nouveau ; qu'on me renvoie au bagne où j'ai mes habitudes ! je reprendrai mon petit train-train, je retrouverai mes connaissances, et j'attendrai tranquillement que la mort vienne[104].

Dans un second temps, le dialogue entre l'ancien prisonnier et le journaliste se mue en un interrogatoire stratégique qui aboutit à des confidences inédites. De manière symptomatique, les questions rhétoriques posées par le vieillard laissent place aux interrogations très concrètes qui lui sont adressées, à des fins non plus interpellatrices et pathétiques mais d'abord informatives :

> – Est-ce pour avoir volé, lui dis-je, que vous avez été condamné ?
>
> – J'ai été condamné pour vol et assassinat.
>
> Je baissai la tête pour laisser passer l'aveu.
>
> Il remarqua mon geste et dit : (Je l'entends encore.)
>
> – J'étais innocent.

---

[102] Sur Gallica, les occurrences de « l'homme aux rats » ne sont pas très nombreuses et seuls les articles respectifs de Vallès (en 1865) et de Véron (en 1869) évoquent cette rumeur criminelle.

[103] P. Véron, « Causerie », *Le Petit Journal*, 28 juillet 1869 (Gallica).

[104] J. Vallès, « Les criminels », *La Rue*, 21 septembre 1867 (Gallica).

> Innocent ? Je lui fis voir que je croyais qu'il mentait.
>
> – Pourquoi mentirais-je ? fit-il. Il serait bien temps, maintenant ! Et qu'y gagnerais-je, grands Dieux ! Il répéta :
>
> – J'étais innocent[105].

L'apprenti-reporter entre efficacement dans son rôle de composition : il utilise à deux reprises un langage pantomimique, qui semble lui permettre de soutirer plus aisément des aveux fondamentaux à son interlocuteur. Une fois de plus, le démenti de l'événement officiel ne s'appuie pas sur une vérité littérale – dont l'authenticité est à ce niveau invérifiable. Mais les circonstances de la confession en crédibilisent le contenu : quel intérêt aurait à mentir un prisonnier désormais réhabilité ? L'interview ne se situe certes pas sur le terrain de l'attestation objective et scientifique. Elle concrétise plutôt une éthique de la proximité empathique et de la sincérité dédoublée – de l'interviewé à l'écrivain-reporter –, qui suffit à remettre en question la vérité apparente. C'est pourquoi sa modalité interrogative se retourne en définitive vers le lecteur : « Je ne sais, à cette heure encore, que penser de cette affirmation énergique du vieux forçat, mais je sais bien que cette conversation me frappa vivement[106] », conclut gravement Vallès. L'émotion éprouvée par le reporter fait de la révélation du vieillard un événement à part entière, qui vient recouvrir le crime annoncé par le titre, et qui fissure les attendus commodes du lecteur, incité à ne pas prendre les nouvelles judiciaires pour argent comptant.

Fondée par principe sur l'empathie, l'interview vallésienne a souvent vocation à sonder les faits marquants depuis le point de vue de leurs protagonistes supposés, sans qui l'événement questionné n'aurait même pas lieu d'être. Dans ce cas, il ne s'agit pas toujours d'amoindrir ou d'infirmer des actes condamnables. « *L'Événement* » avec une majuscule – pour reprendre textuellement le titre du journal auquel collabore Vallès – peut aussi résider dans une action qui s'avère louable et surtout déterminante par ses significations et ses résonances sociales. En témoigne très bien *Le Convoi du pauvre*, toile de 1819 où Vigneron a représenté un chien suivant, solitaire, le cercueil de son maître. Vallès explique avoir « voulu connaître[107] » l'auteur de cette œuvre, d'où l'article qu'il lui consacre dans *L'Événement* du 24 décembre 1865, et qui comporte significativement le sous-titre « L'Auteur ». Non seulement la découverte de l'œuvre fait date dans la trajectoire personnelle et artistique de Vallès[108], mais sa création apparaît comme un puissant révélateur affectif et social, d'autant qu'elle résulte d'un fait réel qui a saisi et marqué Vigneron :

> On ne lui avait pas commandé celui-là ; mais un jour qu'il se promenait avec sa femme sur le boulevard extérieur, un corbillard vint à passer, que ne suivait personne.
>
> « Pas même un chien ! » fit-il avec tristesse.

---

[105] *Id.*

[106] *Id.*

[107] J. Vallès, « Le convoi du pauvre. L'auteur », *L'Événement*, 24 décembre 1865 (BNF) (p. 649).

[108] Voir notre chapitre 7.

> Ce fut le germe, l'idée grandit, et il peignit *Le Convoi du pauvre*[109].

Comme en témoigne le discours direct en incise, Vallès a obtenu toutes ces informations de la bouche même de Vigneron, qu'il est allé directement questionner. Or, l'entretien révèle plus largement l'existence très modeste et laborieuse en même temps que l'humble caractère de l'artiste concerné :

> Je résolus d'aller demander à l'artiste lui-même son histoire.
>
> […]
>
> Je m'expliquai […]. Je […] lui rappelai Montmartre, l'école de dessin du soir, enfin les mots travail et pauvreté vinrent sur mes lèvres.
>
> « Il ne faut pas, me répondit-il sans emphase, d'une voix simple, il ne faut pas que les artistes se plaignent. Je ne voudrais pas, monsieur, qu'on crût que je gémis. Je ne gémis pas ; j'ai travaillé et j'ai vécu. Le monde ne doit pas entrer dans le secret de nos luttes. »
>
> En parlant ainsi, il ne prenait pas d'attitude, il tenait dans ses mains maigres et un peu tremblantes une tabatière où il puisait avec discrétion ; un sourire courait sur sa bouche assez fine, et il y mettait autant de bonhomie que de sincérité.
>
> Je n'insisterai donc pas sur ce point délicat, d'autant mieux que, s'il y a eu pauvreté, cette vertu me dit qu'il n'y a pas eu famine[110] […].

Si l'on se fie aux propos et à l'attitude de Vigneron durant son entretien avec Vallès, il n'est guère étonnant que le seul passage d'un chien derrière un corbillard ait retenti avec une grande intensité pour l'un comme pour l'autre. Le premier y a saisi l'occasion d'exprimer une sombre réalité avec humilité et pudeur, en évitant l'écueil d'une éloquence pathétique et d'une exubérance allégorique. En résulte un tableau qui est à l'image de sa personnalité et de ses convictions. Pour le second, l'originalité de l'œuvre réside précisément dans sa « simplicité[111] », dont la puissance émotive s'enrichit *a posteriori* d'un effet d'écho avec la retenue édifiante de son créateur :

> Oui, un chien derrière un corbillard, sur un chemin qui tourne ; deux arbres maigres sous un ciel gris…
>
> C'est tout : et l'on se sent pris d'une indéfinissable tristesse ! L'homme ne paraît pas […]. Toutes les images de deuils passés et le fantôme des misères futures se dressent sous les pas de ce chien muet : pauvre bête, et qui semble avoir une âme[112] !

S'opère en somme un jeu de miroirs entre le disparu et son chien personnifié – dans la réalité perçue comme dans sa représentation lithographique – ainsi qu'entre l'animal figuré et Vigneron lui-même, tous deux reliés par une forme admirable de mutisme, loin des gémissements et des lamentations. Enfin, le motif funéraire

[109] J. Vallès, « Le convoi du pauvre. L'auteur », art. cité (p. 651-652).

[110] *Id*. (p. 650-651).

[111] Il finit par louer l'éloquence d'une telle simplicité : cf. *id.* (p. 655).

[112] *Id.* (p. 653).

s'accorde avec la situation désespérée d'un homme que Vallès présente comme moribond lorsqu'il écrit son article, à la fin de l'année 1865. Émerge en définitive le paradoxe d'une interview dont sourd un mutisme très symbolique. Mais, là encore, l'interview est une maïeutique qui dépasse de loin la saisie auditive de contenus littéraux supposés authentiques. Le reporter examine son interlocuteur sous tous ses aspects, aussi précisément qu'il en visite l'atelier[113] : au-delà des mots, importent donc les intonations, la gestuelle, la mimique ou encore l'attitude qui se manifestent durant l'entretien[114].

Vigneron ne mourra qu'en 1872, soit près de sept ans après l'article de Vallès. En 1865, la transmission écrite de ses réponses orales à l'intervieweur n'en donne pas moins corps à un individu que l'écrivain érige déjà, pour ainsi dire, en mort-vivant[115]. Le lecteur accède en même temps à celui qu'une mort prochaine pourrait définitivement arracher à la connaissance et à la compréhension d'autrui. Un tel dispositif se retrouve dans *Le Figaro* de l'été 1865, où les questions de Vallès conduisent « l'homme au pavé » à révéler au grand jour sa crainte d'une déchéance imminente :

> Un jour, pourtant, je l'aperçus, triste, qui tenait, plié en deux, sa tête dans ses mains.
>
> « Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.
>
> – Il y a, me répondit-il, que nous allons mourir de faim ! »
>
> Et me montrant, avec un geste d'une déchirante simplicité, sa joue droite enflée comme s'il eût son pavé en *chique* dans la bouche :
>
> « Mes dents s'en vont », fit-il.
>
> Et la petite femme ratatinée et verte souligna d'une inflexion de tête l'aveu désespéré de son mari[116].

Détail à la fois réel et symbolique, la dentition lacunaire et maladive du vieil homme est une possible entrave en même temps que le principal ressort de l'échange entamé avec l'écrivain-reporter. Le texte révèle mimétiquement son importance primordiale dans l'existence laborieuse du saltimbanque : elle est à la fois ce qui lui permet de vivre – son numéro favori consiste à prendre la corde « par les dents[117] » – et le symptôme d'un métier qui pourrait le « tuer » au sens propre. Ce détail concret, placé au cœur de l'interview, s'avère d'une grande force pathétique et acquiert une valeur indirecte d'interpellation auprès du lecteur. Dans une optique militante, il arrive aussi que l'interview – la réalisation, la transcription de l'interrogatoire, puis leur publication journalistique – devienne *a fortiori* un moyen d'éviter ou de retarder

---

[113] *Id.*

[114] À ce sujet, voir les analyses sur la « morphologie » de l'interview proposées par Jean-Marie Seillan : cf. « L'interview », dans *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 1027-1028.

[115] Voir d'autres formules révélatrices : « Je supposais qu'il était mort. Voici comment j'appris qu'il était vivant. » Cf. *id.* (p. 649).

[116] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 17 août 1865, art. cité (p. 717).

[117] *Id.* (p. 716).

le drame anticipé d'un décès « précoce ». C'est très clairement le cas dans son journal *La Rue*, en 1870. La première page du 18 mars est presque entièrement occupée par un article que le rédacteur en chef consacre à une petite fille d'une dizaine d'années, rencontrée à Belleville. Les questions des adultes et les réponses de l'enfant permettent d'abord au lecteur de s'enquérir d'un drame passé, à savoir la mort prématurée des deux parents, qui a laissé la fillette orpheline :

> Les passants s'approchent :
>
> – Qu'as-tu donc, mon enfant ?
>
> […]
>
> Ah ! cela ne sort pas tout seul, et il faut lui arracher les paroles de la gorge, à la mignonne créature, qui a le hoquet et le frisson.
>
> On parvient à entendre ce qu'elle dit à travers ses lèvres roses, en avalant ses larmes qui tombent toujours à grosses gouttes.
>
> C'est une orpheline, son père et sa mère sont morts[118] !

Outre ce double événement surgi du passé, par lequel s'expliquent en grande partie les difficultés du présent, pèse la menace d'un drame à venir, qui frapperait directement la fillette interrogée :

> La petite continue :
>
> – C'est mon cousin qui me garde, mais il me bat toujours ! dimanche parce que j'ai été jouer avec Mélie, il m'a donné des coups sur les doigts, puis un coup de pied. J'ai mal !
>
> […]
>
> – Comment s'appelle-t-il, ton cousin ?
>
> La petite fille ne répond pas, on insiste.
>
> – Voyons, ma chère, dit une ouvrière de seize ans, d'un ton tendre, son nez rose baigné d'une petite larme qui reste là comme une perle. La vieille insiste aussi.
>
> – Il me battrait encore, dit la petite fille.
>
> – Nous te défendrons !
>
> Elle hoche sa tête mouillée et ébouriffée, cela veut dire : « Si, il me battrait toujours[119] ! »

L'urgence dont font preuve les adultes pour la questionner, la consoler, puis la confier aux soins des autorités policières[120], a valeur de signe implicite : si « on insiste », n'est-ce pas qu'on craint qu'elle souffre intensément, voire qu'elle succombe bientôt sous les coups de son cousin[121] ? Associé à un « nous », le « on »

---

[118] J. Vallès, « La petite fille de Belleville », *La Rue*, 18 mars 1870 (Gallica).

[119] *Id.*

[120] Même si cette initiative semble n'être qu'un pis-aller d'après Vallès.

[121] Dans *L'Enfant*, la petite Louisette meurt de la violence ou plutôt de la peur des coups du père : cf. J. Vallès, « XIX. Louisette », *L'Enfant*, *op. cit.*, p. 312-318.

inclut ici l'écrivain-reporter, qui reprend à son compte et s'approprie en un sens l'interrogatoire commun, d'autant que certaines questions ne sont nommément rapportées à aucun locuteur : « On l'a interrogée, puis suppliée ; elle n'a pas voulu dire le nom de son cousin, et à la fin même, elle ne pleurait plus. Pour dérouter les questions et ne pas se trahir à un moment, elle s'est tue, elle attendait immobile[122] ! » L'interview est un processus laborieux qui bute en définitive sur le silence de la fillette. Mais, en dépit de l'échec final – et quoi qu'il en soit de l'authenticité exacte de la scène[123] –, cette parole collective fait au moins office d'alerte sociale. C'est en quoi elle peut prévenir le drame de la violence, et même parer indirectement à la mort d'un enfant[124].

[122] J. Vallès, « La petite fille de Belleville », *La Rue*, 18 mars 1870 (Gallica).

[123] D'ailleurs difficile à vérifier : sur Gallica, cette « petite fille de Belleville » n'est évoquée que par Vallès.

[124] La démarche de Vallès se distingue par exemple de celle qu'ont adoptée les journalistes du *Petit journal* (sous le pseudonyme collectif Thomas Grimm), quinze jours auparavant. Cf. Thomas Grimm, « La Descente de la Courtille », *Le Petit Journal*, 3 mars 1870 (Gallica). Dans le cadre d'un journalisme populaire, ces derniers s'intéressent, eux aussi en première page, au sort d'une petite fille laissée « orpheline » du côté de Belleville. Il s'agirait d'ailleurs d'un « récit authentique », obtenu de la bouche même de l'ancien directeur de la Salpêtrière. Mais, outre l'identité des fillettes (par exemple, elles n'ont pas le même âge), le registre diffère d'un article à l'autre. L'histoire du *Petit journal* n'expose pas une enquête de proximité qui se concrétiserait par un interrogatoire. Elle revêt plutôt l'allure d'un conte à la troisième personne, clairement adressé au lecteur – « Écoutez une des mille histoires de cette joyeuse *Descente* » sert de formule introductive – mais soigneusement détaché du présent par son ancrage dans un passé lointain et imprécis. En définitive, le reportage vallésien, qui s'empare très sérieusement d'une tranche de vie urbaine, contraste avec ce récit sombre mais néanmoins divertissant.

Fabrique de l'événement et vérité socio-historique

Constructions médiatiques

Le reportage consacré à l'orpheline de Belleville s'articule autour de drames passés ou à venir. Plus encore, l'interrogatoire collectif découle d'un triste fait qui s'est produit au vu et au su de tous – au point d'interpeller directement Vallès –, à savoir les pleurs alarmants de la fillette en pleine rue. « L'autre jour, rue de Belleville, une petite fille pleurait à chaudes larmes[1] », écrit le journaliste en guise d'introduction. C'est l'événement non seulement inaugural mais majeur de l'article. D'une part, il suggère en lui-même les violences dont la petite fille est une victime effective et/ou potentielle. D'autre part, il les recouvre littéralement de sa dimension concrète et spectaculaire : « L'enfant ne peut pas répondre, tant les sanglots soulèvent sa poitrine d'oiseau ! puis elle a peur, elle cache sa tête trempée de larmes sous son tablier d'école[2] », ajoute Vallès dans une hypotypose hugolienne. Enfin, il est un *kairos*, l'occasion opportune dont s'emparent immédiatement les passants adultes en vue d'agir et d'aider l'enfant. L'instant d'inflexion enclenche par là un basculement dont l'écrivain-reporter relaie l'intensité auprès de son lectorat. Le micro-événement des larmes infantiles se hisse alors au statut de « fait[3] » médiatique. Sous l'allure d'une réalité fortuite, les pleurs de l'orpheline sont l'objet d'une recomposition journalistique destinée à frapper le lecteur. Par le présent de narration, la métaphore animale et la modalité exclamative, il s'agit plus précisément d'attirer l'attention de ce dernier sur une souffrance physique et morale.

Ce genre de démarche n'est pas inédit chez Vallès, tant s'en faut. Il est notamment à l'œuvre dans *Le Figaro* des 16 et 17 novembre 1866, d'une manière à la fois plus radicale et plus convaincante. L'auteur du double article restitue sous forme de reportage sa descente au fond d'un puits de mine stéphanois[4]. Or, il ne se contente pas d'évoquer tel ou tel drame ponctuel. Il érige l'ensemble de son expérience en événement journalistique, tout en lui conservant à plein sa réalité tangible. Pour ce faire, l'écrivain utilise des procédés littéraires de distorsion, dont la facticité s'avère porteuse de vérité. Le sous-titre « Au fond d'une mine[5] » précise d'emblée le point d'arrivée de l'excursion proposée. Il crée par là un effet de

---

[1] J. Vallès, « La petite fille de Belleville », *La Rue*, 18 mars 1870 (Gallica).

[2] *Id.*

[3] Pour reprendre la distinction opérée par Ricœur entre le « fait », comme « chose dite », et « l'événement », envisagé comme « la chose dont on parle » : cf. P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 228.

[4] Cf. M.-È. Thérenty, « Dante reporter. La création d'un paradigme journalistique », *Autour de Vallès*, *Vallès et le « sens du réel »*, *op. cit.*, p. 57-72.

[5] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine. (Première heure) (Deuxième heure) », *Le Figaro*, 16 et 17 novembre 1866 (Gallica) (p. 907).

compression temporelle qui rapproche l'objectif initial et le but finalement atteint, à savoir toucher « la dernière pierre au fond du dernier trou[6] ». Ce faisant, il met en évidence les finalités très concrètes d'une telle expédition : expérimenter la traversée intégrale d'un puits de mine. Les jeux d'échos entre le titre, le début et la fin de l'article n'écrasent ni n'amoindrissent pour autant le parcours du reporter, qui semble au contraire long et laborieux. Outre qu'elles contribuent à la solennité du moment – à l'exemple du rendez-vous pris « pour huit heures du matin[7] » – les indications chronologiques étirent *stricto sensu* le temps des faits relatés. Comme l'indiquent les sous-titres entre parenthèses, les deux articles décrivent respectivement les première et deuxième heures passées dans la mine, auxquelles s'ajoute encore une heure, puisque le voyage dure au total « trois heures[8] ». Or, ces quelques heures remplissent l'intégralité d'un double article lui-même réparti sur deux numéros du quotidien, donc sur deux journées différentes. Cette disproportion entre le temps diégétique, d'une part, et le calendrier réel où il s'insère, d'autre part, a pour effet d'allonger la visite de la mine, dont le processus se déroule pas à pas, au fil des pages. C'est que le texte reflète mimétiquement une temporalité distendue par les dangers ressentis – « Nous n'avions mis que trois minutes, mais quelles minutes, celles-là[9] ! » – et bien fondés – « Nous descendîmes jusqu'au bout : exposés à chaque minute à un accident[10] […]. » – qui ponctuent le parcours du milieu minier. Il est représentatif de conditions réellement extrêmes, d'où une avancée très lente, comme en témoignent les chiffres : « Notre voyage avait duré trois heures. Nous avions fait quatre kilomètres dans la mine[11] […]. » Sur le plan symbolique, cette longue et difficile plongée souterraine – où il convient notamment d'aller « trouver à trois cents pieds sous terre un homme qui sonde là les entrailles du sol[12] » – est aussi une métonymie très concrète des actions répétées qu'induit le métier lui-même. Enfin, le reportage s'apparente à une épopée dont les procédés d'héroïsation et les images hyperboliques dévoilent plus qu'ils ne voilent la réalité tangible dès lors qu'ils sont rattachés à des informations explicatives. D'emblée, Vallès affirme être l'un des deux volontaires sur quatre à ne pas s'être désistés à l'heure du rendez-vous ; mais ce détail est appuyé par les avertissements statistiques de l'ingénieur en chef : « "Sur quinze cents mineurs, avait-il dit, quelques précautions qu'on prenne, et l'on en prend d'immenses, nous avons bien par an vingt morts et six cents blessés[13]." » Les chiffres glorieux repris un peu plus loin ont également un rôle informatif : « Nous sommes là, à quatre cents mètres sous terre ! trois cents pieds sous la mine. […] Nous nous retrouvâmes enfin au bas d'un puits qui était situé juste à mille cinq cents mètres de celui par où nous étions entrés[14]. » La fumée épaisse,

[6] *Id.* (p. 907 et 916).
[7] *Id.* (p. 907).
[8] *Id.* (p. 916).
[9] *Id.* (p. 909).
[10] *Id.* (p. 913).
[11] *Id.* (p. 916).
[12] *Id.* (p. 912).
[13] *Id.* (p. 907).
[14] *Id.* (p. 913 et 916).

noire et suffocante qui s'échappe de la mine personnifiée[15] est aussitôt démystifiée par l'italique, à valeur didactique : « C'est ce qu'on nomme le *retour d'air* de la mine[16]. » Quant aux « bruit[s] d'orage[17] », ils sont clairement imputés à l'eau s'écoulant le long des parois puis aux courants d'air qui traversent le lieu. Ce dernier phénomène, qui paraît effrayant, voire surnaturel, est là encore éclairci par les propos informés du guide-éclaireur :

> Ma foi, oui, je mordis à un coin du rideau de cuir formant porte pour le courant d'air qui se trouvait au bout de la montée, pour me retenir ! Je me sentais filer !
>
> L'ingénieur nous expliqua comment et pourquoi on ménageait ces courants d'air. Ces portes servent à empêcher l'air de courir droit à un puits sans passer ailleurs[18].

De surcroît, l'écrivain-reporter pose un regard parodique sur le fait de « jouer aux héros[19] ». Son héroïsme est empreint de ridicules qui le « ramène[nt] au sentiment de la réalité[20] » et qui le constituent plutôt en faire-valoir du personnel minier : « Quelques-uns, fort beaux, semblaient devant ce charbon noir, dans cet air brûlant, des statues de bronze fondant au feu. / Nous avions, mon ami et moi, l'air de deux mottes de beurre tombées dans une écritoire[21]. » L'image statuaire donne à ces pauvres travailleurs l'allure sublime de « grands hommes » martyrisés tandis que les deux journalistes font l'objet d'une réification grotesque, entremêlant les lexiques de la cuisine et de l'écriture.

Au demeurant, les mineurs sont les véritables protagonistes de ce récit qui valorise les qualités presque surhumaines dont ils font preuve pour affronter un milieu redoutable et menaçant. Les exploits collectifs et individuels des enfants sont édifiants à cet égard :

> Une quinzaine de gamins se relaient sur des échelles et portent jusqu'au bord du trou les sacs remplis par les débris de roc ou de charbon qu'a fait tomber la pioche du mineur solitaire.
>
> Comme l'air est irrespirable ou insuffisant dans ce boyau, on en envoie par des moyens factices : un ventilateur fonctionne continuellement au-dessus de l'abîme. C'est un enfant qui le fait tourner, qu'on remplace souvent et qui ne s'arrête que pendant quinze ou vingt secondes de temps en temps, pour se reposer[22].

---

[15] Il est question de sa « gueule ».

[16] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine. (Première heure) (Deuxième heure) », *Le Figaro*, 16 et 17 novembre 1866 (Gallica) (p. 908).

[17] *Id.* (p. 908 et 915).

[18] *Id.* (p. 914).

[19] *Id.*

[20] *Id.* (p. 910).

[21] *Id.* (p. 912).

[22] *Id.*

Leur abnégation silencieuse contraste avec les plaintes finales du reporter adulte, lassé de ces « promenades pénibles[23] », impatient puis ravi de revoir le soleil, après n'avoir passé que trois heures sous terre. Dans ces conditions, le reportage vallésien vise surtout à illustrer la bravoure nécessaire et quotidienne des mineurs. La descente et le travail dans la mine se détachent par là comme un processus âpre mais héroïque. Ils font événement parce que leur reconduction quotidienne ne doit en aucun cas les situer dans le registre d'une « normalité anodine », quand bien même les mineurs ne craignent plus le danger auquel ils semblent s'habituer. Ainsi, Vallès ne se contente pas de désigner *in extremis*, comme *Le Petit journal* de la veille, « le côté poétique et grandiose du caractère de ces rudes travailleurs[24] » ; il le démontre minutieusement à travers des expériences concrètes. De manière symptomatique, l'article du *Petit journal* détaille plutôt le lieu dans sa matérialité qu'il ne décrit les mineurs eux-mêmes, d'ailleurs envisagés comme une masse collective et en partie irréfléchie. Le reportage vallésien humanise au contraire la description en donnant parfois directement la parole aux individus rencontrés. Si les cris des ouvriers peuvent s'apparenter à un « mugissement[25] », leurs mots n'en sont pas moins révélateurs d'une dignité que leur déniera en partie Maupassant quelques années plus tard, en réponse à Vallès qui lui reprochait de ne pas écrire pour le peuple :

> Ils ne sont capables, ces hommes, que de traîner la brouette et de creuser les noires galeries de houille. Ceux-là ne peuvent accomplir aucune besogne qui demande un travail d'esprit. Aussi essayent-ils de tuer leurs chefs, les ingénieurs. Leur sort pourtant n'est point si misérable qu'on le croit ; mais leur salaire est minime. À qui la faute[26] ?

En l'occurrence, Maupassant se réfère aux mines de houille de Montceau-les-Mines[27] où ont entre autres éclaté des grèves en 1882[28]. Ces événements ont aussi contribué à remplir les carnets de notes de Zola, lorsqu'il préparait son roman *Germinal* et avant qu'il ne se déplace directement à Anzin. Dans les deux cas, émerge la question des révoltes ouvrières, qui est toutefois légitimée, voire sublimée, par le roman zolien, dont le prosaïsme épique rappelle plutôt le texte vallésien que les discours de Maupassant. Cela dit, les démarches de Vallès et de Zola divergent sensiblement. Une vingtaine d'années avant que les trajectoires fictives et individuelles de *Germinal* illustrent le problème général de l'injustice sociale, le format court du reportage vallésien s'empare d'une expérience personnelle que le lecteur est conduit à généraliser. En témoigne l'article par lequel Vallès revient en 1867 sur son texte de 1866. Au-delà des effets délibérés de redondance médiatique qui entérinent, un an après, l'événement journalistique de la

---

[23] *Id.* (p. 915).

[24] Henri Villain, « Curiosités de la science et de l'histoire. Une descente dans une mine de houille », *Le Petit Journal*, 15 novembre 1866 (Gallica).

[25] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 908).

[26] G. de Maupassant, « À propos du peuple », *Chroniques* [1938], Paris, Union générale d'éditions, 1980, p. 276.

[27] Qu'il a visitées après les usines du Creusot.

[28] Cf. Casimir Bartuel et Humbert Rullière, « Chapitre IV – L'affaire de Montceau-les-Mines (1882) », *La Mine et les Mineurs*, Paris, Gaston Doin, 1923, p. 348-383.

descente au fond d'une mine, l'écrivain-reporter élargit subtilement la portée de ses observations. C'est ce qu'indique d'emblée le pluriel du titre ou encore la comparaison finale entre les morts prématurées des « mineurs[29] » et celles des soldats : « Je parle des mineurs, mais les soldats ! Ce n'est pas par centaines, c'est par milliers qu'ils meurent ! et eux, on ne les plaint pas ! Il est défendu d'exécrer la victoire, et on salue ceux qui les ont fait tuer[30]. » Se dessine un parallèle entre deux missions dont on ne mesurerait pas les risques considérables. En même temps, le contexte guerrier vient élargir et accentuer les constats établis à partir de la réalité minière. Toutefois, si Vallès a exploré lui-même un puits de mine, il n'est pas allé jusqu'à parcourir un champ de bataille en tant que correspondant de guerre : « cette fonction de témoignage en direct qui fera la grandeur des reporters célèbres quelques décennies plus tard (et inquiétera plus d'une fois les pouvoirs publics) ne peut malheureusement trouver à s'exercer dans la presse étroitement contrôlée du Second Empire[31] ». À la prudence des directeurs de journaux vis-à-vis de cette « [m]ission éminemment politique[32] » s'ajoute une prédilection personnelle pour la chronique sociale.

Sans être reporter de guerre, le journaliste part au moins à l'étranger comme envoyé spécial : en juillet 1865, il se rend à Londres pour le journal *L'Époque*. À l'automne, il revient sur son séjour anglais en soulignant sa pratique minutieuse d'un journalisme de terrain :

> Une autre fois, à Londres, je lis sur les murs qu'on vient de trouver empoisonnés dans un *coffee-house* d'Holborn trois enfants. […] Je vais voir les enfants sur le lit même où ils ont rendu l'âme […]. Un homme arrive […].
>
> C'est le père ; il dit que ses enfants sont les siens, qu'ils ont été pris chez lui […].
>
> J'aperçois un gant fané, de couleur tendre […].
>
> J'écoute parler cet homme […].
>
> Je sors ; on m'entoure. Je savais mal l'anglais, je parlais par gestes ; mais l'on me regardait, on m'écoutait : une femme en guenilles, qui portait sur ses bras un enfant chétif, pleura quand je parlai du cheval de bois[33] !...

Le fait divers initial – à savoir l'empoisonnement mortel de trois enfants – est presque éclipsé au profit de l'enquête elle-même, qui devient un événement médiatique à part entière. Il semble que les résultats importent moins que le cheminement de l'investigation. À cet égard, il est symptomatique que le reporter qui « regarde[34] » et « écoute[35] » soit à son tour regardé et écouté : il est lui-même

---

[29] Pour reprendre le pluriel du titre : J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », *La Rue*, 19 octobre 1867, art. cité, p. 988.

[30] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 991.

[31] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 22.

[32] *Ibid*., p. 21.

[33] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 575-576).

[34] *Id*. (p. 576).

déplacé au centre de l'attention, dans une mise en abyme vertigineuse. Derrière l'horreur de l'assassinat questionné, s'esquisse en outre « un autoportrait (ironique) du voyageur en aventurier de la chronique, en Va-Partout débrouillard et prêt à tout, bref en parfait reporter avant la lettre[36] ». Mais bien au-delà du fait divers qui ressort au particulier et confine à l'anecdotique, le déplacement du reporter en Angleterre revêt en lui-même une portée historico-politique :

> Paris m'a fatigué, Londres m'attire. On me fait peur de son brouillard, mais à travers ce brouillard je respirerai un air de liberté qui me fera du bien au cœur. […]
>
> En attendant que je vaille mieux ou que mon pays soit plus libre, je ne puis qu'effleurer avec la barbe de ma plume des abus que je voudrais attaquer à outrance, acculer dans l'impasse, et meurtrir avec les anneaux de nos chaînes ! – Je pars[37] !

Au fond, le recul humoristique de Vallès sur ses propres prétentions à l'aventure approfondit plutôt qu'il n'amoindrit le sérieux du message politique : « Mais on dirait que je vais au bout du monde ? En dix heures on arrive à Londres, le voyage coûte cinquante-trois francs ! et la distance me paraît grande ! C'est qu'il y a loin d'un pays où tout se réglemente à un pays où tous sont libres[38] ! » Il lui permet d'insister sur les bénéfices du libéralisme anglais, par opposition à l'autoritarisme du Second Empire. Le départ à l'étranger fait donc événement en tant que pied de nez à la fois concret et symbolique destiné aux censeurs français, depuis Napoléon III jusqu'aux journalistes les plus frileux. Toutefois, dès août 1865, le journaliste souligne combien son voyage a déçu ses attentes, loin de toute surprise ou révélation :

> Après trois semaines de séjour à Londres, je m'aperçus que pour pouvoir parler de l'Angleterre, il fallait y passer dix ans. – Je regardais et ne voyais pas ; j'écoutais et n'entendais pas […]. Je me moquai de moi-même et repassai la mer.
>
> Voilà comment finit ce grand voyage[39] !

Correspondant à Londres, Vallès a infléchi le traditionnel récit de voyage en vue de proposer un « moderne reportage[40] » au lectorat français. Mais sa double mission d'information et d'expertise est finalement désignée comme un échec. Ses perceptions visuelles et auditives sont littéralement entravées par son manque d'expérience et sa méconnaissance du pays étranger.

---

[35] *Id.*

[36] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 23.

[37] J. Vallès, « Causerie. Mon cher rédacteur en chef », *L'Époque*, 27 juillet 1865 (BNF) (p. 771-773).

[38] *Id.* (p. 777).

[39] J. Vallès, « Causerie. Londres, 6 août 1865 », *L'Époque*, 9 août 1865 (BNF) (p. 793).

[40] G. Colajanni, « Écrire le réel : le fait divers et la chronique populaire selon Vallès », *Autour de Vallès*, *Vallès et le « sens du réel »*, *op. cit.*, p. 53.

Le dispositif de l'excursion s'avère plus porteur deux ans plus tard, en juillet 1867, lorsque le reporter entreprend un voyage non pas maritime mais aérien, à bord du *Géant*, ballon de quarante-cinq mètres de haut qui avait été construit en 1863 par Louis et Jules Godard[41]. Le traitement en partie fantaisiste d'un tel événement médiatique est le vecteur d'une réflexion historique, sociale et politique, menée à des fins émancipatrices. C'est bel et bien un « grand voyage », à en juger par l'enthousiasme qu'il suscite : « Je partirai donc[42] ! » s'exclame d'abord Vallès. L'expédition se mesure également aux obstacles rencontrés et aux efforts déployés, avant que le ballon ne s'envole enfin : refus à l'entrée ; arrestation par les sergents de ville ; autres difficultés pour monter dans la nacelle ; mise en place laborieuse du ballon. Le texte souligne ensuite la rapidité de la distance parcourue dans les airs, signe autrement révélateur d'un tour de force : « Il faut peu de temps pour être loin, loin, loin[43] ! » Une telle rhétorique construit cependant une épopée mineure, qui s'inscrit en partie dans un registre parodique. Au fond, la prouesse technique et la performance concrète comptent moins que la signification symbolique d'un éloignement salutaire vis-à-vis de la réalité terrestre. Il ne s'agit certes pas d'un « long voyage[44] » – à l'étranger, sur le mont Blanc ou à Copenhague – mais l'altitude change considérablement les échelles et les perspectives : d'en haut, les « grains de plomb[45] » tueraient par leur poids « les aigles dans leurs aires[46] ». La métaphore véhicule ici une dénonciation « en pointillés[47] » du pouvoir impérial et des puissants qui l'accaparent. Plus généralement, ce bref séjour dans les airs puis dans la campagne de Provins n'a rien d'une retraite sereine. Il est en cela très éloigné de l'utopie de « locomotion aérienne » décrite par Théophile Gautier en 1850[48], ou du fantasme hugolien d'un aéroscaphe fraternel et conciliateur, dans *Napoléon le Petit* puis *La Légende des siècles*[49]. Sous la plume vallésienne, l'envol médiatique fait au contraire figure de « prélude à un engagement renouvelé dans les

[41] Et qui s'était élevé pour la première fois dans les airs le 4 octobre 1863 : cf. T. Trimm, « Lundi 5 octobre 1863. Le départ du ballon *Géant* », *Le Petit Journal*, 6 octobre 1863 (Gallica) ou encore Gabriel Guillemot, « Le Géant. Histoire des treize », *Le Figaro*, 8 octobre 1863 (Gallica).

[42] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », *La Situation*, 20 et 24 août 1867 (BNF) (p. 960).

[43] *Id*.

[44] *Id.* (p. 962).

[45] *Id.* (p. 961).

[46] *Id.*

[47] C. Saminadayar-Perrin, « "Trois heures en ballon" : politique du voyage fantaisiste », art. cité, p. 85.

[48] Cf. T. Gautier, « Locomotion aérienne : système de M. Pétin », *La Presse*, 4 juillet 1850 (Gallica) : « La rapidité, l'internationalisation aisée des liaisons de transport, feraient à terme entrer l'humanité dans l'ère sereine, voire extatique, du pacifisme. Comme si à l'élévation physique de l'aérostat pouvait correspondre une élévation spirituelle, une sorte de distance du sage prise par rapport à toute chose, et plus particulièrement par rapport à la vanité politique. »

[49] Cf. V. Hugo, « II. Plein ciel », « XIV. Vingtième siècle », *La Légende des siècles*, *op. cit.*, p. 487-510.

combats de l'actualité[50] ». Malgré sa composante spectaculaire – dont témoignent très concrètement les applaudissements, les cris, les saluts échangés entre le public et les voyageurs lors du départ – ce « grand coup à jouer[51] » n'est pas à proprement parler un divertissement. Les précisions onomastiques sur les protagonistes de l'expédition ébauchent même une communauté médiatique de résistants et d'opposants à la société impériale. L'article distingue, d'un côté, les savants qui échangent leurs observations et, de l'autre, Grousset[52] faisant ménage avec Vallès. Or, ce dernier est reconnu en tant que figure médiatique, et il est significativement confondu par une syllepse avec la fameuse caricature où André Gill venait de le représenter, dans une référence parodique au *Convoi du pauvre* :

> La directrice prend nos papiers et voit nos noms.
>
> Tableau ! Elle me dévisage.
>
> « Vous êtes… (elle s'y reprend à deux fois), vous êtes M… Jules Vallès ! »
>
> […]
>
> « Oh ! je vous reconnais, monsieur. Je vous ai vu dans *La Lune*, vous étiez derrière un corbillard et vous traîniez une casserole.
>
> – Oui, une casserole…[53] »

Sur le plan intellectuel et artistique, les deux collaborateurs[54] incarnent pour ainsi dire un ethos de militants solidaires, auquel peut également s'incorporer le peintre Courbet, invoqué un peu plus loin dans ce « pays de connaissance[55] ». À cet égard, d'autres détails se chargent d'une valeur très suggestive : le toast porté au nom de *La Rue* suivi du « coup de feu[56] » d'une bouteille de champagne ; la promesse commune du danger auquel s'engage la « plume[57] » des deux journalistes ; leur autoportrait subtilement gratifiant en « acrobates vivant mal de leur ballon[58] » ; le reporter se décrit même tel un écrivain vagabond, avec du « sang dans les yeux[59] ». À titre de comparaison, le double portrait croqué par *Le Figaro* de la veille est nettement moins flatteur. Il élude « l'événement du départ et l'événement de l'arrivée[60] », signalés par ailleurs dans *L'Époque*, pour se concentrer sur deux accidents burlesques, qui amoindrissent littéralement la stature de Vallès et de Grousset :

---

[50] C. Saminadayar-Perrin, « "Trois heures en ballon" : politique du voyage fantaisiste », art. cité, p. 84.

[51] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 959).

[52] Paschal Grousset, journaliste scientifique au *Figaro*, ami de Vallès et de Rochefort, qui participera à la Commune.

[53] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 967).

[54] Il est question de « collabo » : cf. *id.* (p. 965).

[55] *Id.* (p. 968).

[56] *Id*. (p. 961).

[57] *Id*. (p. 964).

[58] *Id.* (p. 966). Cf. aussi J. Starobinski, *Portrait de l'artiste en saltimbanque*, *op. cit.*

[59] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 967).

[60] F. Magnard, « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 19 août 1867 (Gallica).

> Pendant qu'on gonflait le ballon, Vallès était sur le pont, considérant avec une certaine sympathie la terre qu'il se préparait à quitter, et cette foule de visages bourgeois dont la curiosité béate et les yeux écarquillés prêtaient matière à sa verve railleuse, quand un câble brusquement manœuvré lui rase la nuque et le renverse. La foule poussa un grand cri, car on avait cru voir la tête se détacher du tronc et tomber à terre comme celle d'un décapité. Heureusement ce n'est que le chapeau de notre collaborateur que l'on ramassa, la tête était encore en place.
>
> À l'arrivée, Grousset s'est donné une légère entorse. Rien de cassé, rien de prouvé[61].

Au lieu de narrer ce qui s'est produit dans les airs, Francis Magnard évoque – non sans légèreté – des semblants d'accidents qui ont eu lieu sur la terre ferme. Les faits sont triviaux, dépourvus de toute grandeur, voire teintés d'un soupçon de ridicule, et ils ne méritent en définitive qu'un bref entrefilet. Cinq jours plus tard, dans *La Rue* du 24 août 1867, Vallès se défend d'écrire un article laconique sur un autre sujet en revenant précisément sur ce voyage en ballon. Il en souligne au contraire la valeur d'exception, digne d'un développement narratif, et il justifie en filigrane le traitement journalistique qu'il lui a réservé : « Là-dessus, chers lecteurs, vous m'excuserez de ne pas vous en dire plus long. Que voulez-vous ? On ne va pas en ballon tous les jours[62] ! » Ainsi se télescopent significativement l'excursion collective et l'activité individuelle de l'écriture journalistique, sans que l'emphase parodique n'ôte à l'aventure aérienne sa distinction ou son relief. Somme toute, le reportage-événement s'appuie sur des artifices et des redondances médiatiques qui – au-delà des poses narcissiques et superficielles – mettent en scène, voire éclairent, l'engagement combatif de Vallès pour s'affranchir des chaînes rabaissantes de l'Empire.

Déconstructions polémiques

En 1867, les « [t]rois heures en ballon[63] » accomplissent – au moins sur le plan symbolique – une émancipation que n'avaient pas permise les « trois semaines de séjour à Londres[64] » durant l'été 1865. Si Vallès échoue à témoigner rigoureusement de la réalité étrangère – d'où l'ellipse par laquelle est évacué son séjour londonien[65] –, il établit néanmoins un compte rendu précis de la traversée maritime qui l'a mené en Angleterre. Mais le trajet tant espéré[66] s'avère déceptif : il

[61] *Id.*

[62] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 24 août 1867 (Gallica).

[63] Voir le titre de l'article.

[64] J. Vallès, « Causerie. Londres, 6 août 1865 », art. cité (p. 793).

[65] Voir la fin de l'article : cf. *id.*

[66] Voir l'article précédent, repris sous le titre « Demain seulement… » : J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 2 août 1865 (BNF) (p. 778-782).

accumule chemin faisant les « désillusions[67] » initialement repoussées ; il est loin d'être « superbe[68] », comme annoncé. D'abord, l'heure passée sur la Tamise est ponctuée de nombreux détails prosaïques, voire de travers burlesques, qui empêchent toute élévation épique. Représenté en piètre héros byronien[69], Vallès manque de chuter lamentablement en montant sur le pont du paquebot ; puis il est malmené comme d'autres passagers par le tangage et le roulis. De surcroît, l'élan et le plaisir libertaires de « l'aventure[70] » escomptée sont neutralisés par des contraintes matérielles et économiques qui gâtent complètement son arrivée à Londres. D'une part, pèse la « préoccupation nécessaire des bagages[71] » qui fait du voyageur ou du touriste « une sentinelle, un galérien[72] », surtout lorsqu'il s'agit de s'empiler « comme des sardines[73] » pour attendre et récupérer ses malles. Il faut en plus traîner ce « boulet[74] » une fois débarqué sur la terre ferme. Pire encore est l'opération de fouille des valises, aussi chronophage que liberticide. Elle marque une frontière excessive et rebutante, à l'image de la planche dressée en guise de table par les douaniers. D'autre part, la douane est présentée comme un « gros impôt fécond en petits ennuis[75] », réclamations injustes auxquelles s'ajoutent les dépenses indues de ceux qui sont censés s'être restaurés dans le navire[76]. Le non-événement consiste ici en une aventure avortée : l'écrivain-reporter démontre en quoi la réalité contrarie très concrètement ses aspirations libertaires, voire internationalistes. D'un point de vue formel et générique, la « majesté du souvenir[77] » est donc écartée au profit d'un témoignage direct, où une succession d'obstacles triviaux fragmente et entrave le mouvement du voyage.

L'article de 1865 annonce à cet égard le texte de 1869, où Vallès rapporte dans un registre profane et terre-à-terre son pèlerinage jusqu'au champ de bataille de « Waterloo[78] » :

> Le voyage coûte cher dans ce véhicule à musique, lugubre comme un char d'enterrement, avec ces Anglais muets et blêmes. Pour quelques sous de plus, on a une voiture où l'on grimpe avec des compagnons choisis, qui va, suivant votre caprice, au galop ou au pas. […]

---

[67] J. Vallès, « Causerie. Londres, 6 août 1865 », art. cité (p. 782).

[68] *Id.* (p. 784).

[69] Content de réchapper au mal de mer, il prend significativement des « attitudes de Child[e]-Harold » : cf. *id.* (p. 786).

[70] *Id.* (p. 792).

[71] *Id.* (p. 790).

[72] *Id.*

[73] *Id.* (p. 792).

[74] *Id.* (p. 793).

[75] *Id.* (p. 791).

[76] Ainsi, Vallès doit payer « six pence » pour le repas d'un autre, avec lequel on l'a confondu : cf. *id.* (p. 791-792).

[77] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 25 octobre 1865 (introuvable à la BNF), p. 563.

[78] Rappelons que le champ de bataille se situe plus précisément à Mont-Saint-Jean.

> Les enthousiasmes modestes et les petites bourses ne s'engagent pas dans ces dépenses. Pour 0,70 F les premières, 0,40 F les secondes – (pas davantage, ô Napoléon !) – on a, à la gare du Midi, un billet pour Groendael[79].

Bien davantage que la présence désagréable des Anglais, l'écrivain-reporter signale là encore des tracas matériels et financiers, au moyen d'un langage métaphorique, mais aussi très concret, étayé par des chiffres et des précisions toponymiques. Il prend en compte la composante économique de ce « lieu de mémoire[80] » à travers l'exemple du conducteur de l'omnibus menant à Mont-Saint-Jean. Beaucoup de curieux se sont déjà rendus à Waterloo et l'image de Napoléon I^{er} s'est écornée avec le temps, constate-t-il, si bien que « l'omnibus est souvent vide[81] » : « [L']histoire a ruiné Joseph, qui a inutilement remis du crin dans les banquettes et diminué le prix des places. On vient peu, les voyageurs sont tous les jours plus rares[82]. » Entre 1865 et 1870, très peu d'articles mettent l'accent sur ces enjeux commerciaux, qui profitent inégalement aux habitants de la région de Waterloo[83] dans le besoin, et desservent les aspirants visiteurs les plus pauvres. *Le Petit journal* du 8 octobre 1869 décrit certes l'opportunisme de certains paysans qui font des affaires abusives auprès des touristes :

> Nous lisons dans la *Liberté* :
>
> Jadis, peut-être même cela existe-t-il encore aujourd'hui, quand un touriste visitait le champ de bataille de Waterloo, il était sûr d'y trouver un bon laboureur promenant sa charrue. […]
>
> Quand le bon laboureur était à portée du touriste, il se baissait et ramassait quelque chose qu'il examinait avec le plus vif intérêt. Ce quelque chose était, pour l'ordinaire, un fer de lance française, si le touriste était Anglais, une poignée de sabre anglais si le visiteur était Français.
>
> Dix-neuf fois sur vingt, l'homme des champs consentait à vendre quarante ou cinquante francs le morceau de ferraille qu'il venait de trouver si heureusement. Il lui avait coûté quinze centimes chez le chaudronnier, et la peine de l'enterrer le matin.
>
> Ce que faisaient les laboureurs sur le champ de bataille de Waterloo, des industriels en bourgeron le font aujourd'hui aux alentours du champ Langlois[84].

Mais cette convocation indirecte du passé, qui renvoie prioritairement aux épaves contemporaines du champ Langlois, diffère du reportage au présent que propose

---

[79] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1084.

[80] Dans une acception à la fois concrète et figurée : « un lieu de mémoire […] va de l'objet le plus matériel et concret, éventuellement géographiquement situé, à l'objet le plus abstrait et intellectuellement construit ». Cf. P. Nora, « Entre mémoire et histoire : la problématique des Lieux », dans P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire. Tome 1 : La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 17.

[81] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1085.

[82] *Id.*

[83] Et de ses alentours.

[84] Jean Bruno, « Les épaves du champ Langlois », *Le Petit Journal*, 8 octobre 1869 (Gallica).

Vallès. En septembre 1868 et 1869, la presse se contente surtout de signaler une « recrudescence de visites au champ de bataille de Waterloo[85] » puis d'évoquer un voyage officiel du prince Napoléon, à peine moins brièvement que ce télégraphe du *Constitutionnel* : « Le prince Napoléon est arrivé hier à Bruxelles […], a visité le champ de bataille de Waterloo[86]. » Que le ton soit enthousiaste ou critique, il y est plutôt question du « grand homme » – du neveu après l'oncle – que des « petites gens ». À l'inverse, Vallès se préoccupe des « petites bourses[87] » qui souhaitent effectuer le pèlerinage. Autoproclamé « député de la misère[88] » aux élections législatives de 1869, ce dernier va même jusqu'à démontrer les conséquences de l'appât du gain et du prestige dans un tel contexte. Il est loin de mépriser, comme plusieurs paysans, le guide Martin Pirson, « cet homme qui n'emploie pas ses bras et gagne sa vie sans faire pousser ni blé ni herbe[89] ». Mais il expose amèrement le fonctionnement collectif de ce marché touristique qui s'apparente à une nouvelle « guerre », mesquine et ridicule :

> Pirson a des concurrents, et c'est à qui insérera sur la liste de ses clients le plus d'hommes célèbres. « Moi, j'ai eu Changarnier, dit l'un. – Et moi Charras. – J'ai promené le roi de Perse. – Moi, l'empereur de Russie. Tu ne l'auras pas, Nicolas. » La guerre est surtout entre ceux qui tiennent pour Hugo et ceux qui défendent Thiers mordicus[90].

Au-delà d'une concurrence économique – qui n'a d'envergure que celle, d'ailleurs suspecte, des « grands hommes » invoqués –, le reporter raille l'affrontement pseudo-historique des guides qui « se jettent des dates d'histoire et des bonnets de femme à la tête[91] ».

Empreinte d'une ironie « décapante, démystificatrice[92] », l'écriture vallésienne est portée à révéler la facticité dévoyée de certains débats politico-culturels, sur les grands sujets, mais aussi sur des questions plus restreintes. Outre un « grand événement » politico-militaire du passé comme la bataille de Waterloo, sa démarche amphibie de chroniqueur-reporter peut donc disqualifier tel incident de l'actualité culturelle. C'est ce qu'illustre exemplairement une chronique au sujet de l'« Assemblée générale de la Société des gens de lettres » dans *L'Événement* du 20 février 1866. La réunion porte essentiellement sur *Le Trésor littéraire*, florilège des « grands auteurs » patronné par la Société en 1865, dont la sélection a pu sembler antilibérale et arbitraire, et qui a suscité à l'époque de nombreux débats. Comme le

---

[85] Octave de Parisis, « Ce qui se passe », *Le Gaulois*, 3 septembre 1868 (Gallica).

[86] A. Rénal, « Télégraphie privée. Service de nuit. Belgique », *Le Constitutionnel*, 16 septembre 1869 (Gallica). Cf. aussi Un Domino [pseudonyme], « Ce qui se passe », *Le Gaulois*, 19 septembre 1869 (Gallica) ; [Nom de l'auteur illisible], « Nouvelles du jour », *La Presse*, 19 septembre 1869 (Gallica) ; H. Rochefort, « Chronique de partout », *Le Rappel*, 23 septembre 1869 (Gallica) (l'information est ici réduite à un simple « P.S. »).

[87] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1084 (citation ci-dessus).

[88] Cf. C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 269.

[89] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1089.

[90] *Ibid*., p. 1089-1090.

[91] *Ibid*., p. 1090.

[92] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 290.

précise le chroniqueur, « c'est autour du livre que se sont animées les passions et groupées les colères[93] ». Il décrit un « tumulte[94] », un « tapage[95] » sans précédent. L'événement a en plus bénéficié d'une très large couverture médiatique. Nicolas Gentil le souligne entre autres dans *Le Figaro* du 22 février 1866 : « Depuis trois jours, il n'est question que de l'assemblée générale de la Société des gens de lettres. / Un tapage sans échos ne serait pas complet. / Donc, redisons celui-là[96] ! » Vallès se démarque toutefois de ses confrères par l'usage de la dérision. Son article montre surtout combien les échanges de l'assemblée sur le problématique *Trésor littéraire* se sont avérés parodiques et illusoires. D'une part, plusieurs orateurs sont réduits à des détails qui hésitent entre le grotesque et le burlesque. Du côté de l'opposition, le « cache-nez[97] » de Duchesne et les « moustaches[98] » de Révillon servent de signes de ralliement à ceux qui contestent cette publication. De l'autre côté, Étienne Énault lit le procès-verbal de la séance avec « des gloussements de voix et des trémoussements de cou qui rappellent un poussin sans plumes[99] ». Le discours de l'opposant Alfred Michiels se montre nettement plus engagé et plus furieux, mais il peut lui aussi faire « sourire[100] ». Seule l'éloquence pondérée de M. de Pommereu et d'Ernest Hamel se trouve dépourvue de tout cabotinage ridicule. Elle élève un temps le débat avant que les discussions ne s'égarent. Plus généralement, Vallès ne voit dans l'organisation concrète de cette assemblée qu'un simulacre de dialogue démocratique. D'abord, comme l'attestent les propos interminables et léthargiques de Félix Mornand, il lui semble que le bureau de la Société cherche à lasser donc à étouffer plutôt qu'à combattre l'opposition. Puis le désir de protester contre le *Trésor littéraire* ne peut se traduire par un vote[101] : ce moyen légal est refusé aux opposants. Finalement, il s'est fait beaucoup de bruit pour des résultats peu concluants. Non seulement l'opposition a échoué « sur toute la ligne[102] » mais la question n'a même pas été « vidée[103] » à l'issue de la séance. Ainsi, l'assemblée n'est qu'un événement avorté. L'un des « incidents comiques[104] » qui termine abruptement l'article acquiert à cet égard une valeur mimétique :

> À un moment, on a entendu une voix qui jetait dans l'air des mots violents.
>
> « Qui interrompt ? a demandé le président.
>
> – C'est moi, a répondu un homme debout sur les gradins.

---

[93] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 20 février 1866 (BNF) (p. 616).

[94] *Id.*

[95] *Id.* (p. 618).

[96] Nicolas Gentil, « Les boulevards », *Le Figaro*, 22 février 1866 (Gallica).

[97] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 20 février 1866 (BNF) (p. 615).

[98] *Id.*

[99] *Id.*

[100] *Id.* (p. 616).

[101] Comme le précisera *Le Figaro* du 22 février 1866, Jules Vallès fait partie de « la gauche » qui a demandé le vote. Cf. N. Gentil, « Les Boulevards », art. cité.

[102] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 20 février 1866 (BNF) (p. 617).

[103] *Id*.

[104] *Id.* (p. 618).

– Vous voulez parler ?

– Non… je voulais faire une interruption[105]. »

Au travers d'une scène très concrète, directement observée, le témoin-reporter émiette et interrompt lui-même les faits relatés, ainsi que sa chronique, qui n'avait pas vocation à leur donner une réelle consistance. L'article chute littéralement sur une anecdote risible. Certes, le récit de l'assemblée ne relève pas d'une démarche « volontariste » qui consiste à se rendre dans des lieux inhabituels, voire lointains : à l'époque, Vallès a déjà sa place parmi ces « gens de lettres ». Mais, en tant qu'immersion délibérée dans les détails les plus prosaïques d'une telle réunion, le texte se rapproche bel et bien du reportage. De surcroît, le journaliste repousse les effets de familiarité bourgeoise, de connivence intellectuelle, qui font souvent le propre des chroniques parisiennes. D'emblée, il affirme ne pas connaître et donc avoir demandé le nom des « gens en gilet broché ou en redingote verte[106] » qui composent l'assemblée. Il se présente en partie comme « étranger » au milieu envisagé. Enfin, il précise avoir gardé un papier de protestation dans sa poche ou encore avoir « subi[107] » douloureusement la séance. La preuve par le document, associée à l'idée d'une expérience personnellement éprouvante, apparente encore davantage le chroniqueur à un apprenti-reporter. Or, c'est par le biais de ce proto-reportage que le journaliste perce à jour la dimension bouffonne de ce qu'il appelle un « parlementarisme de comédie[108] ».

Le calendrier annuel fabrique une actualité parisienne que Vallès cherche parfois à discréditer. C'est très clairement le cas de l'Assemblée générale organisée par la Société des gens de lettres : « Quelle journée[109] ! » finit par s'exclamer le journaliste, qui ne semble pas du tout pressé de « subir » la « prochaine assemblée[110] ». Toutefois, le reportage ne s'emploie pas seulement à ridiculiser les événements imposés : il arrive qu'il les élude paradoxalement. Ainsi en est-il – dans un domaine plus trivial et folklorique – de la foire aux jambons, rendez-vous printanier à vocation moins culturelle que commerciale :

> Le cochon a été pendant une semaine le lion du jour. La foire aux jambons l'illustre, le vendredi saint l'exile. Paria de la race animale, il a su exciter mes sympathies, et j'ai pris des notes sur lui, que je consigne à cette page, en attendant que je lui consacre une étude plus longue et plus digne de lui[111].

Le journaliste procède d'emblée à un déplacement ironique : il évacue l'événement de la foire elle-même au profit de sa marchandise phare. Or, il s'intéresse davantage au cochon qu'au jambon, à la transformation de l'animal en produit qu'à l'exposition et à la distribution de la marchandise. Pour ce faire, il ne se contente pas

---

[105] *Id.*

[106] *Id.* (p. 614).

[107] *Id.* (p. 617).

[108] *Id.*

[109] *Id.*

[110] *Id.*

[111] J. Vallès, « Monographie du cochon », *Le Figaro*, 12 avril 1866 (Gallica) (p. 637).

d'évoquer l'événement en quelques lignes, comme bien d'autres journalistes de l'époque, à commencer par ceux qui s'emparent d'une telle actualité en 1866 :

> La foire aux jambons qui durait trois jours, a été levée hier soir. Ce matin on démolissait les baraques pour rendre un libre cours à la circulation sur le boulevard Bourdon.
>
> Sur la place du Trône, au contraire, s'élève comme par enchantement une nouvelle petite ville ambulante, pour les marchands, les montreurs de curiosités et les saltimbanques.
>
> C'est la foire au pain d'épice[s] qui va ouvrir le jour de Pâques, pour quelques jours[112].

Il passe rapidement sur la trichine[113], très commentée dans les journaux de l'époque. Au lieu d'alimenter les polémiques à ce sujet[114], il décrit un abattoir de cochons, qu'il semble avoir visité, si l'on se fie à la précision concrète des toponymes et des informations chiffrées :

> L'abattoir des cochons […] est situé près de la chaussée du Maine, boulevard des Fourneaux. Il rappelle par sa forme l'abattoir de l'avenue Trudaine.
>
> Il se compose de cinq bâtiments très longs et bas, disposés parallèlement.
>
> […]
>
> Les trois autres bâtiments sont divisés en un certain nombre de carrés loués moyennant huit cents francs par an à chaque marchand en gros, et à quelques rares charcutiers qui tuent pour leur propre compte[115].

Il étudie la foire en amont, donc explore le genre de structure qui conditionne à proprement parler cet événement. Outre la configuration spatiale des abattoirs, sont décrits les procédés commerciaux et techniques qui précèdent et suivent l'abattage des cochons. Vallès ne restitue en rien le spectacle des jambons exhibés durant la foire – ce « carnaval des charcutiers » d'après *Le Tintamarre* du 16 avril 1865 – où « le boulevard Bourdon et les abords de la place de la Bastille sont enjolivés de guirlandes de cervelas et de saucisses fumées venues en ligne directe de la Lorraine[116] ». S'il ne souligne pas de telles « mascarades[117] », *Le Petit journal* du même jour met lui aussi en relief l'abondance, voire l'exubérance, des étalages dressés pour l'occasion :

---

[112] Louis Boniface, « Nouvelles diverses. Paris, 30 mars », *Le Constitutionnel*, 31 mars 1866 (Gallica).

[113] Ver parasite du porc, causant la maladie appelée « trichinose » à partir de 1866 : cf. R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1468.

[114] Cf. notamment Camille Debans, « Échos de Paris », *Le Figaro*, 1er avril 1866 (Gallica) : « La trichine a été inventée par Monselet, qui avait à se plaindre d'un charcutier. / Voilà ce qu'on répétait hier à voix basse sur le boulevard des Italiens ; et dussé-je être traité de délateur, j'ose ajouter que ce propos était tenu par des journalistes. »

[115] J. Vallès, « Monographie du cochon », art. cité (p. 637-638).

[116] Mercier, « Le carnaval des charcutiers », *Le Tintamarre*, 16 avril 1865 (Gallica).

[117] *Id.*

> La foire aux jambons, qui s'est terminée hier, avait attiré sur le boulevard Bourdon une affluence considérable et les ventes se sont élevées à un chiffre important. Comme toujours, c'est la Lorraine qui a envoyé la plus grande quantité de jambons. […]
>
> De l'autre côté du boulevard se trouvaient rangées sur une seconde allée de boutiques, toutes les variétés de jambons de lard fumé, de saucissons, d'andouilles, etc., apportées là de tous les coins de la France et de l'étranger, de Bayonne, de Londres, de Lyon, de Montauban, de Luxembourg, de New-York, etc[118].

Le Figaro du 24 avril 1867 entérine l'impression d'une profusion extraordinaire et d'une effervescence spectaculaire, tout en signalant que l'économie dicte les modes gastronomiques :

> Les départements de la Meuse et de la Moselle se font remarquer dans tout le côté droit du marché par l'abondance de leurs envois et le grand nombre des baraques qu'ils occupent […].
>
> Cette foire aux jambons est très active, très animée ; il s'y fait un grand commerce, et il s'y mange sur place en pleine semaine sainte une très forte quantité de porc ; cette consommation est encouragée par des établissements de dégustation[119] […].

Un an auparavant, l'écrivain-reporter du *Figaro* détaille plutôt l'envers socio-économique d'un tel « décor ». Son article témoigne là encore d'une précision chiffrée, qui s'appuie sans doute sur les notes qu'il a recueillies en se déplaçant jusqu'au boulevard des Fourneaux. Il est entre autres question des tarifs assignés à l'animal vivant, du nombre de porcs conduits ensemble à l'abattoir ou encore du salaire des conducteurs et des garçons d'abattoir. En définitive, ce ne sont pas les exhibitions de la foire qui font événement sous la plume vallésienne, mais la persécution et l'agonie du cochon, spectacle tout à la fois visuel et auditif :

> Pendant les cinq ou six minutes nécessaires à l'écoulement de tout le sang, le porc pousse des grognements désespérés ; plus l'opération approche de sa fin, plus les cris sont déchirants ; l'animal se tord en des convulsions affreuses, et, quoiqu'il soit attaché, fait des soubresauts si violents qu'il entraînerait la claie et tomberait avec elle si elle n'était solidement fixée au sol par quatre anneaux de fer.
>
> Enfin, la victime pousse un dernier et long sanglot ; en même temps s'échappe de l'ouverture un long caillot de sang noir ; tout est fini[120].

Loin des « impressions de flâneur et de gourmet[121] », le spectacle qu'offre le reporter est terrifiant et rebutant, à l'image d'une « agonie […] terrible[122] ». L'attention du lecteur est déportée des « variétés de jambons » vers les

[118] P., « Paris », *Le Petit Journal*, 16 avril 1865 (Gallica).

[119] F. M., « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 24 avril 1867 (Gallica).

[120] J. Vallès, « Monographie du cochon », art. cité (p. 639).

[121] F. M., « Paris au jour le jour », art. cité.

[122] J. Vallès, « Monographie du cochon », art. cité (p. 639).

« nombreuses variétés de porcs[123] », de l'aliment-marchandise vers l'animal qu'on assassine dans des conditions déplorables. Ainsi l'animal est-il personnifié, au point d'être comparé à un condamné à mort et qualifié de « martyr[124] ». Il serait exagéré et anachronique d'identifier Vallès comme un ardent défenseur de la cause animale, mais la spectacularisation pathétique d'une telle souffrance vise plus généralement la mise à mort des êtres vivants, acte d'une violence extrême, dont le déferlement paraît illégitime. L'exécution des cochons entre d'ailleurs en résonance avec l'égorgement d'un veau dans un abattoir parisien, dont Vallès restitue pas à pas l'expérience concrète en première page de *L'Événement*, le 8 février 1866. Ce « fait très remarquable[125] » démontre précisément les souffrances qu'entraîne chez un exécuté sa décapitation. C'est le cas des animaux ; pourquoi n'en serait-il pas ainsi des hommes ?

À la différence des cochons et des veaux, les individus « condamnés à mort » ne sont pas égorgés mais guillotinés. Si leur agonie est moins cruelle, il ne s'agit en aucun cas de nier leur souffrance, qui est physique[126], mais aussi morale, notamment dans les quelques minutes qui précèdent leur exécution. Ainsi en est-il du fameux Lemaire, dont la condamnation est commentée par divers journaux de l'époque[127], et dont Vallès s'empare avec un soin particulier : « Je le vois qui se raidit, il bat comme un appel, prépare ses nerfs, ses muscles, se ramasse, se tend ! son œil menace la cloison de fer. Les deux battants s'écartent… il a aperçu la guillotine[128] ! » La vision de la « lucarne[129] » saisit le futur exécuté, alors en proie à une vive émotion, que le journaliste transmet à ses lecteurs sur un mode empathique. Pour autant, son article ne rend pas l'exécution spectaculaire, bien au contraire. D'abord, l'exécuteur déçoit pour ainsi dire les attentes « romantiques » du témoin-reporter, par son allure ridiculement conventionnelle et médiocre :

> Mon imagination me le représentait menaçant, horrible, ce bourreau ! Mais point. Figurez-vous un vieillard vigoureux, ayant des favoris et des cheveux d'un blanc d'argent, la figure pleine, la main belle, le teint rose, vêtu en bon bourgeois d'une redingote un peu longue et d'un pantalon un peu large, chaussé de coton bleu, coiffé pour le quart d'heure d'une casquette comme en ont les caissiers et les économes ; avec cela des airs d'endormi et d'ennuyé[130] !

Ainsi portraituré, il peut préfigurer à une moindre échelle la « banalité du mal[131] », que définira Hannah Arendt dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, d'autant que

---

[123] *Id.* (p. 637).

[124] *Id.* (p. 638).

[125] Le docteur Ménessier cité par J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 8 février 1866 (BNF) (p. 875).

[126] Voir les analyses de notre chapitre 4 sur le « supplice » de la guillotine.

[127] Attention à ne pas confondre ce Lemaire avec l'un de ses homonymes, condamné le 31 décembre 1857.

[128] J. Vallès, « Une nuit blanche », *Le Nain jaune*, 14 mars 1867 (BNF) (p. 935).

[129] L'un des surnoms donnés à la guillotine au XIX^e^ siècle.

[130] J. Vallès, « Une nuit blanche », art. cité (p. 931-932).

[131] H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* [1963], Paris, Gallimard, 1991.

presque « [r]ien ne trahit qu'il est bourreau[132] ». L'observateur tâche en outre de brocarder la mise en scène disproportionnée qui précède et encadre l'exécution :

> Autour de l'échafaud, un peu de mise en scène, quelques bruits d'éperon, des frissonnements de sabre, et des chevaux qui hennissaient et qui piaffaient. Mais quoi ! ces chevaux harnachés, ces soldats armés, ces bataillons en l'air pour un malheureux qui va arriver les mains attachées derrière le dos, des entraves aux pieds, déjà à moitié mort peut-être[133] !

L'ironie amère provient d'un décalage criant entre la majesté du décorum et la triste réalité de la souffrance humaine, ébauche de déshumanisation. Ainsi, Vallès dénonce le fait que la mise à mort soit érigée en spectacle urbain. Il expose en particulier le suspense pervers et sordide qui fait de l'exécution un moment attendu et désirable, quand bien même elle ne serait pas légitime ou légalement fondée :

> Ferait-il jour à six heures ? Le verrait-on, au moins, quand il apporterait sa tête ? Le soleil se lèverait-il pour l'éclairer ? On suivait dans le ciel la fuite des étoiles et l'on interrogeait anxieusement l'horizon !
>
> […]
>
> – Mon Dieu, oui, et si, à ce moment, une estafette eût apporté la grâce de Lemaire, on se serait fâché ! On ne voulait pas avoir *drogué* pour rien.
>
> Il y en avait dans le nombre qui, si on les avait laissés faire, auraient, dès trois heures du matin, été chercher Lemaire, dans sa cellule, eux-mêmes, et l'auraient traîné tout de suite à l'échafaud ; on l'aurait volé d'une heure pour être libre, et on lui eût mis une lanterne sur la poitrine pour mieux voir[134] !

S'illustrent quelques-uns des rouages de ce qui – longtemps après la Terreur et en dehors d'enjeux proprement politiques – s'apparente encore à un abominable « théâtre de la guillotine[135] ». L'écrivain-reporter fait partie des spectateurs de l'exécution, le 8 mars 1867, mais il repousse l'avidité du châtiment et une forme de voyeurisme morbide. Au fond, il se place plutôt à côté de Lemaire, dont il imagine la douleur et anticipe les réactions exacerbées : « Il va peut-être, le malheureux, hurler, pleurer, s'accrocher à la vie[136] ! » Pourtant, le spectacle pathétique de son arrivée se situe bien en deçà de cette expressivité exacerbée : « Il marche, à petits

---

[132] J. Vallès, « Une nuit blanche », art. cité (p. 932).

[133] *Id*.

[134] *Id.* (p. 933). L'évocation des « impatients » est une allusion à l'exécution sommaire du duc d'Enghien, fusillé dans les fossés du château de Vincennes, dans la nuit du 20 au 21 mars 1804.

[135] Daniel Arasse, *La Guillotine et l'Imaginaire de la terreur*, Paris, Flammarion, 1987, p. 111. Les Goncourt ont bien souligné l'aspect spectaculaire et plus précisément théâtral de l'exécution par la guillotine sous la Terreur. Et les auteurs de cette période présentaient déjà la place de la Révolution comme un grand théâtre. Voir par exemple le récit de la mort de Danton par Antoine Vincent Arnault : « Danton parut le dernier sur ce théâtre, inondé du sang de tous ses amis. Le jour tombait. Au pied de l'horrible statue dont la masse se détachait en silhouette colossale sur le ciel, je vis se dresser, comme une ombre de Dante, ce tribun qui, à demi éclairé par le soleil mourant, semblait autant sortir du tombeau que prêt à y entrer. » Cité par *id*.

[136] J. Vallès, « Une nuit blanche », art. cité (p. 934).

pas, gêné par les entraves qu'il a aux pieds, tenu à l'épaule par les aides du bourreau. En chemin, il tourne la tête vers l'un d'eux, et remue les lèvres. Je crois entendre qu'il dit : "Ne me tenez pas[137]". » La démarche du condamné est littéralement retenue, et sa voix semble feutrée. Elles composent une apparition fantoche, qui se prolonge jusque dans l'automatisme expéditif de la mise à mort : « Puis, je le vois qui s'abat comme un polichinelle sur le ventre ; une planche glisse, revient ! C'est fait !... L'aide de Monsieur de Paris chasse, d'un revers de main, la tête dans le panier. / Le bourreau descend et l'on démonte l'échafaud[138] ! » L'action de la lame sur le corps de l'individu exécuté est même escamotée par l'aller-retour de la planche, auquel succèdent immédiatement l'envoi de la tête au panier et le démontage de la machine. Ce laconisme qui confine à l'ellipse évite à Vallès de reconduire par la description le voyeurisme auparavant déploré. En même temps, un tel choix formel porte en filigrane un double message idéologique : la description a valeur de positionnement militant. D'une part, l'exécution semble tellement rapide que les spectateurs ont à peine le temps d'en prendre conscience. Par l'efficacité du mécanisme, la mort humaine est indûment déchargée de sens et d'épaisseur dramatique. D'autre part, le spectacle est si « maigre[139] » qu'il ne vaut pas le déplacement, suggère Vallès, qui dégonfle l'attraction de la mise à mort pour mieux la délégitimer. L'événement public devient presque inconsistant, tandis que le reporter lui confère une profondeur et une ampleur intimes, en détaillant simultanément ses implications, en amont et en aval, sur l'existence privée du condamné :

> Je rentre dans la prison ; je passe dans le couloir où le bourreau a fait tout à l'heure la toilette. Dans un coin traîne un chiffon sale, une languette de coton bleu ! Ce sont les débris de la toilette : le col de la chemise, le haut de la blouse. Ces cheveux, sur lesquels je marche, étaient ceux de Lemaire.
>
> J'arrive à sa cellule, le lit est à moitié ouvert, la couverture rejetée : les draps sont encore chauds du côté des pieds. Une casquette traîne là sur un rayon : il y a des croûtes de pain sur la table, un flacon de Bully vide ; des livres ; le poêle flambe. Rien ne sent la mort. Il n'y a pas eu d'agonie[140] !...

Contre toute apparence, la mort est bel et bien survenue. Or, la fin de l'article démontre par le menu – et en l'absence d'un discours explicite – que la guillotine brise prématurément une vie, en plus de rompre brusquement un corps : l'énumération des « débris » d'objets, de cheveux ou d'aliments est à cet égard symptomatique. Somme toute, l'originalité du point de vue vallésien sur cette exécution très médiatisée réside dans un propos à triple détente. Comme la plupart de ses contemporains, le reporter met en évidence l'attitude déconcertante de

[137] *Id.* (p. 935).
[138] *Id.*
[139] *Id.* (p. 932).
[140] *Id.* (p. 935-936).

l'accusé, avec son « apparence de défi à la mort et sa fermeté inébranlable[141] » jusque dans ses derniers instants. Mais cette particularité comportementale devient sous sa plume un moyen de déconstruire le spectacle même de l'exécution. Ce faisant, la mort infligée au condamné reste un événement à part entière.

[141] René de Pont-Jest, « Exécution de Lemaire », *Le Petit Journal*, 9 mars 1867 (Gallica). Cf. aussi Auguste Bussière, « Paris », *Le Petit Journal*, 2 mars 1867 (Gallica) : « L'attitude de Lemaire, dit le *Droit*, est toujours la même. Il continue à manger avec appétit. Il dort tranquillement. […] Voulant mourir, mais n'ayant pas osé se tuer, entrevoit-il l'échafaud comme un moyen d'en finir avec la vie ? » Cf. Auguste Villemot, « La comédie contemporaine », *Le Temps*, 3 mars 1867 (Gallica) : « Le jeune Lemaire peut se flatter d'avoir eu, cette semaine, un succès d'étonnement. » Cf. aussi H. Rochefort, « Chronique parisienne », *Le Figaro*, 10 mars 1867 (Gallica) : « Tous les journaux ont raconté que pendant les derniers apprêts Lemaire avait peine à réprimer les accès d'une joie secrète. »

L'événement partagé

Un reporter engagé

L'exécution de Lemaire est déconstruite dans sa composante publique, voire spectaculaire[1]. Elle n'en demeure pas moins un événement dramatique dans la mesure où elle fait – directement et indirectement – des victimes. Les deux articles de reportage que Vallès consacre à ce condamné dans *Le Nain jaune* ont en commun de souligner les répercussions physiques et psychologiques de la mise à mort sur ceux qui s'en approchent et l'anticipent, pas seulement chez le futur exécuté. L'écrivain-reporter se place aux côtés ou à la place de l'accusé dans une démarche qui préfigure un reportage de la « sensation[2] » et de « l'immersion[3] », ainsi qu'un « journalisme d'identification[4] ». La veille de l'exécution[5], il restitue sa visite de la Roquette, où Lemaire et d'autres condamnés se préparent à leur « châtiment ». Il conduit d'abord le lecteur à réexaminer l'impassibilité apparente du prisonnier qui, d'après les gardiens, « dort comme un chanoine[6] » à l'approche du moment fatidique. Significativement, lorsqu'on lui montre le chemin qui mène à l'échafaud, il suppose que le sommeil des condamnés à mort est plutôt dû à leur accablement qu'à leur « indifférence[7] » : « Ils tiennent contre le sommeil, une nuit, deux nuits, soutenus par l'angoisse. Puis ils succombent, la bête l'emporte : ils dorment[8]. » En parcourant le « tunnel » d'escaliers et de corridors qui précède de peu l'échafaud, il se représente même les manifestations concrètes de leur angoisse extrême :

> C'est le moment terrible. C'est à ce moment-là que la Pommeraye, qui avait été jusqu'alors impassible, pâlit ; l'œil devint vitreux, les jambes fléchirent. […]
>
> […] le condamné espère encore, il espère je ne sais quoi : le déluge, un tremblement de terre, une révolution. – Il est sûr de mourir maintenant[9].

Pour ce faire, il utilise deux types de procédés, très différents. D'un côté, il convoque un syndrome observé chez un autre condamné, exécuté en 1863 pour

---

[1] Vallès se serait juré « de ne jamais assister à une exécution » et précise qu'il s'y résout seulement pour voir si Lemaire défiera la mort jusqu'au bout. Cf. J. Vallès, « Le châtiment », art. cité (p. 930).

[2] M.-È. Thérenty, « De *La Fronde* à la guerre (1897-1918) : les premières femmes reporters », *Autour de Vallès*, *L'Invention du reportage*, *op. cit.*, p. 145.

[3] *Id.*

[4] *Ibid.*, p. 146.

[5] Le premier article pour *Le Nain jaune* date du 7 mars 1867. Or, Lemaire a été exécuté le 8 mars.

[6] J. Vallès, « Le châtiment », art. cité (p. 929).

[7] *Id.* (p. 927).

[8] *Id.*

[9] *Id.* (p. 928).

avoir empoisonné deux femmes. De l'autre, il établit des comparaisons spéculatives qui intègrent symboliquement la mise à mort à la catégorie des « grands événements » d'ordre biblique, naturel ou politico-historique. Quoi qu'il en soit, l'écrivain-reporter semble directement concerné par l'effroi que suscite chez le condamné l'attente de son exécution. Même si elles participent d'une posture littéraire, les sensations et les émotions qu'exprime le locuteur ont l'intérêt de relayer[10] la violence réelle des faits observés auprès de nombreux lecteurs. C'est ce que confirme de manière encore plus flagrante le second article du *Nain jaune* sur la nuit même de l'exécution. L'observateur relève le « moment d'angoisse[11] » survenu dans le public à l'arrivée de l'aumônier. Puis il signale que des gens « défaillir[ent][12] » au passage du bourreau. Cette assemblée prolonge ce que ressent Vallès en même temps qu'elle est une projection concrète du lecteur, spectateur indirect et rétrospectif de l'événement restitué. Là encore, se mêlent des symptômes directement vérifiés – selon le soldat qui l'a veillé durant sa dernière nuit, Lemaire endormi a fait un « saut énorme[13] », suggérant un rêve de l'échafaud – et des comparaisons conjecturales, qui hissent l'événement du guillotinage au-dessus des grandes « batailles[14] ». L'écrivain-reporter fait le choix d'une « écriture de l'intensité[15] », où ses perceptions visuelles du moment apparaissent comme la cause d'une émotion très vive. La vision vallésienne concurrence ainsi la « capacité d'émotion et d'imagination visuelles[16] » de Victor Hugo dans ses divers écrits sur la peine de mort. Assailli par la peur, il dit avoir hésité à fuir mais s'être finalement décidé à affronter l'arrivée du condamné. L'hypotypose l'emporte sur l'ellipse ; la scène est littéralement rapprochée du lecteur. Il s'agit de partager avec lui une proximité physique – « Je suis à deux pas de lui[17] », précise le narrateur – mais aussi mentale, en raison de l'empathie qui conduit l'observateur à s'imaginer la douleur du condamné : « Son orgueil souffre, il a peur que ceux qui sont là croient qu'il chancelle[18] ! » Or, c'est à travers ce conglomérat emphatique de sensations et d'émotions marquantes que l'exécution devient un « mauvais spectacle[19] », toutefois édifiant pour le lecteur, conformément aux ambitions de l'actualisme :

> [Ê]tre sensible jusqu'à l'excès à l'émotion qui vient, avoir déjà vu quand les autres regardent, entendu quand la foule écoute, et savoir garder frissonnant

---

[10] Nous employons à dessein le verbe « relayer », qui traduit bien l'une des évolutions majeures du journalisme occidental vers le milieu du XIX^e^ siècle : « La presse n'exprime plus, ou moins. Elle relaie. Le journal était une voix. Il devient un écho. » Cf. Daniel Cornu, *Journalisme et Vérité. Pour une éthique de l'information*, Genève, Labor et Fides, 1994, p. 200-201.

[11] J. Vallès, « Une nuit blanche », art. cité (p. 933).

[12] *Id.* (p. 934).

[13] *Id.*

[14] *Id.*

[15] T. Bret, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, *op. cit.*, p. 136.

[16] Raymond Jean, dans Victor Hugo, *Écrits sur la peine de mort*, J. Raymond (préf.), Arles, Actes Sud, 1992, p. 279.

[17] J. Vallès, « Une nuit blanche », art. cité (p. 935).

[18] *Id.*

[19] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 891).

> tout cet essaim de pensées et d'émotions pour leur donner un jour l'essor en plein soleil, voilà le rôle et le don du génie[20].

Ce programme journalistique et artistique d'une sensibilité exacerbée à la réalité se concrétise de manière exemplaire avec le « récit excessivement mouvementé[21] » que Vallès bâtit, cinq mois plus tard, autour de son exploration d'une mine stéphanoise. Les « mouvements » du reporter n'y tiennent pas seulement à un déplacement presque continu dans les galeries souterraines ; ils sont aussi dus, par extension, aux sensations et aux émotions éprouvées au fil de la visite. Il s'agit pour lui de « raconter ses impressions[22] » souterraines, de les exposer au grand jour. Émerge par là un double traumatisme, à la fois corporel et psychique, qui est d'ailleurs confirmé par l'article du 19 octobre 1867, consacré aux mineurs de Saint-Étienne. D'une part, les corps du reporter et de son compagnon de route sont mis à rude épreuve. Ils sont soumis aux particularités atmosphériques d'un espace confiné : la chaleur est difficilement supportable ; l'air est insuffisant, voire suffocant, au point qu'ils suent à grosses gouttes et sont contraints à s'arrêter pour reprendre haleine ; Vallès croit même étouffer. Diverses parties du corps sont tour à tour meurtries par les variations de température et les obstacles matériels : le crâne, les mollets, le dos, les jambes, les yeux, le visage ou encore la poitrine. Elles ne servent pas seulement d'outils pour affronter des conditions extrêmes qui obligent l'aspirant mineur à ramper, à s'aider « des genoux, des talons, des mains, de la tête, des dents[23] ». Elles témoignent d'une souffrance qui égratigne, disloque et morcelle pour ainsi dire l'individu : les têtes se cognent ; les ventres sont écorchés, trempés de vase ; l'échine rabote le plafond de bois ou de charbon. Or, ces blessures ne sont pas seulement imputables à la maladresse du visiteur occasionnel. Elles sont à l'image d'un métier proprement traumatisant, qui laisse « partout des cicatrices et des pansages[24] » sur les corps des mineurs les plus chevronnés. Elles indiquent une « agonie […] horrible[25] », qui rappelle dans une moindre mesure « [l']agonie […] terrible[26] » des cochons soumis à l'abattage. De surcroît, les corps sont aussi bien malmenés dans le détail que dans leur intégralité, obligés de « [s']empiler[27] » les uns les autres, de se « pli[er] en deux[28] », de s'accroupir, de ramper à plat ventre. Le reporter fait l'expérience d'une domestication corporelle qui suggère en même temps la soumission sociale des ouvriers, significativement comparés à des serpents, « tout gras de sueur et de vase[29] ». Loin des connotations péjoratives du mythe biblique, la métaphore animale évoque ici des conditions de travail dégradantes, voire inhumaines. D'autre part, les trois articles insistent sur l'idée d'un ébranlement psychologique, lié aux dangers encourus. L'écrivain-reporter témoigne d'une

[20] *Id*. (p. 890-891).

[21] Henri de Villemessant, [Note], *Le Figaro*, 16 novembre 1866 (Gallica).

[22] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 910).

[23] *Id*. (p. 914).

[24] *Id*. (p. 916).

[25] *Id*.

[26] J. Vallès, « Monographie du cochon », art. cité (p. 639).

[27] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 988.

[28] *Ibid*., p. 989.

[29] *Id.*

émotion puissante qui se matérialise physiquement, d'où la pâleur[30] des visages, et plus encore le « frisson[31] » qui traverse les corps : cette dernière sensation est comme un leitmotiv qui enserre le texte de part en part. Au-delà de « l'effroi du vertige[32] », est invoquée la peur du péril et de l'agonie, autre motif lancinant de son reportage, parfois littéralement martelé[33]. La modernité vallésienne réside certes dans le développement du « paradigme de Dante[34] », qui formera le protocole du reportage social durant plusieurs décennies et connaîtra son apogée avec Londres, Kessel ou Danjou. Mais, par sa « vertu dramatique et testimoniale[35] », l'expression d'une souffrance totale confère un statut singulier si ce n'est exceptionnel à ce moment qui, pour les mineurs côtoyés, se répète pourtant presque tous les jours. À l'exploitation métaphorique des particularités spatiales de l'univers minier s'ajoute donc un travail journalistique de reconfiguration des données temporelles. Du côté des mineurs, s'ébauche le paradoxe d'un « haut fait » quotidiennement recommencé, qui n'est pas reconnu comme tel, et qui ne constitue pas une épreuve qualifiante dans la mesure où personne ne semble en sortir tout à fait grandi.

À l'époque, ce sont les émois exacerbés de Vallès qui semblent avoir le plus heurté les lecteurs du *Figaro*, par ailleurs accoutumés au *topos* romanesque de l'exploration des « bas-fonds ». Le procédé vallésien est d'autant plus original et percutant qu'il relie par une puissance compassionnelle les mineurs, le reporter et le lecteur, tandis que la mise en scène des bas-fonds repose souvent sur une « esthétique du contraste et de l'exotisme social[36] », sur une distance entre l'observant et l'observé, jusque chez les reporters des années 1930. Ainsi Vallès a-t-il pu être un « objet de moquerie[37] ». Or, c'est précisément ce dont il se prévaut en 1867 lorsqu'il évoque les lecteurs auxquels son article a donné « froid dans le dos[38] » et les boulevardiers qui lui ont reproché d'éprouver « pour si peu des émotions aussi poignantes[39] ». Il assume et revendique la valeur d'exception d'un tel voyage souterrain, pour les novices comme pour les habitués, là où un Louis-Laurent Simonin neutralise le sentiment du danger :

---

[30] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 911).

[31] *Id.* (p. 908 et 914) et J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 990.

[32] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 909).

[33] Cf. J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 990 : « L'agonie ! voilà ce qui fait peur ! l'agonie et non pas la mort ! et quelle agonie dans cette nuit et ce silence ! »

[34] Cf. M.-È. Thérenty, « Dante reporter. Naissance d'un paradigme journalistique », [En ligne], URL : http://www.academia.edu/17585385/Dante_reporter._Naissance_dun_paradigme_journalistique, consultée le 14 février 2017.

[35] *Ibid*., p. 7.

[36] Mélodie Simard-Houde, « Le reporter, conteur et flâneur dans les bas-fonds urbains », *Médias 19* [En ligne], G. Pinson (dir.), *Presse, prostitution, bas-fonds (1830-1930), Enquêtes dans les bas-fonds et le monde criminel*, URL : http://www.medias19.org/index.php?id=13393, consultée le 17 février 2017.

[37] M.-È. Thérenty, « Dante reporter. La création d'un paradigme journalistique », art. cité, p. 57.

[38] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 988.

[39] *Id*.

> Naguère la descente dans un puits de mine était pleine de péripéties. Suspendu au bout du câble, dans une tonne aux douves mal jointes, on allait battant contre les parois, parfois accroché par la tonne montante, craignant une chute de pierre ou d'outil, baigné par l'eau qui suintait de la roche, enfin sujet à mille accidents.
>
> À peine étions-nous arrivés sur la margelle du puits, qu'à un signal du contremaître, une cage hissée par le câble, qui était mû à son tour par la vapeur, vint se présenter à nous. […] La cage est munie d'un toit, en guise de parapierre, et ce toit est surmonté d'un mécanisme particulier qu'on nomme le parachute. Si le câble vient à se casser, un ressort jusque-là serré par le câble se détend, il commande deux fortes griffes d'acier qui entrent dans le bois des guides. La cage reste suspendue dans le puits, et l'on procède au sauvetage[40].

Arguant des évolutions techniques, l'ingénieur décrit la descente comme une mécanique rodée, un rituel presque rassurant et confortable, bien sécurisé, en raison d'une savante procédure de sauvetage. Ces propos, où la rationalité scientifique est censée primer sur l'émotivité subjective, rappellent ceux d'Henri Villain, dans un article du *Petit journal* paru la veille du premier reportage de Vallès, le 15 novembre 1866 : « ce mode est du moins presque sans danger, grâce au guidage des cages dans toute la hauteur des puits, et grâce au système de parachute destiné à retenir en place la cage chargée d'ouvriers, si le câble qui le soulève vient à se rompre[41] ». Le sentiment d'une descente interminable chez Vallès – « il semble que nous n'arriverons jamais[42] », précise-t-il – contraste nettement avec la brièveté du processus relevée par Villain : « tout cela est trop rapide pour produire un effet désastreux, déjà nous sommes arrivés à l'étage souterrain[43] ». Dans *Le Gaulois* du 2 août 1890, Séverine souligne aussi la rapidité du mouvement de la cage, mais à des fins sensationnalistes puisqu'elle la qualifie de « vertigineuse[44] ». En disciple de Vallès, elle reprend plus largement la matrice de la « descente aux enfers », et entérine l'idée d'un moment éminemment éprouvant, y compris – *a fortiori* ? – lorsqu'il devient habituel : « Je viens de passer deux des plus mauvaises heures de ma vie, et il est des gens dont toute la vie n'est faite que de ces mauvaises heures-là[45]. » Il s'agit en filigrane d'une injonction à ne surtout pas banaliser ce qui est présenté comme une expérience extrême – donc toujours saillante, même dans l'habitude – de l'aliénation. C'est bien en vertu d'un reportage de militantisme social, initié par Vallès, que la descente et le travail dans la mine continuent de faire événement vingt-cinq ans plus tard. Au lieu d'un « romantisme[46] » catastrophiste, le reportage atteste en l'occurrence un pessimisme lucide, si l'on se fie aux accidents

---

[40] Louis-Laurent Simonin, « Le Creusot et les mines de Saône-et-Loire », *Le Tour du monde*, 1867, cité par M.-È. Thérenty, « Dante reporter. Naissance d'un paradigme journalistique », art. cité, p. 7.

[41] H. Villain, « Curiosités de la science et de l'histoire », art. cité.

[42] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 909).

[43] H. Villain, « Curiosités de la science et de l'histoire », art. cité.

[44] Séverine, « La descente aux enfers, au pays noir », *Le Gaulois*, 2 août 1890 (Gallica).

[45] *Id.*

[46] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 988.

dramatiques qui ont touché le milieu minier à l'époque et que Vallès mentionne parfois, chiffres, « statistique[s][47] » et lieux à l'appui[48]. Sous sa plume, une explosion de feu grisou et un éboulement semblent même inéluctables dans la trajectoire professionnelle d'un mineur. Si puissantes soient-elles, les émotions que convoque le texte vallésien à cet égard s'ancrent dans une réalité solide, conformément au credo énoncé dans *La Rue* du 13 novembre 1865 : « Je n'aurai pour émouvoir qu'à bien regarder et à tout dire[49]. » Dans un autre contexte, cette formule sert significativement d'introduction au récit ébauché d'un reportage accompli sur les lieux mêmes d'un éboulement urbain : « J'étais venu à cinq heures du soir ; je partis à cinq heures du matin, au moment où l'on exhuma deux cadavres et un agonisant. Si j'avais raconté, en rentrant, mes impressions, tous ceux qui m'auraient lu auraient frémi. » Il y est déjà question d'un « gouffre » et d'un « enfer ». Or, l'approche de « malheureux […] sous terre » suscite chez le reporter de violentes sensations-émotions, qui pourraient percuter viscéralement les lecteurs, d'où leur possible répugnance à les recevoir.

Il n'est guère étonnant que Vallès utilise le motif topique de l'enfer pour parler d'engloutissement[50]. Mais il l'approfondit en déployant l'image à la fois concrète et métaphorique d'une souffrance dissimulée et étouffée, vérité qu'il entend pour sa part déterrer. Immédiatement après l'éboulement parisien du boulevard des Invalides, le reporter dépêché sur place entend les cris d'individus engloutis qui hurlent au secours[51], avant de les aider par quelques gestes concrets[52]. Dans les puits miniers, il semble que les cris se propagent mal[53] et que les appels au secours ne soient souvent pas entendus[54]. Or, pendant la descente de la cage, c'est bien le « cri[55] » de l'ingénieur-guide qui sauve ses compagnons en empêchant les bennes de les écraser. Pour le futur propagateur du *Cri du peuple*, ces situations concrètes peuvent revêtir une portée symbolique : elles constituent l'écrivain-reporter en porte-parole empathique de ceux qui souffrent en silence. Chez Vallès, *l'événement-reportage* est en effet travaillé par une exigence de sérieux et de vérité qui ne contredit en rien sa littérarité. À différentes reprises, il se tisse même au travers d'une dramaturgie dont l'acteur-reporter se fait le protagoniste, pour mieux préciser le sens et les perspectives de son engagement socio-politique à la fin du Second Empire. Au supplice de l'aliénation, lié à l'exploitation minière, s'oppose donc le plaisir d'une libération que permet la modernité technique du ballon *Le Géant*, dont

---

[47] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 907).

[48] Voir les accidents miniers évoqués dans notre chapitre 4.

[49] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 575). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[50] On le trouve dans des livres de l'époque sur la mine (que Zola a lus quelques années plus tard pour écrire *Germinal*), entre autres dans l'ouvrage de L.-L. Simonin, mentionné ci-dessus. Cf. notamment Ida-Marie Frandon, *Autour de* Germinal. *La Mine et les Mineurs*, Genève, Droz, 1955.

[51] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 575).

[52] Il leur transmet de la nourriture, touche une main ou encore aide à retirer une jambe des décombres.

[53] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 911).

[54] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 990.

[55] *Ibid.*, p. 988.

le journaliste devient un héraut/héros temporaire, dans *La Situation*. Ainsi se profile une antithèse à distance entre l'enfouissement souterrain de 1866 et l'élévation céleste de 1867. Or, c'est précisément l'émoi très positif, voire enivrant, du reporter qui concrétise l'émancipation du loisir aérien. Le « frisson[56] » d'angoisse, dû à la peur du vertige, fait rapidement place à une « joie[57] » enthousiaste et à un élan « frissonnant de curiosité[58] ». Puis l'ascension dans les airs offre les sensations très tangibles d'un autre rapport à l'espace, signe à la fois littéral et allégorique d'une mise à distance de la société impériale, jugée oppressante. Le texte montre à plusieurs reprises combien l'élévation dépend du vent et du « lest[59] ». Il s'agit de s'affranchir d'une forme de pesanteur. En effet, les « vapeurs molles[60] » qui flottent sur les montagnes, l'air « transparent et clair[61] » sont autrement respirables que l'atmosphère suffocante de la mine. Pour autant, cet acte de libération ne revient pas à se détacher de la réalité concrète, dont il est à l'inverse une pleine conscience : symboliquement, il s'agit de marcher « de plain-pied dans l'espace[62] », de « toucher le plancher [du ciel] avec [ses] doigts[63] ». L'écrivain-reporter refuse de s'isoler – même temporairement – dans une quelconque tour d'ivoire. Contrepoint indirect des cris de mineurs isolés et ensevelis, les acclamations et les applaudissements qui accompagnent le décollage du ballon le présentent plutôt comme une figure publique, en interaction étroite avec ses contemporains. Ils signalent aussi le caractère grisant de cette aventure collective, à l'instar du cri par lequel Vallès impulse l'envol du *Géant* : « LÂCHEZ TOUT[64] ! » Aux clameurs joyeuses de l'ascension s'opposent d'ailleurs les « larmes aux yeux[65] » d'une redescente contrainte vers le sol. Somme toute, quel qu'en soit l'exact degré d'authenticité, toutes ces manifestations corporelles et affectives disent au moins combien le reporter souhaite « avoir des sensations[66] », « cour[t] après l'émotion[67] ». Certes, la gaieté qu'il ressent à l'idée d'explorer la mine est, à ses propres yeux, synonyme d'une « fièvre[68] » inconsciente, voire indécente. À l'inverse, le voyage en ballon s'avère trop bref et paisible pour combler sa soif de danger. Mais, à l'issue de l'excursion aérienne, subsiste l'impression exaltante – qui a valeur de programme idéologique – d'un possible renversement des hiérarchies établies, par une émancipation collective. « Les *palais* et les *temples* paraissent petits […] mais l'homme paraît plus grand[69] » le temps de cette échappée en altitude, qui devient –

[56] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 957).
[57] *Id.* (p. 957 et 959).
[58] *Id.* (p. 959).
[59] *Id.* (p. 962 et 964).
[60] *Id.* (p. 970).
[61] *Id.*
[62] *Id.* (p. 960).
[63] *Id.* (p. 961).
[64] *Id.* (p. 959).
[65] *Id.* (p. 962).
[66] *Id.* (p. 964).
[67] *Id.* (p. 963).
[68] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 907).
[69] J. Vallès, « Notes de voyage. Trois heures en ballon – Un jour à Provins », art. cité (p. 961).

pour le reporter et possiblement pour son lecteur – une bouffée palpable de vitalité, une résurrection temporaire, l'aperçu prometteur d'un pouvoir moins écrasant et d'une société plus humaine.

Le lecteur impliqué

Loin du *topos* romantique de l'escapade en solitaire, le voyage en ballon de l'été 1867 est à la fois vécu et relaté par Vallès comme une expérience collective. Il réunit une « foule[70] », composée des spectateurs du départ et des voyageurs eux-mêmes, que désignent respectivement les pronoms « nous » et « on ». Mais le pronom personnel indéfini peut aussi revêtir une valeur générale, qui englobe alors les acteurs directs et indirects d'une telle expédition. Ainsi le « nous » – qui circonscrit la communauté restreinte des voyageurs réels – est-il parfois remplacé par le « on », instance élargie à tous les destinataires du texte vallésien, conduits à se projeter eux-mêmes dans les perceptions décrites. C'est notamment le cas dans le début de l'article consacré aux premiers temps de l'ascension : « On ne sent pas qu'on monte […] ; on marche, pour ainsi dire, […] dans l'espace[71]. » L'énonciation des dernières phrases – où le « on » régit des verbes conjugués au présent de vérité générale puis au futur – confond encore plus nettement les individus ayant participé à l'aventure, d'une part, et « tout un chacun », d'autre part. Le lectorat est même convié de façon très formelle au renouvellement amélioré de l'expérience. Vallès s'exclame : « C'est convenu ! – Que les lecteurs […] prennent ceci pour un avis ! S'il y a des amateurs, qu'ils lèvent les mains[72] ! » Il se porte par là volontaire pour une excursion plus sensationnelle, et il s'engage explicitement à en assurer la couverture médiatique. Le lecteur n'est donc pas seulement sollicité et invité à se représenter par des détails très concrets les nouvelles perspectives qu'offre l'altitude. Dans ce cas, peut suffire la deuxième personne du pluriel : « c'est aussi, si vous voulez, dans son ensemble […] c'est comme un tas de grosses dents creuses, berchues, malades, que sais-je, avec tout le noir de la carie et l'inattendu du chicot[73] ». L'écrivain-reporter invite à proprement parler ses lecteurs à se mettre à sa place ; c'est pourquoi il ne se limite pas aux perceptions visuelles ni à la « puissance rassembleuse de l'image[74] ». Ses destinataires sont – plus ou moins directement mais littéralement – embarqués à ses côtés. Ce genre de dispositif illustre bien l'inclination plus générale du journaliste pour une conception collaborative de l'écriture.

Vallès a très tôt soutenu l'idée et la mise en pratique d'une collaboration étroite entre le journaliste et son lecteur. Dès 1861, il engage formellement ce

[70] *Id.* (p. 959).

[71] *Id*. (p. 960).

[72] *Id*. (p. 964).

[73] *Id*. (p. 960-961).

[74] Même si « l'objectivité » vallésienne ne correspond pas, comme chez d'autres reporters de la période, à l'exigence de ne pas livrer son opinion personnelle. Cf. G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 42-43.

dernier à l'accompagner, dans une enquête itinérante sur la marginalité des « Réfractaires » : « Voulez-vous me suivre et faire le chemin ? Il y a des auberges drôles sur la route[75]. » Il s'agit alors moins de coopérer concrètement avec des lecteurs en chair et en os que d'élaborer un ethos original où l'énonciateur invite son énonciataire à une relation horizontale avec les malheureux et les marginaux, à partager leurs mésaventures et leurs souffrances. Ainsi sont comme exorcisés les regards verticaux, les jugements lointains, les commentaires à distance : l'observateur entend se rapprocher littéralement de ses sujets d'observation et il incite son lectorat à cette proximité. À cet égard, il n'est pas anodin que Vallès dissimule à peine son goût pour les conférences anglaises qui « se tiennent dans la rue[76] », et qui se construisent par des échanges directs entre l'orateur et la foule. À l'instar de Trimm, de Dumas ou de Rochefort, il rédige d'ailleurs des articles très fragmentés et aérés par l'usage des blancs. Comme Dickens, il tient plus précisément à y laisser « des jours pour que le lecteur y entre à sa faveur[77] », en comble les trous pour co-construire et donc actualiser véritablement le sens de son propos. Cependant, il ne renforce un tel positionnement coopératif que dans *La Rue* de 1867, premier journal qu'il dirige. En témoigne son article de tête du 1er juin :

> Nous n'oublierons rien et nous appelons à nous tout le monde. Nous comptons sur tous et sur toutes. […] vous saurez écrire pour nous ! Nous vous demandons simplement que vous nous contiez ce que vous avez vu et senti, ici ou là, sous cet arbre ou ce drapeau[78].

Le lecteur est appelé à participer activement à la lecture et même à l'écriture du journal, dans une activité inédite de « co-création[79] ». C'est ainsi « comprise et rédigée[80] » que *La Rue* peut acquérir une envergure réellement populaire, devenir « la tribune du peuple et le confident de l'individu ; non pas le journal de quelques-uns mais l'œuvre de tous[81] ». Certes, il est loin d'être le seul périodique de l'époque à intégrer le lectorat dans sa propre mise en valeur, geste d'inclusion qui témoigne d'un phénomène plus général de « démocratisation de la culture de presse[82] », où le « public[83] » devient une « entité fondamentale à laquelle le quotidien donne voix et dont il se prévaut[84] ». Mais Vallès radicalise cette exigence d'interactivité

---

[75] J. Vallès, « Les réfractaires », art. cité (p. 139).

[76] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 17 mars 1866 (BNF) (p. 843).

[77] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 553).

[78] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1867 (Gallica) (p. 937-938).

[79] Maryse Vergne, « Quel lecteur pour Vallès journaliste ? », *Autour de Vallès*, *Jeunes vallésiens*, *op. cit.*, p. 123.

[80] J. Vallès, « Notre premier numéro », *La Rue*, 8 juin 1867 (Gallica) (p. 941).

[81] *Id.*

[82] B. Lenoble, « Célébrations », art. cité, p. 1604.

[83] Cf. J. Vallès, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique », *La Rue*, 3 août 1867 (Gallica) : « À l'œuvre donc ! et que le public nous aide de ses blâmes comme de ses éloges, qu'il nous crie : allez ! ou : arrêtez-vous ! que ses conseils nous évitent les leçons dures de l'autorité. »

[84] B. Lenoble, « Célébrations », art. cité, p. 1606.

démocratique en appelant ses lecteurs à être des « collaborateurs[85] » et des « amis[86] », au profit d'un journalisme à la fois populaire et combatif. Par conséquent, il refuse avec fermeté de « parler d'en haut[87] », présente en contre-modèles tous ceux qui, pour instruire le peuple, se placent « au-dessus et non au milieu des foules[88] ». Aux antipodes d'une conception corporative de la presse littéraire et des postures boulevardières, une telle parole vise non seulement à porter la voix du peuple mais à en émaner. Ce journalisme se veut foncièrement participatif, et ses ambitions dépassent de loin la simple vocation communicationnelle du discours de presse.

À défaut d'une franche collaboration et d'un lectorat réellement populaire – qui ne se concrétiseront tout à fait qu'avec *Le Cri du Peuple* –, Vallès parvient à impliquer ses lecteurs dans les événements qu'il relate « par imprégnation[89] ». C'est ce qu'illustre exemplairement son double article sur la mine, daté de 1866. Il y propose un reportage précurseur, au regard de ses contemporains comme de son propre discours en la matière, qui ne s'avère vraiment explicite qu'à partir de *La Rue*, en 1867. S'opère d'abord une confusion délibérée entre la voix de l'ingénieur minier qui mène la visite et celle du narrateur, au gré des étapes importantes du parcours : « Allons, ajoute-t-il, y êtes-vous[90] ? » – « Une voix dit : *Pas encore*[91] ! » – « Vous êtes arrivés[92] ! » Outre le discours direct qui peut se charger d'une valeur indirecte d'interpellation auprès du lecteur, l'usage répété du présent de narration crée l'illusion astucieuse d'une coïncidence entre le temps diégétique et les divers paliers de la lecture. Vallès s'apparente donc à un guide, qui conduirait à son tour des lecteurs-visiteurs dans la mine, à cette différence près qu'il refuse d'endosser un rôle de savant expérimenté. Ainsi, lorsqu'il finit par calquer le discours de son cicérone, il ne revendique aucune supériorité mais assume ouvertement les limites de son courage et de sa patience, dans un lieu si hostile : « Allons-nous-en ! […] Où allons-nous[93] ? » La première personne du pluriel peut en outre impliquer le lecteur dans l'adversité décrite, tout comme le pronom personnel indéfini : « on deviendrait fou dans cette seconde d'agonie[94] ». À plusieurs reprises, le « on » sert plus précisément de relais textuel entre le corps réellement éprouvé du reporter et celui du lecteur, projeté dans la situation décrite :

> On n'a pas le temps, pour se garer, de choisir son côté ni d'écouter les indications du guide ; on trempe jusqu'aux mollets dans des rigoles

[85] J. Vallès, « Notre premier numéro », art. cité (p. 942).

[86] *Id.*

[87] J. Vallès, « Assez !... », *La Rue*, 31 août 1867 (Gallica) (repris dans J. Vallès, *Littérature et Révolution*, *op. cit.*).

[88] *Id.*

[89] G. Colajanni, « Écrire le réel : le fait divers et la chronique populaire selon Vallès », art. cité, p. 50.

[90] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 908).

[91] *Id.* (p. 911). Située à la toute fin du premier texte, la formule constitue en plus un moyen efficace de « capter » le lecteur jusqu'à l'article du lendemain.

[92] *Id.* (p. 913).

[93] *Id.* (p. 913-914).

[94] *Id.* (p. 909).

> d'écoulement qui ont la fraîcheur et le parfum des feux de houille que l'eau de vaisselle a éteints. […]
>
> On arrive dans cet enfer par une série d'échelles qui peuvent donner place seulement au corps d'un homme[95].

Conformément à ce qu'il apprécie dans l'écriture de Dickens, Vallès n'essaye pas de « dicter les sensations[96] » à son lecteur ; mais il les « éveille[97] ». Une telle pratique devance le programme de *La Rue* qui se présentera en 1867 tel un « journal de sensations[98] », aux aspirations profondément démocratiques : « nous inscrirons des sensations, celles de tous et non pas seulement celles des privilégiés de la fortune ou du génie[99] ». Enfin, sans pour autant nier les différences qui les séparent, Vallès cherche à rapprocher les mineurs aguerris et les visiteurs ignorants, en les subsumant tous à un hypothétique « corps du peuple », à l'échelon à la fois individuel et collectif, d'une manière concrète et symbolique :

> [Les échelles] sont glissantes, humides et boueuses ; pour s'y poser, il faut se retenir à une poutre, entrer de côté, chercher le barreau du pied, et l'on n'a qu'une main pour s'accrocher ! L'autre tient la lampe : cette lampe qui n'est rien, pour le mineur, qu'un troisième œil mobile et sans paupière, mais qui dans les doigts du visiteur inexpérimenté est un fardeau et une gêne !
>
> Que le pied glisse, que le barreau manque et tout est dit, on n'a plus besoin de payer son terme[100] !

La descente dans la recherche est minutieusement décrite, telle une épreuve physique. Ce faisant, une référence ironique à l'échéance contraignante du terme renvoie douloureusement à la pauvreté du peuple, qui vient pour ainsi dire contextualiser et cadrer le propos. Ainsi sont illustrés deux enjeux majeurs du journalisme vallésien selon Géraldine Muhlmann : « toucher le concret, et se fondre dans le peuple ; produire une écriture vivante, et réaliser une écriture rassembleuse, comme sans auteur, écrite par un "je" tout collectif, pur ambassadeur du peuple[101] ». L'originalité de cette double démarche ressort plus nettement d'une comparaison avec l'article d'Henri Villain paru dans *Le Petit journal* du 15 novembre 1866 :

> La respiration de tout ce monde en sueur, la combustion des lampes, l'inflammation des coups de mine, les gaz qui se dégagent souvent des cavités et des fissures qui les enfermaient et dont le *grisou* est le plus terrible, toutes ces causes, réunies à d'autres causes de miasme dont les mineurs ne sont naturellement pas exempts, rendraient bientôt irrespirable le faible cube d'air des galeries, si de puissants ventilateurs établis au jour n'envoyaient

[95] *Id.* (p. 910-912).

[96] J. Vallès, « Littérature anglaise, le roman », *Le Courrier du dimanche*, 17 septembre 1865 (BNF) (p. 553).

[97] *Id.*

[98] J. Vallès, « Assez !... », *La Rue*, 31 août 1867 (Gallica) (repris dans J. Vallès, *Littérature et Révolution*, *op. cit.*).

[99] J. Vallès, « Notre premier numéro », art. cité.

[100] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 912-913).

[101] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 113.

> incessamment à chaque chantier l'air nouveau […]. C'est en effet l'aérage, qui, avec les lampes de sûreté, met en grande partie les mineurs à l'abri des désastreux effets de l'inflammation du *grisou*, qui chaque année fait tant de victimes dans les districts houillers[102].

Le journaliste s'attache lui aussi à de nombreux détails concrets. Mais la description de la mine ne prend pas appui sur ses propres sensations[103], et elle n'implique pas le lecteur. En définitive, les ouvriers sont désignés de l'extérieur, comme un groupe distinct, duquel le locuteur s'exclut et tient à distance ses lecteurs. Dans les dernières lignes de l'article, les mineurs apparaissent même telle une « espèce » populaire à part, dont les souffrances sont relativisées par l'idée d'une accoutumance au labeur :

> On peut dire que leur vie est faite de dangers et de [dévouements]. Aussi ne fait-on pas un mineur de tout travailleur ; c'est de génération en génération qu'ils se succèdent dans les mêmes familles ; habitués dès l'enfance à ces rudes labeurs, ils s'attachent à ces sombres galeries, loin desquelles ils auraient peine à vivre[104].

Si Vallès ébauche une définition élargie et ouverte du peuple, qui tend à le rapprocher des mineurs et de ses lecteurs, dans une communauté de perceptions, le texte de Villain procède plutôt à une segmentation des différents types de travailleurs, laquelle contrarie de fait un tel élan de solidarité.

Malgré ce que suggère la formulation du titre, l'article de 1867 n'envisage pas non plus les « mineurs de Saint-Étienne » d'un point de vue qui leur serait extérieur. Retour sur le double reportage de 1866, il assimile autrement les corps du reporter, des ouvriers et du lecteur, de nouveau réunis dans l'événement – à la fois réel et médiatique – que constitue l'exploration de la mine. D'abord, il n'est pas innocent que Vallès oppose les circonstances de sa vie où il a été reconnu comme un « *homme à poil*[105] » et ce reportage, pour lequel il a été taxé d'une forme de lâcheté romantique. Comme le souligne l'italique, l'écrivain semble jouer avec le double sens de l'expression « *homme à poil* », qui peut signifier le courage mais aussi le fait d'être nu[106]. À l'encontre de ses détracteurs, il amalgame les deux significations et s'attribue en filigrane le courage de s'être réellement dénudé pour affronter l'atmosphère suffocante de la mine. Il en résulte un effet de confusion entre la nudité du reporter et les corps « nus[107] » des mineurs, d'ailleurs accentué par l'évocation de « nos corps tout nus[108] » en 1867. Puisqu'il a littéralement tâché de « se mettre dans la peau » des mineurs, Vallès s'oppose aux journalistes qui racontent avoir vécu la descente dans la mine telle une simple « distraction[109] ». Il stigmatise ainsi les

---

[102] H. Villain, « Curiosités de la science et de l'histoire », art. cité.

[103] Il n'est d'ailleurs pas certain que le journaliste soit lui-même descendu dans un puits : l'ensemble paraît plutôt recycler les manuels et les livres grand public consacrés à la question.

[104] H. Villain, « Curiosités de la science et de l'histoire », art. cité.

[105] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 988.

[106] Depuis 1858. Cf. *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 1687.

[107] J. Vallès, « Lettres de province. Au fond d'une mine », art. cité (p. 912).

[108] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 989.

[109] *Ibid*., p. 988.

« boulevardiers […] marmots[110] » qui auraient traversé les chemins les plus aisés[111], et qui ne seraient pas allés suffisamment loin dans le puits. Ce sont précisément « ceux qui regardent comme tout simple le voyage à travers les mines[112] » – donc le banalisent – qu'il aurait « voulu voir[113] » délaisser les galeries pour entrer dans les boyaux. À la différence d'Henri Villain, il tient à distance certains de ses pairs journalistes et non pas ses lecteurs, explicitement impliqués dans l'agonie que risquent ou vivent bien des mineurs, en cas d'éboulement :

> [L]a poitrine brisée sous un quintal de terre ou sous un bloc de charbon, peut-être le ventre et la face dans la vase, on languit là, des heures, des heures qui sont plus longues que des années !
>
> […]
>
> Il faut attendre dans cette tombe, enterré entre ces madriers, ces pierres ; la tête seule dépasse encore, le reste est écrasé par le linceul ! Vous mettez quatre jours à mourir ! On vous coupe, pour vous retirer, les deux poignets ou les deux jambes ! Tuez-moi donc[114] !

Le passage du « on » au « vous » conduit désormais le lecteur à s'approprier par lui-même l'expérience décrite, tout comme le reporter s'est délibérément gorgé des dangers de la mine en « bu[vant] l'angoisse jusqu'à la lie[115] ». Le zeugma suggère la force percutante d'une imprégnation avant tout corporelle. Dans nombre de ses articles, Séverine s'affirmera encore plus expressément comme un « pur corps, qui ressent l'événement et, à travers ses sensations, touche à la vérité de celui-ci[116] ». Toutefois, dans le reportage minier qu'elle propose en 1890, elle ne fait pas de son corps le « foyer d'une expérience collective[117] ». Elle implique autrui à ses côtés, en utilisant notamment le « nous » et le « on » ; mais des précisions vestimentaires soulignent ses attributs à la fois féminins, parisiens et petits-bourgeois :

> Aux pieds, j'ai de vieilles chaussures à talons plats que je dois à l'obligeance de la directrice de l'hôtel. Mes bottines de « parigote » m'auraient laissée en route sur le terrain rugueux et rocailleux des galeries.
>
> En un tour de main, la métamorphose est faite : il ne reste de moi qu'un garçonnet un peu dodu, mais d'autant plus crâne que ça fait rudement toc-toc là à gauche, sous mon plastron d'homme[118].

---

[110] *Ibid*., p. 989.

[111] D'où l'évocation de la « *fendue* » : dans le jargon minier de la région de Saint-Étienne, elle désigne la galerie qui sert à l'entrée et à la sortie des ouvriers, et qui se distingue du puits lui-même.

[112] J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Étienne », art. cité, p. 988-989.

[113] *Ibid*., p. 988.

[114] *Ibid*., p. 990.

[115] *Id.*

[116] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 80.

[117] *Id.*

[118] Séverine, « La descente aux enfers, au pays noir », art. cité.

En dépit de son costume masculin, elle est d'ailleurs reconnue plus loin comme « une femme[119] » par les mineurs. Puis, lorsque la fin de l'article précise qu'elle est « fourbue[120] » ou que Rondet la « tient par la main et [la] tire derrière lui[121] », elle ne dissimule pas une forme de fragilité, s'opposant aux facultés masculines de celui qui la soutient et l'aide, peut-être par galanterie. En somme, elle ne fait pas encore clairement de son identité féminine un « privilège pour la rencontre du collectif[122] ». L'approche vallésienne s'avère moins singularisante et, si ce n'est universalisable[123], plus ouverte au corps de tout(e)-un(e)-chacun(e), comme en témoigne son usage moderne du « vous » qui opère pour ainsi dire une « jonction du je et du non-je[124] ». De même que la sensation est, selon Aristote, « l'œuvre commune du senti et du sentant[125] », la descente de Vallès dans la mine est donc une expérience temporelle qui se prête très bien à la « refiguration[126] », « œuvre conjointe du texte et de son lecteur[127] ». C'est ce qui en fait un événement à part entière pour ce dernier.

[119] *Id.*

[120] *Id.*

[121] *Id.*

[122] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme*, *op. cit.*, p. 105.

[123] Il serait sans doute excessif de l'ériger en « foyer d'universalité » : cf. *ibid*., p. 81.

[124] S. Disegni, *Jules Vallès : du journalisme au roman autobiographique*, *op. cit.*, p. 72. Selon Benveniste, c'est le « nous » qui opère cette « jonction entre "je" et "non-je" » : cf. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, t. 1, p. 231.

[125] P. Ricœur, *Temps et Récit. 1. L'Intrigue et le Récit historique*, *op. cit.,* p. 145.

[126] Cf. notamment P. Ricœur, *Temps et Récit. 3. Le Temps raconté*, *op. cit.*, p. 9-15.

[127] P. Ricœur, *Temps et Récit. 1. L'Intrigue et le Récit historique*, *op. cit.*, p. 145.

Chapitre 9 – Synecdoques pour une histoire militante

Préfiguration picturale et implicite du reportage, l'art réaliste de Gustave Courbet vise – plus largement et plus explicitement – une histoire du présent, comme l'indique cette déclaration radicale du 25 décembre 1861 :

> Aucune époque ne saurait être reproduite que par ses propres artistes, je veux dire que par les artistes qui ont vécu en elle […]. Une époque qui n'a pas su s'exprimer par ses propres artistes n'a pas le droit de s'exprimer par des artistes ultérieurs. Ce serait la falsification de l'histoire. L'histoire d'une époque finit avec cette époque même […]. La peinture est un art essentiellement concret et ne peut consister que dans la représentation des choses réelles et existantes […]. L'imagination dans l'art consiste à savoir trouver l'expression la plus complète d'une chose existante, mais jamais à supposer ou à créer cette chose même[1].

Contre « l'art historique appliqué au passé[2] », Courbet érige en seul modèle possible le peintre qui s'évertue à restituer la réalité présente : au-delà du témoin-reporter s'impose la figure artistique d'un témoin-historien prioritairement concentré sur son époque. Le journalisme de Vallès reprend à son compte une telle démarche et se l'approprie dans deux directions majeures. D'une part, il revendique et matérialise le rejet de cet « ennemi[3] » que serait le passé, au profit d'une « passion du présent[4] ». D'autre part, il s'emploie progressivement à écrire « au jour le jour l'histoire de la foule[5] ». De 1865 à 1870, la foule vallésienne correspond plus précisément au peuple qui souffre et qui travaille, à une « foule des malheureux[6] ». En témoigne le programme que le journaliste appelle de ses vœux dans *L'Événement* de 1865, et qui justifie l'intitulé rualiste de ses articles :

> Les ouvriers, les malheureux, tous les laborieux et les souffrants auraient en moi non pas un avocat mais un historien, et je ne craindrais pas de m'arrêter quelquefois dans les maisons des pauvres, dans l'atelier des travailleurs. Je

[1] G. Courbet, Lettre du 25 décembre 1861 à un groupe de jeunes artistes qui lui demandaient d'ouvrir une école d'art, parue dans *Le Courrier du dimanche* du 29 décembre 1861, cité par Michèle Haddad, *Courbet*, Paris, J.-P. Gisserot, 2002, p. 113-114.

[2] *Ibid*., p. 113.

[3] J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », *Le Nain jaune*, 24 février 1867 (BNF) p. 922.

[4] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit*., p. 265.

[5] J. Vallès, « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise », art. cité (p. 1148).

[6] J. Vallès, « Détails inédits sur Victor Noir », *La Rue*, 20 mars 1870 (Gallica).

> ferais la statistique du salariat et si je n'avais pas peur d'effrayer, celle de la misère[7].

Ainsi, Vallès ne se contente pas d'applaudir au fait que « [c]haque fête d'enfants ou de pauvres[8] » trouve en Timothée Trimm, le fameux chroniqueur du *Petit journal*, un « historien[9] ». Il peut de moins en moins se satisfaire d'une chronique simplement populaire. De manière plus radicale, sa *Rue* de 1867 a vocation à saisir les yeux et le cœur du lecteur par « l'histoire de la souffrance […] mais aussi celle du travail[10] ».

Le journaliste réfractaire assume donc la composante à la fois dramatique et critique[11] de son « histoire des simples et des pauvres[12] », du moins jusqu'à ce que la censure ne l'oblige à délaisser temporairement, en 1870, le « fouet du pamphlétaire[13] » et à parler « sans colère et sans haine, comme un témoin[14] ». Là encore, le « chroniqueur des rues[15] » ne cherche en rien à escamoter la solidarité qui le relie au peuple des souffrants, spécificité fondatrice de son « histoire » du temps présent : « J'ai servi à ma façon et de mon mieux la cause des vaincus et des pauvres. Je me suis fait leur historien, de parti pris, et en écrivant leur histoire, j'esquissais peut-être un feuillet de l'histoire nouvelle[16]. » Ce faisant, émerge une ambivalence féconde, qui précise en filigrane le positionnement nuancé et subtil de Vallès : à défaut d'être tout à fait un « avocat[17] » pour les miséreux, il se veut bel et bien un historien au service de leur cause. L'aspirant « historien » a un point de vue, mais la perspective historique n'est pas exactement la même chose que la « partialité[18] ». Du reste, la relativité de l'optique vallésienne élargit parfois la définition de la « foule » aux êtres qui souffrent. Le manque d'argent n'y est pas toujours un critère indispensable, même s'il reste prioritaire dans la « hiérarchie des facteurs [d'explication] déterminants[19] » de la souffrance.

Aux antipodes d'une « littérature littératurante[20] » et des « historiographes aimables[21] », qui relatent les nobles cérémonies ou les grands bals, s'impose en définitive une histoire militante, voire mobilisatrice, qui met en lumière, réhabilite,

---

[7] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 577).

[8] J. Vallès, « Timothée Trimm et Thérésa », *Le Figaro*, 21 janvier 1866 (Gallica) (p. 606).

[9] *Id.*

[10] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1867 (Gallica) (p. 937).

[11] Et même s'il affirme vouloir peindre « les comédies joyeuses aussi bien que les drames tristes » : cf. *id.*

[12] J. Vallès, « Notre premier numéro », *La Rue*, 8 juin 1867 (Gallica) (p. 940).

[13] J. Vallès, « *À Arthur Arnould, rédacteur de* La Marseillaise », art. cité (p. 1148).

[14] *Id*.

[15] *Id*.

[16] J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », art. cité (p. 921-922).

[17] Cf. citation ci-dessus.

[18] Voir les analyses de Chladenius : cf. R. Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, *op. cit.*, p. 102.

[19] C. Delacroix, « Causalité/explication », dans *Historiographies. Concepts et débats*. *Partie II*, *op. cit.*, p. 690.

[20] J. Vallès, « Notre premier numéro », art. cité, p. 941.

[21] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

défend une « foule » malmenée, sans pour autant discourir ni plaider, « [n]i phraser, ni prêcher[22] ». Mais comment l'écrivain-journaliste parvient-il précisément à reconsidérer, à contester et à approfondir l'histoire de son temps tout en évitant l'écueil des théories, des abstractions et des généralités qu'il exècre ? Il se fonde sur le terrain très concret des cas particuliers, d'où son intérêt pour les *événements-synecdoques* qui, par induction, éclairent en eux-mêmes la société dans son ensemble. Les faits divers comme les secousses collectives tendent à être des symptômes et des « miroir[s][23] » révélateurs de la « vie sociale[24] ».

Événement et hiérarchisation, ou la dignité des « menues » souffrances

Tribulations héroïques

En 1857, l'auteur de *L'Argent* déplore amèrement la médiocrité d'une littérature théâtrale où « les riches sont des scélérats, des gredins, des voleurs ; les pauvres, des héros ; l'argent est toujours coupable[25] ». Sous son allure provocante, cette déclaration liminaire a la valeur sérieuse d'un credo dont il faut bien saisir la nuance. Il s'agit de refuser une littérature du « pauvrisme[26] », qui se complaît dans le mythe d'une certaine misère, celle de la bohème en particulier, au lieu de repousser la cruelle réalité qu'il recouvre. Pour autant, Vallès n'entend évidemment pas diminuer le courage que nécessite le fait d'affronter au quotidien la pauvreté ou d'autres formes de précarité. En 1861, ses « Réfractaires » ne sont assurément pas des « grands hommes », impliqués dans de « grands événements », mais leurs aventures mineures n'en apparaissent pas moins remarquables :

> Des réfractaires, tous ceux qui n'ayant point pu, point voulu ou point su obéir à la loi commune, se sont jetés dans l'aventure ; pauvres fous qui ont mis en partant leurs bottes de sept lieues, et qu'on retrouve à mi-côte en savates.
>
> Réfractaires, enfin, tous ces gens qui vous ont des métiers non classés dans le *Bottin* : inventeur, poète, tribun, philosophe ou héros…
>
> Le monde veut en faire des percepteurs ou des notaires. Ils s'écartent, ils s'éloignent, ils vont vivre une vie à part, étrange et douloureuse…
>
> […]

[22] J. Vallès, « Notre premier numéro », art. cité, p. 941.

[23] J. Vallès, « Timothée Trimm et Thérésa », art. cité (p. 609).

[24] *Id.*

[25] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 36.

[26] R. Bellet, « Notices, notes et variantes », dans J. Vallès, *Œuvres, I, 1857-1870*, *op. cit.*, p. 1158.

> Le réfractaire de Paris […] marche à travers les huées et les rires, sans ruser et sans feindre, poitrine découverte, l'orgueil en avant comme un flambeau[27].

De manière symbolique, les réfractaires des villes ont certes dû troquer leurs bottes de géants contre des souliers usés, mais ce dénuement ne les rend que plus valeureux. À cet égard, il n'est pas anodin que l'introduction à l'ouvrage leur assigne le métier étrange de « héros » : un tel étiquetage vise à les requalifier, au rebours des nomenclatures usuelles. Quant aux protagonistes réels qui inspirent sa série *La Rue*, Vallès les considère explicitement comme des « héros de la rue[28] ». Toutefois, il ne suffit pas d'être pauvre et/ou souffrant pour mériter ces qualificatifs vallésiens. De tels héros sont généralement « amoureux de l'aventure[29] » – quand ils n'en sont pas tributaires, au gré d'aléas matériels et existentiels –, d'où leur disposition à l'action, qui les porte vers un « mouvement perpétuel[30] ». Ainsi peut s'expliquer l'admiration prépondérante de l'écrivain-réfractaire pour l'énergie et l'agitation des saltimbanques, bien au-delà des « héros de la parade[31] » que sont le bonisseur et le pitre. Nombre de banquistes s'illustrent par leur bravoure, quand bien même ils se heurtent à des échecs pathétiques, qui ne « tue[nt][32] » pas toujours « le héros[33] » et s'avèrent parfois des épreuves qualifiantes. C'est sans conteste le cas de l'impétueuse dompteuse Mme Leprince, grièvement blessée par un tigre puis mordue par une hyène : « Un héros, cette femme ! l'allure des panthères, le courage du lion ! je défie qu'on lui fasse peur[34] », proclame l'auteur au moyen d'une métaphore animale, doublement méliorative. À plusieurs reprises, la figure du saltimbanque incarne donc exemplairement une attitude combative qui se vérifierait souvent chez les miséreux et les réfractaires parisiens.

Parmi cette « foule des malheureux[35] », Vallès s'incline encore davantage devant les « combattants des guerres sociales[36] » dont il ne se refuse pas toujours à faire des martyrs, surtout quand la censure journalistique s'assouplit quelque peu. En témoignent bien le jugement et l'exil au bagne d'un vaincu de Juin 1848 – ensuite « mort de douleur et de misère[37] » –, relatés dans *Le Réfractaire* du 10 mai 1869. L'apprenti-historien y invoque plusieurs témoignages et des documents épistolaires pour attester un héroïsme individuel – lié aux journées de Juin –, sévèrement réprimé, puis en grande partie occulté des discours officiels :

> Les témoins étaient tous venus dire que ce chef de barricades était un homme sobre, patient, honnête. Pendant le combat même, il avait, mourant de faim,

---

[27] J. Vallès, « Les réfractaires », art. cité (p. 139).

[28] J. Vallès, « Détails inédits sur Victor Noir », art. cité.

[29] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 14 mars 1866 (BNF) (p. 631).

[30] J. Vallès, « Les réfractaires », art. cité (p. 138).

[31] J. Vallès, « La banque et les banquistes. *Scènes de la vie étrange* », *Le Figaro*, 20 juillet 1865 (Gallica) (p. 530).

[32] J. Vallès, « Les confessions d'un saltimbanque », art. cité (p. 310).

[33] *Id.*

[34] J. Vallès, « Causerie. Les dompteurs », *L'Époque*, 26 mai 1865 (BNF) (p. 767).

[35] J. Vallès, « Détails inédits sur Victor Noir », art. cité.

[36] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 23 août 1865 (BNF).

[37] J. Vallès, « Une profession de foi », *Le Réfractaire*, 10 mai 1869 (BNF) (cf. Annexes).

> réclamé des cartouches, mais pas demandé un verre de vin, un morceau de pain.
>
> […]
>
> Je sais de lui des choses, j'ai lu de cet homme des lettres qui prouvent que c'était une tête d'élite et un cœur de héros[38].

L'hommage pathétique aux proches des condamnés, « irréguliers de Paris ou […] grévistes du Creusot[39] », dans *La Rue* du 13 avril 1870, est tout aussi vibrant, mais il acquiert une portée beaucoup plus générale :

> Ils ne redoutent pas la prison et ne reculent pas devant le péril, ceux qui sont vraiment des hommes […].
>
> Ils vont devant eux sans défaillance, pour tomber en chemin sous le poids de la misère ou sous les balles des soldats, on les tue ou on les garrotte ; on les jette sans vie au charnier ou avec des menottes dans le cachot[40].

Dans le sillage de Michelet, cette évocation compassionnelle du peuple fait émerger un héroïsme collectif, anonyme[41] et à taille humaine, d'où l'insistance sur le fait que ces combattants sont « vraiment des hommes ».

En avril 1870, le rédacteur de *La Rue* délaisse cependant les « grands événements » historiques tels que la Révolution française – tant scrutée par l'histoire micheletiste – ou même Juin 1848, pour se concentrer sur les tribulations quotidiennes de ses contemporains et les grèves de l'actualité récente. Ces deux dernières catégories de faits sont rapprochées, voire implicitement corrélées, et comme hissées à la dignité historique qu'acquièrent officiellement les journées de Juin sous la plume de Vallès[42]. Dans *Le Réfractaire* de mai 1869, l'ouvrier et insurgé de Juin s'exprime au discours direct, si bien que l'article tend littéralement à lui (re)donner voix dans l'histoire collective :

> Il parla ainsi :
>
> « J'ai été soldat : en revenant du régiment, je me suis fait ouvrier, mais je ne gagnais pas de quoi nourrir ma femme et mes enfants. Ma femme est morte. J'ai laissé les enfants à une voisine et je suis allé demander de l'ouvrage aux ateliers nationaux. Les enfants mangeaient.
>
> Mais un jour, le pauvre petit […] soulève le couvercle de son panier et n'y voit rien, rien.
>
> […]

---

[38] *Id.*

[39] J. Vallès, « Les femmes des condamnés », *La Rue*, 13 avril 1870 (Gallica).

[40] *Id.*

[41] S'il est particularisé, le « chef de barricades » évoqué dans *Le Réfractaire* du 10 mai 1869 est lui aussi recouvert par l'anonymat, ce qui en fait un type possiblement représentatif de tous les « vaincus » de Juin.

[42] Cf. J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo » et « Une profession de foi », art. cités.

> Messieurs, c'était deux jours avant le 23 Juin. Le 23, j'étais aux barricades, et le cœur navré, la poitrine vide, je commandais au nom de ceux qui mouraient de faim[43] ! […] »

Cet homme à la « figure ravagée par la douleur[44] » et au « discours entrecoupé de larmes[45] » est l'incarnation puis le porte-parole des laissés-pour-compte de Février 1848, de la société qui en est issue, après la répression sanglante de Juin et l'avènement de Napoléon III. En donnant à entendre – et à voir – ce jugement édifiant, le journaliste cherche à conjurer certains oublis historiques : symptomatiquement, il affirme vouloir « copier[46] » sa profession de foi, d'où le titre de l'article. Quant aux « irréguliers de Paris » et aux « grévistes du Creusot », ils sont eux aussi présentés comme des « oubliés », soit victimes immédiates d'un engloutissement très concret – dans des charniers ou des cachots –, soit obligés *a posteriori* de « dispar[aître][47] », avec l'exil ou la condamnation à mort. Ils ne prennent pas directement la parole, mais Vallès enjoint ses lecteurs de penser à eux, tout en « songe[ant][48] » à leurs proches, pour leur part invités à « écrire[49] » aux collaborateurs de *La Rue*, qui s'engagent à les aider concrètement[50]. Les deux articles sont donc traversés par une dialectique de l'oubli – ici repoussé – et de la mémoire, nécessité impérieuse d'un acte scriptural, qui revêt une valeur éthique et peut en outre avoir une utilité pragmatique.

Or, bien avant 1869-1870, Vallès souligne formellement la nécessité de consigner nombre d'événements douloureux, sinon voués à l'indifférence ou à l'amnésie. Il ne se contente pas de rappeler les « luttes mémorables[51] » où le « pauvre peuple […] a donné pour la conquête de la liberté […] tout ce qu'il pouvait donner, son sang[52] », tandis que « les gentilhommes de l'esprit, eux, n'ont rien osé, rien[53] ». Il tend plus largement à écrire « les mémoires [d'un] peuple[54] » dont la définition peut s'élargir aux « hommes qui ont bizarrement vécu, et qui racont[ent] courageusement leurs aventures, plébéiens écrasés, gentilshommes ruinés, millionnaires qui ont connu la faim[55]… » En plus d'une histoire privée, de telles confidences et révélations sont censées construire une « histoire de la vie souterraine que mène à Paris tout un monde d'ambitieux et de désespérés[56] », authentique

---

[43] J. Vallès, « Une profession de foi », art. cité.

[44] *Id.*

[45] *Id.*

[46] *Id.*

[47] J. Vallès, « Les femmes des condamnés », art. cité.

[48] *Id.*

[49] *Id.*

[50] Sur un plan financier notamment.

[51] J. Vallès, « Assez !... », *La Rue*, 31 août 1867 (Gallica) (repris dans J. Vallès, *Littérature et Révolution*, *op. cit*.).

[52] *Id.*

[53] *Id.*

[54] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1867 (Gallica).

[55] J. Vallès, « Tournoi du Figaro », *Le Figaro*, 13 novembre 1864 (Gallica).

[56] *Id.*

rectification d'une mythologie pittoresque des bas-fonds, notamment représentée par Hugo et par Sue. Ces mémoires sont sélectifs ; ils ne prétendent pas être exhaustifs, mais ils visent à compenser un certain nombre de lacunes constatées et acquièrent par là une portée historique. Deux articles dédiés au lithographe et peintre Vigneron, dans *L'Événement* des 24 et 31 décembre 1865, précisent – en termes artistiques – un tel ethos d'historien compensateur. En évoquant le ministre Achille Fould, qui a décoré Vigneron de la Légion d'honneur, Vallès venge d'abord cet artiste « méconnu et oublié[57] », cherche explicitement à « réparer un oubli[58] ». De manière symptomatique, le chroniqueur s'improvise historien de l'art en sélectionnant ce qui reste(ra) de son œuvre – quarante-six ans après, et dans un futur lointain –, à savoir *Le Convoi du pauvre*, qualifié d'« éternel[59] ». Il n'est certes ni le premier ni le seul à saluer cette gravure fort connue : à l'époque, Henri Monnier l'a évoquée dans *Les Scènes de la vie populaire* ; Beethoven y a projeté l'enterrement de Mozart. Mais il va jusqu'à souligner sa démarche de réhabilitation, après une période d'oubli qui semble avoir effacé des mémoires la silhouette de cet humble travailleur, artiste de talent :

> Ce courrier-là m'a apporté bien des lettres pleines de sympathie pour l'artiste oublié dont j'ai, samedi dernier, rappelé l'œuvre illustre et raconté la vie modeste. L'auteur du *Convoi du pauvre* peut se consoler de trente ans d'oubli, et nous ne devons plus prononcer le mot d'ingratitude. De toutes parts nous arrivent pour lui des témoignages d'estime ou d'admiration[60].

L'article du 31 décembre consiste plus radicalement en une entreprise assumée de (re)légitimation médiatique : il revient sur l'hommage journalistique du 24 décembre et insiste à dessein sur sa résonance tangible auprès du public. Il entérine l'historicité d'une œuvre et d'une vie, qu'il « met […] au jour ou remet […] en lumière[61] », à l'appui de lettres authentiques, reproduites mot à mot. La mise en abyme scripturale permet en un sens à l'artiste de ne pas voir « son nom s'effacer du livre de la postérité[62] ». De surcroît, il s'agit d'une histoire réparatrice à vocation militante, donc pragmatique et « terre à terre », qui ne saurait se satisfaire des louanges traditionnelles, des envolées lyriques, ni même du ruban rouge, offert par l'institution. Repoussant les décorations officielles, Vallès appelle concrètement ses lecteurs, millionnaires ou pauvres, à contribuer sur le plan matériel au musée de Vigneron, à acheter du moins ses tableaux et ses croquis. Ainsi la société présente pourra-t-elle, selon lui, s'acquitter de sa « dette[63] » envers un courage si mal rémunéré par le passé.

Toujours dans une intention métadiscursive, cette histoire renouvelée réévalue la notion de « gloire » : si elle indique ce qu'elle n'est pas[64], elle en donne

---

[57] J. Vallès, « Le convoi du pauvre. L'auteur », art. cité (p. 653).

[58] Eugène Coutellier cité par *id.*

[59] *Id.*

[60] J. Vallès, « Courrier », *L'Événement*, 31 décembre 1865 (BNF) (cf. Annexes).

[61] *Id.*

[62] *Id.*

[63] *Id.*

[64] Voir notre chapitre 1.

aussi – plus discrètement mais non moins clairement – plusieurs définitions positives. La formule par laquelle Vallès rejette les éloges épistolaires qui lui ont été adressés[65] sur Vigneron lui-même n'est pas anodine : « Si j'ai réussi à émouvoir, toute la gloire en est à celui qui a fait naître chez moi l'émotion[66]. » La révérence personnelle, doublée d'un hommage artistique, pourrait aussi être l'abrégé d'un manifeste idéologique de la production vallésienne, où la souffrance pudique – mais perceptible donc émouvante – s'avère un leitmotiv fondateur. En première page, le journaliste récompense le courage quotidiennement reconduit des réfractaires en tout genre à la place des « hauts faits » ponctuels du « grand homme » :

> Au lieu d'applaudir à leur héroïsme, de les consoler dans leur sombre tristesse, nous ne savons que les repousser avec pitié, les insulter avec colère. Nous leur en voulons de ce qu'ils ne faiblissent pas dans la lutte, de ce qu'ils n'amènent pas leur pavillon ; sans nous dire que si, au premier souffle de l'orage, les combattants quittaient leur bord, si les soldats désertaient au matin […], le génie gagnerait rarement des batailles.
>
> […]
>
> Aussi dussent-ils mourir inconnus, sans laisser au monde de testament, je leur sais gré de leur opiniâtreté courageuse, de leur glorieux entêtement[67].

Il tend d'autre part à reconnaître en filigrane diverses formes de « courage taciturne[68] », associées à des « héros obscurs », qui « n'ont point été récompensés par un mot de l'histoire » et qui deviennent précisément dignes de notoriété, voire d'admiration, dans la mesure où ils n'ont pas « poursuivi […] la fortune ou la gloire ». Ainsi rétablit-il – par principe autant que par attachement régional – les simples provinciaux, les paysans, et en particulier les montagnards farouches de la Haute-Loire, en dépit même de leur inclination pour la violence fanatique, que les guerres de religion ont concrétisée lors de combats sanglants : « L'histoire ne le sait guère : ils ont tué et ont été tués sans que les cris du combat montassent plus haut que ces rochers ; ils n'ont point eu le bénéfice de leur héroïsme et n'en ont gardé que la marque[69]. » Il remet en cause les frontières consacrées qui, semble-t-il, recouvrent le mérite des paysans les plus pauvres « sous le rapport de la gloire ». Peu importe en définitive l'absence de « grand[s] homme[s] », ou la « disette de gens illustres ». L'essentiel est bien de rehausser la valeur des actes de courage que recèlent nombre de micro-événements douloureux, donc d'héroïser paradoxalement – pour mieux les amplifier et les déplorer – les successions courantes « de chagrins sans grandeur, de douleurs comiques, de supplices sans gloire[70] ». Les « aventures[71] » du déclassé Fontan-Crusoé sont à cet égard caractéristiques puisque les épreuves douloureuses de la rue y acquièrent une validité historique. Malgré sa récurrence et son étirement

[65] Dont il insère une sélection dans son article, y compris une brève lettre de Vigneron.

[66] J. Vallès, « Courrier », *L'Événement*, 31 décembre 1865 (BNF) (cf. Annexes).

[67] J. Vallès, « Les morts », *Le Figaro*, 3 novembre 1861 (Gallica) (p. 200) [article en première page].

[68] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 septembre 1867 (BNF) (p. 980). Les trois citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[69] *Id*. (p. 977). Les trois citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[70] J. Vallès, « Les réfractaires », art. cité (p. 139).

[71] J. Vallès, « Les irréguliers de Paris », art. cité (p. 156).

dans le temps, la nécessité de coucher dehors fait date, au sens littéral du terme, dans l'histoire initiale du Second Empire : « Mes époques de vie en plein air, sans interruption, sont l'hiver de 53, presque toute l'année 57, et enfin la belle saison de 63. / De 1853 à 1854, j'ai couché rue des Grès et sous l'Odéon[72]. » Par le truchement du réfractaire auquel il donne la parole, l'écrivain-journaliste apporte une contribution chiffrée aux archives de la « rue » parisienne, qu'il déploiera ensuite dans un livre et des journaux spécifiques. Ce faisant, l'histoire vallésienne – y compris les chapitres des *Réfractaires* « considérés dans leur ensemble[73] » – ne constitue pas à proprement parler « l'épopée héroïque du courageux infortuné[74] ». La plupart des tribulations héroïques auxquelles s'intéresse le journaliste ne peuvent même pas être qualifiées d'épiques puisqu'elles sont préservées « de la mort d'oubliance[75] » sans pour autant acquérir une valeur d'exemplarité :

> La commémoration épique ne vise pas seulement à garder le souvenir d'actions passées exemplaires, mais à fixer dans un présent hors du temps, dans un présent lui-même mythique, « la véritable histoire » d'un peuple, d'une nation, d'un « parti » ou d'un groupe, qui échappe pour toujours à l'éphémère et au contingent, pour *prendre sens* dans l'événement, un événement qui ne saurait se confondre avec l'accidentel ou le circonstanciel[76].

À l'opposé de grandes forces irrationnelles ou surhumaines, telles que le destin ou le sort, s'impose d'ailleurs « le hasard[77] » comme seule « providence des pauvres[78] ». Au-delà du cliché feuilletonnesque[79], l'apposition périphrastique véhicule bel et bien une conception historique des aléas et rebondissements existentiels – ces « revers de fortune[80] » auxquels sont soumis les moins chanceux –, et en particulier des « drames terribles qui se jouent chaque jour sur le pavé[81] ».

Morts historiques

Le concept de « Providence » n'est pas un critère de valorisation épique, tant s'en faut. Vallès ne l'invoque qu'*a contrario*, pour déplorer en particulier

---

[72] J. Vallès, « Fontan-Crusoé », art. cité (p. 166).

[73] Felice Cameroni, [traduit de l'italien par Silvia Disegni], « *Les Réfractaires* », *Autour de Vallès*, *Jeunes vallésiens*, *op. cit.*, p. 171.

[74] *Id.*

[75] Jacques Amyot cité par Gisèle Mathieu-Castellani, « Le monde, comme en un miroir… », dans G. Mathieu-Castellani (dir.), *Plaisir de l'épopée*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2000, p. 15.

[76] G. Mathieu-Castellani, « Le monde, comme en un miroir… », art. cité, p. 14.

[77] J. Vallès, « Les confessions d'un saltimbanque », art. cité (p. 288).

[78] *Id.*

[79] Voir Eugène Sue, Ponson du Terrail, Paul Féval, etc.

[80] J. Vallès, « Lettre d'un mourant qui a la douleur extrême de laisser inédites treize œuvres variées qui rendraient de 21 à 22 volumes », *L'Époque*, 1er juin 1865 (BNF) (cf. Annexes).

[81] J. Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865 (BNF) (p. 575).

l'événement dramatique que constitue à ses yeux toute condamnation à mort, surtout lorsque la culpabilité de l'accusé reste fortement sujette à caution. Ainsi en est-il du capitaine Doineau, en 1857 :

> Vous avez tué la nuit, on vous tuera en plein soleil, devant le peuple ; à trente ans, vous monterez les marches de l'échafaud, le bourreau fera sa besogne, et tout sera dit. Il est pourtant des cas où les hommes devraient avoir pitié, pitié de la jeunesse, pitié des vertus passées, du courage et du talent. Ah ! je ne croyais pas que la Providence fût assez cruelle pour ne pas fournir aux magistrats l'occasion de réviser l'arrêt fatal qui condamne à mort ce capitaine de vingt-sept ans, dont tout le monde sait le nom aujourd'hui[82] !

Vu les conditions de l'enquête, et en l'absence d'un second jugement, le sort du jeune homme paraît infondé, voire injuste. Il est alors envisagé comme un facteur de désordre, aux antipodes de la « causalité absolue[83] » – ou « implacable nécessité[84] » – qui fait théoriquement le propre de l'épopée. Ce cas particulier est l'occasion d'un commentaire général dont les futurs successifs tissent certes une fatalité judiciaire ; mais, au sein de ce processus implacable, l'événement de la mise à mort n'acquiert pas de signification valable et s'avère au contraire possiblement illégitime, injustifiable. N'émerge aucun « ordre sublime où se restaure[rait] un sens sacré[85] ». Bien au-delà de la question de la peine capitale, Vallès fait plus souvent de la mort le malheur ultime et bête d'un chemin existentiel semé d'embûches que l'« apothéose[86] » – même présentée comme regrettable, avec une dimension tragique – d'un parcours exemplaire. En témoigne le traitement qu'il réserve au décès d'Eugène Sue, exilé à Annecy, « loin de la France, alors qu'il n'en fût qu'à deux pas[87] ». À l'époque, l'édition des *Mystères du peuple* a subi de nombreuses avanies qui ont pu aggraver l'état de santé du feuilletoniste et le précipiter vers sa disparition concrète, après la mise à mort symbolique de l'exil. Le 16 août 1857, le chroniqueur du *Présent* déplore un décès prématuré, tout en repoussant les conventions de l'oraison funèbre, même s'il reprend une rhétorique de l'euphémisme : « Encore un qui s'éteint sans avoir une dernière fois salué, avant de quitter la vie, le théâtre de ses plaisirs et de sa gloire[88] ! » Sans revenir sur la vie de cet écrivain engagé, que tous les journaux ont déjà « racontée[89] », le chroniqueur perce ou du moins ébrèche le « silence quasi général de la presse française[90] » qui accueille sa mort, en 1857. Or, le départ anticipé d'Eugène Sue entre en écho avec les morts de Lamennais, de Rude ou de David : ces derniers ont « désert[é] le champ de bataille[91] » quelque

[82] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 81).

[83] D. Madelénat, *L'Épopée*, *op. cit.*, p. 247.

[84] *Id.*

[85] *Id.*

[86] J. Vallès, « Alexandre Leclerc », art. cité (p. 228).

[87] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 48).

[88] *Id.*

[89] *Id.*

[90] C. Saminadayar-Perrin, « La politique du *Mousquetaire* », dans *Entre presse et littérature :* Le Mousquetaire*, journal de M. Alexandre Dumas (1853-1857)*, *op. cit.*, p. 37.

[91] *Id.*

temps auparavant. Le 1er septembre 1857, il se réjouit en particulier qu'Ernest Renan ait consacré un article de la *Revue des Deux Mondes* à Félicité de Lamennais. Il approuve un tel « événement littéraire[92] » dans la mesure où l'oraison funèbre a su rendre les soubresauts existentiels du prêtre réfractaire :

> [I]l est descendu dans le fond de cette âme, il en a mesuré les abîmes, il nous a dit quels orages l'avaient ravagée, quels éclairs l'avaient traversée, quels nuages l'avaient obscurcie, et il a bien compris, ce me semble, cette nature avide d'émotions, triste, ambitieuse, ardente, condamnée à l'éternel chagrin, par la volonté de ce Dieu dont il cherchait l'image et la loi, sans pouvoir la fixer jamais[93] […] !

Bien plus tard, dans un article sur Félix Pyat du 27 novembre 1869, le journaliste de l'éphémère *Corsaire* évoquera conjointement les passages de Lamennais et d'Eugène Sue à la prison de Sainte-Pélagie. Nonobstant des différences intellectuelles et idéologiques, les trajectoires mouvementées du prêtre « vaincu[94] » et du « malheureux exilé[95] » peuvent être comparées à celle d'Eugène Lerminier, mort de gangrène en 1857. Le professeur a été couronné d'épines, lorsqu'un jeudi de 1849, la jeunesse du Collège de France l'a insulté, sifflé, méprisé, au point de créer un « grand tapage[96] ». Le journaliste finit donc par jeter « un brin de laurier sur [l]a tombe[97] » de ce vaillant « *renégat*[98] », conduit au cimetière après avoir été victime d'un torrent d'injures[99]. En octobre 1857, il subvertit plus amplement et plus radicalement le procédé de l'éloge funèbre pour faire du critique Gustave Planche le long portrait d'un « illustre[100] » réfractaire, obscurément « vaincu[101] » par la misère.

L'article du 27 novembre 1869 établit une distinction révélatrice entre, d'une part, les individus qui ont eu la chance de trouver « le chemin fleuri[102] » d'une carrière intellectuelle ou artistique – sans devoir essuyer les crachats de l'humiliation – et, d'autre part, tous ceux qui « sont morts, sans avoir eu même, devant un bout d'article dans un bout de journal, leur minute d'orgueil[103] ». S'il investit rarement l'événement individuel de la mort d'une signification supérieure, Vallès le met parfois en lumière pour faire sortir de l'ombre des existences oubliées, malgré leur relief héroïque. En 1864 et 1865, tout en refusant de verser dans la tradition épidictique de l'oraison funèbre, dont les avatars journalistiques distinguent

---

[92] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er septembre 1857, art. cité (p. 61).

[93] *Id.*

[94] *Id.*

[95] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857 (BNF) (p. 48).

[96] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er septembre 1857 (BNF) (p. 62).

[97] *Id*. (p. 63).

[98] *Id.*

[99] Même s'il n'existe pas de corrélation directe entre les deux événements.

[100] J. Vallès signé « Max », « Chronique[s] », *Le Présent*, 1er et 15 octobre 1857 (BNF) (p. 205-221).

[101] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er octobre 1857 (BNF) (p. 205). Pour une analyse approfondie du double article consacré à Gustave Planche, cf. C. Saminadayar-Perrin, « Vallès chroniqueur au *Présent* (1857) : réquisitoires et apologies », art. cité.

[102] J. Vallès, « Les proscrits. Félix Pyat », *Le Corsaire*, 27 novembre 1869 (BNF).

[103] *Id.*

bien des célébrités de l'époque[104], il donne à connaître la mort et la vie malheureuses de deux artistes presque inconnus. Ainsi arrache-t-il Cressot et Leclerc à un anonymat que suggère habilement le titre de chapitre « Deux autres », dans l'ouvrage *Les Réfractaires*. Ces derniers sont choisis comme deux exemples édifiants parmi tous ceux qui « n'ont eu que le bout d'article classique et maigre dans la petite feuille du pays natal, et dont pourtant le courage fut grand, dont la misère fut honorable et terrible, amusante, singulière, tragique[105] », dont la réputation n'a pas « dépassé le seuil humide des maisons borgnes qu'ils habitaient[106] ». Loin de cette semi-cécité, « l'œil de l'historien[107] » sélectionne non pas nécessairement ce qui est « grand » mais ce qui suscite l'étonnement : le « *thauma*[108] », y compris à une échelle individuelle, acquiert en lui-même une dignité historique. Il fait officiellement entrer dans l'histoire de son temps les suicides du poète et du sculpteur, qu'il date – un matin d'été 1861 ; le 12 août –, voire localise avec précision : le cadavre du second a été retrouvé « dans un coin du cimetière du Père-Lachaise[109] ». Par ailleurs, Alexandre Leclerc a été enterré dans le cimetière où il s'est suicidé. Après avoir souligné les circonstances de ce « suicide à l'ombre[110] », Vallès tend à revaloriser le non-événement de son enterrement, n'ayant réuni qu'à peine une dizaine de personnes :

> Personne ne fut prévenu, on escamota son cadavre, on nous vola notre ami. C'est le hasard qui nous mit sur la trace ! Nous savons maintenant où il dort : et, dans quelques heures, nous allons lui faire ses funérailles. Pour venger sa mémoire outragée par ceux à qui le devoir criait de veiller sur elle, vers ce coin du monde où dort celui qui fut notre ami, nous irons tous, muets et tristes, jeter un regard ; nous déposerons quelques couronnes ; puis, si l'on est assez riche, on achètera une pierre sur laquelle on écrira son nom : pour qu'ils reconnaissent la tombe, ceux qui n'ont pas reconnu le cadavre[111] !

Là où les journaux de l'époque ont ignoré[112] cette « mort sans gloire[113] », le collaborateur du *Figaro* revisite en définitive le genre de l'oraison funèbre d'une manière « énergique et touchante[114] ». Il y greffe un métadiscours de la mémoire vengée et l'annonce d'une commémoration en acte, selon une pratique fréquente de la presse contemporaine. Or, les moyens modestes qu'il exhibe acquièrent, en

---

[104] Il cite, parmi d'autres, Jules Viard ou Armand Le Bailly.

[105] J. Vallès, « Deux autres. Le nez d'un saint. Un pendu », art. cité, p. 222. [Préambule écrit pour l'ouvrage *Les Réfractaires* donc pas de version journalistique.]

[106] *Id.*

[107] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 169.

[108] *Ibid*., p. 70.

[109] J. Vallès, « Alexandre Leclerc », art. cité (p. 227).

[110] *Id*. (p. 229).

[111] *Id*.

[112] Les recherches sur Gallica peuvent en témoigner. C'est encore plus nettement le cas d'Eugène Cressot.

[113] J. Vallès, « Alexandre Leclerc », art. cité (p. 229).

[114] A. Delvau, « Les châteaux des rois de Bohême. II. La tour de Crouy », *Le Figaro*, 19 janvier 1865 (Gallica).

puissance, une valeur militante. Au lieu de « tourner les feuilles indifférentes d'un livre[115] », il s'agit en effet de « soulever le coin d'un linceul[116] », pour saluer un sculpteur talentueux. En deçà du rituel funéraire, l'inscription onomastique sur une simple pierre allégorise d'ailleurs l'intention d'un geste scriptural, désacralisé, destiné à faire entrer cet irrégulier dans les archives historiques du pays. L'écrit journalistique prend donc le relais des deux lettres réellement trouvées auprès du cadavre, qui n'ont pas du tout contribué à sa reconnaissance[117]. Dans une optique similaire, il arrive aussi que l'écrivain-journaliste exploite directement les traces épistolaires d'une existence discrète et néanmoins « intéressant[e][118] ». *L'Époque* du 1er juin 1865 reproduit *in extenso* une lettre où l'écrivain moribond Antony de Menou relate une partie de ses souffrances morales et physiques, soulève lui-même « le coin de [son] linceul ». La sublimation vallésienne de ce « mourant héroïque sur son lit d'agonie » est surtout l'occasion de s'intéresser à ses dernières années : le drame anticipé reflète métonymiquement une décrépitude amorcée dans le passé. Vallès repousse cependant le potentiel épique d'une telle existence par une mise à distance du point de vue de l'écrivain sur sa propre œuvre. Ce dernier est assimilé à un Camoëns qui brandit « sa *Lusiade* au-dessus de la fosse », pense bâtir « son monument », sans toutefois être en mesure de gravir les marches du Panthéon. Ce faisant, l'article conduit bel et bien à consigner cette carrière avortée dans l'histoire réelle du XIXe siècle. Ses mots de conclusion composent une triade très symptomatique : « J'ai promis de ne rien ajouter, je tiens ma promesse. / Douloureux spectacle, en tout cas, et terrible exemple ! » D'une part, le journaliste s'en tient au document épistolaire, dont l'authenticité garantit la véracité. D'autre part, il donne partiellement à Antony de Menou et endosse symboliquement le rôle de « l'*histôr*[119] », censé tirer « son autorité du spectacle dont il a été le témoin et qu'il porte à son tour à la connaissance de ceux qui n'ont pas vu[120] ». Enfin, dans le sillage d'Aristote, il fait du cas particulier un *exemplum* historique, doté en lui-même d'une efficacité argumentative[121]. Loin des spéculations philosophiques[122], l'attention à cette mort imminente revêt une portée pragmatique, dans le présent et

[115] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 26 septembre 1864 (BNF).

[116] *Id.*

[117] Cf. « Alexandre Leclerc », art. cité (p. 228) : « [L]'une au conservateur du cimetière où il demandait presque pardon de l'embarras qu'il allait causer, pauvre mort ! l'autre était adressée à un ami de sa famille, qui vint le soir, mais déclara ne pas le reconnaître. »

[118] J. Vallès, « Lettre d'un mourant [etc.] », art. cité. Les cinq citations qui suivent sont puisées dans le même article.

[119] Frank Lestringant, « L'écriture du martyrologe : Richard Verstegan et Matthieu de Launoy », dans *Écritures de l'histoire (XIVe-XVIe siècle)*, actes du Colloque du Centre Montaigne, Bordeaux, 19-21 septembre 2002, réunis et édités par Danièle Bohler et Catherine Magnien Simonin, Genève, Librairie Droz, 2005, p. 433.

[120] *Id.*

[121] Cf. notamment Aristote, *Rhétorique*, *op. cit.*, p. 358 : « Il y a deux espèces d'exemples : une espèce d'exemple consiste à raconter des événements qui se sont produits dans le passé, l'autre à inventer soi-même. »

[122] Indirectement moquées dans la première phrase de l'article.

pour l'avenir. En vue de rehausser l'éclat bien pâle de sa « gloire littéraire[123] », il convient d'aider le pauvre homme, qui va ouvrir une souscription pour publier ses œuvres. Par cet acte de dévoilement, Vallès s'avère un historien militant. Il est l'antagoniste exemplaire du réfractaire qui laissa mourir, enseveli, l'un de ses semblables, durant l'hiver terrible de 1853 : à travers une scène frappante, celui-là se résout à continuer son chemin, au lieu de secourir un homme « étendu au milieu de la route, […] à moitié couvert par la neige[124] ».

En 1865, Vallès anticipe à dessein la mort d'Antony de Menou ; en 1867, il se contente de déplorer la disparition de Mme Gaux, qu'aucun journal « n'a annoncé[e][125] », même *a posteriori* : « Oh ! les journalistes ingrats, qui n'ont pas dit un mot de cette commère du journalisme[126]. » Il n'a, en l'occurrence, appris sa mort que le lendemain de son enterrement, auquel il aurait aimé se rendre. Cependant, l'ensemble de l'article consacré à cette libraire républicaine répare un tel contretemps, d'autant qu'il souligne le « grand[127] » courage d'une femme préoccupée par les « destinées des peuples[128] ». Deux ans et demi plus tard, le rédacteur en chef de *La Rue* rend un hommage concis mais éloquent à l'un de ses homologues masculins, en la personne du médecin Gerson, connu dans le quartier Mouffetard sous le nom de *docteur des chiffonniers*. La mort de ce « philanthrope qui soignait pour rien les malades[129] » est à peine commentée par les journaux de l'époque. Le lendemain de son enterrement, *Le Rappel* du 31 mars 1870 n'y a consacré qu'un bref entrefilet, repris tel quel par *Le Temps*[130]. Dans l'article de tête vallésien du 2 avril, en première page de *La Rue*, le simple « on-dit du boulevard » – ou « fait divers » – devient un événement de premier ordre, dont l'actualité est moins pressante mais plus imposante. La nombreuse clientèle réunie pour l'occasion n'est plus simplement un « auditoire populaire[131] » ; elle devient sous la plume vallésienne une « armée de pauvres[132] ». Cette métaphore guerrière suggère que, s'il n'a pas bénéficié d'une juste couverture médiatique, le dévouement du docteur militant a été dûment récompensé lors de sa célébration mortuaire. Bien davantage que ses confrères, Vallès personnalise les miséreux présents à la cérémonie pour préciser leur observance de certains rituels funéraires visant à honorer le défunt :

> Les plus malheureux avaient perdu leur journée et fait les frais d'une chemise blanche pour suivre son convoi.

[123] J. Vallès, « Lettre d'un mourant [etc.] », art. cité.

[124] J. Vallès, « Les réfractaires », art. cité (p. 143).

[125] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 27 octobre 1867 (BNF) (p. 994).

[126] *Id.*

[127] *Id*. (p. 996).

[128] *Id.* (p. 997).

[129] [Nom illisible], « Les on-dit du boulevard », *Le Rappel*, 31 mars 1870 (Gallica).

[130] Cf. [Nom illisible], « Les on-dit du boulevard », art. cité et Ch. Du Bouzet, « Faits divers », *Le Temps*, 31 mars 1870 (Gallica).

[131] [Nom illisible], « Les on-dit du boulevard », art. cité.

[132] J. Vallès, « Deux médecins », *La Rue*, 2 avril 1870 (Gallica).

> Un vieux chiffonnier lui a adressé, au nom des porte-hottes un adieu éloquent ; les femmes ont jeté des bouquets sur sa tombe[133].

Enfin, là où *Le Rappel* n'impute l'enfouissement du cadavre dans la fosse commune qu'à des raisons financières, *La Rue* invoque les volontés propres du médecin. Le journal vallésien souligne l'abnégation discrète de l'homme et, par un usage habile du paradoxe, met en lumière son héroïsme, qui se définit en profondeur plutôt qu'en surface.

À peine trois mois auparavant, le 12 janvier 1870, les funérailles du journaliste Victor Noir[134] donnent aussi lieu à un rassemblement populaire, mais beaucoup plus massif, en dépit d'une pluie battante : « Tous les ateliers, toutes les usines chôment. Nombre de magasins sont fermés[135]. » Le convoi est estimé à deux cent mille personnes. L'événement est quant à lui abondamment annoncé, repris et commenté dans la presse de l'époque. En témoignent par exemple les premières pages du 14 janvier 1870. Entre autres, *Le Rappel* évoque un défilé « sans interruption[136] », de la rue de Rivoli à la maison mortuaire ; *Le Figaro* parle d'une foule « immense, serrée, compacte[137] » ; *La Presse* note même que « tout a été raconté par le menu[138] » sur ces funérailles « éminemment populaires[139] ». Surtout, dès le 11 janvier 1870, Rochefort s'est emparé des faits dans *La Marseillaise*, où le conflit a pris naissance : il dénonce un assassinat et prend prétexte de l'enterrement pour appeler le peuple français à l'insurrection contre le pouvoir impérial[140]. Somme toute, « [l]'accident est devenu événement politique[141] ». Toutefois, le cadavre du défunt ne peut être transporté à *La Marseillaise* ni inhumé au Père-Lachaise ; Rochefort refuse de livrer la foule désarmée aux soldats ; le cortège finit par se disperser : il s'agit en définitive d'une « Révolution manquée[142] ». Vallès regrette certes que l'enterrement n'ait pas atteint l'envergure d'un bouleversement historique ; mais il s'efforce *a posteriori* de graver dans l'histoire de son temps la trajectoire existentielle d'un « journaliste-médecin », bienfaisant pour les plus démunis. S'appuyant sur le procès qui a découlé du drame, au printemps 1870, cinq articles de *La Rue* livrent une série de « détails inédits sur Victor Noir[143] ». En contexte de censure, un tel sous-titre relève d'une stratégie pour aborder un sujet politique dans un journal littéraire. Il est plus précisément question d'un brave

---

[133] *Id.*

[134] Dont la mort est significativement rappelée à la fin de l'article : « On a arraché le chapeau de la main crispée de Victor Noir […]. » Cf. *id.*

[135] Alexandre Zévaès, *Pierre Bonaparte (le meurtre de Victor Noir)*, Paris, Librairie Hachette, 1929, p. 48.

[136] [Nom illisible], « Les Funérailles de Victor Noir », *Le Rappel*, 14 janvier 1870 (Gallica).

[137] Eugène Morand, « Obsèques de Victor Noir », *Le Figaro*, 14 janvier 1870 (Gallica).

[138] Georges Maillard, « Causerie », *La Presse*, 14 janvier 1870 (Gallica).

[139] *Id.*

[140] Voir l'extrait de *La Marseillaise* du 11 janvier 1870 cité par Georges Labaloue, *Jules Vallès et l'assassinat de Victor Noir*, préface de C. Saminadayar-Perrin, Paris, SdE, 2004.

[141] G. Labaloue, *Jules Vallès et l'assassinat de Victor Noir*, *op. cit.*, p. 12.

[142] *Ibid*., p. 13.

[143] Voir *La Rue* des 20, 21, 23, 25 et 26 mars 1870.

garçon qui prépare la plume et l'encrier de Vallès « comme une tisane qu'il faut boire[144] », qui remplit le « ventre creux[145] » de ses camarades, ou encore d'un duelliste qui a offert son sang « jusqu'à la dernière goutte[146] » pour œuvrer à la « justice[147] ». Ces détails très concrets ont une vocation historique, mais ils concourent en même temps à la composante mythique de ce « gavroche monstre[148] ». C'est ce qu'illustre très bien une anecdote emblématique sur le métier de fleuriste du jeune Victor Noir :

> – Je sais faire l'immortelle aussi, dit-il, à propos de la couronne que j'avais achetée pour déposer sur la tombe du pauvre secrétaire.
>
> Il savait faire l'immortelle !
>
> N'est-il pas curieux, le mot de ce garçon qu'attend l'immortalité de l'histoire, à qui le hasard fait un nom éternel, que je rencontre derrière un corbillard, et derrière le cercueil duquel je me suis trouvé mêlé à cent mille hommes[149] ?

La parole vallésienne ne se contente donc pas d'enregistrer immédiatement les échos médiatiques qu'ont suscités la mort et l'inhumation de Victor Noir, à l'hiver 1870, ni d'en être une caisse de résonance, au printemps suivant. En filant la métaphore de l'immortalité, au moyen d'un zeugme sémantique[150], elle appuie et (ren)force l'idée d'une mort indélébile, associée à une vie impérissable. L'écrivain-journaliste contribue lui-même à la postérité de son époque, qu'il tisse et fabrique par les mots. En dehors de la célèbre « affaire Victor Noir », il historicise donc les morts de réfractaires méconnus, afin que leurs tribulations courageuses trouvent une place définitive dans la mémoire collective des générations futures. À cet égard, il est symptomatique qu'Antony de Menou accède lui aussi à « l'immortalité[151] », que Mme Gaux soit étroitement imbriquée à un nom « immortel[152] ». Vallès est à l'image du bonisseur qui a soigné la sépulture de sa compagne colosse – réincarnation féminine, populaire, irrégulière et décentrée[153] du « grand homme » :

> Elle est morte, mais il lui a fait élever un tombeau, et l'admiration et la douleur lui ont dicté les vers suivants :
>
> *Ci-gît la belle Champenoise.*
>
> *Qui pesait près de quatre cents.*

---

[144] J. Vallès, « Procès de Tours. Victor Noir. III. Détails inédits, et particuliers », *La Rue*, 23 mars 1870 (Gallica).

[145] *Id.*

[146] J. Vallès, « Procès de Tours. Victor Noir. IV », *La Rue*, 25 mars 1870 (Gallica).

[147] *Id.*

[148] J. Vallès, « Procès de Tours. Victor Noir. III. Détails inédits, et particuliers », art. cité.

[149] J. Vallès, « Procès de Tours. Lettres de Jules Vallès », *La Rue*, 21 mars 1870 (Gallica).

[150] L'imaginaire littéraire s'ancre là encore dans des détails réels et concrets.

[151] J. Vallès, « Lettre d'un mourant [etc.] », art. cité.

[152] Celui de son amant, le « beau Pierre », qui n'est « pas mort », dit le texte. Cf. J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 27 octobre 1867 (BNF) (p. 996).

[153] Le texte souligne qu'elle est morte et a été enterrée en dehors de la capitale. Le cimetière de la Guillotière est comme une variante régionale et « roturière » du fameux Panthéon.

Elle était née dans Seine-et-Oise :

Morte à Lyon, à quarant'-cinq ans !

On peut lire l'épitaphe au cimetière de la Guillotière[154].

À défaut d'être nommée, la pauvre femme se trouve doublement inscrite dans les annales. Sa mort lui permet de gagner un statut d'éternité, dont le lecteur est invité à vérifier par lui-même les gages authentiques.

[154] J. Vallès, « L'entre-sort », art. cité, p. 731-732.

Événement et subversion : une contre-histoire ?

Contre-pieds, contrepoints

À l'inverse de la géante champenoise, qui serait probablement restée une illustre inconnue sans l'hommage vallésien, « madame Emma Margueritte, fille unique de M. Moïana[1] » est très clairement nommée et identifiée par la presse de l'époque. Dans une brève note du 27 juillet 1867, *La Rue* va jusqu'à se plaindre des redondances médiatiques dont sa mort fait l'objet : « Pourquoi les mêmes journaux annoncent-ils, une fois par semaine, la mort d'une jeune femme appelée *Marguerite* ? Y a-t-il là-dessous une allusion politique ? / Et, s'il n'y en a pas, qu'est-ce que cela nous fait[2] ? » Une dizaine de jours auparavant, *Le Figaro* avait entériné les funérailles de cette « femme distinguée[3] » en tant qu'événement à la fois mondain et médiatique :

> Les sommités du monde politique, diplomatique et artistique assistaient aux obsèques de madame Marguerite ; elles ont eu lieu à Saint-Germain ; dans la foule des amis accourus pour rendre hommage à la mémoire de cette femme justement regrettée, on remarquait MM. de Germiny, Ach. Fould, Rouland de la Valette, de Saint-Paul, Rothschild, Pereire frères et fils, Darblay jeune, Béranger, de Lesseps, Ravel, Léon Bertrand, B.-H. Révoil, Cabarras, Hubert, etc.

En l'occurrence, *La Rue* contribue malgré elle à l'inflation médiatique qu'elle dénonce. Le 3 août suivant, elle se voit en effet contrainte à dissiper le « malentendu[4] » qui a transformé le simple « mot » en « acte d'injure et de mauvais goût[5] ». En première page, le rédacteur en chef du journal fait amende honorable à propos d'une jeune femme méritante, « enlevée par une mort presque foudroyante, qui laisse trois petits-enfants et dont le mari est un savant distingué[6] ». Au-delà d'un décès précoce, il est enclin à souligner la perte d'une personne riche, très bienfaisante avec les pauvres de Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré, significativement réunis en masse autour de sa tombe. Toutefois, si les quatre lignes initiales doivent être « oubliées[7] », une telle « aventure[8] » est l'occasion pour Vallès de réaffirmer son attachement fondamental à la liberté de la presse : ce droit

---

[1] G. Maillard, « Hier – Aujourd'hui – Demain », *Le Figaro*, 15 juillet 1867 (Gallica).

[2] J. Vallès, [Note], *La Rue*, 27 juillet 1867 (Gallica).

[3] G. Maillard, « Hier – Aujourd'hui – Demain », art. cité.

[4] J. Vallès, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique », art. cité.

[5] *Id.*

[6] C.F., [Lettre d'un ami adressée à Vallès], dans J. Vallès, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique », art. cité.

[7] J. Vallès, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique », art. cité.

[8] *Id.*

inaliénable à la « franchise[9] » qui peut blesser les opinions sans pour autant salir les innocents. C'est ce dont témoigne très bien – un an et demi plus tard – l'article de tête du *Peuple* où il proteste contre la « pompe funèbre[10] » d'un amiral meurtrier, honoré du nombre même des pauvres gens qu'il a fait tuer :

> Non. – Il ne mérita, celui-là, ni éloge ni blâme éclatants. Il a fait plus de bruit dans son cercueil que sur son vaisseau, après sa mort que pendant sa vie.
>
> Les *pleureuses* officielles ont pourtant braqué sur le cadavre la longue vue tombée des mains du mort […] ; elles se sont égosillées à chanter l'oraison funèbre dans un de ces porte-voix qu'embouchaient, désespérés et fiers, les matelots de France foudroyés par les boulets anglais[11].

Évoquant ces « tapageuses funérailles[12] » sans les promouvoir, Vallès se refuse à désigner nommément le défunt, comme pour mieux rogner sur la célébrité du soi-disant « grand homme », promu grand-croix de la Légion d'honneur sous le Second Empire[13]. Ouvertement polémique, son article se démarque du *Petit journal* qui, le même jour, restitue par une succession de détails apparemment neutres les étapes protocolaires du service funèbre dédié à l'amiral-sénateur Charner[14]. Il n'est pas anodin que la « foule considérable[15] » réunie pour l'occasion soit portée à admirer le passage imprévu de l'Empereur et de l'Impératrice, signe d'une complicité idéologique que Georges d'Orval ne pourfend pas, dans le numéro du lendemain. Sous la plume vallésienne, l'événement médiatique devient au contraire le prétexte à une dénonciation implicite – mais véhémente – de la politique extérieure menée par l'Empire, depuis la guerre de Crimée jusqu'aux conquêtes coloniales comme celle de la Cochinchine.

En 1869, Vallès réactive donc sur un mode mineur la charge portée contre l'action du général Yusuf, trois ans auparavant, dans *La Liberté* du 26 mars 1866. À l'époque, il s'intéresse moins aux funérailles qu'à la mort elle-même, d'emblée noyée dans une énumération qui nivelle ironiquement les diverses informations de l'actualité hebdomadaire : « Le général Yusuf est mort, M. Mirès est ressuscité, M. Eugène Pelletan est triste, l'Opéra est libre : voilà à peu près le bilan de la semaine[16]. » Il rabaisse les circonstances du décès, qui paraissent non pas héroïques mais vulgairement banales :

---

[9] *Id.*

[10] J. Vallès, « Pompe funèbre », *Le Peuple*, 12 février 1869 (BNF).

[11] *Id.*

[12] *Id.*

[13] Il s'agit de Léonard-Victor-Joseph Charner, devenu sénateur en février 1862 et amiral de France en novembre 1864. Cf. « Charner (Léonard-Victor-Joseph) », dans MM. Adolphe Robert, Edgar Bourloton et Gaston Cougny (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français […]* [1890], Genève, Slatkine reprints, 2000, vol. 2, p. 56-57.

[14] Jean Bonhomme, « Paris », *Le Petit Journal*, 12 février 1869 (Gallica).

[15] Georges d'Orval, « Visite de l'Empereur et de l'Impératrice, à bord du trois-mâts Paris-Port-de-Mer », *Le Petit Journal*, 13 février 1868 (Gallica).

[16] J. Vallès, « Courrier de la semaine », *La Liberté*, 26 mars 1866 (BNF) (p. 632).

> Il est mort, non pas d'un coup de baïonnette ou d'un coup de feu, en pleine guerre ou dans une embuscade, sur la lisière du désert, au coin d'un bois ; non, il a rendu le dernier soupir dans son lit. C'est comme cela que la mort se venge de ceux qui l'ont humiliée et vaincue ! Ils ont tous les jours, pendant trente ans, agacé sa faux du bout de leur yatagan ou de leur sabre. Elle se cache alors, les prend en traître et fait dans l'ombre une blessure à l'âme[17].

Il s'agit plus encore d'un non-événement, au regard de la gravité et de la multiplicité des crimes initiés par Yusuf en Kabylie. Il préfère d'ailleurs consacrer la deuxième partie de son article à la résurrection du banquier Mirès, récemment libéré du tribunal[18]. Enfin, le chroniqueur-biographe s'amuse délibérément à entremêler une matière incertaine et légendaire avec des anecdotes supposées authentiques[19]. Tout à fait assumée dans sa composante dilettante, voire fantaisiste, cette « pseudo-histoire » souligne le désintérêt qu'il souhaite manifester vis-à-vis de ce protagoniste majeur de la colonisation algérienne, barbare jugé avec sévérité. Le procédé n'est pas exactement le même qu'à la mort du fusilleur de Juin Eugène Cavaignac, dans une chronique de 1857 : Vallès redéfinit une démarche sérieuse d'historien-biographe, pour en constater l'impossibilité et mieux la détourner. D'emblée, le chroniqueur du *Présent* soulève un paradoxe aigu : la répression de Juin 1848 est un événement inoubliable mais, en raison de la censure, une chape de plomb recouvre officiellement le nom de son principal responsable. N'émerge que la possibilité d'une biographie très conventionnelle du défunt, basée sur les éléments les plus neutres ou flatteurs de l'oraison funèbre :

> Il ne m'est pas permis de toucher à ce mort illustre autrement que pour lire ses états de service, la date de sa naissance, le jour de son mariage, et l'heure de sa mort. […] À vrai dire, j'ai peu de goût pour ces procès-verbaux volés au ministère de la Guerre. Faire l'histoire de ses grades, compter les galons d'or de son képi ou les grains de ses épaulettes ; dire qu'il était brave comme son épée, la pauvre chose[20] !

Partant, Vallès adopte une démarche dont le mouvement contradictoire est porteur d'une ironie aussi subtile que dévastatrice. Il repousse implicitement cette « histoire[21] » incomplète, voire mensongère, mais il se prête quand même à l'exercice, qu'il s'emploie à transgresser, d'une manière à la fois indirecte et incontestable. D'abord, sa notice s'ouvre par la carrière de Jean-Baptiste Cavaignac, père d'Eugène qui se distingua notamment comme conventionnel montagnard lors

---

[17] *Id.* (p. 634).

[18] Cette évocation du banquier Mirès a surtout une valeur de contrepoint ironique par rapport à la première partie de l'article : sa portée est donc autrement plus subversive que l'article boursier du secrétaire de la rédaction qui occupe la première page du même numéro : cf. A. de Fonvielle, « La Bourse. IV », *La Liberté*, 26 mars 1866 (BNF).

[19] « Né on ne sait où, élevé on ne sait comment […]. On m'a conté […]. Ceci est de la légende sans doute. Une légende aussi, cette aventure […]. Un duel authentique est celui qu'il eut avec un rédacteur de *L'Algérie nouvelle* […]. » Cf. J. Vallès, « Courrier de la semaine », *La Liberté*, 26 mars 1866 (BNF) (p. 634).

[20] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 102-103).

[21] *Id.* (p. 103).

de la Révolution française : or, « l'éloge de Cavaignac père vaut […] pour réquisitoire à l'encontre de son fils[22] ». Ensuite, il produit au sujet d'Eugène Cavaignac un apparent « chef-d'œuvre de copié/collé[23] », dont les perturbations formelles inversent l'ordre traditionnel de l'oraison funèbre et conduisent le lecteur à « reconstituer un contre-discours inscrit en pointillés[24] ». S'impose en définitive une double réévaluation des événements abordés. D'une part, la mort d'Eugène Cavaignac est relativisée par la trajectoire prééminente de son père. Comme celle du général Yusuf, elle est aussi diminuée par l'indication de ses circonstances banales, loin de toute action héroïque : « pas un n'est mort au milieu du combat, sur l'échafaud ou bien devant une barricade[25] ». D'autre part, le drame des sanglantes journées de Juin est amplifié par des allusions elliptiques, qui acquièrent une valeur paradoxale d'accentuation : « [L']homme de Juin !... Ils sont rares, les hommes qui pèsent d'une façon si inattendue, et si lourde, sur les destinées d'un pays. […] Il resta alors à la tête de sa brigade jusqu'au jour où éclata la révolution de février. Tout le monde sait le reste[26]. »

Ébrécher l'histoire officielle peut conduire à interroger les rapports ambivalents – possiblement conflictuels – entre légalité et légitimité, depuis les faits historiques du passé, tel Juin 1848, jusqu'aux faits divers du présent, qui concrétisent à l'échelle individuelle une violence policière et/ou judiciaire. Aux dires mêmes de Vallès, « les grands procès[27] » et les « causes illustres » ne suffisent pas : « Ce sont les faits isolés qu'il faut grouper, et sans esprit de parti, en dehors même de la politique ; il s'agit de montrer comment est exécutée la loi. Il y a tous les jours des droits lésés et dans quelque coin la liberté blessée ! » En témoigne exemplairement l'anecdote policière que restitue le courriériste dans *Le Globe* du 11 février 1868 :

> J'ai entendu, un jour, un commissaire de police, dans son bureau, dire à un homme arrêté pour je ne sais pas quoi, et qui, lui répondant quelques questions, ne voulait pas lui répondre sur d'autres : « Je vais vous envoyer à Bicêtre. » L'homme répondit : « Je ne suis pas fou.
>
> – Je le sais bien, mais si vous ne répondez pas, à Bicêtre ! »
>
> Que pensez-vous de cela, monsieur le préfet ? Le commissaire qui, par dépit, adressait cette menace, ce commissaire pensait donc qu'on accepterait l'homme comme fou, d'emblée, sur sa recommandation ?
>
> Vous voyez l'abîme !

Si l'authenticité exacte d'une telle altercation est difficile à vérifier, les modalités de l'interrogatoire – où l'intérêt premier du commissaire est d'obtenir des aveux –

---

[22] C. Saminadayar-Perrin, « Vallès chroniqueur au *Présent* (1857) : réquisitoires et apologies », art. cité, p. 331.

[23] *Ibid*., p. 330.

[24] *Id.*

[25] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857 (BNF) (p. 107).

[26] *Id.* (p. 103-107).

[27] J. Vallès, « Courrier de Paris », *Le Globe*, 11 février 1868 (BNF) (p. 1043). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

deviennent un gage de véracité. Microscopique, le fait divers acquiert cependant une envergure emblématique et dévoile en lui-même les prérogatives abusives dont peut user la police. Ainsi est renversé l'attendu axiologique selon lequel l'ordre étatique contribuerait nécessairement au droit. Nonobstant son irréductible singularité, l'événement se veut d'ailleurs annonciateur et représentatif de nombreux « crimes ignorés », que le journaliste s'engage à révéler. Pour autant, il ne s'agit pas de délaisser les crimes assumés, et même exposés en « plein soleil[28] », que sont en premier lieu les exécutions capitales. Vallès tient en particulier à s'inscrire en faux contre l'idée très débattue[29] que la décapitation serait un procédé efficace et donc presque indolore. Outre l'exemple fameux mais semi-légendaire de Charlotte Corday, « rougissant sous l'injure infâme du bourreau[30] » et celui, incertain, de « je ne sais quel criminel […] qui se redressa deux fois de toute sa hauteur[31] », importe la retranscription littérale, entre guillemets, d'une expérimentation très concrète, menée par le docteur Jean Joseph Sue[32] :

> « Dans un abattoir de Paris, un veau fut suspendu à l'aide d'une corde, on lui trancha la tête avec un couteau. Cette opération dura une demi-minute. La tête fut aussitôt portée sur une table et perdit encore deux onces et demie de sang dans l'espace de six minutes. Pendant la première minute, tous les muscles de la face étaient agités, ainsi que ceux du cou ; des convulsions rapides et désordonnées, et pendant les deux minutes suivantes, les convulsions avaient pris un autre caractère : la langue était tirée hors de la bouche, qui s'ouvrait et se refermait alternativement ; les naseaux s'entrouvraient comme si l'animal avait eu la respiration difficile. […]
>
> À la fin de la quatrième minute, ces phénomènes avaient complètement cessé […] et à la sixième minute tout était terminé[33]. »

Au lieu de se récrier personnellement contre la peine de mort, Vallès se contente de citer mot à mot le récit détaillé et chiffré de ce précédent médical tout en s'appropriant ses conclusions sur les ressemblances entre sensations humaines et animales. La micro-anecdote « médaillis[ée][34] » devient un exemple édifiant, qui dément avec vigueur des représentations et opinions courantes. Qu'il s'agisse des brutalités policières ou de la cruauté des châtiments, le réquisitoire vallésien se

---

[28] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 81).

[29] Cf. Anne Carol, « La question de la douleur et les expériences médicales sur les suppliciés au XIX^e^ siècle », dans Régis Bertrand et A. Carol (dir.), *L'Exécution capitale : une mort donnée en spectacle : XVI^e^-XX^e^ siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2003, p. 71-81.

[30] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 8 février 1866 (BNF) (p. 874).

[31] *Id.*

[32] Père du célèbre feuilletoniste Eugène Sue, lui-même ouvertement hostile à la guillotine.

[33] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 8 février 1866 (BNF) (p. 875). Voir la reprise *in extenso* de cette expérience dans *Le Petit Parisien* du 5 avril 1887, qui l'attribue en effet au père d'Eugène Sue. Cf. Jean Frollo, « Après la décapitation », *Le Petit Parisien*, 5 avril 1887 (Gallica).

[34] Pour réutiliser une formule vallésienne, déjà citée : « Il faut médailliser son sentiment, son paysage ou son portrait. » Cf. J. Vallès, [Lettre à Émile Gautier du 17 novembre 1879], cité par H. Bessis, « Vallès et Vigneron : *Le Convoi du pauvre* », art. cité, p. 61.

présente alors comme « l'envers de la classique et théâtralisée chronique des tribunaux, chère à la petite presse comme aux boulevardiers[35] ».

Or, le journaliste-réfractaire se démarque des « courriéristes ordinaires[36] » de la *Gazette des tribunaux* ou encore du *Droit*, dans une optique non seulement politique mais sociale. À cette fin, il lui arrive au contraire de rehausser pour mieux légitimer – de façon très concrète, et en peu de mots – des événements communément admis comme honteux et/ou illégaux. Ainsi en est-il du suicide, encore largement perçu au XIX^e^ siècle comme un « mal[37] » répréhensible, aux antipodes de la liberté humaine. Pour *L'Époque* du 19 mai 1865, il laisse à son lecteur le soin de méditer les suicides respectifs de Fernand Belligera – pseudonyme de l'éditeur et poète Fernand Tendou – et d'un jeune étudiant auquel s'est intéressée la *Gazette des tribunaux*. Le suicide paraît plus courageux que le duel et peut même constituer un acte de bravoure, qui consiste à appeler la mort plutôt qu'à l'éviter laborieusement, donc à résoudre avec fermeté une forme d'impasse existentielle : « Croyez-vous qu'ils n'étaient pas braves, ces suicidés[38] ? » C'est avec ce genre de question rhétorique que Vallès interpelle les consciences de son lectorat sur une catégorie de faits divers moins dramatique mais tout aussi « panoptique[39] », à savoir le vol :

> Vous êtes donc bien pur dans votre famille et irréprochable dans votre maison que vous condamnez ainsi un homme à l'éternité de la honte pour une faute de jeunesse ! Vous tirez à quarante mille exemplaires son déshonneur !
>
> Et de quoi était-il coupable ?
>
> Il a, quand il avait dix-sept ans, un jour peut-être qu'il était gris, il a pris la montre d'un autre et en a fait cadeau à une fille qu'il aimait peut-être, ce gamin ! Voilà pourquoi vous l'avez tué. On l'avait déjà puni. Il avait dû quitter une carrière qui s'ouvrait belle devant lui, revenir sur ses pas, et recommencer sa vie, cherchant à gagner comme il pouvait son pain, se refaisant un honneur dans l'ombre ; et, au moment où il avait reconquis le droit de paraître, vous êtes venu, vous avez rouvert la plaie, fait saigner les lèvres ; vous l'avez cloué, misérable et désespéré, au pilori. C'est à dix-sept ans qu'il fallait l'y mettre, puisque c'est à dix-sept ans qu'il vola[40] !

Comme l'indique son titre, l'article s'adresse en priorité au *Figaro* qui, dans les jours précédents, s'est confronté à une « polémique de journal à journal[41] » avec *Le Courrier français*, devenue une querelle personnelle. Après que le journaliste du *Figaro*, M. d'Aunay, a reproché à M. Sol d'avoir exagéré le sinistre d'un accident de

---

[35] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 259.

[36] J. Vallès, « Courrier de Paris », *Le Globe*, 11 février 1868 (BNF) (p. 1043).

[37] G. Minois, *Histoire du suicide : la société occidentale face à la mort volontaire*, Paris, Fayard, 1995, p. 370.

[38] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 868).

[39] A.-C. Ambroise-Rendu, *Petits récits des désordres ordinaires : les faits divers dans la presse française des débuts de la III^e^ République à la Grande Guerre*, Paris, S. Arslan, 2004, p. 15.

[40] J. Vallès, « Au Figaro », *La Rue*, 9 novembre 1867 (Gallica).

[41] H. de Villemessant, « Explications nécessaires », *Le Figaro*, 8 novembre 1867 (Gallica).

chemin de fer pour *Le Courrier français*, ce dernier l'a injurié publiquement, si bien qu'un duel paraissait inévitable. Finalement, M. d'Aunay a fait le choix d'une « exécution[42] » journalistique en révélant que M. Sol avait volé durant sa jeunesse une chaîne en or à un certain M. d'Autefeuille, d'où sa démission contrainte de la marine française. Vallès montre qu'il revient sur ces informations déshonorantes moins pour « défend[re][43] » M. Sol que pour réaffirmer son rejet des attaques *ad hominem*, qui peuvent détruire en quelques mots une réputation. Ce faisant, il « plain[t][44] » ouvertement le journaliste, et il conduit son lecteur à reconsidérer l'événement du vol, qui a déjà dévié sa trajectoire par le passé. Au travers de cette affaire journalistique, se tisse la relativisation d'un larcin de jeunesse, d'ailleurs explicitement appuyée par la précision de ses circonstances. À quelques différences près, ce « gamin » ensuite obligé de chercher son pain n'est pas sans rappeler la figure hugolienne de Gavroche, gamin misérable de Paris qui « vol[e] un peu, mais comme les chats et les passereaux[45] ». Le plaidoyer implicite de Vallès résonne par ailleurs avec un précédent article du 12 mars 1866, où il évoque la plaidoirie d'un avocat talentueux et prend subtilement le parti de Charles Lambell, « voleur élégant, hardi, qui a nom dans les fastes du vol[46] ». Le texte témoigne en effet d'une admiration à peine voilée pour son « insolence merveilleuse[47] ». Le chroniqueur se fait même le complice amusé de cet évadé du bagne[48]. Fascinant ou pas, le vol ne semble donc pas clairement répréhensible. Enfin, sous la plume vallésienne, l'acte est d'autant moins condamnable qu'il peut se présenter comme un nécessaire pis-aller pour ceux qui sont dans le besoin. De manière emblématique, le journaliste du *Globe* s'intéresse à « l'ouvrière qui vole un pain pour ses enfants[49] », sans incriminer cette incarnation innocente et pitoyable – au sens propre – du « condamné obscur[50] ».

Le motif du pain – qui peut aussi désigner une motivation humaine – est une métonymie privilégiée pour exprimer le problème de la misère sociale[51]. Il permet alors à Vallès de légitimer certains vols et, bien au-delà, de cautionner l'événement insurrectionnel, du côté des plus démunis. En témoigne exemplairement l'inscription laissée par Vallès, Humbert et Callet dans le Livre d'or de Waterloo, puis reprise dans l'article destiné au *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* de Larousse :

---

[42] D'où le titre de son article dans *Le Figaro* du 6 novembre 1867.

[43] J. Vallès, « Au Figaro », *La Rue*, 9 novembre 1867 (Gallica).

[44] *Id.*

[45] V. Hugo, *Œuvres complètes. II. Deuxième et troisième parties. Roman* Les Misérables, *op. cit.*, p. 307. Voir aussi le personnage de Jean Valjean.

[46] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 12 mars 1866 (BNF).

[47] *Id.*

[48] Voir l'épilogue de l'article : « Lambell, dit-on, [s'est évadé du bagne], il y a deux ans. Est-il encore un familier des journalistes ou un simple planteur de choux ? / Qu'il me prévienne ! » Cf. *id.*

[49] J. Vallès, « Courrier de Paris », *Le Globe*, 28 janvier 1868 (BNF) (cf. Annexes).

[50] *Id.*

[51] Cf. J. Vallès, *La Commune de Paris*, *op. cit.* et *Les Blouses*, Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, 2010. Dans le premier chapitre des *Blouses*, un couple de vieux paysans, Jean et Marianne Fombertot, se plaignent auprès d'un jeune républicain prénommé André que leur petite fille Jeanne a faim et insistent sur la cherté du pain.

18 juin 1815.

Trente-deux mille hommes tués bêtement pour la patrie, qu'a glorifiés l'histoire.

23, 24, 25, 26 juin 1848.

Quarante mille prolétaires qui demandent du pain, que le canon décime, qu'on fusille après la victoire, qu'on jette sur les pontons, dans les prisons, au bagne.

Sur le champ de bataille de Waterloo, nous n'avons pensé qu'aux vaincus des faubourgs de Paris.

Signé : HUMBERT, CALLET, VALLÈS[52].

Ce pied de nez final ne consiste pas seulement à remplacer dans l'esprit du lecteur le traditionnel « haut fait » par une révolte négligée ou délibérément éludée, en superposant au 18 juin 1815 les dates des journées de Juin 1848. Au fond, il s'agit de déplacer les regards dominants, les perceptions communes sur le « grand événement », d'où le refus revendiqué de ne pas céder aux simples « signatures[53] » et « réflexions chauvines[54] » qui s'empilent dans un tel registre de visite. De surcroît, il est symptomatique que l'écrivain-visiteur précise avoir cherché avant tout « une phrase, une ligne qui puisse laisser un souvenir[55] ». En définitive, sourd un message historique « en trompe-l'œil[56] » : à la mémoire de Waterloo est expressément préféré un hommage aux vaincus de Juin. S'il s'inscrit « en surimpression, sur le mode de l'allusion ou de l'hallucination[57] », il n'en est pas moins lesté d'une portée très sérieuse, destinée à interpeller les contemporains ainsi que la postérité. En septembre 1868, le « chapitre inédit de l'histoire du deux décembre » s'appuie déjà sur cette technique du contrepoint ironique, mais d'une manière à la fois plus ample et plus originale. Vallès évoque d'emblée les « événements de décembre[58] » 1851, pour les contourner ostensiblement : « Il y eut cette même année un autre complot dont le livre [de Ténot] n'a pas parlé, et qui, s'il eût été exécuté cependant, sauvait la République et tuait l'Empire dans l'œuf de la présidence[59]. » La première partie du long article réside dans le récit circonstancié d'un plan finalement avorté du « Comité des Jeunes » pour enlever Louis-Napoléon Bonaparte en juin 1851. Cette tentative de renversement se solde par un échec cuisant. C'est aussi le cas du mouvement de résistance républicaine des 2, 3 et 4 décembre 1851, relaté dans les deuxième et troisième parties de l'article. Toutefois, en adoptant le point de vue des « vaincus », le récit vallésien utilise les

[52] J. Vallès, « Le champ de bataille de Waterloo », art. cité, p. 1093.

[53] *Id.*

[54] *Id.*

[55] *Id.*

[56] C. Saminadayar-Perrin, « "Le champ de bataille de Waterloo" : usages polémiques du reportage », art. cité, p. 69.

[57] *Id.*

[58] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. À propos du livre de M. Ténot », *Le Courrier de l'intérieur*, 8 septembre 1868 (BNF) (p. 1066).

[59] *Id*.

« potentialités inaccomplies du passé[60] » au service d'une histoire « contrefactuelle[61] », qui relègue au second plan la version des vainqueurs. Tout en prenant ses distances avec les erreurs du passé, l'apprenti-historien laisse entrevoir à son lecteur des « futurs non advenus[62] ». En témoignent d'autres occurrences de la conjonction « si », marqueur d'éventualité, ou encore de nombreux points de suspension, qui ré-ouvrent littéralement un temps *a priori* révolu, en truffant sa narration de virtualités inconnues :

> [La résistance de la Rive gauche] eût une chance de succès de plus si le général avait, le 4 décembre, comme les autres jours, procédé par l'envoi de compagnies isolées, qu'on était en nombre maintenant pour désarmer.
>
> […]
>
> Tous ces gens auraient suivi, si l'on avait devant eux battu la charge ; la charge !... ce tapage qui fait vibrer les nerfs et sonne au cœur[63] !...

Au temps de la nécessité – où l'avènement du Second Empire risquerait d'apparaître telle une fatalité historique, donc de constituer un impensé politique – Vallès oppose une « histoire des possibles[64] » : même timidement, s'esquisse une perspective de transformation socio-politique. Quoi qu'en dise l'auteur – réellement empreint de pessimisme en 1868 –, son apparente « lettre d'adieu[65] » peut bel et bien servir de préface à un « journal de combat[66]… », en vue d'accomplir aujourd'hui ce qui a été manqué hier. Il ne cherche pas à imaginer un « futur passé[67] » : les « possibles non advenus […] lui sont contemporains[68] ». En 1868, la question latente est de savoir comment « tu[er] l'Empire[69] » et refonder la République, à défaut d'avoir su la sauver en 1851. Partant, les interrogations concrètes suscitées par cet épisode tourmenté peuvent aisément se transposer et s'élargir aux enjeux du présent, d'où une question pragmatique, à valeur interpellatrice : « *Que faire[70] ?* »

Modalités de rébellion : le possible, le réel, le souhaitable

Les luttes et les soulèvements de l'année 1851 ont dramatiquement échoué. Ils ont buté sur le coup d'État et le brusque avènement du Second Empire, comme le

---

[60] Q. Deluermoz et P. Singaravélou, *Pour une histoire des possibles : analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Éditions du Seuil, 2016, p. 196.

[61] Nous réutilisons la notion que développent Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou : cf. *ibid.*

[62] *Ibid*., p. 205.

[63] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1072-1073).

[64] Cf. Q. Deluermoz et P. Singaravélou, *Pour une histoire des possibles*, *op. cit.*

[65] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1079).

[66] *Id.*

[67] Q. Deluermoz et P. Singaravélou, *Pour une histoire des possibles*, *op. cit.,* p. 196.

[68] *Id*.

[69] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1066).

[70] *Id*. (p. 1072).

souligne la comparaison des militants républicains à des bœufs atteints « au front[71] » par le « coup de maillet[72] » du 2 décembre. Chez Vallès, la métaphore bovine est lourde de sens, d'autant qu'elle revêt une signification bilatérale. À partir de 1851, les hommes frappés par l'oppression politique sont comparables à des bœufs assommés, de même que les troupeaux de bêtes domestiquées évoquent une société aliénée, selon un article de 1865 :

> Je regarde les troupeaux de moutons, de bœufs, qui s'avancent, surveillés, comme un troupeau de déportés, par des chiens poilus qui font du zèle. À peine, de temps en temps, un grand bœuf noir se fâche et montre à Finaud ses cornes. Il semble qu'ils savent où ils vont, que tout est dit et que c'est peine perdue de résister. Ils longent, silencieux, la route, ne mugissant point, mais gémissant[73] […].

Par cette image emblématique d'une aliénation collective, émerge certes la possibilité minime d'une rébellion individuelle. Toutefois, en plus d'être rares, les tentatives d'escapades animales paraissent tragiquement vouées à l'échec, comme l'illustre un fait divers survenu dans la campagne parisienne :

> Quelquefois pourtant un des condamnés fuit l'étal. Pendant quinze jours, un bœuf échappé vécut dans la campagne touffue de Vélizy, léchant les arbres avec sa langue, menaçant les hommes avec ses cornes. Il écrasa deux ou trois enfants, et il fallut le chasser comme un lion. On lui envoya dans le cuir deux balles, il tomba foudroyé. – C'est l'exception[74].

Ce dénouement meurtrier conforte – littéralement et symboliquement – le pessimisme de Vallès sur les conséquences positives de toute révolte individuelle. Cependant, de tels actes semblent quand même plus porteurs que la passivité mécanique des bœufs qui « vont en masse, […] comme un peuple qu'on mène », qui « obéissent machinalement » à ceux qui les conduisent et les entraînent parfois directement vers la mort : ainsi, « comme tous ceux qui doivent disparaître », ils se retournent « en arrière au lieu de regarder droit en avant ». La figure analogique du lion confère d'ailleurs un prestige épique au bœuf de Vélizy. Même empreintes d'une fureur animale, ces figures de l'indocilité se démarquent favorablement des jeunes gens qui se résignent à vivre ensemble pour se soutenir et économiser, dans l'attente vaine d'une réussite artistique ou intellectuelle : « Pourquoi ils ne brisent pas tout d'un coup, ils ne s'évadent pas ? – C'est que par la nécessité même de la vie à deux, ils ont été forcés de se raccommoder à midi quand ils s'étaient disputés le matin[75] […]. » Selon une analogie à la fois carcérale et animale, ces derniers apparaissent en définitive tels des « compagnons de chaîne[76] », bêtement contraints à garder ou à remettre leur « collier[77] ». Une interrogation négative suggère leur

---

[71] Formule utilisée à deux reprises : cf. J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1076).

[72] *Id.*

[73] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », *L'Époque*, 12 mai 1865 (BNF) (p. 681-682).

[74] *Id*. (p. 682). Les quatre citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[75] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 juillet 1865 (BNF) (p. 798).

[76] *Id.* (p. 796).

[77] *Id.* (p. 798).

improbable mais souhaitable émancipation, là où le potentiel perturbateur de l'animal se manifeste par une exclamation politiquement évocatrice : « Si ces bœufs avaient toute la force des révoltés, la fureur des désespérés, quel carnage[78] ! » Vallès n'espère aucun débouché sanglant, mais ses conjectures – cette fois conjuguées au présent – montrent qu'il soutient les êtres opprimés et revendique leur affranchissement. Le même article ébauche d'ailleurs un parallèle entre les troupeaux de bêtes asservies et les cortèges affligeants des pauvres déguenillés que les gendarmes arrêtent, menottent, attachent « par une chaîne[79] ». Ainsi n'est-il guère étonnant que l'évasion réelle de l'un d'entre eux donne lieu à un souvenir lumineux, même si ce dernier est finalement terni par une seconde arrestation :

> Je vis un de ces hommes, un jour, s'échapper d'entre les chevaux, enjamber une haie, sauter en forêt et disparaître. On le traqua dans le bois, mais on ne put le retrouver. Nous savions, nous, où il était : nous nous gardâmes de le dire. Il fut repris, hélas ! et sa tentative d'évasion s'ajouta contre lui à son premier crime[80].

Dans ce cas, Vallès ne témoigne pas seulement d'une connivence espiègle, par les mots, comme avec le gentleman voleur Charles Lambell : il assume un acte de complicité qui visait à couvrir l'initiative de l'évadé. Dans *L'Époque* du 13 septembre 1865, il s'emploie même à valoriser l'évasion réussie d'un prisonnier criminel et se réjouit très explicitement que les autorités ne l'aient pas retrouvé, deux ans après les faits :

> Je me souviens qu'en France, il y a deux ans, un condamné à mort s'échappa de sa cellule, et les autorités firent appel aux populations pour rattraper le criminel. Il n'a pas été repris, il a sauvé son cou de l'échafaud.
>
> S'il était venu vous demander asile, l'eussiez-vous arrêté ? Répondez.
>
> Je l'aurais, moi, protégé, caché[81].

À rebours de l'opinion courante, et aux antipodes des idées les plus conservatrices en matière de répression judiciaire, le fait divers de la fuite clandestine est ici érigé en événement positif.

Outre la condamnation à mort, c'est la violence souvent abusive et illégitime de l'emprisonnement qui est en cause. Or, le problème excède la question de la prison. Bien avant *Le Bachelier*, Vallès dénonce à plusieurs reprises « l'emprisonnement et […] la tyrannie du collège[82] », lieu qu'il compare à la « Tour de Londres[83] », en 1857, et qu'il juge même pire que le bagne, dix ans plus tard, en première page du *Philosophe*. L'hyperbole revêt en l'occurrence une signification très sérieuse quant aux contraintes réelles du collège-prison à l'époque :

---

[78] J. Vallès, « Courrier de l'Hôtel-Dieu », art. cité (p. 682).

[79] *Id*. (p. 684).

[80] *Id.*

[81] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 13 septembre 1865 (BNF).

[82] J. Vallès, « Causerie », *Le Philosophe*, 7 décembre 1867 (Gallica) (p. 1023) [article en première page].

[83] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 82).

> La séparation d'avec le « monde », le tissu familial et social, les réalités du quotidien, a valeur d'idéal pédagogique, d'où la valorisation du système de l'internat ; d'où, à défaut, ces hautes murailles et ces solides portes qui marquent fortement les frontières de l'univers scolaire. […] Devise commune au collège et à la prison : « Surveiller et punir[84]. »

Au-delà des velléités d'évasion[85], Vallès comprend et légitime donc en partie le désir de révolte contre une institution écrasante, voire injuste. Il le fait de manière très concrète, en s'appuyant sur ses propres souvenirs de jeunesse, liés au collège de Saint-Étienne :

> Nous avions acheté à prix d'or – pour la somme fabuleuse de vingt-neuf sous – *Le Collège incendié.* Que de fois, grand Dieu ! avons-nous demandé au ciel que le feu prît dans une étude, que les flammes anéantissent la maison […] pour qu'on nous renvoyât à nos familles, et qu'on fit grâce des pensums[86] !

Pour autant, de la même façon qu'un fugitif peut être arrêté et encore plus sévèrement condamné, la révolte collégienne risque d'être contre-productive pour celui qui se rebelle. Il s'agit avant tout de « folles espérances[87] ». Vallès ne veut pas faire « table rase » de l'université, jugée nécessaire, ni même des « maîtres d'études et des professeurs[88] », et il doute explicitement de l'utilité profonde des révoltes :

> Et à quoi servent les révoltes, ô écoliers ? Ne faut-il pas que vous passiez par les grades universitaires, si vous voulez être officiers, ingénieurs, marins, avocats, que sais-je ? Tant que l'Université distribuera seule des diplômes, il faudra, pour arriver à les conquérir, se résigner à la discipline sévère et aux haricots sans beurre du collège[89].

Certes, il ne faut pas négliger l'influence de la censure sur ces chroniques du Second Empire, obligées de tempérer les ardeurs précédemment fantasmées. De plus, les méfaits de telles révoltes sont envisagés du point de vue des élèves eux-mêmes plutôt qu'à l'aune de la société dans son ensemble. C'est un signe que Vallès se place dans le camp des mécontents, portés vers l'opposition, qu'il interpelle directement, le temps d'une mise en garde presque fraternelle. Émerge en outre un paradoxe qui tend à révéler l'ambivalence de son positionnement à ce sujet : s'il refuse de cautionner le désordre souvent violent de la révolte, le chroniqueur cherche bel et bien à en rendre l'« histoire […] intéressante[90] ». En 1857, il envisage les *Mémoires d'un suicidé* de Maxime du Camp comme le « récit d'une révolte, intéressant comme une narration de bataille, émouvant comme un duel des temps

---

[84] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 52.

[85] « Je me demande comment je ne me suis pas échappé pour aller me faire apprenti d'imprimerie ou gardeur d'oies […] ! » Cf. J. Vallès, « Causerie », *Le Philosophe*, 7 décembre 1867 (Gallica) (p. 1024).

[86] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 83).

[87] *Id.*

[88] *Id.* (p. 83-84).

[89] J. Vallès, « Au hasard », *L'Événement*, 28 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[90] *Id.*

passés[91] ». Il hisse donc délibérément à la soi-disant hauteur du fait guerrier un événement intime, avec certes une dimension collective, mais circonscrite à un petit groupe d'individus et précisément localisée dans le cadre d'une trajectoire personnelle. En mars 1866, il va jusqu'à consacrer un article entier de *L'Événement* au récit des insurrections qui ont ponctué l'histoire du collège Sainte-Barbe tout au long du XIX^e^ siècle. Après l'« événement public[92] » d'une crise récente, il date en effet les diverses révoltes qui ont secoué cette institution, depuis 1815 jusqu'à 1851. En historien minutieux, il en précise non seulement les années mais parfois les journées : le 19 décembre 1815 ; le 7 janvier 1810 ; le 20 mars 1844 et le 21 janvier 1847. À défaut de les justifier et de les soutenir, Vallès historicise ces soulèvements ponctuels en détaillant leurs circonstances, leur contexte d'émergence. Le récit de l'émeute qui eut lieu en 1817 est un exemple emblématique :

> M. Eliçagaray fut mis à la tête de l'université ; on l'avait nommé coup sur coup inspecteur général, puis membre de la commission de l'instruction publique : l'opposition en avait fait sa cible. Il prêtait le flanc à l'ironie par la manie qu'il avait de parler à tout propos. Le lieu commun de ses allocutions était l'éloge du célibat, opposé à l'état de l'homme marié, et cela pour en arriver à la conclusion que les meilleurs instituteurs de la jeunesse étaient les ecclésiastiques.
>
> Étant en tournée d'inspection à Louis-le-Grand, au commencement de 1817, il tint un discours de ce genre qui excita les ricanements des élèves. L'abbé, un peu déconcerté, interpella l'un des rieurs qui lui répondit par une impertinence. C'était un barbiste.
>
> On le mit dehors.
>
> Les rhétoriciens s'insurgèrent, et attirèrent l'inspecteur qui avait décidé et exécuté l'expulsion dans un guet-apens, le rossèrent ; toute la classe se mit en état de révolte[93].

Le texte déroule minutieusement les différents rapports de causes à effets qui relient la nomination d'un nouveau directeur à l'insurrection barricadière de toute une classe. Néanmoins, il explicite à peine ces liens de corrélation par des mots subordonnants ou coordonnants, et use surtout d'un style parataxique. Ce choix d'écriture révèle un attrait plus général – qui se vérifie à l'échelle de l'article – pour l'*enargeia* micheletiste, cet « effet de vie » qui tend à immerger le lecteur au cœur des faits passés. En définitive, l'article est d'une efficacité retorse : les émeutes de Sainte-Barbe sont jugées immatures et dommageables mais, ce faisant, la chronique leur donne une consistance verbale, une envergure historique. En période de censure, cette approche paradoxale de l'histoire universitaire ne peut-elle pas jouer au moins un rôle d'avertissement implicite à l'adresse de ceux qui refusent de faire

[91] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 82).

[92] J. Vallès, « Au hasard », *L'Événement*, 28 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[93] *Id.*

évoluer les structures les plus rigides et aliénantes de la société[94] ? C'est ce que suggère la fin d'une « Causerie » vallésienne du 19 juillet 1865, où est dénoncé le manque de liberté dont jouissent les « jeunes élèves » :

> La société devrait pourtant s'en corriger ; elle entretient dans son sein, avec ses collèges, un foyer éternel d'émeute ! Il faut bien que ces déclassés se casent ou se vengent, et voilà pourquoi il coule tant d'absinthe dans les poitrines ou de sang sur les pierres ! Ils deviennent ivrognes ou émeutiers[95].

L'alcoolisme ou encore le duel sont mis sur le même plan que la révolte : malgré leurs différences, ces trois formes de violences peuvent communément se définir comme les « protestations des captifs dans leur cage[96] ». De surcroît, menés par des hommes habitués aux émeutes et aux conspirations, les « échappés de collège[97] » peuvent aisément devenir les « soldats d'une insurrection[98] ». Dans ce cas, la révolte n'est peut-être pas souhaitable, mais elle semble parfaitement explicable et compréhensible : la métaphore filée d'une école-prison légitime ce besoin d'émancipation.

Vallès porte un regard beaucoup moins ambivalent sur les manifestations auxquelles il a contribué activement en mars 1851. Il s'agissait alors pour la « jeunesse des écoles » de s'opposer à l'interdiction du cours de Michelet au Collège de France, décrétée par la République de l'Ordre le 13 mars. Chassin et Vallès impulsent aussitôt un « mouvement de résistance républicaine[99] » contre cette décision arbitraire et injuste. Le 14 mars, on se rassemble place de la Sorbonne, on défile jusqu'au Palais Bourbon, où est remise une protestation au représentant du peuple Versigny. Puis les manifestants rencontrent Michelet qui, s'inquiétant de la répression et d'un rapport de force déséquilibré, leur conseille de se disperser. Ils se résignent finalement à envoyer des délégations au *National*, à *La Presse*, à *La République*. Chassin rédige un article pour *L'Événement*, du clan Hugo. Le 20 mars, s'organise une nouvelle manifestation, caractérisée par un temps moins pluvieux et un rassemblement plus massif. On se réunit devant le Panthéon ; on se déplace à la Sorbonne, où Chassin lit une adresse à Michelet ; mais les forces de l'ordre chargent pour disperser les manifestants. Les plus déterminés tentent de gagner le domicile de Quinet, qui pourrait reprendre ses cours au Collège de France. Le cortège est toutefois morcelé par la police. Chassin et une dizaine d'étudiants turbulents se retrouvent alors enfermés quelques jours au Dépôt. En septembre 1868, Vallès revient sur ces événements dans un paragraphe aussi bref que signifiant : « Les écoles, cette année-là, s'agitèrent, on s'en souvient. On *manifesta* pour Michelet, on alla un jour jusqu'à la Chambre ; les soldats crurent même devoir prendre les

---

[94] Plus tard, après son retour de l'exil londonien, Vallès ira jusqu'à proposer d'ouvrir concrètement les lieux qui emprisonnent l'homme (asiles, prisons, lycées, etc.). Cf. J. Vallès, *Le Tableau de Paris*, *op. cit*.

[95] J. Vallès, « Causerie. Jeunes élèves », *L'Époque*, 19 juillet 1865 (BNF) (p. 854).

[96] J. Vallès, « Courrier de Paris », *L'Époque*, 19 mai 1865 (BNF) (p. 872).

[97] J. Vallès, « Le nouveau Paris. Le Quartier latin », *Le Temps*, 15 juillet 1860 (BNF).

[98] *Id.*

[99] C. Saminadayar-Perrin, *Jules Vallès*, *op. cit.*, p. 98. Cf. aussi J. Vallès, « Les écoles », *Le Bachelier*, *op. cit.*

armes[100]. » L'évocation est imprécise mais n'en souligne pas moins la force de l'agitation passée. D'une part, elle en marque le souvenir. D'autre part, elle accentue significativement le verbe *manifester*, dont l'usage intransitif fait son apparition précise en 1868, après le participe présent substantivé « manifestant » (1849, Proudhon) et en lien avec le terme *manifestation* (milieu du XIX^e^ siècle[101]). Cependant, en dépit d'une allusion laconique à l'arrestation de Chassin, le texte ne souligne pas l'échec collectif de ces manifestations, dû au divorce entre classes bourgeoises et populaires, hérité de Juin 1848. À l'évidence, les artisans et les ouvriers ne se sont pas mêlés aux étudiants devant le Panthéon ; à peine s'est exhalée « une odeur de révolte et de révolution[102] ». Or, Vallès admire surtout Michelet pour le rôle qu'il a su donner au peuple dans l'histoire de la Révolution française, au détriment des « grands hommes ». De surcroît, il est sensible à la parole de l'historien-tribun qui entend conduire les étudiants « non seulement à prendre fait et cause pour le peuple, mais à "se faire peuple[103]" ».

En janvier 1870, au crépuscule du Second Empire, le journaliste réaffirme dans *La Marseillaise* la légitimité et même la nécessité d'une révolution foncièrement populaire, qui ne serait pas chaperonnée par la bourgeoisie :

> C'est donc au peuple à choisir son heure, seul il a le pouvoir et le droit, et nous n'aurons, nous, qui, depuis dix-huit ans, avons peur de passer pour des lâches, nous n'aurons qu'à remonter vers les faubourgs, si les faubourgs remuent. Il n'y a point à leur conseiller ni à leur défendre l'insurrection. Ils font ce qu'ils veulent et ils feront ce qu'ils doivent[104].

Revient cependant l'irréductible problème d'une violence insurrectionnelle à laquelle Vallès ne veut pas se résoudre : « Quoi donc faire ? / Quoi[105] ? » Il reprend alors le thème de « la vache à Gambon », leitmotiv inépuisable de la petite presse depuis 1869[106], lorsque l'avocat Ferdinand Gambon s'est fait connaître en proposant et en décidant lui-même de refuser le paiement de l'impôt. Par conséquent, le fisc a saisi une partie de ses biens et, en particulier, l'une de ses vaches pour la vendre aux enchères. Vallès n'est certes pas le seul à soutenir l'initiative audacieuse du futur communard. En témoignent bien les propos d'Albert Wolff qui, dans *Le Figaro* du 5 janvier 1870, ne se contente pas de rendre « l'histoire de cette bête intéressante[107] », de valoriser une « action […] d'éclat[108] ». Ce dernier plaide plus généralement pour une démarche citoyenne qui consiste à refuser un impôt injuste et écrasant. Il se félicite même d'avoir personnellement contribué à la souscription lancée par *La*

---

[100] J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre », art. cité (p. 1066).

[101] Cf. A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 1264.

[102] J. Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 499.

[103] Claire Gaspard, « Les cours de Michelet au Collège de France (1838-1851) », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 2008, n° 120, URL : https://histoire-education.revues.org/1835#text, consultée le 27 mars 2017.

[104] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1140).

[105] *Id.*

[106] Voir aussi la chanson humoristique de Paul Avenel, « La vache à Gambon ».

[107] A. Wolff, « Gazette de Paris », *Le Figaro*, 5 janvier 1870 (Gallica).

[108] *Id.*

Marseillaise pour racheter une vache à Gambon. Trois jours auparavant, le discours de Vallès se veut néanmoins un appel à la « Révolution[109] » à la fois plus explicite et radicalement engagé aux côtés des pauvres, qui forment l'essentiel de son « peuple[110] ». Les anecdotes amusantes sur l'animal de Gambon, que développera Wolff, sont ici éclipsées au profit d'une exhortation vibrante à l'action concrète. Le journaliste s'adresse directement au peuple, qu'il interpelle à la deuxième personne et auquel il prête un discours de résistance efficace :

> Tu dis :
>
> « Dans mon âme et conscience, contre Dieu et devant les hommes, je ne dois rien à un pouvoir qui s'est mis hors la loi, je ne dois rien et ne donne rien. Pour avoir de l'argent, il faudra me voler[111]. »

Là où Wolff « exclut » pour ainsi dire un lectorat majoritairement bourgeois de la démarche décrite, en lui supposant un jugement hostile à ce sujet[112], Vallès cherche plutôt à éveiller la conscience populaire de son destinataire, qui se fond en définitive avec sa propre pensée, sur un plan à la fois idéologique et pragmatique. La grève de l'impôt est louée en tant qu'elle peut éviter l'écueil du sang versé et repose sur une force de résistance massive, d'où les questions rhétoriques qui présument l'accord, l'acquiescement du lecteur : « Cette viande ou ce bois entassés là, dans le chantier ou sur l'abattoir de l'Empire, y aura-t-il acheteur pour les retirer ? Ne seront-ils pas réduits, ces impérialistes, à chauffer avec les meubles la cheminée de l'Empereur[113] ? » Vallès tire d'ailleurs parti de cette occasion pour proposer une autre grève, celle de la conscription. Là encore, le procédé consiste à prêter aux plus pauvres, qui n'ont pas le pouvoir de l'argent, un discours simple mais éminemment subversif : « Le conscrit vient à son tour et dit : / Je fais grève. » La disparition des guillemets confond encore plus nettement cette parole performative avec les mots du journaliste, à vocation pragmatique. S'ensuit un récit prospectif où le souhaitable devient possible, comme l'illustre la répétition de la formule impérative au futur de l'indicatif « il faudra » ou encore le conditionnel « on pourrait vite ». Revient l'idée d'une résistance d'autant plus impérieuse et invincible qu'elle s'imposerait par le nombre, découragerait le gouvernement ennemi, si bien qu'elle le dissuaderait de prendre les armes : ainsi est repoussée une nouvelle fois la menace d'une violence sanglante dirigée contre les plus vulnérables. Puis, placés sous le signe d'une nécessaire fraternité à l'égard des miséreux, les possibles tendent à s'actualiser lorsqu'il s'agit d'annoncer l'inévitable désobéissance des journalistes au pouvoir politique :

> Pour nous, qui n'avons connu d'autres bestiaux que la vache enragée, et louons encore nos meubles au mois, journalistes pauvres, nous ferons grève aussi. […]

---

[109] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1141).

[110] *Id.* (p. 1140).

[111] *Id.* (p. 1141).

[112] « Peut-être pensez-vous que le citoyen Gambon eût mieux fait de payer l'impôt comme tout le monde. Allez ! vous n'êtes guère dans le mouvement. » Cf. A. Wolff, « Gazette de Paris », *Le Figaro*, 5 janvier 1870 (Gallica).

[113] J. Vallès, « Lettres républicaines. Les étrennes de la République », art. cité (p. 1141). Les trois citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

> Ils nous appelleront à leur banc, nous n'y viendrons pas ; ils nous condamneront ; nous verrons s'il faut choisir l'exil ou la prison, mais dans cette prison, il faudra que leurs agents nous y traînent[114].

Or, cette fraternité est déjà concrètement à l'œuvre dans l'article du 2 janvier 1870, bien au-delà d'une participation financière à la souscription lancée par Rochefort. Le geste scriptural est en lui-même éloquent. De manière révélatrice, une question saillante mobilise les supposés contribuables et conscrits en les invitant à un même élan de résistance solidaire contre les décisions illégitimes du pouvoir impérial : « qu'en pensez-vous ? » Enfin, ces deux types de grèves sont subsumés par un appel à la disparition du Second Empire et à l'avènement d'un régime républicain. Comme l'indique le titre testamentaire des « lettres républicaines », Vallès réclame un tournant à la fois social et politique. Il procède en définitive à un détournement militant du traditionnel jour de l'An, que concrétise bien la dernière phrase du texte : « Citoyens, ce sont les étrennes de la République ! » Par la magie du verbe exclamatif, le vœu d'une République naissante se trouve comme exaucé. En vertu du présentatif, le changement politique supplante l'attendu calendaire.

La formule présentative qui ouvre les « lettres républicaines » du 8 janvier 1870 détourne elle aussi un impératif calendaire du début d'année en l'investissant d'une charge politique : « C'est demain le terme[115] […]. » Littéralement, elle signale l'imminence d'une échéance concrète : à Paris, le terme est en effet exigible les 1er de chacun des mois de janvier, d'avril, de juillet, d'octobre ; le paiement s'effectue le 8 ou le 15 du mois. En filigrane, Vallès joue avec les mots et appelle de ses vœux la fin prochaine du Second Empire. Comme le renouvellement politique ne saurait à ses yeux se passer d'une authentique révolution sociale, il invoque en même temps un troisième type de grève, qui concerne le loyer. Le début de l'article détaille cette contrainte du calendrier et en souligne les conséquences négatives, voire dramatiques, pour les plus pauvres, incapables d'honorer leur quittance en temps voulu : arrivée des huissiers ; saisie des biens ; intervention des forces de l'ordre ; obligation de quitter son logement, voire de vivre à la rue. La nécessité mais aussi, pour beaucoup, l'impossibilité de payer le terme prennent place dans la véritable « histoire de tous les jours de l'an[116] ». À l'inverse, la seconde moitié du texte examine comment s'affranchir radicalement d'une telle contrainte. À l'opposé d'une attitude individuelle de résignation à la soumission, elle propose un acte collectif de résistance, en guise de réponse pragmatique à la question « Que faire ? Que faire[117] ? » Écho deux fois dédoublé à l'interrogation anaphorique du début, la possibilité de résister paraît essentiellement tributaire d'une volonté d'agir en nombre : « S'ils voulaient pourtant, eh ! s'ils voulaient, ces prolétaires. […] Nous sommes un million quatre cent mille qu'ils exploitent et qu'ils ruinent, un million

---

[114] *Id.* (p. 1142). Les deux citations qui suivent sont puisées dans le même article et à la même page.

[115] *Id.* (p. 1143 et 1146). Plusieurs occurrences.

[116] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », *Le Figaro*, 7 janvier 1866 (Gallica) (p. 699). La question du terme ressurgit à plusieurs reprises chez Vallès : cf. aussi « La rue », *L'Événement*, 23 janvier 1866 (BNF) (p. 661) : « Les termes doivent être difficiles à recouvrer dans ces parages […]. »

[117] J. Vallès, « Lettres républicaines. Le terme », art. cité (p. 1144).

quatre cent mille[118] ! » Il s'agit d'une résistance d'un genre inédit, que Vallès s'emploie donc à identifier formellement et à graver dans la mémoire collective : « LA GRÈVE DU LOYER[119] ». À l'emphase exclamative s'ajoute le marquage typographique des capitales ainsi que l'isolement de la formule par la mise en page : de manière symptomatique, cette grève fait événement à l'intérieur même de l'article. Enfin, l'hypothèse d'une telle « révolte sinistre et muette[120] » se formule par une modalité interrogative qui, en l'occurrence, concerne moins les pauvres locataires que les propriétaires bourgeois, menacés et donc sommés de réagir : « Mais si vous restiez obstinés et méprisants, qui sait quel danger vous menace ?... […] Si le 8 avril à midi, les pauvres déclaraient tout haut et en masse qu'ils ne vous paieront pas ? […] Y arriveraient-ils, huissiers ou agents[121] ? » Ce faisant, sourd à nouveau le paradoxe fécond d'une résistance d'autant moins violente qu'elle serait déterminée : la masse des révoltés crée un nouveau rapport de forces et devient précisément un garde-fou pour parer aux effusions de sang. À ce sujet, Vallès approfondit les conjectures historiques : si les huissiers et les agents de police parvenaient tant bien que mal à expulser de leurs logements un nombre considérable de pauvres, le vagabondage corrélatif de ces derniers ne contribuerait-il pas à l'augmentation sensible du chômage dans les usines et dans les ateliers, donc à une « ruine[122] » générale ? Un tel marasme aurait peut-être le mérite d'enclencher un grand « tumulte[123] », source potentielle de changements sociaux, là où des grèves plus ponctuelles et localisées, comme celles du Creusot, encourent davantage le risque d'une répression féroce, ce « mauvais rêve[124] » qui peut aisément devenir réalité.

[118] *Id.* (p. 1145).
[119] *Id.* (p. 1146).
[120] *Id.* (p. 1145).
[121] *Id.* (p. 1145-1146).
[122] *Id.* (p. 1146).
[123] *Id.*
[124] J. Vallès, « Il neige au Creusot », *La Rue*, 29 mars 1870 (Gallica) (p. 1150).

De l'événement aux structures : un historicisme social ?

Cause(s) de la mort

Sous la plume vallésienne, la grève du loyer s'impose comme une modalité nécessaire de rébellion dans des cas de pauvreté extrême. L'échéance du terme devient alors une question de vie ou de mort. En témoignent les propos désespérés que l'écrivain prête à la figure du père de famille démuni, s'adressant aux huissiers dans une scène très concrète :

> « Vous avez tout, mais laissez-moi encore les murs, une semaine, quinze jours, un mois encore ; je travaillerai à en mourir. Sans logis, je n'aurai pas d'ouvrage, et mes enfants mourront de faim, mourront de froid. Je travaillerai à m'en user les yeux, à m'en brûler les mains[1]… »

Ce pragmatisme pathétique obtient pour seule réponse l'intervention brutale de la police, qui oblige toute la famille de travailleurs à quitter son logement et, bien souvent, la conduit à vivre dans la rue. Ainsi les pauvres risquent-ils réellement la mort, comme le suggère encore une généralisation exclamative et péremptoire : « C'est fini : le ciel sur leur tête et la boue sous leurs pieds[2] ! » Très tôt, Vallès cherche en effet à souligner, voire à démontrer, qu'il est bel et bien possible de périr directement de la pauvreté. L'introduction qu'il consacre aux « réfractaires », en juillet 1861, présente une trajectoire type qui mène de la misère à une mort précoce :

> Comment ils finissent ?
>
> C'est l'hôpital qui en prend encore le plus grand nombre : la misère les tue l'un après l'autre. On dit qu'on ne meurt pas de faim. On se trompe. Seulement on y met le temps : dix, douze ou quinze ans, suivant la chance. Un beau jour, ils se sentent la gorge sèche, la peau brûlante ; ils crachent, ils toussent – cela ennuie les voisins –, ils vont à la Charité, en sortent, y retournent et meurent[3].

Ce texte d'ouverture au livre des *Réfractaires* est lui-même mimétique d'un processus de tribulations et de souffrances parfois long et sinueux, mais comme inexorable, jusqu'à la « mort bête, affreuse, par des sentiers boueux […] sous l'uniforme des pauvres[4] ». Apparaît le paradoxe d'un décès qui tend vers le non-événement dans la mesure où il survient à la marge, dans l'obscurité de la solitude et de l'isolement, et qu'il est l'aboutissement logique – comme attendu – d'une succession de supplices, qui ne revêt déjà plus l'allure de la vie : « Ceux qui ne se

---

[1] J. Vallès, « Lettres républicaines. Le terme », art. cité (p. 1144).

[2] *Id.* (p. 1145).

[3] J. Vallès, « Les réfractaires », art. cité (p. 152).

[4] *Id.* (p. 154).

sentent pas vivre ne peuvent pas se sentir mourir[5]. » Au fond, il n'en est rien : toute mort due à la misère fait événement parce qu'elle est précisément « le fait auquel vient aboutir une situation, un résultat, une fin, un dénouement[6] ». Ce type d'événement vallésien se distingue alors de « l'accident », qui arrive de manière contingente ou fortuite, et s'oppose à « l'avènement », qui ouvre un avenir. Les confidences du déclassé Fontan-Crusoé font même de l'extrême misère une causalité historique à part entière au moyen d'un parallèle entre la menace des « orages révolutionnaires de 1852[7] » et celle « de la misère, de la faim, du froid[8] ». Puis le chapitre que Vallès consacre aux « morts » confirme l'importance de ce facteur socio-historique, dont il déploie les tenants et les aboutissants à une échelle collective. De manière emblématique, la misère y est très souvent le sujet grammatical, l'agent de l'action verbale, mais elle est en plus personnifiée. En filant la métaphore vestimentaire et corporelle, l'auteur l'assimile aux individus qui la subissent et qui se retrouvent littéralement absorbés par elle. Elle revêt aussi les traits d'un bourreau, d'un meurtrier, voire d'un « monstre[9] », qui étrangle et assassine ses victimes au sens propre comme au figuré : « Elle vient tout tuer, cette misère, l'amour comme l'ambition[10]. » Elle impose des sacrifices, ôte du courage, enlève du talent aux artistes malheureux comme Gustave Planche[11]. En définitive, le leitmotiv de la pauvreté coupable balise l'ouvrage *Les Réfractaires*, et il charpente plus particulièrement son chapitre sur « Les Morts ». Le texte est à l'image d'une démarche historienne qui fait de la misère une cause profonde et récurrente de la mort, une structure explicative de cet événement dramatique.

Vallès ne saurait se contenter de généralités, qu'il s'emploie précisément à incarner dans des cas particuliers. En témoignent bien les propos qu'il consacre à Gustave Planche ainsi qu'à la mère Cadet et à Elias Regnault. Leurs morts respectives ont en commun d'être explicitement rattachées à la misère : le premier est tombé « avant l'heure, usé par la misère et vaincu par elle[12] » ; la deuxième est morte « de misère et de faim[13] » dans une chambre humide et délabrée de la chaussée du Maine ; enfin, le dernier semble également être mort « de misère, de faim[14] ». Dans les trois cas, le choix de placer l'issue dramatique de ces trajectoires existentielles dès l'incipit de l'article a un double intérêt. D'une part, il met en évidence le drame même de la mort. D'autre part, il induit une approche de cet événement par l'amont, en déroulant et en détaillant son principal facteur explicatif, à savoir la pauvreté. Le lecteur s'avise des difficultés matérielles qu'ont dû affronter

---

[5] *Id.*

[6] « Introduction », *Pensée plurielle*, *op. cit.*, p. 9.

[7] J. Vallès, « Fontan-Crusoé », art. cité (p. 157).

[8] *Id.*

[9] J. Vallès, « Les morts », art. cité (p. 203). Dans un passage de l'article qui n'a pas été repris dans *Les Réfractaires*, Vallès ajoute significativement qu'il fera un jour « l'histoire » de ces pauvres étranglés par le monstre de la misère.

[10] *Id.* (p. 199).

[11] Cf. *id.* (p. 202).

[12] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er octobre 1857 (BNF) (p. 205).

[13] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 13 octobre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[14] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 19 janvier 1868 (BNF) (cf. Annexes).

ces trois « réfractaires » en ayant bien à l'esprit les conditions de leur décès, soulignées d'emblée. Plutôt qu'une apothéose tragique, leur mort constitue le point de départ d'une réflexion sur la misère qui y mène : en définitive, la cause profonde importe encore davantage que sa conséquence ultime et saillante. Par son « acte configurant[15] », le long récit consacré à Gustave Planche convertit « la contingence *a priori* en nécessité *a posteriori*[16] ». Sa pauvreté est en effet présentée comme la source mesquine de tous les maux qui l'ont rongé et progressivement conduit à la mort : une « inquiétude mortelle[17] » ; une confrontation répétée, et là encore présentée comme mortelle, au « froid[18] » de la rue ; une fréquentation assidue des cafés et un penchant pour l'alcool liés à la nécessité de fuir son logement « triste et froid[19] », d'oublier ses problèmes d'argent. La maladie qui lui a été fatale[20] semble même l'aboutissement de cet enchaînement très concret de causes à effets. Si tragédie il y a, elle est donc celle d'une « misère triste, affreuse, inflexible[21] ». La mort de la mère Cadet est aussi imputée à un manque d'argent, que Vallès n'hésite pas à chiffrer précisément : « On lui devait cinquante-cinq mille francs, avant-hier, quand elle a rendu le dernier soupir sur un grabat[22]. » Il est difficile de connaître les circonstances exactes de sa mort, d'autant qu'un nombre infime de journalistes s'y intéressent à l'époque. *L'Écho du théâtre* du 20 octobre 1867 se contente de reprendre tel quel le début de l'article vallésien[23]. Toujours est-il que la mère Cadet semble bien avoir été emportée, même indirectement, par la pauvreté. En témoignent deux numéros antérieurs de *La Rue*, qui précisent au sujet de cette créancière de « cinquante-cinq mille cent-soixante-quinze francs[24] » auprès des artistes dramatiques qu'elle « n'a pas de pain[25] » puis – immédiatement après sa mort – qu'elle « n'a reçu ni visite ni argent[26] ». Quant à Elias Regnault, il devient l'exemple type des hommes de lettres qui ne sont pas suffisamment payés pour avoir « l'estomac plein et la tête libre[27] ». Au contraire, leur ventre vide et leur esprit encombré de tracas matériels les usent petit à petit, quand la misère ne les chasse pas directement de leur mansarde : ils sont alors conduits à rôder « dans les rues sans asile et sont recueillis par la mort[28] ». Vallès n'est pas le seul à signaler la mort de Regnault, voire à la déplorer, mais il l'impute bien plus nettement que ses

[15] Cf. P. Ricœur, « Le soi et l'identité narrative », *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 170.

[16] Jocelyne Arquembourg, *L'Événement et les médias : les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2011, p. 47.

[17] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er et 15 octobre 1857 (BNF) (p. 208).

[18] *Id*. (p. 209). Il est question d'un homme « mourant de froid ».

[19] *Id*. (p. 211).

[20] Il mourut d'un abcès au pied.

[21] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er et 15 octobre 1857 (BNF) (p. 220-221).

[22] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 13 octobre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[23] Cf. A. Scholl, « Échos du dehors », *L'Écho du théâtre*, 20 octobre 1867 (Gallica).

[24] Alexandre de Stamir, « Les planches », *La Rue*, 5 octobre 1867 (Gallica).

[25] *Id.*

[26] A. de Stamir, « Les planches », art. cité.

[27] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 19 janvier 1868 (BNF) (cf. Annexes).

[28] *Id.*

contemporains à la misère, érigée en facteur déterminant. Quelques jours auparavant, *Le Temps* y consacre la première partie de sa rubrique nécrologique, mais cette notice biographique résume l'écrivain politique à un ensemble connu d'actions, de fonctions et d'œuvres. La pauvreté « qu'il supportait avec courage[29] », invoquée sous la forme d'une brève allusion, n'apparaît même pas comme un facteur aggravant, ayant pu le précipiter vers la mort. À la même époque, *Le Figaro* rappelle certes que Regnault « cachait sa misère[30] » et signale, après *La Liberté*, qu'il est « mort de découragement et de misère[31] ». Ce faisant, ne relativise-t-il pas le motif social de la pauvreté au profit du ressort psychologique qu'est la détresse ? Si Vallès ne néglige pas les souffrances morales d'autrui, il relève en priorité celles qui sont en grande partie corrélatives à des cas d'indigence matérielle. C'est en ce sens qu'il aborde à plusieurs reprises la question du suicide. Ainsi témoigne-t-il du fait que Gustave Planche lui confia un jour être tenté par le suicide[32]. Or, contrairement à Planche, bien des meurt-de-faim sont passés à l'acte : ils sont en effet allés, « un jour qu'ils étaient plus tristes, se tuer dans un coin, d'un coup de couteau dans le cœur ou d'une balle dans la tête[33] ». Dès 1857, à l'instar d'Eugène de Mirecourt ayant étudié *La Bourse, ses abus et ses mystères*, Vallès évoque les suicides qui ont jalonné l'histoire boursière, au moyen d'une scène dont le laconisme renforce la violence : « On entend une détonation : une victime de plus, un homme de moins ! Il s'est tué avant qu'on l'*exécutât*[34]. » Pour être le plus souvent énigmatiques, les suicides n'en restent pas moins explicables : « Une tentative de suicide ou un acte suicidaire réussi révèlent soudainement une situation, il faudrait presque dire un paysage, d'extrême urgence et d'extrême détresse[35]. » S'ils sont pour Vallès une « épreuve de vérité[36] », c'est notamment parce ce qu'ils révèlent l'opacité parfois insoluble – ou vécue comme telle – de l'endettement.

Dix ans plus tard, *La Rue* de 1867 approfondit la corrélation entre pauvreté et suicide, à travers le commentaire détaillé d'un fait divers sordide, entre autres relaté par la *Gazette des tribunaux* et *Le Constitutionnel.* Se greffe en outre à la problématique du suicide celle de l'homicide. Hippolyte S…, un homme âgé d'environ trente ans, s'est rendu chez sa sœur, Mme d'O…, rue Royale. Il a exigé qu'elle lui remette « sur-le-champ une somme de 2000 francs, dont il avait, disait-il, un impérieux besoin pour couvrir un déficit par suite duquel son emploi lui aurait été retiré[37] ». Or, à la suite du refus de Mme d'O…, « il y a eu tentative d'assassinat et de suicide[38] ». Vallès ne détaille pas, comme son confrère du *Constitutionnel*, les blessures des deux victimes, mais il se contente d'une mention elliptique de l'acte

[29] Frédéric Lock, « Nécrologie », *Le Temps*, 8 janvier 1868 (Gallica).

[30] F. Magnard, « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 15 janvier 1868 (Gallica).

[31] F. Magnard, « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 13 janvier 1868 (Gallica).

[32] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er et 15 octobre 1857 (BNF) (p. 221).

[33] J. Vallès, « Les réfractaires », art. cité (p. 153).

[34] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 15.

[35] J.-M. Brohm, *Figures de la mort. Perspectives critiques*, *op. cit.*, p. 70.

[36] *Ibid*., p. 72.

[37] L. Boniface, « Nouvelles diverses. Paris, 21 septembre », *Le Constitutionnel*, 22 septembre 1867 (Gallica).

[38] J. Vallès, « Causerie », *La Rue*, 28 septembre 1867 (Gallica).

meurtrier. Il concentre son attention sur l'explication socio-matérielle du fait divers. D'abord, le récit est introduit par le portrait pathétique d'un « malheureux[39] » qui cherchait une issue à son impasse financière, en décidant d'aller par exemple travailler à l'isthme de Suez, comme bien d'autres bacheliers faméliques de l'époque. Le lecteur est conduit à une identification empathique avec cet Hippolyte affaibli et démuni, que le journaliste dit avoir rencontré en personne, à peine quelques heures avant le crime. Il semble en définitive qu'un tel événement eût été évité si le jeune homme avait obtenu plus rapidement du travail. L'acte criminel ne paraît tenir qu'à un élément matériel, qui revêt une importance déterminante, comme le souligne l'exclamation conclusive : « Oh ! l'argent[40] ! » Or, ce lien de corrélation entre pauvreté et meurtre s'avère loin d'être exceptionnel dans la production vallésienne, qui tend même à l'expliciter davantage vers la fin du Second Empire. Dans *L'Époque* du 17 août 1865, les horreurs commises par l'assassin Southey apparaissent telle une extrémité, à la fois mystérieuse et explicable : « On prétend et Southey dit lui-même que c'est la peur de la misère pour ceux et celles qu'il aimait qui l'a poussé à ces exécutions[41]. » Si l'explication en reste au stade de l'hypothèse, elle n'en interroge pas moins audacieusement les motivations socio-psychologiques d'une telle « folie d'amour paternel désespéré[42] », au point qu'elle en « voil[e] presque l'infamie[43] ». Une quinzaine de jours plus tard, l'hypothèse se mue d'ailleurs en claire affirmation à propos d'un infanticide : « C'est la mère qui a accompli toute seule cette besogne, non point parce qu'elle n'aimait pas ses enfants, ni parce que la folie, à ce moment, la touchait de son aile ! Non ! c'est pour les arracher aux souffrances de la misère […]. Voilà où mène la misère[44] ! » Tout en soulignant la responsabilité humaine d'une telle horreur, Vallès invoque l'explication d'une pauvreté elle-même « terrible[45] », qui semble porter en germe une forme de monstruosité. Émerge dans les deux cas la problématique aussi complexe qu'éclairante de ce que d'aucuns appelleraient aujourd'hui le « suicide altruiste », même si le contexte social et matériel de l'événement est ici privilégié au détriment de sa composante psychologique. Dans *La Situation*, en 1867, le journaliste ose généraliser de tels commentaires, qu'il élargit en outre à différentes zones géographiques et à divers cas de meurtres. Les assassins seraient moins nombreux si l'on apaisait « l'affreuse misère[46] », dit-il au sujet de sa région natale. Quant au crime qui fourmille à Londres, « la faute en est à cet état économique horrible et révoltant qui, sous le couvert d'une liberté menteuse et inutile, retient dans la boue et la fange les vassaux abrutis d'une aristocratie adossée à un tas d'or[47] ». Enfin, dans les années 1868-1869, Vallès approfondit cette causalité du fait divers, en l'interrogeant sous un angle diachronique. La misère durable que

[39] *Id.*

[40] *Id.*

[41] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 17 août 1865 (BNF).

[42] *Id.*

[43] *Id.*

[44] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF).

[45] *Id.*

[46] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 septembre 1867 (BNF) (p. 980).

[47] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 24 novembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

subissent certains individus, dès leur plus jeune âge, est pour eux une « fatalité[48] » écrasante. Elle est ce « règne de la fatalité[49] » qui pèse sur leur existence « comme dans la tragédie antique[50] ». Vallès se montre en effet convaincu qu'il y a des « enchaînements que rien ne rompt[51] ». Toutefois, en dépit de la comparaison théâtrale, il ne se rapporte pas à un *fatum* divin. Il s'emploie plutôt à démontrer – au moment précis où s'inventent les sciences sociales en France – que la pauvreté agit chez ses victimes tel un puissant « déterminisme social », qui les conduit presque implacablement à la faute. De surcroît, il privilégie nettement l'influence du milieu par rapport à celle de l'hérédité familiale, théorisée par Zola. « L'assassinat du vieux pouilleux » est à cet égard emblématique. Il est en l'occurrence imputé à une fille de joie, dont l'alcoolisme misérable s'avère un facteur déterminant du crime. D'après Vallès, il s'agit d'un mécanisme à l'œuvre chez bien des prostituées que la misère a « faites infâmes[52] » :

> Quand on les accuse d'assassinat, elles ne sont souvent aussi que complices muettes et abruties ! elles laissent commettre le crime ou le cachent […]. On leur jette toujours l'insulte au visage et des crachats dans des baisers. Elles sont marquées pour la honte et le malheur éternel comme des moutons pour la boucherie[53] !

Ces pauvres filles ont l'allure de pantins que d'autres manipulent. Or, leur malléabilité plus ou moins conjoncturelle est générée par leurs conditions de vie déplorables. Au fond, elles sont brisées et perverties par la pauvreté elle-même, qui structure littéralement leur trajectoire, d'où la conclusion emphatique de l'article : « Ô misère, c'est toi la première coupable ! Le jour où il y aura de la farine pour tous les vivants, il y aura peut-être besoin de moins de son pour les guillotinés[54] !... » Le discours vallésien est donc à certains égards l'héritier d'une nouvelle conception de la criminalité qui a émergé dans la première moitié du XIX^{e} siècle :

> Statisticiens, enquêteurs sociaux et romanciers imposent un nouveau paradigme de description, en prise sur l'imaginaire romantique : adossé au postulat de l'association de la misère et du crime, il propose une acception désormais sociale de la criminalité. Quittant le registre du singulier, de l'exotique et du contre-nature, le crime devient l'aboutissement du processus social de la déchéance, l'univers à la fois sordide et pathétique des « misérables[55] ».

Néanmoins, ses objectifs se distinguent d'un imaginaire collectif qui tend surtout à s'effrayer d'une « plaie sociale », considérée comme une menace d'envergure pour les grandes villes. Loin de stigmatiser les « classes dangereuses[56] », le promoteur du

---

[48] J. Vallès, « Les morts », art. cité (p. 197).

[49] J. Vallès, « Courrier de Paris », *Le Globe*, 28 janvier 1868 (BNF) (cf. Annexes).

[50] *Id.*

[51] *Id.*

[52] J. Vallès, « L'assassinat du vieux pouilleux », *Le Peuple*, 16 février 1869 (BNF).

[53] *Id.*

[54] *Id.*

[55] D. Kalifa, *Crime et culture au XIX^{e} siècle*, *op. cit.*, p. 116.

[56] Cf. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses, à Paris, pendant la première moitié du XIX^{e} siècle* [1958], Paris, Perrin, 2002.

Peuple les prend en « [p]itié[57] » et, à l'orée du naturalisme, rend une partie de leurs crimes si ce n'est légitimes du moins intelligibles. Le fait divers criminel constitue alors moins un « accroc à l'ordre social[58] » que le symptôme révélateur de désordres sociétaux.

S'ils s'inscrivent parfois dans le registre de l'inouï et du sensationnel, les drames de la misère ne semblent pas pour autant exceptionnels ou rares. Vallès les érige même en phénomène conjoncturel, et plus profondément structurel : « Les hasards de l'histoire ont jeté pêle-mêle dans la rue des blessés de tout rang : […]. / Nul n'est sûr, en ce temps, de ne pas mourir de misère. / Tout se déplace et se dérange, tout […]. / L'*irrégulier* n'est pas l'exception, mais la *règle*[59]. » Le syntagme verbal « mourir de misère » peut s'entendre au sens large. Il englobe aussi bien les décès involontaires – liés à un affaiblissement physique et moral, à diverses formes de maux enclenchés et/ou aggravés par des conditions de vie désastreuses – que les suicides et les homicides, comme échappatoires extrêmes. Sous la plume de Vallès, les récits de crimes ne sont donc en aucun cas un prétexte au développement journalistique d'une histoire captivante, pittoresque, voire divertissante :

> Pour ceux qui aiment les meurtres, Londres est charmant. On empoisonne à gogo et l'on coupe le cou, c'est un plaisir ! Dans les feuilles fraîches, tous les matins, on nous sert quelque crime émouvant, corsé, autour duquel le journaliste met, en guise de fourniture, des réflexions humanitaires. On est très friands, ici comme partout, des récits d'assassinats, et le *canard* à un penny vole par les rues et chez les libraires pour peu qu'on ait étranglé quelqu'un[60].

Ainsi les canards londoniens – où la narration des drames meurtriers semble ciselée sur le modèle séduisant de la nouvelle ou du conte[61] – servent-ils de « contre-modèle » explicite à la démarche du journaliste français. Sont rejetées leurs « réflexions humanitaires », qui se réduisent à une fonction décorative, à une signification superficielle. Propices aux déplorations pathétiques et aux conclusions morales, ces dernières seraient plutôt un attendu commode du point de vue de la bonne conscience du lecteur qu'un moyen dérangeant d'explorer en profondeur les structures sociales. La médiatisation vallésienne des faits divers criminels ne vise surtout pas à « domestiquer les conduites par la criminalisation des mœurs[62] », dans l'esprit de la *Gazette des tribunaux*[63]. Sa signification essentielle est moins « anthropologique » – comme dans la presse dite populaire – que « sociologique »,

---

[57] J. Vallès, « Causerie », *La Rue*, 28 septembre 1867 (Gallica).

[58] S. Jopeck, *Le Fait divers dans la littérature*, *op. cit.*, p. 128.

[59] J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », art. cité, p. 922.

[60] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 30 août 1865 (BNF).

[61] Cf. R. Barthes, « Structure du fait divers », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 189.

[62] Sylvie Châles-Courtine, « La construction des figures criminelles dans les faits divers [des] XIX^e^ et XX^e^ siècles », dans Catherine Dessinges et Martine Vila-Raimondi (dir.), *Fictions et figures du monstre* [contributions du colloque « Le fait divers dans tous ses états », tenu les 23 et 24 mars 2006 à Lyon], Paris, L'Harmattan, 2008, p. 51.

[63] Le premier numéro de la *Gazette des tribunaux*, du 1^er^ novembre 1825, annonce qu'il est utile de « signaler au public cette multitude d'individus, qui passe journellement sur les bancs d'assises et de la police correctionnelle » (Gallica).

d'où « l'historicité[64] » du fait divers qui « témoigne de conflits et de contradictions au sein de la société à une époque donnée et/ou de quelque changement de l'imaginaire social[65] ». Pour expliquer les crimes ainsi que les décès obscurs et les suicides inopinés, la méthode de « rétrodiction[66] » vallésienne se polarise donc sur le facteur social des inégalités de richesses et de la pauvreté au détriment des autres causalités. Portée vers un décryptage uni-factoriel de la réalité, une telle « synthèse[67] » historique est dépourvue d'une pleine solidité scientifique. Au siècle du marxisme et de la lutte des classes[68], elle a cependant l'avantage de faire ressortir l'explication qui semble primer sur toutes les autres, en même temps que la problématique sur laquelle la collectivité a le plus de prise, dans une perspective de changement. N'est-il pas plus aisé, en effet, d'identifier les principaux moyens de combattre le fléau de la pauvreté que ceux de braver l'immense et complexe diversité des faiblesses propres à chaque individu, sur un plan physico-psychologique ? Un combat n'exclut pas l'autre, mais le militantisme vallésien exprime pour ainsi dire un ordre des priorités : c'est en ce sens que son approche de la mort privilégie le sociodrame. De surcroît, le drame de la misère devient un fait d'histoire, au sens où l'entendra Braudel, puisqu'il « se répète et, se répétant, devient généralité ou mieux structure[69] ». Il convient donc de traquer le fait divers dans la mesure où il peut être « l'indicateur d'une réalité longue et quelquefois, merveilleusement, d'une structure[70] ».

Événement et progrès social

L'événement criminel acquiert d'autant plus d'envergure qu'il est envisagé par ses causes et par ses conséquences, en amont et en aval. Ce qu'il révèle compte autant que ce qu'il engendre ; et importent plus précisément ses implications judiciaires. Chez Vallès, le thème meurtrier n'a que très peu de potentiel romanesque ; s'il est fécond, c'est surtout en tant qu'il est propice à la polémique sociale, qui remet en cause la valeur du châtiment, et en particulier la légitimité de la peine de mort. À plusieurs reprises, s'opère en effet un déplacement de la culpabilité, du criminel lui-même, vers la société tout entière. Le cas de l'assassin

---

[64] Georges Auclair, *Travaux et recherches : sociologie de la presse, des faits divers, de la modernité, de l'imaginaire*, Thèse d'État, Université de Paris VII, 1982, p. 37.

[65] *Id.*

[66] Cf. P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 195 : « Étudier la synthèse historique, ou rétrodiction, c'est étudier quel rôle joue en histoire l'induction et en quoi consiste la "causalité historique" ; autrement dit, puisque l'Histoire n'existe pas, la causalité dans notre vie quotidienne, la causalité sublunaire. »

[67] *Ibid*., p. 206.

[68] Même si Vallès a toujours gardé ses distances vis-à-vis de Marx.

[69] F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV^e^-XVIII^e^ siècle. Les Structures du quotidien : le possible et l'impossible*, Paris, A. Colin, 1979, t. 1, p. 13.

[70] F. Braudel, *Le Monde*, 14 décembre 1979, cité par G. Duby, « Avant-propos », *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p. 8-9.

Southey, développé dans *L'Époque*, est à cet égard emblématique. Le journaliste cite l'argumentaire central de sa défense puis en reprend subtilement à son compte la substance idéologique :

> Il eût dû se tuer, dit-on ; mais à en juger par ce qu'il écrivait à propos du comte Dudley, par ce qu'il écrit aujourd'hui dans son cachot de Ramsgate, Southey est soutenu, poussé par une haine de révolté, et il jette sur la société mal faite la responsabilité de ses actes.
>
> […] je désirerais trouver à cet homme une excuse et lui pardonner à l'heure du châtiment. Je voudrais qu'il n'y eût pas sous le soleil de tels monstres sans qu'on ne puisse penser qu'ils n'auraient point lieu si nous étions meilleurs[71].

Partant, n'est-il pas absurde que la société se dégage de sa responsabilité en rejetant violemment ses torts sur les individus qu'elle a fait naître et conditionnés ? En dépit d'un apparent pessimisme quant aux « malheurs sans remède[72] », il semble plus judicieux de chercher à réformer la société que de réprimer les individus : mieux vaut prévenir de pareils crimes que les punir. Vallès s'inscrit bien sûr dans l'héritage de Victor Hugo, qui a développé au fil de ses discours et de ses écrits un long et vibrant plaidoyer contre la peine de mort. Comme le souligne sa préface au *Dernier Jour d'un condamné*, la société ne devrait pas punir pour se venger, mais « *corriger pour améliorer*[73] ». Il s'agit plus précisément de neutraliser la misère et l'ignorance qui accablent le peuple :

> Il y avait dans un plateau de la balance l'ignorance et la misère, il fallait un contrepoids dans l'autre plateau, vous y avez mis la peine de mort. Eh bien ! ôtez la peine de mort, vous voilà forcés, forcés, entendez-vous ? d'ôter aussi l'ignorance et la misère. […]
>
> Ah ! vous n'avez plus la peine de mort pour vous protéger. Ah ! Vous avez là devant vous, face à face, l'ignorance et la misère, ces pourvoyeuses de l'échafaud, et vous n'avez plus l'échafaud ! Qu'allez-vous faire ? Pardieu, combattre ! Détruire l'ignorance, détruire la misère ! C'est ce que je veux[74].

À ce mouvement général vers le « progrès[75] » s'oppose l'exemplarité en partie illusoire des exécutions singulières, aux antipodes d'une soi-disant « pédagogie de l'effroi[76] ». Le spectacle des supplices ne produirait pas l'effet qu'on en attend, surtout lorsque l'accusé diffère radicalement d'une humanité moyenne, portée à la

---

[71] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 17 août 1865 (BNF).

[72] *Id.*

[73] V. Hugo, « Préface », *Le Dernier Jour d'un condamné*, *Écrits sur la peine de mort*, *op. cit.*, p. 27.

[74] V. Hugo, « La peine de mort. Discours non prononcé (*Actes et paroles I – Avant l'exil*) », *Écrits sur la peine de mort*, *op. cit.*, p. 77.

[75] *Id.*

[76] Cf. Michel Porret, « "Effrayer le crime par la terreur des châtiments" : la pédagogie de l'effroi chez quelques criminalistes du XVIII^e siècle », dans Jacques Berchtold et Michel Porret (dir.), *La Peur au XVIII^e siècle. Discours, représentations, pratiques*, Genève, Droz, 1994, p. 45-67 et Anne Carol, « 6. Devant l'échafaud : du spectacle de la douleur au théâtre pédagogique », dans A. Corbin, Jean-Jacques Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire des émotions. 2. Des Lumières à la fin du XIX^e siècle*, volume dirigé par A. Corbin, Paris, Éditions du Seuil, 2016, p. 145-168.

réflexion et à l'identification. C'est ce que tend à illustrer le quintuple homicide de l'affaire Manesse, comme dépourvu de rationalité humaine, tout en s'enracinant dans le contexte sociologique d'une ruralité arriérée :

> C'était affreux, mais, si j'ose dire, plus repoussant que triste, et il y avait, pour expliquer le crime de ce paysan, son ignorance et sa bestialité : brute qu'aveuglait l'idée de l'argent, comme le rouge aveugle les bœufs ; animal sauvage qui avait une poitrine de bête, point un cœur d'homme[77] !

Un mois après, Vallès précise et généralise son avis sur le sujet à travers une réflexion presque ethnographique sur les assassins de la Haute-Loire : « Il n'y a pas d'exemple, je crois, d'un condamné à mort qui ait pleuré devant la guillotine, dans ce pays-là, et si l'on assassine si vite, c'est parce que la menace fait rire, chez nous[78] […]. » La promptitude radicale d'un tel jugement peut sembler suspecte ; elle révèle une conviction politique plutôt qu'un regard historique. En même temps, Vallès reste attaché aux preuves concrètes, auxquelles il confère ensuite une portée générale. C'est en ce sens qu'il développe le fait divers du double meurtre commis par la femme Chana et les cas similaires de meurtrières insensibles à l'ombre menaçante de la guillotine :

> La malheureuse monta sur l'échafaud d'un pas ferme, prit là-haut des airs de statue, et fixa la mort d'un regard aussi brillant et aussi dur que l'acier du couteau.
>
> Une autre encore arriva indifférente et impassible.
>
> C'est, en un mot, l'histoire de presque toutes en face du bagne ou de l'échafaud[79].

Il s'agit certes de cas-limites[80], mais dont l'ancrage dans une réalité tangible constitue un argument supplémentaire pour démontrer l'inefficacité de la peine capitale. De tels récits font pour ainsi dire office d'*exempla*, dans une optique à la fois historique et rhétorique.

À l'instar des interventions d'Hugo, les propos vallésiens sur la peine de mort sont toujours motivés « par une *cause*, précise, parfaitement circonstanciée[81] » ; mais, le plus souvent, le cas concret et particulier que constitue le fait divers tient même lieu de discours chez Vallès. Cette démarche journalistique tient à son refus des lourdeurs théoriques et des messages pesamment assénés, ainsi qu'à son goût pour l'induction, qui conduit le lecteur à réaliser une part importante du cheminement réflexif, à partir d'exemples réduits : il revient « au lecteur d'établir la relation entre image et idée, de combler l'écart entre ce qui est posé et l'amplification[82] ». S'y ajoutent la contrainte plus générale de la « matrice

---

[77] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 17 août 1865 (BNF).

[78] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 septembre 1867 (BNF) (p. 978).

[79] *Id.* (p. 979).

[80] D'autant que Vallès s'évertue par ailleurs à démontrer la terreur qu'éprouvent les condamnés à mort à l'approche de leur exécution. Voir notre chapitre 8.

[81] R. Jean, dans *Victor Hugo. Écrits sur la peine de mort*, *op. cit.*, p. 290.

[82] S. Disegni, « Idéologie et réalisme chez Vallès : presse et littérature », art. cité, p. 102.

médiatique[83] », notamment soumise aux impératifs de la rubricité et de l'actualité, ou encore le poids de la censure impériale, qui empêche certaines polémiques politiques, y compris dans le régime libéralisé des dernières années du Second Empire. Ainsi Vallès communique-t-il à son lecteur des opinions fortes sur l'indulgence qu'il réclame vis-à-vis des miséreux et des ignorants, mais d'une manière indirecte, par le biais faussement anecdotique du fait divers. Concernant Hippolyte S…, qui a tiré plusieurs fois sur sa sœur avant de retourner son arme contre lui-même, il espère en définitive qu'il survivra à son jugement et demande la pitié au motif d'une folie désespérée[84]. C'est dans une optique similaire qu'il se félicite de l'évasion d'un paysan normand, sinon voué à une implacable loi du talion, dans *L'Événement* du 8 février 1866 :

> Il y a deux ans, un condamné à mort s'évada de sa cellule. C'était un paysan de l'Orne qui avait tué, et dont on voulait avoir le sang parce qu'il avait versé celui d'un autre.
>
> Il put échapper aux recherches ; on ne l'a point encore repris. Il est caché on ne sait où, dans les forêts de son pays, peut-être aussi dans le fond d'un couvent austère ; il pioche la terre, il creuse sa fosse ! Où qu'il soit, n'est-il point heureux qu'il ait fui ?
>
> Qui donc est mort parce qu'on ne l'a pas tué ? Oserais-tu, toi qui saurais sa retraite, le livrer au bourreau[85] ?

Il s'agit d'un événement que Vallès a déjà développé dans *L'Époque* du 13 septembre 1865, et qui relève d'une actualité lointaine, l'évasion s'étant produite environ deux ans auparavant. Le chroniqueur cherche moins à couvrir une actualité inédite et sensationnelle qu'à interpeller la conscience de son lecteur sur l'iniquité foncière d'un système politico-judiciaire : une fuite illégale ne serait-elle pas plus légitime que la légalité irrévocable de la mise à mort ? C'est ce qu'il suggère plus généralement en affirmant miser davantage sur « le remords que sur le châtiment[86] » pour l'éradication du crime, ou encore en précisant qu'il ne ramènerait jamais un coupable aux galères et, même, qu'il serait « fier de voler le bourreau[87] ». À défaut d'être explicité, son abolitionnisme ressort d'ailleurs dans des effets de résonances co-textuelles. Il contraste par exemple avec un article paru dans *Le Constitutionnel* du 25 octobre 1865, où Louis Boniface se réjouit qu'un prétendu « philanthrope[88] » ait trouvé un nouveau système de menottes pour limiter les risques d'évasion. Deux ans plus tard, Vallès va jusqu'à approuver implicitement l'erreur judiciaire par laquelle a été délivré *in extremis* un fermier arrêté sous l'inculpation d'assassinat. Si cet accusé « parti[89] » est bel et bien coupable, combien d'autres sont au contraire

[83] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 11.

[84] Cf. J. Vallès, « Causerie », *La Rue*, 28 septembre 1867 (Gallica).

[85] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 8 février 1866 (BNF) (p. 875).

[86] J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 13 septembre 1865 (BNF).

[87] *Id.*

[88] L. Boniface, « Nouvelles diverses », *Le Constitutionnel*, 25 octobre 1865 (Gallica).

[89] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 1er décembre 1867 (BNF) (p. 1018).

condamnés à tort[90] ? Le journaliste partisan préfère de loin souscrire au premier paradoxe qu'au second, d'où le martèlement de la fameuse phrase d'Avinain, qu'il s'approprie tel un mot d'ordre militant : « N'avouez jamais[91] ! »

Comme critère définitoire du fait divers – qui n'existe pas « sans *étonnement*[92] » selon Barthes – le paradoxe s'avère en définitive le puissant vecteur d'une critique judiciaire, et plus largement sociétale. Il sert, d'une part, à dénoncer l'impunité policière :

> Je me rappelle qu'une nuit, à Nantes, un sergent de ville assassina, au clair de lune, un homme ; il le fit souffrir comme jamais grand homme des Causes célèbres n'a fait souffrir sa victime.
>
> Ce sergent de ville passa en cour d'assises, et fut acquitté du reste ; mais il y vint parce que l'homme était mort, mort sur le coup. Si l'agonie eût duré huit jours, six mois, l'agent restait blanc comme neige. Il avait frappé dans l'exercice de ses fonctions, parce qu'il le croyait juste, frappé au nom de la loi[93].

Ce souvenir érigé en « exacte vérité[94] » – d'autant que les journaux ne publient en retour aucun « fait[95] » qui prouverait le jugement d'un sergent de ville accusé d'injustice ou de brutalité – induit un propos accusateur sur une « justice à deux vitesses », précisément facteur de désordre. Dans sa composante paradoxale donc, le fait divers démontre lui-même une injustice et il permet en outre le décryptage d'un système plus vaste. Il entretient un rapport « indiciaire[96] » et « signalétique[97] » avec le réel : c'est en quoi il est « panoptique[98] ». Anecdote secondaire mais exemple édifiant, l'incendie volontaire du navire *Le Brillant* interpelle ainsi le lecteur sur les pratiques aberrantes et cruelles dont est capable la collectivité :

> Un jour, à propos d'un navire chargé de farine et de grains dont ils font un brasier qui va mourir dans l'Océan, l'un des lieutenants du capitaine Semmes, un officier de l'*Alabama*, s'écrie : « Cet acte paraissait une monstruosité : brûler un chargement pareil à celui du *Brillant*, lorsque je songeais à la façon dont les ouvriers du Lancashire auraient dansé de joie si cette cargaison leur avait été partagée ! Je n'ai jamais vu brûler un navire avec plus d'éclat ; les flammes enveloppèrent entièrement ses mâts, sa coque et ses agrès en quelques minutes ; ce spectacle était aussi grandiose qu'effrayant. »

---

[90] C'est ce qu'illustrent d'ailleurs les feuilletons *Jean Delbenne* et *Pierre Moras*. Leurs deux protagonistes finissent par être inculpés et emprisonnés pour un délit qu'ils n'ont pas commis.

[91] Accusé d'avoir dépecé plusieurs personnes, le boucher Avinain avait été exécuté devant La Roquette le 29 novembre 1867. Aucune preuve formelle ne l'avait convaincu du crime.

[92] R. Barthes, « Structure du fait divers », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 191.

[93] J. Vallès, « Courrier de Paris », *Le Globe*, 11 février 1868 (BNF) (p. 1039).

[94] *Id.*

[95] *Ibid.* (p. 1040).

[96] A.-C. Ambroise-Rendu, *Petits récits des désordres ordinaires*, *op. cit.*, p. 16.

[97] *Id*.

[98] *Ibid*., p. 15.

> Je ne pense pas autrement ; oui cet acte était une monstruosité[99] […] !

Loin d'être immanente[100], la monstruosité d'un tel acte fait office de miroir grossissant : elle suggère combien la société néglige, maltraite, voire méprise sciemment, ses travailleurs pauvres. Par le truchement de l'officier indigné contre les directives de son équipage, Vallès s'en prend aux décisions politiques qui créent et entretiennent une répartition inégale, voire insensée, des richesses. L'emphase dramatique qu'il reprend à son compte tranche avec la neutralité de ton adoptée par *Le Temps* et par *La Presse* sur ce sujet :

> L'officier de l'*Alabama* a assuré que, depuis le commencement de sa croisière, le corsaire avait détruit seize bâtiments fédératifs, dont une dizaine de baleiniers. Parmi les derniers incendiés, il a été cité : le navire le *Brillant*, venant de Londres ; le brick l'*Echo*, et un autre bâtiment dont les hommes de l'*Emily-Farnham* ne se rappellent pas bien le nom[101].

Sous la plume vallésienne, il est rare que les faits divers soient strictement informatifs ; ils se colorent le plus souvent d'une émotion à visée critique, y compris dans les rubriques aseptisées du *Présent*. Dès 1857, la voix du chroniqueur n'hésite pas à emprunter de clairs accents pathétiques pour souligner l'impensable suicide d'un enfant, en raison d'un motif apparemment mineur mais néanmoins tangible et sérieux :

> Les larmes me sont venues aux yeux, et la rage m'est montée au cœur, le jour où j'ai lu qu'un enfant de douze ans s'était suicidé en avalant un sou couvert de vert-de-gris, parce que le maître l'avait puni *injustement* et jeté pour trois jours au séquestre, ces plombs de Venise du collège[102] !

Le fait divers constitue alors un événement à part entière, selon le « rythme à trois temps[103] » que lui confère Ricœur : déchirement ; « impérieuse demande de sens[104] » et, pour finir, « crête du sens[105] ». Il est la conséquence paroxystique – en tant que réalité référentielle – et la manifestation interpellative – par son traitement scriptural – d'une société non seulement injuste mais oppressante, en particulier à l'encontre des êtres vulnérables.

Au sujet de l'institution scolaire, Vallès ne saurait se contenter de réprouver des abus ponctuels. Il vise plus profondément un système stérile, voire dommageable, qui écrase et brise la jeunesse à long terme. Outre le drame de tel fait divers, il met donc en relief la solennité – certes moins funeste qu'un suicide mais non moins lourde, par ses conséquences collectives et ses implications durables – de la rentrée des classes : « C'est la rentrée demain dans les lycées, bientôt dans les écoles ; l'heure est décisive et le moment grave, plus grave qu'on ne pense ! J'en ai tant connu de ces pauvres garçons qui ont mal fini parce qu'on les fit mal

---

[99] J. Vallès, « Les livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 26 septembre 1864 (BNF).

[100] Cf. R. Barthes, « Structure du fait divers », *Essais critiques*, *op. cit.*

[101] Voir *Le Temps* et *La Presse* du 26 octobre 1862 (Gallica).

[102] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 83).

[103] P. Ricœur, « Événement et sens », dans *L'Événement en perspective*, *op. cit.*, p. 41.

[104] *Id*.

[105] *Id*.

commencer[106] ! » Le chroniqueur exploite ici l'actualité imminente d'un événement récurrent, qui se reproduit aux mêmes dates tous les ans. Mais, bien au-delà des formalités et des lieux communs journalistiques[107], le marronnier devient sous sa plume le lieu d'une vaste et virulente critique de l'inefficacité et des dangers d'études longues, coûteuses, voire dévorantes, qui mènent nombre de bacheliers vers la précarité ou la misère. Conformément au programme de *La Rue*, « l'événement du jour[108] » est donc « prétexte à étude sur le sujet soulevé[109] » ; or, il s'agit d'une analyse polémique et anticonformiste, qui excède de loin l'ironie du titre : « Chers parents[110] ! » L'intitulé n'est pas sans rappeler la formule utilisée dans *Le Figaro* du 7 janvier 1866, à propos du jour de l'An : « Le plus beau jour de l'année[111] ! » Là encore, s'énonce l'idée d'une solennité écrasante qui place l'année à venir sous de très mauvais auspices. La rentrée des classes et le jour de l'An sont comme les synecdoques critiques d'un calendrier annuel qu'ils inaugurent sous le signe de l'oppression et non de l'émancipation. Les considérations vallésiennes sur le jour de l'An sont également l'occasion d'attaquer les mœurs dans une perspective diachronique. Ainsi est soulignée l'aristocratisation des étrennes, au moyen d'une terminologie significativement historique, et même révolutionnaire :

> C'est une révolution ! elle ne fait pas couler de sang celle-là et ne bouleverse pas les familles, mais elle gêne la gaieté des enfants. – Sans doute ! les mamans, si bonnes qu'elles soient, souffrent de voir amputer, guillotiner des joujoux qu'on devrait garder comme des bibelots de prix ou des meubles de luxe[112].

Vallès décrit un phénomène concomitant à la période du Second Empire : les jouets sont plus beaux et raffinés que lorsqu'il était enfant. Mais il s'agit d'objets « trop chers », que les marchands « étalent » dans leurs vitrines, au lieu de « joujoux » que les enfants pourraient utiliser à leur guise et risquer de casser. L'évolution des étrennes révèle de manière éclatante un développement industriel tourné vers le commerce, voire le luxe. Le faste et l'euphorie économique propres au Second Empire favorisent l'ostentation des richesses, mais ils ne sont pas synonymes de

---

[106] J. Vallès, « Chers parents ! », *La Rue*, 5 octobre 1867 (Gallica) (p. 985).

[107] Cf. Antony Réal, « Paris », *Le Petit Journal*, 1er octobre 1867 (Gallica) : « Tout se prépare pour la rentrée des classes dans les pensions, les collèges, les lycées et les grands établissements publics. À la nouvelle école d'enseignement secondaire spécial de la rue d'Angoulême-du-Temple, l'exposition des dessins et cartes géographiques, exécutés par les élèves, sera close le 5 octobre courant, la rentrée des classes étant fixée au lundi 7. » Cf. P. David, « Faits divers », *Journal des débats politiques et littéraires*, 9 octobre 1867 (Gallica) : « Au moment de la rentrée des classes, nous signalons aux familles l'institution dirigée à Blois par Mme Monchoux. Ce pensionnat de plein exercice prépare aux examens pour le brevet de l'enseignement primaire élémentaire et pour le livret de l'enseignement primaire supérieur. Les cours y sont faits en partie par des professeurs du collège. »

[108] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 14 septembre 1867 (Gallica).

[109] *Id.*

[110] J. Vallès, « Chers parents ! », art. cité (p. 985).

[111] J. Vallès, « Le plus beau jour de l'année ! », art. cité.

[112] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

progrès social, loin de là. Les progrès techniques profitent surtout aux plus aisés et, au-delà, semblent contraires à l'épanouissement individuel, en privilégiant « l'avoir » précautionneux au détriment de « l'être » insouciant[113]. Le spectacle marchand du jour de l'An crée donc un « effet de loupe » à visée critique sur la tristesse profonde de l'apparente « fête impériale », dont témoignent par ailleurs les grands magasins ou les expositions universelles de 1855 et de 1867, « gigantesque[s] bazar[s] où l'industrie est glorifiée[114] ». Cependant, le regard historique de Vallès sur son époque est partial tout en évitant l'écueil de l'inexactitude. Sa chronique du jour de l'An n'omet donc pas de rendre justice à l'évolution salutaire de certains objets tels que les livres, « où le progrès est sensible, immense[115] » :

> Le livre d'étrennes a sa place dans l'histoire de l'esprit nouveau ; il n'est plus ce qu'il a été : un album d'inutilités fades, un recueil de niaiseries, le catéchisme de la vertu naine : c'est la science mise à la portée des intelligences fraîches, l'histoire de la terre ou du ciel, du feu, de l'eau, racontée de façon à piquer la curiosité de l'écolier qui s'émerveille au spectacle et à l'explication de ces phénomènes que le professeur, au collège, vous enseigne avec l'air renfrogné du pion et la cuistrerie repoussante du pédant[116].

Pourfendeur d'une école carcérale, qui étouffe la maturation individuelle, l'amer « bachelier[117] » ne se focalise pas exclusivement sur la critique des dysfonctionnements institutionnels ; son pragmatisme optimiste promeut une éducation plus libre et plus ouverte. Or, les nouveaux livres d'étrennes favorisent précisément à ses yeux une diffusion élargie des savoirs auprès de la jeunesse, démocratisent pour ainsi dire l'instruction. Au-delà, il se réjouit que l'essor du positivisme puisse profiter aux enfants les plus pauvres, comme l'attestent ses commentaires sur la fabrication moderne des œufs de Pâques, parfois associés à des miniatures éducatives et ludiques :

> Quoi qu'il en soit, ne trouvez-vous point que le caractère positif de notre époque se trahit jusque dans le modeste jouet d'enfant ? L'œuf de la semaine sainte et le cadeau du premier janvier ne sont plus ce qu'ils ont été ; l'objet utile, l'œuvre savante tendent à remplacer le bonbon fondant, le carton peint[118].

À la même époque, *Le Figaro* loue aussi les talents d'invention dont témoigne l'attrait des nouveaux œufs de Pâques : « C'est un éblouissement et un charme, un fourmillement de tons chatoyants, un feu d'artifice de nuances vives […] c'est stupéfiant d'élégance heureuse et d'invention ingénieuse et habile[119]. » Mais il fait

---

[113] Cf. *id.* : « on a porté atteinte aux habitudes de gâchage qu'ont garçons et filles ; on leur donne des pantins ou des poupées pour qu'ils les admirent et non pour qu'ils les tripotent, pour qu'ils les soignent et non pour qu'ils les fripent ».

[114] J.-C. Yon, « Les expositions universelles », *Le Second Empire. Politique, société, culture*, *op. cit.*, p. 150.

[115] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 22 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[116] *Id.*

[117] Cf. J. Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*

[118] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 20 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[119] [Auteur non signalé], « Regain », *Le Figaro*, 29 mars 1866 (Gallica).

principalement valoir leur agrément décoratif ou gustatif. Dans le calendrier vallésien, le jour de l'An et la fête de Pâques concourent en somme à démontrer les vertus potentiellement sociales d'un « utilitarisme[120] » positiviste : ils illustrent par quelques détails très concrets une conception à la fois humaniste et égalitaire du « progrès », visant l'émancipation joyeuse du plus grand nombre.

Vallès examine la question du progrès technique et scientifique à l'aune de son utilité sociale, en se montrant surtout préoccupé par le sort des populations les plus démunies, qu'il entend soutenir et aider concrètement. Ainsi les fêtes annuelles que sont le jour de l'An et Pâques se chargent-elles sous sa plume d'une tonalité sérieuse et politique[121] qui contraste avec la légèreté mondaine dont font preuve bien des chroniqueurs à ce sujet. C'est également en ce sens qu'il s'empare à bras-le-corps d'une actualité plus dramatique. Son traitement de l'incendie qui a ravagé le théâtre de Belleville, dans *La Situation* du 18 décembre 1867, est très révélateur à cet égard. Au lieu d'être saisi, voire fasciné, par le choc et l'ampleur du drame, il scrute les raisons des dysfonctionnements qui en sont à l'origine, puis il s'en remet à la science pour trouver des moyens de combattre plus efficacement le feu :

> Pourquoi ne pas étudier le problème ?
>
> Que la science s'y mette ! cela vaut autant que d'inventer de nouveaux canons. Pensez à tous ces pauvres diables que le feu ruine, et qu'ensuite, si la charité ne s'en mêle, le froid tue ! Pensez aux ouvrières que l'usine affame, pensez à ces femmes que le feu dévore vivantes […] ! […] Que l'homme étendant la main dise au fléau : « Tu n'iras pas plus loin ! »
>
> Faut-il que nous mettions le feu à un savant pour que la science s'en mêle[122] ?

L'emphase exclamative et interrogative a valeur d'interpellation pour impulser auprès d'un public spécialisé – savant, scientifique – des tentatives concrètes de changements, là où *Le Figaro* cherche plutôt à émouvoir ses lecteurs par un récit aussi détaillé qu'effrayant, confinant au sensationnel :

> À ce moment six sapeurs-pompiers, conduits par le lieutenant Fournier, se trouvaient au foyer public pour faire face à l'incendie, qui avançait peu à peu. Le plafond tombe sur eux. Le plancher ne résiste pas à cette lourde charge, et s'écroule, entraînant pêle-mêle les hommes et les débris.
>
> Tous ont été grièvement blessés.
>
> […]
>
> La pharmacie Caroz, rue de Paris, était transformée en ambulance. Le sang coulait sur le parquet. C'était horrible[123] !

D'emblée, Vallès s'intéresse moins aux circonstances impressionnantes de l'intervention des secours qu'aux conséquences matérielles et humaines d'un tel désastre, en privilégiant le point de vue des individus les plus pauvres : « Il n'en

---

[120] *Id.*

[121] Dans l'acception étymologique du terme : est *politikos* ce qui concerne le citoyen.

[122] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 18 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[123] Alfred d'Aunay, « L'incendie du théâtre de Belleville », *Le Figaro*, 14 décembre 1867 (Gallica).

reste rien, pas même une planche que les comédiens pourraient emporter chez eux pour faire bouillir la marmite et ne pas geler pendant le chômage. […] Et voilà tout un monde de braves gens sur le pavé[124] ! » En effet, son approche des faits divers dramatiques est le plus souvent émotive mais néanmoins pragmatique, comme en témoignent les réflexions que lui inspirent la torture abjecte et le meurtre terrifiant de la jeune Célina Cassagnet, dans *La Rue* du 21 septembre 1867. S'il affirme avoir été « remué jusqu'au fond des entrailles[125] » par ce « crime sans nom[126] », il se réjouit ensuite que le tribunal ait acquitté des accusés n'ayant finalement pas été convaincus de culpabilité. En définitive, il se soucie moins du procès – amplement relaté par d'autres rubriques judiciaires de l'époque[127] – que des initiatives citoyennes qui pourraient courageusement empêcher ce genre de supplices et de morts : « Ceux qui entendent les cris de douleur à travers les murs du cachot devraient eux-mêmes délivrer la victime, commencer par là d'abord, quitte à livrer ensuite le bourreau[128]. » Dans cette incitation de chacun à la vigilance envers les souffrances d'autrui transparaît son penchant libertaire pour des modes d'action autonomes en faveur d'un « mieux-être » individuel et collectif. À défaut d'être évités en amont, certains drames peuvent en outre être amoindris, et partiellement « réparés » *a posteriori*, au travers de démarches collectives. Partant, la couverture médiatique d'un fait divers ou d'un événement d'envergure politique relaie parfois des efforts de contributions matérielles et financières, destinés à en amortir les impacts négatifs. *L'Événement* du 18 mars 1866 raconte qu'une immense marée a emporté toutes les cabanes de fraises du père Gerbet puis suggère une collecte d'argent pour le sauver de la ruine[129]. *La Rue* du 13 avril 1870 s'engage elle-même à un soutien financier auprès des proches des victimes de la répression liée à la grève du Creusot : « vous sentez grogner la faim, écrivez-nous – on sait ce que c'est, à la *Rue*, et l'on videra ses poches pour envoyer son obole au Creusot[130] ». Enfin, Vallès attire plus généralement l'attention de son lecteur sur la précarité des vies humaines : la mort peut frapper tout un chacun à n'importe quel moment, plus encore dans les milieux les plus modestes. Il ne suffit donc pas d'« [o]uvrir des souscriptions[131] », de « demander à quelque ministère un secours[132] ». Dans un souci d'équité porté vers la coopération socialiste, s'impose en particulier la nécessité de caisses d'assurances, destinées à garantir contre la misère les proches des « gens qu'un accident bête ou tragique peut faire disparaître demain[133] » :

---

[124] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 18 décembre 1867 (BNF) (cf. Annexes).

[125] J. Vallès, « Les criminels », *La Rue*, 21 septembre 1867 (Gallica).

[126] *Id.*

[127] Cf. Daguilhon, « Tribunaux. Cour d'assises des Hautes-Pyrénées (Tarbes) […] Un drame de famille », *Le Petit Journal*, 4 septembre 1867 (Gallica) ; P. Bordes, *Le Petit Journal*, 6 et 7 septembre 1867 (Gallica) ; A. Rocher, « Gazette des tribunaux », *Le Figaro*, 7 septembre 1867 (Gallica).

[128] J. Vallès, « Les criminels », *La Rue*, 21 septembre 1867 (Gallica).

[129] J. Vallès, « Au hasard. L'homme aux fraises », *L'Événement*, 18 mars 1866 (BNF) (cf. Annexes).

[130] J. Vallès, « Les femmes des condamnés », art. cité.

[131] J. Vallès, « Les fils du régiment », *L'Événement*, 27 janvier 1866 (BNF) (p. 858).

[132] *Id.*

[133] *Id.* (p. 861).

> Telle est l'idée : il s'agit d'organiser contre le malheur une conjuration fraternelle, d'épargner des angoisses à ceux qui partent, et d'épargner à ceux qui restent les douleurs et les dangers de la vie sans pain !
>
> Ce n'est point un bureau d'aumône, c'est une caisse d'assurances : nous faisons crédit à des orphelins[134].

Pour se prémunir au mieux contre les aléas et les bouleversements de l'existence, la mise en place d'un système d'aide mutualiste semble de loin préférable à toutes les formes de charité qui germent ici ou là. En l'occurrence, les articles de Vallès ne répercutent pas simplement les discussions politiques des années 1867-1868, relayées par les journaux de l'époque[135], ils proposent expressément d'approfondir le système existant, de l'élargir aux carrières littéraires, artistiques et scientifiques :

> Toutes les administrations ont des caisses de retraite ; on donne des secours aux veuves, du pain quelquefois aux enfants : c'est ainsi dans les ministères, les chemins de fer, les omnibus, les messageries, les télégraphes, la Banque, les Comptoirs, la Poste, partout. Pourquoi les hommes de lettres, les hommes de science, les sculpteurs, les peintres ne songeraient-ils pas à leur tour à organiser à leur profit quelque établissement utile[136] ?

Ainsi, en lieu et place de la Société des gens de lettres, une « maison d'assurance mutuelle, à laquelle apporterait sa cotisation qui voudrait[137] », aurait au moins un double intérêt : après le décès, elle soutiendrait la famille concernée ; au préalable, elle écarterait la misère, qui précipite vers la mort ses victimes. Facteur et/ou conséquence de la pauvreté, l'événement de la mort est donc saisi en amont et en aval, par des considérations avant tout économiques et sociales, qui sont en même temps porteuses de solutions pour en neutraliser l'ampleur dramatique. Économique parce que foncièrement sociale, cette « histoire pour l'action[138] » à venir s'impose – au détriment d'une histoire politique, rivée aux abstractions du passé[139] – tandis que s'invente la sociologie et un demi-siècle avant les Annales.

---

[134] *Id.* (p. 862).

[135] Voir par exemple Le Rôdeur, « Petits événements », *Le Figaro*, 31 mars 1867 (Gallica) : « Le Conseil d'État est saisi en ce moment d'un projet de loi relatif à la création d'une caisse d'assurances en cas de décès et d'accidents résultant de travaux agricoles et industriels, caisse qui serait gérée par celle des Dépôts et Consignations, dans la même forme que la Caisse des retraites pour la vieillesse. » Cf. aussi P. David, « Corps législatif. Extrait du compte rendu analytique. Séance du 29 mai 1868 », *Journal des débats politiques et littéraires*, 3 juin 1868 (Gallica) et « Circulaire de M. de Forcade sur les caisses d'assurances », *La Presse*, 5 novembre 1868 (Gallica).

[136] J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 19 janvier 1868 (BNF) (cf. Annexes).

[137] *Id.*

[138] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 66.

[139] Voir nos chapitres 1 et 2.

Conclusion

Au-delà de leur stricte chronologie, les articles précommunards de Vallès doivent être ressaisis dans la période 1848-1871, cet « entre-deux[1] » épistémologique qui sépare l'apogée de l'historiographie romantique et la fondation de l'école méthodique à la fin du XIX[e] siècle. S'en est suivi le temps de l'histoire-récit, dite « histoire-bataille », « événementielle » ou « historisante », car centrée sur les événements politiques les plus marquants de l'histoire. Vers la fin des années 1920, cette historiographie positiviste a été remise en cause par les Annales, qui chassaient les événements comme des « lucioles phosphorescentes […], fusées trop brèves […] pour éclairer le paysage avec netteté[2] », et qui privilégiaient l'histoire immobile des structures. Toutefois, l'événement a fait son grand retour depuis les années 1980 : un tel « basculement[3] » concerne non seulement la discipline historique mais l'ensemble des sciences humaines.

En dépit ou en raison même de ses multiples définitions, l'événement reste profondément insaisissable, sur les plans notamment historique, philosophique ou médiatique, à une échelle individuelle et collective. Ne s'agit-il pas en effet de l'« événement-sphinx[4] », d'un « brouillard de gouttes[5] » et même de l'illisible empiricité d'une « éclipse[6] » ? De surcroît, l'énigme événementielle semble désormais aggravée par l'influence des *mass media*, voire de leur « mousse media[7] » – qui a en un sens « le monopole de l'histoire[8] » –, d'internet et des réseaux sociaux, où l'événement est plus que jamais « vécu et fabriqué d'un même mouvement par sa médiatisation[9] ».

Or, loin de n'être qu'une nébuleuse aporétique, la notion s'avère par là une question stimulante : n'est-elle pas en tant que telle « problématique et problématisant[e][10] » ? C'est ce dont témoigne exemplairement la production journalistique de Vallès, entre 1857 et 1870, au contact des conservatismes

---

[1] C. Saminadayar-Perrin et J.-M. Roulin, « Texte-cadre. Les ateliers de Clio. Écritures alternatives de l'histoire (1848-1871) », à paraître dans *Autour de Vallès*, n °47, novembre 2017.

[2] F. Braudel, « L'Histoire, mesure du temps », cité par Giuliana Gemelli, *Fernand Braudel*, traduction de l'italien par Brigitte Pasquet et Béatrice Propetto Marzi, Paris, Odile Jacob, 1995, p. 84.

[3] F. Dosse, « Événement », dans *Historiographies. Concepts et débats. Partie II*, *op. cit.*, p. 744.

[4] Cf. E. Morin, « L'événement-sphinx », art. cité.

[5] G. Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues* [1977], Paris, Flammarion, 2008, p. 79.

[6] Cf. Alain Badiou, *Conditions*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 189 : « Il y a une indécidabilité intrinsèque de tout énoncé impliquant la nomination de l'événement. Et nul constat, nulle monstration ne peuvent ici réparer la carence de la norme. Car l'événement, à peine a-t-il surgi qu'il a disparu. Il n'est que l'éclair d'une supplémentation. Son empricité est celle d'une éclipse. » Voir aussi *L'Être et l'Événement*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, p. 409-424.

[7] P. Nora, « Un idéologue bien de chez nous », *Le Débat*, juin 1981, n° 13, p. 103.

[8] P. Nora, « L'événement monstre », art. cité, p. 162.

[9] Pour reprendre une formule d'Emmanuel Fureix sur l'article de Pierre Nora (même si ce dernier parle de l'événement que produisent les *mass media*) : cf. E. Fureix, *La France des larmes*, *op. cit.*, p. 305.

[10] Cf. G. Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969, p. 69 : « L'événement par lui-même est problématique et problématisant. »

politiques et culturels mais aussi des mutations médiatiques et historiographiques de la période. Saisi dans une acception élargie, et au sens fort du terme, l'événement y est un objet stimulant de critiques, de réflexions et d'interrogations, en même temps que le révélateur-catalyseur d'engagements percutants, qui distinguent l'écrivain-journaliste de ses contemporains, fécondent l'originalité de son écriture, de sa pensée, de son action. Si l'on en croit Michel de Certeau, l'énigme persistante de l'événement ne dispense pas de l'enquête ; elle exige surtout « d'abandonner les oripeaux de l'arrogance et le prêt-à-penser des explications préalables et grillagères[11] ». Ainsi se justifie également l'intérêt de son approche par le prisme très concret et spécifique de l'individualité vallésienne, tout à fait rétive aux aliénations mentales et langagières, elles-mêmes imbriquées dans les oppressions réelles.

Vallès n'est certes ni le seul ni le premier à critiquer la prééminence historique des « grands hommes » au détriment d'un peuple anonyme. Entre autres, le Directoire a promu une nouvelle écriture de l'histoire visant à démontrer que « la marche des événements doit bien plus à la mobilisation du peuple et des classes populaires qu'à l'action des grands hommes[12] ». L'initiative a été laissée en chantier, mais, au XIX^{e} siècle, des historiens tels que Guizot, Taine ou encore Michelet ont relativisé le rôle de l'individu dans l'histoire, au profit des forces collectives. L'écriture vallésienne est imprégnée d'un tel renouvellement historiographique, mais elle se focalise sur le « grand événement » et – sans se limiter à la satire conventionnelle du portrait à charge – elle attaque des représentations plutôt que des individus. Elle montre par là combien le fardeau du « haut fait » conditionne, écrase et dévoie les initiatives humaines, lors de guerres soi-disant glorieuses, de révolutions prétendument héroïques[13], et même dans la sphère du quotidien individuel. Si elle fait « [f]eu sur les héroïsants de toute couleur[14] », c'est avant tout par le refus, ostensible et ferme, de sacrifier aux idoles des « grandeurs[15] » accomplies par le passé, des exploits qui tendent à les réitérer dans le présent. Dès

[11] F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 12.

[12] P. Garcia, « Révolution française », art. cité, p. 1188.

[13] À cet égard, il n'est pas loin d'identifier dans la Révolution une « perpétuelle surenchère de l'idée sur l'histoire réelle ». Cf. F. Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978, p. 42.

[14] J. Vallès, « Le Théâtre nouveau. À Henri Becque », *Le Réveil*, 19 septembre 1882, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 823.

[15] Cf. F.-R. de Chateaubriand, « Ce que sera la révolution de Juillet », *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, t. 3, p. 249-50 : « Les événements sortent du sein des choses, comme les hommes du sein de leurs mères, accompagnés des infirmités de la nature. Les misères et grandeurs sont sœurs jumelles, elles naissent ensemble ; mais quand les couches sont vigoureuses, les misères à une certaine époque meurent, les grandeurs seules vivent. »

avant 1870, Vallès cherche donc à écrire une « histoire sans illusions[16] ». Quelques décennies plus tard, le sociologue durkheimien François Simiand dénigrera les « idoles[17] » politique, individuelle et chronologique des historiens traditionnels, qui font une place de choix aux récits de guerres.

À proprement parler, Vallès n'est pourtant ni historien ni sociologue. Il étudie et combat le mythe du « haut fait » dans une approche surtout culturelle, artistique, et plus largement littéraire, qui s'en prend au « grand mot[18] ». Au-dessus des querelles pédagogiques « superficielles[19] » de l'époque sur l'enseignement des humanités, il dénonce avec précision l'hégémonie de l'Antiquité à tous les niveaux du système éducatif. Il souligne les méfaits concrets des boursouflures épiques et romantiques qui gangrènent la littérature de son temps. Ainsi propose-t-il un renouveau artistique, qui concerne aussi bien le choix des contenus que le traitement – jugé souvent emphatique et déformant – de la réalité. Or, s'ils n'appliquent pas à la lettre les innovations « actualistes » d'un tel plan d'action[20], ses articles s'emploient à défaire par des moyens langagiers les leurres répandus de l'exploit politico-historique. Plusieurs trajectoires de réfractaires se détournent de la grande histoire à travers des procédés de distanciation ironique, de rabaissement héroï-comique ou burlesque. C'est la geste napoléonienne qui est sapée en priorité : elle apparaît telle une « brume de l'histoire[21] » où beaucoup « ont perdu leur chemin[22] ». D'une part, la bataille de Waterloo est démythologisée, ostensiblement effacée du texte vallésien, contrepoint subversif à la légende presque unanime de Napoléon I[er][23]. D'autre part, l'épopée parodique de l'irrégulier Poupelin tend subtilement à rabaisser le césarisme de Louis-Napoléon Bonaparte. Sa « mise en

---

[16] F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 187 : « Illusion elle-même dans une large mesure, la Révolution a été productrice d'illusions qu'il faut, pour écrire une "véritable" histoire de France, commencer par dénoncer et dissiper. Aux "rêveries", aux "chimères", aux théories, il faut substituer la science. […] C'est alors le mot d'ordre que reprennent, peu ou prou, les intellectuels : Taine, Renan, mais aussi tous ceux qui s'expriment dans la *Revue des Deux Mondes*. Aussi "dire la vérité" en histoire, c'est, après 1870, écrire une histoire sans illusions, à tous les sens du mot […]. »

[17] François Simiand, « Méthode historique et science sociale », repris dans Marina Cedronio (éd.), *Méthode historique et sciences sociales*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1987, p. 166-169.

[18] Cf. J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 15 octobre 1857 (BNF) (p. 82) : « La révolte ! un grand mot ! »

[19] C. Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique*, *op. cit.*, p. 20.

[20] L'écriture vallésienne est entre autres « habitée » par la rhétorique antique qu'elle dénigre : cf. *ibid.*, p. 325-347.

[21] A. Rogeard cité par Charles Longuet, « La légende napoléonienne », *Le Peuple*, 4 février 1869 (BNF).

[22] *Id.*

[23] Cf. C. Longuet, « La légende napoléonienne », *Le Peuple*, 4 février 1869 (BNF) : « Ils sont rares les écrivains de notre époque qui surent résister à cette séduction malsaine de la gloire impériale. Les plus grands mêmes y succombèrent […]. / […] nous trouvons partout, chez les plus grands écrivains et chez les plus révolutionnaires, une admiration irréfléchie pour Napoléon. / Ceux mêmes qui maudissaient son ambition s'inclinaient devant son génie. »

intrigue[24] » régressive et sa poétique du « grotesque triste[25] » frappent d'une lourde suspicion la « tyrannie légitime[26] » du messianisme napoléonien ; elles aident à se libérer – au sens bakhtinien du terme[27] – du joug des « hauts faits », traditionnellement imputés à des hommes providentiels.

Ce faisant, l'aspiration pathologique de Poupelin à la reconnaissance de ses « contemporains[28] » – qui le conduit à se chercher en vain parmi les décorés de la Légion d'honneur au sein du journal *Le Moniteur* – est symptomatique d'une société où le prestige des événements passés et présents s'élabore en partie sur un support médiatique. Or, bien au-delà de la politique impériale et du Second Empire, Vallès remet en cause des événements qui lui semblent imposés par la presse de son époque. À des titres divers, la Révolution bourgeoise de 1830 et le « happening journalistico-parisien[29] » de la bataille d'*Hernani*, les échéances impérieuses du jour de l'An et d'un carnaval devenu fantoche, ou des fabrications artistiques et médiatiques, légendaires, si ce n'est mensongères, deviennent sous sa plume des semblants d'événements, voire des illusions à part entière. Certes, le réfractaire insurgé se voit parfois contraint par les impératifs de la « matrice médiatique[30] » – sur laquelle pèse en plus la censure – à une forme de timidité esthétique et d'abstinence idéologique, surtout au début de sa carrière. En témoigne, dans *Le Présent*, sa pratique du « résumé rarement sincère d'événements écoulés[31] », qui peut le rapprocher des « écriveurs[32] » monotones et des « chroniquailleur[s][33] » lassants, par ailleurs critiqués. Ses articles revêtent parfois l'allure de la chronique-éphéméride mais aussi celle de la nouvelle à la main. Les micro-événements fantaisistes, voire absurdes, qui émaillent *La Chronique parisienne* manifestent en particulier « le règne du non-événement, du fait […] relaté pour le plaisir du lecteur[34] », dans la veine de « l'esprit-Paris ». Il peut alors s'agir de « nouvelles

---

[24] Cf. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*

[25] Cf. notamment Michel Crouzet, « Sur le grotesque triste dans *Bouvard et Pécuchet* », dans *Flaubert et le comble de l'art : Nouvelles recherches sur* Bouvard et Pécuchet *de Flaubert,* Paris, SEDES, 1981, p. 55. À certains égards, le grotesque qui caractérise Poupelin recoupe le comique flaubertien du « Garçon », qui dégonfle l'autorité de toute posture savante.

[26] Cf. Q. Deluermoz, *Le Crépuscule des révolutions*, *op. cit.*, p. 112 : « "L'empire est un mouvement immense et spontané de tout un peuple", expliqua le juriste bonapartiste Troplong en 1853. L'idée est simple : l'empereur tient son pouvoir du peuple, mais il le tient directement de lui. Le constat s'appuyait sur la volonté de dépasser les partis qui avaient déchiré la République au profit de l'unité de la France, une unité réalisée par cette médiation entre l'empereur et le peuple. […] L'exigence implique l'importance du plébiscite comme moyen de sanctionner les transformations majeures d'un régime qui adopte les traits d'une "tyrannie légitime" (P. Rosanvallon). »

[27] Cf. M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, *op. cit.*

[28] J. Vallès, « Poupelin dit "Mes papiers" », art. cité (p. 180).

[29] A. Vaillant, « L'invention de l'événement littéraire », art. cité, p. 32.

[30] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 47-120.

[31] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 décembre 1864 (BNF) (p. 453).

[32] *Id.*

[33] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 910.

[34] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 157.

extraordinaires, piquantes, inattendues, invraisemblables[35] », mais dont le rire « bien peu corrosif, essentiellement mondain[36] » n'est souvent pas loin d'être une simple « catharsis à l'aporie historique vers laquelle courent la France et son Empire[37] ». Toutefois, d'emblée puis avec une virulence qui tend à s'accroître au fil du temps, Vallès interroge et problématise la construction journalistique de ce qui fait événement pour ses lecteurs. À l'instar de ses contemporains tels Barbey d'Aurevilly et Mirbeau, il repousse le « *diktat*[38] » de l'actualité, qui impose de cueillir des nouvelles « fraîches comme la rose du matin[39] ». Il se singularise par des réflexions spéculaires, voire un métadiscours (auto)critique. Il dénigre avec une acuité inédite l'élitisme parisiano-centré et mondain d'une chronique bourgeoise réservée à une « communauté médiatique[40] » de *happy few*, qui s'arroge dans la presse « une représentation […] surdimensionnée[41] ».

Dès le Second Empire, la production vallésienne révèle donc « la dégradation de l'événement effectuée dans et par le dispositif médiatique de l'information[42] ». Pour autant, le journal n'y a pas « mauvaise presse[43] ». Vallès n'est pas comme beaucoup de ses contemporains un « champion […] de l'autoflagellation collective[44] » ; il se veut résolument journaliste, au sens fort du terme[45]. Du reste, ses articles précommunards tendent à raviver davantage qu'à « neutralis[er] le pouvoir herméneutique et critique de l'événement[46] », par l'intérêt problématique qu'ils accordent à diverses formes de violences destructrices. Au-delà des tentatives « alimentaires[47] » et des effets de mode, ses feuilletons sont ponctués de ruptures paroxystiques, qui expriment une violence des rapports humains et sociaux, ses conséquences douloureuses à une échelle individuelle ou familiale. Directement puisés dans la réalité de l'époque, ses faits divers « à sensation[48] » participent eux aussi d'une « poétique du choc ». Or, qu'il s'agisse d'événements fictifs ou réels, l'hyperbolisation vallésienne de la violence n'en est pas une « peinture

---

[35] Vallès ajoute : « qui font sembler les chroniques aux contes des *Mille et une nuits* » : cf. J. Vallès signé « Max », [Article 1], *La Chronique parisienne*, 1858 (Gallica) (cf. Annexes).

[36] M.-È. Thérenty, « La chronique », art. cité, p. 964.

[37] *Ibid*., p. 964-965.

[38] M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 90.

[39] J. Vallès signé « Max », « Chronique », *Le Présent*, 1er septembre 1857 (BNF) (p. 56).

[40] D. Kalifa et Ph. Régnier, « "Séparatismes" médiatiques 1 : identités de classe », art. cité, p. 1432.

[41] *Id.*

[42] L. Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », art. cité, p. 215.

[43] A. Wrona, « La presse en son miroir. Dénonciations », art. cité, p. 1588.

[44] D. Ruellan, *Le Professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993.

[45] C'est ce dont témoigne bien la trilogie, qui ne donne pas une image négative de la presse, comme chez Balzac, les Goncourt, Flaubert ou Maupassant.

[46] L. Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », art. cité, p. 215.

[47] S. Disegni, « Feuilleton-roman : roman de journalistes. L'exemple de *Pierre Moras* », *Autour de Vallès*, *Vallès et la littérature populaire*, *op. cit.*, p. 164.

[48] Le « divers à sensation » s'oppose originellement au « divers informatif » : cf. M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien*, *op. cit.*, p. 273.

complaisante[49] ». Elle en éclaire plutôt la complexité, dans un va-et-vient entre ses dimensions concrètes et insaisissables, ponctuelles et diffuses. Enfin, si les faits divers s'apparentent parfois à des ondes de choc, « l'événementiel[50] » d'un malheur collectif se mesure encore plus essentiellement à l'aune de ses traces éparses, des « multiples échos de son après-coup[51] ». L'événement historique peut alors surgir « sur des pattes de colombe[52] », comme dirait Nietzsche, mais Vallès s'emploie à démontrer les déplacements, les prolongements et les renversements dramatiques qu'induit selon lui une catastrophe socio-politique digne de ce nom[53]. Outre certains bouleversements et débordements révolutionnaires de l'histoire officielle, la répression policière et la censure font notamment figure de cataclysmes à part entière.

Contre l'ordre illégitime d'un pouvoir autoritaire et la léthargie contrainte d'une société muselée s'impose alors la nécessité de l'agir humain. Distinct de la mélancolie romantique et de « l'ennui fin de siècle[54] », le leitmotiv vallésien de l'ennui est avant tout la figuration péjorative d'une inaction stérile. Au mouvement vital et régénérateur de la grande ville – *a fortiori* de la capitale française – s'oppose l'espace-temps à la fois concret et symbolique d'une inactivité mortifère qu'emblématisent à certains égards le dimanche, la campagne provinciale, l'Angleterre, ou encore la prison et l'emprisonnement. Or, cette dialectique de l'action et de l'inertie revêt plus précisément une valeur historico-politique. Vallès reprend à son compte une conception de « l'agir historique[55] » portée par Michelet, où l'histoire n'est plus une « simple collection de faits[56] » mais se veut « la somme des actes humains qui s'engendrent les uns les autres pour former un monde commun et égalitaire[57] ». Avant Nietzche puis Foucault, il promeut de manière plus ou moins explicite une approche discontinuiste du temps, où « [l]'histoire effective fait ressurgir l'événement dans ce qu'il peut avoir d'unique et d'agir[58] ». À l'inverse des personnages de Perec qui rêveront au XX^e^ siècle de « *névénement* […] hors du

---

[49] Cf. M. Perrot, « Note critique. Fait divers et histoire au XIX^e^ siècle », art. cité : dans le système moral du XIX^e^ siècle, le fait divers serait une « [e]ntreprise souvent avouée de moralisation » en même temps qu'un « spectacle (jouisseur ?) de la transgression ».

[50] Cf. J.-P. Boutinet, « L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ? », art. cité, p. 43. Cf. aussi P. Nora, « L'événement monstre », art. cité, p. 167 : « Il n'y a pas d'événements heureux, ce sont toujours des catastrophes. »

[51] F. Dosse, « Événement », art. cité, p. 756.

[52] F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* [1883-1885], traduction, préface et commentaires de Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Librairie Générale Française, 1983, p. 177-178 : « Ce sont les mots les plus silencieux qui amènent la tempête. Des pensées qui viennent sur des pattes de colombes mènent le monde. »

[53] Étymologiquement, la « catastrophe » signifie « bouleversement », « renversement ».

[54] Cf. Gérard Peylet (éd.), *L'Ennui*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2013.

[55] O. Remaud, « L'action », art. cité, p. 42.

[56] *Id.*

[57] *Id.*

[58] Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », *Hommage à Hyppolite*, Paris, Puf, 1971, p. 161.

temps de l'Histoire[59] », il semble donc aspirer à des événements fondateurs, qui entraînent sur le plan politique un « changement des rapports entre le possible et l'impossible[60] ». Son écriture s'inscrit moins dans l'histoire que dans un « devenir[61] » irruptif, au sens deleuzien du terme ; elle est traversée par une utopie libératrice, qui « empêche l'horizon d'attente de fusionner avec le champ d'expérience[62] ». Ce faisant, ses espoirs insurrectionnels, voire révolutionnaires, posent et creusent – sans résoudre – la question de la violence concrète comme outil très problématique d'émancipation et de répression. L'utopie d'une libération individuelle et collective est alors déplacée dans les domaines du sport et de l'aventure, où elle tend à s'accomplir au travers d'une violence euphémisée, à l'abri des foudres de la censure. Toutefois, les articles vallésiens soulignent sans vraiment problématiser les illusions potentiellement dangereuses de l'événement sportif : à bien des égards, le sport-spectacle semble en effet reconduire et amplifier les habituels mécanismes d'asservissement, voire encourager une guerre entre individus, entre catégories sociales[63] si ce n'est entre pays[64]. Enfin, dans ses réalisations concrètes et littéraires, l'aventure permet l'évasion compensatoire d'une réalité oppressante plutôt qu'une action transformatrice d'envergure collective.

L'attrait vallésien pour un « esprit nouveau, aventureux, remuant, téméraire[65] » trouve une meilleure application dans la promotion et la pratique d'une littérature proprement risquée et violente, à la fois pragmatique et performative. Loin d'être « allusionnistes » ou « rigolos[66] », les mots sont volontiers des armes

---

[59] Julien Roumette, « L'événement invivable », dans *Que se passe-t-il ? op. cit.*, p. 235. Les textes de Perec sont quant à eux imprégnés de la Seconde Guerre mondiale, qui a cruellement frappé ses parents.

[60] Cf. A. Badiou, *Saint Paul. La Fondation de l'universalisme* [1997], Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 47 : « [La résurrection] est événement pur, ouverture d'une époque, changement des rapports entre le possible et l'impossible. »

[61] « Le devenir n'est pas de l'histoire ; l'histoire désigne seulement l'ensemble des conditions si récentes soient-elles, dont on se détourne pour "devenir", c'est-à-dire pour créer quelque chose de nouveau. » Cf. G. Deleuze, *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990, p. 131.

[62] P. Ricœur cité par C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia, « Introduction », *Paul Ricœur et les sciences humaines*, Paris, Éditions La Découverte, 2007, p. 10.

[63] Lors du derby que décrit *La Rue à Londres*, les comportements cruels des spectateurs montrent que l'apparente communion entre les classes sociales n'est qu'une illusion. Ressort au contraire l'immense « mépris de l'Anglais qui mange pour l'Anglais qui ne mange pas » : « La richesse se frotte à la pauvreté, soit ! Mais elle ne manquera pas une occasion d'écorcher les plaies des misérables, et de faire grimacer leurs blessures comme des lèvres de bouffon. » Cf. J. Vallès, *La Rue à Londres*, *Œuvres, II, 1871-1885*, *op. cit.*, p. 1290.

[64] Sur le potentiel belliqueux et nationaliste du sport, voir notamment *Critique de la modernité sportive*, *op. cit.*, p. 242 : « Les activités sportives du début de notre siècle sont inséparables, dans les divers pays d'Europe, de la préparation à la guerre : en France, il s'agit de se muscler pour la "Revanche", en Allemagne pour l'extension de l'Empire, en Angleterre pour le maintien d'une domination sur tous les continents. »

[65] J. Vallès, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 7. L'expression est ici employée dans le contexte de la Bourse, d'ailleurs comparée à un « athlète antique » (cf. *ibid*., p. 36).

[66] Cf. J. Vallès, « Hier – Demain », *Le Nain jaune*, 14 février 1867 (BNF) (p. 919).

polémiques, voire pamphlétaires, dont les combats atteignent plus nettement une ampleur socio-politique vers la fin du Second Empire. Si Vallès est loin d'être le seul polémiste brillant de la période, il « ne ricane pas aigu comme Rochefort[67] » et il se singularise par une prédilection pour les « orages d'émotions[68] ». Il n'est pas tout à fait un « homme d'impression plus que d'opinion[69] » – pour réutiliser une formule de Barbey d'Aurevilly –, mais son « esthétique romantique[70] » de la sincérité, de l'émotion et de la sensation revêt elle-même une portée éthique, donc politique au sens noble. L'écriture doit susciter en priorité des larmes mêlées de (sou)rires – comparables au « *punctum*[71] » barthesien, qui pique littéralement le lecteur –, en l'occurrence pour rendre son destinataire aussi perméable que résistant à la souffrance, voire pour mieux éveiller et alerter sa conscience socio-politique. Dans une telle optique, ses articles sont aussi traversés de secousses stylistiques, qui s'accentuent à partir de 1868, au travers d'une langue plus libre, d'une parole-cri, à l'opposé des discours asservissants. Le rédacteur de *La Rue* s'adonne en outre à la réclame autopromotionnelle. Il s'agit d'une pratique répandue dans les journaux de l'époque mais, bien avant 1867, Vallès prône clairement les vertus paradoxales du tapage journalistique. Un proto-« buzz » médiatique peut alors s'avérer utile aux combats les plus « passionnés[72] » et les plus nobles. Enfin, les innovations discursives de la Révolution médiatico-culturelle des « Francs-parleurs » constituent sans doute un « événement historique[73] », au sens foucaldien du terme. Ce phénomène a été étendu et relayé au XX^{e} siècle par les éditions Pauvert, qui y ont puisé le titre et l'orientation percutante d'un bref recueil de textes vallésiens. Reste désormais au lecteur de juger si ces derniers « invitent à d'autres lectures pour avoir évité cette érosion du temps que redoutait tant Vallès, et si, chez cet homme éveillé et éveilleur, leur actualité d'alors était assez frémissante d'avenir pour éveiller encore notre présent[74] ». À l'époque déjà, le bataillon des « Francs-parleurs » précise en miroir la posture polémique de Vallès, qui est donc elle-même tacitement érigée en « événement discursif[75] ».

Il arrive aussi que l'écrivain-journaliste présente de manière explicite ses propres réussites et initiatives comme des événements médiatico-historiques. En première page, *Le Peuple* de 1869 évoque une « bouffée de popularité[76] », pour

---

[67] R. Bellet, « Introduction », dans *Œuvres, I, 1857-1870, op. cit.,* p. XXXIV.

[68] Au sujet des *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, le chroniqueur déclare : « Le titre est plein de promesses et l'on s'attend à des orages d'émotions ». Cf. J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 14 mars 1866 (BNF) (p. 628).

[69] R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, *op. cit.*, p. 349.

[70] *Ibid*., p. 350.

[71] Cf. R. Barthes, *La Chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Éditions de l'Étoile, 1980.

[72] Cf. J. Vallès, « Assez !... », *La Rue*, 31 août 1867 (Gallica) : « j'adore les passionnés » (repris dans J. Vallès, *Littérature et Révolution*, *op. cit*.).

[73] Cf. M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 et *Dits et écrits. 1954-1969*, Paris, Gallimard, 1994.

[74] R. Bellet, « Introduction », dans J. Vallès, *Les Francs-parleurs*, *op. cit.*, p. 14.

[75] Cf. Jacques Guilhaumou, « Événement discursif », dans P. Charaudeau et Dominique Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 244-246.

[76] J. Vallès, [Note], *Le Peuple*, 6 février 1869 (BNF) (cf. Annexes).

souligner son succès, puis il retrace les circonstances tangibles de sa création fulgurante : « Le nôtre s'est fondé entre cinq et six heures du soir, sur la place [Saint]-Michel[77]. » Les innovations et les audaces journalistiques de la période sont alors reliées à la trajectoire existentielle de Vallès, elle-même étroitement imbriquée dans l'histoire collective. Plus généralement, les articles vallésiens illustrent très bien le fait que l'événement peut être « un phénomène naturel, catastrophique ou infime, […] un phénomène sociohistorique, qui affecte la collectivité[78] », mais qu'il reste « un pur phénomène[79] » s'il « ne retentit pas dans le présent d'un sujet, et donc tant que le sujet n'en élabore pas la compréhension[80] ». L'écriture de ces textes est une « anamnèse[81] » qui réactive les traumatismes collectifs issus des échecs politiques de 1848 et de 1851. Le mélange des registres comique et pathétique témoigne d'un rapport ambivalent aux défaites passées, entre volonté de mise à distance et irrépressible implication des affects. La vision des transportés de Juin et le « coup de maillet du 2 décembre » ont laissé chez Vallès de lourdes séquelles, qui expliquent en grande partie la force persistante de sa « révolte chevillée au corps[82] ». Ainsi peut s'expliquer – bien avant la trilogie – l'importance que son écriture accorde à la symbolique corporelle pour exprimer des oppressions sociales, économiques et/ou politiques. De surcroît, la forme discontinue et le corps morcelé de son écriture ne reflètent-ils pas un être durablement brisé par ces « nœuds de relations[83] » ? Ce faisant, puisque les « morceaux de [s]a vie [sont] […] cousus aux morceaux de la vie des autres[84] », Vallès reconstitue en partie « la vie affective d'une époque donnée[85] », tâche ardue mais nécessaire de l'historien selon Lucien Febvre : il contribue ainsi à une « histoire des sensibilités[86] ». Le traumatisme de 1848 peut d'ailleurs expliquer le « caractère incontestablement "quarante-huitard[87]" » du peuple vallésien, anachronisme révélateur d'une histoire souvent plus émotive que rationnelle. En même temps, dans la mesure où les « faits historiques[88] » sont avant tout « ceux qui se produisent dans l'âme humaine[89] », Vallès revient sur les « vrais événements[90] » qui l'ont conduit à fuir temporairement une réalité oppressante grâce à des émotions positives et à des sensations

[77] J. Vallès, « Comment un journal se fonde », *Le Peuple*, 8 février 1869 (BNF) [article en première page].

[78] D. Alexandre, « Le parfait de l'événement », dans *Que se passe-t-il ? op. cit.*, p. 179.

[79] *Id.*

[80] *Id.*

[81] Frans C. Amelinckx, « L'inscription du Deux Décembre dans l'écriture de Jules Vallès », art. cité, p. 34.

[82] J. Migozzi, *L'Écriture de l'histoire dans la trilogie romanesque*, *op. cit.*, p. 6.

[83] Cf. P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 63.

[84] J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 895.

[85] L. Febvre, *Vivre l'histoire*, Paris, R. Laffont : A. Colin, 2009, p. 199.

[86] Cf. notamment H. Mazurel, « Histoire des sensibilités », dans *Historiographies. Concepts et débats. Partie I*, *op. cit.*, p. 256-261.

[87] M.-C. Bancquart, « Jules Vallès et le peuple », art. cité, p. 119.

[88] Numa Denis Fustel de Coulanges cité par F. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit.*, p. 185.

[89] *Id.*

[90] *Id.*

libératrices : ses souvenirs de fêtes populaires et laïcisées, de voyages ruraux et d'escapades champêtres « s'échappent en flammes claires[91] ». Enfin, le « pouvoir de révélation et de transformation[92] » des faits vécus semble plus important s'ils « provoquent des épreuves[93] » ou des étapes qui construisent pleinement la personnalité adulte de Vallès et, plus encore, son ethos d'écrivain révolté.

La mise en récit des « événements vrais[94] » qui ont eu Vallès pour acteur est donc au service d'une écriture mémorielle qui réactive l'expérience passée de l'écrivain-journaliste en lien avec l'histoire collective. Mais elle constitue aussi l'outil cognitif d'un témoignage efficace sur le présent qui se mue à plusieurs reprises en reportage méthodique. Le paradoxe fécond de *l'événement-reportage* consiste à restituer une expérimentation directe et immédiate de la réalité contemporaine au moyen de procédés éminemment littéraires et/ou médiatiques. Par son usage limité, mais percutant, Vallès donne ses lettres de noblesse au reportage, avant que ce dernier ne « détrône[95] » la chronique, vers 1870-1880, et ne devienne un « genre-roi » de la presse française. Il mène de véritables enquêtes de terrain sur les curiosités et les drames de son époque, dont il explore les dessous, en se déplaçant dans des lieux mystérieux, voire hostiles, en interviewant les premiers concernés. Il aime en effet « chercher la raison et savoir l'histoire[96] » de « détails échappant à d'autres, que beaucoup méprisent[97] ». À la lumière du paradigme indiciaire de Ginzburg, cette démarche d'enquêteur rappelle la capacité cognitive d'inférence du chasseur : remonter « à partir de faits expérimentaux apparemment négligeables, à une réalité complexe qui n'est pas directement expérimentable[98] ». De surcroît, le reportage vallésien montre déjà que « le propre de l'événement moderne est de n'être jamais sans reporter-spectateur et spectateur-reporter[99] », sans pour autant qu'il participe au spectacle « monstrueux » qu'engendreront les *mass media* du siècle suivant. Aux antipodes d'un « voyeurisme[100] » complaisant, l'écrivain-reporter s'empare à bras-le-corps des réalités antinomiques d'une aliénation archaïsante et d'un progrès émancipateur[101], d'où jaillissent des

---

[91] J. Vallès, « Assez !... », art. cité.

[92] Cf. L. Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », art. cité, p. 204. Cela évoque l'avantage des vaincus sur les vainqueurs, en matière de connaissance historique, relevé par Reinhart Koselleck.

[93] *Id.*

[94] P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 10.

[95] « L'ancien chroniqueur, l'homme d'esprit, de bons mots et de propos à bâtons rompus est détrôné par un écrivain moins soucieux de briller mais mieux informé des sujets qu'il traite : le reporter. » Cf. Hugues Le Roux, « La Vie à Paris », *Le Temps*, 22 février 1889, cité par M.-È. Thérenty, « LA chronique et LE reportage : du "genre" (*gender*) des genres journalistiques », *Études littéraires*, 2009, vol. 40, n° 3, p. 115-125.

[96] J. Vallès, « Paris », *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

[97] *Id.*

[98] Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, p. 148-149.

[99] P. Nora, « L'événement monstre », art. cité, p. 166.

[100] *Id.*

[101] Voir l'exploration d'une mine stéphanoise, d'une part, et le voyage en ballon, d'autre part.

questionnements socio-politiques, qui acquièrent une résonance médiatique. Loin d'être bêtement soumis à une historicité arbitraire de l'actualité, il déconstruit par un reportage polémique les grands événements historiques, les rendez-vous inconsistants du calendrier culturel et les dénouements sinistres de l'actualité judiciaire[102]. Enfin, *l'événement-reportage* est une expérience collective qui réside dans un « commerce actif et alerte[103] » entre Vallès et la réalité vivante de son époque. Mais il ne s'agit pas d'un sensationnalisme qui héroïserait, amplifierait, voire déformerait, la situation expérimentée par le journaliste, dans le but premier de captiver le public. La démarche vallésienne relève plutôt d'un « sensualisme radical[104] », où s'opère une interpénétration entre différents corps : ceux du reporter, des êtres réellement approchés et des lecteurs. À partir de leurs sensations conjointes « l'idée se moule, le sentiment prend corps[105] ». L'événement ainsi partagé est non seulement porteur de vérité, mais il crée un « nous » démocratique, voire un « espace de contre-pouvoir[106] », qui esquisse une forme de communauté égalitaire et anarchiste.

Or, cette démarche militante – qui déporte l'attention du lecteur vers des souffrances communément oubliées – dépasse de loin le seul cadre du reportage. Au-delà, l'événement vallésien est un outil synecdotique au service d'une histoire contemporaine, qui se veut populaire et plus encore émancipatrice. Contre l'illusion réaliste d'une « histoire conformiste[107] », Vallès opte d'abord pour une histoire « critique[108] », qui s'attache à « repérer les exclusions[109] » courantes. C'est ainsi qu'il héroïse et historicise des tribulations, des combats ou des morts, négligés si ce n'est méprisés par la majorité de ses confrères. Ces menus événements sont réévalués à la hausse sans être pour autant transcendés par « la grande lumière épique[110] », excluant « tout ce qui porte ombre[111] ». Ce sont plutôt des « éclats sporadiques[112] », des « impressions d'épopée[113] », ou encore des « accès d'épicité[114] ». Ainsi, la presse vallésienne est davantage un « outil démocratique[115] » qu'un « amplificateur de célébrité[116] ». En outre, malgré ce qu'affirme le rédacteur

---

[102] Voir la bataille de Waterloo, les réunions de la Société des gens de lettres ou encore les exécutions capitales.

[103] Pour réutiliser une formule du psychologue et philosophe John Dewey : cf. J. Dewey, *L'Art comme expérience* [2005], traduction coordonnée par Jean-Pierre Cometti, Paris, Gallimard, 2010, p. 55.

[104] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme : XIX^e^-XX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 89.

[105] J. Vallès, « Le salon. II. Les actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866 (BNF) (p. 890).

[106] G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme : XIX^e^-XX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 117.

[107] G. Bourdé et H. Martin, *Les Écoles historiques*, *op. cit.*, p. 361.

[108] *Id.*

[109] *Id.*

[110] G. Mathieu-Castellani, « Le monde, comme en un miroir… », art. cité, p. 18.

[111] *Id.*

[112] A. Foglia, « Préambule », art. cité, p. 5.

[113] *Id.*

[114] *Id.*

[115] G. Minois, *Histoire de la célébrité. Les trompettes de la renommée*, Paris, Perrin, 2012, p. 278.

[116] *Id.*

de *La Rue* – forcé de composer avec la censure –, il n'est pas question d'« écrire simplement, au courant du flot qui passe, les mémoires du peuple[117] ». Son « infra-histoire sociale[118] » revêt aussi les enjeux idéologiques d'une « contre-mémoire[119] » subversive et mobilisatrice. D'une part, elle prend le contrepied d'événements jugés contrefaits, déplace radicalement ou abat subtilement les hiérarchies admises entre la dignité historique et la vulgarité du « fait divers[120] », le légitime et l'illégitime. D'autre part, elle interroge, voire réouvre, les « possibilités avortées[121] » de l'histoire récente, fait surgir le « réel de l'utopie[122] ». Au-dessus des actes individuels de rébellion ou d'évasion, des tentatives collectives mais immatures de révoltes, émerge notamment le potentiel de la grève, non loin du « moyen pur[123] » qu'analysera Walter Benjamin. En termes valéryens, les événements historiques sont peut-être moins « l'écume des choses[124] » que « les brisants […] visibles sur la mer[125] » ; or, « c'est la mer qui importe et les fonds sur lesquels elle exerce ses efforts[126] ». Le fait divers de la mort suscite donc moins la fascination que l'explication chez Vallès. Il devient un « fait social[127] », révélant les nombreux naufrages qui assombrissent l'océan agité de la pauvreté. Il manifeste alors « l'émergence brutale, isolable, […] de phénomènes sociaux surgis des profondeurs[128] », ainsi préservés « des replis du mental collectif[129] ». Enfin, bien au-delà des morts liées à la misère, l'événement vallésien éclaire d'une lumière à la fois pessimiste et optimiste les structures sociales mais aussi les mentalités. Le fait divers ou l'échéance calendaire brillent comme des clefs de compréhension qui ouvrent de nouveaux champs problématiques. En résultent des propositions concrètes de réformes sociétales, dans la perspective proche d'un avenir plus libre et plus

---

[117] J. Vallès, « La rue », *La Rue*, 1er juin 1967 (Gallica) (p. 936).

[118] C. Saminadayar-Perrin, « Poétiques de l'information dans la presse du Second Empire », art. cité, p. 24.

[119] C. Saminadayar-Perrin, « Jules Vallès écrivain rualiste », *Romantisme*, *La Rue*, 2016/1, n° 171, p. 72.

[120] Selon Paul Veyne, « l'âme de l'historien est celle d'un lecteur de faits divers » : cf. *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 21. Vallès se présente pour sa part comme un « pauvre raiguiseur de faits divers » : cf. J. Vallès, « Paris » *L'Événement*, 6 février 1866 (BNF).

[121] Cf. P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 145 : « L'histoire est pleine de possibilités avortées, d'événements qui n'ont pas eu lieu […]. ».

[122] Cf. M. Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIXe siècle*, *op. cit.*

[123] Voir notamment la question de la « grève générale prolétarienne ». Cf. W. Benjamin, *Œuvres, I*, *op. cit.*, p. 229-230. Rappelons que la question des loyers jouera un rôle considérable lors du Siège de Paris et dans la naissance de la Commune.

[124] P. Valéry, « Mauvaises pensées et autres », *Œuvres. II*, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, 1960, p. 1509.

[125] P. Valéry, « Histoire-politique », *Cahiers*, édition établie, présentée et annotée par Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, 1974, p. 1479.

[126] *Id.*

[127] Plusieurs décennies avant que Durkheim étudie le suicide en tant que « fait social » : cf. Émile Durkheim, *Le Suicide : étude de sociologie*, Paris, F. Alcan, 1897.

[128] P. Nora, « L'événement monstre », art. cité, p. 168.

[129] *Id.*

égalitaire. Loin d'une évocation servile du passé, il convient d'infléchir le présent et le futur.

Épilogue

Paru dans *L'Événement* du 15 février 1866, l'article « Paris. La mère Hasard » fait partie des textes vallésiens qui n'ont jamais été repris en volume ni même explorés jusqu'à ce jour. Sous une allure désinvolte et fantaisiste, il tend pourtant à éclairer de manière emblématique le « rapport historique[1] » de son auteur aux « événements vrais[2] ». D'abord, il synthétise pour ainsi dire la démarche générale de celui qui se présente en filigrane tel un « historien d'un demi-pied[3] ». Vallès repousse les tentations épiques de la grande histoire, peu de temps avant le règne de « l'histoire-bataille » – « Je me défie des récits de campagne[4] », précise-t-il significativement – au profit de micro-vérités, à la fois subjectives et populaires. Les deux « anecdotes […] autobiographi[ques][5] » de la mère Hasard, ancienne vivandière de Napoléon I[er], offrent en effet un aperçu très restreint « sur dix ans de bataille[6] ». Ce faisant, le texte illustre éloquemment la nécessaire limite de toute perspective historique :

> Cette limite est la suivante : en aucun cas ce que les historiens appellent un événement n'est saisi directement et entièrement ; il l'est toujours incomplètement et latéralement, à travers des documents ou des témoignages, disons à travers des *tekmeria*, des traces. Même si je suis contemporain et témoin de Waterloo, même si j'en suis le principal acteur et Napoléon en personne, je n'aurai qu'une perspective sur ce que les historiens appelleront l'événement de Waterloo ; je ne pourrai laisser à la postérité que mon témoignage, qu'elle appellera trace s'il parvient jusqu'à elle[7].

Au-delà, il remet explicitement en question l'authenticité du témoignage, traitant avec circonspection le statut du « vrai » ou de la « vérité », qui apparaît plusieurs fois sujet à caution[8]. S'ébauche enfin la possibilité d'une indétermination, voire

---

[1] Pour reprendre l'expression de Roger Bellet dans son « Introduction » au premier tome de la Pléiade : cf. R. Bellet, « Introduction », art. cité, p. 9.

[2] P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 10.

[3] J. Vallès, « Paris. La mère Hasard », *L'Événement*, 15 février 1866 (BNF) (cf. Annexes). Le passage est ambigu puisqu'il semble signifier que la mère Hasard est plus haute d'un « demi-pied » que son historien. Mais la fomulation laisse aussi entendre, de manière symbolique, que Vallès lui-même peut être considéré tel un « historien d'un demi-pied ».

[4] *Id.*

[5] *Id.*

[6] *Id.*

[7] P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 15.

[8] Cf. J. Vallès, « Paris. La mère Hasard », art. cité : « J'avais donc devant moi, si ce qu'on m'avait dit était vrai, une vivandière de Napoléon. » – « Je ne sais pas assez ce qu'il y a dans son autobiographie de vérité ou de *hasard*. »

d'une totale confusion, entre la réalité historique et la fiction littéraire, ici tournée en dérision : « Je me rappelais les cantinières mélancoliques et crânes de Vigny et Stendhal. Je me disais que j'avais peut-être devant moi celle qui avait sauvé le beau capitaine dans la déroute, ou qui avait recueilli Fabrice dans sa carriole[9]. »

Pour autant, Vallès n'est pas un sceptique qui tend à considérer l'histoire comme un pur artifice littéraire[10], au détriment de toute vérité scientifique. Il ne préfigure pas non plus le « scientisme anti-littéraire[11] » qui s'impose à la fin du XIX[e] siècle, en rompant avec la capacité épistémologique du « moi de recherche[12] ». Il est pour sa part fermement attaché à la « vérité[13] », qu'il érige en « muse[14] » de la littérature, tout en préférant le terrain du « particulier » aristotélicien aux chimères d'une connaissance apodictique. Or, bien avant le bouleversement de la Commune, une telle opération de véridiction privilégie moins la fonction cognitive du « détail[15] » que celle de *l'événement*, d'où émerge en définitive une triple vérité, à la fois démystificatrice, dialectique et métonymique. D'une part, la critique du « grand événement » et du « fait notable » révèle, voire déconstruit, la puissance mensongère si ce n'est aliénante de nombreux artefacts culturels. D'autre part, la violence du réel est interrogée dans ses versants destructeur et possiblement constructif, mais elle est au fond transcendée par les ressources mêmes du langage. Enfin, les événements vallésiens sont un moyen métonymique, voire synecdotique, d'expliquer la réalité passée et présente sans jamais cesser de la comprendre[16], d'en révéler les structures dominantes et les lignes de force collectives sans y négliger l'intentionnalité humaine ni les mouvements individuels[17].

En somme, la paratopie[18] vallésienne devient le support fécond d'une vérité non seulement historique mais d'ordre anthropologique et sociologique, donc foncièrement politique. Cette « littérature médiatique[19] » – où l'histoire se fait déjà

---

[9] *Id.*

[10] Cf. Hayden White, *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, Londres, The Johns Hopkins University Press, 1987.

[11] Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 159.

[12] P. Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, p. 32-39.

[13] J. Vallès, « Les romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mai 1864 (BNF) (p. 358).

[14] *Id.*

[15] Voir la question du « paradigme indiciaire » développée par C. Ginzburg dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, *op. cit.*

[16] Sur la dialectique expliquer/comprendre, voir les analyses ricœuriennes. Cf. notamment P. Ricœur, « Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire », *Revue philosophique de Louvain*, 1977, vol. 75, n° 25, p. 126-147.

[17] Sur ce point, voir notamment les analyses de Max Weber (dont la sociologie compréhensive valorise l'action humaine, dotée de sens) et de Gabriel Tarde (qui veille à investir le social à partir de la relation interindividuelle et des « procès d'individuation »). Cf. C. Delacroix, « Acteurs », dans *Historiographies. Concepts et débats. Partie II*, *op. cit*., p. 651-663.

[18] Cf. D. Maingueneau, *Le Discours littéraire. Paratopie et énonciation*, Paris, A. Colin, 2004.

[19] Cf. A. Vaillant, « De la littérature médiatique », art. cité.

« à coups de *questions*[20] » au lieu de « suivre les monuments[21] » – s'avère une contribution efficace aux sciences sociales, tout en évitant le triple écueil d'une écriture excessivement allégorique, démonstrative et conceptuelle. Il s'agit par là d'une « littérature du réel[22] » en même temps que d'un « texte-recherche[23] ». Comme ceux d'hier, les lecteurs d'aujourd'hui sont invités à y prendre toute leur place, voire à forger eux aussi leur propre « écriture-méthode[24] », dans le cadre actuel de la littérature et de la presse, certes plus libre que sous le Second Empire, mais néanmoins régi par diverses formes de contraintes et d'autocensure. Ainsi doit résonner pour nous cette exclamation de Vallès, adressée à l'ami Arnould en 1878, telle une exhortation à ne jamais abdiquer devant la nécessaire dénonciation des servitudes et des injustices : « C'est le lecteur qui, je l'espère, criera ce que je n'ai pas crié[25] ! » Dans cette « incalculable et déroutante adjonction[26] » peut alors (res)surgir *l'événement* même que tend à constituer toute *vérité* nouvelle.

[20] P. Valéry, « Histoire-politique », *Cahiers*, *op. cit.*, p. 1456.

[21] *Id.*

[22] I. Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, *op. cit.*, p. 14.

[23] *Ibid*., p. 17.

[24] *Ibid*., p. 14.

[25] J. Vallès, [Lettre à Arnould du 25 septembre 1878], dans *Le Proscrit. Jacques Vingtras IV. Correspondance avec Arthur Arnould*, *op. cit.*, p. 250.

[26] Cf. A. Badiou, *Conditions*, *op. cit.*, p. 189 : « L'advenue, le supplément pur, l'incalculable et déroutante adjonction, je le nomme "événement". […] Une vérité devient dans sa nouveauté – et toute vérité est une nouveauté – par ceci qu'un supplément hasardeux interrompt la répétition. »

Bibliographie

Précision liminaire : Il s'agit d'une bibliographie « synthétique », qui ne restitue pas l'exacte intégralité des références mentionnées dans les notes de bas de page. Ne sont pas repris la plupart des nombreux articles ponctuellement consultés sur Gallica ni les textes qui n'ont pas été explorés au-delà d'un bref passage.

Corpus

Jules Vallès

Corpus primaire (1857-1870)

Corpus secondaire (1871-1885)

Prédécesseurs et contemporains : fin XVIII^{e}-XIX^{e} siècles

Dictionnaires

Histoires, tableaux, almanachs

Correspondances, journaux

Mémoires, souvenirs

Articles, chroniques

Essais, (dis)cours, préfaces, épigraphes

Romans

Poésie

Études critiques

Jules Vallès, écrivain-journaliste

Ouvrages monographiques

Revues

Articles

Thèses

Ressources internet

Littérature et journalisme

Littérature

Presse

L'Histoire et l'Événement

Écriture de l'Histoire

Réalités historiques et représentations

Réflexions sur l'Événement

Événement et violences

Histoire politique, sociale et culturelle de la France contemporaine

Histoire politique et sociale

Mœurs et culture

Études théoriques : art, philosophie, politique, sociologie

Corpus

Jules Vallès

Corpus primaire (1857-1870)

Textes repris en volume[1]

Œuvres, I, 1857-1870, texte établi, présenté et annoté par Roger Bellet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, 1781 p.

(Ce tome comprend la majorité des textes repris dans les autres volumes cités ici.)

Le Testament d'un blagueur et autres textes, édition préparée et préfacée par François Marotin, Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, coll. « La Collection de sable », 2015, 213 p.

Trois heures en ballon. Un jour à Provins, préface et notes de Jean-François Nivet, Rezé, Séquences, 2001, 58 p.

Un Gentilhomme, Toulouse, Ombres, coll. « Petite Bibliothèque Ombres », 1996, 155 p.

Seule une partie des « recueils » suivants a été écrite avant 1870 :

Les Francs-parleurs, introduction, choix de textes et notes par Roger Bellet, [Paris], J.-J. Pauvert, coll. « Libertés », 1965, 208 p.

Littérature et Révolution. Recueil de textes littéraires, préface et notes de Roger Bellet, Paris, Les Éditeurs français réunis, coll. « Œuvres complètes de Jules Vallès », 1969, 487 p.

Œuvres complètes. Tome 2, édition revue, annotée et préfacée par Lucien Scheler et Marie-Claire Bancquart, Paris, Livre Club Diderot, 1969, 1007 p.

Œuvres complètes. Tome 4, édition revue, annotée et préfacée par Lucien Scheler et Marie-Claire Bancquart, Paris, Livre Club Diderot, 1970, 1582 p.

[1] Consultés sur leurs supports journalistiques d'origine chaque fois que c'était possible (Bnf/Gallica, Institut de France).

Textes non repris en volume

GALLICA

La Chronique parisienne d'Henri Rochefort (directeur et rédacteur en chef)

(version manuscrite : Jules Vallès signé « Max »)

(cf. Annexes)

– [Article 1], 1858

– [Article 2], 1858

– « Paris, le 5 mars 1858 »

– « Paris, le 14 mars 1858 »

– « Paris, le 21 mars 1858 ».

La Presse d'Émile de Girardin (directeur)

– 26 janvier 1865, [Note de Jules Vallès sur M. Sarcey]

– 6 février 1865, [Note de Jules Vallès sur M. Asseline].

La Rue de Daniel Lévy (directeur) (rédacteur en chef : Jules Vallès)

– 22 juin 1867, « Les duellistes »

– 6 juillet 1867, [Note de Jules Vallès]

– 27 juillet 1867, [Note de Jules Vallès]

– 3 août 1867, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique » et [Note de Jules Vallès]

– 10 août 1867, « *La Rue* se vend de nouveau sur la voie publique », « Encore un ! » et [Note de Jules Vallès]

– 24 août 1867, « La rue »

– 14 septembre 1867, « La rue. Le seizième numéro »

– 21 septembre 1867, « Les criminels » (repris dans *Le Corsaire* du 2 octobre 1869 sous le même titre)

– 28 septembre 1867, « Causerie »

– 12 octobre 1867, [Note liminaire] et « Antony »

– 9 novembre 1867, « Au *Figaro* »

– 7 décembre 1867, « Explications »

– 28 décembre 1867, « Les étrennes inutiles »

– 4 janvier 1868, « 1867 »

– 11 janvier 1868, « À lire ».

La Rue (rédacteur en chef : Jules Vallès)

– 18 mars 1870, « La petite fille de Belleville »

– 19 mars 1870, « Chef de famille ! »

– 20 mars 1870, « Procès de Tours. Lettres de Jules Vallès. Détails inédits sur Victor Noir »

– 21 mars 1870, « Procès de Tours. Lettres de Jules Vallès. Détails inédits sur Victor Noir »

– 23 mars 1870, « Procès de Tours. Victor Noir. III. Détails inédits, et particuliers »

– 25 mars 1870, « Procès de Tours. Victor Noir. IV »

– 26 mars 1870, « Procès de Tours »

– 2 avril 1870, « Deux médecins »

– 12 avril 1870, « Fouettez-le ! »

– 13 avril 1870, « Les femmes des condamnés ».

Le Figaro d'Hippolyte de Villemessant (directeur et rédacteur en chef)

– 11 avril 1858, « Figaro à la Bourse »

– 18 avril 1858, « Figaro à la Bourse »

– 13 mai 1858, « Figaro à la Bourse »

– 13 novembre 1864, « Tournoi du Figaro »

– 7 mai 1865, [Lignes oubliées de Jules Vallès]

– 17 août 1865, « La banque et les banquistes. Scènes de la vie étrange » (seul le passage introductif n'a pas été repris dans la Pléiade)

– 29 mai 1868, [Lettre de Jules Vallès insérée par Georges Maillard]

– 30 mai 1868, « Les acclamés »

– 20 juin 1868, « Lettre d'un diffamé ».

BNF

L'Art de Constant Cimetière (directeur)

– 11 juin 1868, « Pas de récompenses » (cf. Annexes).

L'Auvergnat (fondé par le Marquis de Le Guillois et Francisque Bathol)

– 14 novembre 1867, « Mon pays » (repris dans *Le Figaro* du 19 octobre 1884).

L'Époque d'Ernest Feydeau (directeur et rédacteur en chef)

– 1er juin 1865, « Lettre d'un mourant qui a la douleur extrême de laisser inédites treize œuvres variées qui rendraient de 21 à 22 volumes » (cf. Annexes)

– 17 août 1865, « Causerie »

Les trois articles suivants ont été repris partiellement dans les « Notices, notes et variantes » de la Pléiade :

– 13 août 1865, « Causerie »

– 23 août 1865, « Causerie »

– 30 août 1865, « Causerie ».

L'Événement d'Hippolyte de Villemessant (directeur) (rédacteur en chef : Auguste Dumont)

– 31 décembre 1865, « Courrier » (cf. Annexes)

– 5 février 1866, « Les exercices du corps »

– 6 février 1866, « Paris »

– 7 février 1866, « Paris-Londres »

– 10 février 1866, « Paris. Messieurs les Bœufs gras »

– 13 février 1866, « Paris »

– 14 février 1866, « Paris » (cf. Annexes)

– 15 février 1866, « Paris. La mère Hasard » (cf. Annexes)

– 16 février 1866, « Paris »

– 18 février 1866, « Paris. Le coup de Jarnac » (cf. Annexes)

– 21 février 1866, « Paris. L'enseigne »

– 22 février 1866, « Paris »

– 25 février 1866, « Paris »

– 27 février 1866, « Paris »

– 2 mars 1866, « Paris. La bibliothèque Sainte-Geneviève » (cf. Annexes)

– 3 mars 1866, « Paris »

– 4 mars 1866, « Paris »

– 6 mars 1866, « Paris » (cf. Annexes)

– 8 mars 1866, « Paris »

– 12 mars 1866, « Paris »

– 13 mars 1866, « Paris »

– 15 mars 1866, « Paris »

– 16 mars 1866, « Au hasard. À une provinciale » (cf. Annexes)

– 18 mars 1866, « Au hasard. L'homme aux fraises » (cf. Annexes)

– 20 mars 1866, « Paris » (cf. Annexes)

– 21 mars 1866, « Au hasard »

– 22 mars 1866, « Paris »

– 25 mars 1866, « Au hasard » (cf. Annexes)

– 28 mars 1866, « Au hasard » (cf. Annexes)

– 7 avril 1866, « Les oiseliers »

– 20 mai 1866, « Paris au jour le jour » (article non signé)

– 10 octobre 1866, [Lettre adressée à M. le marquis du Halley, signée par Borde, Ranc Junca et Vallès].

La Liberté d'Émile de Girardin (directeur et rédacteur en chef)

– 17 mars 1866, « Les livres »

– 22 mars 1866, « Les livres »

– 23 mars 1866, « Les livres »

– 28 mars 1866, « Les livres »

– 1er avril 1866, [Lettre de démission de Jules Vallès au rédacteur en chef, Charles Müller, datée du 31 mars].

La Parodie d'André Gill (directeur et dessinateur)

– du 12 au 19 décembre 1869, « La gloire. Première série : Les princes du pavé »

(Textes de Jules Vallès et d'E. Vermersch ; les écrits de Vallès ont été repris dans la Pléiade, à l'exception de « La Danseuse de corde » et de « La Femme au perroquet ».)

La Situation d'Ernest Hollander (directeur) (rédacteur en chef : Antoine Grenier)

– 6 octobre 1867, « Chronique parisienne »

– 13 octobre 1867, « Chronique parisienne » (cf. Annexes)

– 20 octobre 1867, « Chronique parisienne »

– 10 novembre 1867, « Chronique parisienne »

– 24 novembre 1867, « Chronique parisienne » (cf. Annexes)

– 1er décembre 1867, « Chronique parisienne »

– 8 décembre 1867, « Chronique parisienne » (cf. Annexes)

– 18 décembre 1867, « Chronique parisienne » (cf. Annexes)

– 22 décembre 1867, « Chronique parisienne » (cf. Annexes)

– 12 janvier 1868, « Chronique parisienne »

– 19 janvier 1868, « Chronique parisienne » (cf. Annexes).

Le Corsaire de Gustave Richardet (directeur) (rédacteur en chef : Jules Vallès)

– 2 octobre 1869, « Les criminels »

– 13 novembre 1869, [Billet de Jules Vallès]

– 20 novembre 1869, « Les proscrits. Félix Pyat »

– 27 novembre 1869, « Les proscrits. Félix Pyat ».

Le Globe d'Henri Mille-Noé (directeur)

– 28 janvier 1868, « Courrier de Paris » (cf. Annexes)

– 4 février 1868, « Courrier de Paris » (cf. Annexes).

Le Nain jaune de Grégory Ganesco (directeur)

– 24 octobre 1866, « Les exercices périlleux » (cf. Annexes).

Le Peuple de Jules Vallès (directeur et rédacteur en chef)

– 5 février 1869, « Le chien coupable » (cf. Annexes)

– 6 février 1869, [Note sur le succès du *Peuple*] (cf. Annexes)

– 8 février 1869, « Comment un journal se fonde » (repris dans les « Notices, notes et variantes » de la Pléiade, p. 1722)

– 9 février 1869, « Actualité » (repris dans les « Notices, notes et variantes » de la Pléiade, p. 1723)

– 11 février 1869, [Note annonçant la collaboration d'André Gill] (repris dans les « Notices, notes et variantes » de la Pléiade, p. 1723)

– 12 février 1869, « Pompes funèbres »

– 16 février 1869, « L'assassinat du vieux pouilleux » (cf. Annexes)

– 18 février 1869, [Note annonçant la mort du *Peuple*] (repris dans les « Notices, notes et variantes » de la Pléiade, p. 1723).

Le Philosophe de Gilbert-Martin (directeur)

– 7 décembre 1868, « Causerie ».

Le Présent d'Étienne Mellier (directeur)

– 1er novembre 1857, « Chronique » (cf. Annexes)

(extrait : liste des chevaux gagnants aux courses depuis le 8 octobre 1857).

Le Progrès de Lyon (rédacteur en chef : Charles de Wolffers)

– 26 septembre 1864, « Les livres nouveaux »

– 3 octobre 1864, « Les livres nouveaux ».

Le Réfractaire de Passedouet (directeur) (rédacteur en chef : Jules Vallès)

– 10 mai 1869, « Une profession de foi » (cf. Annexes)

– 12 mai 1869, « Le peuple au Salon ».

Le Temps de Gavarni (directeur) (rédacteur en chef : Busoni)

– 15 juillet 1860, « Le nouveau Paris. Le Quartier latin »

– 5 août 1860, « Le Quartier latin ».

Corpus secondaire (1871-1885)

La Commune de Paris [1969], Paris, Les Éditeurs français réunis, 1970, 411 p.

Le Tableau de Paris [1882-1883], Paris, Berg International Éditeurs, 2007, 342 p.

Les Blouses [1880], Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, coll. « La Collection de sable », 2010, 181 p.

Œuvres, II, 1871-1885, édition établie, présentée et annotée par Roger Bellet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, 2045 p.

Prédécesseurs et contemporains : fin XVIII^e^-XIX^e^ siècles

Dictionnaires

DELVAU, Alfred, *Dictionnaire de la langue verte*, Paris, G. Marpon et E. Flammarion, 1883, 560 p.

FOURNIER, Édouard, *L'Esprit dans l'histoire, recherches et curiosités sur les mots historiques* [1857], Paris, Dentu, 1867, 468 p.

LAROUSSE, Pierre, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* [1867-1890], Nîmes, C. Lacour, coll. « Rediviva », 1990-1991-1992, 24 tomes et suppléments.

LITTRÉ, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1873-1874, 4 tomes (Gallica).

VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique* [1764], Paris, Garnier-Flammarion, coll. « G.F. », 1964, 380 p.

Histoires, tableaux, almanachs

Almanach comique, pittoresque, drolatique, critique et charivarique, pour 1860, rédigé par MM. Louis Huart, C. Caraguel, Moléri, Henry Monnier, Adrien Brémond et Louis Leroy, Paris, Pagnerre Éditeur, 1860, 192 p.

BLANC, Louis, *Révolution française. Histoire de dix ans. 1830-1840* [1840-1844], Paris, F. H. Jeanmaire, 1882, 1024 p. (Gallica).

CHARRAS, Jean-Baptiste-Adolphe, *Histoire de la Campagne de 1815 – Waterloo* [1858], Paris, A. Le Chevalier, 1869, t. 1, 414 p.

CURMER, Léon et BOUTTIER, Pierre (éd.), *Les Français peints par eux-mêmes : encyclopédie morale du dix-neuvième siècle* [1840-1842], Paris, Omnibus, 2003, t. 1, 1173 p.

MICHELET, Jules,

– *Histoire du XIX^e^ siècle. I. Directoire. Origine des Bonaparte* [1872], Paris, Michel Lévy frères, 1875, 443 p.

– *Œuvres complètes. IV. Histoire de France* [1893-1898], Paris, Flammarion, 1974, 869 p.

PONTÉCOULANT, Gustave de, *Napoléon à Waterloo ou Précis rectifié de la campagne de 1815… : souvenirs militaires*, Paris, J. Dumaine, 1866, 491 p.

QUINET, Edgard, « III. Le champ de bataille de Waterloo », *Allemagne et Italie : philosophie et poésie. I-II*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1839, p. 277-305.

TEXIER, Edmond, *Tableau de Paris*, Paris, Paulin et Le Chevalier, 1852-1853, t. 2, 396 p. (Gallica).

THIERS, Marie-Adolphe, *Histoire de l'Empire, faisant suite à l'Histoire du Consulat* [1845], Paris, Lheureux, 1867, t. 4, 726 p.

Correspondances, journaux

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Correspondance générale*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Annales littéraires de l'Université de Besançon », 1982, t. 2, 231 p.

Correspondance de Courbet, édition établie, présentée et annotée par Petra Ten-Doesschate Chu, Paris, Flammarion, 1996, 635 p.

GONCOURT, Edmond et Jules de, *Journal : mémoires de la vie littéraire. 1. 1851-1865* [1851], Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004, 1218 p.

MICHELET, Jules, *Journal. Tome I. 1828-1848*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1959, 934 p.

STENDHAL, *Journal* [1888], *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, t. 1, 1637 p.

VIGNY, Alfred de, *Journal d'un poète*, recueilli et publié sur des notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne, Paris, Michel Lévy frères, 1867, 307 p.

Mémoires, souvenirs

CHASSIN, Charles-Louis, *Félicien : souvenirs d'un étudiant de 48*, Paris, É. Cornély et Cie, 1904, 329 p.

CHATEAUBRIAND, François-René de, *Mémoires d'outre-tombe* [1849], Paris, Librairie Générale Française, 1973, 3 tomes, 731, 732 et 764 p.

DUMAS, Alexandre, *Mes Mémoires. 1830-1833*, variantes et notes établies par Pierre Josserand, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989, t. 2, p. 60.

HUGO, Victor, *Choses vues. Souvenirs, journaux, cahiers 1830-1846* [1857], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, 505 p.

LEDRU-ROLLIN, Alexandre-Auguste, *Mémoire sur les événements de la rue Transnonain, dans les journées des 13 et 14 avril 1834*, Paris, Guillaumin libraire, 1834 (Gallica).

RANC, Arthur, *Souvenirs, correspondance, 1831-1908*, Paris, E. Cornély, 1913, 528 p. (Gallica).

SCHACK, F.-R., *Campagne d'un jeune Français en Grèce, envoyé par M. le duc de Choiseul*, Paris, F. Didot père et fils, 1827, 205 p. (Gallica).

Articles, chroniques

BAUDELAIRE, Charles, « Quelques caricaturistes français » [1868], dans *Baudelaire critique d'art. Curiosités esthétiques, poèmes, œuvres diverses, lettres*, textes et documents présentés et rassemblés par Bernard Gheerbrant, Paris, Club des libraires de France, 1956, p. 196-207.

LONGUET, Charles, « La légende napoléonienne », *Le Peuple*, 4 février 1869 (BNF).

MAUPASSANT, Guy de,

– « Messieurs de la chronique », *Gil Blas*, 11 novembre 1884 (Gallica).

– *Chroniques* [1938], textes choisis, présentés et annotés par Henri Mitterand, Paris, Librairie Générale Française, 2008, 1758 p.

PROUDHON, Pierre-Joseph, dans *Œuvres complètes*, *Mélanges : articles de journaux, 1848-1852. Premier volume. Articles du représentant du peuple. – Articles du peuple*, Paris, Librairie internationale, 1868, 298 p.

ROCHEFORT, Henri, *La Lanterne* [1868-1876], présentation et notes par Roger Bellet, Paris, J.-J. Pauvert, coll. « Libertés », 1966, 198 p.

SCHOLL, Aurélien, *L'Esprit du boulevard. Les Coulisses*, Paris, Victor Havard, 1887, 344 p.

SÉVERINE, « La descente aux enfers, au pays noir », *Le Gaulois*, 2 août 1890 (Gallica).

ZOLA, Émile, « Victor Hugo » [1881], *Œuvres complètes*, Henri Mitterand (dir.), Paris, Nouveau Monde, 2004, t. 10, p. 252-275.

Zola journaliste. Articles et chroniques [1877], choix de textes, présentation, notes, chronologie, bibliographie et index par Adeline Wrona, Paris, Éditions Flammarion, coll. « G.F. », 2011, 387 p.

Essais, (dis)cours, préfaces, épigraphes

BALZAC, Honoré de, « Avant-propos » [1842], *La Comédie humaine. I. Études de mœurs : scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 3-16.

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Les Ridicules du temps*, Paris, Éd. Rouveyre et G. Blond, 1883, 294 p. (Gallica).

BLOY, Léon, *Propos d'un entrepreneur de démolitions* [1884], Paris, Librairie Stock, 1925, 296 p. (Gallica).

CONSTANT, Benjamin, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes* [discours prononcé en 1819], Paris, Berg international, 2014, 51 p.

GAUTIER, Théophile, « Préface », *Mademoiselle de Maupin* [1835], Paris, Charpentier et cie, 1871, p. 1-35.

GIRARDIN, Émile de, *Le Désarmement européen*, Paris, Michel Lévy frères, 1859, 67 p. (Gallica).

GONCOURT, Edmond et Jules de, « Préface de la première édition », *Germinie Lacerteux* [1865], Paris, Union Générale d'Éditions, coll. « 10-18 », 1979, p. 55-56.

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Esthétique* [1840-1852], traduction française par Samuel Jankélévitch, Paris, Aubier, coll. « Philosophie de l'esprit », 1944, vol. 3 (2e partie), 293 p.

HUGO, Victor,

– *Actes et paroles. 1870-1871-1872*, Paris, Michel Lévy frères, 1872, 220 p.

– *Écrits sur la peine de mort*, préface de Jean Raymond, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1992, 294 p.

– *Étude sur Mirabeau*, Paris, A. Guyot, 1834, 91 p. (Gallica).

– *Napoléon le Petit* [1852], Paris, J.-J. Pauvert, coll. « Libertés », 1964, 297 p.

– *Œuvres complètes de Victor Hugo. Histoire. Histoire d'un crime : déposition d'un témoin* [1877], Paris, Librairie Ollendorff, 1907, 2 vol., 461 et 511 p. (Gallica).

MICHELET, Jules, *Cours professé au Collège de France : 1847-1848*, Paris, Chamerot, 1848, 303 p. (Gallica).

PROUDHON, Pierre-Joseph, *Les Confessions d'un révolutionnaire pour servir à l'histoire de la Révolution de Février* [1849], Paris, Marcel Rivière, 1929, 442 p.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social* [1762], Paris, Les Éditions Rieder, 1930, 346 p.

STAËL-HOLSTEIN, Germaine de, *Essai sur les fictions*, *Œuvres de Madame la Baronne de Staël-Holstein*, Paris, Lefèvre, 1838, t. 1, 882 p.

TAINE, Hippolyte, *Philosophie de l'art* [1865], Paris, Germer Baillière, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1872, 173 p.

Romans

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Une histoire sans nom* [1882], *Œuvres romanesques complètes. II*, textes présentés, établis et annotés par Jacques Petit, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, 1705 p.

ERCKMANN-CHATRIAN, *Histoire d'un homme du peuple [suivi de] les Années de collège de maître Nablot et autres récits* [1865], Paris, J.-J. Pauvert, 1963, 524 p.

FLAUBERT, Gustave, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche », 1965, 512 p.

FRANCE, Anatole,

– *Le Crime de Sylvestre Bonnard* [1881], Paris, Calmann-Lévy, 1898, 325 p.

– *Le Livre de mon ami* [1885], Paris, Calmann-Lévy, 1903, 318 p.

HUGO, Victor,

– *Œuvres complètes. Jean Valjean. II. Cinquième partie. Roman* Les Misérables [1862], Paris, P. Ollendorff et A. Michel, 1909, vol. 6, 416 p.

– *Œuvres complètes. II. Deuxième et troisième parties. Roman* Les Misérables [1862], Paris, P. Ollendorff et A. Michel, 1909, vol. 4, 647 p.

– *Quatrevingt-treize*. *Premier récit. La Guerre civile*, Paris, Michel Lévy frères, 1874, t. 2, 287 p.

PONSON DU TERRAIL, Pierre Alexis de, *Les Exploits de Rocambole*, Paris, E. Dentu, 1866, 3 vol., 408, 466 et 521 p.

REYBAUD, Louis, *Jérôme Paturot. À la recherche d'une position sociale* [1844], Paris, Éditions Belin, coll. « Temps présents », 1997, 425 p.

STENDHAL, *La Chartreuse de Parme* [1839], Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche. Classique », 2000, 741 p.

VOLTAIRE, *Candide* [1759], Nice, Gastaud Frères Éditeurs, 1945, 172 p.

Poésie

BAUDELAIRE, Charles,

– *Les Fleurs du mal* [1857], Paris, Larousse, coll. « Petits classiques Larousse », 2004, 303 p.

– *Petits poèmes en prose (Le Spleen de Paris)* [1855], Paris, Garnier-Flammarion, 1967, 188 p.

HUGO, Victor,

– *La Légende des siècles* [1859], Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche », 2000, 576 p.

– *Les Chants du crépuscule* [1836], *Œuvres complètes. Poésie I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2002, 1118 p.

– *Œuvres complètes. Poésie. IV. Les Châtiments* [1852], Paris, J. Hetzel & C^{ie}, 1882, 468 p.

LAMARTINE, Alphonse de, « III. Bonaparte », *Méditations poétiques. Nouvelles méditations poétiques* [1820-1823], Paris, Gallimard, 1981, p. 134-140.

Jules Vallès, écrivain-journaliste

Ouvrages monographiques

BELLET, Roger,

– *Jules Vallès, journalisme et révolution : la presse du Second Empire, de la Commune et de la III^e^ République (1852-1885). 2. Documents*, Tusson, Éditions du Lérot, coll. « Vallès-études », 1989, 190 p.

– *Jules Vallès, journalisme et révolution. 1857-1885*, Tusson, Éditions du Lérot, coll. « Vallès-études », 1987, 522 p.

– *Jules Vallès*, Paris, Fayard, 1995, 541 p.

BRET, Thierry, *Jules Vallès : la violence dans la trilogie*, Paris, l'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2007, 390 p.

DISEGNI, Silvia, *Jules Vallès : du journalisme au roman autobiographique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 1996, 255 p.

GILLE, Gaston, *Sources, bibliographie et iconographie vallésiennes*, Genève-Paris, Slatkine, 1981, 191 p.

GUILLEMIN, Henri, *Du courtisan à l'insurgé : Vallès et l'argent*, Paris, Arléa, 1990.

LABALOUE, Georges, *Jules Vallès et l'assassinat de Victor Noir*, préface de Corinne Saminadayar-Perrin, Paris, SdE, 2004, 105 p.

RICHEPIN, Jean, *Les Étapes d'un réfractaire : Jules Vallès*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Dix-neuvième », 1993, 200 p.

ROUCHON, Ulysse, *La Vie bruyante de Jules Vallès*, Saint-Étienne, Éditions de la région illustrée, 1935, 247 p.

SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne,

– *Jules Vallès*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Biographies », 2013, 425 p.

– *Modernités à l'antique. Parcours vallésiens*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et Modernités », 1999, 470 p.

SÉCHÉ, Léon, *Jules Vallès, sa vie et son œuvre, documents nouveaux et inédits*, Paris, Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou, 1886, 61 p.

Revues

Autour de Vallès,

– *Jeunes vallésiens*, coordonné par Hélène Millot et Corinne Saminadayar-Perrin, 2002, n° 32.

– *Jules Vallès. Affinités, antipathies*, sous la direction de François Marotin, 2003-2004, n° 33.

– *Vallès et la littérature populaire*, textes réunis et présentés par Marie-Françoise Melmoux-Montaubin et Guillemette Tison, 2007, n° 37.

– *Vallès et le « sens du réel »*, coordonnné par Corinne Saminadayar-Perrin, 2008, n° 38.

– *L'Invention du reportage*, coordonné par Guillaume Pinson et Marie-Ève Thérenty, 2010, n° 40.

Les Amis de Jules Vallès,

– décembre 1984, n° 1.

– octobre 1985, n° 2.

– octobre 1986, n° 3.

– janvier 1989, n° 7.

– décembre 1995, n° 21.

– juillet 1997, n° 24.

– juillet 2000, n° 29.

Les Amis de Jules Vallès, *Rhétorique, politique, imaginaire*, actes du II^{ème} colloque international Jules Vallès, réunis et présentés par François Marotin, juin 1993, n° 16.

Articles

AMELINCKX, Frans C., « L'inscription du Deux Décembre dans l'écriture de Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, mai 1987, n° 4, p. 31-37.

BANCQUART, Marie-Claire, « Jules Vallès et le peuple », *Romantisme*, *Le Peuple*, 1975, vol. 5, n° 9, p. 116-125.

BARREAU, Joël, « Jules Vallès et le mouvement lycéen à Nantes en 1848 », *Les Amis de Jules Vallès*, novembre 1992, n° 15, p. 33-43.

BELLET, Roger,

– « Jules Vallès critique de l'État », dans *Littérature et anarchie*, textes réunis et présentés par Alain Pessin et Patrice Terrone, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Cribles », 1998, p. 51-63.

– « Rue de Paris et tableau de Paris, vieux Paris et Paris révolutionnaire chez Vallès », dans *Paris au XIX^e^ siècle. Aspects d'un mythe littéraire*, préface de Roger Bellet, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et Idéologies », 1984, p. 135-150.

– « Jules Vallès et Paris : le provincial naturalisé parisien », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1990, vol. 42, n° 1, p. 47-61.

BERNARD, Claudie, « Contre l'Histoire, contre les Lettres, lecture de *L'Insurgé* », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1991, n° 13, p. 39-60.

BESSIS, Henriette, « Vallès et Vigneron : *Le Convoi du pauvre* », juin 1988, n° 6, p. 61-66.

CALLET, Albert, « Jules Vallès et ses amis. Souvenirs et lettres inédites », *La Nouvelle Revue*, septembre-octobre 1918 (Gallica).

CARASSUS, Émilien, « Vallès journaliste sportif », *Les Amis de Jules Vallès*, 1994, n° 18, p. 11-21.

DISEGNI, Silvia, « Vallès, écrivain de frontière », *Lieux littéraires/La Revue*, *Sociologie de la littérature. La Question de l'illégitime* [En ligne], juin 2002, n° 5, URL : http://books.openedition.org/pulm/1059?lang=fr, consultée le 25 mai 2017.

LASNIER-LACHAIZE, Bernard, « Les combats littéraires de Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, mai 1990, n° 10, p. 31-44.

LÉGER, Céline,

– « *La Commune de Paris*, drame de Vallès (1872) : une "fédération des douleurs" ? », dans *Henri Guillemin et la Commune : le moment du peuple ?* actes du colloque organisé le 19 novembre 2016 par l'association « Les Ami(e)s d'Henri Guillemin », Paris, Éditions d'Utovie, 2017, p. 47-66.

– « Vallès et Poupelin, ou l'ironie anarchiste de Proudhon ? », *Autour de Vallès*, *Vallès et les anarchistes*, sous la direction de Sarah Al-Matary, 2016, n° 46, p. 39-52.

LEMAÎTRE, Xavier, « Les blancs chez Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, juin 1992, n° 14, p. 5-24.

MAROTIN, François,

– « Action politique et révolution (1868-1870) », *Autour de Vallès*, *Vallès et les cultures orales*, 2014, n° 44, p. 269-292.

– « Jules Vallès : Rhétorique, politique, imaginaire (rappel) », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1993, n° 17, p. 51-54.

NIVET, Jean-François, « Francs-parleurs : Octave Mirbeau et Jules Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, décembre 1987, n° 5, p. 45-53.

RICHARD, Jean-Pierre, « Un témoin de 48 : Jules Vallès. À propos de *L'Insurgé* », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1947, n° 4, p. 430-432.

ROBELIN, Cécile, « Les lieux d'enfermement dans *Le Tableau de Paris* », *Autour de Vallès*, *Relire le* Tableau de Paris, coordonné par Corinne Saminadayar-Perrin, 2011, n° 41, p. 47-62.

SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne,

– « Jules Vallès écrivain rualiste », *Romantisme*, *La Rue*, 2016/1, n° 171, p. 65-73.

– « Les “Comprachicos” de l’Antiquité : des dangers de la rhinoplastie littéraire », *Les Amis de Jules Vallès*, juillet 1996, n° 22, p. 23-40.

– « Paradigme carcéral et modèles sociaux : Jules Vallès l’Enfermé », *Romantisme*, *Prisons*, 2004, n° 26, p. 39-52.

THÉRENTY, Marie-Ève, « Chronique et fiction », *Autour de Vallès*, *Vallès-Mirbeau. Journalisme et littérature*, sous la direction de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, 2001, n° 31, p. 7-23.

Thèses

DEPRAS, Delphine, *Jules Vallès : de l’imaginaire de la révolution à son expression littéraire*, Thèse de doctorat : littérature française, sous la direction d’Antoine Court, Saint-Étienne, Université Jean Monnet, 1996, 432 p.

MIGOZZI, Jacques, *L’Écriture de l’histoire dans la trilogie romanesque :* L’Enfant, Le Bachelier, L’Insurgé *de Jules Vallès*, Thèse de doctorat : littérature française, Paris 8, 1990, 2 vol., 569 p.

Ressources internet

THÉRENTY, Marie-Ève, « Dante reporter. Naissance d’un paradigme journalistique », [En ligne], URL : http://www.academia.edu/17585385/Dante_reporter._Naissance_dun_paradigme_journalistique, consultée le 14 février 2017.

Littérature et journalisme

Littérature

Études générales et thématiques

ALBALAT, Antoine, *L’Art d’écrire : ouvriers et procédés*, Paris, Havard, 1896, 346 p.

ARISTOTE, *Rhétorique* [1624], introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Pierre Chiron, Paris, Flammarion, coll. « G.F. », 2007, 570 p.

AUDIBERTI, Jacques, *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Paris, Gallimard, 1965, 166 p.

AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, introduction, traduction et commentaire par Gilles Lane, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970, 183 p.

AZOULAY, Vincent et BOUCHERON, Patrick (dir.), *Le Mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Champ Vallon, coll. « Époques », 2009, 378 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978, 488 p.

BARTHES, Roland, *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Essais critiques », 1984, 412 p.

BÉNICHOU, Paul, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1988, 553 p.

BLANCHOT, Maurice, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, 640 p.

CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, 661 p.

CICÉRON, *De l'orateur. Livre deuxième* [1673], texte établi et traduit par Edmond Courbaud, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », coll. « Universités de France », 1950, 160 p.

COMPÈRE, Daniel (dir.), *Dictionnaire du roman populaire francophone*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007, 490 p.

COUÉGNAS, Daniel, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1992, 200 p.

DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1967, 445 p.

DUBOIS, Jacques, *Romanciers français de l'instantané*, Bruxelles, Palais des Académies, coll. « Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique », 1963, 223 p.

DUCROT, Oswald, *Le Dire et le Dit*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1984, 237 p.

FOURASTIÉ, Jean, *Le Rire, suite*, Paris, Denoël-Gonthier, coll. « Grand format médiations », 1983, 263 p.

GENETTE, Gérard, *Figures. II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel quel », 1969, 293 p.

GRIVEL, Charles, *Production de l'intérêt romanesque. Un état du texte (1870-1880), un essai de constitution de sa théorie*, Paris, Mouton, coll. « Approaches to semiotics », 1973, 428 p.

HAMON, Philippe, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, coll. « HU. Recherches littéraires », 1996, 159 p.

HANCOCK, Claire, *Paris et Londres au XIX^e^ siècle. Représentations dans les guides et récits de voyage*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Espaces et milieux », 2003, 357 p.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « La polémique et ses définitions », dans Catherine Kerbrat-Orecchioni (collab.), *Le Discours polémique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Linguistique et sémiologie », 1980, p. 3-40.

La Représentation de Londres dans la littérature et dans les arts, organisé par le Groupe d'Études et de Recherches Britanniques de l'U.E.R. des pays de langue anglaise de l'université de Bordeaux III, Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, coll. « Publications de la M.S.H.A. », 1983, 226 p.

LUKÁCS, György, *La Théorie du roman*, traduit de l'allemand par Jean Clairevoye, [Suivi de : *Introduction aux premiers écrits de Lukács* par Lucien Goldmann], Paris, Éditions Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations », 1963, 196 p.

MAINGUENEAU, Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et énonciation*, Paris, A. Colin, coll. « U », 2004, 262 p.

MARCHAL-ALBERT, Luce, NICOLAS, Loïc et DENIS, Delphine (dir.), *Polémique et rhétorique : de l'Antiquité à nos jours*, De Boeck, Duculot, coll. « Champs linguistiques. Recueils », 2010, 464 p.

Province-Paris : topographies littéraires du XIX^e^ siècle, textes réunis par Amélie Djourachkovitch et Yvan Leclerc, Rouen, Publications de l'université de Rouen, coll. « Publications de l'université de Rouen », 2000, 445 p.

RALLO-DITCHE, Elisabeth, FONTANILLE, Jacques, LOMBARDO, Patrizia, *Dictionnaire des passions littéraires*, Paris, Belin, 2005, 302 p.

RÉGNIER, Philippe (dir.), *La Caricature entre République et censure : l'image satirique en France de 1830 à 1880, un discours de résistance ?* Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et Idéologies », 1996, 448 p.

ROUSSET, Jean, *Forme et signification : essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, J. Corti, 1962, 200 p.

SAGNES, Guy, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1969, 510 p.

SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne, « Espaces-temps des Mystères urbains : logiques panoramiques et histoire sociale », *Autour de Vallès*, *Les Mystères urbains au XIX^e^ siècle : le roman de l'histoire sociale*, 2013, n° 43, p. 103-123.

SARTRE, Jean-Paul, *Situations, II. Littérature et engagement* [1975], Paris, Gallimard, 1999, 319 p.

SEARLE, John, *Les Actes de langage : essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann, coll. « Savoir », 1972, 261 p.

STAROBINSKI, Jean, *Portrait de l'artiste en saltimbanque* [1970], Paris, Gallimard, coll. « Art et Artistes », 2004, 120 p.

STEVENSON, Robert Louis, *Essais sur l'art de la fiction* [1988], édition établie et présentée par Michel Le Bris, traduit de l'anglais par France-Marie Watkins et Michel Le Bris, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1992, 439 p.

TADIÉ, Jean-Yves, *Le Roman d'aventures* [1982], Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1996, 219 p.

THOMAS, Jean-François, *Gloria et laus : étude sémantique* [1999], Paris, Peeters, coll. « Bibliothèque d'études classiques », 2002, 460 p.

VAILLANT, Alain, *La Crise de la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble, ELLUG, coll. « Bibliothèque stendhalienne et romantique », 2005, 395 p.

VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne. 1850-1940*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 2002, 350 p.

WILD, Nicole, *Dictionnaire des théâtres parisiens. 1807-1914*, Lyon, Symétrie, coll. « Perpetuum mobile », 2012, 526 p.

Études spécifiques (auteurs, éditeurs)

BAKHTINE, Mikhaïl, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* [1970], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1982, 471 p.

BASSAN, Fernande et CHEVALLEY, Sylvie (dir.), *Alexandre Dumas père et la Comédie-Française*, Paris, Lettres modernes, coll. « Bibliothèque de littérature et d'histoire », 1972, 322 p.

BECKER, Colette, *Zola : le saut dans les étoiles* [2001], Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, coll. « Page ouverte », 2002, 341 p.

BERNARD-GRIFFITHS, Simone, « Ville, nature et campagne dans *André* (1835) de George Sand », dans *Ville, campagne et nature dans l'œuvre de George Sand : actes du colloque du Centre de recherches révolutionnaires et romantiques*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Révolutions et Romantismes », 2002, p. 107-134.

BLIN, Georges, *Stendhal et les problèmes du roman* [1954], Paris, Librairie J. Corti, 1973, 339 p.

BROOKS, Peter, *The Melodramatic Imagination, Balzac, Henry James Melodrama and the Mode of Excess*, Londres et New Haven, Yale University Press, 1976, 235 p.

CROUZET, Michel, « Sur le grotesque triste dans *Bouvard et Pécuchet* », dans *Flaubert et le comble de l'art : Nouvelles recherches sur* Bouvard et Pécuchet *de Flaubert*, Paris, SEDES, 1981, p. 49-74.

DAUPHIN, Noëlle (dir.), *George Sand. Terroir et histoire*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2006, 300 p.

FRANDON, Ida-Marie, *Autour de* Germinal. *La Mine et les Mineurs*, Genève, Droz, coll. « Société de publications romanes et françaises », 1955, 128 p.

LAFORGUE, Pierre, *Hugo : romantisme et révolution*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, coll. « Littéraires », 2001, 272 p.

MAY, Gita, *De Jean-Jacques Rousseau à Madame Roland. Essai sur la sensibilité préromantique et révolutionnaire* [1964], Genève, Librairie Droz, 1974, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 271 p.

MOMBERT, Sarah, « Théophile Gautier : une éthique de la distance », dans *Éthique et littérature. XIX^e^-XX^e^ siècles*, textes réunis par Éléonore Roy-Reverzy et Gisèle Séginger, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, p. 193-200.

PIERRAT, Emmanuel, *Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur en liberté : biographie*, Paris, Calmann-Lévy, 2016, 239 p.

PIEYRE, Clément, « Jean-François Revel et la collection "Libertés" », *Revue de la BNF*, 2011/3, n° 39, p. 70-84.

REVERZY, Éléonore, *La Chair de l'idée : poétique de l'allégorie dans « Les Rougon-Macquart »*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 2007, 262 p.

ROMAN, Myriam, *Victor Hugo et le roman philosophique. Du « drame dans les faits » au « drame dans les idées »*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et Modernités », 1999, 826 p.

ROUSSEL, Jean, *Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution : 1795-1830, lectures et légende*, Paris, A. Colin, coll. « Publications de la Sorbonne », 1972, 585 p.

SARTRE, Jean-Paul,

– *L'Idiot de la famille. 1. Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1971, 1104 p.

– *L'Idiot de la famille. 3. Gustave Flaubert de 1821 à 1857* [1971], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1972, 665 p.

VAILLANT, Alain, *Le Rire : Rabelais, Baudelaire, Gautier*, Paris, Quintette, coll. « Expliquer les textes », 1991, 96 p.

L'épique, mythes et légendes

ALBOUY, Pierre, *Mythographies*, Paris, J. Corti, 1976, 380 p.

BARTHES, Roland, *Mythologies* [1957], Paris, Éditions Points, coll. « Points. Essais », 2012, 272 p.

CARON, Jean-Claude (dir.), *Paris, l'insurrection capitale*, Ceyzérieu, Champ Vallon, coll. « Époques », 2014, 263 p.

CELLIER, Léon, *L'Épopée humanitaire et les grands mythes romantiques*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1971, 370 p.

CITRON, Pierre, *La Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1961, 437 p.

FOGLIA, Aurélie, « Préambule », *Romantisme*, *L'Épique*, 2016/2, n° 172, p. 4-12.

HIGONNET, Patrice, *Paris, capitale du monde : des lumières au surréalisme*, Paris, Tallandier, 2005, 447 p.

HUNT, Herbert James, *The Epic in nineteenth-century France : a study in heroic and humanitarian poetry from* Les Martyrs *to* Les Siècles morts, Oxford, B. Blackwell, 1941, 446 p.

JULLIOT, Caroline, *Le Grand Inquisiteur, naissance d'une figure mythique au XIX^e^ siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Histoire culturelle de l'Europe », 2010, 380 p.

LÉVI-STRAUSS, Claude, « *The Structural Study of Myth* », dans « *MYTH, a Symposium* », *Journal of American Folklore*, octobre-décembre 1955, vol. 78, n° 270, p. 428-444.

MADELÉNAT, Daniel, *L'Épopée*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1986, 264 p.

MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, « Le monde, comme en un miroir… », dans Gisèle Mathieu-Castellani (dir.), *Plaisir de l'épopée*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2000, p. 5-19.

MILLET, Claude, *Le Légendaire au XIX^e^ siècle : poésie, mythe et vérité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1997, 280 p.

RENARD, Jean-Bruno, *Rumeurs et Légendes urbaines*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1999, 127 p.

SCHOPP, Claude, « Victor Escousse. Naissance d'une légende », *L'Ull critic*, *Douleurs, souffrances et peines : figures du héros populaires et médiatiques*, 2003, n° 8, p. 81-117.

SELLIER, Philippe, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *Littérature*, 1984, n° 55, p. 112-126.

UBERSFELD, Anne, *Le Roman d'« Hernani »*, Paris, Mercure de France et Comédie-Française, 1985, 216 p.

YVOREL, Jean-Jacques, « De Delacroix à Poulbot, l'image du gamin de Paris », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 2002, n° 4, p. 39-72.

Presse

Études générales et thématiques

ANGENOT, Marc,

– *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, 1167 p.

– *La Parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, coll. « Langages et Sociétés », 1982, 425 p.

BELLANGER, Claude, GODECHOT, Jacques, GUIRAL, Pierre *et al.* (dir.), *Histoire générale de la presse française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969-72-75-76, 5 tomes, 633, 465, 687, 486 et 550 p.

BELLET, Roger, *Presse et Journalisme sous le Second Empire*, Paris, A. Colin, coll. « Kiosque », 1967, 326 p.

CHARAUDEAU, Patrick, *Les Médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck, coll. « Médias recherches. Études », 2011, 255 p.

CHARLE, Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2004, 401 p.

CORNU, Daniel, *Journalisme et Vérité. Pour une éthique de l'information*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le Champ éthique », 1994, 510 p.

FOURNEL, Victor, *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Lévy, 1883, 346 p.

JEANNENEY, Jean-Noël, *Une histoire des médias : des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, 374 p.

KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève et VAILLANT, Alain (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e^ siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Opus magnum », 2011, 1762 p.

LENOBLE, Benoît, *Le Journal au temps du réclamisme. Presse, publicité et culture de masse en France (1863-1930)*, Thèse de doctorat : histoire, sous la direction de D. Kalifa, Paris 1, 2007, 544 p.

MELMOUX-MONTAUBIN, Marie-Françoise, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e^ siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, coll. « Lieux littéraires », 2003, 469 p.

MUHLMANN, Géraldine, *Une histoire politique du journalisme : XIX^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Points, coll. « Points », 2007, 488 p.

PALMER, Michael Beaussenat, *Des petits journaux aux grandes agences. Naissance du journalisme moderne, 1863-1914*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1983, 350 p.

PASSARD, Cédric, *L'Âge d'or du pamphlet : 1868-1898*, Paris, CNRS éditions, 2015, 357 p.

PINSON, Guillaume, *L'Imaginaire médiatique : histoire et fiction du journal au XIX^e^ siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2012, 272 p.

RUELLAN, Denis, *Le Professionnalisme du flou : identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Communication, médias et sociétés », 1993, 240 p.

SCHUDSON, Michael, *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, 228 p.

SOLLECITO, Michele, « Le rapport de la censure sur *Henriette Maréchal* des frères Goncourt », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 2011, n° 1, URL : http://rief.revues.org/981, consultée le 17 février 2016.

THÉRENTY, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e^ siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007, 400 p.

VAILLANT, Alain et THÉRENTY, Marie-Ève (dir.),

– *1836, l'an I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de* La Presse *de Girardin*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001, 388 p.

– *Presse et Plumes. Littérature et journalisme au XIX^e^ siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Culture-médias. Études de presse », 2004, 583 p.

VAILLANT, Alain,

– « De la littérature médiatique », *Interférences littéraires*, mai 2011, n° 6, p. 21-33.

– « Pour une histoire de la communication littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003/3, vol. 103, p. 549-562.

WAGNEUR, Jean-Didier, « Paris-Journaliste », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 2005, n° 19, p. 39-44.

Études spécifiques (genres, rubriques, journalistes)

AMBROISE-RENDU, Anne-Claude, *Petits récits des désordres ordinaires : les faits divers dans la presse française des débuts de la III^e^ République à la Grande Guerre*, Paris, S. Arslan, coll. « Histoire, cultures et sociétés », 2004, 332 p.

AUCLAIR, Georges, *Travaux et recherches : sociologie de la presse, des faits divers, de la modernité, de l'imaginaire*, Thèse d'État, Université de Paris VII, 1982, 232 p.

BARTHES, Roland, « Structure du fait divers », *Essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel quel », 1964, p. 188-197.

BOUCHARENC, Myriam, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *Cahiers de narratologie* [En ligne], 2006, n° 13, URL : http://narratologie.revues.org/320, consultée le 18 mai 2017.

Bulletin de la société Théophile Gautier, *« Le Cothurne étroit du journalisme » : Théophile Gautier et la contrainte médiatique*, 2008, n° 30.

CHÂLES-COURTINE, Sylvie, « La construction des figures criminelles dans les faits divers [des] XIX^e^ et XX^e^ siècles », dans Catherine Dessinges et Martine Vila-Raimondi (dir.), *Fictions et figures du monstre* [contributions du colloque « Le fait divers dans tous ses états », tenu les 23 et 24 mars 2006 à Lyon], Paris, L'Harmattan, 2008, p. 49-60.

DUBIED, Annik, *Les Dits et les Scènes du fait divers*, Genève, Droz, coll. « Travaux de sciences sociales », 2004, 256 p.

DURAND, Pascal et MOMBERT, Sarah (éd.), *Entre presse et littérature :* Le Mousquetaire*, journal de M. Alexandre Dumas (1853-1857)*, Genève, Droz, coll. « Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université », 2009, 252 p.

GUIRAL, Pierre, *Prévost-Paradol (1829-1870) : pensée et action d'un libéral sous le Second Empire*, Paris, Presses universitaires de France, 1955, 842 p.

JOPECK, Sylvie, *Le Fait divers dans la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « La Bibliothèque Gallimard », 2009, 128 p.

M'SILI, Marine, *Le Fait divers en République. Histoire sociale de 1870 à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, coll. « CNRS histoire », 2000, 311 p.

PERROT, Michelle, « Note critique. Fait divers et histoire au XIX^e^ siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* [En ligne], 1983, vol. 38, n° 4, URL : http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1983_num_38_4_410967, consultée le 24 mai 2017.

RUELLAN, Denis, « Gustave Courbet, reporter ? », *Questions de communication*, 2010, n° 17, URL : https://questionsdecommunication.revues.org/393#quotation, consultée le 20 février 2017.

SIMARD-HOUDE, Mélodie, « Le reporter, conteur et flâneur dans les bas-fonds urbains », *Médias 19* [En ligne], Guillaume Pinson (dir.), *Presse, prostitution, bas-fonds (1830-1930), Enquêtes dans les bas-fonds et le monde criminel*, URL : http://www.medias19.org/index.php?id=13393, consultée le 17 février 2017.

THÉRENTY, Marie-Ève,

– « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIX^e^ siècle », *Tangence*, 2006, n° 80, p. 41-58.

– « LA chronique et LE reportage : du "genre" (*gender*) des genres journalistiques », *Études littéraires*, 2009, vol. 40, n° 3, p. 115-125.

L'Histoire et l'Événement

Écriture de l'Histoire

BÉDARIDA, François, « Histoire et mémoire chez Péguy », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2002/1, n° 73, p. 101-110.

BOURDÉ, Guy et MARTIN, Hervé, *Les Écoles historiques* [1983], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Histoire », 1997, 416 p.

CERTEAU, Michel de, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1975, 527 p.

DELACROIX, Christian, DOSSE, François et GARCIA, Patrick (dir.), *Paul Ricœur et les sciences humaines*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Armillaire », 2007, 249 p.

DELACROIX, Christian, DOSSE, François, GARCIA, Patrick *et al*. (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*. *I et II*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 2010, 1325 p.

DELUERMOZ, Quentin et SINGARAVÉLOU, Pierre, *Pour une histoire des possibles : analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Éditions du Seuil, 2016, 439 p.

DÉRUELLE, Aude et ROULIN, Jean-Marie (dir.), *Les Romans de la révolution : 1790 - 1912*, Paris, A. Colin, coll. « Armand Colin – recherches », 2014, 431 p.

DOSSE, François,

– « Paul Ricœur et l'écriture de l'histoire ou comment Ricœur révolutionne l'histoire », *Cahiers de recherche sociologique*, *La Sociologie saisie par la littérature*, 1996, n° 26, p. 138-169.

– « Paul Ricœur, Michel de Certeau et l'Histoire : entre le dire et le faire » [En ligne], URL : http://elec.enc.sorbonne.fr/conferences/dosse#ftn114, consultée le 6 janvier 2016.

Écriture(s) de l'histoire, textes réunis par Gisèle Séginger, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2005, 357 p.

FEBVRE, Lucien, *Vivre l'histoire*, Paris, R. Laffont : A. Colin, coll. « Bouquins », 2009, 1109 p.

FOUCAULT, Michel, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », *Hommage à Hyppolite*, Paris, P.U.F., coll. « Épiméthée », 1971, p. 145-172.

GEMELLI, Giuliana, *Fernand Braudel*, traduit de l'italien par Brigitte Pasquet et Béatrice Propetto Marzi, Paris, Odile Jacob, 1995, 376 p.

GINZBURG, Carlo, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1989, 304 p.

HARTOG, François,

– *Évidence de l'histoire : ce que voient les historiens* [2005], Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 2007, 356 p.

– *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* [2003], Paris, Éditions Points, coll. « Points. Histoire », 2012, 321 p.

JABLONKA, Ivan, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e^ siècle », 2014, 339 p.

KOSELLECK, Reinhart,

– *L'Expérience de l'histoire* [1997], Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, coll. « Points. Histoire », 1997, 325 p.

– *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* [1979], Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1990, 334 p.

– *Les Formes du temps. Rythme, histoire, temporalité*, textes réunis par Paule Petitier et Gisèle Séginger, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Formes et savoirs », 2007, 416 p.

LESTRINGANT, Franck, « L'écriture du martyrologe : Richard Verstegan et Matthieu de Launoy », dans *Écritures de l'histoire (XIV^e^-XVI^e^ siècle)*, actes du Colloque du Centre Montaigne, Bordeaux, 19-21 septembre 2002, réunis et édités par Danièle Bohler et Catherine Magnien Simonin, Genève, Librairie Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 2005, p. 433-453.

LETERRIER, Sophie-Anne, *Le XIX^e^ siècle historien : anthologie raisonnée*, Paris, Belin, coll. « Belin sup », 1997, 351 p.

NIETZSCHE, Friedrich, *Considérations inactuelles. I et II* [1907-1922], Paris, Gallimard, coll. « Œuvres philosophiques complètes », 1990, 542 p.

NORA, Pierre, « Entre mémoire et histoire : la problématique des Lieux », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire. Tome 1 : La République*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984, p. XV-XLII.

PÉGUY, Charles, *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, Paris, Gallimard, 1932, 276 p.

RICŒUR, Paul,

– « Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire », *Revue philosophique de Louvain*, 1977, vol. 75, n° 25, p. 126-147.

– *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Les Collections Esprit. La Condition humaine », 1955, 266 p.

– *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 2000, 675 p.

– *Temps et Récit 3. Le Temps raconté* [1985], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Essais », 1991, 533 p.

– *Temps et Récit. 1. L'Intrigue et le Récit historique* [1983], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Essais », 1991, 404 p.

SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne, « Micro-histoire(s) du contemporain : détails et choses vues (1830-1870) », *Études françaises*, 2008, vol. 44, n° 3, p. 87-107.

VALÉRY, Paul, « Histoire-politique », *Cahiers*, édition établie, présentée et annotée par Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, 2 volumes, 1491 et 1757 p.

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire* [1971], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Histoire », 1996, 438 p.

WHITE, Hayden, *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, Londres, The Johns Hopkins University Press, 1987, 244 p.

ZANONE, Damien, *Écrire son temps : les mémoires en France de 1815 à 1848* [1997], Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2006, 416 p.

Réalités historiques et représentations

La Révolution française

FURET, François,

– « Le catéchisme révolutionnaire », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1971, n° 2, p. 255-289.

– *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1978, 259 p.

Waterloo

LARGEAUD, Jean-Marc, *Napoléon et Waterloo. La Défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2006, 462 p.

LOGIE, Jacques,

– *L'Évitable Défaite*, Paris-Gembloux, Duculot, coll. « Document », 1984, 219 p.

– *Waterloo : la campagne de 1815*, Bruxelles, Éditions Racine, 2003, 237 p.

SADOUX, Christian, *La Route* Napoléon : *le vol de l'Aigle*, Veurey, Éditions Le Dauphiné, coll. « Les Patrimoines », 2009, 51 p.

VANDER CRUYSEN, Yves, « Waterloo, Mont-Saint-Jean ou Bellet-Alliance ? », *Waterloo démythifié : cent légendes autour de la plus célèbre des batailles*, Waterloo, Jourdan, 2014, 350 p.

Waterloo : acteurs, historiens, écrivains, textes choisis et annotés par Loris Chavanette, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2015, 882 p.

Révolution(s) de 1830

BORY, Jean-Louis, *La Révolution de Juillet : 29 juillet 1830*, Paris, Gallimard, coll. « Trente journées qui ont fait la France », 1972, 736 p.

BOUCHET, Thomas, *Le Roi et les Barricades : une histoire des 5 et 6 juin 1832*, Paris, S. Arslan, coll. « Histoire, cultures et sociétés », 2000, 221 p.

FUREIX, Emmanuel, *La Liberté guidant les peuples. Les Révolutions de 1830 en Europe*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2013, 329 p.

GIRARD, Georges, *Les Trois Glorieuses*, Paris, Firmin-Didot et Cie, coll. « Histoires de France », 1929, 241 p.

SCHOPP, Claude, « Révolution de 1830 », *Dictionnaire Alexandre Dumas*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 491-492.

1848

AGULHON, Maurice, *Nouvelle histoire de la France contemporaine. 8. 1848 ou l'apprentissage de la République : 1848-1852*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Histoire », 1973, 250 p.

CASTLETON, Edward et TOUBOUL, Hervé (dir.), *Regards sur 1848*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. « Cahiers de la Maison des sciences de l'homme Ledoux », 2015, 416 p.

FOUCART, Claude, « "Tout emporté est par la tempête" : Louis Veuillot et la Révolution de 1848 », dans *Révolutions au XIX^e^ siècle. Violence et identité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Révolutions et Romantismes », 2011, p. 207-218.

OEHLER, Dolf, *Le Spleen contre l'oubli, juin 1848 : Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen* [1988], traduit de l'allemand par Guy Petitdemange, avec le concours de Sabine Cornille, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1996, 465 p.

Le 2 décembre 1851

ANCEAU, Éric, « Le coup d'État du 2 décembre 1851 ou la chronique de deux morts annoncées et l'avènement d'un grand principe », *Parlement(s). Revue d'histoire politique*, 2009/2, n° 12, p. 24-42.

GUILLEMIN, Henri, *Le Coup du 2 décembre*, Paris, Gallimard, coll. « La Suite des temps », 1951, 478 p.

La Commune

BELLET, Roger et RÉGNIER, Philippe, « Introduction : la Commune, ses mythes et ses récits », dans *Écrire la Commune. Témoignages, récits et romans (1871-1931)*, études critiques recueillies et présentées par Roger Bellet et Philippe Régnier, Tusson, Du Lérot, coll. « Idéographies », 1994, 288 p.

LIDSKY, Paul, *Les Écrivains contre la Commune*, Paris, François Maspero, coll. « Cahiers libres », 1970, 179 p.

ROUGERIE, Jacques, *Paris libre, 1871*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Politique », 1971, 284 p.

TILLIER, Bertrand, *La Commune de Paris, révolution sans images ? : politique et représentations dans la France républicaine : 1871-1914*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2004, 526 p.

Réflexions sur l'Événement

ALEXANDRE Didier, FRÉDÉRIC Madeleine, PARENT, Sabrina *et al*. (dir.), *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 253 p.

APRILE, Sylvie, *La Révolution inachevée. 1815-1870* [2010], Paris, Éditions Belin, coll. « Histoire de France », 2014, 670 p.

ARQUEMBOURG, Jocelyne, *L'Événement et les médias : les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2011, 191 p.

BADIOU, Alain,

– *Conditions*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1992, 365 p.

– *L'Être et l'Événement*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1988, 560 p.

BOISSET, Emmanuel et CORNO, Philippe (dir.), *Que m'arrive-t-il ? Littérature et événement*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2006, 301 p.

BRAUDEL, Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV^e^-XVIII^e^ siècle. Les Structures du quotidien : le possible et l'impossible*, Paris, A. Colin, 1979, t. 1, 543 p.

Communications, *L'Événement*, 1972, n° 18.

COURTIEU, Marc, *Événement et roman : une relation critique*, Amsterdam, New York, Rodopi, coll. « Faux titre », 2012, 337 p.

DAVIDSON, Donald, *Actions et événements*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1993, 402 p.

DAVIET-TAYLOR, Françoise (dir.), *L'Événement : formes et figures*, Angers, Université d'Angers, 2006, 136 p.

DELEUZE, Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1969, 391 p.

DOSSE, François, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre Sphinx et Phénix*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le Nœud gordien », 2010, 348 p.

DUBY, GEORGES, *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 1973, 373 p.

FARGE, Arlette, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain* [En ligne], mars 2002, n° 38, URL : http://terrain.revues.org/1929, consultée le 2 juin 2015.

FIZAINE, Michèle, « *L'Événement* (1848-1851) : la littérature comme sujet d'actualité, l'actualité comme objet de l'écriture littéraire », *Rythmes, histoire, littérature, culture* [En ligne], 2000, n° 2, URL : http://books.openedition.org/pulm/164#text, consultée le 11 mars 2016.

GLAUDES, Pierre et METER, Helmut (éd.), *Le Sens de l'événement dans la littérature française des XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Bern, Peter Lang, coll. « Littératures de langue française », 2008, 296 p.

GOETSCHEL, Pascale et GRANGER, Christophe (dir.), *Sociétés et Représentations*, *Faire l'événement*, 2011/2, n° 32.

MARSEILLE, Jacques et LANEYRIE-DAGEN, Nadeije (dir.), *Le Petit Larousse des grands événements de l'histoire de France*, Paris, Larousse, coll. « Le Petit Larousse des… », 2012, 318 p.

Pensée plurielle. Parole, pratiques et réflexions du social, *La Notion d'événement : une nouvelle perspective en sciences humaines et sociales ?* 2006/3, n° 3.

PETIT, Jean-Luc (dir.), *L'Événement en perspective*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons pratiques », 1991, 295 p.

QUÉRÉ, Louis, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, 2006/5, n° 139, p. 183-218.

RICŒUR, Paul, « Le retour de l'événement », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 1992, vol. 104, n° 1, p. 29-35.

ROMANO, Claude,

– *L'Aventure temporelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige. Essais, débats », 2010, 121 p.

– *L'Événement et le Monde*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1999, 293 p.

– *L'Événement et le Temps* [En ligne], URL : http://www.cairn.info/l-evenement-et-le-temps--9782130594857.htm, consultée le 21 octobre 2016.

ROUSSEAU, Frédéric et THOMAS, Jean-François (dir.), *La Fabrique de l'événement*, Paris, Michel Houdiard éditeur, coll. « L'Atelier des sciences humaines et sociales », 2009, 375 p.

SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne (dir.), *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e^ siècle ?* Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, coll. « Le XIX^e^ siècle en représentation(s) », 2008, 318 p.

TODOROV, Tzvetan, *Face à l'extrême* [1991], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1994, 342 p.

VAILLANT, Alain, « Révolution politique et anomie littéraire : notes sur les révolutions de 1830, 1848 et 1871 », dans Quentin Deluermoz et Anthony Glinoer (dir.), *L'Insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e^ et XX^e^ siècles », 2015, p. 139-149.

WINOCK, Michel, « Qu'est-ce qu'un événement ? », *L'Histoire*, septembre 2002, n° 268, p. 32-37.

Événement et violences

La mort

ARIÈS, Philippe (collab.), *En face de la mort*, Toulouse, Éditions Privat, coll. « Époque », 1983, 222 p.

BROHM, Jean-Marie, *Figures de la mort : perspectives critiques*, Paris, Beauchesne, coll. « Prétentaine », 2008, 172 p.

CLERC, Jeanne-Marie, *La Mort et le récit*, Montpellier, Publication du Centre de recherches en littérature générale et comparée, Université Paul Valéry, 1989, 100 p.

DURKHEIM, Émile, *Le Suicide : étude de sociologie*, Paris, F. Alcan, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1897, 462 p.

GUIRLINGER, Lucien, « La mort ou la représentation de l'irreprésentable », dans Bernard-Marie Garreau (dir.), *Les Représentations de la mort : actes du colloque*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2002, p. 21-35.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *L'Irréversible et la Nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974, 313 p.

MINOIS, Georges, *Histoire du suicide : la société occidentale face à la mort volontaire*, Paris, Fayard, 1995, 421 p.

VOVELLE, Michel, « La mort de l'enfant », dans Charles Zaremba (dir.), *La Mort de l'enfant. Approches historiques et littéraires*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2011, p. 9-17.

Violence et mises à mort

ARASSE, Daniel, *La Guillotine et l'Imaginaire de la terreur*, Paris, Flammarion, 1987, 213 p.

BRAUD, Philippe, *Violences politiques*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Essais », 2004, 281 p.

CABANIS, Pierre-Jean-Georges et NODIER, Charles, *Note sur le supplice de la guillotine. Suivie de l'histoire d'Hélène Gillet*, S. I., À l'Orient, coll. « Trait d'union. Archives », 2007, 105 p.

CAROL, Anne,

– « 6. Devant l'échafaud : du spectacle de la douleur au théâtre pédagogique », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire des émotions. 2. Des Lumières à la fin du XIX^e^ siècle*, volume dirigé par Alain Corbin, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2016, p. 145-168.

– « La question de la douleur et les expériences médicales sur les suppliciés au XIX^e^ siècle », dans Régis Bertrand et Anne Carol (dir.), *L'Exécution capitale : une mort donnée en spectacle : XVI^e^-XX^e^ siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, coll. « Le Temps de l'histoire », 2003, p. 71-81.

CHAUVAUD, Frédéric, *De Pierre Rivière à Landru : la violence apprivoisée au XIX^e^ siècle*, Paris, Brépols, coll. « Violence et Société », 1991, 271 p.

CHESNAIS, Jean-Claude, *Histoire de la violence en Occident : de 1800 à nos jours*, Paris, R. Laffont, coll. « Les Hommes et l'Histoire », 1981, 436 p.

CORBIN, Alain, « Présentation. Violences sexuelles », *Mentalités, histoire des cultures et des sociétés*, 1989, n° 3, p. 9-11.

PORRET, Michel, « "Effrayer le crime par la terreur des châtiments" : la pédagogie de l'effroi chez quelques criminalistes du XVIII^e^ siècle », dans Jacques Berchtold et Michel Porret (dir.), *La Peur au XVIII^e^ siècle. Discours, représentations, pratiques*, Genève, Droz, coll. « Recherches et Rencontres. Littérature », 1994, p. 45-67.

VIGARELLO, Georges, *Histoire du viol : XVI^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 1998, 357 p.

Brutalités sportives

BERTHAUD, Ginette, BROHM, Jean-Marie, GANTHERET, François *et al.*, *Sport, culture et répression* [1972], Paris, Librairie François Maspero, coll. « Petite collection Maspero », 1976, 169 p.

Critique de la modernité sportive, textes rassemblés par Frédéric Baillette et Jean-Marie Brohm, Paris, Les Éditions de la Passion, coll. « Quel corps ? », 1995, 335 p.

HAMEL, Clément, MAILLARD, Simon et VASSORT, Patrick (dir.), *Le Sport contre la société*, Lormont, Le Bord de L'eau, coll. « Altérité critique », 2012, 196 p.

OBLIN, Nicolas, *Sport et capitalisme de l'esprit : sociologie politique de l'institution sportive*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, coll. « Altérations », 2009, 233 p.

REDEKER, Robert,

– « Le spectacle sportif, arraisonnement de l'existence humaine », *Empan*, 2010/3, n° 79, p. 94-97.

– *L'Emprise sportive*, Paris, François Bourin Éditeur, 2012, 186 p.

Histoire politique, sociale et culturelle de la France contemporaine

Histoire politique et sociale

BARTUEL, Casimir et RULLIÈRE, Humbert, *La Mine et les Mineurs*, Paris, Gaston Doin, coll. « Bibliothèque sociale des mineurs », 1923, 577 p.

BOWMAN, Frank Paul, *Le Christ des barricades. 1789-1848*, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Jésus depuis Jésus », 1987, 361 p.

CATROS, Philippe, « "Tout français est soldat et se doit à la défense de la patrie" (retour sur la naissance de la conscription militaire) », *Annales historiques de la Révolution française*, *Guerre(s), Société(s), Mémoire*, 2007, n° 348, p. 7-23.

CHEVALIER, Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses, à Paris, pendant la première moitié du XIX^e^ siècle* [1958], Paris, Perrin, coll. « Pour l'histoire », 2002, 566 p.

DELVAU, Alfred, *Françoise, chapitre inédit de l'histoire des quatre sergents de La Rochelle*, Paris, A. Faure, 1865, 128 p.

FAUVEL, Aude, « Le crime de Clermont et la remise en cause des asiles en 1880 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2002/1, vol. 49, n° 1, p. 195-216.

FUREIX, Emmanuel, *La France des larmes : deuils politiques à l'âge romantique, 1814-1840*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, coll. « Époques », 501 p.

L'HUILLIER, Fernand, *La Lutte ouvrière à la fin du Second Empire*, Paris, Librairie Armand Colin, coll. « Cahiers des Annales », 1957, 81 p.

LUCAS-DUBRETON, Jean, *Les Quatre Sergents de La Rochelle*, Paris, Firmin-Didot et C^ie^, coll. « Histoires de France », 1929, 150 p.

MARX, Karl, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* [1852], traduction revue par Gérard Cornillet, Paris, Messidor/Éditions sociales, coll. « Essentiel », 1984, 230 p.

PETITEAU, Natalie, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire littéraire du XIX^e^ siècle* [En ligne], 2005, n° 30, URL : https://rh19.revues.org/1013#quotation, consultée le 12 mai 2017.

Révolution française et « vandalisme révolutionnaire » : actes du colloque international de Clermont-Ferrand, 15-17 décembre 1988, recueillis et présentés par Simone Bernard-Griffiths, Marie-Claude Chemin et Jean Ehrard, Paris, Universitas, 1992, 461 p.

ZÉVAÈS, Alexandre, *L'Affaire Pierre Bonaparte (le meurtre de Victor Noir)*, Paris, Librairie Hachette, coll. « Récits d'autrefois », 1929, 121 p.

Mœurs et culture

ANDRIEUX, Jean-Yves et CHEVALLIER, Fabienne, *Le Patrimoine monumental. Sources, objets et représentations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 537 p.

BILLACOIS, François, *Le Duel dans la société française des XVI^e^-XVII^e^ siècles. Essai de psychosociologie historique*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et Sociétés », 1986, 539 p.

BOIRAUD, Henri, *Contribution à l'étude historique des congés et des vacances scolaires en France du Moyen Âge à 1914*, Paris, J. Vrin, coll. « L'Enfant », 1971, 269 p.

BONNET, Jean-Claude, *Naissance du Panthéon : essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, coll. « L'Esprit de la cité », 1998, 414 p.

BRÉAL, Michel, *Quelques mots sur l'instruction publique en France : l'école*, Paris, Librairie Hachette et cie, 1879, 151 p.

CARROY, Jacqueline, OHAYON, Annick, PLAS, Régine, *Histoire de la psychologie en France, XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, La Découverte, coll. « Grands Repères. Manuels », 2006, 271 p.

CHÉLINI, Jean, *Le Calendrier chrétien. Cadre de notre identité culturelle* [1999], Paris, Éditions A. et J. Picard, 2007, 144 p.

CHERVEL, André, *Les Auteurs français, latins et grecs au programme de l'enseignement secondaire de 1800 à nos jours*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, coll. « Publications de la Sorbonne », 1986, 388 p.

DELUERMOZ, Quentin, *Histoire de la France contemporaine. 3. Le Crépuscule des révolutions. 1848-1871*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2012, 408 p.

DUVIGNAUD, Jean, *Fêtes et civilisations*, Genève, Weber, coll. « Terra universalis », 1973, 196 p.

FABRE, Daniel, *Carnaval ou la fête à l'envers*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard », 1992, 160 p.

GAIGNEBET, Claude, *Le Carnaval : essais de mythologie populaire*, Paris, Payot, coll. « Le Regard de l'histoire », 1974, 170 p.

GASPARD, Claire, « Les cours de Michelet au Collège de France (1838-1851) », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 2008, n° 120, URL : https://histoire-education.revues.org/1835#text, consultée le 27 mars 2017.

GŒTSCHEL, Pascale, GRANGER, Christophe, RICHARD, Nathalie et VENAYRE, Sylvain (dir.), *L'Ennui. Histoire d'un état d'âme (XIX^e^-XX^e^ siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Homme et Société », 2012, 317 p.

GUILLET, François, *La Mort en face : histoire du duel de la Révolution à nos jours*, Paris, Flammarion, coll. « Historique », 2008, 428 p.

JEANNENEY, Jean-Noël, *Le Duel : une passion française (1789-1914)*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 229 p.

KALIFA, Dominique, *Crime et culture au XIX^e^ siècle,* Paris, Perrin, coll. « Pour l'histoire », 2005, 331 p.

LILTI, Antoine, *Figures publiques : l'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, coll. « L'Épreuve de l'histoire », 2014, 430 p.

MAYEUR, Françoise, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation en France. III. De la Révolution à l'École républicaine, 1789-1930* [1981], Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2004, 777 p.

MINOIS, Georges,

– *Histoire de la célébrité. Les Trompettes de la renommée*, Paris, Perrin, 2012, 460 p.

– *Le Culte des grands hommes : des héros homériques au* star system, Paris, Éditions Louis Audibert, 2005, 569 p.

PITT-RIVERS, Julian, « La maladie de l'honneur », dans Marie Gautheron (dir.), *L'Honneur. Image de soi ou don de soi, un idéal équivoque*, Paris, Autrement, coll. « Autrement », 1991, p. 20-37.

PROST, Antoine, *Histoire de l'enseignement en France, 1800-1967*, Paris, A. Colin, coll. « U », 1968, 524 p.

ROUILLARD, Philippe, *Les Fêtes chrétiennes en Occident*, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Histoire », 2003, 347 p.

VAN GENNEP, Arnold,

– *Les Rites de passage*, Paris, S.R. Publishers Ltd, coll. « Rééditions », 1969, 288 p.

– *Manuel de folklore français contemporain. Tome premier. III. Les Cérémonies périodiques cycliques et saisonnières. 1. Carnaval – Carême – Pâques*, Paris, A. et J. Picard, 1947, 834-1416 p.

– *Manuel de folklore français contemporain. Tome premier. VI. Les Cérémonies périodiques cycliques et saisonnières. 4. Les Cérémonies agricoles et pastorales de l'automne*, Paris, A. et J. Picard, 1953, 2546-2854 p.

YON, Jean-Claude,

– *Histoire culturelle de la France au XIX^e^ siècle*, Paris, A. Colin, coll. « U. Histoire », 2010, 318 p.

– *Le Second Empire. Politique, société, culture*, Paris, A. Colin, coll. « U. Histoire contemporaine », 2004, 255 p.

YVOREL, Jean-Jacques, « Incendiaire ou pyromane ? Médecins et juges face à l'incendie volontaire », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 1996, n° 12, p. 7-16.

Études théoriques : art, philosophie, politique, sociologie

ARENDT, Hannah,

– *Condition de l'homme moderne* [1961], traduit de l'anglais par Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Agora », 1983, 414 p.

– *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* [1963], Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 1991, 484 p.

– *La Crise de la culture : huit exercices de pensée politique* [1954], traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1972, 380 p.

BARTHES, Roland, *La Chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Éditions de l'Étoile, coll. « Cahiers du cinéma Gallimard », 1980, 192 p.

BENJAMIN, Walter, *Œuvres, I* [1921], traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2000, 400 p.

BERGSON, Henri, *La Pensée et le Mouvant : essais et conférences* [1938], Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1999, 291 p.

BOURDIEU, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Droz, coll. « Travaux de droit, d'économie, de sociologie et de sciences politiques », 1972, 269 p.

COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine, *La Sociologie de Max Weber*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2006, 122 p.

DELEUZE, Gilles et PARNET, Claire, *Dialogues* [1977], Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 2008, 187 p.

DELEUZE, Gilles,

– *Différence et répétition* [1968], Paris, Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1993, 409 p.

– *Pourparlers : 1972-1990*, Paris, Minuit, 1990, 249 p.

DEWEY, John, *L'Art comme expérience* [2005], traduction coordonnée par Jean-Pierre Cometti, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2010, 596 p.

ELIADE, Mircea, *Le Mythe de l'éternel retour* [1949], Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1969, 187 p.

FOUCAULT, Michel,

– *Dits et écrits. 1954-1969*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, 854 p.

– *L'Ordre du discours : leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971, 81 p.

– *Leçons sur la volonté de savoir* [1970-1971], Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, coll. « Cours au Collège de France », 2011, 316 p.

– *Les Mots et les Choses* [1966], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, 400 p.

– *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1975, 360 p.

– *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969, 275 p.

GRAMSCI, Antonio, *Cahiers de prison. [1]. Cahiers 1, 2, 3, 4, 5* [1978], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1986, 710 p.

NANCY, Jean-Luc, *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, coll. « La Philosophie en effet », 1996, 210 p.

NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra* [1883-1885], traduction, préface et commentaires de Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche », 1983, 410 p.

NORA, Pierre, « Un idéologue bien de chez nous », *Le Débat*, n° 13, juin 1981, p. 102-103.

REMAUD, Olivier, « L'action », *L'Esprit créateur*, 2006, vol. 46, n° 3, p. 40-44.

RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1990, 424 p.

RIOT-SARCEY, Michèle, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e^ siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 1998, 306 p.

SIMIAND, François, *Méthode historique et sciences sociales*, choix et présentation de Marina Cedronio, Paris, Éditions des Archives contemporaines, coll. « Réimpression », 1987, 534 p.

TASSIN, Étienne, *Le Trésor perdu. Hannah Arendt : l'intelligence de l'action politique*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Critique de la politique », 1999, 591 p.

VALÉRY, Paul, *Œuvres. II*, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, 1695 p.

WEBER, Max,

– *Essais sur la théorie de la science*, traduction et introduction de Julien Freund, Paris, Plon, coll. « Recherches en sciences humaines », 1965, 537 p.

– *Le Savant et le politique* [1959], traduction de l'allemand par Julien Freund, Paris, 10-18, coll. « Bibliothèques 10-18 », 2002, 221 p.

Table des matières

Introduction **19**

Histoire et « littérature médiatique » du XIX^e^ siècle, ou la centralité de l'événement **21**

Cadrage 21

État de la question 22

La fabrique journalistique de Vallès sous le Second Empire **27**

Période 27

Corpus 30

Méthode 32

Une trajectoire singulière, historique ? Événements vallésiens **35**

Orientations transversales 35

Cheminement 38

Partie I

« Grand événement » et « fait notable », ou la critique des artefacts culturels **43**

Chapitre 1 – Le fardeau du haut fait **47**

Guerre et gloire 49

Une « fausse » gloire ? 49

L'actualité brûlante de la guerre 52

Événements patriotiques 55

Héroïsme et révolution 59

Génie et héroïsme 59

Héroïsme révolutionnaire ou imitation destructrice ? 61

L'événement révolutionnaire : répétition et retour en arrière 64

Le poids des représentations 69

Le duel, « criminel honneur » ? 69

Leurres de l'exploit au quotidien 73

L'événement contre le monument ou contre l'événement-monument ? 77

Chapitre 2 – Mystifications et élucidations **85**

Mésusages de l'événement : causes et esquisses de solutions 86

Enseignement de l'exploit antique 86

Victimes de l'événement livresque 95

Plan d'action : « la besogne des actualistes » 104

Démystifications langagières 114

Araser le « haut fait » 114

Waterloo évincé ? 121

Poupelin, ou l'envers de la grande Histoire 128

Chapitre 3 – Choix et impératifs médiatiques **139**

Regards critiques : événements ou non-événements ? 140
Édifices et trompe-l'œil historiques 140
Échéances impérieuses du calendrier 150
Artifices et (dés)illusions médiatiques 156
Contraintes et simulacres vallésiens 167
Chroniques-éphémérides 167
Nouvelles à la main 171
(Re)mises en question de l'événement journalistique 176
Le *diktat* de l'actualité 176
Contre les futilités mondaines 183

Partie II

La violence en question : subir, agir, (faire) réagir ? 191

Chapitre 4 – Figuration et herméneutique de la violence destructrice 195

Feuilletons : ruptures paroxystiques 197
Le soudain et l'inopiné 197
Excès de souffrance 200
Extrémités 203
Commotions 207
Faits divers : aspérités du réel et poétique du choc 211
Surprise et stupéfaction 211
Heurts physiques 216
Morts pathétiques 221
Ondes de choc 229
Cataclysmes individuels et collectifs : de l'intime au politique 235
Déplacements 235
Prolongements 239
Le retour à l'ordre comme dérèglement 242

Chapitre 5 – Consentir à la force créatrice de l'événement ? 251

Agir et combattre 253
L'inaction repoussée 253
Espaces, temps et actions 258
Pour l'insurrection ? 268
Sport et aventure : déplacements de l'événement libérateur 277
L'exploit physique : moyen de résistance et d'émancipation ? 277
L'événement sportif : un exutoire trompeur ? 283
L'aventure, mise à l'épreuve salutaire ? 288

Chapitre 6 – Offensives et bouleversements langagiers 297

(Ré)percussions 299

Lutte armée 299
Émotions-sensations 307
Larmes et rires à valeur polémique 313
Événements discursifs et artistiques 318
Secousses stylistiques 318
Les vertus du tapage 326
Les Francs-parleurs : une Révolution médiatico-culturelle ? 334

Partie III

Événements métonymiques, méthode heuristique : pour une histoire vallésienne 343

Chapitre 7 – Événements (re)vécus : autoportrait mnésique en clair-obscur 347

Traumatismes collectifs, échecs politiques 349
1848 comme « point de fuite » 349
Renversements avortés 357
« Le coup de maillet du 2 décembre !... » 366
Exutoires individuels et revanches artistiques 373
Fêtes calendaires 373
L'élan vital du voyage 382
« Comment on devient écrivain » 389

Chapitre 8 – L'événement-reportage : témoigner du présent 399

Le creusement social et économique des faits 401
Une action éloquente 401
Une parole efficiente 409
Fabrique de l'événement et vérité socio-historique 418
Constructions médiatiques 418
Déconstructions polémiques 426
L'événement partagé 438
Un reporter engagé 438
Le lecteur impliqué 445

Chapitre 9 – Synecdoques pour une histoire militante 453

Événement et hiérarchisation, ou la dignité des « menues » souffrances 455
Tribulations héroïques 455
Morts historiques 461
Événement et subversion : une contre-histoire ? 470
Contre-pieds, contrepoints 470
Modalités de rébellion : le possible, le réel, le souhaitable 478
De l'événement aux structures : un historicisme social ? 488
Cause(s) de la mort 488

Événement et progrès social ... 495
Conclusion ... 507
Épilogue ... 522
Bibliographie ... 525
Corpus ... 529
Jules Vallès ... 529
Corpus primaire (1857-1870) ... 529
Corpus secondaire (1871-1885) ... 535
Prédécesseurs et contemporains : fin XVIII^e-XIX^e siècles ... 536
Dictionnaires ... 536
Histoires, tableaux, almanachs ... 536
Correspondances, journaux ... 537
Mémoires, souvenirs ... 537
Articles, chroniques ... 538
Essais, (dis)cours, préfaces, épigraphes ... 538
Romans ... 539
Poésie ... 540
Études critiques ... 541
Jules Vallès, écrivain-journaliste ... 541
Ouvrages monographiques ... 541
Revues ... 542
Articles ... 542
Thèses ... 544
Ressources internet ... 544
Littérature et journalisme ... 544
Littérature ... 544
Presse ... 549
L'Histoire et l'Événement ... 552
Écriture de l'Histoire ... 552
Réalités historiques et représentations ... 554
Réflexions sur l'Événement ... 556
Événement et violences ... 558
Histoire politique, sociale et culturelle de la France contemporaine ... 560
Histoire politique et sociale ... 560
Mœurs et culture ... 561
Études théoriques : art, philosophie, politique, sociologie ... 563
Table des matières ... 565